LE MESSAGER DES DIEUX

GUILLAUME BOUVIER

Guillaume Bouvier

Le Messager des Dieux

© Guillaume Bouvier, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-3168-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les morts ne savent pas

« Les morts ne savent pas comment on fabrique l'Histoire. Ils l'arrosent de leur sang et n'apprennent jamais ce qui suit leur décès. Ils ne savent pas leur sacrifice et cette ignorance les rend encore plus beaux. Les premiers chrétiens savaient pourquoi ils se sacrifiaient. Ils allaient au martyre en connaissance de cause. Mais comment prétendre aujourd'hui qu'on veut se sacrifier, quand on ne croit qu'au bon sens, au bon sens le plus simple ? Qui a jamais prétendu que l'injustice doive faire bon ménage avec la justice, la pauvreté avec la richesse, la paix avec la guerre ? Et bien que personne ne s'y soit jamais risqué, nombreux sont ceux qui, chaque jour, par leurs actes et leurs paroles, semblent le soutenir. »

Vassilis Vassilikos, *Z* (1966)

I
Et tout est dépeuplé

1

Traînant ses pieds nus sur le parquet grinçant, Marc s'achemina lentement vers sa kitchenette – deux plaques électriques flanquées d'un évier – et se fit couler un double espresso. La machine toute neuve ronronna un instant, diffusant l'odeur réconfortante d'un café bien fort.

Il glissa son portable dans la poche de son peignoir et, sa tasse fumante en main, s'approcha du petit miroir de l'entrée. Sous son épaisse tignasse châtain s'affichait un visage blafard, aux joues creuses, aux défauts accentués par la lumière crue des spots : des poches sous les yeux, des paupières tombantes, et les plis de l'oreiller tatoués sur une joue. Et puis quelques minuscules cratères, souvenirs des boutons de son adolescence ; de la barbe qui, par endroits, ne poussait pas… Il baissa le regard. Depuis plusieurs semaines, la même scène se reproduisait chaque matin. L'envie de se lever l'avait quittée, chaque jour un peu plus, à mesure que le sens de sa vie lui était apparu moins évident.

Il avait souvent entendu parler de la « dépression de fin de thèse », qui suivait généralement la soutenance. En théorie, le phénomène était comparable à la dépression postnatale : la femme enceinte, au bout de neuf mois, changeait brutalement de statut. Son nouveau-né devenait alors, à sa place, le centre de toutes les attentions. La mère, elle, devait donc se résigner à assumer ses nouvelles responsabilités, en rejoignant les rangs des millions d'autres femmes qui, comme elle, s'étaient laissées piéger par l'ébullition de leurs hormones.

Or, comme la grossesse, la rédaction d'une thèse conférait une place privilégiée dans la société : le thésard avait alors tout le loisir de s'organiser comme il le souhaitait, de participer à des colloques où il était accueilli comme un vrai savant, et de s'absorber dans la production d'une œuvre qui, comme un enfant, lui survivrait peut-être. Mais, lorsqu'il livrait enfin le fruit de ses années

de travail, lui aussi changeait de statut : n'étant plus étudiant, il devait alors se préoccuper de choses aussi futiles que de s'assurer qu'il percevrait un revenu régulier, lui permettant de se nourrir et de payer des impôts.

Marc n'avait jamais attaché d'importance à cette rumeur : pour lui, la fierté d'avoir mené à bien un travail titanesque, et de recevoir la meilleure mention, devait constituer le plus solide des remparts contre la dépression. Et puis il y avait la perspective de gagner de l'argent, de vivre mieux, de s'élever dans la hiérarchie des grades universitaires : tout cela, au lieu de le clouer sur place, devait lui donner un entrain nouveau, pour une existence à laquelle ses efforts lui auraient légitimement permis d'accéder.

Pourtant, depuis sa soutenance, il avait eu l'occasion de découvrir, en profondeur, que rien n'était aussi simple. Et, à l'âge de vingt-neuf ans, il constatait que, déjà, le cœur n'y était plus. Il disposait pourtant de revenus supérieurs à ceux dont il s'était contenté en tant que thésard, car il avait eu la bonne fortune de trouver un poste qui lui permette de commencer son ascension sociale et universitaire… Mais rien n'y faisait. Fallait-il se confier à un psychiatre ? Marc ne cessait de se poser la question mais, à chaque fois, il l'éludait : malgré la contrainte du secret professionnel, le médecin serait sans doute horrifié de ce qu'il entendrait, et serait tenté d'avertir la police. Ou de lui conseiller de faire du sport, du jardinage, du crochet. Ou, pire, de lui demander de se trouver une copine, au plus vite…

Comme tous les matins, Marc quitta sa kitchenette, sa tasse en main, pour se déplacer vers l'une des fenêtres de son petit salon.

Son minuscule appartement de la rue des Écoles, perché au dernier étage d'un immeuble haussmannien, dominait les toits, les dômes et les clochers de Paris. Et, aux premières heures du jour, ce panorama prenait une majesté singulière. Un spectacle unique et toujours différent ; si surprenant à chaque fois qu'en dix ans, l'étudiant ne s'était jamais blasé de ces instants délicieux où la ville s'éveillait.

Ce samedi matin, c'était un pâle soleil de novembre, qui peinait à percer une brume couleur de vélin. Des ardoises des toitures, piquetées encore du givre de la nuit, s'élevaient des fumeroles qui s'étiolaient dans l'air glacé. Marc les contempla quelques instants, l'imagination en éveil. C'était cette vue qui l'avait soutenu, chaque jour de sa thèse. Il s'attarda sur l'observatoire de la Sorbonne, sur la coupole du Panthéon. Malgré sa dépression, il se sentait toujours capable de se passionner, d'abattre de la besogne ; mais il cherchait encore un sujet qui lui occupe l'esprit au point d'en chasser les questions existentielles qui s'y installaient. Allait-il choisir un monument de Paris, pour s'absorber dans son histoire et se détacher, le temps de sa rêverie, des contingences de sa nouvelle vie ? S'il aimait tant Paris, se disait-il, c'était parce qu'il lui suffisait d'y balader son regard pour voyager d'une époque à une autre…

Un peu rasséréné par cette idée, mais toujours sans sujet de réflexion pour la journée, il commença à arpenter la pièce, posant les yeux sur les mille détails de son univers quotidien. Autour de lui s'organisait l'antre d'un célibataire un peu maniaque, qui n'avait quitté la vie d'étudiant que depuis quelques mois. Le mobilier trahissait cet état intermédiaire : le canapé et le fauteuil, revêtus d'un tissu gris élimé, s'étaient irrémédiablement avachis, et leurs taches témoignaient des moments d'insouciance, comme des sombres périodes de ces dix dernières années ; entre ces vestiges, une table basse en bois précieux annonçait discrètement que les revenus du jeune homme avaient récemment grimpé ; et, tapissant les murs, des bibliothèques supportaient une invraisemblable quantité d'ouvrages. Marc, à la recherche d'une motivation qui tardait à venir, les caressa longtemps du regard.

C'est alors que son portable sonna à nouveau au fond de sa poche. L'écran affichait le même numéro, étranger et inconnu, qui l'avait réveillé vingt minutes plus tôt. Cette fois, il effleura le bouton vert à temps.

À l'autre bout du fil, la voix était masculine et impersonnelle :

— *Four Seasons Hotel* des Bergues à Genève, monsieur. Bonjour, monsieur. Est-ce à monsieur Marc Neuville que j'ai l'honneur de m'adresser ?

Avec un tel accent suisse, c'était sans doute une blague… Mais de qui ?

— En effet, répondit Marc en haussant les sourcils.

— Me permettez-vous de vous mettre en communication avec mademoiselle Papadopoulos ?

Le mystère s'épaississait : Marc ne connaissait personne de ce nom. Mais déjà, le standardiste avait pressé le bouton de liaison et une sonnerie traînante traversait le combiné. Une longue, très longue sonnerie… Enfin, une petite voix se fit entendre :

— Marc ? C'est Anna.

Anna ! Anna, bien sûr… Il n'avait jamais songé à lui demander son nom de famille. Il l'avait si peu fréquentée, d'ailleurs, qu'il était surpris qu'elle ait retenu son prénom – et stupéfait qu'elle ait eu l'idée de lui téléphoner. Pourtant, en entendant sa voix, le regard de la jeune femme lui revint aussitôt en mémoire : deux billes d'un noir brillant, qui captivaient et inquiétaient à la fois. L'ensemble du personnage, d'ailleurs, n'avait rien d'engageant : une peau diaphane, des boucles d'oreille par grappes entières, un anneau dans une narine, un autre dans un sourcil ; un rouge à lèvres violacé, un trait de khôl épais cerclant les yeux, les cheveux noirs, courts et hérissés ; et puis un blouson de cuir éculé, une paire de jeans déchirés aux genoux, des *rangers* élimées… La panoplie complète de la crise d'adolescence, portée par une rebelle de vingt-six ou vingt-sept ans ; une sorte de Lisbeth Salander en version grecque… Quand l'avait-il croisée pour la dernière fois ? Il était incapable de s'en souvenir.

— Anna ! lança-t-il pourtant, comme à une amie. Comment vas-tu ? Cela fait

si longtemps… Et comment va Georges ?

— Je suis à Genève. Georges et moi sommes venus y passer le week-end. Et… il a disparu.

Anna fit une pause. Elle roulait légèrement les « r », de la même manière que Georges, songea Marc. Puis elle reprit :

— Je suis inquiète, et je me demandais si tu avais reçu des nouvelles de lui, depuis hier.

Cela sentait la scène de ménage. Marc esquissa un sourire.

— Non, aucune, rétorqua-t-il. Je ne savais même pas que vous aviez quitté Paris… Et, d'ailleurs, il y a des mois que je n'ai pas vu Georges. Vous vous êtes disputés ?

— Pas du tout ! Ces derniers jours, c'était même le contraire… Et puis Georges s'est attardé hier soir au bar de l'hôtel, et il n'est pas remonté se coucher. Je me suis donc réveillée seule. La réception n'a rien pu me dire qui explique sa disparition. Et j'ai naturellement pensé à toi. Tu es toujours son meilleur ami, tu sais…

Le silence se prolongeait, donnant la mesure de l'inquiétude d'Anna. Marc ne souriait plus. Il se sentait partagé entre l'envie spontanée de la rassurer, et la défiance que la jeune Grecque lui inspirait. Il prit une longue inspiration, et demanda enfin :

— Il est allé boire… seul ?

— Non. Il m'a dit qu'il avait rencontré un compatriote. Un homme qui travaillait dans le tourisme. Tu sais combien il rêve d'ouvrir cette agence, de rentrer chez lui… Il m'a dit que cet homme pouvait l'aider. Il est descendu pour le voir… Et il n'est pas remonté.

— Je comprends… Oui, c’est un peu curieux. Même de la part de Georges… Mais tu le connais… Il a peut-être forcé sur la bouteille, non ?

— Je ne crois pas. Pas avec un inconnu. Et pas pour parler de travail !

— Oui, bien sûr… Mais s’il avait accompagné cet homme quelque part ? Si la batterie de son téléphone avait été déchargée, et qu’il n’ait pas pu te prévenir ?

— Son téléphone est avec moi, dans notre chambre !

— Ah. Évidemment, ça ne simplifie pas les choses… Et j’imagine que tu ne connais pas le nom du type avec qui il a disparu ?

— Non…

Marc leva les yeux au ciel.

— Alors, il ne nous reste plus qu’à attendre que Georges se manifeste, conclut-il. C’est tout ce que nous pouvons faire…

— Non, ce n’est pas tout ! Je vais appeler la police. Tout de suite !

— Carrément ?

— Tu vois une bonne raison de ne pas l’appeler, toi ?

Il hésita quelques secondes, avant de se résigner :

— Non, tu as sans doute raison. Mais… Pourrais-tu demander à Georges de me rappeler, aussitôt qu’il aura refait surface ?

Anna promit et raccrocha.

Marc fourragea nerveusement dans sa chevelure hirsute. La gravité de la situation commençait à lui apparaître, depuis qu’Anna avait mentionné la police.

Un peu hébété, il fixa son petit salon. De larges rais de lumière pâle

traversaient obliquement les fenêtres, jetant des halos timides sur le canapé, la table basse, la bibliothèque. Dans ce décor, Marc, Georges et Katherine avaient passé des heures sans nombre. Jusqu'à ce qu'Anna vienne tout saboter.

2

— Il ne devrait plus tarder désormais, déclara Katherine en consultant sa montre.

Le serveur, qui se donnait des airs de Roger Moore, haussa un sourcil incrédule. Pour la troisième fois, il s'éloigna sans mot dire.

Le café Ruc était situé à deux pas de la Comédie-Française et du Louvre. C'était un établissement à la mode comme les aimait Katherine : les fauteuils tendus de velours rouge, les lampes orange, les colonnes dorées conféraient à l'endroit un raffinement qui en faisait l'une de ses cantines favorites. Quant à Marc, la bonne qualité de la cuisine lui permettait habituellement de tolérer ce décor trop sophistiqué à son goût.

Le samedi à midi, la salle était traditionnellement bondée. Malgré son statut d'habituée de la maison, la belle blonde avait été installée en fond de salle, contre une énorme plante grasse – ce qui présentait toutefois l'avantage de l'isoler un peu du brouhaha ambiant. Et, depuis plus de dix minutes, elle demeurait figée, les sourcils froncés, fixant un point imaginaire au-delà des serveurs qui virevoltaient derrière les feuilles.

Au téléphone, Marc ne lui avait pas paru au mieux de sa forme. Hélas, elle avait dû s'y habituer, depuis qu'il portait sa fin de thèse comme d'autres trimbalent un début de gangrène. Mais ce qui l'avait étonnée ce matin, c'était que le jeune homme affectait une nonchalance suspecte. Il avait d'abord prétendu qu'il souhaitait confirmer l'horaire de leur déjeuner, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Pour preuve, il avait déjà dix minutes de retard et n'avait pas envoyé le moindre message pour s'en excuser. Puis, feignant une obscure association d'idées, il en était venu à parler de Georges, qu'il n'avait pas revu depuis l'été, et à demander à Katherine si leur ami lui avait fait part de ses

projets pour ce week-end. Évidemment, elle avait perçu un trouble dans la voix de Marc : elle ne connaissait pas de pire acteur. Mais ce qui lui importait, à cet instant, c'était de savoir ce qu'il lui avait dissimulé, deux heures plus tôt : Georges avait-il des ennuis ? Si c'était le cas, cela devait avoir un rapport avec ses fréquentations : tout était envisageable, depuis qu'il s'était amouraché de cette marginale.

Il y avait déjà dix ans que Marc, Georges et Katherine s'étaient rencontrés sur les bancs de la Sorbonne. Katherine, à l'époque, venait d'avoir trente ans et préparait le concours de conservateur du patrimoine ; Marc, lui, n'en avait que dix-huit et venait de s'inscrire en première année d'Histoire ; quant à Georges, le plus vieux de la bande, il avait déjà trente-deux ans : après quelques années d'études chez lui, en Grèce, il avait décidé de tout recommencer en France et s'était inscrit en Histoire de l'Art et Archéologie. Vers le début du mois d'octobre, le hasard les avait réunis dans la même salle de cours. Ce fut le point de départ d'une année mémorable ; et ce fut surtout l'amorce d'une solide amitié entre les trois compères.

Les souvenirs de Katherine fleuraient bon l'encaustique des bibliothèques, la poussière des vieux papiers, l'encre des stylos ; et puis l'amertume des cafés du matin au fond des troquets de la place, dans les sifflements des machines à espresso et le cliquetis des petites cuillères ; ou encore le parfum de la petite bière du soir, entre copains…

À cette époque, Marc, jeune échalas timide à la chevelure déjà désordonnée, écrivait des poèmes, lisait Rimbaud et rêvassait au fond des amphis. Quant à Georges, avec son tempérament de dilettante, il faisait figure d'électron libre, butinant les cours et les jeunes filles au gré de sa fantaisie. Car le Grec constituait la parfaite synthèse du tombeur : grand, brun, ténébreux ; le teint perpétuellement hâlé, la carrure athlétique, le baratin facile. Son aisance à susurrer des mots d'amour, suavement enveloppés dans son accent

méditerranéen, avait toujours eu raison des plus résistantes. Et il n'avait pas échappé à Katherine que Marc, malgré lui, admirait alors la facilité avec laquelle leur ami envoûtait tout ce qui portait un soutien-gorge.

Pourtant, Marc s'était rapidement assigné d'autres objectifs. Au cours de l'été qui avait suivi sa première année de fac, il s'était opéré en lui une métamorphose complète, une sorte de transmutation dont Katherine n'avait jamais compris l'origine : sans que rien le laisse présager, le jeune poète avait quitté son amie de l'époque et s'était soudainement mué en stakhanoviste de l'histoire médiévale, dévorant jour et nuit les ouvrages les plus abscons. Le résultat de ces années de rigueur et de travail acharné venait de tomber : en juin dernier, il avait brillamment soutenu sa thèse de doctorat, un pavé de huit cents pages. Et, à la rentrée, Katherine lui avait offert un contrat de vacataire au musée de Cluny, en attendant qu'il obtienne le poste de maître de conférences qu'il méritait.

Car, à défaut de réussir sa vie sentimentale, Katherine avait obtenu la place qu'elle convoitait. Et, depuis le début de l'année, elle était même devenue conservatrice en chef.

Il ne restait donc que Georges qui, à l'âge de quarante-deux ans, vivait d'une maigre bourse d'études, et n'avait encore rien produit de concret : bien qu'il ait conçu le vague projet de rentrer, un jour, dans sa Crète natale pour y ouvrir une sorte d'agence de voyages francophone, il traînait toujours sa flemme dans le cadre d'un interminable doctorat. Évidemment, il avait continué à courir les filles ; jusqu'à ce que cette Anna prenne possession de lui.

— À quoi penses-tu ? souffla une voix masculine.

Katherine étouffa un cri et manqua de renverser les verres. Marc s'était glissé derrière la plante pour la surprendre, et il avait réussi.

— Abruti ! marmonna-t-elle en lui faisant la bise.

— Je suis content de te voir, moi aussi, rétorqua-t-il en prenant place en face de la conservatrice.

À cet instant, le serveur au sourcil levé, qui devait être en planque non loin de la table, surgit en agitant fièrement deux menus. Mais Katherine n'était pas d'humeur à choisir. Elle commanda aussitôt deux plats du jour, sans même jeter un regard à la carte. Enfin, elle put poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Alors, que se passe-t-il, avec Georges ?

Marc prit un air embarrassé :

— Eh bien… Anna m'a appelé ce matin. Il passait le week-end avec elle à Genève, et il semble qu'il ait disparu la nuit dernière.

La conservatrice afficha un sourire narquois :

— Il a découché, tu veux dire ?

— Disons plutôt qu'il n'est pas rentré se coucher.

— Ah, ce n'est que ça ? Elle croyait qu'il était devenu fidèle ?

— Très drôle ! Je suis sûr qu'elle apprécierait ta question…

Un ton en dessous, Marc ajouta :

— Mais, sans rire, je le croyais, moi aussi… Pas toi ?

Katherine fronça les sourcils, et commença à faire tourner son verre entre ses doigts.

— J'ai eu cette impression, oui, confirma-t-elle. Depuis combien de temps était-il avec cette fille, déjà ? Six mois ?

— Huit.

— Et au moins six qu'on ne le voyait plus.

— Toi non plus, tu ne l'as pas revu depuis la rentrée ?

— Depuis juin, tu veux dire. Je l'ai croisé deux ou trois fois avec elle, et puis plus rien. Il est évident qu'elle lui a interdit de me revoir, ajouta-t-elle en versant de l'eau dans son verre. Elle a la moitié de mon âge… Mais elle a compris que j'avais vu clair dans son jeu.

— La moitié de ton âge, il ne faut pas pousser !

— Je te rappelle que j'ai passé la quarantaine, moi… Et, d'ailleurs, que Georges a quarante-deux ans ! Tu ne trouves pas qu'il a passé l'âge de se trimbaler avec ce sac à puces, plein de clous et de crochets ?

Marc, les mains crispées sur la table, jeta un regard perplexe à la conservatrice. Puis, prudemment, il ajouta :

— Mais que veux-tu dire par « son jeu » ?

Katherine venait d'apercevoir Roger Moore, qui s'en revenait avec deux tartares poêlés. Avant qu'il ne les dépose sur la table, elle se pencha vers Marc et précisa, en détachant les derniers mots :

— Entre elles, les femmes sentent certaines choses. Et, même en laissant de côté son accoutrement, je peux te dire que cette fille n'est pas équilibrée. Pas du tout. Crois-moi !

Le serveur prit son temps pour disposer les assiettes. Marc et Katherine picorèrent quelques frites en silence, puis le jeune homme relança la discussion :

— Donc, il ne t'a pas prévenue qu'il allait la quitter, c'est ça ?

— Hélas, non ! répondit la conservatrice, en tâtant la viande du bout de sa

fourchette.

— Et moi non plus, ajouta Marc, qui avait retrouvé son air embarrassé.

— Et alors ?

— Alors… Qu'il la quitte ici, à Paris, et qu'il rentre chez lui en pleine nuit, passe encore. Mais qu'il l'emmène en week-end en Suisse, et qu'il disparaisse ainsi le vendredi soir, ça ne t'étonne pas ?

La conservatrice leva son couteau et prit un ton doctoral :

— À mon avis, elle aura tout simplement prononcé l'un des mots qui font magiquement disparaître les hommes.

— Par exemple ?

— Mariage. Enfants. Responsabilités. Fidélité. Je continue ?

— Je crois que j'ai saisi. Mais, si c'était le cas, crois-tu qu'elle aurait appelé la police ?

Katherine, qui s'apprêtait à avaler une bouchée de tartare, suspendit son geste. Elle fixa Marc de ses yeux bleus et répéta, d'une voix incertaine :

— Elle a appelé la police ?

Marc opina. Katherine croisa ses couverts dans son assiette, joignit les mains et entrelaça ses doigts. Au pli qui lui barrait le front, le jeune homme comprit qu'elle avait enfin pris la mesure de la situation. Il raconta le peu qu'il savait : l'inconnu avec lequel Georges avait rendez-vous, le portable resté dans la chambre et, surtout, l'inquiétude d'Anna, qui paraissait légitime, malgré tout…

La conservatrice soupira en esquissant un geste d'impuissance. Marc, lui, garda le silence de longues minutes ; il dessinait des spirales, à la pointe de sa fourchette, sur la viande hachée.

Enfin, l’air pensif, il conclut :

— Alors, je sais à quoi je vais passer mon après-midi.

— Tu vas lui rendre visite ?

Katherine avait suivi le même raisonnement que lui.

— Tu m’accompagnes ?

— Non, merci. On se voit ce soir, comme prévu. En attendant, j’ai rendez-vous chez le coiffeur dans une demi-heure. Je n’ai donc pas le temps de… faire les commissions de la copine de Georges.

3

Georges louait un studio minuscule dans le XVIIe arrondissement. Marc n'y était venu que trois ou quatre fois, car ce petit meublé n'était qu'un pied-à-terre où son ami entreposait ses quelques affaires. La plupart du temps, Georges habitait chez ses conquêtes, sans s'embarrasser de superflu : en dix ans de séduction, le beau Grec avait donc acquis une solide expérience de tous les quartiers de Paris.

Marc quitta le métro à la station Péreire et déboucha sur la place du Maréchal-Juin. Le petit square, sous les arbres effeuillés, avait des airs de jardin de maison de retraite : la démarche hésitante, quelques vieillards à casquette en tweed se croisaient sur le gravier, tenant en laisse des cabots grotesques engoncés dans des pièces de tartan. Sur les bancs, de plus vieux encore paraissaient pétrifiés, accrochés à leurs cannes, comme collés par le gel aux lattes vernies. Marc venait de se souvenir combien il détestait ce quartier, avec ses tons tristes et fades de vieille photo couleur. Le square et les longues avenues arborées lui donnaient immanquablement le cafard. À ses yeux, le XVIIe, peuplé de grabataires en devenir, ne représentait qu'une vaste salle d'attente : une plate-forme de triage pour les hôpitaux et les cimetières.

Il consulta l'écran de son portable, qui venait de retrouver une liaison avec le réseau. Anna n'avait toujours pas rappelé. Il releva le col de son *duffel-coat*, enfouit ses mains dans ses poches et commença à remonter le boulevard Péreire. L'immeuble de Georges n'était pas loin.

Tout en égrenant les plaques numérotées sur les façades de pierre, il songeait aux propos de Katherine au cours du déjeuner. Rarement la conservatrice lui avait paru si intolérante. Certes, il existait, entre Anna et elle, un fossé socio-

culturel sans doute infranchissable. Mais cela n'expliquait peut-être pas tout… Se pouvait-il que Georges et Katherine aient été davantage que des amis, à une certaine époque ? Marc l'avait pressenti, mais il n'en avait jamais obtenu confirmation. Si cela s'était produit, ce n'était pas au moment de leur première rencontre : à l'âge de trente ans, Katherine éprouvait encore le besoin de s'appuyer sur une épaule solide, et les hommes qui n'avaient pas quinze ans de plus qu'elle, et un matelas de billets assez douillet, ne l'intéressaient pas. C'est ainsi qu'elle s'était mariée une première fois, avec un « homme d'affaires » d'origine libanaise. Leur union n'avait duré qu'une petite année : le temps qu'elle découvre, par hasard, les infidélités de son mari. Entretemps, elle avait réussi son concours de conservateur du patrimoine. Ses nouvelles fonctions au musée de Cluny l'avaient aidée à surmonter son divorce, mais cet échec ne lui avait pas servi de leçon : trois ans plus tard, à l'âge de trente-quatre ans, elle était tombée sous le charme d'un joaillier de la place Vendôme, de vingt ans son aîné, et s'était remariée, cette fois pour cinq ans. Sept mois après cette nouvelle séparation, elle avait été nommée conservatrice en chef, ce qui, une fois encore, avait dû lui permettre de se consoler un peu de ses déboires sentimentaux… Si elle avait eu une amourette avec Georges, songeait Marc, c'était entre ses deux mariages qu'elle avait eu lieu. Mais ni Katherine, ni Georges, n'en avait jamais rien laissé filtrer.

Après tout, peut-être était-elle simplement jalouse d'une femme plus jeune qu'elle. Bien qu'elle se soit efforcée de garder la tête haute, la conservatrice avait vécu son second divorce comme une rude épreuve, et ses mots trahissaient parfois qu'elle ne s'en était pas complètement remise. D'autant que, quelques semaines après ce fiasco, Katherine avait atteint l'âge de la quarantaine. Marc avait pu remarquer, à maint détail, combien elle avait souffert de cet anniversaire : depuis ce jour, tout en elle semblait hurler son effroi de deviner que bientôt, elle ne plairait plus, du moins plus autant, plus de la même manière ; que bientôt, son magnétisme quasi-magique n'opérerait plus, et que les hommes

cesseraient de se retourner sur le passage de cette grande et belle blonde, en la dévorant des yeux. Alors, oui, peut-être y avait-il là de quoi jalouser la jeune Grecque, malgré son style plutôt… particulier.

Enfin, Marc s'arrêta devant la façade de l'immeuble de Georges. Derrière la porte entrouverte se dessinait un petit corridor sombre qui exhalait des relents mêlés de naphtaline et de moisi. Il se glissa à l'intérieur et avisa, sur sa gauche, les boîtes aux lettres et les boutons d'interphone. Il les passa plusieurs fois en revue, avant d'admettre l'évidence : le nom de Georges Mitsotakis n'y figurait plus.

Deux minutes plus tard, il prit pourtant pied sur le palier du troisième étage. Un tapis fané recouvrait le plancher grinçant, et les murs gris s'écaillaient ; en songeant à la façade pimpante du bâtiment, il eut l'impression de pénétrer dans une intimité dissimulée, honteuse, minable. L'odeur de renfermé, aussi, s'était intensifiée. De part et d'autre d'une minuscule cage d'ascenseur grillagée, deux portes blindées se faisaient face. Il se souvenait que celle de droite était celle de Georges. Il sonna donc, tout en avisant que la sonnette ne portait aucun nom. Il sonna encore. Et encore. Puis il se prépara à redescendre : à l'évidence, Georges n'habitait plus ici.

Il avait déjà posé le pied sur la première marche lorsque l'autre porte, qui faisait pendant à celle du studio, s'ouvrit sur une vieille dame aux cheveux blancs réunis en chignon :

— Vous êtes là pour l'appartement ? s'enquit-elle d'une voix de crécelle.

Derrière ses grandes lunettes à double foyer, la vieille avait le regard perçant. Elle avait assurément passé les quatre-vingts ans ; mais ses yeux bleus n'avaient sans doute rien perdu de leur pouvoir inquisiteur.

— Oui – enfin, si l'on veut… bafouilla Marc, surpris.

— ‘Bougez pas.

Laissant sa porte entrouverte, la vieille disparut dans l’obscurité de son antre. Marc demeura interdit. De l’appartement, qui paraissait beaucoup plus vaste que celui de Georges, émanait une authentique odeur de vieux, mélange de chou bouilli, de moisissure et de poussière. Un instant, il fut tenté de tourner les talons et de dévaler les escaliers, pour ne jamais revenir. Mais, tandis qu’il se faisait violence pour résister à ses pulsions, il vit ressortir la vieille. Il remarqua les motifs hawaïens de sa chemise, qui lui avaient échappé jusqu’à cet instant. Puis il ouvrit la bouche pour exposer les motifs de sa visite ; en vain. Déjà, elle avait repris, en farfouillant dans la serrure du studio :

— Vous n’êtes pas Grec, au moins ?

— Pourquoi, pas Grec ? s’enquit Marc.

— Oui, parce que les Grecs… Hein ! Que je vous explique : le précédent locataire, c’était un Grec.

Elle avait pris le ton de la confidence, et continuait à trafiquer la serrure du bout de sa clé.

— Six mois de loyer en retard, en permanence ! renchérit-elle, alors que la porte venait enfin de céder.

Marc glissa un regard anxieux à l’intérieur. C’était bien le studio de Georges : une vingtaine de mètres carrés donnant sur une cour intérieure, une mini-kitchenette au fond à gauche, une salle de bains plus petite encore, au fond à droite. Et, pour tout mobilier, un clic-clac fatigué et une table basse. Mais pas l’ombre d’un effet personnel. La dernière fois qu’il était venu, le mur de droite était tendu d’un gigantesque drapeau grec, et la pièce contenait encore un bric-à-brac d’articles de sport : raquettes de tennis, matériel de plongée sous-marine, skis… Où Georges avait-il emmené tout cela ?

La vieille se tourna vers Marc, et poursuivit :

— Je sais que c'est la crise, là-bas. Mais rendez-vous compte, jeune homme ! Six mois de loyer ! Enfin, il a fini par tout payer… D'un coup. Et puis il est venu avec une espèce de fille déguisée en clocharde, ils ont embarqué leur fourbi, et ils sont partis. Bon débarras !

— Je vois. Et vous a-t-il dit où il allait ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

La vieille chouette avait coulé un regard méfiant par-dessus ses lunettes.

— Rien, vous avez raison, répondit Marc.

Après tout, il paraissait évident que Georges n'entretenait pas de bonnes relations avec sa propriétaire. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'il se soit confié à elle. Mieux valait débarrasser le plancher.

— Alors, il vous plaît ? reprit-elle. Et puis, attention, hein ! Tout est impeccable : j'y ai passé deux jours avec la femme de ménage ! Nous avons récuré la salle de bains, les plaques de cuisson, le frigidaire. Tout ça est im-pec-cable !

— Deux jours, vous dites ? Mais quand le précédent occupant est-il parti ?

— Il y a dix jours, jeune homme. Mais dites, c'est pour le Grec, ou pour l'appartement, que vous êtes là ?

Marc prit une profonde inspiration :

— Pour l'appartement, évidemment. Maintenant que je l'ai vu, je vais pouvoir y réfléchir. Je vous rappellerai sans faute.

— Vous ne voulez pas voir la salle de bains ?

— Non, je vous remercie. Je suis un peu… Pressé.

— Je vois le genre… Vous avez mon numéro, au moins ?

La vieille avait retrouvé son regard soupçonneux. Marc balbutia quelques sons embarrassés.

— Voilà ! le coupa-t-elle en sortant un papier de sa poche. Tout est bien lisible, je pense. Non ?

Sur un quart de feuille déchiré, elle avait inscrit son numéro de téléphone et son nom au stylo-bille : Madame Leglas.

— Si, c'est parfait. Eh bien, madame Leglas, il ne me reste qu'à prendre congé… ajouta Marc en amorçant sa retraite.

— J'attends votre appel, jeune homme. Pour le montant du loyer, vous êtes au courant ?

— Oui, n'ayez crainte.

— Et pour les charges ?

— Aussi.

— Et, cette fois, je veux des fiches de paie ! Vous voyez ce que je veux dire ?

— Naturellement !

Un rapide au-revoir plus tard, Marc dévalait les escaliers, traversait le corridor et reprenait pied sur le trottoir, à la lumière du jour. Il se sentait poisseux de crasse, saupoudré de moisissures, puant la vétusté. Mais il avait obtenu la réponse qu'il était venu chercher : Georges avait déménagé récemment. Et sans le prévenir.

4

Tassée à l'arrière du taxi, Katherine regardait distraitement par la fenêtre. Une lumière crépusculaire enveloppait déjà les gens et les choses, qui se confondaient dans une même grisaille. Imperceptiblement, la brume de la fin d'après-midi se muait en une pluie fine et glacée. L'hiver venait de s'installer pour de bon. Bientôt viendrait Noël, qu'il faudrait affronter seule, et puis la sinistre Saint-Sylvestre. Elle frissonna : la saison des nuits sans fin ne faisait que commencer.

La voiture s'engagea lentement au pied des façades altières de la rue des Écoles. On y roulait au pas, pare-chocs contre pare-chocs. Le chauffeur, un Alsacien récemment exilé à Paris, ne cessait de pester et de s'en prendre tour à tour aux partis politiques, aux parlementaires et au ministère de l'Intérieur, qu'il jugeait solidairement responsables de ses perpétuelles difficultés financières. Sans mot dire, Katherine le dévisageait de trois-quarts, dans le reflet du rétroviseur. Le bonhomme avait manifestement été nourri à la saucisse et à la pomme de terre, et il avait depuis longtemps franchi les limites de l'obésité. Le sourire en coin, elle s'apercevait aussi qu'il arborait une authentique tête de veau : un visage rougeaud et couperosé, deux bajoues pendantes encadrant un nez aplati et une bouche en sifflet, des paupières lourdes dégoulinant sur des yeux vaguement bleus ; et, de son front bas, s'amorçait une chevelure presque noire, luisante de Gomina. La conservatrice se demanda un instant s'il se coiffait à la sauce ravigote ; puis elle s'amusa à imaginer le persil lui poussant des narines… Mais le dégoût l'emporta rapidement, et elle détourna les yeux. Pendant quelques minutes, elle regarda défiler les piétons avec envie. Enfin, n'y tenant plus, elle se décida à régler la course et indemnisa le chauffeur furieux par un bon pourboire, avant de se jeter dans la cohue du trottoir. Marc n'habitait qu'à quelques dizaines de mètres de là.

Six minutes plus tard, elle sonnait à l'interphone, un peu essoufflée et

passablement énervée : les efforts de son coiffeur venaient d'être réduits à néant par le crachin. Elle sentait sa chevelure s'animer et prendre vie, sous l'effet de l'humidité. Des boucles se formaient spontanément tandis que Marc, lui, prenait son temps : il ne fallut pas moins de trois sonneries pour que la porte de l'immeuble s'ouvre enfin. Et l'ascenseur ne fut pas plus diligent. Sans doute quelque vieille l'avait-elle accaparé en ramenant son caniche ; un chien à frisettes, auquel elle allait bientôt ressembler.

Lorsqu'elle parvint sur le palier, Katherine fulminait.

La porte de son ami était entrebâillée, laissant filtrer un rai de lumière orangée. Elle poussa le battant, traversa le petit couloir et glissa un regard furtif à l'intérieur : Marc avait allumé quelques loupiotes autour de sa bibliothèque, ainsi que sa petite lampe de bureau ; il se tenait, de dos, entre sa kitchenette et son petit bureau, le portable à l'oreille. La conservatrice jeta son imperméable trempé sur une chaise et s'engouffra dans la salle de bains.

Comme elle le redoutait, un spectacle dantesque l'y attendait : ses cheveux mi-longs, soigneusement brossés deux heures plus tôt, s'élevaient désormais en bouclettes anarchiques, d'un blond terne ; des paquets de ficelle détrempée, qui rebiquaient en tous sens, et qui la faisaient ressembler à Marc au réveil…

— Je peux t'emprunter ton sèche-cheveux ? cria-t-elle à travers la cloison.

Pas de réponse. Marc était au téléphone, évidemment. Elle saisit l'appareil qui reposait sur le bord de la baignoire, et extirpa une brosse de son grand sac. Bientôt, le souffle assourdi du sèche-cheveux s'éleva dans la petite pièce, étouffant à peine le chapelet de jurons que Katherine égrenait à chaque coup de brosse.

Quelques minutes plus tard, elle crut entendre un bruit sourd, venant du salon. Elle hurla, pour couvrir le souffle de l'engin :

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

Toujours aucune réponse.

Haussant les épaules, elle reprit sa bataille contre les mèches rebelles qui, peu à peu, cédaient du terrain.

Enfin, lorsque le résultat fut à peu près acceptable, elle éteignit le sèche-cheveux et tendit l’oreille : du salon, elle n’entendait que le crépitement des gouttes de pluie contre les vitres.

— C’était la salope ? lança-t-elle, en se passant un dernier coup de brosse devant le miroir.

Cette fois encore, Marc ne répondit pas.

Intriguée, Katherine se dirigea vers la pièce principale. Elle ne tarda pas à se mordre les lèvres : Marc était encore au téléphone. Sans doute avec « la salope », qui n’avait pas pu ne pas l’entendre…

Depuis qu’elle avait passé la porte d’entrée, le jeune homme n’avait pas bougé d’un millimètre. Sa grande silhouette dégingandée se tenait, voûtée, entre l’évier et le bureau. Il portait une main à son oreille, tandis que l’autre pendait mollement le long de sa cuisse. La conservatrice le contourna lentement, et s’arrêta net : Marc, le teint livide, paraissait pétrifié. Il écoutait une voix dont les aigus résonnaient dans la pièce, en longs hululements inintelligibles, striés des échos de la pluie. Le souffle court, il fermait les paupières à intervalles réguliers, et des larmes roulaient sur ses joues en un flot silencieux…

Enfin, le regard fixe, il ouvrit la bouche :

— Je… D’accord. Entendu. Demain matin. Oui, demain matin. Bien sûr. Fais-moi confiance… Moi aussi. Moi aussi.

Sans remarquer Katherine, il raccrocha, posa le téléphone sur son bureau. Il

inspira longuement, renifla, sortit de sa poche un mouchoir en papier usagé, s'essuya les yeux. Puis il parut soudain s'apercevoir de la présence de son amie.

Alors, il se tourna lentement vers la conservatrice, qui l'interrogeait du regard. Comme pris de vertige, il prit appui sur le meuble et cligna plusieurs fois des yeux. Enfin, il articula, d'une voix blanche :

— Georges… Est mort.

5

Marc fit quelques pas mal assurés jusqu'au fauteuil et s'y laissa tomber. Katherine le suivit en silence, pour s'asseoir sur le bord du canapé, en face de lui. Elle joignit les mains, frottant nerveusement ses phalanges les unes contre les autres. Marc, lui, fermait les paupières et serrait les poings sur les accoudoirs. Les petites veilleuses orangées réchauffaient les rayonnages de livres ; des lueurs, mouvantes comme l'éclat des braises, passaient sur les visages crispés. De la rue s'élevaient les sons mouillés d'une soirée pluvieuse : les éclaboussures de la circulation, le clapotis des pas, le vague murmure des conversations se chevauchaient en une cacophonie assourdie, dominée par le gargouillis d'une gouttière toute proche.

Marc rouvrit les yeux et balaya lentement la pièce du regard. Il s'attardait, malgré lui, sur certains détails ; des réminiscences des soirées passées commençaient à surgir, en prélude à la torture du deuil. Puis il se tourna vers la porte d'entrée et ânonna d'une voix pâteuse :

— Georges a été retrouvé noyé dans le lac. Le lac de Genève.

Les yeux de Katherine s'agrandirent.

— Anna vient d'aller reconnaître son corps, poursuivit-il en se passant la main sur le front. Il a été découvert en fin de matinée. Devant leur hôtel.

La conservatrice se redressa, le regard embué :

— Sait-on ce qui lui est arrivé ?

— Non… On ne sait pas.

— On ne sait pas… répéta-t-elle à voix basse. Mais… Et ce type, dont tu m'as parlé à midi ? Celui avec lequel…

— Il avait rendez-vous hier soir ?

Katherine acquiesça.

Le jeune homme ouvrit les mains en signe d'ignorance, et le silence s'installa de nouveau. Chacun semblait absorbé dans ses propres pensées. Les souvenirs continuaient à danser dans la pièce, et les larmes affleuraient aux paupières inférieures.

Enfin, Marc se leva en soupirant. Les mains dans les poches, il fixa Katherine avec gravité :

— Je lui ai promis de la rejoindre demain, pour l'aider avec les formalités.

— C'est… très généreux de ta part.

— Il y a des circonstances dans lesquelles on n'a pas le choix ! Et c'est sûrement ce que Georges aurait voulu. Enfin, je crois…

— Tu as sans doute raison, oui.

Il y eut une petite pause. Katherine épousseta nerveusement sa manche du revers de la main. Marc, lui, l'étudiait du coin de l'œil.

— J'imagine que tu ne m'accompagneras pas ? lui lança-t-il soudain.

La conservatrice réprima une moue dégoûtée. Elle se leva à son tour, fit trois pas dans la pièce et annonça, d'un ton résolu :

— Il faut organiser ton voyage. Comment comptes-tu te rendre à Genève ? Où vas-tu loger ?

Marc soupira et s'en alla ramasser un feuillet qui gisait auprès d'un gros livre, tombé près du bureau. Katherine se souvint du coup sourd qu'elle avait entendu de la salle de bains, tandis qu'elle se séchait les cheveux. Enfin, il lui tendit le papier :

— J’ai noté le nom et l’adresse de l’hôtel, tout à l’heure.

— Hôtel des Bergues ? s’enquit la conservatrice, l’air incrédule.

— Oui, c’est ça : quai des Bergues, 33. Genève.

— Georges s’est payé une chambre aux Bergues ? Et il y a emmené sa morue mal fagotée ? insista-t-elle en fronçant les sourcils.

— Et alors ?

— Je connais les Bergues. Mon deuxième mari m’y a emmenée une fois, je ne sais plus à quelle occasion. C’est l’un des plus grands hôtels de Genève : un palace !

— Que veux-tu dire ?

— Que c’est un hôtel très luxueux… Et surtout très cher.

— Cher… À quel point ?

— Tu n’as pas idée ! En tout cas, hors de portée de Georges, avec sa bourse d’études. Absolument inaccessible. À moins qu’il ne soit devenu gigolo…

— Tu plaisantes ?

— S’il ne pouvait pas s’offrir un tel séjour, qui a payé la chambre, à ton avis ? Ça ne peut être qu’elle, cette Anna ! Ah ! Pourtant, en la regardant, on n’imagine pas qu’elle ait de quoi se payer ne serait-ce qu’un hamburger…

Marc se gratta la tête et tiqua :

— C’est à peu près ça. Elle est boursière, elle aussi…

Une lueur de scepticisme traversa les prunelles de Katherine.

— Alors il faudra qu’on m’explique. Les Bergues, ce n’est pas une auberge de jeunesse. Un petit-déjeuner là-dedans doit coûter la moitié de leurs revenus

mensuels… Tu permets ?

Elle se dirigea vers le bureau, effleura le clavier de l'ordinateur portable et, sans prendre le temps de s'asseoir, lança une recherche sur Internet. Un clic plus tard, l'écran afficha le site de l'hôtel.

Marc émit un sifflement ironique.

— C'est le *Titanic* ? commenta-t-il en faisant défiler les photos.

— Mais regarde les prix !

— Ah, oui… En effet !

Cette fois, il ne feignait pas l'étonnement : un mois des bourses cumulées de Georges et d'Anna leur permettait, au mieux, de s'offrir trois nuits dans la moins chère des chambres de l'établissement – sans le petit-déjeuner, évidemment.

— Mais d'où sortent-ils ce fric ? lâcha-t-il, les yeux rivés aux tarifs affichés.

Katherine fit une moue perplexe. Elle non plus ne quittait pas la page du regard.

— Tu le demanderas à cette Anna, trancha-t-elle froidement. Avec un look pareil, elle doit être capable de tout. En attendant, voyons un peu comment tu peux la rejoindre… Veux-tu me passer mes cigarettes, s'il te plaît ? Elles sont dans mon sac.

Le jeune homme ouvrit la bouche pour protester, mais il se ravisa et se dirigea vers le salon, à contrecœur. En général, il priait ses visiteurs de fumer par la fenêtre – ou, mieux, de s'en abstenir.

Contrairement à Marc, le sédentaire endurci, Katherine avait l'habitude de voyager. D'une main experte, elle navigua fébrilement de site en site, comparant entre eux les moyens de transport. Les volutes bleutées de sa cigarette formaient des arabesques et des circonvolutions qui s'élevaient lentement jusqu'au

plafond, pour s'y fondre en un petit lac ouaté. Marc, debout à côté d'elle, se contentait de tousser à l'occasion, par principe.

— Le plus commode est assurément le train, déclara-t-elle enfin.

— Mais ça doit prendre la journée, non ? s'inquiéta Marc.

— Trois heures seize, exactement. Tu quitteras la gare de Lyon à 7 h 11, pour arriver à Genève-Cornavin à 10 h 27. Ça te va ?

Le jeune homme grogna, faute de trouver une réponse appropriée.

— Alors je réserve ton billet.

De son sac, elle sortit une carte de crédit dorée et saisit les chiffres qui y figuraient. Enfin, elle confirma :

— Et je l'imprime. Voilà.

— Mais, pour me rendre à la gare… Tu es sûre que je trouverai un taxi à cette heure-là, un dimanche ?

— Qui te parle d'un taxi ? Le RER, ce sera parfait ! On ne prévoit pas de perturbation pour demain matin.

Marc se renfrogna.

— En partant de Saint-Michel-Notre-Dame, continua Katherine, et avec un changement à Châtelet-les-Halles, tu seras à la gare en moins de 25 minutes.

Le jeune homme fit une pause, avant de se résoudre à ajouter :

— Puisqu'il le faut…

Katherine écrasa son mégot dans une tasse vide, rabattit l'écran de l'ordinateur et se releva. Marc, lui, n'avait pas bougé. L'air sombre, les poings au fond des poches, il semblait déjà ruminer les étapes de son périple, les sanglots d'Anna, le

cadavre de Georges, et Dieu sait combien d'autres épreuves à venir…

La conservatrice s'approcha de lui et leva ses mains ouvertes. Tout doucement, elle posa ses paumes sur les joues brûlantes du jeune homme et, malgré elle, esquissa un sourire attendri : sous la tignasse châtain, les traits tourmentés étaient encore ceux du poète de première année : un garçon fragile, sensible, comme grandi trop vite… Pourtant, en filigrane, elle distinguait aussi cette expression de gravité et de dignité que les années d'études avaient commencé à imprimer sur son visage. Marc se tenait encore à la croisée des chemins : plus tout à fait poète, et pas encore professeur. Mais, surtout, dépressif…

Elle sonda son regard de ses yeux brillants et lui murmura, d'un ton qui se voulait convaincu :

— Ce n'est qu'un aller et retour. Rien de plus.

— Facile à dire, grommela-t-il.

— Allons, fais vite ta valise, je t'invite à dîner. Demain, tu te lèves tôt.

6

Une pluie battante balayait Genève, fouettant les eaux tumultueuses du Léman. Quelques mouettes, emportées par les bourrasques, dérivaient dans le ciel obscur en poussant des cris affolés. Un vrai temps de fin du monde.

Du fond du taxi, Marc ne distinguait que des halos de lumière, derrière le rideau de pluie ruisselant sur les vitres embuées. Le fracas des gouttes martelant la tôle était assourdissant ; c'était à peine s'il entendait, à travers ce vacarme, la soufflerie du désembuage et les couinements saccadés des balais d'essuie-glace.

La violence des éléments faisait écho au tumulte de ses pensées. Car un profond sentiment de malaise l'avait saisi quelques heures plus tôt, et ne l'avait pas quitté depuis.

Une demi-heure après le départ, le jour semblait ne pas vouloir se lever sur la rame de TGV, qui glissait dans une campagne morne et détrempée. Recroquevillé dans son fauteuil, Marc avait vainement tenté de se rendormir. Mais une migraine lancinante l'en avait empêché ; et le paracétamol, absorbé dix minutes après le départ, n'avait produit aucun effet. Alors, promenant son regard dans la voiture illuminée, il avait constaté avec soulagement qu'il s'y trouvait presque seul ; et, pour s'occuper, il avait commencé à détailler ses deux compagnons de voyage.

Au fond à droite, une vieille mise en plis ronflait comme un sonneur, tête renversée sur le dossier, sa bouche flasque et béante découvrant un affreux dentier de porcelaine, son bras potelé enserrant un sac fatigué. En vis-à-vis, une adolescente était affalée sur la banquette. Elle ne devait pas avoir plus de seize ou dix-sept ans et, par son accoutrement et son maquillage, correspondait exactement au souvenir qu'il avait conservé d'Anna. Était-ce un épouvantail de

ce genre-là qu'il allait retrouver à Genève ? À bien y réfléchir, il n'en savait rien : depuis six mois, elle avait pu s'assagir, changer de dégaine, de personnalité. Quelle était-elle, d'ailleurs, sa personnalité ? Confusément, il s'apercevait qu'il ne s'était jamais suffisamment intéressé à elle pour le savoir. Jaloux de l'emprise qu'elle avait exercé sur Georges, ni Katherine, ni Marc, n'avaient jamais fait l'effort de chercher à connaître ce qui se dissimulait derrière ce maquillage outrancier. Aussi, le peu que Marc connaissait d'Anna, il pouvait le résumer en quelques mots : une jeune artiste un peu bohème, passionnée de théâtre amateur (d'après Georges, elle avait interprété *Phèdre*, *Antigone*, et d'autres pièces classiques), qui était venue d'Athènes pour étudier les langues orientales à la Sorbonne, et qui avait reçu une bourse de son pays pour cela. Et puis le beau Crétois était tombé passionnément amoureux d'elle. C'était à peu près tout. Autant dire rien…

Tournant son regard vers les champs pelés qui défilaient derrière la vitre embuée, Marc avait commencé à ressentir un certain inconfort, et même une sorte d'appréhension diffuse. Car, s'il ne connaissait pas Anna, il avait aussi perdu tout contact avec Georges depuis huit mois. Et ce sentiment de malaise s'était rapidement développé pour se cristalliser en une autre évidence : il ignorait tout de la nouvelle vie de son ami. Ce n'était que par un improbable concours de circonstances qu'il avait appris que Georges séjournait dans ce palace aux tarifs exorbitants. Et pourtant, il se souvenait que, lorsqu'il était rentré en Crète pour les vacances d'été, Georges avait pris le ferry et dormi sur le pont, car l'avion n'était pas dans ses moyens… Plus surprenant encore était le témoignage de la propriétaire du studio : comment le Grec avait-il pu régler six mois de loyer en une seule fois, lui qui vivait à crédit depuis toujours ? Marc en aurait volontiers touché deux mots à Katherine, mais il n'avait pas eu le cœur de lui annoncer que Georges avait définitivement quitté le boulevard Péreire ; car, évidemment, cela ne pouvait être que pour habiter avec Anna, qui l'avait aidé à déménager… Et cela, aussi, paraissait à peine croyable : huit mois plus tôt, avant

que son ami ne la rencontre, il aurait juré qu'aucune femme ne pouvait attirer le beau Grec dans le piège de la vie conjugale ; mais c'était pourtant ce que cette mystérieuse petite brune semblait avoir réussi.

Puis, au fond de la voiture du TGV, la vieille s'était éveillée, et avait dévisagé la jeune rebelle d'un air hostile. Cette expression, Marc la connaissait bien : c'était celle que Katherine affichait lorsqu'il était question d'Anna ; et sans doute aussi la sienne, lorsqu'ils ironisaient sur l'aspect de cette fille sortie de nulle part, et qu'ils faisaient des paris stupides sur la fin de cette amourette. Mais, à présent, la bêtise de cette vieille lui sautait au visage comme une gifle : comment pouvait-elle juger cette adolescente sur son seul style vestimentaire ? La question l'avait brûlé comme un fer rouge ; car, malgré son niveau intellectuel, malgré sa prétendue ouverture d'esprit, Marc ne s'était pas montré plus malin que cela. Et il en concevait presque de la honte ; du remords, en tout cas ; et même de la pitié.

La vérité, c'était qu'ils avaient refusé net d'accorder la moindre chance à cette créature, que Georges avait pourtant choisie. Mais il y avait plus grave : Marc ne s'était pas souvenu à temps de tout ce qu'il devait à Georges. Car, s'il était assis dans ce train, ce n'était que grâce à son ami, qui lui avait sauvé la vie, dix ans plus tôt… Et lui, Marc Neuville, le savant, qu'avait-il fait, en retour ? Rien. Pire : il s'était montré incapable de la moindre empathie.

Évidemment, il n'était plus temps de corriger ses erreurs. Tout au plus pouvait-il témoigner un peu de charité à la pauvre Anna. Mais dans les limites du raisonnable ; car il ne fallait pas en parler à Katherine, qui ne comprendrait pas ; ni la conservatrice, ni personne d'autre, n'avait jamais su le secret qu'il avait partagé avec Georges…

Enfin, le taxi stoppa devant l'hôtel des Bergues. Marc le détailla avec curiosité : de puissants projecteurs arrachaient la longue façade de pierre à la grisaille ambiante et, au-dessus du fronton couronnant l'entrée, de solides drapeaux claquaient dans la tempête. L'établissement n'était pas très haut, peut-être quatre ou cinq étages, d'après ce qu'il pouvait en voir ; mais l'hôtel paraissait si long, si lourd et si massif, que Marc songea à un paquebot échoué. Il régla la course, bloqua sa respiration, se précipita sous l'auvent de l'établissement. À son tour, le chauffeur jaillit de la voiture, en ouvrit le coffre, courut déposer la petite valise, et repartit sans plus de cérémonie.

Réfugié sous la toile épaisse, Marc consulta sa montre : il était déjà 11 h 15. Un portier en habit l'invita à pénétrer dans le hall éclairé ; mais il préférait attendre quelques instants encore, le temps que ses pensées s'ordonnent et se disciplinent.

À travers les trombes d'eau qui s'abattaient sur la ville, il entrevoyait Genève, qu'il ne connaissait pas. L'hôtel était situé en bordure du lac, à quelques dizaines de mètres de trois ponts de tailles différentes : deux semblaient n'être que des passerelles piétonnes et le plus grand, légèrement sur la gauche, était sans doute le fameux pont du Mont-Blanc. Les voitures au ralenti s'y pressaient dans les deux sens, tous phares allumés. Au-delà, les eaux grises du Léman se fondaient dans un ciel de la même teinte. Droit devant l'hôtel, un îlot planté de grands arbres était accessible par l'une des passerelles désertes. Celle-ci rejoignait ensuite la rive opposée : les sigles éclairés de banques d'affaires et de marques de joaillerie, perchés au faîte des immeubles, permettaient de suivre les contours de l'autre côté de la ville. Sur la droite, enfin, le lac se resserrait et disparaissait, deux cents mètres plus loin, autour d'un bâtiment en pierre de taille éclairé de néons bleus, planté au milieu d'une autre passerelle. C'était là que le Rhône reprenait son cours. Et, d'après le mouvement des eaux, c'était

vraisemblablement dans ces parages que le corps de Georges avait été découvert.

Marc frissonna. Ramassant sa valise, il se fit ouvrir la porte et pénétra dans le hall de l'hôtel.

7

Une lumière chaude et réconfortante émanait des lustres de cristal haut perchés ; plus bas, des lampes anciennes jetaient des halos orangés sur les panneaux bleu pâle des murs. Entre les vases de Chine, les *groom*s s'affairaient silencieusement sur le marbre luisant et les tapis épais.

Marc, un peu intimidé, se dirigea vers la réception, où une élégante jeune femme, légèrement penchée sur le long comptoir de marbre et de laiton, paraissait remplir un formulaire.

Il s'accouda à côté d'elle, l'observa quelques secondes comme on admire une toile de maître, puis s'adressa à un réceptionniste aux tempes grisonnantes, qui lui souriait :

— La chambre de monsieur Mitsotakis, je vous prie ?

L'employé prit un air compatissant. Avec son costume croisé, ses mains manucurées et sa grosse montre suisse, on l'aurait facilement confondu avec un client de ce palace. Et Marc se sentit soudain très seul. Son *duffel-coat* usé, son pantalon en velours râpé, son pull informe appartenaient à un autre monde : celui des bibliothèques universitaires, peuplées de savants dont la mise négligée passait pour de la coquetterie ; à présent, il imaginait les regards acérés qu'on jetait dans son dos, les mines choquées, ou simplement amusées des clients friqués qui, sans doute, se croisaient derrière lui. Même pour le personnel de l'établissement, il devait constituer l'attraction de la journée ; et cet homme onctueux qui s'apprêtait à lui répondre, que pensait-il de lui, derrière son masque de sympathie ?

— Bonjour monsieur, répondit le réceptionniste d'une voix profonde. Je vous prie d'accepter mes condoléances. Qui dois-je annoncer ?

— Marc Neuville.

Tandis que l'homme, cérémonieusement, composait le numéro de la chambre d'Anna, Marc jeta un autre coup d'œil à sa voisine, dont le parfum frais parvenait jusqu'à lui : elle portait un tailleur blanc cassé, ourlé d'un filet de bleu marine, qui laissait paraître de très jolies jambes. Ses mains étaient d'une adorable délicatesse ; son port de tête était gracieux, ses mouvements souples et fluides… Hélas, la jeune femme demeurait tournée de trois-quarts. Marc, qui ne pouvait distinguer son visage, ne put que hausser le regard jusqu'à ses cheveux châtain foncé, tirés en arrière et ramassés en un petit chignon, à la manière des danseuses classiques. Il y avait quelque chose de Grace Kelly, mais en brune, chez cette belle inconnue ; et sans doute aussi de l'épouse d'Onassis, puisqu'un bagagiste attendait patiemment derrière elle, son chariot croulant sous les bagages de prix.

Le bruit du combiné brutalement raccroché ramena Marc aux réalités du jour. On l'informa qu'il était attendu dans la suite 418, accessible par les ascenseurs situés au fond du hall. Ramassant sa valise, il se dirigea dans la direction indiquée. Il n'osa pas se retourner. Grace Kelly allait donc garder son secret.

Une minute plus tard, l'ascenseur s'ouvrit silencieusement sur un large couloir garni d'une épaisse moquette bleu foncé aux motifs jaune d'or. De part et d'autre, entre des tableaux éclairés par des lampes de cuivre, des portes à deux battants donnaient accès aux chambres dont les numéros luisaient sous la lumière tamisée. La suite 418 se trouvait du côté du lac. Marc prit une dernière inspiration, et frappa pour s'annoncer.

À son grand étonnement, ce ne fut pas Anna qui vint lui ouvrir, mais un solide gaillard en costume bleu pétrole. Son visage simiesque, aux yeux profondément

enfoncés dans les orbites, n’avait rien d’avenant.

— Vous êtes Marc Neuville ? s’enquit le malabar.

— En effet. Et… Vous êtes ?

— Inspecteur Marti, police genevoise. Entrez, monsieur Neuville.

Marc s’exécuta. Un petit corridor donnait accès à un spacieux salon, meublé dans un style contemporain. Deux autres costauds en costume s’y trouvaient, assis dans des fauteuils de cuir blanc faisant face à l’entrée. Derrière eux, trois hautes fenêtres donnaient sur le lac et la tempête qui continuait à faire rage. Sur la gauche de la grande pièce, une petite chose était assise au bord d’un canapé : Anna.

Les mains jointes sur les genoux, le dos voûté, elle était vêtue d’un pull noir à grosses mailles et d’un jean délavé, d’où dépassait une paire de *rangers* bien cirées. Tout d’abord, Marc ne vit qu’un rideau de cheveux noirs ; puis elle redressa lentement la tête, à la manière d’un automate. Non, Anna n’avait pas changé : les boucles, les anneaux et les boules de métal s’accrochaient à ses oreilles, à une aile de son nez, à ses sourcils. Ses lèvres serrées, peintes d’un noir luisant, n’esquissaient aucun mouvement. Elle ne semblait ressentir qu’une grande lassitude, et de larges cernes pochaient ses yeux.

Mais, en l’apercevant, Marc fut aussitôt frappé par la beauté de l’amie de Georges. Sans doute avait-il tant à lui reprocher qu’il avait négligé cet élément essentiel. Malgré ses traits tirés, la jeune femme dégageait un charme affolant. Son regard de jais, surtout, avait quelque chose de magnétique, d’envoûtant, de grisant ; et Marc loua le Ciel que Katherine ait décidé de demeurer à Paris.

Anna se leva, esquissa enfin un sourire fatigué ; et vint à la rencontre du jeune homme. Marc s’arrêta sur le seuil et sourit à son tour, un peu gêné. Comme il ne trouvait rien à dire, ce fut elle qui rompit la glace :

— Je suis contente que tu sois venu, dit-elle simplement avec une pointe d'accent.

— C'était la moindre des choses, répondit Marc, d'une voix qui se voulait chaleureuse.

Pendant cet échange de banalités, les policiers demeurèrent silencieux ; mais aucun ne quitta les jeunes gens du regard. De son côté, Marc nota que l'un des hommes assis, vêtu d'un costume gris clair, paraissait plus à son aise que les autres, et aussi plus éveillé – ce qui n'était pas difficile. Il se hasarda donc à supposer qu'il était le chef des deux brutes qu'il avait découvertes, et c'est à lui qu'il s'adressa :

— Bonjour monsieur, je suis un ami de Georges. Mais… Je pense que vous le saviez déjà ?

— Bonjour, monsieur Neuville. Nous vous attendions, en effet, car mademoiselle Papadopoulos nous avait annoncé votre arrivée. Je suis l'inspecteur principal Lebeau, de la police de Genève. Je suis ici pour établir les faits, et… en éclaircir les circonstances.

— Je comprends.

— Dans ce cas, vous me permettrez sans doute de vous poser quelques questions.

— À moi ?

Poussant sur les accoudoirs de son fauteuil, l'inspecteur principal se leva avec un soupir, et commença à arpenter lentement la vaste pièce. C'était un homme assez grand, au physique puissant, qui avait dû jadis ressembler à une montagne de muscles. À présent, bien qu'il n'ait sans doute guère plus de cinquante ans, il

arborait une bedaine impressionnante, qui paraissait le gêner dans ses déplacements. Mais son visage n'était pas celui d'un obèse : les joues presque creuses, le menton petit, les lèvres étroites, le nez proéminent étaient ceux de sa jeunesse. L'éclat de ses petits yeux verts lui conférait un air vif et malicieux, presque blagueur. À le voir, on comprenait que, sous ses cheveux châtains, une intelligence aiguisée était perpétuellement à l'œuvre.

Lorsqu'il fut parvenu à la hauteur de Marc, le policier fit une halte et le fixa en se raclant la gorge. Le martèlement de l'eau sur les vitres le contraignait à parler d'une voix forte, que l'on sentait altérée par un long passé de fumeur.

— Monsieur Neuville, j'ai cru comprendre que vous étiez très proche de monsieur Mitsotakis. Pourtant, vous n'étiez pas au courant qu'il se trouvait ici, à Genève, avec son amie. Ai-je bien saisi ?

Tandis que Lebeau parlait, des effluves de tabac froid parvenaient aux narines du jeune homme.

— En effet, répondit-il. Nous ne nous sommes pas beaucoup fréquentés ces derniers temps. Nous avions chacun nos obligations… Et nous n'avons pas trouvé le temps de nous revoir depuis quelques mois. Depuis l'été dernier, en fait.

L'inspecteur principal jeta un regard bienveillant en direction d'Anna. Puis il se tourna à nouveau vers Marc :

— Monsieur Neuville, vous savez que votre ami Georges Mitsotakis a disparu dans la nuit de vendredi à samedi, et que son corps a été découvert dans le lac, hier matin.

Marc opina, l'air grave.

— Vous savez sans doute aussi que mademoiselle Papadopoulos est venue procéder à l'identification de son compagnon, hier après-midi, continua le

policier.

— Elle me l’a dit, oui, confirma Marc.

— Mais vous ne savez peut-être pas encore qu’une autopsie a été pratiquée cette nuit. Or… Cet examen nous a révélé que le défunt portait des marques de strangulation.

Marc, abasourdi, ouvrit la bouche et la referma. Puis il inspira, pour bredouiller :

— Vous voulez dire que Georges a été assassiné ?

Il tenta de croiser le regard d’Anna, mais la jeune femme fermait les yeux. Le visage crispé, les lèvres pincées, elle semblait faire un effort surhumain pour ne pas fondre en larmes.

Les gouttes crépitaient contre les vitres, tandis que Lebeau, les mains dans les poches, considérait les deux jeunes gens d’un air affligé.

— À l’évidence, oui, confirma-t-il.

8

— Et… Savez-vous ce qui s'est passé ? ajouta Marc.

— C'est précisément pour tenter de le déterminer que je suis ici, rétorqua l'inspecteur principal.

Puis Lebeau recommença à arpenter lentement la pièce. Absorbé dans la contemplation du tapis qu'il foulait, il continua son exposé :

— Le corps de monsieur Mitsotakis a été découvert près du pont de la Machine. C'est le point où le fleuve se reforme, à deux cents mètres à droite, environ, en sortant de l'hôtel. Vous avez dû y voir l'inscription « Cité du Temps », à votre arrivée. Non ? Peu importe. Toujours est-il que votre ami a vraisemblablement été précipité de l'un des deux ponts situés en amont, le pont des Bergues ou celui du Mont-Blanc. À moins que ce ne soit d'un quai. Ou de l'île Rousseau, que vous avez dû apercevoir devant l'hôtel – cette île, là, juste en face… Bref.

Marc n'osait plus ouvrir la bouche.

— Le courant du Rhône est très fort à cet endroit, poursuivit Lebeau. Même si la strangulation n'avait pas été mortelle, votre ami n'aurait eu aucune chance de rejoindre la rive à la nage. Ajoutez à cela que la température de l'eau du lac ne dépasse pas six degrés en ce moment. Il y avait de quoi causer un brusque arrêt cardio-circulatoire par hydrocution, qui aurait entraîné la noyade… Voici pour ce qui est du meurtre.

Tournant le dos à son auditoire, Lebeau se mit à tripoter un petit vase blanc très design, frappé du sigle de l'hôtel. Le mot « meurtre » semblait résonner dans la pièce et Marc, avec retard, commençait à entrevoir ses implications. En filigrane, ses pensées se bousculaient dans le plus grand désordre, formant des

associations curieuses. Il se souvenait notamment, avec amertume, que la plongée sous-marine avait été l'une des grandes passions de Georges. Avec son insouciance coutumière, son ami s'était plusieurs fois mis en danger de mort : les murènes, les épaves, les boyaux étroits, les profondeurs hasardeuses exerçaient sur lui un étrange magnétisme. À chacune de ces expériences, Georges s'enivrait d'adrénaline, et on ne comptait plus les jeunes filles qui avaient succombé aux récits enflammés de ses exploits. Georges, l'athlète complet, la tête brûlée, le bourreau des cœurs… Georges. Englouti dans les eaux noires du Léman. Étranglé.

Les images défilaient encore dans l'esprit du jeune homme lorsque l'inspecteur principal le fixa d'un air pénétrant. D'une voix soudain profonde, il poursuivit :

— Mais pour ce qui est des circonstances, du mobile, de l'assassin… C'est une autre histoire. Monsieur Neuville, vous avez peut-être une idée à nous soumettre ?

Marc parut s'éveiller en sursaut :

— Moi ? Mais pourquoi moi ?

— Vous connaissiez bien la victime. Parmi ses fréquentations, peut-être avez-vous remarqué quelqu'un qui aurait pu lui en vouloir ?

— Au point de l'étrangler ? Certainement pas !

— Bon. Dommage. Enfin, si j'ose dire.

Le policier reprit son va-et-vient en fronçant les sourcils :

— Dans ce cas, notre seul suspect demeure l'individu avec qui monsieur Mitsotakis a été aperçu pour la dernière fois, dans la nuit de vendredi à samedi.

Mais, j'y songe… Monsieur Neuville ignore sans doute de quoi je parle. Mademoiselle, pourriez-vous résumer ce que vous avez déclaré à ce sujet, lorsque l'inspecteur Mauser a pris votre déposition ?

Anna renifla brièvement. Les mains jointes et le regard vide, elle s'exécuta :

— Eh bien… Vendredi soir, Georges s'est rendu au bar de l'hôtel avec un compatriote, qu'il avait rencontré quelques heures plus tôt. Un Grec du continent. L'homme lui avait proposé de travailler pour lui. C'était apparemment un armateur, qui possédait une flotte de yachts en Méditerranée. Il organisait des croisières sur des thèmes archéologiques, et Georges espérait qu'il pourrait l'embaucher… Mais Marc sait déjà tout ça : je le lui ai raconté au téléphone.

— Mais monsieur Neuville ne sait peut-être pas dans quelles circonstances les deux hommes se sont rencontrés ? Ajouta Lebeau, d'une voix douce.

Marc dévisageait l'inspecteur, dont les yeux luisaient d'un éclat mordoré ; à l'évidence, le policier était en train de conduire Anna sur un terrain où il l'attendait.

— C'était le vendredi matin, reprit Anna. Georges est descendu à la réception pour acheter des cigarettes. Il est remonté un quart d'heure plus tard, et il m'a dit avoir fait « une connaissance utile. » C'est à ce moment-là qu'il m'a parlé de l'armateur. Il devait le revoir le soir même, au bar.

— Vous-même, vous n'avez donc pas rencontré cet individu, n'est-ce pas ? demanda Lebeau.

— Non. Lorsque Georges s'est rendu au bar, après 23 heures, je n'ai pas voulu l'accompagner. J'étais fatiguée.

— Vous auriez pu croiser ce monsieur dans la journée, par hasard…

— Si je savais à quoi il ressemble, je pourrais peut-être vous répondre ! lâcha Anna sèchement.

Marc réprima un sourire, tandis que Marti et Mauser se rencognaient dans leurs fauteuils, l'air maussade. Leur supérieur, pourtant, ne se formalisa pas du ton de la jeune femme. Au contraire, il parut se détendre soudain :

— J'aurais aimé vous en présenter un portrait-robot. Hélas, le signalement de ce personnage correspond sans doute aux trois quarts de la population masculine grecque, et presque à la moitié de celle de la Suisse. Et je ne vous parle pas des autres pays, d'Europe ou d'ailleurs. C'est, paraît-il, un homme de taille moyenne à grande, brun, plutôt bien bâti, et vêtu d'un costume sombre. Son âge est indéterminé : entre vingt-cinq et quarante ans, selon les témoignages du personnel de l'hôtel – c'est vous dire la précision de nos informations. J'ajoute que ses yeux étaient dissimulés derrière des lunettes fumées, et que nous en ignorons donc la couleur… Vous voyez, nous n'avons rien à espérer de ce côté-là !

Anna, à son tour, esquissa un pâle sourire.

— Alors… Comment voulez-vous… ?

Pour toute réponse, le policier cligna des yeux d'un air entendu. Les mains dans les poches, il prit une inspiration chuintante, et continua :

— Selon le barman de l'hôtel, les deux hommes se sont effectivement retrouvés entre 23 heures et 23 h 30. Ils ont, hélas, discuté en grec, si bien que la teneur de leurs propos nous est inconnue. Ils ont quitté le bar vers 1 h 20, après un certain nombre de verres d'alcool. D'un alcool grec…

Le policier tira un petit calepin de sa poche, le feuilleta rapidement, et arrêta son doigt au milieu d'une page.

— Tsi… kou… dia. Une sorte de… raki, apparemment. Un alcool crétois. Une boisson forte, en tout cas. Et le barman a précisé qu'ils en avaient avalé sept verres chacun… Sept, ce n'est pas rien ! Pourtant, il paraît qu'ils n'avaient pas

l’air saoul, ni même éméché. Et on ignore s’ils se sont séparés en quittant le bar, ou s’ils sont sortis de l’hôtel pour faire quelques pas ensemble. Le temps était froid, mais sec, cette nuit-là ; ce n’est donc pas improbable… À cet instant, vous dormiez, mademoiselle ?

— Depuis longtemps ! Nous avions passé la journée à arpenter la vieille ville. Mes jambes n’ont pas l’habitude de ce genre d’exercice… J’ai pris un bain chaud et je me suis effondrée. J’étais épuisée.

— Je vois. Vous veniez d’arriver à Genève, n’est-ce pas ?

— Oui, je suis arrivée jeudi soir.

— Et monsieur Mitsotakis ?

— Il… Il m’attendait ici.

— Vous n’avez donc pas voyagé ensemble ?

— Non… Georges m’a seulement demandé de le rejoindre ici pour le week-end.

— Je vois… Mais alors, que faisait-il donc à Genève ?

Anna baissa la tête. Elle ne souriait plus.

— Je n’en sais rien, monsieur.

Marc écarquilla les yeux. Dehors, le fracas de la pluie redoublait. Anna, courbée, paraissait plus chétive encore.

— Vous n’en savez rien ? souligna le policier en jetant un regard à ses sbires.

— Georges et moi étions… Un peu en froid.

Les yeux d’Anna s’embuèrent. Lebeau se redressa et toisa Marc, dont le visage trahissait l’incompréhension.

Puis l'inspecteur principal se planta devant une fenêtre et parut scruter la rade balayée par la tempête. Une minute passa, pendant laquelle on n'entendit plus que le tambourinage des gouttes frappant les vitres. Les mains jointes dans le dos, le policier se haussait légèrement sur la pointe des pieds, puis se laissait retomber lentement sur les talons. Ses lieutenants ne quittaient pas son manège du regard. Enfin, il se racla la gorge et se tourna vers Anna.

— Vous ne saviez donc pas que le prétendu armateur était client de l'hôtel ?

La jeune femme ouvrit des yeux ronds.

— Vraiment, vous l'ignoriez ? insista-t-il.

— Vraiment, oui ! Si Georges ne me l'a pas dit, comment voulez-vous que je le sache ?

— Parce que j'ai le sentiment que les deux hommes s'étaient rencontrés bien avant vendredi matin. Et peut-être même… Qu'ils s'étaient donné rendez-vous dans cet hôtel.

— Le… Sentiment ? hasarda Anna.

— À vrai dire, c'est plus qu'un sentiment. Car, d'après les registres de l'hôtel, votre compagnon se trouvait à Genève depuis lundi dernier. Or, le lendemain de son arrivée, mardi, un homme s'est présenté à la réception sous l'identité de Démétrios Georgoudis, d'Athènes. Il a payé un acompte en liquide, a apposé une signature illisible sur le formulaire d'enregistrement, et s'est installé dans une chambre située au même étage que votre ami.

— Et… Et alors ?

— Et alors… D'une part, pour autant que nous puissions en juger, sa description physique correspond à celle de l'homme avec qui monsieur

Mitsotakis a été vu pour la dernière fois. De l'autre, ce Georgoudis a disparu la nuit du drame. Lorsque la femme de chambre s'est présentée avec son petit-déjeuner, à 6 h 30 le samedi matin, elle a constaté que son lit n'avait pas été défait, et que ses bagages avaient disparu…

9

De l'autre côté des vitres embuées, l'eau ruisselait en petites tresses qui ondulaient, vers la droite ou vers la gauche, suivant des tracés imprévisibles. Les méandres, minuscules et capricieux, se rejoignaient et se séparaient selon des règles connues d'eux seuls. En les observant, Marc songeait au delta d'un fleuve. Devant lui, des milliers de canaux déplaçaient leurs lits de limon, brouillant leurs propres pistes, distribuant, sous l'étendue traîtresse des roselières, les trous d'eau et les hauts-fonds. Toute son attention se concentrait sur cette hydrographie en miniature ; ce paysage imaginaire recouvrait, pour quelques instants, les halos incertains des néons de l'autre rive, et la lugubre grisaille du lac.

Le serveur tardait à revenir. Les coudes plantés sur la petite table, le menton appuyé sur ses doigts entrelacés, Marc hésitait à quitter sa pose et à regarder devant lui. D'ailleurs, il sentait qu'Anna, assise dans le fauteuil opposé, n'était guère disposée à entamer la conversation. Les yeux baissés, le regard lointain, elle passait lentement son index sur la surface luisante du bois ciré. Elle aussi attendait le déjeuner.

L'inspecteur principal leur avait accordé une heure de pause pendant laquelle, avec la permission d'Anna, il comptait procéder à une perquisition de la chambre. Sans réfléchir, les deux jeunes gens avaient pris la direction du bar, et s'étaient attablés à côté de la fenêtre. La Symphonie n° 1 de Brahms y passait en sourdine et les conversations, autour d'eux, paraissaient chuchotées, comme absorbées par les boiseries revêtant les murs. La salle ne contenait guère qu'une quinzaine de petites tables en marqueterie. Entre elles, les serveurs allaient et venaient, à pas ouatés, sur une épaisse moquette bleu sombre aux motifs dorés. Des lustres de cristal, soutenus par de petites appliques de cuivre, diffusaient une lumière tamisée, chaleureuse, réconfortante. Mais tout cela paraissait si sophistiqué que Marc s'était aussitôt senti incongru dans ce décor. Et qu'avait dû

penser Anna, dont le style correspondait davantage à un quai de gare RER qu'à cette bonbonnière ? Y avait-elle seulement réfléchi ? Marc n'en savait rien. De là où il s'était assis, il pouvait apercevoir le petit bar en bois précieux. Là où Georges avait sans doute été aperçu pour la dernière fois. Mais le chemin des gouttes d'eau, sur sa droite, avait rapidement détourné son attention.

Enfin, le serveur revenait, deux assiettes en main. Avec précaution, il déposa la suggestion du jour, des filets de perche meunière, devant les deux étranges convives et, à voix basse, leur souhaita un bon appétit.

À regret, Marc délaissa ses gouttes d'eau et lança un regard inquiet vers Anna. Comme dans la suite, quelques heures plus tôt, il fut frappé par le visage de l'amie de Georges : Anna avait fait de son mieux pour s'enlaidir, avec ses clous, ses crochets et ses piquants, mais elle n'y était pas parvenue. Sa peau diaphane, ses yeux noirs, ses traits délicats paraissaient même ressortir plus violemment, par contraste avec ces articles de quincaillerie qu'elle avait voulu s'accrocher partout. Peut-être était-ce là ce que Georges, aussi, avait ressenti en l'apercevant. C'était sans doute l'inverse de l'effet recherché, mais le fer qui transperçait les chairs de la jeune femme paraissait la rendre plus vulnérable, et commandait, chez Marc, un instinct protecteur : il aurait pu la prendre dans ses bras, la consoler, la comprendre ; mais, pour cela, il aurait fallu qu'elle lui fasse confiance… Et surtout qu'il la connaisse. Elle lui donnait l'image d'un animal sauvage, traqué, aux abois, mais encore fier ; et il n'avait pas la moindre idée de la manière de procéder, en pareille situation.

— Bon appétit, souffla-t-il, faute de mieux, en esquissant un sourire crispé.

— À toi aussi, répondit Anna sans lever les yeux.

Et, le regard vide, elle attaqua son premier filet de perche, qu'elle commença à mâcher sans conviction. Marc bouscula une frite du bout de sa fourchette. Il n'avait plus faim. Dans la petite salle, deux personnes se levaient et prenaient le

chemin de la sortie. Machinalement, il les suivit du regard, jusqu'à ce qu'elles aient atteint la porte. Les deux hommes évoquaient Laurel et Hardy : un grand maigre et un petit gros. Chacun paraissait très conscient de sa propre importance, et leurs costumes impeccables, l'un noir et l'autre gris foncé, avaient sans doute été confectionnés sur mesure ; deux hommes d'affaires, à l'évidence, qui venaient de discuter de millions dans le secret de ce cadre ouaté, et qui, à en croire la mine sombre du plus grand des deux, n'étaient pas parvenus à un accord. Car, de là où il était assis, Marc ne pouvait distinguer les traits du petit gros ; seul le visage de l'autre se présentait dans la lumière rasante des spots du plafond : ses traits émaciés, ses yeux noirs et son expression inflexible devaient en faire un redoutable négociateur. Puis, en détaillant les deux silhouettes, Marc fut surpris d'éprouver un soupçon d'envie. Car ce monde, qui lui restait impénétrable, c'était celui du pouvoir, de la finance, des moyens sans limites ; et c'était aussi un milieu auquel il avait définitivement renoncé, en lui préférant la société des savants ; pourtant, il devait reconnaître que, malgré son caractère superficiel, cet apparat avait de l'allure… Les *businessmen*, poursuivant leur négociation, atteignirent bientôt la sortie. Ils allaient passer la porte, lorsqu'ils s'écartèrent pour laisser entrer une jeune femme. Et Marc écarquilla les yeux : il venait de reconnaître le tailleur blanc cassé ; enfin, l'occasion lui était donnée de satisfaire sa curiosité. Il déposa délicatement sa fourchette pour mieux la dévisager et, malgré lui, retint son souffle. Elle semblait avoir entre vingt-cinq et trente ans, le teint légèrement hâlé, un port de tête qui rappelait Audrey Hepburn. Mais le reste de sa physionomie, assurément, appartenait à Grace Kelly. Et l'ensemble, par son apparente perfection, paraissait si surnaturel que Marc demeura figé, l'air interloqué, pendant de longues secondes.

En face de lui, Anna avait levé les yeux et l'examinait avec attention.

— Tu la connais ? lança-t-elle soudain.

— Qui ? rétorqua Marc, pris au dépourvu.

— La bombe qui vient d’entrer.

— La… bombe ? Non… Jamais vue !

— Ah. J’aurais cru.

Et Anna piqua un autre filet de perche. Marc inspira, regarda sa propre assiette en se mordant la lèvre ; puis, laborieusement, il se lança :

— J’aurais vu ça plus grand, un filet de perche…

La jeune Grecque, continuant à manger méthodiquement, ne daigna pas répondre.

— Georges devait adorer ça, non ? ajouta-t-il.

Cette fois, elle s’interrompit.

— Oui. D’ailleurs, on en a mangé vendredi à midi. Notre dernier repas.

— Ici ?

— Oui, ici. Enfin, à une autre table… Là-bas.

Du bout de sa fourchette, Anna désigna l’autre bout de la salle.

— Moi, je ne suis pas sûr de revenir déjeuner ici… osa Marc.

— Ah bon…

— Oui, je n’en suis pas sûr… Parce que c’est… très cher.

— C’est vrai. Ce n’est pas donné !

Anna embrochait des frites nonchalamment. Marc, lui, se sentait un peu honteux de la lourdeur de son approche ; mais il n’avait pas trouvé mieux.

— C’est pour ça que je suis surpris… continua-t-il.

— Que Georges ait choisi cet hôtel ? compléta-t-elle.

— Oui.

— Tu n’es pas le seul.

— Que veux-tu dire ?

— Que je me pose la même question depuis que je suis arrivée. Georges n’a pas voulu y répondre. Il m’a dit que je ne devais pas m’occuper de ça, mais seulement de nous. Je vois à quoi tu penses. Et, crois-moi, ça me torture aussi.

Grace Kelly s’était assise au bar, les jambes croisées, le dos tourné à la petite salle. Elle paraissait siroter un cocktail, et le barman, un vieux Noir, n’avait d’yeux que pour elle. Marc se concentra sur sa discussion avec Anna.

— C’est… C’est la seule question que l’inspecteur principal ne t’a pas posée. Et comme il ne me fait pas l’effet d’être demeuré, il doit avoir une bonne raison pour laisser ce sujet de côté. Ça doit faire partie de l’acte II, qu’il s’apprête à nous jouer tout à l’heure.

Il regarda un instant en direction du bar, hésitant à poursuivre à haute voix. Mais le serveur ne revenait pas. Il reprit donc :

— Depuis que tu connais Georges, as-tu des raisons de penser qu’il ait trempé dans des affaires… louches ? Tu comprends, je l’ai toujours connu sans le sou, et… le manque chronique d’argent a pu l’entraîner dans… Dieu sait quel trafic !

Anna le regarda froidement.

— Je ne crois pas que Georges ait fait partie de la mafia. Si c’est ce que tu insinues.

— Bien sûr, bien sûr ! Je ne le vois pas en tueur à gages, moi non plus…

Marc esquissa un sourire, mais son lamentable trait d’humour n’avait produit aucun effet.

— Il reste… continua-t-il. Il reste qu'il est arrivé à Genève au début de la semaine, et que cet inconnu s'est installé dans le même hôtel le lendemain. C'est un peu troublant, non ?

— Si.

— Et… Qu'en penses-tu ?

— Rien.

— Tu n'as donc vraiment jamais croisé ce… Georgoudis ?

— Je l'ai déjà dit, non ?

Marc n'était pas loin de se décourager ; mais, quelques secondes plus tard, Anna fronça les sourcils :

— S'agissant de Georges, son train de vie me mettait mal à l'aise, si c'est ce que tu veux entendre. Il avait pris des habitudes… Étranges. Comme s'il avait toujours été riche. Comme s'il avait toujours appartenu à ce monde plein de fric… J'ai essayé de l'interroger, mais il s'est dérobé à chaque fois. J'ai même fouillé ses poches et son portefeuille… pendant qu'il se douchait.

— Et… ?

— Rien.

— Alors ?

— Je ne sais pas.

— Il habitait chez toi, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Rien, je suis passé chez lui, c'est tout…

Marc hésita à poser la question suivante, et Anna parut s'en agacer.

— Quoi encore ? lança-t-elle.

— Je… Je me demandais pourquoi tu avais dit à l'inspecteur que vous étiez… en froid, Georges et toi. Alors que vous veniez de vous installer ensemble…

— C'était bien ça, le problème ! souffla-t-elle, l'air narquois.

— Je ne comprends pas.

— C'était une connerie. Georges n'était pas fait pour ça. Il a fait un effort pour vivre avec moi quelque temps, mais la vie conjugale lui est vite devenue insupportable… Et son déménagement a mis le feu aux poudres. Alors, quand il s'est tiré à Genève pour prendre l'air… Je ne l'ai pas retenu !

— Mais tu es pourtant venue le rejoindre pour le week-end ?

— C'est lui qui me l'a demandé. J'imagine qu'il a eu des remords, en se prélassant au milieu des milliardaires… Tandis que je continuais à trimer pour conserver ma bourse !

Anna, un rictus amer aux lèvres, se servit un verre de Coca.

— Et, lorsque vous vous êtes retrouvés… poursuivit Marc. Avait-il changé ?

— Si on veut. Il m'a semblé plus calme, plus attentionné. Presque comme avant. Cela dit, je ne l'ai vu que vingt-quatre heures. Alors… On ne saura jamais si ça aurait pu durer.

Un voile humide passa sur ses yeux noirs. Puis, avec un pragmatisme très féminin, elle regarda sa montre et se leva :

— Il est temps d'y retourner. Ce Lebeau doit être un maniaque de la ponctualité.

10

— Je… Oui, j’en suis certaine.

— Eh bien tant pis, soupira Lebeau. Parce que ce n’est vraisemblablement pas avec ceci…

Approchant sa grosse main de la table, l’inspecteur principal effleura de la paume les quelques objets qui s’y trouvaient alignés. Derrière lui, la pluie avait cédé la place à de lourdes nappes grises, presque noires, qu’un vent violent poussait au-dessus du Léman.

Lorsque Marc et Anna avaient regagné la suite 418, quelques minutes plus tôt, Lebeau les avait invités à passer dans la chambre, qu’une porte à deux vantaux séparait du salon. Marc, qui fermait la marche, s’était arrêté un instant sur le seuil, stupéfait par les dimensions de la pièce qui, à peu de chose près, paraissait aussi spacieuse que son propre appartement. Bien sûr, l’ameublement était en proportion : un lit d’une largeur invraisemblable, encadré de tables de nuit en bois cérusé, faisait face à la porte ; une toile abstraite, gigantesque elle aussi, le surplombait, ses motifs bleus et blancs tranchant sur le gris perle des murs. De là où il se tenait, Marc aperçut aussi, sur la droite, une porte entrouverte sur un pavage en marbre blanc – sans doute celui de la salle de bains. Du côté opposé, au-delà du lit monumental, deux chaises à l’assise épaisse se faisaient face, de part et d’autre d’une petite table ronde en marqueterie.

C’était là, près de deux hautes fenêtres donnant sur le lac, que les policiers avaient disposé les objets glanés au cours de leur perquisition. En rejoignant Anna, qui répondait aux questions de l’inspecteur principal, Marc jeta également un coup d’œil au vaste *dressing-room* dont les portes, à gauche du lit, étaient ouvertes. De petits spots encastrés y révélaient une pièce aux lambris de couleur acajou dans laquelle, se dit-il, on aurait pu aménager une autre chambre… Au

lieu de cela, des étagères et des tiroirs aux poignées de laiton faisaient face à une longue penderie à moitié remplie. Machinalement, le jeune homme se regarda dans le grand miroir qui occupait le mur du fond puis, le rouge au front, baissa les yeux ; il n'était décidément pas le genre de la maison.

— Non, ce n'est sans doute pas avec ceci, poursuivit Lebeau en scrutant le visage d'Anna, que nous découvrirons ce que votre compagnon est venu faire à Genève. Et puisque vous me dites que son portefeuille ne quittait pas la poche arrière de son pantalon…

Marc s'avança en silence, et tendit le cou pour examiner à son tour les objets déposés sur la table par Marti et Mauser.

— Je vous en prie, monsieur Neuville, approchez-vous, lui lança l'inspecteur principal. Comme vous le voyez, nous n'avons rien découvert de sensationnel.

Puis, l'air agacé, il se tourna vers ses subordonnés :

— Voulez-vous allumer un peu, s'il vous plaît ? Il fait déjà nuit, bon sang !

La chambre fut bientôt baignée dans une lumière douce, émanant d'un long plafonnier.

— Voilà qui est mieux, continua Lebeau. Je disais donc que nous n'avions rien trouvé de bien folichon. Voyez vous-même : un billet de train, au départ de Paris, utilisé par votre ami lundi dernier ; un plan de Genève, sur lequel l'hôtel des Bergues est entouré au stylo-bille ; le récépissé délivré par la réception de l'hôtel lorsque monsieur Georges Mitsotakis s'y est présenté ; et un billet de vingt francs. Ah ! J'oubliais : un téléphone portable… Qui ne s'allume pas.

De ses gros doigts, Lebeau se mit à presser les touches une à une, sans résultat.

— Il est peut-être déchargé… risqua Marc.

— Vous avez sans doute raison, confirma le policier en soulevant délicatement le capot en plastique protégeant la batterie. Mademoiselle, pourriez-vous me prêter un instant le chargeur de cet appareil ? Je souhaiterais examiner la liste des derniers appels. Qui sait ? Il n'est pas impossible que le numéro de notre inconnu du bar y figure.

Sans mot dire, Anna se rendit dans le salon, et revint avec un petit boîtier noir. Mauser s'en saisit avec précaution, étira le fil avec des mimiques de prestidigitateur, se mit à genoux en soufflant bruyamment et brancha le chargeur dans une prise murale ; puis, l'air grave, il se releva et s'approcha de la petite table, autour de laquelle chacun attendait. Enfin, il connecta l'appareil ; l'écran s'éclaira aussitôt.

— Que signifie ceci ? marmonna Lebeau en haussant les sourcils.

— C'est la carte SIM, patron, répondit Marti avec lenteur. Elle n'est pas là. Il en faut une, pour que l'appareil fonctionne.

— J'avais compris, merci ! gronda son supérieur entre ses dents.

Sur l'écran bleuté, le message « *INSERT SIM CARD* » clignotait insolemment. Anna, pétrifiée, ne quittait pas l'appareil des yeux ; quant à Marc, il se contentait de hocher la tête en signe d'incompréhension.

— Un faux contact, peut-être ? hasarda Mauser.

Sous les regards incrédules, l'inspecteur principal retira délicatement le petit cache qui protégeait le logement de la carte SIM.

— Vide, soupira-t-il.

Puis, déposant le téléphone sur la table, il se tourna vers Anna, qui n'avait pas bougé.

— Était-ce bien le portable de votre compagnon, mademoiselle ?

— Oui.

— N'en possédait-il pas d'autre ?

— Pas à ma connaissance… Mais je ne l'ai pas vu téléphoner depuis que je suis arrivée à Genève. Et… Comme j'imagine que vous allez me poser la question, je préfère vous le dire tout de suite : je ne sais pas pourquoi, ni quand, Georges a retiré cette carte de l'appareil. Et je ne sais pas non plus ce qu'elle est devenue !

— Alors… Alors, je vous demanderai de bien vouloir me prêter ce portable quelques heures, mademoiselle. Ce n'est pas parce qu'il n'est plus en état de communiquer qu'il n'a rien à nous apprendre. Et, d'ailleurs… Puis-je aussi emprunter le vôtre ? Les deux téléphones vous seront rendus demain matin, si vous en êtes d'accord.

Fouillant dans son sac, Anna sortit un appareil minuscule, qu'elle jeta sur la table ; puis, plantant son regard dans celui de Lebeau, elle ajouta, d'un air de défi :

— C'est tout ?

Le policier ne répondit pas aussitôt. Le front plissé, il regardait dans le vide, absorbé dans ses pensées. Puis, tournant le dos à la jeune femme, il se remit à scruter la rade, sur laquelle des gouttes épaisses recommençaient à tomber. Par-dessus l'épaule énorme de l'inspecteur principal, dans la pénombre déjà crépusculaire, Marc voyait s'agiter, comme dans une danse macabre, la cime dégarnie des arbres de l'île Rousseau.

Enfin, Lebeau se retourna lentement, une lueur dans l'œil.

— Mademoiselle, le portefeuille de votre compagnon devait être fort volumineux.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci : nous n'avons trouvé ni ses papiers, ni ses cartes de crédit, ni son argent liquide – à l'exception de ces vingt francs —, ni ses clefs de domicile, ni son billet de retour… Et j'en passe. S'il ne portait pas tout cela sur lui, où donc le conservait-il ? Avec sa carte SIM, peut-être ? Vous savez, comme moi, que le coffre de la chambre était vide.

D'un geste d'agacement, il désigna le *dressing-room*.

— Je n'en ai aucune idée, rétorqua Anna, le regard glacial. Et je ne vois pas ce que ça change.

— Pourtant, mademoiselle, je suis persuadé que vous suivez mon raisonnement.

Anna demeurant silencieuse, Lebeau se tourna vers Marc, qui se tenait planté à mi-chemin entre le lit et la table.

— Il me semble que monsieur Mitsotakis avait emporté beaucoup de choses, pour aller boire un verre. Beaucoup trop, vous ne trouvez pas ?

Marc, nerveux, regardait l'inspecteur principal en clignant des yeux. Le policier poursuivit :

— Ce qui m'amène à me demander s'il avait réellement prévu de remonter dans sa chambre, après ce verre.

— Vous voulez dire que… ? commença Marc.

— Qu'il n'aurait pas agi autrement s'il avait décidé de partir… précipitamment.

— N'importe quoi ! lâcha Anna, des sanglots dans la voix.

L'inspecteur principal leva la main pour imposer le silence. Mais Anna n'en

tint aucun compte. Elle implora, en reniflant :

— Et pourquoi aurait-il voulu partir ? Pourquoi ne m'aurait-il pas prévenue ? Pourquoi ne pas avoir attendu notre retour de week-end ? Il ne restait plus que deux jours, et…

— Mademoiselle, je n'en sais rien ! coupa le policier.

Puis il ajouta, plus calmement :

— Quoi qu'il en soit, s'il avait décidé de s'enfuir, son assassinat laisse penser qu'il avait de bonnes raisons pour cela.

Enfin, Lebeau se tourna à nouveau vers le lac. Les vitres crépitaient désormais des gouttes qui s'y écrasaient par grappes, à chaque bourrasque. Aussi, c'est à peine si son auditoire l'entendit marmonner :

— Et, si ce qu'il avait emporté avec lui ne se trouve pas au fond du lac, c'est qu'on le lui a pris…

11

Il était un peu plus de 18 h 30 lorsque Marc pénétra à nouveau dans la salle lambrissée du bar des Bergues, étrangement déserte. Ici et là, quelques loupiotes jetaient des halos de lumière orangée sur les tables en marqueterie et, au fond de la salle, sous une myriade de petits spots, plusieurs rangées de bouteilles luisaient derrière le comptoir. À l'opposé, un vieux musicien en habit faisait courir ses mains sur le clavier d'un piano à queue, que Marc n'avait pas remarqué jusqu'alors. À cette heure, sans le brouhaha assourdi des conversations, les notes claires et tristes incitaient au recueillement. C'était, selon le cliché, le moment de s'accouder au comptoir en bois précieux, de commander un double whisky, et de raconter ses malheurs au barman, sur fond de musique mélancolique. Faute d'une meilleure idée, c'est ce que Marc décida de faire.

Au vieux Noir en livrée qui le salua, il demanda un double « *Black Label* », avec de la glace ; pour Marc, ces deux mots résumaient tout ce qu'il connaissait du whisky écossais – l'horrible distillat qu'il buvait parfois à Paris arborait une étiquette rouge, et il se sentait dans le ton des Bergues en demandant la gamme supérieure… Car ce « *Black Label* » était le plus cher du marché Franprix de son quartier. Le barman, imperturbable, tourna donc le dos à ses fabuleuses bouteilles de *single malt* pour se concentrer sur le service de cette boisson ordinaire.

En attaquant sa double dose de poison, Marc commença à se laisser porter par les notes qu'égrenait le vieux pianiste. Depuis quand jouait-il dans cet endroit sans âge, pour distraire la clientèle fortunée de l'hôtel ? Quel pouvait être son salaire, à lui qui voyait passer tant de millions dépensés dans un luxe tapageur ? Se sentait-il à l'aise, à sa place ? Marc, lui, ne l'était pas du tout. Ce monde lui apparaissait absolument étranger, et définitivement impénétrable. Pourquoi était-

il en train de boire ce liquide infâme, commandé pour ne pas avoir l'air incongru dans cet endroit qui suintait la luxure et la superficialité ? Et Georges, lui, qu'avait-il éprouvé en pareille circonstance ?

Il songea à Katherine. Elle aussi avait paru ébranlée, lorsqu'il l'avait appelée du hall, quelques minutes plus tôt ; évidemment, cela n'avait rien de surprenant. Pourtant, en filigrane, il lui avait semblé qu'elle regrettait de ne pas l'avoir accompagné à Genève, et même qu'elle aurait été capable de l'y rejoindre… Alors, il avait coupé court à la conversation : la situation paraissait suffisamment éprouvante pour que les rivalités féminines ne viennent pas la compliquer davantage.

Quant à Anna, il lui semblait qu'il la comprenait de moins en moins, à mesure qu'il l'observait ; depuis quelques minutes, il se sentait même prêt à jeter l'éponge. Il aurait voulu l'inviter à prendre un verre en ami, à discuter de Georges, à démêler le vrai du faux dans les théories de l'inspecteur principal. Et, aussi, à comprendre pourquoi Georges avait invité son amie dans ce cadre dispendieux : le style de la jeune femme n'avait rien de commun avec celui des Bergues… Quel traumatisme avait-elle pu subir dans sa jeunesse, pour adopter ensuite une apparence aussi provocante ? Elle reposait quelques étages au-dessus de lui, mais il n'était pas parvenu à comprendre ce qu'elle était vraiment, et un sentiment de pitié, mêlé de curiosité, le taraudait. Car, aussitôt que les policiers avaient quitté la suite, elle s'était affalée sur son grand lit, ivre de fatigue et de rage mal contenue ; à l'entendre, elle voulait dormir, et surtout rester seule.

Alors Marc, qui ne comprenait plus ce qu'il était venu faire à Genève, avait pris le chemin du bar : le dernier que Georges ait emprunté…

En professionnel aguerri, le barman passait amoureusement son chiffon sur les bouteilles de sa collection, tout en gardant un œil dirigé vers son seul client, qui vidait son tord-boyaux en grimaçant. Lorsqu'il commanda un autre verre, le jeune homme lui laissa le choix de la marque, car ce qu'il venait de boire ne

l'avait « pas enthousiasmé. » Le whisky suivant, servi avec le sourire par l'employé devenu complice, fut très nettement meilleur – encore que sans glace, ce que Marc trouva curieux. Alors, la conversation s'engagea tout naturellement entre les deux hommes :

— Monsieur préfère-t-il celui-ci ? Il provient de la région des Highlands, autour de la rivière Spey. J'espère que monsieur l'apprécie.

— Je le trouve excellent ! Rien à voir avec ce que je viens de boire… Cela dit, ajouta-t-il en jetant un regard furtif vers la porte, je préférerais moins de cérémonie. Pouvez-vous cesser de m'appeler « monsieur » ? Je m'appelle Marc.

— C'est entendu, monsieur… Marc. Je me nomme James.

— Enchanté, James !

— Vous venez sans doute d'arriver, Marc ? Je ne me souviens pas de vous avoir rencontré.

Marc se sentit soudain presque à l'aise. Était-ce le whisky, le sourire honnête de James, ou les deux ? Il commença bientôt à se confier avec une facilité qui le surprit lui-même :

— Oui, je suis arrivé aujourd'hui. Pour venir en aide à mon amie Anna. Son petit ami a été jeté d'un pont… En sortant de chez vous.

James se figea, une bouteille à la main. Il avait l'air sincèrement secoué :

— Quelle terrible affaire ! La police m'a questionné, hier soir. Et ce matin encore. Car… C'est moi qui étais de service avant-hier.

Marc se redressa sur son siège.

— Vous avez donc vu Georges, en tête-à-tête avec son assassin ?

— Oui. Enfin, son assassin… Il paraît que rien n'est encore certain, n'est-ce

pas ? Mais oui, je les ai servis. J'ai déjà tout raconté aux inspecteurs, vous savez. C'était un monsieur en costume sombre, portant des lunettes fumées. Il parlait une langue que je ne comprends pas – du grec, paraît-il. Puis ils sont sortis ensemble, et le malheur est arrivé…

— Eh oui…

La lassitude, plus que l'émotion, altérait la voix de Marc. Il avait devant les yeux la dernière personne qui ait vu son ami en vie, l'assassin excepté. La belle affaire… Sa brève expérience de l'inspecteur principal Lebeau lui rendait évident que tout avait été très soigneusement vérifié ; et que, dans ces conditions, il n'y avait aucune chance d'en découvrir davantage que la police. Il fallait donc se résoudre à l'impuissance, à l'inutilité et à l'ignorance.

Marc sourit tristement au barman, qui ne savait plus que dire.

Le premier whisky l'avait un peu assommé. Le second était en train de parfaire l'œuvre du premier. Le désespoir aidant, il n'en demandait pas davantage. James était retourné à ses bouteilles, qu'il astiquait minutieusement. Le pianiste jouait un autre air triste, idéal pour accentuer sa dépression – ou pour en commencer une nouvelle. Et, dans le flou des halos lumineux qui ponctuaient la salle obscure, le regard de Marc se perdait peu à peu. Il naviguait lentement de table en table, pour aboutir à la porte d'entrée du bar. Puis il recommençait, encore et encore… La fatigue et l'alcool se combinaient pour annihiler ses réflexions et, selon toute vraisemblance, il n'allait bientôt plus rester grand-chose de Marc Neuville.

C'est alors que survint l'inattendu.

12

La silhouette, les gestes, et même la démarche ne laissaient aucun doute : cette jeune femme qui venait de passer la porte, c'était la belle inconnue de la réception – la « bombe », selon le mot vitriolé d'Anna. À cette distance, son visage n'était que très faiblement éclairé par les loupiotes posées sur les tables et, d'abord, le jeune homme n'en distingua que les contours.

Puis elle s'approcha du bar, tranquillement ; Marc, lui, faisait mine de s'intéresser tour à tour à son verre vide, aux boiseries, aux bouteilles qui luisaient sous les petits spots ; jusqu'à ce qu'un parfum frais vienne lui chatouiller les narines. La belle s'était assise à côté de lui.

— Où est James ? demanda-t-elle.

— Je n'avais pas remarqué qu'il s'était absenté ; il ne devrait pas tarder à revenir, répondit Marc, la regardant à peine.

— C'est que j'ai soif… Après cette journée, il me faut un verre !

— Je vous comprends.

Cette fois, il la dévisagea. Jusqu'alors, il n'avait pu remarquer que ses yeux étaient verts, et qu'ils pétillaient ; car la jeune femme, à présent, souriait, révélant des dents parfaites et, sur ses joues, d'adorables petites fossettes. Georges n'aurait pas résisté à ce piège, songea Marc ; même en sachant Anna quatre étages au-dessus de lui, le beau Grec n'aurait fait qu'une bouchée de ce concentré de charme…

— Vous aussi, vous avez passé une journée difficile ? renchérit-elle.

— Oh ! Vous n'imaginez pas.

À cet instant, James, resurgissant des ténèbres, se posta devant ses deux clients

en affichant un large sourire.

— Hello, James ! Un américano, s'il vous plaît, commanda la jeune femme.

— Et… La même chose, crâna Marc en désignant son verre vide.

Il savait que ce troisième whisky ne lui réussirait pas – mais que faire d'autre ?

Lorsque les verres furent remplis, la belle inconnue leva le sien en souriant encore :

— Monsieur, à nos souffrances d'aujourd'hui !

— Puissent-elles s'atténuer, ajouta Marc en trinquant. À cet instant, il se trouva très bien ; mais il lui fallait encore boire cet alcool, et Dieu seul savait quel effet il produirait sur lui.

La belle avala une gorgée de son cocktail, tandis que Marc, pour faire bonne figure, trempait précautionneusement les lèvres dans son *single malt*. Mais, enhardi par ses deux précédents whiskies, il se sentait étonnamment à son aise.

— Vous semblez bien connaître les lieux, lança-t-il.

— Oui. Je viens ici une fois par mois. Et vous ?

— C'est la première fois.

— Qu'est-ce donc qui vous amène à Genève ?

— Je suis venu soutenir une amie qui traverse… Une période difficile. Et vous ?

— Je travaille.

— À l'hôtel ?

La jeune femme éclata de rire. Un rire cristallin, discret, très mignon.

— Oh que non ! Je travaille pour une agence de voyages. Et je loge ici, lorsque j'assiste à nos réunions mensuelles.

— Votre société est généreuse, commenta Marc, pensif, en scrutant le plafond.

— Oui et non. On me loge ici parce que c'est commode ; et que j'obtiens de bons résultats.

— Ainsi, vous vendez des voyages ?

— Pas exactement. Je les prépare.

— C'est-à-dire ?

— Je voyage un peu partout, je m'installe dans des hôtels, je prends des notes, je me renseigne ; puis je rentre à Genève, et je propose de nouvelles destinations à l'agence, qui les ajoute parfois à son catalogue.

Marc sourit malgré lui. Ce métier, ou plutôt cette occupation, convenait à merveille à la jeune femme – du moins à l'idée qu'il s'en était inconsciemment forgée : cette belle plante se baladait d'un pays à l'autre, de palace en palace, au gré de ses envies ; et le plus sidérant était qu'on la payait pour mener cette existence de dilettante ! Oh, bien sûr, elle paraissait dotée d'un charme peu commun, et ses atouts physiques sortaient de l'ordinaire – mais sans aucune vulgarité ; à sa diction, on la sentait aussi très bien élevée, et sa mise ne souffrait aucun reproche. Marc paria qu'elle était fille de diplomate ; et, il aurait joué sa chemise là-dessus, la maîtresse du patron de son agence.

— Puis-je savoir ce qui vous fait sourire ? demanda-t-elle soudain.

— Oh ! Rien de particulier, mentit Marc avec un aplomb qui le surprit lui-même. Je me disais qu'il était bien agréable de voyager. Et que je devrais peut-être partir en vacances, moi aussi.

— Tout dépend des conditions, vous savez. Le mois dernier, j'ai traversé la

Colombie pour évaluer des hôtels vraiment miteux. Et je peux vous assurer que l'on se passe aisément de ce genre d'expérience.

Marc se força à imaginer cette beauté raffinée parmi des brutes mal rasées portant le revolver dans la ceinture, trafiquant la cocaïne et coupant les lianes et les têtes à la machette ; mais il n'y parvint pas.

— Bon, trancha-t-elle soudain. J'ai faim. Vous comptez dîner, vous aussi ?

La question mit un terme aux divagations du jeune homme qui, tout compte fait, se sentait affamé. Aussi, quelques instants plus tard, il partageait une petite table avec l'inconnue, qu'il s'appliqua à écouter courtoisement.

Tout en dévorant sa sole meunière, et presque malgré lui, il apprit qu'elle se nommait Agathe Deschanel, et qu'il ne s'était pas trompé sur son ascendance : son père était un diplomate à la retraite qui s'était retiré, avec son épouse, en Toscane. Agathe, âgée de 27 ans, avait une sœur cadette qui étudiait à Oxford ; elle n'était ni mariée ni fiancée, se passionnait pour les sports nautiques et possédait un petit appartement à Londres, où elle ne séjournait que rarement, car son métier ne lui en laissait pas le temps.

Alors vint le tour de Marc qui, par pure politesse, se força à parler un peu de lui. En quelques phrases, il brossa le portrait austère et morose d'un rat de bibliothèque, vivant en reclus parmi les ouvrages scientifiques ; une existence simple, morne et rigoureuse, aux antipodes de celle d'Agathe qui, sans doute, ne pouvait le comprendre… Mais il était si intimement convaincu de son analyse qu'il faillit avaler de travers, lorsqu'il entendit la jeune femme le complimenter pour son grade de docteur, et lui demander s'il préparait déjà son habilitation ! Elle savait, à l'évidence, de quoi elle parlait – sans doute avait-elle rencontré, à Tombouctou ou à Bornéo, ou dans les réceptions de ses diplomates de parents, d'autres docteurs en sciences humaines ; et Marc, malgré sa défiance, se sentit un peu flatté.

— Eh bien ! conclut Agathe lorsque les soles et les cafés eurent disparu, nous avons passé un moment agréable. Mais je m'aperçois que je n'ai pas vu le temps passer… Et que j'oublie que je dois me lever tôt demain. Je crains de devoir vous abandonner, Marc.

— Une rude journée m'attend aussi, répondit-il. Et celle-ci a été très longue. Je crois que je vais vous imiter, et aller me coucher sans tarder.

Et, comme son regard croisait celui du serveur, il ajouta, sans même y réfléchir :

— Voulez-vous me permettre de vous inviter ?

Avant même qu'elle ne réponde, Marc s'était déjà repenti de son invitation. Bien sûr, l'addition ne pouvait être que salée, mais ce n'était pas cela qui le tracassait. Il craignait, surtout, que sa galanterie ne donne lieu à des suites… indésirables.

Pourtant, Agathe ne parut pas percevoir le trouble de son compagnon ; elle se contenta de sourire, dévoilant encore des fossettes que Georges aurait volontiers embrassées.

— Seulement si vous me promettez de me laisser vous inviter demain, proposa-t-elle. Marché conclu ?

— Eh bien… C'est d'accord, convint Marc, le sourire crispé.

Cinq minutes plus tard, l'ascenseur s'ouvrit sur le quatrième étage. Agathe, suivie de Marc, en sortit et fit halte devant la porte de la chambre 402.

— C'est ici que je m'arrête, déclara-t-elle. Vous habitez le même étage, ou vous m'avez raccompagnée par galanterie ?

— Les deux.

— Alors nous pourrions peut-être nous tutoyer, après cette bonne soirée ?

— Excellente idée.

— Et nous pourrions aussi échanger nos numéros de téléphone ? Ça me permettrait de t'inviter demain, comme convenu…

L'opération effectuée, Agathe se pencha vers Marc et lui fit la bise sur les deux joues.

— Eh bien bonne nuit, monsieur le futur professeur. Et merci encore pour ce bon dîner !

Marc ne répondit pas.

— Et à demain, ajouta-t-elle en refermant sa porte sur un ultime sourire.

Sans perdre un instant, le jeune homme regagna la suite qu'il partageait désormais avec Anna.

Un lit d'appoint lui avait été dressé dans le salon et, par la porte entrouverte de la chambre à coucher, il percevait le souffle léger d'une respiration régulière. Tout allait donc bien de ce côté-là.

Alors, toutes lumières éteintes, il se déchaussa et se laissa tomber dans un fauteuil, les jambes repliées contre lui. Les genoux calés sous le menton, il inspira lentement en se concentrant sur les points lumineux qui palpitaient sur l'autre rive du lac. Il se sentait roué de fatigue et de lassitude ; c'était sans doute normal, puisqu'il n'avait fait que rebondir de surprise en surprise, depuis qu'il avait franchi le seuil de cette chambre. Mais ce n'était pas tout : un profond sentiment d'inconfort persistait. Et, le souffle court, il peinait à retrouver la maîtrise de lui-même. Cette invitation, acceptée sans réfléchir, se présentait

comme une tache sur sa peau. Il aurait voulu la gratter, la frotter jusqu'à s'en déchirer l'épiderme et la chair ; reprendre le train, disparaître ; ou, comme la dernière fois, en parler à Georges…

13

C’était si loin… Scrutant les lumières du lac, Marc sentait remonter des vapes de souvenirs, qui se détachaient comme des bulles nauséabondes de la fange de son passé. Dix ans s’étaient écoulés depuis qu’il avait ressenti, pour la dernière fois, ces picotements caractéristiques dans ses avant-bras ; et cette étrange manière de respirer, de ressentir les choses, comme au travers de vapeurs d’éther. Cette curieuse euphorie, teintée d’un dangereux besoin d’insouciance…

Cela faisait dix ans qu’il travaillait son esprit comme un jardinier japonais corrompt les œuvres de la Nature pour en faire d’horribles bonsaïs : par ligatures, par entraves, par coupes régulières et impitoyables. Dix ans qu’il s’atrophiait les sensations, qu’il s’anesthésiait les sentiments, à grands coups de solitude et de travail acharné… Toute cette rectitude, fruit de tant de privations, de tant de vigilance et de tortures mentales, pour en arriver là : dans ce fauteuil, loin de chez lui, en proie à une sourde panique, qui ne demandait qu’à s’exprimer dans la violence.

Il ferma les yeux, tenta d’inspirer à fond, mais ses poumons lui parurent étrécis. Même au repos, son corps éprouvait le besoin d’accélérer le rythme de son fonctionnement, de respirer plus vite, comme pour s’enivrer d’oxygène. Alors, les images se précipitèrent sous ses paupières frémissantes : il revit Nadine, Georges, le trottoir, la terreur dans les yeux du salopard ; et, par flashes, le déroulement de cette nuit d’horreur. La nuit qui avait tout changé dans sa vie.

En proie à de soudaines sueurs froides, il se leva d’un bond et commença à arpenter les ténèbres. Ses chaussettes s’enfonçaient dans l’épaisse moquette ; en silence, il se dirigea vers le minibar, en sortit un petit flacon d’alcool qu’il ouvrit d’un geste mal assuré. Il ne prit pas la peine de lire l’étiquette, ni de chercher un

verre, et avala d'un trait le contenu de la mignonnette. Il grimaça : il venait d'engloutir du gin pur, et le goût du genièvre lui soulevait le cœur.

Mais, rapidement, la chaleur du distillat parcourut ses veines. Dans les bouffées abjectes de sa propre haleine, il sentit descendre sur lui le linceul d'une culpabilité qui, depuis dix ans, l'enveloppait à chaque fois que ses forces l'abandonnaient…

Au fond, songea-t-il en contournant la forme claire du canapé, tout pouvait encore s'arrêter. D'ailleurs, à cet instant précis, rien n'avait vraiment recommencé… Alors, quoi ?

Revenant s'asseoir dans le fauteuil, face à la baie, il songea aux dissemblances, rassurantes, qu'il avait constatées entre Agathe et Nadine. Et puis, remontant, malgré lui, le fil tortueux de ses pensées, il atteignit une image de la belle Allemande, qui ondoyait encore sur la surface d'un lac souterrain, soigneusement dissimulé dans une obscure cavité de sa mémoire.

Les yeux verts, les cheveux châtains, mi-longs, lui apparurent tels qu'il les avait découverts, le 27 février 2007… Ce jour-là, il avait une heure de travaux dirigés d'histoire médiévale en milieu de matinée, mais il ne s'était pas levé à temps. L'histoire médiévale, d'ailleurs, qui s'en souciait ? Ce qui l'intéressait, lui, c'était l'histoire grecque. Celle des tout premiers siècles, l'époque d'Homère, et la période obscure qui l'avait précédée. Pourtant, manquer un TD pouvait avoir de fâcheuses conséquences sur son passage en licence, et il se sentait vaguement inquiet : le professeur Cohen avait la réputation d'une peau de vache et, assurément, les résultats des examens de fin d'année allaient tenir compte des absences injustifiées…

Il errait dans les couloirs sonores de la Sorbonne, se demandant s'il allait arriver en retard ou ne pas arriver du tout, lorsqu'il l'avait aperçue : Nadine était assise par terre, les jambes parallèles, et lisait un ouvrage volumineux. Vêtue

d’un simple jean et d’un pull à col roulé, son front se barrait de deux lignes horizontales. Immédiatement, Marc avait oublié les ordres mendiants – sujet du TD de la matinée, et l’un des thèmes favoris du vieux Cohen. Comme il la regardait, elle avait levé les yeux et lui avait souri – machinalement, sans doute. Les deux rides de son front s’étaient évanouies, et Marc s’était intéressé à sa lecture : il s’agissait d’un condensé des travaux de *Sir* Arthur Evans sur ses fouilles à Knossos, en Crète. Les deux jeunes gens avaient aussitôt sympathisé, au point que Marc, sous un prétexte qu’il avait oublié depuis, avait réussi à attirer Nadine dans l’un des cafés de la place.

Là, ils s’étaient raconté le peu de choses qu’ils avaient vécu, l’un et l’autre – à l’âge de dix-huit ou de vingt ans, et en temps de paix, une vie se résume souvent en quelques minutes. Marc, pour ainsi dire, n’avait rien à relater – du moins ne se souvenait-il plus de ce qu’il avait bien pu raconter ce jour-là. Mais il avait été impressionné par la volonté, et par les talents de Nadine : à force de persévérance, elle avait appris, dans sa ville natale de Göttingen, un français qui frisait la perfection ; et, si elle avait choisi la Sorbonne, c’était pour y devenir archéologue et spécialiste de la civilisation minoenne, grâce à l’enseignement du professeur Costin, l’un des ténors des amphis parisiens.

Marc, passionné par les origines de la Grèce antique, connaissait bien le bonhomme, dont il suivait les cours sans parvenir à les apprécier. Costin était l’auteur d’une palanquée d’articles au style aussi pédant qu’ampoulé ; une sorte de vieillard de haute stature, aux dents pourries et à l’hygiène douteuse, sur lequel couraient des bruits nauséabonds. On le disait porté sur la fesse, de préférence ferme, de ses étudiantes. Et il était bien connu qu’une partie de ses publications avait été rédigée par ceux dont il était censé encadrer les recherches ; mais le cas n’était pas rare, et l’on ne comptait plus les professeurs qui confiaient à leurs étudiants des sujets apparemment passionnants dont ils s’arrangeaient pour tirer matière à des travaux publiés sous leur propre nom.

Malgré l'apparente naïveté de Nadine, il sourdait de ses yeux verts une intelligence vive, très vive ; et puis une volonté incoercible de devenir archéologue. Marc avait alors senti ses avant-bras fourmiller, son cœur s'emballer. Bien que n'en ayant jamais pris, il eut l'impression d'avoir inspiré une pincée de cocaïne. D'autant que la jeune Allemande était d'une beauté rare. Son visage avait l'aspect sculptural et un peu anguleux des belles Aryennes apparaissant dans les films de Leni Riefenstahl, mais sa dureté était atténuée par une mobilité des traits qui paraissait refléter chacune de ses émotions, avec une irrésistible sincérité. Et ses boucles d'oreille à pendeloques, en forme de lotus égyptiens, rehaussaient le chatoiement de son regard, dans lequel Marc trouva des scintillements qu'il n'avait encore jamais vus…

Lorsqu'il l'avait raccompagnée à la Sorbonne toute proche, et qu'ils s'étaient trouvés dans un couloir désert, il s'était enhardi : tout en discutant au café, il avait bu trois quarts de litre de bière, et cet alcool lui avait donné des ailes. Alors, il l'avait embrassée, profitant d'un blanc dans leur conversation. Et la jeune fille avait semblé apprécier son geste, à tel point qu'elle l'avait embrassé en retour.

Replié dans son fauteuil en respirant ses propres vapeurs éthyliques, Marc ressentait encore ce moment avec une intense volupté. Les poils, sur ses bras, se hérissaient au souvenir de ces étreintes, dont il lui semblait encore sentir le parfum, fait de savon et d'un soupçon de sueur toute fraîche…

Nadine habitait une petite chambre en cité U, quelque part dans Paris. Aussi coururent-ils chez Marc. À cette époque, l'appartement du jeune homme, dont ses parents strasbourgeois réglaient le loyer, évoquait encore l'antre d'un adolescent attardé : un canapé gris maculé de taches douteuses, quelques bibliothèques IKEA supportant les livres imposés par les professeurs, des chips qui traînaient sur la table du petit salon, et surtout un amas de vaisselle sale dans

l'évier qui paraissait défier la tour de Pise. Au sol gisaient des chaussettes sales, des *T-shirts* roulés en boule et des bandes dessinées, jetées pêle-mêle avec des anthologies de poésie contemporaine.

Mais, ce jour-là, ils n'avaient pas atteint le salon. D'un coup de talon, Marc avait claqué la porte derrière eux, et les deux corps enlacés avaient glissé sur la gauche, vers la chambre. Cette journée-là, à défaut d'être descriptible, avait été inoubliable ; et elle avait marqué le début d'un trimestre survolté, où chaque heure avait compté triple.

Dès le lendemain, Nadine avait récupéré ses quelques affaires dans sa chambrette, et n'avait plus quitté le petit appartement de la rue des Écoles. Aussitôt, autant que Marc s'en souvienne, l'osmose avait atteint la perfection : un désir jamais assouvi, des goûts absolument assortis, une complicité totale, et l'impression de n'avoir jamais vécu autre chose que ce bonheur parfait. Mieux encore : il semblait qu'ils se soient toujours connus – ou, au moins, toujours attendus, ou recherchés.

Vite, les amoureux avaient conçu quelques projets d'avenir : deux carrières à mener de front, des postes passionnants, épanouissants, sécurisants. Puis – pourquoi pas ? – un ou plusieurs enfants. Et un mariage – assurément, leurs parents exigeraient ce genre de formalité ; et cette étape les lierait un peu plus l'un à l'autre, ce qui ne leur déplaisait pas. De fil en aiguille, ils en étaient même parvenus à décider des invités à la cérémonie ; et quels prénoms, allemands ou français, allaient-ils donner à leur future progéniture ? Ces sujets occupaient parfois des soirées entières et, tout en argumentant, Nadine posait souvent sa joue contre la poitrine de Marc qui, alors, se sentait invincible.

Le jeune homme, scrutant les lumières colorées de Genève, eut un sourire amer en songeant au torse étroit et blafard, barré de côtes aiguës, qu'il apercevait chaque matin en sortant de sa douche. Au fond, n'était-ce pas cela, le piège ? Qu'aimait-on le plus ? La jolie femme à qui l'on s'enorgueillissait de plaire, ou

l’image avantageuse de nous-même qu’elle savait nous renvoyer ? Hélas, la question ne se posait, dans toute sa crudité, que lorsque le miroir s’était brisé…

Son visage s’assombrit soudain, et sa main gauche esquissa un léger tremblement. Il tourna la tête vers le minibar ; mais, trop las, il la ramena vers les sombres reflets du Léman. Les vapeurs résineuses de genièvre le cernaient encore, et ses yeux se fermaient spontanément, augurant un mauvais sommeil. La fatigue, l’alcool, l’envie de ne pas poursuivre le fil de ses souvenirs se conjuguaient pour le terrasser là, sur ce fauteuil, devant Genève illuminée.

Car, s’il venait de revoir des images heureuses, d’autres se préparaient à resurgir : c’était quatre mois après le coup de foudre que le tonnerre avait retenti. Mais Marc, pour ne pas en entendre l’écho, sombra dans l’inconscience.

14

— Tu crois qu'il serait possible d'avoir plus de quinze minutes de tranquillité d'affilée ? pesta Marc en sautant sur ses pieds. Si c'est le garçon d'étage qui revient…

Vêtu seulement d'un caleçon et d'une chemise à carreaux boutonnée en biais, les cheveux hirsutes et emmêlés, il se dirigea vers la porte à grands pas rageurs. Anna, elle, tentait de dissimuler sa culotte en tirant sur son *T-shirt* noir, qui proclamait, en lettres blanches, « *fuck them all*. »

Jusqu'à ce qu'on revienne frapper à leur porte, les deux jeunes gens avaient commencé leur petit-déjeuner dans le salon de la suite 418. Depuis un quart d'heure qu'on les avait servis, ils avaient siroté leur café et mâchonné leurs tartines sans s'adresser la parole, ni même se regarder. Indifférents l'un à l'autre, ils n'avaient pas fait le moindre effort de présentation ; aucun d'eux n'était, comme on dit, du matin.

Mais, comme Marc l'avait redouté, la carrure de l'inspecteur principal Lebeau n'avait guère tardé à se découper dans l'encadrement de la porte.

— Bonjour, monsieur Neuville ! lança le policier, l'œil malicieux.

Et, brandissant un sachet en papier maculé d'auréoles translucides, il pénétra dans le couloir.

— Je me suis permis de vous apporter quelques croissants, continua-t-il. Mais… Je vois que vous aviez déjà le nécessaire !

Anna s'était retranchée dans sa chambre et, d'après le bruit de cataracte qui s'en échappait, elle s'était précipitée sous la douche. Marc demeurait donc seul, en caleçon froissé, devant ce colosse au costume impeccable qui le toisait d'un air goguenard.

Lebeau jeta son imperméable sur un fauteuil, déposa sa serviette contre la table basse. Puis, conformément à son habitude, il se dirigea vers les fenêtres donnant sur le lac. Le soleil, qui montait derrière le pont du Mont-Blanc, commençait à inonder le salon ; les nuages de la veille avaient disparu.

— Nous allons avoir une journée superbe, constata le policier. Au moins, vous aurez vu notre ville à son avantage… Avez-vous remarqué le jet d'eau ?

Il aurait fallu que Marc soit aveugle pour manquer la colonne haute de 140 mètres qui s'élevait du lac, presque en face de ses fenêtres ; une bruine légère s'en dégageait et prenait, dans le sens du vent, la forme d'une gigantesque voile triangulaire.

— Nous ne vous attendions pas si tôt, trancha-t-il.

— J'en suis désolé. J'avais pensé qu'à 9 h 30…

— N'en parlons plus. Je vous sers un café ?

— Bien volontiers. Avec deux sucres, s'il vous plaît… Voilà. Très bien, merci.

L'inspecteur principal s'assit avec précaution, sa tasse sur les genoux.

— Avez-vous au moins réussi à prendre un peu de repos ? demanda-t-il d'un air amène.

— Si on veut.

— Je ne vous ennuierai pas longtemps. J'imagine que vous avez prévu de rentrer à Paris dans les heures qui viennent ?

Marc hésita. Le dîner auquel cette Agathe l'avait invité allait le contraindre à demeurer à l'hôtel vingt-quatre heures de plus qu'il ne l'aurait voulu… Sans parler des ravages qu'une nuit supplémentaire dans cet établissement allaient causer sur son compte en banque. Depuis la veille, il n'avait cessé de se mordre les doigts de ne pas avoir su refuser.

— Je ne pars que demain, précisa-t-il. Mais Anna, elle, a trouvé un vol pour ce soir.

Il désigna son ordinateur portable, posé sur le coin d'une console laquée, et ajouta :

— Un vol pour Athènes.

— Pour se rendre à l'enterrement de son compagnon, sans doute ?

— Pas du tout. Elle a simplement décidé de passer quelque temps auprès de ses parents. L'enterrement aura lieu en Crète, en fin de semaine. Vous vous souvenez certainement que Georges était Crétois.

— Bien sûr, bien sûr. Et… Vous-même, vous comptez assister à la cérémonie ?

— Évidemment.

— À ce propos, j'ai ici les documents nécessaires au transfert du corps. Mademoiselle Papadopoulos n'a plus qu'à y apposer sa signature.

Les sujets de conversation semblant épuisés, un silence inconfortable s'installa entre les deux hommes. Lebeau avalait son café à petites gorgées tandis que Marc, assis sur l'accoudoir d'un fauteuil, tendait l'oreille. Dans la chambre voisine, le ruissellement de l'eau avait fait place au cliquetis des cintres ; Anna s'habillait.

Deux minutes plus tard, elle réapparut : cheveux raides et humides, *T-shirt* noir, jean noir, *rangers* luisantes aux lacets dénoués ; à l'évidence, elle avait fait au plus vite, et s'était même dispensée de se maquiller.

— Bonjour mademoiselle, lança gaiement le policier en déposant sa tasse sur la table. J'espère que je ne vous ai pas bousculée en arrivant si tôt !

Pour toute réponse, la jeune femme lui lança un regard sombre.

— Comme je le disais à monsieur Neuville, reprit Lebeau de sa voix de fumeur, je n'en aurai pas pour longtemps.

Ouvrant sa serviette, il en sortit une chemise cartonnée, qu'il garda sur ses genoux, ainsi que deux enveloppes épaisses portant le blason de la police genevoise, qu'il déposa à côté des viennoiseries.

— Voyons d'abord les documents que je vous ai apportés, marmonna-t-il en feuilletant le contenu de la pochette. Ceci, c'est pour le transfert du corps de votre compagnon. Le certificat de décès, l'autorisation de transfert, les pièces justificatives pour votre assurance… Il faut aussi signer celui-ci, et en conserver une copie. Et cela… C'est votre déposition. Ah ! Et voilà aussi un rapport… Dont je vous parlerai dans un instant.

Anna saisit le stylo que lui tendait l'inspecteur principal et signa en silence aux endroits qu'il désignait.

— Merci mademoiselle, conclut-il. Voyons à présent… Votre déposition.

Poussant sur les accoudoirs de son fauteuil, Lebeau se leva en se raclant la gorge ; puis il fit quelques pas dans le salon, feuilletant la liasse et scrutant le texte dactylographié. Enfin, il s'arrêta, son gros doigt posé au bas d'une page.

— Il me reste un détail à préciser. Oh ! Il n'y a pas lieu de refaire votre déposition pour cela, rassurez-vous. Ce n'est que pour… ma tranquillité d'esprit. J'aime que tous les aspects d'une affaire soient aussi clairement détaillés que possible.

— Je vous écoute, souffla Anna en se laissant tomber dans le canapé.

— Merci, mademoiselle. Je souhaiterais simplement que vous précisiez la chronologie de vos activités de samedi matin. Vous nous avez déjà indiqué – c'est écrit ici —, que c'était en vous éveillant, aux environs de 8 h 30, que vous

aviez constaté l'absence de votre compagnon.

Anna acquiesça. Le policier tourna la page, et continua :

— Vous avez ensuite téléphoné à la réception, qui n'a pu vous renseigner. Puis… Vous avez appelé votre ami monsieur Neuville, ici présent, pour lui demander si monsieur Mitsotakis l'avait informé de son intention de quitter l'hôtel – ce qui n'était pas le cas, n'est-ce pas monsieur Neuville ?

Marc hocha la tête, et Lebeau reprit le fil de son discours :

— Enfin, vous avez appelé la police genevoise, qui a pris note de la disparition de votre compagnon.

— Vous êtes bien placé pour le savoir.

— Effectivement. Mais ce qui m'intéresse vient juste après, vous allez voir. Car, mademoiselle, vous nous avez dit être sortie de l'hôtel, peu de temps après ces trois appels.

Anna, visiblement lasse, opina à nouveau.

— Pourriez-vous, continua le policier, m'indiquer à quelle heure et dans quel but ? Votre déposition n'en dit rien.

— Dans quel but ? Eh bien, je ne tenais plus en place ! Vers 10 heures, je suis sortie pour faire quelques pas dehors, et voir si je pouvais distinguer la silhouette de Georges parmi les passants… C'était idiot, mais que pouvais-je faire d'autre ?

— Évidemment. Et quel fut votre itinéraire, mademoiselle ?

— J'ai arpenté les trottoirs et les quais. Je ne peux pas dire qu'il y ait eu un itinéraire. Rien n'était planifié, vous savez. J'ai marché quelques minutes et je suis rentrée, voilà tout.

— Soit. Cependant, vous avez quitté l'hôtel peu après 10 heures, et vous y

êtes revenue vers 11 h 30, selon les réceptionnistes. C'était donc une promenade relativement longue que vous avez faite, n'est-ce pas ?

Anna se raidit sur son séant :

— Une promenade, vous dites ? Non mais, vous imaginez un peu dans quel état d'inquiétude je me trouvais ? Et vous croyez que je me suis promenée ? Et qu'en plus je me suis chronométrée ? C'est une blague ?

Lebeau leva la main en signe d'apaisement.

— Je vous présente mes excuses : ce mot était… Mal choisi.

— Je ne vous le fais pas dire. Et, de toute manière, une demi-heure, une heure, même deux ou trois, je ne vois pas ce que ça change !

— Sans doute, mademoiselle, sans doute. Ensuite, après cette… sortie, vous êtes donc rentrée, puis vous êtes demeurée dans votre chambre jusqu'à midi trente, heure à laquelle vous êtes descendue déjeuner. C'est d'ailleurs dans la salle du restaurant que mes collègues sont venus vous trouver, quelques minutes plus tard, pour vous apprendre le drame.

Anna confirma de la tête.

— Eh bien, c'est tout, déclara Lebeau en refermant la liasse. Je vous remercie de ces précisions. Il ne vous reste plus qu'à signer votre déposition – et à parapher toutes les pages, s'il vous plaît.

Tandis que la jeune femme griffonnait, le policier s'approcha de la table basse, se saisit de la plus épaisse des deux enveloppes et la décacheta.

— Voici vos téléphones, annonça-t-il.

— Merci, marmonna Anna sans lever les yeux de sa déposition.

— Vous ne me demandez pas ce que nos services spécialisés en ont tiré ? Ils y

ont passé la soirée, vous savez. Ils ont même établi le rapport technique que voici.

Anna, le stylo à la main, fit une moue fatiguée.

— Si, allez-y.

Lebeau se redressa, le sourire aux lèvres.

— Rien.

— Comment ça, rien ?

— Rien du tout ! Sur l'appareil de votre compagnon, les numéros composés ont tous été effacés.

— Ah bon ? Et les appels reçus ?

— Aussi. Et même le répertoire, et tout le reste. Ce téléphone, mademoiselle, est aussi vierge que s'il n'avait jamais été utilisé. Étrange, n'est-ce pas ?

L'inspecteur principal lança un coup d'œil furtif en direction de Marc, qui paraissait dubitatif.

— En revanche, votre appareil contenait le numéro de monsieur Mitsotakis – c'est bien lui que vous surnommiez « Yorgos », n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas un surnom, grommela Anna d'un air excédé, c'est son prénom en grec. Et oui, c'était bien lui.

— D'après le journal de vos appels, vous ne lui avez pas téléphoné depuis votre arrivée à Genève.

— Pourquoi l'aurais-je appelé, alors qu'il se trouvait avec moi ?

— Cela n'aurait eu aucun sens, en effet.

Le policier se redressa et frappa dans ses mains.

— Eh bien, il ne reste plus à la justice qu'à suivre son cours, comme on dit. Car le dossier n'est pas clos.

— Vous avez un espoir d'en apprendre davantage ? s'enquit Marc, l'air sceptique.

— Plus qu'un espoir, monsieur Neuville. J'attends de mes collègues français la liste des numéros de téléphone appelés du portable de votre ami. S'ils ont été aussi consciencieusement effacés, je suppute que ce n'est pas par hasard.

— Certainement, confirma Marc, songeur. Et pourriez-vous… Me tenir informé de vos progrès ?

— Cela va sans dire. Nous restons tous en contact. Eh bien, il ne me reste qu'à prendre congé… Ah ! J'oubliais.

Saisissant la seconde enveloppe déposée sur la table, Lebeau en sortit un petit objet brillant accroché à une chaînette, qu'il tendit à Anna.

— C'est le pendentif de votre compagnon. Je me suis dit que vous seriez heureuse de le récupérer sans attendre.

Anna, les yeux mouillés, serra le bijou entre ses mains fines.

— Oui, c'est un peu de lui… ajouta-t-elle d'une voix tremblante.

15

Marc tournait et retournait le petit pendentif, qui luisait dans le soleil matinal. L'objet avait la forme d'un carré d'un centimètre de côté, et représentait un motif symétrique : de la base horizontale s'élevaient, sur la droite et sur la gauche, deux saillies pointant vers le haut qui encadraient une dépression arrondie, au creux de laquelle un anneau de suspension avait été soudé. Il tenait le bijou par la chaînette en or qui y était accrochée, et le balançait devant ses yeux comme le pendule d'un radiesthésiste. Cette breloque, se disait-il, ressemblait à un hiéroglyphe égyptien, dont on lui avait dit un jour qu'il représentait une montagne. Mais cela pouvait aussi bien figurer des cornes de taureau, comme Anna venait de le lui indiquer ; il se souvenait vaguement d'avoir vu, dans ses cours de première année d'histoire, que les Crétois de l'antiquité avaient utilisé un symbole semblable… Les Minoens, peut-être ? En tout cas, montagne égyptienne ou cornes crétoises, il n'imaginait pas Georges portant cela autour du cou… Du moins, Georges tel qu'il l'avait connu – ou qu'il avait cru le connaître, pendant ces dix dernières années.

Las, Marc déposa le collier sur la table et se leva pour faire quelques pas. Aucun bruit ne lui parvenait de la chambre voisine, où Anna s'était à nouveau retranchée, dès que Lebeau avait quitté la suite. Pourquoi n'en sortait-elle pas ? Lui aussi voulait se doucher. Il se posta devant une fenêtre et, à la manière de l'inspecteur principal, commença à détailler le panorama. Au-delà des immeubles de l'autre rive, on apercevait les Alpes, qu'il n'avait pas soupçonnées si proches. Une nuée de mouettes tournoyait dans le ciel bleu pâle, non loin du puissant jet d'eau. Et plus près, traçant une mince ligne blanche sur les eaux miroitantes du lac, un petit bateau jaune et rouge venait de passer sous le pont du Mont-Blanc, pour disparaître derrière un bouquet de peupliers effeuillés. Selon Lebeau, le curieux îlot sur lequel ils poussaient se nommait l'île Rousseau, et il

était possible que ce soit à cet endroit que Georges ait été assassiné… Marc, songeur, se gratta la tête. L'hypothèse paraissait plausible, en effet ; car la petite île, au contraire des quais, devait être déserte dans la soirée…

— J'espère que je n'ai pas été trop longue, murmura soudain Anna.

Elle avait ouvert sa chambre en silence et, tandis que Marc réfléchissait, s'était glissée derrière lui sans un bruit.

— Pas du tout, grommela le jeune homme sans se retourner. Si tu as fini, je vais y aller, moi aussi.

— Tu aurais une minute ?

Elle avait lancé cette supplique d'une voix presque étouffée. Marc, intrigué, fit volte-face, et cligna les yeux de stupeur : Anna avait troqué ses hardes de rebelle contre un chemisier blanc, une petite jupe noire, des collants opaques et une paire de ballerines, noires elles aussi. Plus étonnant encore, ses *piercings* avaient complètement disparu : un maquillage habile masquait même les trous auxquels ils étaient encore pendus quelques minutes plus tôt. Quant à la chevelure désordonnée, elle s'était disciplinée en un carré modèle, découvrant une nuque fine et délicate.

— Je rentre chez mes parents, ce soir. Et ils sont plutôt… traditionnels, expliqua-t-elle en rougissant légèrement.

Il semblait soudain que les yeux noirs, dont l'éclat n'avait pas faibli, constituaient le seul vestige de la personne avec laquelle Marc avait partagé cette chambre depuis la veille ; mais, telle qu'il la voyait à présent, il comprenait mieux encore la passion que la jeune Grecque avait déchaînée dans le cœur de Georges.

— C'est un nouveau cas de dédoublement de personnalité ? plaisanta-t-il. Je

commence à en avoir l'habitude…

— Tu dis ça… pour Georges ?

— Pour qui d'autre, à ton avis ?

Anna lui jeta un regard froid ; mais Marc ne désarma pas :

— Pour quelqu'un que je croyais connaître… Un ami de dix ans. Et puis, en moins de deux jours, j'apprends qu'il est devenu riche, qu'il s'est installé avec une femme, qu'il semble avoir prévu de disparaître, qu'il est mort assassiné… Et même qu'il portait des bijoux, lui qui a toujours détesté ça. Alors, tu vois, il n'y a plus grand-chose qui puisse m'impressionner dans ce domaine ! Et, si tu en as terminé, je vais aller prendre ma douche.

— Juste un instant, s'il te plaît.

La voix était ferme, et le ton impératif.

— Oui ?

— Je voudrais te dire… Enfin, je voudrais t'expliquer pourquoi je t'ai appelé, toi.

Marc ouvrit des yeux ronds.

— Tu permets que je m'assoie ?

Elle hocha la tête gravement, et alla prendre place dans le fauteuil d'en face. Puis, le regard tendu vers celui de Marc, elle commença :

— C'est Georges qui me l'a demandé. S'il venait à disparaître, je devais appeler ses deux meilleurs amis : Constantin et toi.

— Constantin ? Jamais entendu parler. Qui est-ce ?

— Son ami d'enfance. Il est journaliste à Athènes.

Marc ouvrit la bouche, puis la referma. Tant de questions se pressaient dans sa tête qu'il préféra laisser Anna poursuivre son exposé sans l'interrompre.

— Je n'ai pas encore pu joindre Constantin. Mais, comme je rentre à Athènes ce soir, je compte le rencontrer dès demain.

Anna saisit une tasse vide, qu'elle commença à faire tourner entre ses doigts.

— Comme tu l'as remarqué, Georges avait gagné de l'argent récemment, et ça lui avait un peu tourné la tête.

— Un peu ? Tu rigoles ?

— Pas autant que tu l'imagines, en tout cas, rétorqua Anna d'un ton cassant. S'il est venu ici, à Genève, c'était pour y rencontrer l'homme avec lequel il a disparu. L'argent venait de lui.

Marc se redressa, comme piqué par une guêpe.

— La police avait raison, alors ? Mais pourquoi ne pas l'avoir dit ? Et… Et que faisait-il pour ce type ? Et qui est-il, d'ailleurs, ce bonhomme ?

— Aucune idée. Et ce que Georges faisait pour lui… Je n'en sais rien non plus ! Il a toujours refusé de me le dire. Mais, puisque tu l'ignores aussi, j'espère que Constantin pourra nous éclairer là-dessus. Quant à la police… Je ne veux pas la mêler à ça.

— Comprends pas, grogna Marc.

— C'est simple. D'abord, si Georges a fait quelque chose de mal… Je ne vois pas ce que ça changerait de le crier sur les toits. Il est mort. Tu trouves qu'il n'a pas été assez puni comme ça ? Et puis…

Elle se leva soudain.

— Et puis… Comme je viens de te le dire, je ne savais pas ce que Georges

faisait, ni qui était le type qui le payait. Toi, tu peux me croire – enfin, je l'espère. Mais la police ?

— Il y a des chances qu'elle te considère comme sa complice, effectivement, grinça-t-il.

— Effectivement, comme tu dis. Elle ne me croira jamais, tu veux dire ! Elle va s'acharner sur moi ; et elle va négliger toutes les autres pistes. Tandis que… Si nous respectons la volonté de Georges…

— Oui ?

— Je me dis que… S'il m'avait demandé de vous appeler tous les deux, c'est qu'il avait une bonne raison pour le faire. Et donc, je voudrais que… Enfin, qu'à nous trois, nous puissions découvrir pourquoi on l'a tué.

Marc secoua la tête, les yeux au ciel.

— Mais tu es complètement cinglée !

Anna le toisa, l'air narquois. Elle paraissait étrangement calme et, à voir vociférer cet échalas en caleçon et chemise froissée, les cheveux en bataille, on pouvait se demander lequel était le plus cinglé des deux. Marc parut s'en offenser.

— Tu peux sourire, souffla-t-il entre ses dents. Mais que veux-tu découvrir ? Moi-même, j'ignore pourquoi Georges t'a demandé de m'appeler ! Je ne sais rien sur ses activités douteuses, et si ce… Constantin, n'en sait pas davantage, tu seras bien avancée ! Seule la police aurait pu nous aider… Et tu lui as menti. Comme à moi, d'ailleurs… Et pourquoi ? Oui, pourquoi m'avoir menti jusqu'à cet instant ?

— C'est simple. Je ne voulais pas que tu te sentes gêné en répondant aux questions de la police.

— Ni que je t’incrimine, n’est-ce pas ?

Elle se leva en soupirant et conclut, l’air désabusé :

— Si tu n’es pas d’accord pour m’aider, je me débrouillerai avec Constantin.

Et, comme Marc allait ouvrir la bouche, elle ajouta :

— Non, ne te presse pas pour répondre. Nous pourrons en reparler après l’enterrement. Mais, d’ici là, réfléchis bien ; essaie de trouver pourquoi c’était à toi que je devais m’adresser ; et ce que Georges attendait de toi. Tu sais forcément quelque chose… Quelque chose d’essentiel.

16

Quelque chose d'essentiel… Marc avait usé ces mots, à force de les polir dans son esprit. À vrai dire, lorsqu'il songeait à un secret qu'il aurait partagé avec Georges, il n'en voyait qu'un seul… Mais cela remontait à dix ans, et personne d'autre n'en avait jamais rien su. Du moins l'espérait-il.

Il cligna des yeux et se passa la main dans les cheveux, mal à l'aise. Si c'était à cela qu'Anna avait fait allusion, peut-être bien que ce Constantin, ami d'enfance de Georges, avait été mis au courant, lui aussi. Et si, un soir de beuverie, Georges lui avait parlé ? Cela faisait cent fois que cette idée traversait sa cervelle, mais Marc n'osait toujours pas envisager les conséquences d'un tel aveu. Ni ce qu'on pouvait attendre de lui.

Il regarda encore sa montre : 20 h 55. Agathe avait presque une demi-heure de retard, et Marc commençait à caresser l'espoir qu'elle ne vienne pas. Dehors, le vent s'était levé et soufflait à nouveau en rafales. On apercevait, par les larges baies vitrées du restaurant, les silhouettes spectrales des peupliers de l'île Rousseau qui ployaient par saccades.

Plus tôt dans l'après-midi, après le départ d'Anna, Marc avait emprunté la passerelle qui mène à l'îlot, et avait inspecté les lieux. Le ciel était radieux, et l'endroit lui était apparu comme un petit refuge discret, blotti entre les deux rives habitées de Genève : sous les grands arbres, il avait découvert une gloriette, une belle statue de Rousseau en bronze, des chemins de gravier et des parterres où, au printemps, le gazon devait verdoyer ; trois mètres en contrebas, les eaux du lac venaient lécher de minces langues de béton sur lesquelles les canards, les cygnes et les mouettes se hissaient pour quémander du pain sec aux enfants. Marc s'était efforcé d'imaginer l'endroit à la nuit tombée, et de reconstituer mentalement la scène de l'assassinat de Georges. Il était possible, en effet, qu'il

ait été étranglé ici même, à l'abri des regards, avant d'être jeté dans le lac : les quelques lampadaires disposés sur l'îlot devaient ménager de larges zones d'ombre, et la gloriette, par exemple, devait être plongée dans l'obscurité. Mais alors, s'était-il dit, il aurait fallu que son assassin soit doué d'une force peu commune, pour projeter un costaud d'un mètre quatre-vingt-cinq au-delà des surfaces bétonnées qui cernaient l'île ; à moins que l'homme ait traîné sa victime, ou l'ait descendue sur son dos, par le petit escalier qui s'amorçait à droite de la passerelle… Appuyé contre le garde-fou, Marc s'était soudain aperçu que le portillon qui défendait l'accès aux marches était entrouvert. Il l'avait donc franchi, à pas de loup, et s'était retrouvé parmi les canards, au ras de l'eau. Sur le béton, il n'avait rien remarqué d'autre que des fientes et des papiers gras ; mais, dans l'eau… Un objet miroitait sous les rayons obliques du soleil, à quelques centimètres de la rive. Il n'avait eu que le temps de plonger ses doigts dans l'eau glacée, de saisir la chose et de la remonter jusqu'à sa poche de veste ; aussitôt, un gardien, surgi de nulle part, l'avait rabroué pour être descendu là malgré l'interdiction.

C'était à cet instant qu'un bruit de gong avait annoncé l'arrivée d'un message sur son portable. Agathe lui avait fixé rendez-vous au restaurant chinois Lóu One, tout proche des Bergues. Alors, la perspective de cette soirée l'avait agacé ; puis il était rentré à l'hôtel, sa trouvaille trempant sa poche, se demandant encore ce qu'il pouvait savoir d'essentiel.

Et depuis près d'une demi-heure, à son plus grand désespoir, il attendait la jeune femme dans ce décor pompeux et impersonnel : murs tendus de soie bleu pâle, meubles anciens laqués en rouge sombre, boiseries et paravents aux motifs compliqués, chaleureusement éclairés par des lampes en porcelaine de Chine… C'était le bar des Bergues transposé en Extrême-Orient : même luxe des matériaux, même ambiance feutrée, même préciosité du service, et sans doute même clientèle – impersonnelle, elle aussi.

Par cette nuit humide et venteuse, il aurait préféré une choucroute ou une fondue ; mais, pour l'instant, il devait se contenter d'un cocktail au nom énigmatique, qu'on lui avait servi pour le faire patienter. Or, les effets de la mystérieuse mixture commençaient à se faire sentir : autour de lui, les mouvements des serveurs paraissaient se ralentir, tandis que le fond sonore semblait s'éloigner ; il n'avait plus froid ; et, surtout, il avait une faim de loup. S'il avait la chance inespérée qu'Agathe lui ait posé un lapin, il choisirait le menu le moins cher et s'en retournerait aux Bergues cuver son cocktail.

Mais, soudain, un serveur se figea devant lui. Alentour, le brouhaha discret des conversations à voix basse s'assourdit. Même les notes pincées de la musique traditionnelle chinoise semblèrent tout à coup s'espacer. Agathe venait d'entrer. Sous les regards de tous, elle traversa la salle et se pencha vers Marc interdit :

— Je suis désolée, vraiment désolée !

Elle lui fit la bise et Marc, malgré lui, remarqua encore son parfum frais ; rien de capiteux, plutôt un effluve marin, légèrement citronné. Puis elle se débarrassa de son *trench-coat*, et sa petite robe beige captiva, un instant encore, la salle entière. Enfin, elle s'assit.

— Quelle journée, mon Dieu ! souffla-t-elle.

— Un problème ?

Marc faisait de son mieux pour dissimuler sa déception, ainsi que son état d'ébriété naissante.

— Non, le travail ! J'espère que tu ne m'en veux pas trop ? J'ai sauté dans un taxi dès que j'ai pu, mais j'ai cru que cette réunion ne finirait jamais. Tiens, je boirais bien quelque chose… Qu'est-ce que tu as choisi ?

— Aucune idée. Mais c'est un peu fort.

— Alors, c’est ce qu’il me faut !

Elle héla un serveur et commanda deux cocktails, car le verre de Marc était presque vide. Lorsqu’il fut reparti, elle prit un air malicieux et murmura :

— Pour me faire pardonner…

Se penchant sur le côté, elle commença à fouiller dans son grand sac. Puis elle redressa la tête, le sourire complice, et tendit à Marc un sachet en papier kraft.

— J’ai pensé que ça pourrait te plaire.

Le jeune homme plongea la main dans la pochette avec circonspection ; il en retira un petit volume joliment relié : un dos à nerfs et des coins de maroquin rouge, des volutes marbrées sur les plats. Intrigué, il souleva précautionneusement la couverture et passa les pages de garde. En vis-à-vis d’une gravure représentant un chevalier en armure, chevauchant l’épée à la main, s’étalait le titre interminable d’une œuvre de Chrétien de Troyes :

Très plaisante et recreative

hystoire

du très preulx et vaillant chevallier

Perceval le Galloys

jadis chevallier de la Table ronde

lequel acheva les adventures de Sainct Graal, au temps

du noble Roy Arthus

avec les illustrations de l’édition ancienne

Publié par

Guillaume Apollinaire

1918

Dans sa bibliothèque parisienne, il en possédait une édition récente ; mais ce petit volume aux pages jaunies dégageait un charme auquel il ne pouvait rester insensible.

— C'est vraiment… Vraiment gentil de ta part, il est magnifique ! ânonna-t-il, visiblement gêné.

Agathe sourit encore, avec une pointe d'ironie.

— Tu as vu la page précédente ?

Marc revint sur la garde trop vite sautée, et retint son souffle. Trois lignes y avaient été inscrites à l'encre violette :

À madame Paul Delattre

Hommage très respectueux

Guillaume Apollinaire

Marc demeura bouche bée quelques secondes.

— Alors là… Je ne trouve pas mes mots ! souffla-t-il.

Agathe semblait savourer sa surprise.

— Mais où as-tu déniché ça ? renchérit-il, les yeux rivés sur la dédicace.

— Dans une librairie de la vieille ville, à deux pas de ma réunion. Il était en vitrine.

— Mais c’est… c’est… beaucoup trop ! bafouilla-t-il.

L’édition, en elle-même, n’était sans doute pas si rare ; mais la qualité de la reliure, et surtout l’autographe du grand homme ! Marc n’osait imaginer le prix auquel un libraire genevois pouvait vendre une telle pièce.

— Je connais bien le bouquiniste, répondit Agathe. C’est un ami de mon père. Alors… Ne t’en fais pas pour ça ! L’important est que le livre te plaise.

Marc restait figé, le volume entre les mains, un rictus imbécile sur les lèvres. La jeune femme ajouta :

— Et puis… Tu n’avais pas l’air dans ton assiette, hier soir. Je me suis dit qu’il fallait un peu te remonter le moral.

Il referma le volume et le déposa sur la table avec précaution.

— Tu es toujours aussi généreuse avec les inconnus ? s’enquit-il en fronçant légèrement les sourcils.

— Disons que je n’ai pas tous les jours la chance de rencontrer quelqu’un de bien.

Marc eut un mouvement de recul.

— Mais… Tu ne me connais que depuis hier… Comment peux-tu savoir à qui tu as affaire ?

Agathe but une gorgée de son cocktail et, avec une baguette, poussa le litchi qui y flottait.

— Pour te répondre franchement, dit-elle, j’ai beaucoup apprécié de passer une soirée avec quelqu’un qui s’intéresse à autre chose qu’à l’argent. Et aussi… avec un homme qui ne m’ait pas draguée. Je sais, ça peut paraître idiot et prétentieux, mais… Ce n’est pas très courant, pour moi.

Marc jeta un regard à la ronde ; partout, de petits yeux concupiscents s'allumaient par intermittence, comme les lanternes rotatives d'autant de phares, en direction d'Agathe. Certains dînaient avec leur femme, d'autres, sans doute, avec leur maîtresse, et d'autres encore avec leurs relations d'affaires ; mais aucun ne parvenait à détacher complètement son attention de la belle créature.

— Et je serais heureuse si ça pouvait être le début d'une amitié… Si tu le veux bien, ajouta-t-elle à voix basse.

Aussitôt, Marc se sentit mieux respirer : ce fut comme si les vannes d'un barrage s'ouvraient brutalement, et que les eaux d'un lac de retenue s'épanchaient enfin.

— C'est une bonne idée, répondit-il en se composant un sourire.

— En tout cas, je préfère te voir ainsi ! Hier soir, tu paraissais si sombre…

Agathe fit une pause, pendant laquelle Marc demeura silencieux. Elle reprit :

— Mais, si j'étais obligée de lire Chrétien de Troyes, je n'aurais pas l'air plus joyeux !

Cette fois, le jeune homme se dérida tout à fait.

— J'avais de bonnes raisons de ne pas paraître dans mon assiette, répondit-il en rapprochant sa chaise de la table. Il faut que je te raconte…

Agathe l'écouta, roulant parfois des yeux, tapotant la table de ses doigts fins. En l'observant, Marc crut déceler dans son attitude de la compassion, mais aussi une sorte d'incrédulité. Il existait sans doute d'excellentes raisons pour cela : même pour lui, qui se débattait vainement pour tenter d'y voir plus clair, cette affaire sordide n'avait toujours aucun sens.

17

La clarté de la lune baignait le salon de la suite 418, que Marc occupait seul désormais. À 23 h 20, il venait d'y pénétrer lorsqu'il remarqua une petite enveloppe à son nom, déposée bien en vue sur la table basse. Elle ne contenait qu'une carte imprimée à en-tête de l'hôtel, sur laquelle les informations utiles avaient été portées au stylo :

MESSAGE / APPEL EN ABSENCE

Madame, Monsieur,

Nous vous informons qu'en votre absence,

M. *(le nom était inscrit à la main)* ***CONSTANTIN SKALIDAKIS***

a tenté de vous joindre aujourd'hui à (la mention suivante était manuscrite) ***21 h 45****, et (deux cases avaient été cochées plus bas)*

[x] n'a pas laissé de message.

[x] n'a pas laissé ses coordonnées.

Nous vous souhaitons un séjour très agréable, et demeurons à votre disposition.

L'équipe de la Réception.

Éclairé seulement par les lumières du dehors, Marc relut le message en se passant nerveusement la main dans les cheveux. Le prénom de Constantin lui parut suffisamment rare pour en déduire qu'il s'agissait de l'ami d'enfance de Georges, mentionné par Anna ; étant donné que son avion n'avait pas encore atterri à Athènes, elle avait dû appeler ce Constantin de l'aéroport de Genève, pour lui demander de forcer la main à Marc… Pour en avoir le cœur net, il sortit son téléphone de sa poche et composa un message à l'intention d'Anna :

J'espère que ton vol a été agréable. Que voulait Constantin ?

Mais, tout en écrivant, il remarqua que la batterie de l'appareil était presque déchargée. Traversant le salon dans la pénombre, il se rendit dans la chambre, puis dans l'immense penderie dont le contenu avait, la veille, été fouillé par la police ; Anna avait emporté ses affaires personnelles et il n'y restait que les effets de Georges, que l'hôtel avait accepté d'expédier ultérieurement aux parents du défunt.

En célibataire déjà endurci, Marc avait acquis certaines habitudes de rangement qu'il préservait, autant que possible, lorsqu'il se déplaçait. Et, en effet, le chargeur du téléphone portable se trouvait bien dans le tiroir du haut ; mais que diable faisait-il au centre de ce tiroir, alors que Marc l'avait méticuleusement placé contre le bord gauche, bien parallèle à son billet de train qui, à présent, avait glissé sous une paire de chaussettes ?

Seul dans le réduit éclairé, au fond de la suite baignée de ténèbres, il sentit soudain monter une appréhension diffuse. Tout était silencieux alentour, et il n'entendait que le souffle de sa propre respiration, qu'il s'efforçait de contrôler. Ses mains devinrent moites ; les battements de son cœur s'accélérèrent.

Celui qui avait fouillé dans ses affaires avait-il quitté la chambre ? Ou s'était-il

dissimulé quelque part dans la suite immense, lorsqu'il avait entendu Marc ouvrir la porte ? Était-il encore tapi dans l'obscurité, en attendant le moment opportun pour l'assommer et filer ? Était-ce l'assassin de Georges, et lui réservait-il le même sort qu'à son ami ?

Les idées alarmantes se bousculaient et Marc demeurait interdit, à l'affût du moindre son.

L'individu allait-il perdre patience, jaillir de sa cachette et se ruer dans le placard pour l'y surprendre ?

Brusquement, Marc sentit son cœur bondir dans sa poitrine : la sonnerie du téléphone venait de retentir, à quelques pas de lui. Puis, pendant de longues secondes, elle rompit le silence par intervalles. L'effet de surprise passé, il comprit que cet appel était sans doute une chance à ne pas laisser passer : en décrochant, il pourrait donner l'alerte si on s'en prenait à lui. Mais encore fallait-il atteindre le combiné. Et vite, car la sonnerie pouvait s'interrompre d'un instant à l'autre.

Une porte claqua dans le couloir. Était-ce celle d'une autre chambre ? Le mystérieux individu venait-il de quitter la suite ? Ou, au contraire, d'y laisser pénétrer un complice ?

Le timbre du téléphone retentit encore, peut-être pour la dernière fois. En un éclair, Marc bondit jusqu'au lit, empoigna le combiné d'une main, et de l'autre pressa l'interrupteur qui commandait la lumière des lampes de chevet.

— ALLO ?

— Marc ? Pourquoi hurles-tu ainsi ? Tu as failli me crever le tympan !

— Agathe !

Il risqua un coup d'œil sous le lit, tira sur le fil du téléphone pour examiner, autant que possible, les recoins de la pièce. Si quelqu'un se trouvait dans la suite, cela ne pouvait être que dans la salle de bains, dans le salon ou dans le corridor d'entrée…

— Je suis désolé, j'étais sous la douche, mentit-il ; et je viens de piquer un sprint depuis la salle de bains.

— Alors c'est moi qui suis désolée ! As-tu eu le temps de te sécher, au moins ? Veux-tu que je te rappelle dans cinq minutes ?

Marc accepta : ainsi, il disposait de ce délai pour inspecter les lieux. S'il devait lui arriver malheur, Agathe s'inquiéterait de ne pas obtenir de réponse, et préviendrait certainement la réception…

Il raccrocha et, avant de se risquer dans les pièces enténébrées, revint furtivement jusqu'au *dressing-room*. Là, il ouvrit un autre tiroir, celui du bas, qui ne contenait qu'un seul objet : le rasoir qu'il avait tiré du lac, quelques heures plus tôt. Pour lui qui se rasait avec un instrument standard à lames interchangeables, ce coupe-chou constituait un objet assez effrayant : une châsse en corne blanchâtre veinée de gris, et surtout une lame épaisse, solide, affûtée ; une arme de truand, comme on en voit dans les films ; ou, plus communément, l'outil de travail d'un barbier ou d'un coiffeur… Dans tous les cas, quelque chose qui n'avait rien à faire sur la rive de l'île Rousseau. Et quelque chose qui n'avait pas dû y rester longtemps, car l'objet ne présentait aucune trace d'oxydation.

À pas feutrés, la lame à la main, Marc commença son inspection en pressant, l'un après l'autre, les deux interrupteurs qui jalonnaient son chemin vers la salle de bains. Enfin, il éclaira la pièce tout entière, et poussa un soupir de soulagement : elle était vide.

Il répéta ensuite l'opération jusqu'au fond du grand salon. Plusieurs fois, il fit

halte, le cœur battant, les doigts crispés sur le manche de corne ; des ombres venues de la ville balayaient les murs, comme autant de silhouettes menaçantes. Alors, il ralentissait sa progression, cherchant des recoins pour se dissimuler ; puis, son arme brandie devant lui, il se précipitait vers l'interrupteur suivant. À chaque ampoule qu'il allumait, il prenait davantage d'assurance ; mais, plus il faisait la lumière derrière lui, et plus les ténèbres, devant lui, paraissaient impénétrables.

Enfin, lorsque le petit corridor aussi fut illuminé, et qu'il ne resta plus de zone d'ombre dans la suite, il se rendit à l'évidence : toutes les pièces étaient absolument désertes. Enhardi par cette certitude, il ouvrit la porte d'entrée, risqua un regard semi-circulaire dans le couloir ; là aussi, tout paraissait calme et paisible.

En refermant le battant, il accrocha la chaîne de sécurité et tourna à fond le bouton du verrou ; par acquit de conscience, il s'assura aussi que les fenêtres étaient solides et bien fermées. Puis, avec un petit sourire satisfait, il se déchaussa et retourna vers la chambre. Il commençait à recouvrer sa pleine capacité pulmonaire.

Pourtant, un instant plus tard, il sursauta encore : le son d'un gong venait de retentir, signalant qu'il avait reçu un message sur son portable. Il saisit l'appareil, mais, avant qu'il ait pu presser une touche, le téléphone de la chambre sonna à nouveau.

— Tu es bien sec ?

Agathe le rappelait, comme convenu. Marc inspira à fond et se composa une voix insouciante.

— Oui… Tout à fait sec !

— Je me disais qu'il serait plus commode que nous prenions rendez-vous

maintenant pour notre déjeuner de demain. Je serai coincée la majeure partie de la matinée, et je ne suis pas sûre d'avoir la possibilité de t'appeler. Veux-tu que nous nous retrouvions dans la vieille ville ? Ce serait pratique pour moi.

— À ta disposition.

— Alors ce sera le Pied-de-Cochon, au 4, place du Bourg-de-Four – tu as de quoi noter ? Tu trouveras facilement, c'est en face du Palais de Justice. À 13 heures, ça t'ira ?

— Parfaitement !

— D'après ce que tu m'as dit de tes goûts culinaires, je pense que tu y seras heureux… En attendant, fais de beaux rêves !

Marc lui souhaita une bonne nuit et, lorsqu'il eut raccroché, se laissa tomber sur le lit. Agathe et lui ne quitteraient Genève que dans l'après-midi du lendemain, et ce déjeuner serait, en somme, leur dernier rendez-vous ; en toute amitié, bien sûr.

Sur sa gauche, le rasoir gisait, la lame repliée. Il observa l'objet, une fois encore ; devait-il prévenir la police de sa découverte ? La question le taraudait depuis des heures : d'un côté, la présence de cet outil à l'endroit où Georges avait vraisemblablement été assassiné était une coïncidence troublante ; mais, de l'autre, Georges n'avait pas été égorgé, on l'avait étranglé ; et Lebeau rirait sans doute de ce renseignement d'amateur qui, de toute manière, n'apporterait aucun élément utile à son enquête.

Près de sa main droite, un petit témoin rouge clignotait toujours sur son téléphone portable, pour signaler la présence d'un message non lu. Las, il pressa le bouton, et découvrit la réponse d'Anna :

Je viens d'atterrir. Que veux-tu dire pour Constantin ?

Il s’assit sur le bord du lit, interloqué. Puis il se leva, se gratta vigoureusement le cuir chevelu, et fit quelques pas dans la chambre. Enfin, il se résolut à appeler la jeune femme.

La qualité de la liaison était épouvantable. Derrière le brouhaha de l’aéroport d’Athènes, il ne percevait qu’un souffle indistinct et des mots épars ; et, du côté d’Anna, il semblait que ce n’était pas mieux. Pendant près de dix minutes, chacun hurla, répéta, reformula, épela et répéta encore…

Mais, à force de persévérance, les informations finirent par passer : Anna n’avait pas prévenu Constantin, mais le nom de Skalidakis lui disait quelque chose : c’était donc vraisemblablement l’ami d’enfance de Georges qui avait cherché à joindre les Bergues. En revanche, elle ne savait pas pourquoi.

Lorsqu’il eut raccroché, Marc se laissa tomber dans un fauteuil, perplexe. Un sentiment diffus d’inconfort montait en lui, irrépressible : ce Constantin se trouvait-il à Genève, lui aussi, pour savoir qu’il occupait désormais la chambre de Georges ?

18

Marc reposa sa brosse à dents, et observa dans le miroir les ravages de cette nouvelle journée : ses joues semblaient plus creuses encore qu'à l'accoutumée, et ses yeux paraissaient avoir rapetissé, entre les paupières qui pendaient et les cernes qui se teintaient de gris cendré. Il pouvait être certain, désormais, qu'Agathe n'avait vu en lui qu'un ami ; et cette pensée le rasséréna un peu.

Dans la chambre, comme dans les autres pièces de la suite, la lumière brillait encore, plus éblouissante que le jour. Mais Marc n'avait nulle envie de l'éteindre. Après la panique, son esprit s'apaisait lentement et la confiance revenait, peu à peu. Le silence était total. Il était seul. Et, dans ces pièces illuminées, il ne craignait plus rien.

Il se coucha sur son lit immense, les mains derrière la nuque, laissant ses pensées vagabonder. Des étincelles voletèrent, du mystérieux Constantin à la belle Agathe, de l'étrange Anna au défunt Georges, tandis que l'engourdissement du sommeil le gagnait.

Au-dessus de sa tête, une large rampe de cuivre, suspendue à quatre fils métalliques, répandait une clarté diffuse sur le blanc cassé du plafond. Marc, comme sur une table d'opération, concentrait son regard sur le halo lumineux : il devait être, à l'origine, de forme ellipsoïdale, mais un large trait d'ombre, aux contours flous, s'étendait en direction de la porte. Une ampoule grillée, sans doute… Pour le prix de la suite, on pouvait espérer un éclairage irréprochable, songea-t-il machinalement. Et on pouvait aussi s'attendre à ce que la poussière soit faite au-dessus des plafonniers… Car un filet de fumée légère émanait de cette zone sombre, comme d'une lampe qui n'a pas servi depuis longtemps.

Marc ne voulait pas ajouter les conséquences d'un incendie aux émotions de la journée. Tendant le bras dans un soupir, il atteignit un bouton qu'il commença à

tourner lentement. À mesure qu'il manœuvrait la commande, le diamètre du halo se réduisait et la partie sombre et fumante, du côté de la porte, se raccourcissait en prenant une forme de plus en plus géométrique. Lorsque l'intensité fut réglée à son minimum, un rectangle oblong se découpa nettement en direction de l'entrée.

Intrigué, le jeune homme se redressa, puis se mit debout sur le lit. Il tenta de jeter un regard à l'intérieur de la rampe ; mais elle était trop haut placée pour qu'il puisse apercevoir quoi que ce soit. Il se hissa sur la pointe des pieds, tendit les orteils, qui s'enfoncèrent dans le matelas ; c'était pire encore. Il jeta un coup d'œil circulaire, arrêta son regard près de la table : une idée stupide venait de lui traverser l'esprit.

Faute de mieux, il se saisit d'une chaise, qu'il posa sur la surface mouvante du lit. Tant bien que mal, il parvint à s'y jucher dans un équilibre précaire. Il ne lui manquait plus qu'une poignée de centimètres pour atteindre son but ; alors, il se dressa à nouveau sur la pointe des pieds et retint son souffle. Cette fois, l'intérieur du plafonnier était visible ; et, entre deux ampoules, apparaissait un curieux objet de couleur noire.

Avec précaution, il étendit le bras vers les lampes encore chaudes, tout en se cramponnant, de l'autre main, au dossier de la chaise. Son support, déjà instable, commença à s'affaisser dangereusement dans l'épaisseur du matelas ; mais le jeu en valait la chandelle, car il ne lui restait plus que quelques millimètres à parcourir pour toucher la chose…

L'instant d'après, il se palpait les articulations, accroupi sur le tapis. Non, il n'avait rien de cassé, seulement quelques ecchymoses… Le plafonnier, aussi, avait souffert dans sa chute, car il se balançait désormais au bout d'un câble électrique, cinquante centimètres plus bas qu'auparavant. Mais, sur le lit défait, à côté de la chaise renversée, gisait une pochette noire.

Étouffant un gémissement, Marc se redressa et saisit l'objet, qu'il commença à tourner entre ses mains : c'était une sorte de porte-documents de format A4, en maroquin fané. L'accessoire fétiche des diplomates et des politiciens d'antan… Sous le cuir chauffé par les ampoules, il sentait une masse presque souple, glissante : des papiers de taille différente.

Un bouton-pression oxydé maintenait le rabat. Marc l'ouvrit délicatement, inclina la pochette et fit glisser son contenu sur la couette.

Des billets de banque tombèrent d'abord, en quatre liasses bien serrées : deux liasses d'euros, et autant de francs suisses. Chacune était constituée de coupures de cent. Il y avait là une petite fortune, à première vue.

Marc secoua encore le porte-documents. Un papier jaunâtre, plié en quatre, s'en détacha, et voleta jusqu'à la surface du lit. Cette fois, la pochette était vide.

Il entassa les billets sur la couette froissée et recueillit le papier dans le plat de sa main. Puis, avec précaution, comme s'il s'était agi d'un manuscrit médiéval, il le déplia sous la clarté dorée de la lampe de chevet.

Le feuillet portait un curieux en-tête imprimé, surmontant un texte dactylographié en allemand. Une lettre, à l'évidence. Une lettre ancienne, datée du « *20. September 1944*. » L'adresse du destinataire y occupait cinq lignes, au-dessus de la date :

Prof. Dr. William B. Thorwald

The Metropolitan Museum of Art

1000 Fifth Avenue at 82nd Street

New York

USA

Marc fronça les sourcils en balayant le texte du regard, et cligna des yeux en découvrant la formule de politesse qui se détachait au bas du feuillet : « *Heil Hitler* ! » Enfin, sous cette mention, une signature tapée en majuscules concluait le message : « MUELLER. »

Il reporta son regard sur l'en-tête imprimé : dans une sorte de cartouche ovale, une épée verticale avait été représentée ceinte d'une longue boucle. Et, de part et d'autre, deux mots en allemand épousaient la forme de la composition : *DEUTSCHES AHNENERBE*.

L'un des grands regrets de Marc était de n'avoir jamais réussi à pratiquer correctement l'allemand. Publiquement, il attribuait cela à un inexplicable blocage psychologique ; mais, dans l'intimité, il confessait volontiers son manque d'attention chronique aux cours dispensés par monsieur Spieser, au lycée Fustel de Coulanges de Strasbourg. Évidemment, il aurait aussi pu tirer parti des quelques mois passés avec Nadine pour consolider ses connaissances ; mais, à cette époque, il lui avait semblé qu'il avait mieux à faire.

Toujours était-il que la traduction de cette lettre dépassait largement ses capacités. Seule Agathe qui, entre autres langues, parlait couramment l'allemand, pouvait le tirer d'affaire rapidement… Mais, à 1 h 30 du matin, elle devait dormir depuis longtemps.

Lui, en revanche, n'avait plus sommeil. En attendant le lendemain, il ne lui restait donc qu'à entreprendre quelques recherches sur Internet.

Il ramena la chaise à sa place, installa son ordinateur portable sur la petite table. Devant lui, la fenêtre donnait sur la masse huileuse du lac, dont les eaux calmes reflétaient les lumières des immeubles.

Aussitôt que la machine eut démarré, il saisit le nom de William B. Thorwald dans le moteur de recherche.

Google ne connaissait pas grand-chose sur ce personnage : seul un article de *Wikipedia*, à peine ébauché, indiquait que le professeur William Bernard Thorwald (1889–1944) avait occupé un poste de conservateur au *Metropolitan Museum of Art* de New York, de 1938 à sa mort. Il était particulièrement connu pour ses travaux sur la civilisation minoenne, dont il avait été, en son temps, l'un des plus éminents spécialistes.

Marc répéta l'opération avec le patronyme « Müller », mais s'en mordit aussitôt les doigts : ce nom paraissait si répandu que la nuit n'aurait pas suffi pour inventorier ceux qui le portaient en 1944.

Il ne restait donc que les deux mots « *Deutsches Ahnenerbe* », qui figuraient dans l'en-tête de la lettre. Marc constata avec soulagement que *Wikipedia* contenait un article bien étoffé sur le sujet, et en langue française. En outre, la page contenait nombre de liens utiles. Il les suivit donc un par un, comme les affluents d'un cours d'eau qui grossissait de minute en minute. Chaque site en référençait d'autres et la question initiale, développée avec plus ou moins de détail par les pages *web*, donna rapidement naissance à une rivière, puis à un fleuve. Alors, le jeune homme se laissa porter par ce flot d'informations, ressentant tour à tour de la curiosité, de la fascination et de la répugnance.

19

Penché sur son petit écran, Marc découvrit que la *Deutsches Ahnenerbe Forschungs – und Lehrgemeinschaft* (« Société pour la Recherche et l'Enseignement sur l'Héritage ancestral allemand ») avait été fondée en 1935 sous l'impulsion du *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler.

Le jeune homme était certain de n'avoir jamais entendu parler de cette organisation ; il s'aperçut pourtant que l'*Ahnenerbe* n'avait rien d'une société secrète. C'était même le contraire : une sorte de Centre National de la Recherche Scientifique en version nazie, rassemblant les chercheurs, universitaires et enseignants des plus prestigieuses institutions d'Allemagne. Au plus fort de son activité, l'organisation avait compté plus de cinquante sections consacrées à des spécialités différentes, et plusieurs centaines de savants et agents administratifs. Jusqu'à l'effondrement du IIIe Reich, elle avait subventionné des travaux très divers, dont elle avait diffusé les résultats sous forme de publications, d'expositions et de conférences.

L'*Ahnenerbe* était surtout connue pour les missions ethnologiques et archéologiques qu'elle avait organisées, à l'échelle mondiale : ses équipes avaient arpenté les sites d'Europe orientale, d'Italie, de Grèce et du Moyen-Orient, poussant leurs études jusqu'au Tibet, à la cordillère des Andes, à l'Antarctique et à l'Islande. Partout, on avait activement recherché les traces d'une lointaine civilisation germanique, qui auraient permis de confirmer les théories nazies sur la supériorité de la race aryenne : les langues, les traditions, les légendes, les cultes, les particularités physiques des autochtones, tout cela avait été passé au crible des équipes scientifiques de l'Institut.

Mais Himmler ne s'en était pas tenu là. Parallèlement aux grandes expéditions, il avait assigné d'autres objectifs à certains de ses chercheurs. Des

objectifs souvent surprenants ; car le chef des *SS* éprouvait une véritable fascination pour certains objets mythiques, et s'était mis en tête de les retrouver. Ainsi avait-il dépêché une équipe en Espagne, à la recherche du Saint Graal ; d'autres étaient parties à la poursuite des trésors du temple de Salomon et de l'Arche d'Alliance ; d'autres encore avaient enquêté sur Mjöllnir, le légendaire marteau de Thor.

Marc écarquillait les yeux. Il se remémorait les aventures d'Indiana Jones : l'*Ahnenerbe* avait évidemment servi de modèle à l'organisation nazie qui, dans les films de Spielberg, s'opposait aux desseins du Docteur Jones. Ces chasseurs de reliques et de talismans n'étaient donc pas sortis de l'imagination de scénaristes hollywoodiens, mais du cerveau torturé du patron de la *SS*.

Et il fallait bien admettre qu'en matière de raisonnements fumeux, Himmler conservait encore une bonne longueur d'avance sur le cinéma américain. Car il ne s'agissait pas seulement, pour lui, de s'approprier des objets au pouvoir réputé surnaturel. Il fallait en outre apporter des réponses aux questions les plus saugrenues : les Allemands descendaient-ils d'un peuple de géants ? Ou des Atlantes, signalés par Platon ? La civilisation grecque classique n'était-elle qu'une évolution décadente d'une culture indo-germanique originelle, remontant à la Préhistoire ?

Devant les pages qui défilaient, Marc était suspendu entre le fou rire et la consternation. Mais il découvrit bientôt que le délire ne s'était pas arrêté là.

En complément du siège de l'*Ahnenerbe*, installé dans le quartier de Dahlem à Berlin, Himmler s'était approprié le château de Wewelsburg, en Westphalie. Loin des bureaucrates de la capitale, il avait envisagé d'y fonder un centre de recherche et de formation doté d'une fabuleuse bibliothèque, ainsi que d'un musée rassemblant les chefs-d'œuvre de l'art dit aryen, glanés par les membres de l'*Ahnenerbe*.

Telle était la façade pseudo-scientifique de Wewelsburg.

En réalité, la tour septentrionale de la forteresse remplissait une tout autre fonction : selon Himmler, elle constituait l'*Axis Mundi*. Rien moins que le « centre du monde » – celui d'après la victoire finale, bien entendu. Le *Reichsführer-SS* n'avait rien négligé pour l'aménager : tout près du château, des ouvriers spécialisés avaient été entassés dans le camp de concentration de Niederhagen, entièrement dédié à cette cause.

Marc, bouche bée, faisait défiler les photos de Wewelsburg : une solide bâtisse d'allure médiévale, au plan en triangle. Un décor de cinéma, hérissé de runes et de signes cabalistiques, de svastikas et de symboles païens.

Comme l'expliquaient les articles, Himmler avait trouvé en Wewelsburg le cadre idéal à l'expression de ses fantasmes sur les chevaliers teutoniques et la légende arthurienne. Il s'était donc mis en tête d'y ressusciter les chevaliers de la Table ronde : douze officiers *SS*, désignés par lui, étaient censés se réunir dans une pièce circulaire spécialement aménagée dans la tour nord. C'était la fameuse salle du « Soleil noir », nommée ainsi d'après le mystérieux symbole qui en occupait le centre. Sous cette mosaïque, un culte était rendu aux chevaliers défunts : il y brûlait une flamme éternelle, en mémoire des héros morts au combat.

Marc émit un sifflement et, machinalement, se gratta le cuir chevelu. Puis il se leva péniblement, en clignant des yeux. La tête lui tournait. Il jeta un coup d'œil derrière lui. La pochette posée sur le lit, les billets de banque, la lettre sur la table de nuit : était-ce Georges qui avait dissimulé tout cela, ou un précédent occupant de la chambre ?

Son ami avait toujours nourri de vagues espérances, des ambitions naïves, pétries de paresse, d'insouciance et d'attentisme. Jamais Marc ne l'avait entendu

parler d'une réussite découlant logiquement d'un travail acharné : au lieu de cela, Georges avait toujours voulu croire que la chance viendrait d'elle-même, lorsque l'heure serait venue. Selon lui, c'était la Providence qui expliquait qu'à travail égal, certains faisaient fortune, tandis que d'autres finissaient sur la paille. Dans ces conditions, et avec une telle philosophie, pourquoi se fatiguer, pourquoi se priver des plaisirs de la vie ? Le Grec avait donc vécu comme un joueur de casino misant sur les mêmes numéros chaque semaine, dans l'espoir confus que la roulette, un jour, ferait de lui un homme riche.

Mais, peut-être, ces derniers mois, s'était-il lassé d'attendre. Peut-être avait-il fini par prendre part à une activité douteuse, par simple cupidité, pour forcer le destin, ou pour assurer son avenir avec Anna… Et peut-être était-ce ainsi qu'il fallait interpréter la présence de ces quatre liasses. Si la police les avait découvertes avant Marc, nul doute qu'elle aurait sauté à cette conclusion.

Las, Marc se posta à la fenêtre, les mains jointes derrière le dos, comme Lebeau avant lui. Les enseignes lumineuses des banques balisaient les contours du Léman, joignant les deux extrémités du pont du Mont-Blanc en un arc multicolore. Elles étaient innombrables, ces banques : des banques d'affaires, des banques privées, des banques de crédit. Mais surtout des banques suisses, hébergeant des comptes numérotés. Un paradis pour l'argent sale. Marc se souvenait qu'au cours de la dernière guerre, les *Reichsmarks* y avaient été versés par millions : des fortunes volées aux Juifs avaient disparu derrière de simples numéros, et s'étaient endormies dans les profondeurs inaccessibles des coffres bernois et genevois… Fallait-il établir un rapport entre la vocation de la ville et le contenu de la pochette ? Marc hocha la tête, perplexe.

Alors, ses pensées le ramenèrent vers l'*Ahnenerbe*. Ce qu'il en avait appris exerçait sur lui une profonde fascination : comment avait-on pu mobiliser autant

de scientifiques compétents sur des projets aussi farfelus ? Les noms de Thorwald et Müller apparaissaient-ils, dans les articles qu'il n'avait pas encore épluchés ?

Il se rassit et ouvrit une autre page, abondamment illustrée. Sur l'écran, le portrait de Himmler se présenta d'abord, un demi-sourire aux lèvres. Une vraie tête de faux jeton, avec ses petites lunettes rondes. Et le texte précisait que ce salopard s'était suicidé au moment de sa capture. Il était donc mort en emportant une partie de ses secrets… Comme Georges, d'ailleurs.

Les pages défilèrent encore, chargées de détails sidérants. Des photographies en noir et blanc montraient les sourires d'archéologues d'un autre temps, en bandes molletières et casque de liège ; d'autres présentaient des anthropologues prenant des mesures sur les visages amènes de villageois tibétains. Et, avec un entrain surprenant, tout ce petit monde recherchait l'Atlantide, le pays des Hyperboréens, des squelettes de géants, des formules magiques venues de l'au-delà, et quantité d'autres absurdités.

D'autres images montraient des fermes modèles, peuplées d'athlètes en culotte de cuir et de robustes bavaroises. Ces couples avaient été sélectionnés pour produire une génération de petits Aryens, élevés au grand air. Une expérience d'eugénisme comme les aimait Himmler, qui était ingénieur agronome de formation : des poulets aux humains, il n'y avait eu qu'un pas.

Enfin, au détour d'un clic, Marc se raidit : les activités de l'*Ahnenerbe* s'étaient aussi étendues aux expérimentations médicales sur les prisonniers des camps de concentration. Certains avaient été plongés pendant des heures dans de l'eau glacée, car on recherchait un moyen de réanimer les pilotes allemands tombés dans les mers froides ; d'autres avaient été amputés sans anesthésie, pour tester sur leurs moignons tout frais de nouveaux anticoagulants destinés au front ; d'autres, enfin, avaient été placés dans des salles pressurisées à l'extrême,

pour déterminer les limites de la résistance du corps humain et préparer l'avenir de l'aéronautique. Personne ne survivait à ces expériences : ceux qui ne mouraient pas de douleur, de froid ou d'hémorragie étaient abattus au pistolet. Puis leurs dépouilles servaient à d'autres projets, comme celles des cent vingt Juifs des camps de Dachau et du Struthof, assassinés sur ordre de l'*Ahnenerbe* dans le seul but de constituer une collection de squelettes typiques pour l'Université de Strasbourg, qui faisait alors partie du grand Reich…

La curiosité de Marc s'évanouit d'un coup, cédant la place à un profond dégoût. Avec les nazis, tout finissait toujours ainsi : dans une horreur incompréhensible. Des charniers. Des enfants squelettiques. Des photos que tout le monde s'était habitué à regarder, en murmurant des « plus jamais ça » et en invoquant un « devoir de mémoire. » Des mots, tout cela. En plus de soixante-dix ans de battage médiatique, les images de la barbarie avaient presque perdu leur pouvoir de choquer.

Mais Marc, pendant plus de deux heures, s'était approché de la source du Mal par une voie différente des canaux habituels. Malgré lui, il s'était passionné pour les recherches entreprises par l'*Ahnenerbe*. Et, ce faisant, il s'était glissé derrière les petites lunettes rondes. Il avait cherché à suivre, pour la comprendre, la logique démente d'un des plus grands criminels que l'humanité ait connu : Heinrich Himmler.

À présent, il songeait aux soldats alliés qui avaient découvert les installations d'Auschwitz ou de Dachau : rien n'avait pu les préparer à cela. Et, cette nuit, rien n'avait préparé Marc à cette randonnée hors des sentiers battus, qui s'achevait dans la violence et la cruauté.

Il referma la page précipitamment, éteignit l'ordinateur, se leva, se passa la

main dans les cheveux. La fatigue aiguisait sa sensibilité. Il se sentait sale, souillé par ce qu'il avait vu, et par ce qu'il avait pensé.

Sa montre indiquait 3 h 45. Quelle tête aurait-il, lorsqu'il retrouverait Agathe ?

D'une main incertaine, il remit la lettre dans la pochette de cuir, ainsi que les liasses de billets, qu'il avait renoncé à compter. Tout cela attendrait le lendemain ; du moins le lever du jour, dans trois heures seulement…

Il plaça l'ensemble sous son oreiller, s'étendit et ferma les yeux, installé sur sa trouvaille. Mais il n'éteignit pas la lumière : au travers de ses paupières, la clarté de la chambre offrait toujours une présence rassurante.

Pourtant, tandis qu'il s'efforçait de se détendre, les résultats de ses recherches défilaient encore dans son esprit : l'*Ahnenerbe* tenait autant du rêve d'enfant, avec ses cités interdites et ses trésors mystérieux, que du cauchemar d'adulte, avec ses pulsions sadiques et ses détails insoutenables… De quelle branche de l'organisation la lettre émanait-elle ? Et, au sein de tout ce qu'il avait survolé cette nuit, quels rôles Thorwald et Müller avaient-ils joué ?

Marc était si épuisé qu'il ne sentit pas son esprit s'engourdir, au moment où son corps s'abîmait dans le sommeil. Au contraire, ses pensées continuèrent à filer de plus belle, libérées de toute censure consciente.

C'est alors que des hommes en uniforme noir parurent. Une armée de fantômes sans visage. Des casquettes à tête de mort. Des insignes en métal brillant. Dans son état second, Marc crut entendre un appel. Une sommation, plutôt. On lui annonçait que quelque chose avait été libéré ; que, pendant des décennies, une entité maléfique avait couvé sa revanche et que, par ses recherches, Marc en était devenu l'instrument. Du fond de la salle du Soleil noir, on le désignait pour poursuivre l'œuvre monstrueuse ; c'était par lui que le malheur arriverait, désormais… Ainsi en avaient décidé les chevaliers. Déjà,

douze spectres le cernaient et, à pas lents, resserraient leur cercle sur Marc tétanisé. Leurs bottes claquaient sur le marbre noir, des dagues étincelantes cliquetaient à leur ceinture ; un grondement s'élevait, à mesure qu'ils approchaient, accompagné d'un sifflement strident.

Marc eut l'impression de hurler, de suffoquer, de se débattre ; et, finalement, il se redressa, haletant, trempé de sueur, les yeux exorbités dans la lumière éclatante.

Le vent mugissait contre les vitres ; mais la chambre était déserte.

20

Dans l'air vif et piquant de midi, Marc cheminait à bonne allure, expirant des panaches de vapeur. Il avait une demi-heure pour atteindre le restaurant où Agathe le rejoindrait ; ce n'était qu'à un petit quart d'heure de marche, d'après le portier de l'hôtel – mais encore fallait-il ne pas s'égarer.

Le ciel était d'une pureté cristalline et les eaux calmes du Léman prenaient la teinte presque turquoise des lacs de montagne. Loin au-delà de la ville, les cimes enneigées des Alpes fermaient l'horizon. À ce panorama de carte postale ne manquait que la forme effilée du jet d'eau, que le grand froid avait dissuadé de monter au-dessus de la baie.

Pour la première fois depuis son arrivée, le jeune homme traversa le pont de la Machine, sous lequel le corps de Georges avait été découvert. De l'hôtel, et même de l'île Rousseau, il s'en était forgé l'image grinçante d'une passerelle métallique un peu sordide, à l'écart des chemins fréquentés. Le vieil édifice en pierre de taille qui en occupait le centre évoquait l'ère industrielle et, inconsciemment, il avait songé à Dickens, à Zola ; à des murs lépreux, noircis de suie, de sueur et de crasse, à des carreaux brisés, ouverts à tous les vents… Pourtant, sous le ciel limpide, l'endroit lui apparut aussi flegmatique et aussi huppé que le quai des Bergues : là où il s'était représenté un territoire inquiétant peuplé de clochards et de marginaux, il découvrit des femmes en fourrure promenant leurs bijoux, des hommes d'affaires gantés de cuir, et même deux Indiens enturbannés aux allures de maharadjahs. Et si le milieu de la passerelle s'élargissait, effectivement, en une vaste plate-forme, ce n'était pas à une construction désaffectée qu'elle donnait accès : la « Cité du Temps », derrière sa façade de pierre immaculée, abritait une salle d'exposition dernier cri et un restaurant chic.

Marc, un instant, se sentit désarçonné. Tournant le dos au bâtiment, il s'accouda au garde-fou et, plissant les yeux, regarda en direction de l'île Rousseau. Trois cygnes venaient de la quitter et se laissaient porter par le courant. Ils dérivaient, en ligne presque droite, leurs pattes palmées tendues vers l'arrière, jouissant manifestement de la poussée naturelle du Rhône. Et, en moins d'une minute, ils se trouvèrent sur la gauche du jeune homme, à quelques mètres à peine. Marc se passa la main dans les cheveux, un peu interdit ; et, rebroussant chemin vers les Bergues, il se dirigea vers les oiseaux. Si les cygnes, comme il le pensait, n'avaient pas fait l'effort d'infléchir leur trajectoire, c'était sans doute là que tout corps flottant lancé de l'île Rousseau terminait sa course.

La passerelle paraissait si basse sur l'eau qu'on la sentait vibrer ; car le Rhône, à cet endroit, prenait des airs de rapide, et ses eaux bouillonnantes frappaient rageusement les piles métalliques de l'ouvrage. C'était, sans doute, cette sourde puissance qui avait plaqué le cadavre de Georges contre le fer de la passerelle, et l'y avait maintenu jusqu'à ce qu'un passant l'aperçoive et prévienne la police.

Il demeura là quelques minutes, songeur, ému, bouleversé, tentant de se figurer les traits bleuis de Georges ; son corps gonflé d'eau, ses cheveux ondulant, comme des algues, vers la sortie du lac. Et puis son repêchage, par la police ; le cadavre flasque et glissant, s'affalant mollement sur la passerelle dans un bruit sourd, ses vêtements dégouttant des litres d'eau glacée…

Brusquement, Marc sentit son thorax se comprimer ; des gouttelettes de sueur affleurèrent sur son visage ; ses jambes lui parurent raides, et leurs mouvements imprévisibles. À contretemps, une poussée de violence montait en lui, d'autant plus aveugle qu'il n'en avait pas ressenti de telle depuis dix ans : pour la seconde fois de sa vie, il flairait l'odeur du sang, du meurtre, de la vengeance. Il aurait pu, il aurait aimé, frapper, trucider, anéantir le coupable ; le réduire en une purée sanguinolente, de ses propres mains, avec une sauvagerie sans bornes ; chacun de ses coups aurait été asséné avec une indicible délectation, et une mortelle

efficacité…

Il s'en fallut de peu qu'il ne défaille et ne tombe assis sur le sol, ivre de rage. Mais les cygnes, à ses pieds, décrivaient de petits cercles concentriques, tendant leur long cou dans l'espoir de recevoir un morceau de pain ; et vite, comme honteux, il se détourna d'eux.

Dans un effort contre nature, il parvint à se remettre en marche. Il avait mal, il suait, mais, à chaque pas, il séchait ; peu à peu, ses muscles se décoinçaient ; et il faisait de son mieux pour respirer, aussi profondément que ses poumons le lui permettaient.

L'esprit bandé comme un arc, il atteignit bientôt l'autre rive. Un instant, il consulta son plan en haletant. La volupté des jets de sang, le doux craquement des os brisés le captivaient encore, le défoulement barbare le tentait toujours ; mais, à force de combattre ces images, son souffle lui revenait lentement. Il inspira à nouveau, plus intensément. Et il regarda à la ronde. Sa cruauté s'estompait. Alentour, il n'y avait rien à voir, rien à comprendre ; rien d'autre qu'une flanquée d'immeubles cossus, de limousines et de voitures de sport bêtement astiquées. Et puis, surtout, l'assassin de Georges courait toujours… Le moment était venu d'enfouir à nouveau, et profondément, ses pulsions sauvages. Une fois les boutiques de luxe dépassées, se dit-il en serrant son plan, il ne lui resterait qu'à escalader une rue étroite pour atteindre sa destination.

Quelques minutes plus tard, c'était le vieux Genève qui commençait, et la raideur de la pente avait de quoi dissuader le promeneur. Mais, tout en ahanant sur les pavés inégaux, Marc sentait qu'il déposait les armes ; que ses pulsions de mort retournaient là où, depuis une décennie, il avait entrepris de les laisser pourrir. Et il commençait même, malgré lui, à s'émerveiller : ici brillait la devanture d'un antiquaire spécialisé dans les meubles anglais de l'époque victorienne ; là, derrière les boiseries anciennes, c'était un bouquiniste, peut-être

l'ami du père d'Agathe, qui exposait quelques merveilles contemporaines de Louis XIV ; plus loin encore, un marchand de tableaux proposait des dessins préparatoires du XVIIIe siècle. L'ostentation des abords du lac s'était éloignée. Ici, tout semblait authentiquement beau. Les façades étroites, un peu hollandaises, présentaient toutes quelque particularité intéressante et Marc, tout à coup, s'en voulut un peu de presser le pas au lieu de s'y attarder… Il avait enfin recouvré sa sérénité.

À une heure moins dix, il atteignit les platanes effeuillés qui occupaient le centre de la petite place du Bourg-de-Four. Là, au commencement d'une charmante ruelle pavée qui piquait vers le lac, les ardoises du Pied-de-Cochon revendiquaient une cuisine familiale comme il l'aimait.

Une clochette tinta lorsqu'il poussa la porte. Le cadre, sans prétention, rappelait un peu les bouchons lyonnais : la faïence, les vieux portraits accrochés, les poutres peintes fleuraient bon la chaleur humaine. On était loin des Bergues, des milliardaires et des m'as-tu-vu. Et Marc en était ravi.

À peine avait-il pris place à une petite table que la porte s'ouvrit à nouveau sur la rue et qu'Agathe, radieuse, fit une entrée remarquée. Pendant une poignée de secondes, les deux serveurs suspendirent leurs mouvements ; au fond de la salle, un petit vieux qui déjeunait faillit s'étouffer ; et un cuisinier, surgi des coulisses en s'essuyant les mains, se tordit le cou pour mieux admirer la créature qui venait de s'immobiliser devant un jeune homme ébouriffé.

Marc, surpris, éprouva un soupçon de fierté, mêlée d'un sentiment diffus de malaise ; car, même en toute amitié, il lui fallait bien reconnaître que le charme d'Agathe frisait le surnaturel.

Jetant son *trench* sur la banquette, elle s'assit en face de lui ; son tailleur bleu marine, aussi, était un régal pour les yeux. Mais, comme elle se penchait pour lui

faire la bise, une inquiétude soudaine traversa son regard :

— Dis-moi… Tu as dormi, la nuit dernière ?

— Un peu, répondit Marc, le sourire usé.

— Tu es si pâle… Tu as pris froid ?

— Non, non ! J'ai un peu travaillé, c'est tout… Et j'ai oublié d'aller me coucher. Ce sont des choses qui arrivent, tu sais…

— Je préfère ça… Mais… Peut-on savoir sur quoi tu as travaillé ?

— Toi d'abord. Comment s'est passée ta matinée ?

— Pas trop mal. Ils ont examiné la rentabilité des destinations ouvertes l'an dernier, sur mes conseils. Heureusement, je m'en suis bien tirée. Tout est rentable. On me demande même de prendre davantage de risques, à l'avenir… Et, pour cette année, mes propositions ont toutes été acceptées !

Marc joignit les mains sur la table, comme pour esquisser un geste d'applaudissement.

— Félicitations ! Mais, au fond, la seule chose qui m'étonne… C'est qu'ils aient pu en douter !

Agathe cligna de l'œil.

— Tu dois avoir de bonnes raisons pour me flatter ainsi… Je me trompe ?

Un serveur, un peu intimidé, interrompit la conversation pour prendre les commandes. Elles furent expédiées : deux plats du jour, et un vin qu'on lui laissa le soin de choisir lui-même.

— Alors ? renchérit Agathe.

— Alors… Voilà.

Marc fouilla dans la poche intérieure de sa veste. Il en extirpa délicatement une enveloppe aux armes des Bergues, qu'il ouvrit avec emphase, et déplia sur la table le feuillet jauni à l'en-tête de l'*Ahnenerbe*. Agathe hocha la tête et fronça les sourcils. Puis elle parcourut le texte avec attention, marmonnant en allemand et suivant les lignes du bout du doigt. Marc, faute de mieux, tentait d'étudier ses expressions, qui ne semblaient guère enthousiastes.

Enfin, la jeune femme se redressa.

21

— Où as-tu trouvé ça ? demanda Agathe simplement.

— Dans ma chambre… Je t'expliquerai. Mais… Peux-tu me dire ce que ça signifie ?

— Ah ! Mais comment veux-tu que je le sache ?

— Je croyais que tu parlais l'allemand ?

— Et alors ? Ce n'est pas pour autant que je vois de quoi il est question… Il n'y a rien de clair là-dedans ! Et toi, qu'en penses-tu ?

Le serveur passa furtivement déposer deux assiettes fumantes, et verser un peu de vin rouge dans les verres. Lorsqu'il fut reparti sur la pointe des pieds, Marc souriait.

— Moi, je ne comprends pas l'allemand, articula-t-il lentement. L'anglais, oui ; l'italien, pas trop mal ; même le latin ; mais pas l'allemand !

— Ah ! s'esclaffa Agathe. Je croyais que…

— Eh non…

— Je vois ! Désolée pour le malentendu… Mais… Pourquoi n'as-tu pas utilisé un traducteur automatique, sur Internet ?

Marc la regarda, interloqué. À vrai dire, il ignorait que de telles choses existaient.

— Bon… ajouta-t-elle. Eh bien voici la traduction :

20 septembre 1944

Cher Professeur !

Je viens d'être appelé sur un autre théâtre d'opérations. Dans quelques jours, il me faudra donc quitter la forteresse, dont la situation, en dépit des actions punitives que j'ai menées récemment, me paraît très préoccupante : en plus du récent enlèvement et des attaques terroristes de la résistance locale, on redoute un probable débarquement anglais dans les semaines qui viennent.

C'est pourquoi j'ai ordonné la cessation des activités de Merkur.

Je ne doute pas que vous comprendrez les raisons qui ont motivé ma décision. Sachez que mon vœu le plus cher est que nous puissions revenir prochainement à une situation normale ; pour cela, je viens de mettre le nécessaire en lieu sûr. L'accès par la mer est désormais impraticable. Mais le chemin que vous connaissez, mieux que personne, demeure accessible, grâce aux codes que je vous ai envoyés.

Heil Hitler !

MUELLER.

Agathe releva la tête.

— Voilà, c'est tout, conclut-elle. J'ai un peu de mal à voir où ça nous mène !

Marc, dubitatif, semblait perdu dans ses réflexions. Y avait-il un rapport quelconque avec ce qu'il avait lu sur Internet, la nuit précédente ? Non. Décidément, cela ne lui rappelait rien.

— Moi aussi, répondit-il gravement.

— Alors, peux-tu me dire au moins où tu as trouvé cette feuille ?

Le jeune homme se lança dans un résumé, un peu enjolivé, des circonstances de sa découverte – sa chute sur le tapis de la chambre, notamment, s'y transforma en un bond savamment calculé. Il raconta aussi que, dans la matinée, il avait entrepris de compter l'argent que contenait la pochette. Les liasses représentaient environ 15 000 euros, et autant de francs suisses. Les billets paraissaient authentiques et avoir déjà servi. Agathe, les yeux brillants, l'écoutait attentivement. Lorsqu'il eut terminé son récit, elle reprit la parole :

— Penses-tu que cette pochette ait été cachée là par ton ami ?

— Je le suppose. Le service de chambre doit contrôler le bon fonctionnement de toutes les lampes, lorsqu'un client quitte l'hôtel, et les remettre en état si nécessaire… N'est-ce pas ?

— C'est certain. Je suis bien placée pour savoir qu'on ne plaisante pas avec les détails, dans ce genre d'établissement.

— Et ça expliquerait aussi pourquoi on a fouillé ma chambre pendant que nous dînions, hier soir…

Agathe haussa les sourcils.

— On a fouillé ta chambre ? Tu en es sûr ?

— Certain. Quelques objets ont changé de place, dans mes tiroirs. C'était assez discret… Mais ça ne m'a pas échappé.

— Et… T'a-t-on volé quelque chose ?

— Non ! Ce qui m'incite à conclure que c'était cette pochette qu'on cherchait. Pour l'argent, pour la lettre, ou pour les deux… Car, si la lettre et l'argent ont été ainsi réunis, c'est qu'ils sont liés d'une manière ou d'une autre, tu ne penses

pas ?

— C’est possible, mais… Quel serait-il, ce lien ?

— J’ai envisagé toutes sortes d’hypothèses à ce sujet – et même que l’on ne soit pas venu chercher cette pochette en mon absence… Mais la déposer.

Agathe cligna des yeux :

— Mais pourquoi aurait-on voulu te donner cet argent, et cette lettre ? Et surtout d’une manière si… originale ? Car tu aurais fort bien pu ne pas inspecter ce plafonnier…

Marc soupira.

— Cela n’aurait aucun sens, évidemment. C’était juste pour te dire à quel point je me suis creusé la cervelle, pour tenter de comprendre quelque chose à cette affaire… Mais qu’aucune de mes idées n’a débouché sur une interprétation satisfaisante. Ah, et pour compliquer ce mystère, j’ajoute qu’un certain Constantin, soi-disant un ami de Georges, a tenté de me joindre hier soir à l’hôtel, par téléphone… Sans me laisser de message !

— Ce serait lui, ton cambrioleur ?

Marc haussa les épaules, en signe d’ignorance. Constantin avait-il voulu s’assurer que la suite 418 était vide, avant de s’y introduire ? Mais, si tel avait été le cas, pourquoi aurait-il commis la bêtise d’indiquer son nom à la réception de l’hôtel ? Ou se serait-il agi de quelqu’un qui aurait voulu se faire passer pour le mystérieux Crétois ? Quelle que soit la direction vers laquelle ses pensées se tournaient, Marc se heurtait aussitôt à des murs en béton armé.

À nouveau, la jeune femme se pencha sur le document et le parcourut en fronçant les sourcils. Marc la regardait réfléchir en écoutant ses commentaires.

— De plus, reprit-elle, elle ne nous apprend pas grand-chose, cette lettre… En

septembre 1944, un certain Müller, un nazi, a écrit à cet Américain, Thorwald, qui semble avoir travaillé pour le *Metropolitan Museum of Art*. Et il y a ce curieux en-tête, *Deutsches Ahnenerbe*… De quoi s'agit-il ?

Marc exposa les éléments qu'il avait pu réunir sur l'Institut et ses activités.

— D'après le contenu de cette lettre, ajouta-t-il, il me semble évident que ce Thorwald se trouvait du côté de ceux qui craignaient un débarquement anglais, on ne sait où – et qui écrivaient « *Heil Hitler*. » Et j'imagine que les Américains, en 1944, n'étaient pas nombreux à travailler pour l'*Ahnenerbe*.

— Alors… Ce bonhomme serait un traître, un espion, quelque chose dans ce genre ?

— Ça me paraît probable. Et je me dis que… C'est peut-être une des raisons pour lesquelles ce document attire des convoitises.

— Des convoitises ? Mais ce Thorwald doit être mort et enterré depuis longtemps ! coupa Agathe.

— En effet : il est décédé en 1944.

— Alors, en quoi cette lettre pourrait-elle avoir encore une telle importance ?

Marc but une gorgée de vin, et poursuivit ses réflexions à haute voix :

— Supposons que Thorwald ait eu des enfants.

Agathe opina.

— Supposons aussi, continua-t-il, le front plissé, que l'un d'eux occupe aujourd'hui un poste très important. Dans l'administration américaine par exemple ; ou aux Nations— Unies, ou à l'OTAN, que sais-je encore… N'y aurait-il pas là de quoi briser sa carrière ?

— Et… Ton ami l'aurait fait chanter, c'est ça ?

Marc cligna des yeux en signe d’assentiment.

— Oui, poursuivit Agathe, songeuse, cela pourrait expliquer les liasses de billets et le changement soudain de son train de vie…

— C’est la conclusion qui me paraît s’imposer, depuis que tu m’as donné la traduction de la lettre.

La moue de Marc se fit perplexe.

— Mais nos hypothèses sur Thorwald ne nous disent pas à quoi s’affairait son copain Müller, murmura-t-il.

Agathe se pencha à nouveau sur la lettre :

— Voyons : « Je viens d’être appelé sur un autre théâtre d’opérations… »

— C’est un militaire.

— Apparemment. Et puis il y a aussi « les actions punitives que j’ai menées récemment », et « j’ai ordonné… »

— Un type important, sans doute.

— C’est aussi ce que je pense.

— Je vais approfondir mes recherches. Et, lorsque j’aurai trouvé la biographie de cet individu, ses allusions à des enlèvements et à une forteresse s’éclairciront peut-être… Quant à ce qu’il entend par « *Merkur* », qu’en penses-tu ?

Agathe redressa la tête. Malgré lui, Marc remarqua que ses yeux verts jetaient des éclats dorés.

— Là, je donne ma langue au chat.

Il fit mine de se concentrer.

— Ce mot a une signification particulière, en allemand ?

— *Merkur* signifie simplement « mercure. » Le métal, le dieu, la planète… Comme en français. En tout cas – Agathe se pencha à nouveau sur le feuillet, et pointa la phrase du doigt –, ce n'est pas quelque chose qui peut « cesser ses activités. »

— Alors c'est un nom de code, soupira Marc.

L'index toujours tendu sur le papier, Agathe désigna la fin de la lettre :

— Et il écrit qu'il a « mis le nécessaire en lieu sûr », en espérant « revenir prochainement à une situation normale. » Mais aussi qu'un chemin « demeurait accessible », alors que « l'accès par la mer » était « impraticable »… À quoi pouvait-il faire allusion ? Où pouvait-on se rendre à la fois par la mer et par la terre ?

Marc écarta les bras en signe d'ignorance, et se passa la main dans les cheveux.

Subrepticement, le serveur s'approcha, puis se retira sans bruit, l'air déçu : les deux assiettes de bœuf bourguignon ne fumaient plus, mais elles étaient intactes.

Alors, machinalement, Agathe commença à enrouler quelques tagliatelles autour de sa fourchette. Sans lever les yeux, elle développa son raisonnement :

— Il serait utile d'en apprendre davantage sur ce Thorwald… Puisque tu travailles dans un musée, tu as sans doute des relations au *Metropolitan Museum* ?

Le regard de Marc s'éclaira soudain.

— Mais oui ! Quelle bonne idée… Je vais demander à ma hiérarchie d'entrer en contact avec leur service des archives !

— Parfait !

Agathe hésita un instant ; puis elle ajouta, un peu timidement :

— Ta hiérarchie… C’est bien cette Katherine, dont tu m’as parlé hier soir ?

— Oui, c’est elle…

— J’imagine qu’elle n’a rien à te refuser !

Marc ne sut comment interpréter cette remarque. Mais, très vite, la jeune femme changea de sujet, les yeux à nouveau fixés sur son assiette.

— Je pense à autre chose… dit-elle, un ton plus bas. Si cette organisation nazie a réellement écrit à un professeur américain pendant la guerre… Crois-tu qu’elle lui aurait envoyé cette lettre par la poste ?

Marc se redressa, comme inspiré.

— Certainement pas, tu as raison… Mais encore ?

— Je me dis que ce document n’est peut-être pas celui qui a été transmis à Thorwald. Physiquement, j’entends. Il ne porte d’ailleurs aucune signature manuscrite.

— Donc ?

— Soit cette lettre est une copie… Soit son contenu a été transmis par un autre moyen : par radio, par téléphone, par microfilm, que sais-je…

— Probablement. Mais je ne vois pas…

— Donc, si je ne me trompe pas, trancha-t-elle, ce document a été conservé par son expéditeur. Ce qui laisse imaginer…

— … Qu’ils en ont gardé d’autres ? Tu penses à des archives ? acheva Marc, le regard ardent.

— Exactement. Du moins, c’est une possibilité…

Les yeux d’Agathe pétillaient, et Marc crut y distinguer un peu de fierté. Lui-

même s’en voulait un peu de ne pas avoir songé à cela.

— Alors, répondit-il lentement, il faut consulter ce qu’il reste des dossiers de cet Institut ; de cette *Ahnenerbe*.

Agathe acquiesça en silence.

— Je vais retrouver le nom du château où leurs archives devaient être conservées pendant la guerre, ajouta-t-il : Walwasburg, ou quelque chose dans ce genre-là… Je l’ai lu sur Internet – mais les noms allemands s’impriment difficilement dans ma mémoire.

Elle s’adossa à la banquette, et cligna de l’œil.

— Alors, si tu acceptes… Je peux peut-être leur écrire ? En allemand, bien sûr…

Marc esquissa un sourire.

22

De : Katherine Rochefort-Bollinger <krb@musee-moyenage.fr >

À : Archives MMA <archives@metmuseum.org >

Sujet : Demande de renseignements

Monsieur le Conservateur et Cher Collègue,

Je me permets de vous distraire de vos obligations, que je sais nombreuses, pour vous demander quelques informations qui me seraient utiles.

Selon des renseignements qui m'ont été communiqués, un certain professeur William B. Thorwald a exercé la fonction de conservateur au Metropolitan Museum of Art dans les années 1940, époque à laquelle il aurait entretenu une correspondance avec un dénommé Müller. Je n'ai pu, cependant, obtenir d'autres détails sur ces deux personnes.

Aussi vous serais-je infiniment reconnaissante si vous pouviez me faire parvenir une notice biographique concernant le professeur Thorwald, ainsi que les éléments qu'il vous sera possible de réunir sur ses relations avec ce monsieur Müller.

En vous remerciant par avance de l'attention que vous voudrez bien porter à ma requête, je vous prie de croire, Monsieur le Conservateur et Cher Collègue, à l'assurance de ma considération distinguée.

Katherine Rochefort-Bollinger

Conservatrice en Chef

Musée du Moyen Âge

Thermes et Hôtel de Cluny,

6, place Paul-Painlevé,

F-75005 Paris

Katherine leva la tête au-dessus de son écran, cherchant sa secrétaire du regard. Chacune occupait une extrémité du grand bureau qui, avec son plafond voûté et ses parois en pierre vive éclairées du sol, évoquait une crypte médiévale. À l'autre bout de la longue pièce, baignée de lumière orangée, Henriette frottait énergiquement les touches de son clavier avec un chiffon imbibé de savon liquide garanti 100 % biologique. Engoncée dans une sorte de poncho multicolore d'inspiration vaguement inca, elle lui tournait le dos, absorbée par sa tâche.

La conservatrice l'observa en silence, et, comme d'habitude, avec une pointe de perplexité. Henriette était une vieille fille difficile à dater : ses cheveux filasse teintés d'étain indiquaient qu'elle devait avoir dépassé la cinquantaine, encore que son embonpoint et son style vestimentaire, librement inspiré des *hippies* de Woodstock, aient un peu brouillé les cartes. Derrière ses grandes lunettes rondes, la secrétaire lui semblait perpétuellement étonnée de vivre dans un monde si trépidant : elle aurait sans doute préféré élever des chèvres dans le Larzac ou des moutons en Patagonie, si elle avait pu maîtriser son destin ; mais l'issue d'un concours administratif en avait décidé autrement et, depuis presque trente années, elle tapait les lettres des conservateurs du musée. Après tant d'autres, le tour de Katherine était venu de bénéficier des services d'Henriette ; mais elle ne s'en plaignait pas trop : malgré son esprit parfois retors, et l'indécrottable habitude qu'elle avait de lui emprunter les livres qu'elle déposait sur son bureau

sans la prévenir, la secrétaire ne manquait pas de zèle, et traquait les fautes d'orthographe et les grains de poussière avec la même maniaquerie.

— Croyez-vous qu'il soit absolument nécessaire d'écrire en anglais ? interrogea finalement la conservatrice. Ne seront-ils pas capables de dégoter un dictionnaire, dans leur musée ?

Henriette s'interrompit et, derrière ses lunettes immenses, coula un regard entendu vers l'autre bout de la salle.

— Les Américains sont assez francophiles, répondit-elle. Mais notre cuisine les inspire davantage que notre langue, en général… Et puis, si c'est pour Georges, et pour Marc, je crois qu'il vaut mieux mettre toutes les chances de notre côté.

Malgré elle, Katherine se renfrogna. Henriette avait la détestable habitude de s'immiscer dans la vie d'autrui, et dans la sienne en particulier. La secrétaire ne connaissait Georges et Marc que depuis quelques mois, mais, à l'entendre, elle n'avait jamais eu d'amis plus proches que ces deux-là.

— Les Américains me fatiguent, répliqua Katherine, sèchement.

— Ah bon ? répondit Henriette sur un ton distrait.

Elle avait déposé son chiffon et faisait mine de se concentrer sur l'écran de son ordinateur qui affichait, derrière les icônes des applications, le portrait de son chien, un Teckel à poils durs nommé Marcel.

— J'ai passé la soirée d'hier dans un cocktail rempli d'Américains, continua la conservatrice. Et à la manière dont ils m'ont collée, je peux vous assurer qu'il n'y a pas que la cuisine qui les intéresse, en France !

— Les hommes sont les mêmes partout, rétorqua la vieille fille en haussant les épaules.

— Vous savez que ce n’est pas une nouveauté, ce que vous me dites… Mais certains sont pires que d’autres, croyez-moi !

— Ah ? lâcha Henriette nonchalamment.

— Je ne parvenais pas à me défaire de ces obsédés ! renchérit Katherine. Vous vous rendez compte ?

La secrétaire cliquait sur le bouton de sa souris.

— Il y en avait un, surtout, de l’*Art Institute* de Chicago – ou était-ce du *Museum of Fine Arts* de Boston ? —, qui se prénommait Cornell, ajouta Katherine. Comment voulez-vous être séduite par un homme qui s’appelle Cornell ? Je vous le demande !

Henriette pouffa.

— Et le Cornell en question m’a poursuivie jusqu’à la portière de mon taxi, qu’il ne voulait pas lâcher ! Par-dessus le marché, il empestait l’alcool, ce diable… Il avait tant picolé qu’il en était devenu bègue, et je ne vous parle pas de son affreux accent de Boston, ou de Chicago – ou d’ailleurs, allez donc savoir, avec ce genre d’individu ! S’est-il soucié de savoir si je le comprenais ? Pas le moins du monde ! Et, à présent, il faudrait que je traduise mes e-mails pour qu’un de ses collègues, sûrement aussi détraqué que lui, daigne me répondre ?

Henriette avait une longue habitude des monologues enflammés de Katherine sur les thèmes les plus variés. Mais, cette fois, le sujet lui tenait à cœur.

— Si j’ai bien compris la question de Marc, osa-t-elle en fixant son écran, il s’agit de déterminer ce que Georges avait découvert… Et qui lui a sans doute coûté la vie.

Katherine se tint coite.

— Alors, reprit la secrétaire, je crois qu'il faudrait mettre vos sentiments de côté. Et puis, Marc semble avoir fait d'étranges découvertes, à Genève… Quand il en a parlé au téléphone…

Une fois de plus, Katherine se maudit d'avoir utilisé le haut-parleur lorsque Marc l'avait appelée. Agacée, elle lança soudain :

— Bon, je le traduis, ce message, ou pas ?

Henriette leva les yeux au ciel.

— C'est à vous de voir. Mais si vous souhaitez une réponse rapide, je crois que cela vaudrait mieux.

La secrétaire, toujours fixée sur la photo de Marcel, serra les dents et ajouta, comme pour elle-même :

— Cela dit, ce n'est que mon avis, qui ne vaut sans doute pas grand-chose.

Katherine grommela quelques jurons presque inintelligibles, dans lesquels il était question de la nation américaine, de sa langue, de ses ressortissants et de ses conservateurs de musées en particulier.

— Vous n'avez pas idée de ce qu'on me demande, conclut-elle… Tout récemment, j'ai même été contactée par un trafiquant notoire, qui souhaiterait me rencontrer dans quelques jours.

— Pas Froebe, quand même ? demanda Henriette en se redressant sur son siège.

— Eh si. Lui-même.

Cette fois, la secrétaire se tourna de trois-quarts.

— Et… Que vous veut-il ?

Katherine parut hésiter.

— Il aurait un manuscrit du XIVe siècle à nous vendre, répondit-elle enfin.

— De provenance douteuse, évidemment ?

— Évidemment.

Bien sûr, Katherine avait approfondi ses connaissances sur Internet avant de prendre une décision. Dans le microcosme du commerce des antiquités, la réputation de Dieter Froebe sentait le soufre. Car, si la qualité exceptionnelle des pièces qu'il vendait était mondialement célèbre, ses sources d'approvisionnement l'étaient beaucoup moins. Il disposait apparemment d'un très vaste réseau d'agents dispersés dans les pays du pourtour de la Méditerranée, qui le renseignait sur les pièces dignes d'intérêt. Parmi celles-ci, beaucoup étaient manifestement soustraites à des fouilles archéologiques régulières, ou étaient le produit de sondages clandestins. Il se trouvait toujours, cependant, quelqu'un de haut placé pour attester la légalité de la revente : Froebe cultivait en effet une clientèle de personnalités respectables qui l'avait, plus d'une fois, tiré d'affaire lorsque l'ombre d'une mise en examen avait plané sur ses activités. Son palmarès affichait donc une longue liste de non-lieux pour insuffisance de preuves.

L'individu possédait quatre galeries d'antiquités en Europe, une aux États-Unis, et venait d'en ouvrir une autre au Japon… Mais les rumeurs qui couraient sur Froebe dépassaient le cadre du trafic d'antiquités. Selon les sources, on le disait homme à femmes, séducteur invétéré, voire obsédé sexuel.

— Mais je vais décliner son invitation, trancha soudain Katherine.

La secrétaire opina sombrement. Elle parut chercher une réplique adéquate, mais n'en trouva pas. La conservatrice, elle, se rassit devant son ordinateur. Ouvrant une autre fenêtre, elle soupira et commença un nouveau message :

Dear Curator,

…

23

Sitôt assis dans le TGV qui filait vers Paris, Marc avait senti que le moment était venu de dresser le bilan de son bref séjour à Genève. Mais cette perspective l'accablait tant qu'il avait d'abord songé à son trajet en sens inverse : le paysage glauque des campagnes françaises, la vieille et son dentier, la jeune rebelle aux yeux cerclés de noir. À l'exception des champs désolés qui défilaient, et qui n'avaient pas gagné en gaieté, tout cela lui était apparu affreusement lointain… Depuis son départ précipité, dimanche matin, il n'avait pourtant passé que deux nuits aux Bergues, avant de prendre le chemin du retour, mardi soir ; mais tant de surprises s'étaient succédé pendant ces trois jours qu'il avait presque perdu la notion du temps.

Le grand type roux qui avait pris place à côté de lui, côté couloir, suçotait un bonbon en émettant des bruits animaux, et le wagon était bondé. La tempe collée à la fenêtre, Marc s'attardait sur l'image de l'adolescente aperçue à l'aller. Et ses pensées, naturellement, se concentrèrent sur Anna. Jamais, songea-t-il, il n'avait croisé de personnalité plus déconcertante. Il se remémora le déguisement de petite fille modèle qui, en un clin d'œil, avait remplacé les hardes de rebelle ; les *piercings* qui semblaient s'être résorbés dans son épiderme sans laisser de traces ; et même le regard atone de la jeune femme, qui avait paru s'animer de lueurs inédites tandis qu'elle s'apprêtait à partir pour Athènes. C'était alors qu'elle lui avait annoncé qu'il devait savoir « quelque chose d'essentiel », et qu'elle attendrait sa réponse, le jour de l'enterrement… Dès lundi soir, le corps de Georges s'était envolé vers sa Crète natale, et la cérémonie était prévue pour jeudi. Marc disposait donc de moins de 48 heures pour découvrir ce qu'il pouvait savoir, avant de retrouver la jeune Grecque.

Cependant, c'était Agathe qui avait constitué l'élément inattendu de la galerie de personnages qu'il avait découverte, au cours de ces trois derniers jours.

Il jeta un regard à sa petite valise, dont l'extrémité dépassait du plateau de plexiglas, au-dessus de lui. Elle contenait le livre précieux qu'elle lui avait offert, et dont il n'avait su comment la remercier. « Je serais heureuse si ça pouvait être le début d'une amitié », avait-elle déclaré. Elle avait eu l'air sincère ; contrairement à Marc, qui avait alors commencé à regretter de n'avoir pas été plus entreprenant : pour un homme, tisser des liens d'amitié avec une aussi jolie femme ne peut être qu'une expérience dégradante. Aussi s'en voulait-il de n'avoir pu faire plus, ou mieux. Mais, s'il s'était gardé d'agir autrement, c'était évidemment parce que le secret qu'il avait partagé avec Georges n'était que trop remonté à la surface. Et, depuis sa crise de violence du pont de la Machine, il avait compris que, malgré les innombrables précautions qu'il avait prises, il était demeuré vulnérable.

Pourtant, ce qui s'était produit dix ans plus tôt ne lui apparaissait plus, désormais, que par bribes : des séries de flashes stroboscopiques, inattendus et ravageurs, qui donnaient de son passé des images aussi crues que perturbantes. Mais, à présent, il peinait à s'y reconnaître vraiment. Sans doute son esprit torturé avait-il distordu les faits au fil des années, pour mieux leur survivre… Aussi n'était-il plus très sûr de la chronologie exacte des évènements ; ni même, parfois, de leur réalité.

Toutefois, il n'avait jamais pu douter de la date : le 27 juin 2007. C'était un soir moite et étouffant. Pour autant qu'il s'en souvienne, la nuit peinait à tomber, et le ciel s'irradiait encore d'une intense clarté orangée. Sereinement, il faisait les cent pas dans son petit salon, dont il avait ouvert toutes les fenêtres. Le fumet montant des restaurants, en contrebas, se mêlait aux effluves des gaz d'échappement dans un souffle tiédasse qui se répandait dans l'appartement, et

de la rue montaient les clameurs des étudiants faisant la noce, car les premiers résultats des examens venaient de tomber. Malgré la médiocrité des siens, il se sentait bien. À quelques mètres de lui, dans la salle de bains, Nadine se rafraîchissait sous une douche glacée. Ce soir-là, il l'avait invitée à dîner au restaurant pour fêter leurs quatre mois de vie commune.

Sur le petit bureau, l'écran de l'ordinateur de Nadine était demeuré allumé, dessinant un rectangle blafard. Puis un son avait retenti, annonçant l'arrivée d'un nouveau message. Sans même y penser, Marc s'était dirigé vers la machine, avait tendu le cou vers les mots qui s'y affichaient : en deux lignes salaces, le professeur Costin se disait pressé de pouvoir à nouveau caresser les fesses de la belle Allemande, comme il prétendait l'avoir fait quelques heures plus tôt.

En dix ans, Marc avait usé ce souvenir jusqu'à la trame, et c'était à peine s'il parvenait à se rappeler de ce qu'il avait ressenti alors. L'impression qu'il conservait était celle d'un violent étourdissement, accompagné de suffocation et de tachycardie : les convulsions désespérées d'un poisson brusquement tiré hors de l'eau.

Cependant, il lui semblait encore entendre le crépitement des gouttes qui, dans la salle de bains à la porte entrouverte, s'écrasaient dans la cabine de douche. Il avait songé au trajet de l'eau, ruisselant sur le corps nu de Nadine, aux endroits mêmes où, peu de temps auparavant, le vieux porc avait dû promener ses grandes mains fébriles.

La logique aurait voulu qu'il attende que Nadine vienne le rejoindre pour l'interroger et, peut-être, crever cet abcès… Mais il n'en avait pas trouvé le courage. Au lieu de cela, il avait enfilé un blouson, et quitté l'appartement sans réfléchir davantage.

Dans la rue des Écoles encore tiède, des groupes d'étudiants convergeaient

vers le boulevard Saint-Michel, ses bars et ses restaurants. Un parfum d'insouciance flottait dans l'air du crépuscule, comme si Paris venait d'être libérée à nouveau, et que De Gaulle s'apprêtait à y prononcer un discours.

Marc, sans trop savoir ce qu'il faisait, avait emboîté le pas à une dizaine de joyeux braillards, qu'il avait suivis à distance jusqu'à la station Cluny-La-Sorbonne. Puis, sous l'effet d'une impulsion, il s'était engouffré à son tour dans le souterrain.

Quelques changements de métro plus tard, il avait débouché sur la place du Maréchal-Juin où quelques vieux, comme d'habitude, s'attardaient sur les bancs du petit square. Il avait ensuite remonté le boulevard Péreire, avant de sonner chez Georges. Les chances étaient minces pour que son ami soit encore chez lui, à cette heure… Mais, contre toute attente, c'était le cas.

Marc perçut un grincement, sur sa droite : un Malgache en uniforme bleu nuit, poussant nonchalamment un charriot chargé de sandwiches et de café en poudre, vendus au prix du homard et du safran, passait à côté du rouquin qui suçait encore, à grand bruit, l'un de ses bonbons. Marc aurait eu besoin d'un café, mais il se garda de lever la main, laissant l'employé poursuivre sa tournée vers la queue du train. Il referma les yeux.

Dès qu'il avait pénétré dans l'immeuble aux relents de moisissure, il s'était senti déchargé d'un fardeau ; comme si Georges, qu'il tenait pour un gourou en ce qui concernait les femmes, avait eu le pouvoir de tout arranger ou, mieux, de faire en sorte que le malheur ne soit jamais arrivé. Paradoxalement, car il n'était venu que pour cela, il avait éprouvé un sentiment de honte à l'idée de lui raconter ce qu'il venait d'apprendre : s'il s'était montré digne d'elle, Nadine se serait-elle laissée tenter par une coucherie avec ce vieillard ?

Lorsqu'il avait pris pied sur le palier du troisième étage, il avait constaté que Georges s'apprêtait à descendre pour retrouver, à l'autre bout de Paris, l'une de ses innombrables conquêtes ; mais, en apercevant Marc, le Crétois avait rouvert sa porte, jeté sa veste sur son clic-clac ouvert, et avait invité son ami à s'asseoir par terre devant la table basse. En s'exécutant, Marc avait promené autour de lui un regard curieux : outre l'amas confus d'objets et de vêtements qui jonchait le canapé-lit, le studio avait tout des écuries d'Augias : verres à moitié vides sur la table basse et sur l'évier, paquets froissés de chips et de cigarettes traînant sur la moquette, infecte odeur de tabac froid. À l'évidence, Georges se moquait autant de l'hygiène que du décor. Il ne s'était d'ailleurs pas foulé pour personnaliser le meublé qu'il occupait : le seul élément décoratif était un gigantesque drapeau grec aux couleurs fanées, punaisé au-dessus du lit.

Marc se rappelait que Georges, à cet instant, avait ouvert son petit frigo, et que son ami lui avait paru plus grand encore qu'à l'accoutumée. Enfin le Grec, deux bières en main, était revenu s'asseoir en tailleur de l'autre côté de la petite table et, le visage grave, avait demandé simplement :

— Nadine ?

Marc avait opiné en soufflant dans un mouchoir en papier. Georges avait soupiré, s'était allumé une cigarette et avait avalé une gorgée de bière.

— Elle est partie ? s'était-il enquis en expirant un panache de fumée vers son drapeau défraîchi.

— Non… C'est moi qui viens de partir, avait répondu Marc en esquissant un sourire navré.

Il se souvenait encore combien la présence de Georges lui avait réchauffé le cœur ; il avait d'ailleurs abandonné toute pudeur, en lui rapportant ce qu'il avait eu le malheur de découvrir sur l'ordinateur de Nadine.

— Le fumier… avait conclu le Grec en serrant sur la table un poing de la taille d'un melon. Et… Que comptes-tu faire ?

— Je n'en sais rien. Je ne peux pas me passer d'elle…

Georges avait haussé un sourcil, et Marc s'était repris :

— Enfin, je ne crois pas… Je ne crois pas que j'en sois capable. Sincèrement.

En une bouffée, le Crétois avait grillé un tiers de sa Camel, et il avait soudain paru se rembrunir.

— Tu veux la récupérer, c'est ça ? Qu'elle le quitte, et que vous continuiez comme si de rien n'était ?

Marc avait baissé les yeux, en signe d'assentiment ; bien qu'il ait entrevu une autre solution, qu'il n'osait pas énoncer à voix haute.

— Je ne sais pas comment traduire cela en français, avait dit lentement Georges. Mais, chez moi, nous avons une sorte de proverbe – une maxime, si tu veux –, qui signifie à peu près ceci : « un pot cassé et recollé ne sera jamais un pot neuf. » Tu vois où je veux en venir ?

Marc ne le voyait que trop bien. C'était d'ailleurs cette pensée qui l'avait conduit à envisager l'autre solution. Il avait encore détourné le regard.

Le Grec l'avait longuement dévisagé, avant d'écraser son mégot dans un vaste cendrier déjà plus que comble.

— Admettons qu'elle le quitte, avait-il lancé d'un ton lugubre. Te sens-tu vraiment prêt à passer chaque minute à te demander si elle n'est pas en train de remettre ça avec un autre ? Elle l'a fait, elle peut le refaire. Les femmes sont ainsi… Alors ?

Marc avait secoué la tête, l'air impuissant.

— Alors ? avait insisté Georges.

— Alors… Je ne peux pas… Je crois que je ne peux pas… Vivre sans elle, avait-il ânonné comme on récite une sourate du Coran. Ce faisant, il avait cherché du regard la porte-fenêtre, grande ouverte sur la cour intérieure. Comme si l'air, soudain, lui avait manqué.

Le Crétois s'était levé, la mine grave. Marc, toujours assis par terre, dépassait à peine la hauteur de ses genoux.

— Tu ne serais pas le premier crétin à se suicider pour une connerie pareille, avait-il déclaré en prélevant une autre cigarette dans l'un des paquets entamés qui traînaient sur son lit.

Marc avait tressailli en entendant le mot qu'il n'avait pas osé prononcer… Mais qui lui apparaissait comme la seule solution digne de ce nom ; car, quelque part dans son esprit perturbé, la culpabilité que ce geste pouvait susciter chez Nadine lui apportait même un peu de réconfort.

— Tu es un con, mon ami ! avait tranché Georges en se rasseyant, sa cigarette au bec.

— C'est facile à dire, avait rétorqué Marc sèchement.

Pour autant qu'il s'en souvienne, il s'était même apprêté à quitter les lieux. C'est alors que Georges lui avait jeté un curieux regard, qui l'avait incité à se rasseoir.

— Tout ce qu'il te faut, avait déclaré posément le Grec, c'est rendre la justice. Comme ça se fait chez moi.

— Ce qui signifie ?

— Qu'on va s'occuper du vieux. Lui faire payer ce qu'il a fait. Alors, je peux te promettre que tu te sentiras mieux. Et que tu vas rester en vie, mon ami !

Pour appuyer ses derniers mots, Georges lui avait serré l'épaule ; il était ensuite allé leur chercher deux autres bières.

24

Le grand rouquin venait d'enfourner un autre bonbon dans sa bouche aux contours caoutchouteux. Il le savourait avec tant d'enthousiasme que Marc, dont le regard survolait les champs en friche qui défilaient au-dehors, crut un instant qu'un chien lapait sa gamelle sur le siège voisin du sien. Cet abominable bruit de succion, plus obsédant que le goutte-à-goutte d'un robinet mal fermé, aurait dû l'exaspérer au point d'interrompre toute réflexion. Mais le jeune homme, malgré lui, s'était enfermé en lui-même : prisonnier de ses émotions, il continuait d'assister, impuissant, à la projection de son propre film d'horreur.

Cette nuit de juin 2007, il avait dormi chez Georges, à côté de son ami : le lit faisant office d'espace de rangement – ou, du moins, de stockage —, ils s'étaient étendus à même la moquette constellée d'auréoles douteuses, de part et d'autre de la table basse, jonchée de mégots puants et de canettes de bière vides.

Étonnamment, Marc avait aimé cette nuit, bien qu'il n'ait pas vraiment dormi : un souffle tiède, provenant de la porte-fenêtre laissée entrouverte, lui avait caressé le visage, tandis qu'il songeait au désarroi qui accablerait Nadine lorsqu'elle aurait perdu ses deux amants. Bien sûr, elle avait essayé de le joindre plusieurs fois sur son portable, mais il n'avait pas décroché, ni écouté ses messages. Sans doute avait-elle été prise de panique en découvrant l'e-mail de Costin, que Marc avait laissé en évidence sur l'écran de l'ordinateur avant de disparaître.

Au milieu de la nuit, le jeune homme s'était levé, avait bu une autre bière – le frigo de Georges ne contenant que cela –, et s'était appliqué à rédiger un long message sur les touches inconfortables de son téléphone. Ce qu'il avait écrit à Nadine avait, croyait-il encore, le ton bêlant de l'amoureux éconduit ; mais, fort

de l'appui de Georges, il s'était attaché à exprimer l'ensemble de ses pensées, et à enjoindre à Nadine de quitter son appartement au plus vite, pour ne plus jamais y revenir.

Le message parti, il s'était recouché, les yeux grands ouverts sur le plafond qui reflétait les lueurs jaunâtres de la cour.

Puis, au fil des minutes, un petit matin glauque s'était révélé. Paris était encore empuanti par une pollution couleur de soufre, mais les exhalaisons du XVIIe arrondissement lui avaient semblé moins nauséabondes que celles du Ve ; pourtant, comme chez lui, l'air matinal avait la moiteur suffocante d'une nuit guyanaise, et un taux d'oxyde de carbone qui n'avait rien à envier à celui du Caire.

Lorsque les premiers rayons du soleil s'étaient insinués par la fenêtre, Georges avait fini par s'éveiller et, en grommelant, s'était levé pour leur préparer un pot de mauvais café. C'était alors, autour de leurs tasses fumantes, et de la volute bleutée montant de la clope du Crétois, qu'ils avaient élaboré leur plan d'action : chaque jeudi, Costin quittait la Sorbonne à 20 heures, après son dernier cours. Puis, pour prendre son métro, le vieux porc devait se rendre place Saint-Michel. Or, pour y parvenir, il empruntait habituellement la rue Champollion, où se trouvait un cinéma que Marc connaissait bien, et dont l'entrée se dissimulait au fond d'un recoin très favorable à une embuscade.

Le rouquin du TGV, apparemment à court de bonbons, entreprit enfin de s'endormir. Et son coude, aussi pesant qu'une masse de mineur, chassa le bras de Marc de l'accoudoir central. En regardant sa main gauche, le jeune homme s'aperçut qu'elle tremblait ; et que, du fond de ses pensées, remontait l'excitation meurtrière qu'il avait ressentie à nouveau, le matin même, en traversant le pont de la Machine.

À 19 h 55, ce 28 juin 2007, les deux amis s'étaient tapis dans l'ombre du vaste porche qui menait à l'entrée du cinéma, en attendant que retentisse le pas familier du vieux cochon ; un pas régulier, bien connu des étudiants de la Sorbonne : celui de souliers aux semelles renforcées de petites lamelles de métal. Car, non content d'être un gros dégueulasse, le vieux était aussi radin, et préférait faire rafistoler ses chaussures hors d'âge plutôt que de s'en payer une paire neuve.

Lorsque, un quart d'heure plus tard, les claquements métalliques avaient retenti, Marc avait senti ses muscles se bander ; Georges, derrière lui, avait fait craquer quelques articulations. Puis les pas s'étaient faits plus sonores, jusqu'à ce qu'une ombre familière se dessine sur le trottoir.

L'attaque n'avait duré qu'un instant : Georges, surgissant de sa cachette, avait saisi la gorge du professeur et, d'un geste puissant, l'avait presque soulevé du sol pour l'entraîner dans l'ombre. Là, d'un coup de poing magistral, il lui avait fait exploser le nez, l'envoyant aussitôt au tapis. Le vieux gémissait d'une voix de fausset, et Marc regrettait de n'avoir pas pu donner lui-même ce premier coup ; alors, il avait dû se contenter de taper du pied, aussi fort qu'il l'avait pu, dans le corps recroquevillé du salaud.

Quelques secondes plus tard, la voix étrangement calme de Georges avait sonné la fin du combat :

— Il a son compte. On se barre.

Un peu dépité, Marc s'apprêtait à le suivre, lorsqu'il s'était aperçu que le vieillard, à ses pieds, tentait de se hisser sur un coude ; cette ordure paraissait prête à hurler, sans doute pour appeler à l'aide… Sans réfléchir davantage, il lui avait alors décoché un dernier coup en plein visage, du bout de sa Caterpillar renforcée. Lorsque le front pelé avait violemment heurté le mur, il avait entendu

un bruit étrange, comme celui d'un œuf que l'on écrase – mais en plus étouffé.

Puis il s'était hâté et, suivant tant bien que mal les longues foulées de Georges, avait quitté la rue Champollion au pas de course, avant de bifurquer dans la rue des Écoles. Une poignée de minutes plus tard, ils étaient parvenus chez lui, et il avait senti les larmes lui monter aux yeux : comme il le lui avait demandé, Nadine avait disparu, avec ses affaires… Alors, il s'était laissé tomber sur son canapé et, plaquant ses mains sur ses yeux, avait fondu en larmes.

La triste campagne défilait toujours, derrière la vitre du train. Depuis qu'il avait appris la mort de Georges, Marc ne pouvait se départir de l'idée qu'une justice immanente avait découvert en eux les assassins du vieillard et que, dix ans après leur expédition punitive, le moment était venu pour eux d'en payer le prix… Bien que ce soit lui, et lui seul, qui ait porté le coup mortel.

La nuit du drame, c'était Georges qui avait dormi chez lui, sur le canapé. Et Marc se souvenait encore avec amertume du parfum de Nadine qui demeurait imprégné au creux de ses draps. Rompu de fatigue, il s'était effondré sur son grand lit vide, pour se réveiller mille fois. Ce parfum était alors tout ce qui lui restait d'elle : un fantôme, sur le point de s'évanouir. Et cette pensée l'avait torturé, longtemps après que les effluves se soient dissipés.

Le lendemain matin, Internet lui avait appris la mort de Costin, trouvé victime d'un traumatisme crânien au fond d'un caniveau de la rue Champollion. Et Marc s'était souvenu du craquement qu'il avait entendu, tandis qu'il assénait au vieux porc le coup qui lui avait été fatal.

— On est dans la merde, camarade… avait calmement déclaré Georges en s'étirant, avant de chercher du regard la tasse de café que Marc avait déposée à

son intention sur la table basse.

Cette totale absence de panique avait impressionné Marc qui, alors, s'était interrogé sur ses propres émotions. Étonnamment, il ne s'était pas senti plus inquiet que Georges à l'idée que la police vienne les arrêter. Lorsqu'il se ressouvenait de cet instant, il comprenait pourquoi : il n'avait pas encore abandonné le projet de se tuer, aussitôt que Georges aurait vidé les lieux.

Mais la police n'était jamais remontée jusqu'à eux, et le Grec était resté. Il avait même pris ses quartiers chez Marc, et renoncé à ses habituels rendez-vous galants. Pendant cet été-là, il avait fait office de confident, de thérapeute et, à une ou deux occasions, de *punching-ball*. Georges, assis sur le canapé ou le fauteuil, son *komboloï* à la main, l'avait écouté sans le juger, lui avait confié quelques histoires malheureuses qu'il avait lui-même vécues. Selon lui, le crime qu'ils avaient commis se justifiait parfaitement, et il n'y avait rien à regretter : dans son village de Crète, les femmes infidèles, et ceux qui avaient eu l'imprudence de profiter de leurs charmes, n'étaient pas traités autrement. Comme d'autres ont le sens de l'orientation, Georges avait le sens des femmes, et il savait l'étendue des dégâts qu'elles pouvaient causer, si l'on commettait l'imprudence de remettre sa vie entre leurs mains.

Les jours passant, Marc l'avait écouté, et s'était laissé guider vers une nouvelle vie. Il s'était affranchi des civilisations égéennes, trop associées au souvenir de Nadine, et retranché dans l'histoire médiévale, car rien ne lui paraissait aussi éloigné de ses passions que cette époque si peu attrayante à ses yeux. En s'y absorbant, il y avait d'abord vu des héros wagnériens : Siegfried, Tannhäuser, Parzifal. Une clique d'Aryens au cœur froid, qui lui rappelaient désormais la BMW qui, un mois plus tard, s'était écrasée contre la pile d'un pont bavarois.

Marc aurait voulu interrompre là le réquisitoire qu'il menait contre lui-même,

et dont il n'avait cessé d'étoffer l'argumentaire, par petites touches assassines, depuis dix ans. Il se pencha vers sa droite : son voisin, le bouffeur de bonbons, ronflait comme un moteur Diesel. Et il sombra, une fois encore, dans ses pires souvenirs.

Il se remémora d'abord le message qu'il avait écrit à Nadine, tandis que Georges dormait sur la moquette tachée de son studio du boulevard Péreire. Il lui avait exposé, en détail, ce qu'il avait appris, ce qu'il croyait, et ce que, selon lui, il adviendrait de Nadine et de lui, de leurs projets de mariage et d'enfants. Tout en espérant malgré lui qu'elle tiendrait bon, il lui avait demandé de partir ; ce que, hélas, elle avait fait. Pour ne jamais reparaître. Évidemment, elle avait dû réintégrer la maison familiale, dans son Göttingen natal, sous un prétexte quelconque. Puis, au début du mois d'août, elle avait percuté une colonne de béton, aux environs de Günzburg. Elle conduisait alors la puissante berline de son père, et les enquêteurs avaient déterminé que le véhicule roulait à plus de 250 kilomètres à l'heure lorsqu'il avait dévié de sa trajectoire, pour une raison inconnue. Le trafic était fluide ce jour-là. Le temps était clair, la route sèche, et Nadine se trouvait seule dans cette voiture presque neuve et parfaitement entretenue. Aussi Marc n'avait-il jamais douté que cet accident avait été prémédité.

Évidemment, ce drame n'avait fait que renforcer sa détermination à la rejoindre. Et Georges avait eu fort à faire pour l'en dissuader.

Le Grec, qui l'avait écouté patiemment, avait même ri, de son rire qui faisait trembler les murs et les jeunes filles. Personne, avait-il martelé sans répit, ne méritait de se faire autant de mal pour aussi peu de choses ; lui-même avait connu plusieurs ruptures, et ne voyait pas la nécessité de confier son destin à une seule femme… Le monde n'en était-il pas rempli ? Et n'étaient-elles pas toutes pourvues des mêmes attributs, hélas très éphémères ?

L’explication avait semblé simpliste, selon les critères de Marc. Mais, peu à peu, il avait décidé de renoncer aux femmes. Il s’était investi dans son travail – cette affreuse histoire médiévale, pétrie de textes abscons rédigés par de doctes moines, qui affectaient d’ignorer le péché de chair –, obtenant la meilleure note en licence, puis en maîtrise, et enfin en DEA. Ensuite, pourvu d’une bourse d’études gagnée haut la main, il avait commencé son doctorat, comme d’autres préparent le séminaire : rien de ce qu’il avait vécu n’avait jamais plus transparu, ni dans son travail, ni dans les relations qu’il avait continué à entretenir avec ses amis, Georges et Katherine – bien que Katherine, elle, n’ait rien su de cette affaire.

Enfin, en juin dernier, il avait obtenu le grade de docteur, avec la meilleure des mentions : « Très honorable avec félicitations du jury à l’unanimité. »

Depuis Nadine, aucune femme n’avait partagé son lit. Et cela n’était pas près de changer. Même pour les beaux yeux d’Agathe – dont le livre précieux, au-dessus de lui, semblait pourtant lui susurrer le contraire.

25

— … Nous atteindrons l'aéroport Elefthérios Venizélos à 11 h 35. Le ciel est dégagé à Athènes, et la température locale est actuellement de 11 degrés. Nous vous souhaitons un agréable voyage.

Le microphone crachota encore un peu, et Marc desserra les dents. Il détestait les décollages, autant que les atterrissages. Mais, maintenant que la carlingue avait fini de vibrer comme un lave-linge en plein essorage, il risqua un regard circonspect par le hublot : sur Paris, le temps s'était un peu éclairci, et quelques rayons furtifs commençaient à crever le ciel laiteux. Dans une heure ou deux, Katherine allait reprendre le chemin du musée, pour une nouvelle journée de recherches passionnantes… Et il ne pouvait s'empêcher de l'envier.

La veille, la conservatrice l'avait accueilli avec effusion, et Henriette aussi l'avait embrassé. Cependant, malgré la joie sincère qu'il avait ressentie en les retrouvant, il avait éprouvé une impression étrange, presque inquiétante. D'abord, le bureau de la place Painlevé, si familier quelques jours plus tôt, lui était apparu plus petit et moins lumineux que dans son souvenir ; puis il avait regardé passivement sa propre table de travail, sur laquelle ses notes étaient demeurées telles qu'il les avait laissées ; mais tout cela n'avait évoqué qu'un passé lointain, vaporeux, immatériel. Surpris, il s'était efforcé de ramener ses pensées dans le contexte de la semaine précédente ; mais il n'y était pas parvenu. Au lieu de cela, il s'était senti dans la peau d'un aventurier rentrant d'un long périple : les gens et les choses flottaient autour de lui, voilés, presque insignifiants, étouffés par le temps, la distance, les événements. Peut-être était-ce parce que rien, ici, n'avait changé.

Il lui semblait que Katherine avait perçu son trouble, car ses manières, un peu

trop empressées, lui avaient paru inhabituelles : elle ne lui aurait pas témoigné davantage d'attentions s'il était rentré de Genève grièvement blessé. Sans doute était-ce pour cela qu'elle s'était abstenue de le presser de questions sur Anna, et qu'elle avait accepté de le laisser repartir sans exiger un tête-à-tête au restaurant. Sur le moment, Marc s'en était félicité. Mais, lorsqu'il avait quitté le bureau, une sorte d'écœurement lui avait serré la gorge ; et il ressentait encore, douloureusement, l'amertume de cet instant.

Une vague odeur de café bouilli se diffusait dans la cabine et les hôtesses, à demi masquées par un rideau, gloussaient en parlant chiffons.

L'avion n'était rempli qu'à moitié. Marc déposa sa serviette sur le siège vacant à côté de lui, et en tira une pochette cartonnée. Puis, réprimant un bâillement, il entreprit d'en revoir le contenu. Ces quelques feuillets présentaient la synthèse de ses rapides recherches sur l'*Ahnenerbe*, sur Thorwald, et surtout sur Müller. Étonnamment, il n'avait eu aucune peine à identifier l'homme, à la lumière de la traduction qu'Agathe avait faite de la lettre. Partant de la déduction qu'il ne pouvait s'agir que d'un haut gradé dans l'armée du *Reich*, il avait rapidement trouvé un général d'infanterie du nom de Friedrich-Wilhelm Müller, dont les faits d'armes correspondaient parfaitement aux éléments mentionnés dans le texte. Entre 1942 et 1944, ce sinistre individu avait plusieurs fois sévi en Crète, appelée la « Forteresse » (*die Festung Kreta*) par les forces d'occupation allemandes ; et il s'y était rendu coupable d'une série d'atrocités qui lui avaient valu le surnom de « boucher de Crète. » Marc n'avait pas voulu s'appesantir sur les détails ; il en avait lu assez, cependant, pour savoir que des villages entiers avaient été rasés de la carte sur ordre de Müller, et que des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants avaient été massacrés avec une sauvagerie sans précédent : l'article, vite refermé, mentionnait des femmes enceintes éventrées à la baïonnette ; des vieillards jetés vifs dans leurs maisons en flammes ; des

enfants réduits, à coups de crosse de fusil, à des amas de chair informes. C'étaient là les « actions punitives » auxquelles le salaud avait fait allusion dans son message à Thorwald.

Un peu nauséeux, Marc leva les yeux. Une hôtesse, brune et potelée, venait d'arriver à sa hauteur et lui présentait un minuscule plateau sur lequel trônait une sorte de croissant industriel. Il accepta la viennoiserie, demanda un café puis, détournant les yeux du liquide brunâtre qu'on lui servit, reprit le cours de sa lecture.

Les massacres avaient été ordonnés en représailles aux activités de la Résistance, avait-il noté. Mais il avait aussi découvert que l'une de ces opérations, citée à demi-mot par Müller dans sa lettre à Thorwald, avait constitué un fait d'armes unique dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale : en avril 1944, deux officiers anglais du *Special Operations Executive* (SOE) étaient parvenus, avec le concours d'agents crétois, à enlever un autre général, et à le ramener vivant jusqu'au Caire. L'affaire Heinrich Kreipe – c'était le nom du militaire, capturé à quelques kilomètres de sa villa d'Héraklion – avait évidemment constitué une humiliation intolérable pour les Allemands. Mais Müller avait eu d'autres raisons de s'en inquiéter, car il n'avait pas tardé à apprendre que c'était lui-même que les Alliés avaient d'abord envisagé de transférer en Égypte ; et que, si leur plan avait partiellement échoué, c'était simplement que le « boucher de Crète » avait été remplacé par Kreipe à la tête de sa division d'infanterie au moment même où le SOE s'apprêtait à déclencher son action. Aussi le monstre avait-il eu de sérieux motifs de craindre une nouvelle tentative contre sa personne. Et, lorsque Hitler l'avait renvoyé en Crète avec la consigne d'y donner libre cours à ses penchants barbares, il s'y était surpassé, en matière de cruauté.

Machinalement, Marc trempa les lèvres dans le breuvage insipide qu'on lui avait servi, et faillit se brûler les doigts sur la tasse en plastique.

Ses pensées s'attardaient encore sur le curieux épisode dont il venait de relire le résumé. Car, songeait-il, les Alliés auraient pu se débarrasser de Müller en organisant simplement son assassinat ; mais, au lieu de cela, ils avaient prévu de lui faire traverser les montagnes crétoises et de l'embarquer, après plusieurs jours de marche, sur une plage de la côte méridionale de l'île. Le risque avait été énorme pour la Résistance, et la population crétoise avait payé cher l'audace des agents du SOE. Quel but les Anglais avaient-ils donc en tête, pour monter une telle opération ? Et quels renseignements avait-on espéré tirer de Müller ?

Marc se pencha sur les quelques lignes suivantes. Elles indiquaient que l'épilogue avait été bref : lorsque Müller avait été arrêté par les Soviétiques en 1945, ceux-ci l'avaient remis aux autorités militaires grecques, qui l'avaient jugé avec son prédécesseur aux fonctions de commandant de la Forteresse, le général Bruno Brauer. Les deux Allemands avaient été condamnés à mort. Ils avaient été exécutés le 20 mai 1947, six ans jour pour jour après l'invasion de la Crète. Ainsi, l'homme que l'on s'était évertué à capturer vivant en 1944 avait fini devant un peloton d'exécution, trois ans plus tard. Il paraissait donc évident qu'à cette époque, ce qu'il savait n'intéressait plus personne ; ou qu'il avait déjà dit aux Alliés tout ce qu'ils voulaient savoir…

Le jeune homme tâta, sans conviction, le croissant aux teintes suspectes, s'essuya les mains avec dégoût, se frotta la tête. Sur un siège de la rangée voisine, un gros moustachu, la tempe grisonnante, faisait virevolter un petit chapelet autour de ses doigts grassouillets. Marc l'observa un instant avec curiosité. Georges, aussi, avait la manie de jouer avec un *komboloï*. L'objet ne quittait pas sa poche, mais il ne l'en extirpait que dans l'intimité, et lorsqu'il parlait sérieusement ; ainsi, dix ans plus tôt, lorsque Marc balançait entre la vie

et la mort, son ami avait passé des heures à manipuler ses perles en le raisonnant, dans le secret de son petit salon de la rue des Écoles… Soudain, le moustachu parut le remarquer. Marc tressaillit, détourna son regard ; et, coupant net le flot de ses souvenirs, il revint à son dossier.

Il avait trouvé une acception intéressante du terme « *Merkur* », dans les pages *web* qu'il avait consultées : « *Unternehmen Merkur* » désignait, tout simplement, l'opération d'invasion de la Crète, qui avait permis aux Allemands de prendre le contrôle de l'île à la fin du mois de mai 1941. La difficulté était qu'en septembre 1944, l'opération était terminée depuis plus de trois ans et demi… Müller et Thorwald entendaient évidemment autre chose en utilisant ce mot ; mais Marc n'avait pu comprendre de quoi il pouvait s'agir. De même, il avait enquêté sur les activités de l'*Ahnenerbe* en Crète, dans l'espoir de découvrir un fil conducteur ou, à défaut, un embryon de piste. Mais, là aussi, il avait fait chou blanc. Tout au plus avait-il noté qu'une équipe de l'Institut s'était rendue à Héraklion, mais il n'avait réussi à déterminer ni la date, ni le motif de cette visite. En tout cas, il semblait que le nom de Müller, une brute épaisse issue de la *Wehrmacht*, n'avait pas été associé à ceux des universitaires de l'*Ahnenerbe*, dans les publications de l'Institut – et cela, en un sens, n'avait rien de surprenant.

L'hôtesse annonça la descente de l'appareil. Marc referma son dossier. En peu de temps, il avait réuni l'essentiel pour éclairer le sens de la lettre, dans une démarche strictement historique ; mais un policier, certainement, aurait relevé d'autres indices, et sauté à d'autres conclusions, sans s'égarer dans les méandres d'une chronologie qui n'apportait rien de concret…

Les trépidations de la carlingue se firent plus perceptibles. Derrière son insupportable nœud de cravate, Marc déglutit péniblement, serra les poings sur les accoudoirs. Engoncé dans son seul costume, il se sentait ridicule ; et il se

faisait violence pour maîtriser les battements de son cœur.

26

Marc passa le portillon des arrivées et déboucha dans un vaste hall. Il transpirait encore un peu dans son costume, et s'y sentait toujours à l'étroit. Des effluves de déodorant mêlés de sueur froide remontaient de sa veste, vestiges de sa course folle dans les couloirs de l'aérogare d'Athènes, où il avait cru manquer sa correspondance pour Héraklion.

Pourtant, lorsque l'Airbus avait touché la piste de l'aéroport Nikos Kazantzakis, il avait esquissé un sourire. Derrière les hublots, tout avait soudain éclaté de lumière, de couleurs, de reflets. L'avion avait lentement longé la mer, scintillante et moutonneuse, avant de se tourner vers la terre ; et Marc, un instant, s'était émerveillé de la crudité des tons qui défilaient, de la faculté qu'ils paraissaient avoir de ne pas se mélanger entre eux : le paysage ne semblait constitué que d'à-plats de couleurs franches, juxtaposés comme des traînées monochromes appliquées au couteau. Ici, l'astre diurne avait conservé la vigueur de l'été, distinguant chaque détail, dessinant des ombres nettes, qui se détachaient sans compromission sous des cieux de cobalt profond. En dépit des circonstances, un vague sentiment d'insouciance s'était emparé du jeune homme ; l'indolence méditerranéenne, peut-être. Puis, lorsqu'il avait posé le pied sur la passerelle, un léger souffle marin était venu lui caresser le visage. L'air lui avait paru doux, presque chaud. Alors, sa petite valise dans une main, sa serviette dans l'autre, il avait descendu les marches de métal en songeant à Georges : comment son pauvre ami avait-il pu délaisser cette lumière, pour aller s'affadir dans la grisaille parisienne ?

Marc se gratta la tête. La sortie se trouvait droit devant lui, percée dans une longue paroi vitrée que frappaient les rayons du début de l'après-midi. Et, dans le hall, un peuple d'ombres chinoises s'affairait dans la clarté dorée.

Il y distingua rapidement la petite silhouette d'Anna, et leva la main dans sa direction. Mais la jeune fille regardait ailleurs. Elle semblait en pleine conversation avec un autre fantôme nimbé de lumière, qui lui faisait face. Marc plissa les yeux, la main en visière… Et se figea aussitôt. Car, dans le contre-jour, c'était l'ombre massive de Georges qui parlait à Anna, et qui paraissait scander des phrases, de ses mains ouvertes !

Pendant près d'une minute, Marc demeura cloué de stupeur. Autour du couple ressuscité, d'autres ombres passaient, silencieuses, irréelles, privées de visages, auréolées de l'or éblouissant de la verrière.

Enfin, à pas lents, les mains crispées sur les poignées de ses bagages, il s'approcha des deux spectres. À mesure qu'il s'avançait, ses yeux s'accoutumaient au clair-obscur ; pourtant, cette silhouette qui s'agitait, qui semblait vociférer, cela ne pouvait être que…

— Tiens ! Marc, lança Anna en tournant la tête. Tu ne connais pas Nikos, je crois ?

Marc haussa les sourcils et, aussitôt, lâcha un soupir. Georges avait plusieurs frères… Et celui-ci, c'était Nikos, le cadet, celui qui travaillait pour une agence de location de voitures à Héraklion. Même en l'observant de près, on ne pouvait nier que sa ressemblance physique avec Georges était frappante ; mais son expression, dure et fermée, n'était pas celle de son grand frère. Il n'avait pas non plus sa prestance : avec son jean éculé, son *sweat-shirt* douteux et sa barbe de trois jours, Nikos avait des airs de petite frappe. Comptait-il se changer pour l'enterrement ? Anna, elle, portait le tailleur et les collants noirs qui s'imposaient. Les *piercings* et les *rangers*, évidemment, appartenaient à un passé révolu – ou, du moins, à un autre contexte.

En guise d'accueil, Nikos marmonna une phrase en grec et serra rapidement la main que Marc lui tendit. À l'évidence, il était pressé de partir, et n'avait que

faire du nouveau venu.

Anna non plus ne semblait pas à son aise, et elle fut à peine plus polie. Elle déposa deux bises rapides sur les joues de Marc interloqué et, lui tournant le dos, donna le signal du départ.

Le jeune homme ne s'était certes pas attendu à un débordement d'affection, mais il n'avait pas non plus envisagé ce détachement soudain… Était-ce simplement de la pudeur, ou de la retenue, avant l'épreuve qui les attendait tous ?

La réponse ne se fit pas attendre.

Quelques minutes plus tard, Marc fermait la marche, ses bagages dans les mains ; à dix mètres devant lui, Nikos traversait le parking à grandes enjambées, suivi d'Anna qui serrait rageusement les poings. Une telle tension se dégageait de la scène qu'il était impossible de se tromper ; et Marc s'arrêta un instant, frappé par l'évidence : ce n'était pas de la retenue, comprit-il. Il avait interrompu une dispute, c'était certain. Mais… À quel propos ?

Il n'eut pas le temps de creuser la question. Déjà, Nikos se préparait à partir et, d'un geste impérieux, lui faisait signe d'embarquer.

La voiture du frère de Georges était un *pick-up* poussiéreux et bosselé, d'âge et de marque indéterminés. En d'autres circonstances, Marc n'aurait pas manqué de plaisanter sur l'état du véhicule – comment un loueur de voitures pouvait-il se déplacer dans un tel tas de boue ? Mais un coup d'œil à Nikos le dissuada d'engager la conversation sur un sujet aussi sensible.

Le Crétois s'assit au volant, le visage tendu. Anna sembla hésiter un instant, puis se résigna à prendre place à côté de lui. Quant à Marc, il chercha vainement

une banquette arrière et, marmonnant quelques mots d'excuse, s'installa contre Anna, qui se trouva prise en sandwich entre les deux hommes. Chacun regardait devant soi, et les lèvres demeuraient scellées. Un charmant après-midi s'annonçait.

Mais Marc s'aperçut bientôt que la situation pouvait encore empirer. Car la guimbarde de Nikos, contre toute attente, pouvait dépasser les 180 kilomètres à l'heure, et son conducteur avait le tempérament d'un pilote de rallye.

Le *pick-up* quitta le parking de l'aéroport dans un crissement de pneus, pour s'engager sur la route nationale qui longeait le littoral en direction de l'ouest. Le paysage crétois commença à défiler, tandis que la voiture prenait de la vitesse : sur la gauche, les champs d'oliviers formaient de larges bandes vert sombre, que surmontaient les silhouettes lointaines des montagnes enneigées ; et, du côté opposé, la mer et le ciel s'unissaient dans un même courant d'air bleuté. Tout cela était majestueux…

Mais Marc s'en moquait. Livide, il se cramponnait à la poignée en plastique située au-dessus de la portière, dont un seul des deux rivets avait survécu. Dans le vacarme assourdissant, Anna se tenait droite à côté de lui, indifférente à sa détresse. Et les pensées du jeune homme sautaient, illogiques et saccadées, au rythme des dépassements, des coups d'avertisseur et des appels de phares… Il était venu assister à l'enterrement de Georges ; mais c'était dans ce tas de ferraille qu'il allait le rejoindre, là-haut !

Puis, quelque part entre Réthymnon et La Canée, la voiture bifurqua soudainement vers la gauche. La chaussée, cernée de lauriers-roses et de buissons d'épineux, se fit étroite, sinueuse, bosselée, abrupte. Marc commença à regretter la route du littoral. Le bolide montait la pente en bondissant de nid-de-poule en dos d'âne ; mais cela n'affectait pas Nikos, qui continuait à écraser résolument l'accélérateur. Il donnait aussi à l'occasion, mais seulement en cas

d’absolue nécessité, de violents coups de frein qui précipitaient ses passagers vers le pare-brise.

Alors vint la fin de l’ascension. L’air s’était rafraîchi, nota Marc, presque machinalement ; les sommets enneigés, pourtant, ne semblaient guère s’être rapprochés.

Et, après ce trop court répit, le *pick-up* entama une descente vertigineuse vers la côte occidentale de l’île. Le panorama y était saisissant : par un remarquable effet d’optique, les bleus sombres du ciel et de la mer semblaient se mêler, dans un dégradé complexe, aux couleurs pastel de la végétation, tachetée du blanc, du beige et du gris des hameaux lointains. Ici, les à-plats de couleur avaient cédé la place à des tableaux d’une douceur et d’une subtilité inattendues. L’image aurait pu être inoubliable. Mais, pour l’apprécier, pensa Marc, il aurait fallu s’arrêter un instant…

Cependant, la voiture continuait à déraper sur des routes que le bitume, seul, distinguait des chemins des bergers. Ici, c’était une épingle à cheveux qui s’ouvrait dangereusement sur le vide ; et là, un virage en dévers qui faisait remonter les estomacs jusque dans les gorges serrées ; là encore, il fallait piler sec, pour laisser passer deux chèvres nonchalantes qui s’en allaient paître de l’autre côté de la piste goudronnée.

De petites chapelles votives, édifiées sur le bord de la route, signalaient les lieux des accidents mortels, ou miraculeusement évités, comme Marc l’avait lu quelque part. Et, tous les dix kilomètres, les villages défilaient, gris ou blancs, poussiéreux, tous confondus dans le même engourdissement de l’après-midi. Des affichettes un peu passées indiquaient, en anglais, des supérettes, des chambres à louer, des boissons fraîches, mais on ne distinguait pas âme qui vive. La saison touristique était déjà loin… Même les panneaux bleus et blancs qui annonçaient les agglomérations n’avaient rien d’avenant : aucun n’avait été épargné par les chasseurs, qui paraissaient se faire un devoir de les trouer de

leurs balles et de leurs chevrotines. Un pays de *cow-boys*… songea Marc.

À la dérobée, il jeta un regard à Nikos. Le jeune Crétois ne se souciait ni de lui, ni d'Anna. Il venait de tourner le bouton de l'autoradio, qui crachotait désormais une mélopée grave aux accords orientaux, scandée de tambours profonds et de cordes pincées à l'extrême.

Puis, à la sortie d'une courbe, le *pick-up* ralentit brusquement. Un nouveau village venait d'apparaître, que rien ne distinguait des autres : des maisons traditionnelles, basses, blanchies à la chaux, couvertes de vigne vierge ; des constructions modernes, affreuses, inachevées, en parpaings gris hérissés de tiges d'acier déjà rouillées ; des véhicules couverts de poussière, garés n'importe où. Et puis, soudain, de l'autre côté de la route, une petite terrasse, sous une treille. Une poignée de chaises et de tables en bois, autour d'un brasero. Quelques vieux, au port altier et au regard fiévreux, arborant d'épaisses moustaches et de larges ceintures, fumaient en buvant le café.

Le frère de Georges passa la première et, marchant au pas, ouvrit la fenêtre de son épave. Un vieillard au front ceint d'une sorte de bandeau noir à petites franges se leva de sa chaise, les poings fièrement campés sur les hanches, les yeux jetant des flammes. Le jeune Crétois lui cria quelque chose en grec, qui parut le satisfaire ; alors, l'ancêtre présenta en silence la paume d'une main calleuse et se rassit, toujours imperturbable, devant sa tasse et son verre d'eau.

Nikos, lui, accéléra subitement ; Anna, ramassée sur elle-même, n'avait pas bougé ; et Marc n'osa pas l'interroger.

Enfin, cinq minutes plus tard, la voiture s'immobilisa dans un crissement de pneus, près de la sortie du village.

27

Nikos coupa le moteur. Dans le nuage de poussière qui se dissipait lentement, Marc distingua une petite construction, toute simple. Sur la façade en pierres inégales montaient de vieux ceps de vigne, enserrant trois fenêtres minuscules et une porte basse au sommet voûté, encadrée de deux banquettes en maçonnerie. C'était la maison familiale, celle que Georges avait habitée dans son enfance.

Le conducteur donna un coup d'avertisseur, descendit de voiture et alluma une cigarette. Debout de l'autre côté du *pick-up*, Marc attendait anxieusement, les bras croisés sur la poitrine. Anna, elle, était restée assise sur la banquette : le visage tendu, elle regardait fixement la maison à travers le pare-brise poussiéreux. Tout était calme alentour. Pas un passant sur la route, pas même le cri d'un oiseau ; juste le feulement du vent, qui balayait un peu d'herbe sèche sur la surface usée du bitume.

Marc sursauta. Devant lui, la porte venait de s'ouvrir. De l'intérieur obscur de la maison, un homme s'avança, et s'arrêta sur le seuil. Il avait peut-être la soixantaine, ou un peu plus. Un physique mince et sec, un visage dur et impassible, de petits yeux noirs et perçants. Les traits étaient ceux de Georges, mais en plus affirmés, en plus volontaires, en beaucoup moins amènes. Sous un nez aquilin, une fine moustache grisonnante traçait une ligne argentée sur sa peau tannée par le soleil. Il était vêtu d'un large pantalon de grosse toile bleue et d'un maillot beige, sur lequel tombaient les extrémités d'un foulard rouge, noué autour de son cou. Andréas Mitsotakis, le chef de famille et le père de Georges, venait de paraître.

Sans mot dire, il jeta un regard hostile aux nouveaux arrivants. Marc n'osait ouvrir la bouche ; Anna demeurait à sa place, raide comme une statue. Seul

Nikos bougeait encore : il écrasait consciencieusement son mégot sous le talon de sa botte.

Derrière l'inquiétant Andréas, on apercevait deux silhouettes, attablées au milieu d'une pièce enténébrée : une petite dame en noir, l'air tétanisé, et un costaud égrenant un chapelet. C'étaient Ioulia, la mère, et Spiros, son fils aîné. Lui aussi ressemblait beaucoup à Georges, le sourire en moins. Aucun d'eux ne se levait, aucun ne parlait. Comme Andréas, ils regardaient fixement les deux étrangers que Nikos avait amenés. Enfin, debout derrière sa mère, dans la pénombre, se tenait une jolie jeune fille, qui ne pouvait être qu'Éléni, la petite sœur de Georges. Elle fut la seule à esquisser un pâle sourire, avant de baisser les yeux vers le sol.

Les secondes s'égrenaient, insupportables. Marc observait furtivement chacun des membres de la famille, en évitant le regard fiévreux d'Andréas. Ces gens vivent modestement, se disait-il ; mais ils doivent tout de même avoir de quoi se vêtir pour un enterrement, non ? Un costume du dimanche, comme dans toutes les campagnes… Ou quelque chose dans ce genre-là ? Pourtant, à part la mère et la fille, personne ne porte de noir… Et où sont les gens du village ? Et le pope ? Et les enfants de chœur, que sais-je encore ? Mais où suis-je tombé ?

Ce fut Nikos qui rompit le silence, sous le regard sévère de son père. De l'extérieur, il se pencha par la portière de la voiture et adressa quelques courtes phrases à Anna. Marc ne comprenait pas le grec, mais l'intonation sèche, claquant comme un fouet, n'avait rien d'amical.

Lorsque le frère de Georges eut fini de s'exprimer, Anna se tourna vers Marc, les yeux embués. Ses lèvres tremblaient, et ses mains fines serraient fort la banquette râpée du *pick-up*.

— Qu'y a-t-il ? demanda Marc prudemment.

— Il va nous emmener au cimetière…

— Seulement nous deux ?

Les larmes d'Anna jaillirent spontanément. Elle semblait faire de son mieux pour se maîtriser, mais cela paraissait dépasser ses capacités. Autour de la voiture, le père et le fils ne manifestaient ni pitié ni compassion.

— Georges a été enterré hier ! hoqueta-t-elle.

Marc écarquilla les yeux.

— Pardon ? Comment ça, hier ?

— C'est ce qu'il vient de me dire…

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de fous ?

Cette fois, c'en était trop, et Marc avait haussé le ton. Pendant quelques secondes, il défia la famille du regard, attendant le commencement d'une explication… Mais ces gens ne parlaient pas le français, ou ne voulaient pas le comprendre ; tout ce qu'il obtint, ce furent des regards plus durs et plus froids encore.

Baissant à nouveau la voix, il se tourna vers Anna :

— Tu le savais ?

— Mais non ! Bien sûr que non ! Comment voulais-tu ?…

Furieux, le jeune homme reprit sa place sur la banquette et claqua violemment la portière du *pick-up*, qui émit un bruit de casserole.

Nikos, sans un mot, se rassit au volant et redémarra. L'instant d'après, la bagnole brinquebalante était repartie dans son train d'enfer.

Marc se retourna brièvement vers la maison des Mitsotakis : derrière le nuage

de poussière, la porte en était déjà refermée. Presque sans y penser, il prit la main d'Anna qui sanglotait. Enfin, il commençait à comprendre pourquoi Georges avait troqué le paradis de son enfance contre la crasse parisienne.

Le trajet ne dura qu'une dizaine de minutes, pendant lesquelles chacun garda ses mâchoires serrées. Les cinq cents derniers mètres de la route n'avaient pas été goudronnés, et le *pick-up* termina sa course en cahotant dans de mauvaises ornières, jusqu'au sommet d'une petite colline. C'était là que se trouvait le cimetière, à côté d'une modeste chapelle en pierre qui achevait de se lézarder sous une coupole de briques.

Nikos coupa le contact et, coinçant son genou contre la portière entrouverte, s'alluma une autre cigarette en fixant l'horizon. Marc, puis Anna, s'extirpèrent de la voiture en silence. Devant eux, une vieille grille en fer forgé était ouverte ; probablement ne la fermait-on jamais.

On ressentait un isolement extrême en ces lieux. De tous côtés, on dominait la garrigue crétoise, ses genêts, ses astragales et ses campanules. Un parfum de sauge et d'origan flottait dans l'air qui fraîchissait. Au loin, un hameau laissait s'échapper de minces filets de fumée : là-bas, on se réchauffait…

Une petite quinzaine de sépultures en marbre blanc, disposées un peu au hasard, occupait l'espace enclos. Lentement, Marc et Anna commencèrent à se frayer un passage parmi les herbes folles, pour examiner les noms gravés sur chaque pierre. Ici, c'était la tombe de la vieille Tzangarakis, presque centenaire au moment de son décès, en 1955 ; là, le caveau de la famille Alevizakis, aux allures de petit mausolée, avec son fronton gravé de lettres dorées, et sa petite vitrine remplie de fleurs en plastique, de photos passées et de minuscules lampes à huile ; plus loin, près d'un romarin sauvage qui se balançait doucement, étaient réunis les Vandoulakis. Mais, nulle part, n'apparaissait le nom de Mitsotakis.

Il ne restait donc plus qu'un espace étroit, dominé par le vieil olivier qui poussait au fond du petit cimetière. Des dalles de ciment y avaient été sommairement ajustées par paires, pour former une série de chevrons aplatis qui se succédaient sur deux mètres de longueur, pour recouvrir une fosse récemment creusée. Ni Marc, ni Anna ne se pressèrent pour s'en approcher. Les herbes, autour des dalles, avaient été fraîchement foulées ; et à la peinture noire, une main malhabile avait écrit, sur le ciment brut :

Γιώργος

Anna poussa un petit cri étouffé. Marc cligna des yeux.

Près de l'inscription, une médaille avait été déposée, sa chaînette en or soigneusement roulée, évoquant un petit serpent assoupi. « Encore une »…, songea le jeune homme. Puis il se pencha pour mieux en distinguer le motif : ce n'étaient plus des cornes de taureau, mais une représentation de saint Georges terrassant le dragon, comme en portent nombre de Crétois dès leur petite enfance ; sans doute celle de Georges lui-même, celle que sa famille avait dû conserver depuis sa naissance. À présent, il s'en était allé, et on lui avait rendu sa médaille éponyme, pour qu'elle l'accompagne dans le grand voyage qu'il avait entrepris, sous ces dalles grossières…

Les feuilles de l'olivier bruissaient sous le vent léger. Le soleil était déjà bas sur l'horizon, et les teintes mordorées du couchant réchauffaient un peu les plaques de ciment.

Marc reprit la main d'Anna dans la sienne et, comme elle, courba la tête.

28

— Alors, tu n'étais jamais venu en Crète ?

Anna, les genoux calés sous le menton, avait démesurément étiré le pull en laine noire qui la couvrait presque entièrement. Ses doigts entrelacés serraient ses chevilles et ses petits pieds nus étaient posés, bien à plat, sur la chaise en bois. Elle avait lâché ses cheveux noirs, que le souffle marin promenait par mèches devant ses yeux sombres. Marc aussi s'était débarrassé de son costume, de sa cravate, de ses chaussures trop dures et trop serrées ; un jean, un col-roulé, une paire de *docksides* avaient avantageusement remplacé son uniforme grotesque qui, du reste, empestait la sueur.

Puis tous deux s'étaient retrouvés, seuls sur la petite terrasse obscure. Un lumignon y tremblotait, décochant des éclats changeants sur un carafon de raki et deux verres minuscules. Derrière eux, les plantes en pot et les treilles de vigne vierge dessinaient sur les murs décrépis d'insaisissables arabesques ; et, sous leurs yeux, les lumières du port vénitien de La Canée se miraient dans les eaux noires de la baie. Les maisons à deux ou trois étages, ocres, blanches et roses, se serraient les unes contre les autres dans les halos des lampadaires, et les monuments de la vieille cité chatoyaient sous les feux des projecteurs. En face, c'était la mosquée des Janissaires, dont les arches et les dômes séculaires se découpaient dans une clarté orangée. Sur la gauche, il fallait se pencher pour apercevoir le phare égyptien, élancé comme un minaret, qui paraissait s'embraser au bout de la jetée fermant le port. Enfin, à droite, les lumières vives des restaurants cernaient le fond de la baie. C'était presque l'heure de dîner et déjà, sur le quai, quelques passants s'attroupaient pour détailler les menus. Les cris, les rires et la musique montaient, à peine étouffés, jusqu'à la petite terrasse ; et un délicieux fumet de poisson grillé commençait à chatouiller les narines de Marc. Le souvenir du sinistre après-midi s'éloignait peu à peu, et avec lui

l’image abjecte du frère de Georges.

Une heure plus tôt, Nikos les avait abandonnés à l’entrée de la vieille ville, sans même les saluer. Sur le parking, Anna avait encore fondu en larmes et Marc, hébété et fourbu, n’avait su trouver les mots pour la réconforter. Alors, cahin-caha, ils avaient parcouru les deux cents mètres qui les séparaient du numéro 8 de la rue Angélou.

Là, Anna s’était arrêtée une minute, s’était mouchée, essuyé les yeux. Puis, sans se retourner, elle avait résolument poussé une porte étroite, qui donnait sur un petit bureau voûté aux parois en pierres apparentes. Elle avait adressé quelques mots en grec à une petite femme souriante, qui leur avait remis deux clefs ; et Marc avait compris qu’ils étaient arrivés.

Quelques volées de marches grinçantes les avaient menés à des chambres meublées dans le style vénitien, aux murs tendus de *kilims* chamarrés. Le confort de la pension, en comparaison de celui des Bergues, pouvait paraître spartiate, et aucun des m’as-tu-vu de Genève n’y aurait trouvé son compte, avait songé Marc ; sur le moment, cette pensée lui avait arraché un bref sourire de satisfaction.

— Non, je n’étais jamais venu en Crète, répondit-il enfin. Et je ne suis pas sûr de le regretter, ajouta-t-il entre ses dents.

— Chez nous, les Grecs du continent, les Crétois ont un peu la réputation de vos Corses, poursuivit Anna.

— Le père Mitsotakis a tout à fait le physique d’un bandit corse, en effet, confirma le jeune homme en remplissant les petits verres.

— Ce sont des gens très fiers, qui parlent peu ; et qui ne partagent pas leurs sentiments avec des étrangers… Surtout dans des circonstances comme celles-ci.

— J’avais cru le remarquer.

Comme pour appuyer sa réponse, Marc avala son raki cul–sec ; et, aussitôt, ferma les yeux : une coulée de lave en fusion s’insinuait dans son œsophage, traînant sur son passage une longue fumerolle acide. Il hoqueta. Puis sa poitrine lui sembla s’ouvrir en deux, comme sabrée de haut en bas par une lame rougie au feu. Dans un mouvement convulsif, il plongea la main dans l’ombre, tâtonna dans la coupelle de pain et de fromage, saisit un morceau de chacun, les engouffra dans sa bouche brûlante, et serra les mâchoires dans un craquement inattendu : ce qu’il avait pris pour du pain s’apparentait à de petites biscottes, d’une dureté extraordinaire ; quant au fromage, il commençait à diffuser un effluve si puissant qu’il le sentait remonter jusqu’à ses sinus… Il cligna des yeux, regarda devant lui, un peu honteux ; mais Anna paraissait ne s’être aperçue de rien. Alors, par bravade, et pour atténuer le goût du fromage, il entreprit de se resservir un verre, tandis que la jeune femme poursuivait, songeuse :

— Mais tu ne sais pas à qui nous avons eu affaire, souffla-t-elle.

— Que veux-tu dire ? demanda Marc en flairant son raki.

— À la mafia, tout simplement ! rétorqua Anna sur un ton ironique.

Marc se passa la langue sur les lèvres.

— Mais encore ? s’enquit-il.

Anna serra contre elle les mailles de son pull détendu. Elle paraissait chercher ses mots avec un soin inhabituel.

— Tout le monde le sait, en Grèce. Ces connards de Crétois font la loi, dans les montagnes qu’ils occupent. Ils sont dangereux, tu sais, et armés…

— Armés ? répéta Marc, incrédule.

— Depuis l'occupation turque, et même sans doute avant cela, ils ont pris l'habitude de planquer des armes partout. Dans des grottes, sous leurs matelas, dans leurs ceintures, dans leurs bottes… Tu n'as jamais entendu parler de cela ?

— Non. Et, aujourd'hui, je n'ai rien vu de tel…

— Parce qu'ils n'avaient aucune raison de se méfier de toi… Autrement, tu serais déjà mort, crois-moi !

Marc vida à nouveau son verre. Mais le raki, cette fois, ne lui causa aucune douleur – sans doute n'y avait-il plus rien à brûler dans son organisme. Tandis que l'alcool se diffusait en lui, il songea confusément aux panneaux indicateurs, dans la montagne, troués de balles ; aux moustachus entrevus à la terrasse du café, à leur expression hostile ; et surtout aux airs patibulaires du père et des frères de Georges. L'âme de l'île, telle que la décrivait Anna, lui paraissait même transparaître dans l'âpreté du raki, dans la dureté des biscottes, dans la puissance des arômes du fromage : tout cela sentait la rocaille, l'aridité, la rudesse.

— Tu veux dire que… C'est le *Far West*, par ici ? plaisanta-t-il, sans conviction.

Anna, elle, ne riait pas. À son tour, elle avala le contenu de son verre, frissonna, tira encore sur son long pull pour protéger ses chevilles. Son visage trahissait la fatigue et la nervosité.

— Une « île sans loi », plutôt… L'expression est de Théodorakis, si je me souviens bien.

Marc fronça les sourcils, et passa une main moite dans ses cheveux. Perplexe, il parcourut du regard les quais animés, au fond de la baie.

— Je veux bien admettre que les montagnards soient un peu… rugueux, déclara-t-il lentement. Mais, j'ai beau tourner ça dans tous les sens… Je n'arrive

pas à comprendre ce que nous avons pu faire aux Mitsotakis, pour mériter un accueil pareil !

Anna demeura silencieuse.

— Tu penses qu'ils ont fait exprès de ne pas nous prévenir que la date de l'enterrement avait été avancée ? renchérit Marc. Ou même… Qu'ils nous ont sciemment communiqué une date erronée ? Son corps a été rapatrié lundi soir, et ils l'ont apparemment inhumé hier, puisque nous ne sommes que jeudi… C'est un peu… expéditif, non ?

La jeune femme, derrière ses mèches qui voletaient, le regarda avec amertume.

— Je ne sais plus quoi penser, avoua-t-elle. Ce qui est certain, c'est que je ne suis pas considérée comme quelqu'un de leur famille.

Marc écarquilla ses yeux luisants de raki.

— Georges et moi n'étions pas mariés, continua Anna, et le mariage compte dans ce pays… Ils ont pris la peine de me conduire jusqu'à Georges, mais leur message a été clair : nous ne nous reverrons plus.

— Tu plaisantes ?

— J'en ai l'air ? Tu peux me croire : si j'avais été de leur village, on m'aurait retrouvée égorgée comme une chèvre, un beau matin, au fond d'un ravin. Et tout le monde aurait étouffé l'affaire !

En un éclair, Marc songea au rasoir immergé, au pied de l'île Rousseau.

— Comment ça, égorgée ? interrogea-t-il.

— C'est la tradition, chez eux…

Il allait développer sa pensée, mais Anna reprit soudain le cours de ses propres

réflexions :

— Quand je les ai appelés avant de partir, ils m’ont paru froids et distants… J’ai bêtement mis ça sur le compte de l’émotion, sans envisager autre chose. On ne devrait jamais interpréter les silences des gens…

Les larmes affleuraient à nouveau aux paupières de la jeune femme.

— Non, on ne devrait jamais… souffla Marc en écho, faute de trouver une formule rassurante.

Enfin, il coula vers Anna un regard empreint de circonspection. Il hésitait. Une autre question lui brûlait les lèvres, depuis le début de l’après-midi.

29

En versant le reste du raki dans le petit verre d'Anna, Marc cherchait ses mots. Le vent fraîchissait, humide, collant, chargé de sel et d'iode.

— Il en reste dans la cuisine, dit-elle, tandis qu'il secouait le carafon pour en extraire les dernières gouttes.

Mettant sa question de côté, Marc se leva en silence, traversa en quelques pas la petite terrasse obscure. Des bruits cristallins s'échappèrent de la petite pièce attenante ; puis il réapparut, le flacon plein en main, et se rassit devant la loupiote. Anna, elle, s'était levée et s'appuyait sur la rambarde qui surplombait la baie. Dans la lueur qui dansait, Marc la détailla en silence : des mains blanches et délicates, dépassant de son pull trop grand ; des jambes fines et élancées, moulées dans un *legging* noir ; et des cheveux sombres, qui suivaient le souffle marin, et qui paraissaient soudain légers, aériens. Cette silhouette, frêle et désirable, représentait une nouvelle facette d'Anna. Il l'avait connue déguisée en rebelle, puis en jeune fille modèle, et, le jour même, en tailleur strict ; enfin, elle venait d'apparaître dans un style moins travaillé, qui lui seyait à merveille… L'une de ces quatre panoplies correspondait-elle vraiment à la personnalité de l'amie de Georges ? Ou fallait-il encore s'attendre à autre chose ? Les mots de Katherine résonnèrent en lui : « Entre elles, les femmes sentent certaines choses. Et, même en laissant de côté son accoutrement, je peux te dire que cette fille n'est pas équilibrée. Pas du tout. Crois-moi ! »

Tandis que Marc s'interrogeait, Anna fit volte-face et, comme pour lui apporter l'esquisse d'une réponse, revint s'asseoir en face de lui. Ses yeux noirs reflétaient la flammèche qui ondulait sur la table et, malgré sa défiance et ses doutes, le jeune homme dut admettre une réalité tangible : Anna était d'une

beauté renversante.

Un peu confus, il se passa la main dans les cheveux, amorça un sourire. Puis il se décida.

— Tout à l'heure, en arrivant à l'aéroport… osa-t-il. J'ai eu l'impression que tu te disputais avec ce Nikos.

Elle opina, le regard sombre.

— Que s'est-il passé ? insista Marc.

Elle garda le silence quelques secondes. Sa voix était légèrement voilée lorsqu'elle répondit :

— Il m'a traitée de pute !

— À ce point-là ?

— Pour lui, et pour le reste de sa famille, je suis une fille parmi d'autres. Parmi beaucoup d'autres. Toutes celles qui sont passées par le lit de Georges… Et il a osé me dire que… j'aurais mieux fait de rester à Paris, maintenant que je n'avais plus rien à gagner ; car sa famille n'envisageait pas de me donner un centime !

Quelques secondes, Marc envisagea plusieurs réponses ; mais il s'en tint à celle-ci :

— Et comment as-tu réagi ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Je lui ai dit ses quatre vérités, à ce paysan… À ce cul-terreux, qui croyait que j'en voulais à ses trois sous… Non mais, tu as vu sa voiture, à ce bouseux ? Fasse le Ciel que je ne le revoie jamais ! Ni lui, ni sa famille de sauvages ! Jamais ! Qu'ils crèvent, tous !

Anna tremblait de rage, et son regard de jais avait la fixité de la détermination.

Marc, qui allait encore tremper les lèvres dans son raki, se ravisa et la dévisagea avec surprise.

— Pourtant, ajouta-t-il avec précaution, il me semble que tu les avais rencontrés du vivant de Georges, n'est-ce pas ?

Il s'attendait à ce que la bordée d'injures se prolonge ; mais, étonnamment, Anna retrouva son calme aussi vite qu'elle l'avait perdu.

— Un peu, oui… L'été dernier, je suis venue rejoindre Georges pour quelques jours. Sa famille m'avait alors parue plus… normale. Et même digne d'admiration. L'arrière-grand-père de Georges était un *capétan*, tu sais.

— Un… *capétan* ? répéta Marc lentement.

— *Καπετάνιος*… Cela ne te dit rien ? Un « capitaine », si tu veux… Mais plutôt un chef de guerre. Le vieux Manolis Mitsotakis dirigeait un groupe d'*αντάρτες*.

Marc, toujours perdu, se tint coi.

— Les *andartes*, précisa Anna, étaient des maquisards, des résistants. Ce Manolis était un dur à cuire. Une barbe longue comme ça, des cartouches en bandoulière… Pendant toute la guerre, il a vécu caché dans des grottes, des trous et des cabanes de bergers… Jusqu'en 1944, les Allemands ne les ont jamais trouvés, ni lui ni ses hommes. Eux, en revanche, ont attaqué des convois, fait sauter des camions, et même participé à l'enlèvement d'un général ennemi.

Marc se redressa avec, sur le visage, l'expression d'un chien auquel on s'apprête à lancer un bâton. Mais il observa Anna, dont les pupilles brillaient plus qu'à l'accoutumée ; puis, brusquement, il se ravisa et changea de sujet.

— Et, dis-moi… coupa-t-il. As-tu retrouvé ce Constantin, l'ami d'enfance ?

Anna le fixa quelques secondes, interdite. À son tour, elle paraissait le jauger, l'évaluer. Marc se sentit mal à l'aise ; les yeux noirs avaient, à cet instant, quelque chose de satanique – ou peut-être était-ce simplement l'effet du raki. Enfin, elle répondit, à voix basse :

— Dès que je suis arrivée chez mes parents, j'ai consulté l'annuaire. Mais Constantin Skalidakis n'y figurait pas. Alors, je me suis souvenue du nom du journal pour lequel il travaillait, l'*Elefthéros Kosmos* – c'est un périodique à tendance plutôt nationaliste, et ça m'avait marquée. Ce n'était pas le genre de Georges, pas du tout…

Marc hocha la tête en signe d'assentiment.

— J'ai donc appelé la rédaction, continua-t-elle. Et on m'a annoncé que Constantin avait démissionné à la fin du mois d'août.

— D'accord… Et depuis, que fait-il ?

— C'est là que l'histoire se complique : il était censé partir pour l'Égypte, où il devait réaliser un long reportage en *free-lance*. Sur les milieux intégristes musulmans… Et leurs démêlés avec les chrétiens orthodoxes, je crois.

— Et alors ?

Anna le fixa avec tant d'intensité que Marc en frissonna.

— Alors, répondit-elle, il faudra qu'on m'explique comment il a fait pour deviner ce qui était arrivé à Georges… Avant de te téléphoner à Genève ! Parce qu'il t'a laissé un message, n'est-ce pas ?

Marc fronça les sourcils :

— Pas vraiment. L'hôtel n'a fait que me signaler qu'il avait essayé de me joindre, c'est tout. Et, d'ailleurs, il ne m'a pas rappelé, ne m'a pas laissé de coordonnées… Je ne suis donc toujours pas convaincu que quelqu'un n'a pas

utilisé son nom pour brouiller les pistes, ajouta-t-il, songeur.

Dans sa tête se bousculaient des idées qui avaient aussi dû venir à l'esprit d'Anna.

— Tu crois qu'il a tué Georges ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Je ne sais pas…

— Mais… Tu penses que c'est une éventualité à envisager ?

— Peut-être.

— Tu le connaissais ?

— Je l'ai rencontré une fois. L'été dernier. C'est un peu court pour connaître quelqu'un…

— Mais… Qu'en avais-tu pensé ?

— Qu'il n'était pas brillant.

— Et avec Georges, comment était-il ?

— Plutôt sympa…

Anna avala le contenu de son verre, croqua un morceau de biscotte. Puis elle croisa les jambes et attendit la réaction de Marc.

— Alors, pourquoi l'aurait-il tué ? fit-il enfin.

Elle parut se concentrer.

— Georges m'avait demandé de m'adresser à deux personnes, au cas où il lui arriverait un ennui majeur, dit-elle. Tu t'en souviens ?

— Bien sûr… Et alors ?

— Alors… Si Constantin l'a tué, la seule personne qui puisse savoir

pourquoi… C’est toi !

— Avec ce « quelque chose d’essentiel », que je suis censé détenir ?

— Précisément.

Marc réfléchit un instant, et changea à nouveau de sujet.

— Dis-moi… Tu parlais, tout à l’heure, de l’enlèvement d’un général allemand, auquel l’arrière-grand-père de Georges avait participé. C’était le général Kreipe, n’est-ce pas ?

Anna haussa les sourcils.

— Il me semble que c’est celui-là, oui… Pourquoi ? Tu connais cette histoire ?

— Évidemment, répondit-il en réprimant un sourire suffisant. Et tu disais que c’était l’arrière-grand-père de Georges qui l’avait enlevé ?

— Pas exactement, non. Les Anglais qui avaient capturé ce général l’ont caché et transporté dans les montagnes, avant de le faire embarquer pour l’Égypte. Mitsotakis et sa bande les ont abrités pendant une nuit. D’ailleurs, c’est à partir de cette nuit-là que les choses se sont gâtées, pour eux…

Elle se resservit un verre de raki, l’avala sans broncher et saisit un morceau de fromage. Marc, lui, demeurait suspendu aux lèvres de la jolie brune. Évidemment, il songeait au général Müller, pour lequel cette opération avait été montée par le SOE. Anna, peut-être, l’ignorait.

— Bien sûr, poursuivit-elle, les Allemands s’étaient mis à arpenter l’île dans tous les sens, pour récupérer leur général. Ils avaient lancé des avions et des soldats partout, proposé des récompenses à de mauvais Grecs, contre des renseignements… Et puis, une nuit, il semble qu’ils soient tombés sur la bande

de Mitsotakis.

— Que sont-ils devenus ?

— Personne n'en sait rien. Ils ont tous disparu, cette nuit-là.

— On les a fusillés ?

— Ça, ou autre chose. Toujours est-il qu'aucun n'a jamais reparu. Tout ce qu'il reste d'eux, c'est une petite photo exposée dans le Musée maritime, à deux pas d'ici. C'est là que Georges m'a raconté cette histoire, l'été dernier… Quand nous logions ici, dans cette pension.

Marc, un peu anesthésié par le raki, s'absorba dans ses réflexions. Ses pensées bouillonnaient comme l'écume autour d'une barrière de récifs aux contours insaisissables : à fleur d'eau, les généraux Müller et Kreipe, l'arrière-grand-père de Georges, le professeur Thorwald, les rancœurs familiales, le mystérieux Constantin et les lames effilées se révélaient tour à tour au gré du mouvement de la mer, avant de disparaître quelques secondes plus tard. Il pressentait toutefois que chacun de ces éléments appartenait à un seul et même ensemble, et s'insérait dans un contexte cohérent : s'il existait une explication rationnelle à l'assassinat de Georges, il fallait sans doute la chercher dans les événements du passé, probablement dans ceux des environs de 1944… Marc pensa à ces jeux pour enfants, sur lesquels une figure apparaît en reliant entre eux des dizaines de points numérotés ; hélas, dans le cas présent, il ne disposait que de quelques jalons, trop éloignés les uns des autres pour reconstituer le dessin sous-jacent…

Anna, les yeux luisants, semblait suivre en silence le cheminement des pensées du jeune homme. Après l'exaltation du récit, Marc paraissait balancer à nouveau. Le regard fixe, il se grattait nerveusement le cuir chevelu. Elle esquissa un sourire, et se pencha pour remplir encore les petits verres.

— Alors ? demanda-t-elle enfin.

Marc parut soudain se décider.

— J’ai trouvé ça dans la chambre des Bergues, ânonna-t-il en se penchant vers la serviette qu’il avait déposée près de lui, dans l’ombre.

30

Anna, penchée sur la carte, rassembla ses cheveux noirs et, en un geste, les attacha en une petite queue de cheval. Malgré lui, Marc admirait sa grâce et son naturel ; il en avait bien assez vu pour comprendre parfaitement ce que Georges avait pu ressentir pour elle.

— Si tu veux manger typique, annonça-t-elle, ils ont de la chèvre, cuisinée dans du *Roméiko*.

Comme Marc ne répondait pas, elle redressa la tête.

— C'est un vin local, précisa-t-elle. Assez costaud.

Jusqu'à présent, Marc n'avait rien trouvé de doux dans cette île, où chaque élément paraissait d'une brutalité extrême. Il n'était donc pas surpris.

— Pourquoi pas…

— Parfait, conclut-elle en fermant le dépliant. Pour moi, ce sera avec du riz.

Il était temps de manger, et de manger beaucoup, pour éponger le raki, songea Marc en regardant alentour. Une dizaine de petites tables revêtues de papier beige, des bougies, des murs ocre, des portraits de moustachus en noir et blanc, encadrés de bois clair : la petite salle, ouverte sur la rue, était accueillante et chaleureuse, comme assortie à la vieille cité.

Anna et lui n'avaient parcouru qu'une centaine de mètres en sortant de la pension, et pourtant Marc avait eu le temps de s'émerveiller. Le vieux quartier vénitien lui était apparu comme un lieu improbable, enchanté, tenant à la fois du bazar oriental, du village médiéval et du Katmandou des années 1970 : des façades sans âge tapissées de plantes grimpantes, des *babas cool* fossilisés qui

jouaient des airs de Cat Stevens à la guitare, de petites lanternes qui réchauffaient les pavés anciens. Un peu au hasard, ils avaient pénétré dans ce restaurant, où un colosse barbu et affable leur avait indiqué une table, à laquelle ils s'étaient aussitôt installés.

— Tu dis que cette pochette contenait aussi des liasses de billets ? reprit soudain Anna.

— Des euros et des francs suisses. J'ai laissé tout cela à Paris – je ne voulais pas passer les contrôles de l'aéroport avec ce pactole sur moi. Mais, rassure-toi, je te le garde, et je te le rendrai dès que tu reviendras.

— Je ne veux pas de cet argent.

Marc arrondit les yeux.

— Non ? Mais pourquoi ?

Anna commença à tapoter la table du bout des doigts.

— D'abord, parce qu'il n'est pas à moi. Ensuite, parce qu'il a peut-être un lien avec la mort de Georges, si c'est lui qui a dissimulé tout cela dans le plafonnier. Et puis aussi… parce qu'il est possible que la présence de cette pochette dans la chambre n'ait été qu'une coïncidence… C'est une éventualité à envisager, non ?

Marc s'accouda sur la table, le menton posé sur ses mains jointes.

— Tu plaisantes ? rétorqua-t-il sur un ton ironique. Tu as vu cette lettre ? Ce général Müller se trouvait en Crète lorsqu'il l'a écrite… Il en est parti quatre jours plus tard – j'ai vérifié. Et ce William Thorwald ? C'était un spécialiste de la Crète minoenne ! Tiens, relis-la !

Marc ressortit de sa poche la copie froissée de la traduction d'Agathe, qu'il avait tapée et imprimée :

DEUTSCHES AHNENERBE

Prof. Dr. William B. Thorwald

The Metropolitan Museum of Art

1000 Fifth Avenue at 82nd Street

New York

USA

20 septembre 1944

Cher Professeur !

Je viens d'être appelé sur un autre théâtre d'opérations. Dans quelques jours, il me faudra donc quitter la Forteresse, dont la situation, en dépit des actions punitives que j'ai menées récemment, me paraît très préoccupante : en plus du récent enlèvement et des attaques terroristes de la résistance locale, on redoute un probable débarquement anglais dans les semaines qui viennent.

C'est pourquoi j'ai ordonné la cessation des activités de Merkur.

Je ne doute pas que vous comprendrez les raisons qui ont motivé ma décision. Sachez que mon vœu le plus cher est que nous puissions revenir prochainement à une situation normale ; pour cela, je viens de mettre le nécessaire en lieu sûr. L'accès par la mer est désormais impraticable. Mais le chemin que vous connaissez, mieux que personne, demeure accessible, grâce aux codes que je vous ai envoyés.

Heil Hitler !

MUELLER.

Anna la relut de mauvaise grâce, mais avec soin. Enfin, elle l'interpella :

— Et alors ? Je n'y vois rien de plus que tout à l'heure.

— Alors ? répondit-il, fiévreux. Alors, c'est en Crète que Georges a passé une partie de l'été dernier ; et il en est revenu riche comme Crésus ! Tu ne trouves pas que tout cela s'emboîte un peu trop bien, pour qu'il s'agisse d'une coïncidence ?

La jeune femme garda le silence pendant quelques secondes. Puis, calmement, elle héla le serveur et passa la commande en grec.

— Avec de l'eau, pour moi, précisa Marc. Gazeuse, si possible. Une grande bouteille.

Elle traduisit, hocha la tête et, lorsque l'homme fut reparti, se pencha à nouveau vers Marc.

— Admettons, soupira-t-elle. Il n'empêche que je ne veux pas de cet argent ; fais-en ce que tu voudras !

Puis, comme le jeune homme allait répliquer, elle ajouta :

— Mais, si c'est bien Georges qui a caché cette lettre, où penses-tu qu'il l'ait découverte ?

Marc haussa les épaules.

— Peut-être que sa famille le saurait, dit-il. Mais je nous vois mal aller lui

poser la question.

— Constantin aussi, le saurait peut-être… continua Anna, songeuse. Mais cela ne nous avance pas.

Elle parut soudain inspirée.

— Cette organisation, reprit-elle ; cette *Ah-nen-erbe* – c'est ça ? Que faisait-elle, en Crète ?

— Je n'en ai aucune idée, hélas…

— Il faudrait peut-être creuser du côté de ce professeur de New York, tu ne penses pas ?

Marc afficha un air satisfait.

— C'est déjà fait. Katherine a écrit au musée, et nous attendons leur réponse.

Anna se dressa subitement, comme un serpent dont Marc aurait marché sur la queue.

— Que vient-elle faire là-dedans, celle-là ? lâcha-t-elle.

Le jeune homme se mordit la lèvre ; puis, très vite, il ajouta :

— Elle a des relations privilégiées avec le *Metropolitan Museum*. Si le message vient d'elle, nous pouvons être certains qu'il sera traité, et rapidement.

Mais Anna ne décolérait pas.

— Que lui as-tu raconté ?

— Oh ! Simplement que je m'intéressais à ce Thorwald… Après avoir lu son nom dans un livre d'histoire, mentit-il.

— Et elle a avalé ce bobard ?

— Mais… Évidemment ! Pourquoi en aurait-elle douté ?

Brusquement, elle tendit le cou :

— Sait-elle que Georges est mort ?

— Eh bien… Elle se trouvait chez moi, lorsque tu m'as téléphoné…

Marc sentait qu'une goutte de sueur glacée descendait lentement le long de son échine. Anna, elle, continuait à le sonder de ses yeux noirs, dans lesquels couvaient l'orage et la tempête. Le silence se prolongeait, laissant augurer le pire…

Soudain, Marc sursauta : le bras massif du serveur venait de passer par-dessus son épaule, deux assiettes en main. Tandis que le costaud les déposait sur la table avec quelques mots en grec, Anna parut s'adoucir instantanément : comme par miracle, le regard de jais se détourna. Un large sourire aux lèvres, l'homme s'éloigna.

— Bon, alors espérons qu'ils répondront, conclut-elle sur un ton sceptique.

Tous deux commencèrent à manger consciencieusement. La viande était fondante et parfumée, et le raki leur avait ouvert un appétit sans bornes.

Lorsqu'elle se sentit un peu rassasiée, elle relança la discussion.

— En réfléchissant bien… commença-t-elle, songeuse.

— Oui ?

Marc, lui, ne s'arrêtait plus de manger. Il aurait avalé la chèvre en entier, si elle avait figuré au menu.

— Georges devait considérer que tu connaissais quelque chose d'essentiel… Mais ça ne pouvait pas être cette lettre, puisque tu ne l'as trouvée qu'après son

assassinat. Il ne pouvait pas deviner que tu occuperais notre chambre, ni que tu la découvrirais…

Du bout de son couteau, Marc tassa une bouchée de riz contre sa fourchette.

— C'est exact, souffla-t-il.

— Ce qui me laisse penser que tu dois savoir autre chose.

— Je t'assure, je n'ai pas cessé d'y réfléchir… Et je n'ai rien trouvé… Vraiment rien !

Anna poursuivit :

— Cette organisation nazie, cette *Ahnen*… truc, tu n'en avais jamais entendu parler ?

— Jamais.

— Pourtant, je suis convaincue que c'est de ce côté-là qu'il faut chercher. Müller est mort, Thorwald aussi. Que reste-t-il ?

Marc s'arrêta de mâcher un instant. Il n'avait pas encore considéré la question sous cet aspect.

— *Merkur* ? risqua-t-il.

— Tu n'as rien découvert là-dessus, et ça ne me dit rien non plus… Non, je pense à autre chose.

Cette fois, le jeune homme déposa ses couverts, et fixa Anna avec curiosité. Elle soutint son regard et, se penchant légèrement vers lui, demanda, à voix basse :

— Et si cette organisation existait toujours, sous une forme ou sous une autre ?

Il s'esclaffa.

— Il me semble que ça se saurait !

— Et comment ? rétorqua Anna, visiblement vexée. Comment le saurait-on ?

— La question serait plutôt : à quoi servirait-elle ? sourit Marc avec condescendance. Réfléchis deux minutes…

La jeune femme serra les poings sur la table et rétorqua, froidement :

— Pourtant, il me semble que le monde ne manque pas de néo-nazis… Et qu'ils ont le vent en poupe en ce moment, n'est-ce pas ? Même chez nous, l'Aube Dorée a des députés, et le fiasco de Tsipras risque de leur donner le pouvoir, un jour ou l'autre !

— Tu mélanges tout, soupira Marc, agacé. L'*Ahnenerbe* était un institut de recherche, pas un groupuscule d'idéalistes ou de révolutionnaires ! Ces types-là étaient des scientifiques, pas des soldats !

— Et Müller ? Ce n'était pas un soldat, peut-être ? trancha Anna, des flammes dans les yeux.

Marc se tut. Ses recherches, trop rapides, ne lui avaient pas encore révélé ce que le « boucher de Crète » et l'*Ahnenerbe* avaient pu entreprendre ensemble, et il lui fallait admettre qu'il se trouvait à court d'arguments.

— Écoute, reprit-il sur un ton apaisant, voici ce que je te propose – avant de foncer tête baissée dans des… théories fumeuses.

Anna avala sa salive et, les poings toujours serrés, le laissa poursuivre.

— Il me semble que nous avons deux espoirs d'en apprendre davantage. D'abord, le *Metropolitan Museum* ne va pas tarder à nous répondre. Et puis, il y a ce Constantin…

— Qui a disparu.

— Je m’en souviens. Mais la police, elle, doit avoir les moyens de le retrouver. Il me semble que si nous en parlions à l’inspecteur Lebeau, il pourrait…

— Ah, ça, non ! explosa Anna en frappant la table du poing.

Alentour, quelques clients du restaurant se retournèrent discrètement, tendant l’oreille vers ce qui ressemblait à une scène de ménage. Le grand barbu, debout derrière son comptoir, jeta un coup d’œil inquiet vers Marc, qui lui adressa un sourire confus. Mais, pendant ce court instant, les yeux noirs s’étaient emplis de larmes, et les lèvres d’Anna s’étaient mises à trembler.

— Tout ce que tu m’as demandé… Tout ce que je t’ai dit… Tu m’as interrogée, c’est ça ? Pour rentrer, et… te précipiter chez ce flic, et tout lui répéter !

Les larmes roulaient à présent sur ses joues ; les regards, autour du couple, se faisaient plus insistants.

— Mais non, mais non ! chuchota Marc, aux abois. Pas du tout ! C’était une idée, comme ça…

— Une connerie, tu veux dire ! répliqua Anna en reniflant.

— Oui, une connerie, si tu veux. Je me disais simplement que nous n’avions pas les moyens de retrouver ce Constantin, et que la police aurait peut-être pu…

Anna, qui s’essuyait les yeux, suspendit son geste et fixa Marc. Le temps d’un éclair, le jeune homme songea à l’abominable secret qu’il avait partagé avec Georges : son ami avait-il commis l’imprudence d’en parler à Anna ? Si c’était le cas, la situation pouvait dégénérer d’un instant à l’autre… Dieu seul savait de quoi cette hystérique pouvait être capable. Il cligna des yeux, inspira lentement ; enfin, il s’efforça d’éteindre l’incendie :

— Mais n’en parlons plus, conclut-il.

Le serveur, l’air méfiant, s’approcha de la table en zigzaguant ; il parut soulagé de voir que les assiettes étaient vides. Il prit son temps pour desservir et, de sa grande carcasse, dissimula Anna aux regards indiscrets. La jeune femme, les yeux humides, esquissa un sourire de reconnaissance et lui adressa quelques mots en grec, auxquels il répondit avec bonne humeur. L’incident paraissait donc clos, et Marc sentit sa pression sanguine baisser à nouveau. Enfin, lorsque le colosse eut tourné les talons, Anna se moucha. Elle semblait avoir retrouvé sa contenance.

— Il y a tout de même des gens bien en Crète, soupira-t-elle.

Marc hocha la tête, un rictus crispé sur les lèvres.

— Je suis désolée, tu sais… Mes nerfs sont un peu… à vif.

— Tu es tout excusée.

Anna, légèrement empourprée, leur versa de l’eau d’une main tremblante. Elle se força à sourire, cligna des yeux, regarda la salle autour d’elle. Marc attendit quelques instants. Puis il lui sembla qu’une nouvelle idée commençait à germer dans l’esprit de la jeune femme.

— Cela dit, reprit-elle, l’air pensif, tu as raison : il faut retrouver Constantin… Ou au moins savoir ce qu’il est devenu. Je connais quelqu’un qui pourrait peut-être le rechercher – discrètement, j’entends. Et puis, il s’y connaît en organisations terroristes. Il doit donc détenir quelques informations utiles sur les néo-nazis, et il saura quoi penser de cette *Ahnen*… chose. Si tu es d’accord, je peux lui écrire.

Marc, suffisamment échaudé, se garda de toute objection.

— Il s’appelle Luigi, précisa-t-elle. C’était un ami de Georges, lui aussi. Il travaille dans la police italienne – une sorte de police secrète, comme vos Renseignements Généraux – ou ce qu’ils sont devenus ; je ne sais plus comment on les appelle, aujourd’hui…

Le jeune homme se détendit.

— Dans ce cas, pourquoi pas ? Mais j’ignorais que Georges entretenait ce genre de relations…

— Oh ! D’après ce que j’en sais, ils se sont rencontrés par hasard, il y a quelques années. Georges avait sauvé la vie de son fils, je crois…

31

Un chant assourdi montait vers les cieux, monotone et nostalgique, accompagné d'un léger frottement de lyre :

Μάνα λούγε με,

μάνα μου χτένιζε με,

μάνα στο,

στο σκολειό…

Marc ne comprenait pas le sens des paroles ; mais le timbre de cette voix féminine, profonde et fragile à la fois, commençait à l'apaiser.

Malgré les heures éprouvantes qu'il venait de vivre, ou plutôt à cause d'elles, il n'était pas parvenu à s'endormir. Il avait fermé les yeux, s'était efforcé de respirer régulièrement, avait appelé le sommeil de longues minutes ; mais la torpeur n'était pas venue. Au contraire, son cerveau avait continué à tourner à plein régime, débitant des théories, analysant des situations, rappelant des fantômes. Alors, il avait perdu patience et s'était levé tout à fait.

Accoudé à la fenêtre, il laissait à présent le vent froid glisser sur ses joues, les effluves marins l'envelopper comme un voile bienfaisant. Sous ses yeux, au fond du vieux port, les derniers restaurants éteignaient leurs lumières. Comme chaque nuit depuis des siècles, les monuments turcs et vénitiens allaient veiller sur la cité endormie ; leurs reflets mordorés ondulaient doucement sur les eaux calmes et, en les contemplant sous les cieux étoilés, Marc tentait de canaliser le flot de ses idées. La Crète, Anna, la famille de Georges, Agathe, Genève, tout ce

cortège de gens, de lieux et d'événements n'avait cessé de bourdonner autour de lui, sans qu'il ait pu trouver le temps de prendre des décisions. Pourtant, ce soir, son cerveau lui démangeait, comme frotté par un bouquet d'orties : il sentait confusément qu'un élément essentiel s'était imprimé dans son esprit, et que, de manière inconsciente, il en avait tiré des conclusions troublantes.

Machinalement, il posa son menton sur ses mains jointes et, au rythme de la mélopée qui jouait encore, se rappela patiemment les scènes de ces derniers jours. Sa dépression latente, contre laquelle il ne savait que faire. Puis le coup de fil d'Anna, ses *piercings* et ses *rangers* ; les cigarettes de Katherine, l'arrivée à Genève, Lebeau, l'île Rousseau, le rasoir ; la rencontre d'Agathe, le bar des Bergues, le livre qu'elle lui avait offert… Malgré lui, il cilla en se remémorant leurs tête-à-tête. Le dernier, dans la vieille ville de Genève, ne datait que de mardi ; pourtant, dans la mémoire de Marc, ces moments avaient déjà pris les teintes fanées d'une ancienne amourette de vacances. Ils en avaient eu l'insouciance et la fraîcheur et, contrairement à ce qu'il avait d'abord redouté, n'avaient causé aucun dommage. Désormais, il était bien improbable qu'Agathe et lui se croisent à nouveau, en dépit des promesses d'usage qu'ils avaient échangées ; alors, de ces quelques heures innocentes, il ne restait donc plus qu'un souvenir, aussi léger que le parfum d'Agathe…

Marc soupira et reprit le cours de son inventaire : le vieux barman, le piano, le pont de la Machine ; la pochette, cachée dans le plafonnier ; la terreur qui s'était emparée de lui lundi dernier, lorsqu'il avait découvert qu'on avait fouillé ses tiroirs…

Il éternua, se passa la main sur le visage, retourna lentement vers son petit lit. Le plancher grinçait et, dans la chambre baignée par l'obscurité, un sentiment de malaise l'envahissait rapidement. Il alluma la veilleuse de la table de nuit, s'assit sur les draps défaits. Dans ses pensées, les images de la suite 418 défilaient à nouveau ; il s'y revoyait, haletant, la lame à la main, cherchant l'intrus dans la

pénombre – espérant surtout ne pas le trouver. Son trouble grandissait, à mesure qu'il revivait ces instants de panique ; mais, paradoxalement, il éprouvait un besoin irrépressible de s'en ressouvenir avec précision. Car sa certitude s'affermissait : c'était là, dans ce contexte, qu'il avait cru comprendre quelque chose…

Il se leva brutalement : le nom de Constantin venait de lui sauter au visage comme un bouchon de champagne ; et de la bouteille ouverte s'échappait un flot de faits, de questions et de déductions qui, jusqu'alors, s'étaient secrètement massés dans un recoin de son esprit.

Il étouffa un juron et commença à faire les cent pas, les neurones en ébullition. Ce qui l'avait frappé, ce soir-là, c'était le message qu'il avait découvert en rentrant dans sa chambre : ce Constantin avait essayé de lui téléphoner, après qu'Anna ait quitté la suite. Puis, lorsque Marc avait constaté qu'on avait inspecté ses affaires en son absence, le lien s'était établi de lui-même. Il avait d'abord supposé que ce type avait voulu le prévenir d'un danger ; puis il avait envisagé une autre hypothèse : il était possible que, faute d'avoir pu le joindre, le Grec se soit introduit chez lui. Alors, malgré sa peur, Marc avait senti que son imagination s'emballait : il avait envisagé que ce soit Constantin qui, sous le nom de Georgoudis – hellénophone, lui aussi –, ait eu rendez-vous à Genève avec Georges ; que ce soit lui qui l'ait assassiné ; et qu'il ait pénétré dans la suite pour y rechercher ce qu'il n'avait pu obtenir de Georges… Les pensées de Marc, suivant leur cours tumultueux, s'étaient alors détournées vers Anna ; et ce qu'il avait entrevu, à cet instant, l'avait profondément ébranlé.

Il s'accouda à nouveau à la fenêtre. La chanteuse s'était tue, mais la lyre continuait à jouer, assourdie, accompagnée d'un tambour. Il se gratta le menton, lâcha encore un soupir. À l'évidence, le nœud du problème, c'était Anna. Depuis son arrivée à Genève, il s'était efforcé de l'aborder avec bienveillance, sans

parti–pris ; il avait même essayé de concevoir de la sympathie pour elle ; mais il n'y était pas parvenu. Quelque chose n'avait cessé de le retenir : une sorte de méfiance diffuse, comme une défense naturelle que son organisme aurait développée contre celui de la jeune femme. Elle était belle, et même, dans certaines conditions, magnifique ; mais son regard noir, son humeur changeante, ses gestes souvent brusques, presque violents, laissaient transparaître une personnalité trouble, inquiétante, dangereuse peut-être. « Entre elles, les femmes sentent certaines choses… » avait dit Katherine ; et Marc renonçait à lui donner tort. Pire encore, cette nouvelle journée passée avec l'amie de Georges avait conforté son impression première, et accrédité l'affreuse théorie qui l'avait assailli, tandis qu'il progressait dans les ténèbres de la suite 418.

Tout était parti de Constantin ; de l'hypothèse que cet inconnu avait été l'assassin de Georges, et qu'il était revenu fouiller la chambre de sa victime. Il aurait été logique qu'il s'y soit introduit dans les heures qui avaient suivi le meurtre, lorsque la suite était encore occupée par Anna. Mais, alors que la jeune femme venait de partir pour Athènes, comment avait-il pu deviner que Marc avait décidé d'y passer une autre nuit, en s'y installant sous le nom de Neuville ? Anna s'était empressée, ce soir, de dire qu'elle ne comprenait pas comment Constantin avait été si bien renseigné ; pourtant, pensait Marc, personne n'avait été mieux placé qu'elle pour l'informer… Et, s'il fallait en conclure qu'elle avait entretenu des relations secrètes avec Constantin – un Athénien, comme elle –, comment ne pas envisager qu'il avait peut-être été son amant ? Et serait-il possible que ce couple sans scrupules ait fait disparaître les papiers d'identité de Georges, afin de laisser croire aux enquêteurs qu'il avait prémédité son départ de Genève ?

Marc se frotta le nez, l'air dubitatif. Le raisonnement qu'il venait de retracer provoquait, chez lui, le même dégoût que celui qu'il avait brièvement ressenti dans l'obscurité de la suite des Bergues. Pourtant, d'autres éléments s'accordaient mal avec cette hypothèse. Et, à les confronter, il lui semblait

qu’Anna n’avait cessé de tout compliquer, dans un dessein qui demeurait mystérieux. Tout d’abord, c’était elle qui avait révélé le nom de Constantin ; pourquoi l’avait-elle fait, alors que Marc, sans cela, aurait continué à ignorer l’existence de cet individu ? Et puis, au fond, pourquoi aurait-elle laissé son amant assassiner Georges ? Georges et elle n’étaient pas mariés, ne possédaient aucun bien en commun ; si elle avait voulu partir avec un autre homme, avec Constantin par exemple, il lui aurait suffi de s’en aller. Alors, était-ce pour cette pochette, que Marc avait découverte ? Cela, non plus, n’était guère plausible ; car elle avait refusé qu’il lui remette l’argent, et elle n’avait pas semblé particulièrement enthousiaste en lisant la lettre qui l’accompagnait…

Marc frissonna. La brise marine s’engouffrait dans ses boucles désordonnées, et des gouttelettes d’eau salée commençaient à s’y former. Il repoussa la fenêtre, frotta sa tignasse poisseuse, revint vers le lit et s’y étendit. L’air, confiné, sentait la poussière et la bougie : une odeur rassurante de vieille demeure tranquille.

Au-dessus de lui, les poutres vermoulues dessinaient des ombres irrégulières, tortueuses, accidentées. En les parcourant du regard, il se fit la remarque que les amis de Georges paraissaient fleurir, sous les pas d’Anna, au gré des situations : en dix ans d’amitié avec Marc, jamais le beau Grec n’avait mentionné devant lui ni le nom de Constantin, ni celui de Luigi… Et si, en réalité, Georges n’avait connu aucun de ces deux-là ?

Las, Marc se massa longuement les paupières. Sa seule certitude demeurait qu’Anna avait besoin de lui, pour une raison qui lui échappait encore. Le reste, la toile qu’elle tissait autour de lui, faite d’amis d’enfance et de témoignages émouvants, n’était peut-être qu’illusion…

Il rouvrit soudain les yeux : sa décision était prise. Il se leva, se dirigea vers sa petite valise. Il en extirpa son ordinateur portable, alluma l’appareil, le connecta au réseau Wifi de la pension. Alors, ses doigts commencèrent à courir sur le

clavier :

De : Marc Neuville <marc.neuville@gmail.com>

À : Alain Lebeau <alain.lebeau@police.ge.ch>

Sujet : Enquête / Meurtre de Georges Mitsotakis

Monsieur l'Inspecteur Principal,

Vous avez eu la gentillesse de me communiquer votre adresse e-mail, afin que je puisse vous faire parvenir toute information nouvelle sur les circonstances du décès de mon ami Georges Mitsotakis, survenu dans la nuit du 24 au 25 novembre.

Or, un élément troublant vient précisément d'être porté à ma connaissance.

Georges avait un ami d'enfance, nommé Constantin Skalidakis, avec lequel il passait, chaque année, une partie de ses vacances en Crète. Ce M. Skalidakis, cependant, a disparu depuis la fin de l'été dernier, après avoir démissionné de la rédaction du quotidien athénien pour lequel il travaillait.

Bien que je n'aie pu déterminer si cette disparition avait une quelconque relation avec le meurtre de mon ami, il me semble que cette piste mériterait d'être exploitée, ne serait-ce que parce que ce M. Skalidakis entretenait des relations privilégiées avec Georges. Peut-être détient-il un renseignement qui vous serait utile.

Bien cordialement,

Marc Neuville

Il relut soigneusement ses mots avant de cliquer sur l'icône d'envoi. Puis, lorsque la bouteille fut lancée à la mer, il lâcha un dernier soupir.

32

Devant l'aéroport de Roissy, quelques flocons collants détrempaient la chaussée crasseuse, formant des flaques noirâtres aux reflets irisés d'hydrocarbures. Baissant les yeux sur ses chaussures qui prenaient l'eau, Marc réprima un bâillement. À chaque minute, un taxi le dépassait dans un glissement mouillé, pour aller s'arrêter vingt mètres plus loin. On y chargeait des valises, des sacs, des cartons, on s'y entassait en hâte, et la file d'attente se raccourcissait de quelques centimètres. Puis, à intervalles réguliers, le béton se remettait à trembler, dans le fracas assourdissant des réacteurs.

Le jeune homme promenait autour de lui le regard circonspect d'un touriste étranger. Cette file d'attente, qui ne cessait de s'allonger sous le ciel couleur de poussière, rappelait les images sinistres de l'Union Soviétique, les jours sombres de l'Occupation. Pourtant, cet amas gluant d'anonymes, résignés à patienter en toutes circonstances, c'était déjà Paris : des gens qui grouillaient dans les boyaux surchauffés du métro, qui s'agglutinaient dans les wagons malodorants des trains de banlieue, qui se massaient sous les néons blafards des grands magasins. Leur teint terreux, leurs mines désabusées, leurs épaules lasses puaient la grisaille du périphérique, la laideur des pavillons, la misère des jardinets sordides. Les yeux encore éclaboussés du soleil de Crète, Marc avait un peu oublié cet aspect de la capitale.

Une vibration, dans sa poche, lui annonça l'arrivée d'un nouveau message : c'était Katherine, qui insistait encore pour qu'il la rejoigne au plus vite. Elle avait reçu une réponse du *Met*, répétait-elle. Marc rangea son portable et frissonna : par le col de sa chemise, un filet d'eau glacée commençait à s'écouler dans son dos. Il ferma les yeux quelques instants, tentant de s'extraire, par la pensée, de ce calvaire ; mais il dut les rouvrir aussitôt, sous la poussée du type

qui le talonnait, et qui brûlait de progresser de vingt centimètres. Encore un connard en costume-cravate, songea-t-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule ; un de ces imbéciles qui se trouvent de l'importance parce qu'ils occupent des fonctions ineptes dans des firmes quelconques : des sous-directeurs, des directeurs, des chefs de sites, d'entreprises ou de rayons… Ce bonhomme devait pointer quotidiennement ses sept ou huit heures de présence dans des locaux jalonnés de cloisons vitrées et de plantes vertes, en se gargarisant d'anglicismes douteux… Un sourire cynique passa sur les lèvres de Marc : il venait de se souvenir d'une soirée mémorable au cours de laquelle, avec Katherine et Georges, ils avaient éclusé deux bouteilles de vin en se lisant, à tour de rôle, les expressions grotesques propres au « monde de l'entreprise », glanées sur Internet. De surprises en fous rires, ils avaient découvert que ces gens-là, entre autres absurdités, « *prenaient le lead* », « *donnaient le go* », faisaient des « *conf-calls* » et « *surperformaient des targets*. » Il revit le mascara de Katherine qui ruisselait sur ses joues rougies, Georges tapant du poing sur l'accoudoir du fauteuil en hoquetant – il avait un rire si sonore qu'il s'efforçait, autant que possible, de le réduire à des inspirations saccadées. Et Marc lui-même, au moment de se coucher, avait encore été secoué de spasmes, à chaque fois qu'une de ces absurdités lui était revenue à l'esprit. Plutôt crever, s'était-il dit, entre deux accès d'hilarité incontrôlée ; plutôt crever que de devoir un jour, par nécessité, appartenir à ce monde-là !

— Alors, il avance, lui ? Je bosse, moi !

C'était, évidemment, le crétin costumé qui venait de l'invectiver. Car Marc, plongé dans ses souvenirs, avait avancé machinalement, centimètre par centimètre, jusqu'à la tête de station ; et il n'avait pas remarqué que son tour, enfin, était arrivé. Il s'accorda une seconde pour toiser ce parangon du cadre dynamique, le plus insolemment possible ; puis il prit place à l'arrière de la

vieille Peugeot que le sort lui avait assignée : une auto qui sentait la sueur et l'urine rance, dont le propriétaire gominé portait gourmette et chevalière.

— Le Musée du Moyen Âge, annonça-t-il.

— Le Musée du Louvre ?

— Non, du Moyen Âge. Celui de Cluny.

Le chauffeur, engoncé dans un pull camionneur de couleur bordeaux, se retourna, révélant une face porcine, rougeaude, aux yeux parfaitement inexpressifs.

— 'Connais pas. Cluny, c'est vers le quartier Latin, c'est ça ?

— Oui, c'est ça…

— Alors je vais vers Saint-Michel, après vous me direz. Parce que moi, ce coin-là… Hein !

La voiture démarra, et Marc laissa courir son regard dans l'habitacle : un fanion du PSG accroché au rétroviseur, un compteur poussiéreux fixé de travers, des journaux sportifs étalés sur le siège passager. Il se renversa sur la banquette et, à nouveau, il ferma les yeux. Pendant quelques minutes, les suspensions fatiguées du véhicule lui révélèrent chaque inégalité de l'asphalte ; puis la vitesse diminua ; des coups d'avertisseur se firent entendre, d'abord lointains, puis plus proches ; enfin, comme la voiture s'arrêtait, des insultes commencèrent à fuser de toutes parts, dominant l'énorme ronronnement de dizaines de moteurs au ralenti. Alors, malgré le tumulte du bouchon, il s'endormit.

Rapidement, des images confuses s'entremêlèrent dans son esprit : Anna, Georges, les villages de Crète ; et puis Katherine, et Thorwald, dont il imaginait le visage en lame de couteau, les yeux de fanatique, la mèche peignée à la

Hitler ; et Georges, encore, le corps gonflé d'eau, plaqué par le courant contre une pile de pont…

Un nouveau frémissement, dans sa poche, le fit sursauter. Katherine, sans doute… Fronçant les sourcils, il extirpa l'appareil des replis mouillés de son *duffel-coat*, prêt à répondre sèchement qu'il n'avait pas trouvé d'hélicoptère pour la rejoindre plus vite ; mais, en consultant l'écran, il demeura interdit. Le message qui venait d'arriver était si inattendu, si…

— Eh, m'sieur ! lança le chauffeur.

Il approchait de la place Saint-Michel, qu'il paraissait redouter autant que Marc craignait la banlieue parisienne.

— À partir de là, continua le beauf, 'faudra me guider, parce que moi, le quartier Latin… Hein !

Quelques sens uniques plus loin, Marc prit pied sur le trottoir de la place Painlevé, soulagé de voir disparaître le taxi puant et, avec lui, la caricature de banlieusard qui avait fini par lui donner le cafard.

La façade gothique de l'hôtel de Cluny le rasséréna un peu : depuis les monuments de La Canée, rien d'autre n'avait accroché son regard que des barres en béton, peintes de couleurs criardes. Il emprunta la porte de service, gratifia le gardien, Robert, d'un salut amical, et se dirigea vers le bureau de la conservatrice en chef.

La porte était entrouverte et laissait paraître un filet de lumière orangée.

— Mais faites attention, bon sang !

Derrière le battant, c'était la voix d'Henriette, courroucée.

— Ah ! Pardon…

Et là, celle de Katherine, désinvolte.

Marc esquissa un sourire. Les deux femmes ne se doutaient pas de sa présence. Il hésita un instant. Peut-être était-il encore temps de battre en retraite, et de rentrer chez lui ? Son *duffel-coat* informe empestait le chien mouillé, ses cheveux collaient sur son grand front comme un bouquet d'algues, ses chaussures détrempées lui glaçaient les orteils et avaient laissé, sur le marbre derrière lui, de longues traces douteuses.

— Vous avez failli m'ébouillanter ! poursuivit la secrétaire sur un ton haut perché.

— Ah oui ? Désolée, je n'avais pas remarqué que vous… cuisiniez. Et c'est moi qui ai failli vous ébouillanter, dites-vous ?

Il risqua un coup d'œil par l'ouverture. Henriette avait ramené les plis de son poncho vers l'arrière et tenait, d'une main incertaine, le manche d'une casserole dont s'échappaient des volutes de vapeur. Devant elle, la main manucurée de Katherine brillait de toutes ses bagues.

— Si ce liquide m'était tombé sur les pieds, c'était la brûlure au quatrième degré ! glapit encore la vieille fille.

La conservatrice s'avança légèrement, et Marc la distingua mieux. Elle paraissait éprouver de grandes difficultés à ne pas éclater de rire, tandis que la brave Henriette, emballée dans son drap multicolore, lui jetait un regard assassin à travers ses lunettes embuées.

— Ah, c'est encore cet infâme breuvage rougeâtre ? interrogea Katherine.

— De l'hibiscus. Plus exactement du *karkadeh*, rectifia sa secrétaire d'un ton dédaigneux.

— Et d'où cela sort-il ?

— Je l’ai rapporté d’Égypte moi-même.

— Et on vous a laissé passer la douane avec ça ?

Henriette ne releva pas ce nouvel affront.

— Enfin, libre à vous de vous empoisonner avec votre décoction… ironisa Katherine. Mon Dieu, mais ça sent encore plus mauvais que la dernière fois !

Marc s’approcha encore du battant entrouvert. Malgré son piteux état, cette saynète venait de lui rendre un peu de bonne humeur. Il hésita encore. Dans sa poche, il lui semblait sentir son téléphone battre comme un cœur ; il fallait répondre… Mais répondre quoi ?

— À l’occasion, si vous pouviez cesser de prélever des livres sur mon bureau pour les emporter chez vous, je vous en serais reconnaissante, ajouta la conservatrice d’une voix acide.

Avant que la discussion ne s’envenime davantage, Marc se décida et poussa la porte. Henriette, à nouveau, manqua de renverser son *karkadeh* fumant.

— Marc ! s’écria Katherine en s’élançant vers lui.

Elle portait un tailleur vert d’eau à la coupe impeccable, et Marc se demanda un instant si elle entendait vraiment le frotter contre ses oripeaux détrempés ; mais il n’eut pas le temps d’approfondir la question car, déjà, Henriette bondissait à son tour.

— Marc, vous m’avez manqué ! renchérit-elle, des trémolos dans la voix.

Et, prenant la conservatrice de vitesse, elle se rua sur le jeune homme, si bien qu’avant d’avoir fait deux pas dans la longue pièce, Marc se trouva pris dans une tourmente de chiffons colorés qui sentaient le thé et l’encens. Katherine, elle, s’arrêta net, dans un crissement de talons. Elle croisa les bras, l’air faussement nonchalant, attendant la fin des effusions avec une irritation manifeste.

Enfin, lorsque Henriette relâcha son étreinte, la conservatrice s'approcha sans hâte, et vint déposer deux bises sur les joues de Marc. Des effluves de parfum les enveloppèrent soudain, et le jeune homme, un peu honteux, espéra qu'elles suffisaient à couvrir sa propre odeur.

— Voulez-vous boire quelque chose ? lança Henriette.

— Un… Un café, si vous voulez bien, répondit Marc.

La secrétaire jeta un regard déçu vers son *karkadeh*, mais acquiesça.

— Je reviens, dit-elle en quittant la pièce dans un froissement d'étoffe.

33

Marc déposa sa serviette et sa petite valise, et jeta un coup d'œil à la ronde : près de la porte, les rayonnages de livres aux dos de cuir rouge et vert, le bureau d'Henriette, encombré de paperasses, de photographies encadrées, de vaisselle dépareillée et d'objets étranges ; plus loin, près d'une alcôve, sa propre table de travail, sa petite lampe en opaline, ses notes empilées ; et, centré au fond de la galerie, la pièce maîtresse : le bureau de Katherine, tout de verre et de laiton, paraissait flotter dans l'éclairage indirect de quelques spots savamment placés. Un décor familier et rassurant – quoiqu'un peu sombre, et pas si grand que cela, pensa-t-il encore.

— Alors ? Comment te sens-tu ? demanda la conservatrice, une pointe d'anxiété dans la voix.

Marc haussa les épaules, affichant un sourire fatigué. Katherine hocha la tête. Elle semblait se contenir pour ne pas lui poser les mille questions qui, à l'évidence, lui brûlaient les lèvres. Puis, comme le jeune homme n'ajoutait rien, elle tourna les talons et se dirigea vers son bureau.

— Comme je te l'ai écrit, la réponse est arrivée cette nuit, lança-t-elle par-dessus son épaule.

Marc émit un grognement d'assentiment et, tandis qu'elle lui tournait le dos, retira discrètement son téléphone de la poche de son *duffel-coat*. Aucun nouveau message ne lui était parvenu.

— Ah ! La voici, annonça-t-elle en brandissant un feuillet imprimé. Je te préviens, ça ne casse pas trois pattes à un canard. Et la connasse qui m'a répondu a l'air de considérer que Katherine est un prénom masculin, en France…

Elle lui tendit le texte et Marc traduisit entre ses dents :

De : Wilson, Dorothea <d.wilson@metmuseum.org>

À : Katherine Rochefort-Bollinger <krb@musee-moyenage.fr>

Sujet : RE:Demande de renseignements

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre e-mail du 28 novembre dernier, concernant le professeur William B. Thorwald.

Le professeur Thorwald a été le conservateur en chef des galeries Prehistoric and Early Greek Art, exposées dans les salles de la section The Robert and Renée Belfer Court, de 1938 à sa mort en 1944.

Ce qu'il reste de ses archives se trouve dans deux boîtes conservées dans les locaux de notre Musée, sous les références 44-XII-08 et 44-XII-09. Je ne dispose pas, hélas, du temps nécessaire pour y rechercher les documents qui mentionneraient un professeur Moller. Toutefois, au cas où vous souhaiteriez examiner ces archives vous-même (de préférence un lundi), il me sera possible de vous procurer une autorisation.

Bien cordialement,

Dorothea A. Wilson, PhD.

Assistant Curator

The Metropolitan Museum of Art

— Un professeur Moller ? cita-t-il, l'air perplexe.

— Je te l'ai dit, c'est une connasse.

— Et, si je comprends bien, il faudrait que je me rende à New York pour en apprendre davantage ?

Katherine allait répondre quand Henriette poussa la porte, un gobelet de café en main. Marc en profita, une fois encore, pour tirer son portable de sa poche ; mais l'écran demeurait vide.

— Vous partez à New York ? demanda soudain la secrétaire, le regard extatique.

Marc nia de la tête.

— Aucune chance ! répliqua-t-il.

Henriette prit un air compassé et, s'approchant de Marc, lui tendit son café.

— C'est dommage, reprit-elle. Georges…

— Mais, coupa Katherine, si tu veux y aller, n'hésite pas ! Je peux répondre à cette… archiviste, lui dire que tu arrives, et qu'elle peut commencer à te préparer ses boîtes numérotées.

Elle consulta sa montre, réfléchit un instant, et ajouta :

— Il est 16 h 30 ici, donc… 10 h 30 à New York. Si je l'appelle tout de suite…

Le jeune homme leva la main pour l'interrompre. Puis il déposa son gobelet sur le bureau d'Henriette.

— Non, affirma-t-il tristement. D'abord, je n'en ai pas les moyens… Et puis je ne suis pas certain que tout cela serve encore à quelque chose.

Katherine haussa un sourcil.

— Je crois qu'il faut qu'on parle, dit-elle simplement.

Marc acquiesça de la tête et la conservatrice, du regard, désigna la sortie. Henriette soupira bruyamment. Manifestement vexée d'être tenue à l'écart, elle alla se rasseoir à son bureau, et fit mine de se plonger dans un livre en piteux état, dont la jaquette partait en lambeaux.

— Enfin, si tu as fini de regarder ton téléphone, ajouta Katherine d'un air pincé.

Il ne releva pas la remarque, se contentant d'avancer dans le sillage parfumé de la grande blonde, dont les talons claquaient sur les dalles avec la régularité d'un métronome. Elle emprunta un escalier en colimaçon, traversa un nouveau couloir, déverrouilla une porte et invita Marc à la suivre dans une pièce qu'il connaissait bien : la salle des archives – sans doute l'endroit le moins fréquenté du bâtiment. En fait de salle, il s'agissait d'un couloir condamné, dont les murs aveugles avaient été tapissés, au fil des décennies, de plusieurs épaisseurs de dossiers, qui s'élevaient jusqu'à la naissance de la voûte. Personne ne savait vraiment ce qui s'y trouvait entreposé, car les circulaires administratives, les correspondances et les photographies d'objets médiévaux n'avaient cessé de s'y entasser dans le plus grand désordre. Aussi Marc, lorsqu'il éprouvait le besoin de se distraire, allait-il y fouiner de temps à autre ; et, parfois, il y croisait Katherine, qui venait là pour fumer en cachette, lorsque le mauvais temps la dissuadait d'arpenter le trottoir de la place Painlevé. Une table en formica, vestige incongru des années 1970, occupait le centre de la pièce, qu'éclairait une ampoule nue pendant de la voûte. Katherine vint s'appuyer contre le meuble, tandis que Marc refermait la porte derrière lui. Elle s'alluma une cigarette et, ramenant à elle un cendrier déjà comble, fixa le jeune homme.

— Alors ? lança-t-elle nerveusement.

Marc fit quelques pas, poussa une chaise déglinguée et, parvenu sous l'ampoule, se mit à tousser ostensiblement. Puis il résuma grossièrement les événements de la veille. Katherine était abasourdie.

— Ils l'ont enterré comme ça, sous des dalles de ciment ? répéta-t-elle.

De grosses larmes se suspendaient à ses paupières.

— C'est sans doute provisoire, répondit Marc, sans conviction.

— Et cette salope, s'emporta-t-elle soudain, elle ne pouvait pas se bouger le cul pour que Georges soit enterré décemment ? Et comment a-t-elle pu se tromper de date ? Comment ?

Cette fois, ses larmes s'écoulaient, et Katherine ne songeait pas à les cacher. Elle écrasa rageusement sa cigarette dans le cendrier, faisant déborder les mégots froids sur le formica.

— Et pourquoi l'a-t-on tué ? s'écria-t-elle brusquement. Pourquoi ? Tu as au moins découvert cela, n'est-ce pas ?

Marc écarta les bras en soupirant, l'air navré.

— Je n'ai aucune certitude.

Il récapitula cependant ce qu'il avait appris de plus sur Müller et sur l'*Ahnenerbe* depuis sa dernière visite au musée, ainsi que le peu d'informations qu'il avait pu glaner sur l'histoire de Manolis Mitsotakis, qui avait pris part à l'enlèvement du général Kreipe avant de disparaître sans laisser de traces.

— Je suis convaincu que Georges avait découvert quelque chose d'étroitement lié à la Seconde Guerre mondiale en Crète, conclut-il. Et je pense qu'il a gagné de l'argent en vendant des renseignements sur ces événements – peut-être aussi des documents. Mais je ne sais pas à qui… Et, surtout, je n'ai pas pu établir de

quoi il s'agissait exactement.

— Et sa pétasse ? Elle n'en sait rien non plus ?

Marc se souvint de la réaction d'Anna lorsque, la veille, il avait cité le nom de Katherine. Il se trouvait pris entre deux fronts, et il aurait aimé trouver une tranchée dans laquelle s'abriter.

— Non, répondit-il, aussi posément que possible. Mais elle cherche, elle aussi…

— La belle affaire ! glapit Katherine en se tamponnant les paupières avec un mouchoir en papier.

Puis, soudain, elle regarda Marc intensément.

— Tu vas aller à New York, n'est-ce pas ?

— Moi, je veux bien… concéda-t-il, embarrassé. Mais, honnêtement, c'est au-dessus de mes moyens… Tu connais mon salaire, et mon loyer !

— Et cet argent, que tu as trouvé à Genève ?

— Mais… Il n'est pas à moi !

— À qui est-il, alors ?

Marc garda le silence.

— Vois-tu une meilleure raison de le dépenser ? renchérit Katherine.

Il demeura songeur un instant. Puis il rétorqua :

— Mais que veux-tu que je découvre là-bas ? Ce Thorwald est mort en 1944 et, s'il avait laissé quelque chose d'intéressant dans ses archives, il me semble que ça se saurait : un journaliste aurait déterré ses secrets depuis longtemps, et les aurait publiés, tu ne crois pas ? C'est pourquoi…

— Oui ?

Katherine le fixait, impassible.

— Je pense que les archives de cette *Ahnenerbe* nous seraient plus utiles que les deux boîtes laissées par ce type.

Sous le mascara étalé, les yeux de la conservatrice s'allumèrent.

— Veux-tu que je les demande ? s'enquit-elle soudain. Où se trouvent-elles ? Je connais peut-être le conservateur ?

Marc se frotta le nez, interdit.

— Je… Je leur ai écrit, mentit-il. J'attends leur réponse.

— Donne-moi leur adresse. Je vais appuyer ta demande. Et, si ça ne suffit pas, je demanderai au ministère d'intervenir !

Des gouttelettes de sueur commençaient à perler sur le front du jeune homme.

— Laissons-leur encore une semaine pour me répondre ; après, nous aviserons…

Katherine se tut. Elle parut réfléchir un moment.

— Et cette conne ? dit-elle enfin. Tu disais qu'elle cherchait, elle aussi ?

— Oui…

— Mais, hasarda-t-elle, tu es… Tu es bien certain qu'elle n'est pas la cause de tout cela ?

Marc se remémora son raisonnement de la veille – celui selon lequel Anna et Constantin auraient, peut-être, comploté contre Georges… Mais il n'eut pas le courage de parler d'adultère devant Katherine.

— Je n'ai rien trouvé de concret, dit-il prudemment.

— Donc, tu veux dire que… Ce n’est pas exclu ?

Cette fois, le jeune homme était acculé. Il regarda la conservatrice qui, malgré la dégringolade de son maquillage, demeurait aussi belle qu’à l’accoutumée. Elle aussi avait été très proche de Georges ; et même, vraisemblablement, plus proche qu’elle ne le lui avait jamais avoué.

— Cette fille est… bizarre, confirma-t-il du bout des lèvres.

— Ah ! lança Katherine. Enfin, tu as compris !

Dans son regard, le triomphe et la fureur s’entremêlaient.

— Oui, confessa-t-il à contrecœur, tu avais raison. Elle ne m’inspire… pas confiance.

La conservatrice serra les mâchoires.

— Si jamais il s’avère que c’est à cause d’elle… que Georges est mort…

Marc déglutit.

— Je la tuerai, acheva Katherine d’une voix blanche.

Puis son ton monta :

— De mes mains… Je la tuerai, cette salope ! Fais-moi confiance !

Elle s’était redressée contre la table, raide, nerveuse, déterminée ; et Marc ne douta pas un instant qu’elle en soit capable. Mais, comme elle se rallumait une cigarette en frémissant de rage, il songea encore au message qui palpitait au fond de sa poche.

34

Les épaules lasses, Marc pénétra dans son appartement enténébré. Il y flottait encore un léger parfum d'encens : alors qu'il faisait ses bagages pour se rendre à Genève, il en avait brûlé une dizaine de bâtons, pour masquer l'odeur des cigarettes de Katherine. Et, depuis lors, il n'avait guère eu le temps d'aérer les lieux, puisqu'il n'y était demeuré que quelques heures, avant de repartir pour la Crète.

Sans prendre la peine d'allumer, il déposa sa serviette et sa petite valise dans sa chambre, suspendit son *duffel-coat* détrempé dans la salle de bains, en extirpa son portable humide. Puis, frottant vigoureusement sa tignasse collante, il se dirigea vers le salon.

Sa bibliothèque se dessinait vaguement, sous les lueurs dansantes qui montaient de la rue. Même dans cette pénombre, il aurait pu citer le titre de chaque ouvrage, d'après son emplacement, son format et sa reliure. Il n'y avait guère qu'un volume qui n'ait pas encore trouvé sa place parmi les autres : le cadeau d'Agathe. Cette fabuleuse édition, dédicacée de la main d'Apollinaire, était demeurée sur la table basse, où il l'avait déposée à la hâte, entre Genève et La Canée. Machinalement, il se baissa pour saisir le livre mais, aussitôt, se ravisa. Quelque chose le retenait. Un goût amer, mélange insipide de remords et de honte, montait dans sa gorge. Il avait refusé de comprendre ce qu'Agathe avait exprimé, en lui offrant cette pièce unique ; trop heureux de s'en tirer indemne, il s'était empressé de placer la jeune femme dans un recoin de ses souvenirs, et s'était persuadé qu'il ne la reverrait plus. Or, dans ces conditions, profiter de cet ouvrage lui paraissait relever de l'abus de confiance. Au fond, rien ne permettait de penser qu'Agathe l'avait apprécié autrement que comme un ami ; lui, en revanche, n'avait vu en elle qu'un avatar de celle qui, dix ans plus tôt, avait failli lui coûter la vie… Mais Agathe, évidemment, n'avait pas à

supporter le poids de ce passé.

D'une main incertaine, il déposa son téléphone sur la table, à côté du précieux volume ; puis, méthodiquement, il alluma les lampes, une à une. Mais son trouble, au lieu de disparaître au contact de la lumière, s'accrut rapidement. Alors, il retourna dans sa chambre, ouvrit sa valise, en sortit son ordinateur portable ; enfin, il revint le déposer sur son bureau, et l'alluma.

Tandis que l'appareil se réveillait, Marc ouvrit le réfrigérateur, presque vide. Il se servit un Coca, seul rescapé d'un pack de six, et revint se planter devant l'écran en se tapotant nerveusement la cuisse. Il sentait, dans son dos, la double présence de son téléphone et du livre dédicacé ; pendant quelques instants, les deux objets lui parurent animés, capables de sentiments… Et, torturé par ses remords, il lui sembla qu'ils lui lançaient des regards réprobateurs.

Enfin, ramassé sur lui-même comme pour se protéger d'un mauvais coup, il cliqua sur l'icône des e-mails. Une avalanche de messages indésirables se déversa dans la machine ; mais, parmi les publicités et les tentatives d'escroquerie, brillait le nom qu'il attendait :

De : Alain Lebeau <alain.lebeau@police.ge.ch>

À : Marc Neuville <marc.neuville@gmail.com>

Sujet : RE: Enquête / Meurtre de Georges Mitsotakis

Cher Monsieur Neuville,

Je vous remercie vivement de votre message et du renseignement que vous m'avez fait parvenir.

Dans la pénible affaire qui nous occupe, aucun détail n'est à négliger : l'étude des communications téléphoniques de vos amis M. Mitsotakis et Mlle. Papadopoulos n'a en effet pas permis d'obtenir de résultat utile. L'un comme l'autre utilisaient apparemment des cartes prépayées qui ont, depuis le drame, été désactivées. Quant au mystérieux individu inscrit à l'hôtel des Bergues sous le pseudonyme de Démétrios Georgoudis, celui-ci demeure introuvable.

S'agissant du dénommé Constantin Skalidakis, nous avons contacté nos collègues d'Athènes, qui nous ont confirmé qu'il avait effectivement disparu depuis la fin du mois d'août dernier. Cependant, aucun avis de recherche officiel n'ayant été lancé par ses proches, la police grecque n'a pas fait d'enquête approfondie à son sujet. Aussi ignorons-nous ce que M. Skalidakis est devenu.

Cette information m'inciterait à craindre le pire à son sujet, s'il n'avait pas tenté de vous joindre à votre hôtel lorsque vous séjourniez à Genève. Je vous serais donc reconnaissant de bien vouloir me prévenir, si d'aventure il essayait encore d'entrer en contact avec vous.

Bien à vous,

Alain Lebeau

Inspecteur Principal

Police cantonale de Genève, Brigade criminelle

Bd. Carl-Vogt 17-19

CH-1205 Genève

Marc plaqua sa main contre sa bouche et étouffa un juron. Il arborait la mine

déconfite d'un petit garçon surpris en train de voler des bonbons…

Il se retourna brusquement, fit quelques pas vers la bibliothèque, soupira. Malgré tout, songea-t-il en avalant une gorgée de Coca, ce message apportait une réponse claire à sa question de la veille : Anna n'avait pas menti sur la disparition de Constantin. Mais… Il n'en demeurait pas moins que le prétendu ami de Georges avait été remarquablement bien informé ; et que personne d'autre qu'elle n'avait pu lui communiquer l'identité de Marc, ni lui apprendre qu'il occupait désormais la suite 418. Lebeau, qui fanfaronnait à demi-mot, n'avait manifestement pas poussé ses recherches jusque-là.

Pourtant, pensa-t-il encore, si l'inspecteur principal avait fait son travail plus consciencieusement, il aurait compris qu'Anna ne pouvait ignorer ce que Constantin était devenu… Et qu'elle devait évidemment avoir d'excellentes raisons pour cacher ce qu'elle savait.

Il s'étendit sur le canapé. Le front plissé, il parcourut encore les arcanes des possibilités qui demeuraient ouvertes. Tout ce qu'il fallait, c'était déterminer la nature de ce que Georges avait découvert ; et, pour cela…

Il sursauta : sur la table du salon, son portable vibrait. Avant même de consulter l'écran, il avait compris. Le téléphone, d'ailleurs, éclairait le livre d'une lueur menaçante… Alors, il se leva, résigné.

— Marc ?

La voix était limpide, et son timbre resurgissait d'un passé trop vite enterré. Il en eut le souffle coupé : en l'entendant, c'étaient les traits, la démarche, le parfum d'Agathe qui venaient de reprendre vie.

— C'est toi ? insista-t-elle.

Marc cligna des yeux. Alentour, malgré les halos rassurants des petites

lampes, les lumières des phares continuaient à dessiner des ombres bizarres sur les livres de la bibliothèque.

— Oui, répondit-il enfin. Je… Je voulais te remercier de ton SMS. C'était… J'ai été très touché que tu te sois souvenue de la date de l'enterrement de Georges.

— Ah bon…

Elle paraissait décontenancée par le ton lointain du jeune homme ; et Marc s'en voulut encore de se comporter ainsi. Il revit brièvement l'image de Georges, assis sur le fauteuil, égrenant les perles de son *komboloï* ; alors, il réchauffa sa voix :

— Je viens de rentrer, et j'allais t'appeler.

Elle sembla un peu rassérénée :

— Et… Comment vas-tu ? Ce n'était pas trop dur ?

— Un enterrement, ce n'est jamais une partie de plaisir, mentit-il. Mais ça va.

— Je voulais aussi te dire que…

Elle hésita.

— Oui ?

— J'ai reçu une réponse du musée de Büren, annonça-t-elle.

Marc scruta le plafond, perplexe.

— Büren… Büren, tu dis ?

— C'est là que se trouve le *Kreismuseum*… Le musée de Wewelsburg.

Il eut soudain l'air inspiré.

— Le château de l'*Ahnenerbe*, c'est ça ?

— Oui. Et c'est un certain Hermann Klingenthal, un conservateur, qui m'a répondu. Il m'écrit que…

À l'évidence, Agathe avait la réponse sous les yeux, et la traduisait en la relisant.

— La majeure partie des archives du château a disparu depuis longtemps… La *Reichsführerschule-SS* a été en partie dynamitée sur les ordres de Himmler, le… 31 mars 1945… Des dizaines de milliers de livres, et… une partie de la collection d'antiquités qui s'y trouvaient ont été détruits… Quant aux archives… elles ont été brûlées, ou… emportées par les troupes anglaises… et américaines. Bref, tout ce qu'il en reste se trouve aujourd'hui dispersé dans différentes institutions, qui ne s'entendent pas forcément bien entre elles. Un inventaire complet de ces documents pourrait donc demander des années. Sans garantie, bien sûr, que nous y découvrions ce que nous cherchons…

Marc passa la main dans ses cheveux, cherchant une idée… Et, faute d'en trouver, soupira enfin :

— Bon, eh bien… C'était un coup d'épée dans l'eau, voilà tout.

Agathe garda le silence.

— Je ne vais pas passer mes prochaines années à scruter des documents en allemand pour y rechercher le nom de Thorwald, ajouta-t-il. De toute manière, Georges ne parlait pratiquement pas l'allemand – il était même plus mauvais que moi dans ce domaine ; ce n'est donc pas ainsi qu'il s'est procuré cette lettre. Alors, je propose que nous laissions tomber cette piste…

— Désolée, murmura Agathe à l'autre bout du fil.

Il marmonna quelque chose d'inintelligible, puis elle ajouta :

— Cela dit, je viendrai à Paris dans quelques jours. Si tu as un peu de temps…

Il retint son souffle un instant.

— À Paris ? Ah bon ? Mais… Quand ?

— À partir du jeudi 7, je pense.

Son travail allait la retenir loin d'Europe, jusqu'à ce qu'elle ait fini un rapport – ce qui ne serait pas long ; ensuite, elle projetait de passer quelque temps chez une amie parisienne.

Marc, en l'écoutant, faisait les cent pas. Du plat de la main, il épousseta la hotte de sa cuisinière, puis il jeta un regard sévère sur son intérieur. Les années avaient pesé sur ses meubles, qui accusaient leur âge ; et tout cela lui évoquait, plus que jamais, l'antre d'un étudiant attardé. Il tenta d'imaginer la précieuse Agathe sur son canapé fatigué, et grimaça tristement.

Paradoxalement, lorsqu'il eut raccroché, il se sentit, un bref instant, comme Aladin devant la lampe merveilleuse : puisque la jeune femme ne se rendrait à Paris que dans une semaine, il aurait peut-être le temps d'arranger les lieux pour la recevoir dans un cadre plus présentable…

Mais, lorsque cette pensée rassurante se dissipa, il commença à mesurer ce qu'impliquait, concrètement, l'échec des recherches d'Agathe. Deux images vinrent alors l'assaillir : la détresse de Katherine, quelques heures plus tôt ; et la petite médaille du cimetière crétois : saint Georges terrassant le dragon – la victoire du Bien sur le Mal.

D'un pas rapide, Marc traversa alors la pièce jusqu'à sa petite table de travail, saisit sa chaise, revint la déposer devant la bibliothèque. Puis, avec précaution, il s'y jucha et passa la main derrière le rayonnage supérieur. L'enveloppe était bien

là, contenant la lettre originale et les liasses de billets. Des billets dont Anna n'avait pas voulu, et qui n'appartenaient donc à personne… Comme Katherine l'avait souligné, existait-il un motif plus légitime de les utiliser, que celui d'éclaircir les circonstances de la mort de Georges ?

Il jeta l'enveloppe sur le canapé, descendit prudemment de sa chaise et, d'une main ferme, saisit à nouveau son téléphone portable. Son regard s'était durci dans une expression résolue, tandis qu'il pressait les touches de l'appareil ; sans ciller, il fixait désormais le livre qui occupait le centre de la table basse.

— Agathe ? C'est Marc. Désolé de te déranger à nouveau. J'aurais besoin de ton aide…

II
Le dossier

35

Marc fit la grimace en tâtant la poche de son *duffel-coat*, dans laquelle il avait glissé le petit livre qu'il avait emporté avec lui. Pendant les huit heures qu'il venait de passer au-dessus de l'Atlantique, il en avait plusieurs fois examiné la couverture, sans trouver la force de s'y plonger…

Mais tous les prétextes avaient été bons pour reporter ce *pensum* : les passages incessants des hôtesses, la toux de son voisin, les films projetés dans l'avion, le déjeuner, tout cela avait occupé le temps du vol qui l'avait conduit de Charles-de-Gaulle à John-Fitzgerald-Kennedy. Quelques instants seulement, alors que le petit écran présentait des images du New York des années 1940, il s'était à nouveau immergé dans l'océan de ses questions, et s'était presque décidé à attaquer sa lecture ; mais, lorsque le documentaire avait sauté aux années 1960, sa motivation s'était évanouie.

À présent, il procrastinait encore, dans l'ambiance survoltée qui régnait dans son taxi : l'immense habitacle, tout de cuir et de bois précieux, vibrait au son de la *pop-country* – « Taylor Swift ! » avait annoncé joyeusement le jeune chauffeur, en pointant son index sur l'autoradio.

Sous le ciel gris de plomb, Marc écarquillait les yeux devant les panneaux qui défilaient : Flushing Meadows, puis Long Island, et Queens… Une autoroute d'une largeur extraordinaire serpentait mollement en direction des gratte-ciel de Manhattan et, de part et d'autre du taxi, les bus scolaires, les voitures de police, les camions parés de chrome, tous ces clichés chers au cinéma américain filaient avec lui vers les hautes silhouettes qui se dressaient droit devant : c'était là que battait le cœur de *Big Apple*.

Marc reporta son regard sur l'étrange chauffeur qui, de la paume, battait la

mesure sur le volant de son énorme SUV. Ce garçon, dont s'exhalaient des senteurs de musc et d'épices, ne devait pas avoir plus de vingt ans, et constituait un mélange original : un turban indien, un teint cuivré et des traits d'Oriental ; mais un *sweat-shirt* à capuche de l'Université de Columbia, une grosse montre en or et des lunettes rondes à la Steve Jobs, derrière lesquelles étincelaient deux billes de lignite poli.

Marc se laissait aller. Le confort de la voiture, le rythme de la musique, la singularité du décor l'absorbaient au point qu'il commençait presque à se sentir léger. Depuis son départ, il avait parcouru près de six mille kilomètres et gagné six heures – car, alors que la nuit était déjà tombée sur Paris, il n'était pas encore midi à New York. Ce double sentiment d'isolement, que la nouveauté du paysage venait accentuer, lui apportait enfin un peu de recul sur ses huit derniers jours. Cette période, pourtant brève, lui semblait déjà constituer un épisode complet de sa vie, au même titre que ses études à la Sorbonne – qui, elles, avaient duré une décennie. Et, comme le savant avait succédé au poète, l'homme d'action venait de remplacer le jeune dépressif… Du moins tentait-il de s'en persuader.

Le taxi s'engagea dans la bouche obscure du Queens-Midtown Tunnel. Aussitôt, Marc sentit gronder dans son ventre la rumeur sourde de milliers de véhicules. À cette sensation désagréable s'ajoutait l'oppression de l'éclairage car, à intervalles réguliers, les parois suintantes projetaient des éclairs à la manière d'un stroboscope. Dans la lumière blanche d'un de ces flashes, il aperçut l'index du chauffeur, pointé vers le haut :

— *The East River is just a few feet above us* ! (« L'East River ne se trouve qu'à quelques pieds au-dessus de nous ! ») déclara-t-il triomphalement.

Marc fit de son mieux pour afficher un air intéressé et, vite, se rencogna dans l'ombre. Les mains moites, il se mit à frotter ses paumes l'une contre l'autre,

s’efforçant de concentrer son attention sur les véhicules qui, sur la voie de gauche, dépassaient le SUV en un flot ininterrompu. Il songea encore à son livre. Si la qualité de l’éclairage le lui avait permis, il en aurait volontiers commencé la lecture.

Deux kilomètres plus loin, la voiture émergea à la lumière du jour ; et là, annonça le conducteur, c’était Manhattan qui commençait. Au-dessus des boulevards, des trottoirs et des devantures, s’élevaient désormais de prodigieuses accumulations d’étages aux fenêtres opaques, dont les derniers échappaient au regard. Partout s’étalait une invraisemblable débauche d’éclairages colorés, d’écrans géants, de publicités clignotantes et défilantes : même en plein jour, l’endroit ruisselait de lumières et de flashes, sous lesquels voitures et piétons se pressaient comme les abeilles d’une ruche. Enfin, le chauffeur arrêta son énorme engin contre un trottoir bondé de Times Square.

— 1568, Broadway ! lança-t-il par-dessus son épaule.

Marc hocha la tête et s’extirpa du taxi, bouche bée. Planté là, il laissa son regard filer, quelques instants, d’une façade à l’autre. De tous côtés, la foule s’agglutinait comme à l’entrée d’un concert de rock, et ce flot bigarré paraissait n’avoir ni début ni fin. Il régla la course, serra chaleureusement la main du jeune Indien. Puis, sa petite valise en main, il pénétra dans l’hôtel où Agathe lui avait réservé une suite.

La réception et le lobby se situaient au troisième étage d’un gratte-ciel qui en comptait quarante-cinq, et le décor n’était pas celui des Bergues : ici, pas de dorures, ni de porcelaine chinoise, ni de musique de chambre. L’établissement prétendait donner du luxe une interprétation beaucoup plus contemporaine : un bar tout de verre et de néons bleus, des colonnes en béton brut, du rouge et du gris-taupe sur les murs. Un lieu design et froid, sans personnalité aucune.

La suite qu'on lui avait assignée, au treizième étage, était décorée selon les mêmes canons : un petit salon et une chambre aux murs tendus de brun sombre, chaque pièce étant dotée d'un immense téléviseur ; puis, étonnamment, une cuisine séparée, équipée d'un bar avec réfrigérateur, d'un four à micro-ondes et d'une cafetière… Et, enfin, une longue salle de bains, au miroir hollywoodien. C'était l'agence d'Agathe qui, grâce à une combine qu'il n'avait pas bien comprise, lui offrait ce séjour ; aussi allait-il se garder de s'en plaindre. Pourtant, en observant, par sa fenêtre qui ne s'ouvrait que de quelques centimètres, les passants en contrebas, il eut une pensée affectueuse pour la pension de La Canée, avec son parquet grinçant, son lit trop dur et ses *kilims* poussiéreux.

Quelques minutes plus tard, il jouait des coudes sur les trottoirs surpeuplés de Broadway, transformés en une immense kermesse de Noël. À perte de vue, des dizaines de milliers de badauds se pressaient le long de l'artère, formant, ici et là, des essaims compacts autour des stands de marrons chauds et des vendeurs ambulants de sandwiches. Au pied des gratte-ciel clignotants, des *Santa Claus* plus ou moins réussis agitaient des clochettes en distribuant le programme des comédies musicales, et de petits haut-parleurs, accrochés aux façades, diffusaient la voix de Sinatra chantant « *Let it snow*. » Le quartier baignait dans une effervescence qui se donnait un ton joyeux, une gaieté qui se voulait enfantine… Mais Marc, consterné, cherchait vainement un peu d'authenticité dans ce parc d'attractions. À l'évidence, ce n'était pas à Times Square qu'il allait percevoir l'atmosphère du New York contemporain de Thorwald…

Le documentaire projeté dans l'avion lui avait rapidement présenté l'ambiance des années de guerre : des gratte-ciel noircis de pollution, à l'éclairage réduit ; des façades de brique rouge zébrées d'escaliers de secours en métal rouillé, devant lesquelles posaient des hommes aux pantalons larges, aux vestes de velours et aux souliers boueux ; des étalages mobiles arrêtés au bord des

trottoirs ; et, sur la chaussée, quelques automobiles aux formes arrondies, croisant des chariots à bras. D'autres images de l'époque, filmées en couleurs, lui avaient présenté la ménagère américaine, aux mollets galbés et aux seins profilés comme des obus, qui participait à l'effort national : elle cousait, travaillait à l'usine, cuisinait pour ses voisins ; et, pendant ses rares moments de loisir, elle s'émerveillait devant les vitrines pauvrement achalandées des magasins *Macy's*…

Mais, soixante-dix ans plus tard, ce souvenir s'était évanoui, enfoui sous les pages sombres de la fin du XXe siècle. Car le reportage avait aussi résumé les années 1970 et 1980 : à cette époque, la cité, à l'abandon, était devenue la capitale du crime et des trafics en tout genre. Les façades lépreuses, constellées de tags, donnaient alors sur des terrains vagues où rouillaient des carcasses de voitures incendiées. Le chômage, la drogue et les gangs avaient vidé Manhattan de l'essentiel de sa population, et même les forces de l'ordre ne s'aventuraient plus dans ce vaste coupe-gorge. Puis, au début des années 1990, tout avait encore changé. La mairie de la ville avait alors instauré une politique de « tolérance zéro », à laquelle plusieurs bavures policières avaient donné une publicité d'envergure mondiale. Mais les tirs sans sommation, les arrestations arbitraires et les passages à tabac, dignes de dictatures d'Amérique du Sud, avaient rapidement porté leurs fruits : même les attentats du 11 septembre 2001 n'avaient pu chasser de Manhattan la population huppée qui s'y était désormais installée. *Big Apple* était ainsi : cette ville ne dormait jamais, vivait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an. Sans doute était-ce l'une des raisons pour lesquelles elle évoluait plus vite que les autres.

Marc, un peu nauséeux, serra le col de son *duffel-coat* autour de sa gorge. Il avait parcouru plusieurs centaines de mètres, baguenaudant au hasard, les poings serrés au fond de ses poches, et n'avait rien aperçu d'autre que cet immense

troupeau d'inconnus, qui lui bouchait la vue de tous les côtés. À présent, il frissonnait de froid et de faim.

Il envisageait déjà de rentrer à l'hôtel, lorsqu'il tomba en arrêt devant un spectacle inattendu : des steaks. Des dizaines, des centaines de gros steaks, portant chacun une étiquette, étaient méticuleusement alignés derrière la vitrine d'un restaurant. Intrigué, il consulta la carte quelques secondes. L'établissement, en toute modestie, prétendait servir « *the best beef in the world* » (« la meilleure viande de bœuf au monde ») ; et, surtout, il avait été fondé en 1927… S'il existait encore quelques bribes du New York de Thorwald, songea Marc, c'était dans un endroit de ce genre qu'il avait une chance de les saisir. Alors, n'y tenant plus, il franchit le seuil.

Le spectacle de la salle le conforta d'emblée. Il venait de pénétrer dans un décor qui, depuis les années 1940, n'avait sans doute guère changé : un plancher ancien, de petites tables dressées de nappes à carreaux rouges et blancs, des boiseries chaleureuses ponctuées de fresques et de portraits encadrés. Un air de Gershwin flottait, discret, par-dessus les conversations de quelques couples attablés. En outre, il faisait délicieusement chaud, et une agréable odeur de feu de bois se mêlait au fumet de la viande grillée.

Les joues rougies de froid, Marc salua le serveur, un petit homme râblé qui valait le coup d'œil : visage anguleux et obtus, nez cassé, front bas et plissé, larges favoris noirs encadrant un regard sournois ; pour parfaire le tableau, une épaisse gourmette en or dépassait de sa manche droite, brillant au-dessus de sa grosse main poilue. Ce type, pensa Marc, aurait eu ses chances dans le casting des *Incorruptibles* – du côté des méchants, évidemment. Et, en dévisageant le bonhomme, il se ressouvint avec délectation du peu qu'il savait d'Eliot Ness et des *speakeasies* de la Prohibition.

Marc prit place dans le petit coin que lui désigna le costaud et, sans lui laisser

le temps de repartir, commanda une bière et un *sirloin steak* garni de *potatoes* et d'*onion rings* : pour affronter le froid de New York, cet excès de calories ne pouvait nuire.

Il ôta son *duffel-coat*, pivota pour le pendre au dossier de sa chaise ; et ramassa le petit livre qui venait de tomber de sa poche.

36

L'ouvrage s'intitulait *Le monde des Minoens*. Mais, cyniquement, Marc y voyait surtout « Le monde d'avant Nadine. » Car, depuis le drame, son cerveau avait, en quelque sorte, laissé pourrir ses connaissances sur ce sujet, jusqu'à ce qu'il n'en reste que quelques amas décomposés aux relents fétides. Les coucheries du vieux Costin et de la jeune Allemande ne lui avaient pas laissé d'autre choix que de poursuivre ses études dans la discipline qui, à cette époque, lui avait paru la moins intéressante de toutes : l'histoire médiévale. Certes, cette décision lui avait permis de rompre avec un passé trop douloureux. Mais, à ses yeux, elle avait aussi constitué une punition méritée : en se forçant à suivre une voie qui ne lui convenait pas, il avait eu le sentiment d'expier un peu l'assassinat de Costin, et surtout le suicide de Nadine…

Machinalement, il se mit à tourner les pages de son manuel. Le livre était abondamment illustré et, en le feuilletant, il retrouva d'abord un peu du ciel pur qui l'avait émerveillé, quelques jours plus tôt. Les images remontaient dans son esprit comme des bulles azurées, tandis qu'il se penchait sur la carte de l'île en tentant de retrouver les lieux qu'il avait entrevus. D'après la figure en couleurs qui occupait une double page, la Crète était grossièrement découpée en quatre tranches verticales, qui constituaient autant de districts régionaux dont les chefs-lieux se situaient le long de la côte nord : d'est en ouest se trouvaient les régions du Lassithi, d'Héraklion, de Réthymnon et de La Canée. Marc piqua du doigt la ville d'Héraklion, où il avait atterri, puis celle de La Canée, où il avait passé la nuit. Entre ces deux cités, la carte mentionnait deux massifs montagneux qui culminaient à près de 2 500 mètres d'altitude. D'après le chemin qu'il tentait de reconstituer mentalement, le village de Georges devait se trouver quelque part dans les montagnes Blanches, entre les villes de La Canée, au nord, et de Hora Sfakion, au sud ; ou était-ce plus à l'est, aux environs du mont Psiloritis ? Le

pick-up avait emprunté tant de routes sinueuses qu'il n'était pas très sûr de l'itinéraire parcouru par Nikos.

Il leva les yeux, pensif. Le serveur aux airs de truand venait de déposer devant lui une énorme assiette, accompagnée d'une chope de bière. Il le remercia d'un signe de tête, avala une gorgée de mousse et se passa la main dans les cheveux. Quelque part sur la carte qui s'étalait devant lui, il existait un point où les trajectoires de Georges, de son arrière-grand-père, de Thorwald et de Müller s'étaient croisées, par-delà les années ; un endroit où son ami, l'été précédent, avait à la fois trouvé la richesse et scellé son destin…

Sans un regard pour son steak, Marc se replongea dans le petit livre, détaillant d'abord les photos en couleurs : les colonnes aux fûts rouges des palais de Knossos, les fresques représentant des taureaux, des dauphins, des porteurs de vases aux yeux trop grands, tout cela éveillait quelques réminiscences de sa première année à la Sorbonne ; mais, derrière ces clichés, divers fragments de la personnalité de Thorwald pouvaient sans doute être glanés… Il s'absorba alors dans la lecture et, rapidement, se laissa entraîner par la description de cette civilisation, dont la découverte était contemporaine du mystérieux professeur.

En effet, ce n'était qu'au début du XXe siècle que les Minoens avaient surgi sous les truelles des archéologues, et Thorwald était né en 1889. Ainsi, à l'époque où le futur conservateur devait être étudiant, soit aux environs de 1910, les recherches se multipliaient en Crète, et pas une année ne s'écoulait sans que l'écho de découvertes fracassantes ne fasse le tour du monde, révélant de nouveaux aspects de cette étrange culture. On tentait alors de la comprendre à la lumière de sources grecques, plus tardives : pour *Sir* Arthur Evans, c'était le mythe du Labyrinthe et du Minotaure qui venait de resurgir des collines qu'il fouillait à Knossos ; aussi, persuadé d'avoir mis au jour les restes des constructions du roi légendaire Minos, Evans avait-il inventé le nom de

« Minoen » pour désigner ce peuple inconnu. Selon d'autres opinions, plus farfelues – ou plus téméraires –, cette civilisation était celle de l'Atlantide, citée dans deux dialogues de Platon : les palais mis au jour à Knossos, à Phaistos et à Malia auraient signalé l'emplacement de quelques-unes des capitales de l'île des Atlantes, divisée par Poséidon en dix parties.

Marc imaginait sans peine l'engouement que les Minoens, dont les vestiges remontaient aux IIIe et IIe millénaires avant J.-C., avaient suscité alors, dans les universités du monde entier. Et lui-même, s'il avait vécu à l'époque de Thorwald – et n'avait pas connu Nadine –, aurait certainement succombé à la même passion : cette culture, qui venait d'émerger des brumes du passé, dégageait une irrésistible aura de mystère.

Les illustrations du manuel témoignaient du degré de maîtrise que ce peuple avait atteint dans des domaines très variés. Le jeune homme s'attarda sur les détails d'un pendentif en or, figurant deux abeilles accolées, puis sur une série de haches à double tranchant, finement ciselées ; il cilla en examinant le plan d'un palais, dont les salles innombrables se distribuaient sur plusieurs étages ; puis il détailla, étonné, la représentation des fonds sous-marins sur une jarre peinte : une pieuvre étendait ses tentacules sur la panse du récipient, entourée de coquillages, d'étoiles de mer et d'algues ondulées.

Il avala une nouvelle gorgée de bière. Sur tout cela, il aurait aimé en apprendre davantage, comme, sans doute, Thorwald en son temps ; mais il constatait que, même au début du XXIe siècle, les spécialistes demeuraient encore incapables d'apporter des réponses définitives à beaucoup de questions élémentaires. Les écritures minoennes, appelées « hiéroglyphique crétois » et « linéaire A », avaient résisté à tous les efforts de déchiffrement, et l'on s'interrogeait toujours sur la langue que parlait cette population. De même, l'origine géographique des Minoens, leur religion, leur longue histoire, lançaient aux historiens des défis qui n'avaient toujours pas été relevés. Même les circonstances dans lesquelles ce

peuple avait disparu, vers le milieu du IIe millénaire, faisaient encore l'objet de débats acharnés. Là aussi, plusieurs hypothèses avaient été émises, pour expliquer cette fin soudaine : on avait songé aux conséquences de l'éruption du volcan de l'île de Théra, l'actuelle Santorin, située à moins de cent vingt kilomètres au nord de la Crète ; mais on avait aussi remarqué, sur les sites minoens, des destructions volontaires, dont témoignaient des vestiges d'incendies et des traces de vandalisme… On s'accordait cependant sur le fait que, aux environs de 1450 avant J.-C., la civilisation mycénienne, venue du Péloponnèse, avait supplanté celle des Minoens.

Malgré lui, Marc étouffa un bâillement. Les gargouillis de son estomac le pressaient de faire une pause. Aussi se décida-t-il enfin à attaquer son steak gigantesque, qui avait eu le temps de tiédir. La tendresse de la viande, inouïe, lui arracha un grognement d'intense satisfaction.

Lorsque l'essentiel du déjeuner fut englouti, le jeune homme leva les yeux en réprimant un hoquet satisfait. Au-dessus de la petite table, la photo de Sidney Bechet, s'époumonant dans son saxophone, faisait face à celle de Woody Allen, songeur et tourmenté. Il hocha la tête d'un air entendu. Car Woody Allen était l'un des réalisateurs favoris de Katherine ; Katherine, qui l'avait convaincu d'entreprendre ce voyage ; Katherine, qui, en si peu de temps, lui avait procuré sa couverture : auprès de l'archiviste du *Metropolitan Museum*, il allait se faire passer pour un spécialiste de la période minoenne, chargé d'écrire un article sur le professeur Thorwald…

Mais, s'il voulait faire illusion le lendemain, il lui fallait encore étoffer ses maigres connaissances. Il rouvrit son livre et recommença à le parcourir. Les représentations de taureaux, de panthères, de femmes aux bras couverts de

serpents, tout cela procédait décidément d'une culture qui, faute d'éléments, restait incompréhensible… Et ses pensées dévièrent encore vers Thorwald. Il devait admettre qu'il éprouvait désormais, à son égard, des sentiments mitigés : d'une part, la lettre de Genève indiquait que ce type avait collaboré avec les nazis, ce qui était évidemment rédhibitoire ; mais, sous un autre aspect, sa passion pour les Minoens, sans le rendre tout à fait sympathique, écornait un peu l'image que Marc avait conçue de ce personnage jusqu'à présent : celle d'un fanatique du régime hitlérien. Dans quelles circonstances Thorwald avait-il rencontré Müller, le « boucher de Crète » ? Qu'avaient-ils pu organiser ensemble ? Se pouvait-il que le général ait contraint le savant à travailler pour lui ?

Marc picora encore quelques morceaux d'oignons froids, figés dans leur graisse, et songea à Georges, au pendentif qu'il portait le soir de sa mort : les cornes de taureau, qui ornaient aussi les bijoux minoens. Cette breloque avait-elle un sens ? Où le Grec l'avait-il trouvée ? Au même endroit, peut-être, que la lettre qu'il avait cachée à Genève ? Que savait-il, où et comment l'avait-il appris ? Et quels avaient été, dans cette affaire, les rôles d'Anna et de Constantin ?

Tant qu'il n'aurait pas consulté les documents laissés par Thorwald, Marc n'en saurait pas davantage… Sous l'effet d'une impulsion subite, il régla l'addition et quitta le restaurant.

Au-dehors, la nuit était presque tombée, et quelques flocons dérivaient au hasard, scintillant dans les halos des réverbères. Malgré le froid polaire, la foule se répandait encore sur les trottoirs illuminés avec la lenteur incoercible d'une coulée de lave. À l'idée de se fondre dans cette masse compacte et oppressante, Marc se sentit soudain très las : la bière, sans doute, dont il avait descendu un demi-litre ; et puis ces six heures de décalage horaire, qui avaient fini par

s’abattre sur ses épaules et le faisaient frissonner de fatigue. Une nuit de sommeil allait le remettre en forme et lui permettre de remplir sa mission : le lendemain matin, Thorwald allait livrer ses secrets.

37

Il était déjà 10 h 30 : le temps avait filé. Penché sous la lumière électrique, Marc s'efforçait de déchiffrer une autre page manuscrite. Il y était question d'une série de récipients en terre cuite mis au jour sur le site de Gournia, dans le nome du Lassithi, par une certaine Harriet Boyd-Hawes ; d'après le contenu de la lettre, Thorwald avait envisagé de les acquérir pour le *Met*, mais ses propositions avaient paru insuffisantes au propriétaire des objets, un magnat de l'acier américain. Le jeune homme soupira encore, déposa le feuillet sur la pile de gauche et, comme un automate, saisit le dernier document de la boîte. Cette fois, c'était la photographie en noir et blanc d'un site archéologique : des tamaris, des oliviers, quelques murs arasés et des ouvriers décharnés qui déambulaient, comme autant de spectres, dans un nuage de poussière. Marc jeta la photo sur le tas de droite.

En touchant le fond de ce premier carton, il goûtait amèrement l'ironie du cliché : lui aussi baignait dans la poussière. Elle s'incrustait dans la pulpe de ses doigts, maculait le dos de ses mains, montait jusqu'à ses poignets.

Il éternua violemment, et l'explosion retentit sous le plafond, démesurément haut, de la salle déserte. Autour de lui, les longues parois étaient couvertes d'ouvrages, auxquels on accédait par des échelles mobiles guidées par des rails métalliques. Sur sa droite, de petites lucarnes haut perchées laissaient filtrer quelques rais de lumière blanche ; de fines particules y flottaient pour aller se déposer, au hasard des courants d'air, sur les tables vernies et le parquet ciré.

Il y avait déjà près d'une heure qu'il était assis devant sa petite lampe en laiton et opaline verte, détaillant chaque feuillet. Au fil de son dépouillement, il avait constitué trois piles distinctes.

Celle qui s'était épaissie le plus vite rassemblait des lettres et brouillons de courriers scientifiques, échangés par Thorwald avec des collègues de nombreux pays. Tout cela datait de la fin des années 1930 à 1944, l'année de la mort du savant. À chaque nouveau document, Marc avait étudié scrupuleusement les coordonnées indiquées ; mais, nulle part, le nom de Müller n'était apparu – pas plus que celui de l'*Ahnenerbe*. D'ailleurs, aucun de ces textes, même parmi ceux d'avant-guerre, ne mentionnait l'Allemagne. À vrai dire, la seule pièce digne d'intérêt était la copie d'une lettre que Thorwald avait envoyée à un archéologue grec du nom de Spyridon Marinatos en 1939. Il y évoquait les résultats obtenus par un certain Lev Semyonovich Berg, de Moscou, ainsi que, plus succinctement, le produit des recherches d'un professeur K.J. Frost, de la *Queen's University* de Belfast ; et il y affirmait, sans ambages, que la civilisation minoenne avait servi d'inspiration à Platon pour sa description de l'Atlantide. Cela permettait, au moins, de déterminer dans quel camp Thorwald s'était rangé, dans la bataille scientifique qui faisait rage depuis le début du XXe siècle.

À droite de ce premier tas, une pile plus petite rassemblait divers documents de travail : fiches d'objets de différents musées, photographies de statuettes, coupes et vases en tout genre, plans à l'échelle variée. On y trouvait aussi des cartes postales représentant des sites crétois, dont une belle série en noir blanc sur les palais de Knossos et les fresques reconstituées par *Sir* Arthur Evans. Mais, ici encore, aucun document ne provenait d'une institution allemande.

Enfin, le dernier ensemble était consacré à une série de clichés pris sur un chantier archéologique, vraisemblablement crétois, lui aussi : le site, entouré de collines, paraissait inondé de soleil, et les tranchées des fouilleurs s'enfonçaient dans une végétation typiquement méditerranéenne. Parmi ces photos, quelques-unes montraient un moustachu de haute stature, paradant au milieu des ouvriers qui maniaient pelles et pioches. Son front immense et bombé surplombait des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, d'où brillait un regard pénétrant.

Ce colosse au visage sympathique mais autoritaire, c'était Thorwald lui-même, sans aucun doute. Vêtu d'un pantalon de toile claire et d'un veston de tweed sombre, il portait un nœud papillon : on était encore à l'époque où les archéologues ne se promenaient pas en guenilles pour faire « couleur locale. » L'élégant professeur dégageait une impression de force et d'entregent : une synthèse réussie entre le savant à la tête bien pleine, l'homme de terrain à la carrure d'athlète, et le notable à la mise soignée. Malgré lui, Marc avait imaginé un petit bonhomme souffreteux, au regard en biais et aux cheveux gras plaqués de côté ; il n'aurait pu se tromper davantage.

Ainsi avait-il pu mettre un visage sur le nom de Thorwald ; pour le reste, la moisson de renseignements s'était avérée plus que décevante. Il commençait à comprendre pourquoi Mrs. Wilson, l'archiviste, ne s'était pas donné la peine de fouiller ces boîtes pour renseigner Katherine ; et pourquoi elle n'avait pas cru utile d'être ponctuelle au rendez-vous qu'elle avait elle-même fixé au jeune homme. En effet, à 9 h 15, c'était un stagiaire boutonneux et chevelu qui l'avait accueilli, en le priant d'excuser le Dr. Wilson pour son retard. Il lui avait remis trois boîtes en carton gris-bleu, légèrement patinées, numérotées 44-XII-08, 44-XII-09 et 44-XII-10 ; puis il l'avait conduit dans cette salle de lecture.

Marc s'était étonné de trouver trois cartons, alors que Mrs. Wilson, dans son e-mail à Katherine, n'en avait mentionné que deux ; mais le stagiaire, lorsqu'il l'avait interrogé, avait haussé les épaules. Sa mission accomplie, le gamin s'était enfoncé des écouteurs dans les oreilles, et sa silhouette avachie avait disparu dans les sons rauques et hachés d'un concert de *heavy metal*.

Marc souffla sur un filament de poussière qui dansait devant lui. Puis, résigné, il souleva le couvercle de la boîte suivante, étiquetée « 44-XII-09. »

Il grimaça. Un fatras d'objets hétéroclites, entassés pêle-mêle, venait d'apparaître : des crayons ; des gommes ; des trombones ; des flacons d'encre

séchée ; des rubans de machine à écrire, des allumettes… Et aussi un annuaire téléphonique de New York, daté de 1942 ; un paquet de cigarettes entamé ; une page de publicité pour le savon « Minos », représentant, dans le style des dessins animés des années 1940, Ariane brandissant triomphalement une savonnette devant le mufle écumant du Minotaure ; puis un tract officiel, demandant aux ménagères de collecter la graisse de cuisson, que les usines gouvernementales transformaient alors en explosifs. Plus bas se trouvait une page découpée dans un journal de 1943, montrant Erich von Stroheim dans le rôle du *Feldmarschall* Erwin Rommel. Des sketches au fusain, assortis de brèves légendes, relataient la carrière de l'acteur, qui avait obtenu le grade de lieutenant dans la cavalerie autrichienne avant de s'expatrier et de devenir, aux États-Unis, le parangon du méchant de cinéma : « *The man you love to hate !* » (« L'homme que vous adorez détester ! »), précisait la publication. Sur la moitié gauche de la page, Stroheim apparaissait coiffé d'une casquette de général et de lunettes de tankiste, fixant un point invisible, sorte de ligne bleue des Vosges en version désertique. La publicité indiquait que sa prestation dans un film hollywoodien, *Five Graves to Cairo*, constituait le sommet de sa carrière. Manifestement, Thorwald avait partagé cet avis, puisqu'il avait conservé cette coupure. Mais Marc ne s'en sentait pas plus avancé.

Que penser de ce bric-à-brac ? Qu'il s'agissait, à l'évidence, du contenu d'un tiroir du bureau du savant ; et, à en juger par le désordre, que ce tiroir avait été vidé précipitamment après la mort du professeur.

Par acquit de conscience, Marc passa encore ses doigts sales dans ce fourbi, ramenant, à la manière d'un râteau, les éléments du fond à la surface. Il allait refermer le carton, lorsqu'un petit livre rouge apparut : un guide de voyage Bædeker, intitulé *Egypt and the Sudan*. L'ouvrage, passablement abîmé, avait sans doute accompagné Thorwald avant-guerre, car l'édition était datée de 1929. À moins que… Marc feuilleta rapidement les pages jaunies. À un moment ou à un autre de leur parcours, pensait-il, tous les touristes glissent quelque document

dans leur guide de voyage…

Il sourit : Thorwald n'avait pas fait exception à la règle. Entre les pages 114 et 115, le professeur avait glissé son billet d'avion. C'était un simple imprimé plié en quatre, à l'en-tête de la *British Overseas Airways Corporation*, rempli à la plume par un employé de la compagnie. Il apparaissait que le savant avait pris l'hydravion de Londres au Caire en faisant étape à Lisbonne, Gibraltar et Malte. Marc siffla en reconstituant mentalement cet itinéraire. Les avions de ligne manquaient encore d'autonomie, en ces temps héroïques.

Héroïques, certes, mais plus récents qu'il ne l'avait d'abord imaginé ; car un tampon à l'encre rouge indiquait la date du voyage : novembre 1941.

Marc ignorait que des lignes régulières de cette ampleur aient pu être maintenues en ces temps troublés. Fronçant les sourcils, il scruta le billet, tandis qu'une hypothèse commençait à se former dans son esprit : se pouvait-il que Thorwald, depuis l'Égypte, ait prévu de s'embarquer pour la Crète ? Il aurait en effet pu suivre le même itinéraire que celui qu'avaient emprunté les Anglais deux ans et demi plus tard, lorsqu'ils étaient venus chercher leur prisonnier, le général Kreipe. De la même manière, les Allemands auraient ensuite pu ramener le conservateur sur les côtes égyptiennes en toute discrétion, afin que, depuis Le Caire, il reprenne le chemin de New York, muni de son guide de voyage, comme un simple touriste venant de visiter le pays des pharaons…

Le Bædeker ne contenant pas d'autre indice, Marc le rejeta dans la boîte et se redressa en faisant craquer ses vertèbres. Plus il y songeait, et plus sa conviction s'affermissait : Thorwald, qui s'était approché au plus près de la Crète, avait eu la possibilité de se rendre sur l'île, occupée par les nazis depuis six mois à l'époque ; mieux encore, il avait eu l'occasion de le faire sans attirer l'attention des Alliés ni renoncer à sa couverture de conservateur au *Met*.

Mais, si cette interprétation paraissait plus que vraisemblable, il restait néanmoins à déterminer les raisons qui avaient pu motiver le long voyage que le savant avait entrepris à la fin de 1941… Le troisième et dernier carton, numéroté « 44-XII-10 », contenait-il la réponse à cette question ?

38

En ouvrant la dernière boîte, celle qui ne figurait pas dans le manifeste de Mrs. Wilson, Marc constata qu'elle n'était remplie qu'au tiers.

Sur le dessus, une chemise en papier marron, fin et cassant, rassemblait un certain nombre de coupures de presse roussies par le temps. Toutes portaient une notice portée à la plume, indiquant le nom du périodique dans lequel elles avaient été découpées, et la date de leur parution. L'ensemble paraissait cohérent. Il concernait les progrès des troupes allemandes en Méditerranée au mois de mai 1941 : une offensive sans précédent avait été lancée sur la Crète, dont la position géographique avait fait, naturellement, un objectif stratégique majeur pour tous les belligérants. Dans le cadre de l'opération « *Merkur* », les parachutistes allemands avaient été lâchés par milliers sur diverses parties du nord de l'île, défendues par des troupes néo-zélandaises, australiennes et anglaises, ainsi que par la population crétoise. Et la bataille avait été acharnée, comme en témoignaient les comptes rendus classés par ordre chronologique. Marc en traduisit les titres, au fur et à mesure qu'il les découvrait : « Comment l'Allemagne a réussi » (*The Hamilton Spectator*, 03/05/1941) ; « Les nazis tentent d'envahir une île » (*The Globe and Mail*, 21/05/1941) ; « 20 000 parachutistes ont déjà atterri, et d'autres continuent à déferler » (*The Globe and Mail*, 24/05/1941).

Quantité d'autres articles développaient le même sujet, donnant plus ou moins de détails. Marc les parcourut rapidement, sans rien y apprendre de nouveau. Évidemment, il était logique que Thorwald ait suivi de près les opérations militaires qui se déroulaient sur l'île, et lui interdisaient l'accès à ses chers sites minoens…

Sous ces coupures, un exemplaire du magazine *Signal*, en français, avait été plié en deux. Marc avait entendu parler de cette publication. En son temps, elle avait constitué le *Paris Match* de la propagande nazie, en grand format et en couleurs. Ce fascicule d'une cinquantaine de pages, portant le numéro 13, était daté de juillet 1941. Sur la couverture, un gros Allemand casqué, les mains en l'air et les traits constipés, mimait le saut de l'ange. Derrière lui, un soldat plus jeune, le regard bovin, regardait fixement l'objectif et faisait mine d'être prêt à sauter à son tour. Les deux compères en treillis donnaient l'impression de sortir d'une carlingue en tôle ondulée – manifestement un décor aménagé dans un studio de photographie. « Voilà comment ils ont sauté, en Crète ! », titrait le magazine ; « Voir dans ce numéro notre reportage illustré sur l'activité des parachutistes allemands. »

Certes, le sujet s'accordait avec le contenu des coupures de presse. Mais comment Thorwald s'était-il procuré ce torchon en langue française, de son côté de l'Atlantique ? L'avait-il acheté lors de son passage en Europe, tandis qu'il se rendait en Égypte, ou qu'il en revenait ? Marc scruta le plafond, en proie à une nouvelle série de questions sans réponses. Car, hélas, la boîte ne contenait rien de plus, ni sur 1941, ni sur les autres années de guerre que Thorwald avait connues. Peut-être le savant s'était-il lassé de découper les journaux, après la conquête de la Crète ; ou peut-être avait-il déposé ailleurs une partie de ses archives – ce qui, au fond, revenait au même.

Ses lombaires le faisaient souffrir et la sueur, sur son front, se mêlait de poussière, formant une pellicule de boue malsaine. Le moment était venu de conclure qu'il avait parcouru six mille kilomètres pour inventorier le contenu de trois boîtes pleines de détritus ; et que, mis à part ce billet d'avion pour l'Égypte – dont l'interprétation demeurait conjecturale –, il n'avait pas trouvé un mot, dans ce fatras crasseux, qui puisse constituer l'embryon d'une piste concrète. Il

inspira longuement, balaya les rayonnages d'un regard désespéré, et prit appui sur la table pour se lever… Mais, d'un geste maladroit, il fit glisser l'exemplaire de *Signal* qui tomba, ouvert, sur le parquet.

Il se précipita pour ramasser le magazine ; mais, aussitôt, s'immobilisa, les yeux écarquillés, le cœur battant : du fascicule étalé par terre, une photo s'était échappée, ainsi qu'une coupure de presse pliée en deux.

La photo était de petite taille. Elle reproduisait, en noir et blanc, le détail d'un paysage inconnu : la mer, dominée par une falaise abrupte, et quelques ruines, dont on ne distinguait que la partie inférieure. Au verso du cliché, une inscription en anglais avait été portée à l'encre. Marc la traduisit entre ses dents :

20 décembre 1943

En vous souhaitant un joyeux Noël !

M.

Quant à la coupure de presse, elle provenait d'un journal en anglais et relatait brièvement les affrontements entre les Alliés et les troupes de l'*Afrikakorps*, au début de 1942 : Rommel s'efforçait alors, sans succès, de progresser en direction du canal de Suez… Il n'y avait là rien de neuf, ni d'intéressant… Et Marc, une fois encore, sentit le poids du découragement s'abattre sur ses épaules.

Il ramassa le magazine et les deux documents, revint s'asseoir à sa place. Puis,

en désespoir de cause, il entreprit de feuilleter le numéro de *Signal*. Les sujets défilèrent, sur fond de papier jauni : les parachutistes allemands, la campagne des Balkans contre l'Angleterre, les sous-marins, la marine de guerre, et puis un reportage sur le Japon, un autre sur la corrida ; ici et là, des encarts publicitaires vantaient les qualités des machines à écrire *Adler*, des jumelles *Hensoldt Dialyt*, des appareils photo *Rolleiflex*. Ces pages, luxueusement imprimées pour l'époque, distillaient subtilement le sentiment que l'Allemagne avait déjà gagné la guerre. Aussi s'y préoccupait-on de tourisme, de consommation, de bien-être, de cuisines équipées et de machines à laver. Marc, lui, songeait aux tickets de rationnement, aux *ersatz* de café, aux voitures à gazogène ; aux abris anti-aériens, à la Gestapo et aux déportations massives. Ce lot quotidien de l'Occupation, pétri d'anxiété, de privations et de désespoir, avait été gommé par les propagandistes avec une maestria qui confinait au cynisme. Il ne restait guère qu'une quinzaine de pages et, déjà, le jeune homme appréhendait l'instant où il allait ranger le fascicule, refermer la boîte et prendre le chemin du retour, nappé de poussière et de déception…

Pourtant, au détour de la page 38, il lâcha un cri de victoire : un feuillet de calepin s'était collé sur le sein gauche d'une *pin-up* blonde, qui dévoilait son avantageuse anatomie. La nymphe, vêtue d'un maillot de bain deux pièces rouge et noir – en plein format et en couleurs —, feignait l'assoupissement sur une plage. Pourquoi Thorwald s'était-il arrêté sur cette image ? Marc n'osait le soupçonner. La légende, sous la photo, résumait à elle seule l'esprit lénifiant du magazine : « Jeune fille, quel rêve fais-tu ? » avait titré le rédacteur, qui avait ajouté, en plus petits caractères : « Qu'il est bon de capter les flèches du soleil, dans un abandon total de soi-même, de s'étendre sans souci sur le sable ; tandis que, inconsciemment, on laisse s'écouler les heures paresseuses ! »

Marc secoua la tête d'un air navré. Et, délicatement, il préleva la page de carnet pour l'examiner sous sa lampe. Hélas, au recto comme au verso, cette feuille était parfaitement vierge… Sans doute Thorwald l'avait-il utilisée comme

simple marque-page.

Marc serra les dents. Décidé à en finir, il acheva de compulser le numéro de *Signal* ; mais le fascicule nazi ne donna rien d'autre.

La mort dans l'âme, il se résolut donc à mettre un point final à cette matinée de recherches qui, assurément, n'avait pas justifié son voyage à New York.

Mais, alors qu'il se préparait à tout ranger pour quitter les lieux, son regard tomba à nouveau sur la photographie du paysage. Curieuse carte de vœux… Quel pouvait être l'intérêt d'une telle prise de vue ? On n'y distinguait ni être humain, ni rien de vivant d'ailleurs, à l'exception de deux cyprès qui avaient poussé à l'horizontale sur la paroi rocheuse et qui surplombaient la mer. Quelques pierres empilées, dans la partie supérieure du cliché, annonçaient peut-être la base d'un édifice ancien ; mais il aurait fallu être devin pour y reconnaître quoi que ce soit. Et le tirage, d'ailleurs, n'était pas d'une grande qualité. En y regardant de près, on remarquait même une tache, aux deux tiers de la hauteur de la falaise. Une tache, ou un point dessiné ? Quelle différence, au fond, puisque le lieu était inconnu ?

Marc se figea brusquement, l'air illuminé. Mais quel était donc le nom de ce film ? C'était une histoire d'espionnage, dans laquelle les Allemands se transmettaient des messages au moyen de microfilms enchâssés dans des documents d'apparence anodine. Ces clichés minuscules prenaient la place d'un élément de ponctuation, et le tour était joué : grâce à ces « micropoints », les secrets militaires circulaient d'un pays à l'autre sans éveiller l'attention. Et, si Thorwald avait été en contact avec les nazis, il n'était pas impossible qu'il ait utilisé de telles méthodes…

Joignant le geste à la pensée, Marc approcha la petite photo de sa lampe de bibliothèque : si cette tache était bien un microfilm, le point devait être brillant,

et non mat comme de l'encre… C'était, du moins, ce qu'il supposait. Il orienta donc le cliché de différentes manières : lumière directe, indirecte, frisante, rasante. Puis il répéta l'opération avec le verso – qui était signé « M. » … Comme Müller ? Ou *Merkur* ?

Pendant quelques instants, son enthousiasme se raviva ; mais il lui fallut rapidement se rendre à l'évidence : la tache, comme le texte, étaient parfaitement mats. Ce n'était donc que de l'encre, ou un grain de poussière demeuré sur l'objectif de l'appareil qui avait servi à prendre cette photo… Et Marc marmonna une autre interprétation de « M » … Très française.

Dans ces conditions, autant remballer ces ordures et rentrer à l'hôtel, conclut-il. Katherine, Agathe et Anna allaient être aussi déçues que lui… Mais il allait tout de même leur présenter ce curieux cliché, à tout hasard.

Évidemment, le règlement du musée proscrivait toute reproduction de ses archives sans autorisation spéciale ; mais il s'en moquait bien, désormais. Il ralluma son téléphone portable, photographia les deux faces de l'étrange carte de vœux, en prenant soin de déposer son crayon à côté du document : à défaut de règle graduée, celui-ci ferait office d'échelle. Puis, prêt à partir, il rangea la photo dans la boîte, et saisit le feuillet vierge pour l'y jeter également.

Quelle sensation bizarre… Il suspendit son geste et fronça les sourcils. En palpant cette page de carnet entre le pouce et l'index, il percevait un léger relief dans le papier ; ou plutôt une série de creux – bien sûr, cela dépendait du côté où l'on se plaçait. Il tâta encore le feuillet : soit on avait effacé un texte écrit au crayon, soit on avait rédigé quelque chose sur un autre document, qui avait été superposé à celui-ci ; ainsi la feuille avait-elle conservé l'empreinte d'une autre inscription.

Comme avec la photo, il tenta de faire varier la lumière éclairant le papier, afin

de produire différents effets d'ombre. Sans succès.

Que faire ? Une solution paraissait s'imposer… Mais, si quelqu'un venait à franchir la porte pendant qu'il faisait ce qu'il s'apprêtait à faire, il était certain de passer la nuit suivante à s'expliquer avec la police du quartier.

Chacun sait que, dans nombre de films d'espionnage, le héros utilise la méthode du « foulage », en passant doucement la pointe d'un crayon sur une feuille apparemment vierge. Marc se souvenait d'ailleurs de Cary Grant, qui, dans *La Mort aux Trousses*, découvrait ainsi l'adresse de la vente aux enchères à laquelle Eva Marie Saint s'était secrètement rendue. James Bond, aussi, avait utilisé ce vieux truc dans les premiers de ses films. Mais cela allait-il fonctionner dans la vie réelle ? Ce n'était ni Cary Grant, ni Sean Connery qui tenait le crayon, mais simplement Marc Neuville… Une pression trop importante allait écraser le fragile relief et, si le geste n'était pas assez ferme, il allait remplir les creux autant qu'il noircirait le reste de la feuille…

Marc se décida. De toute manière, il fallait tenter l'expérience : c'était sans doute sa dernière chance de ne pas rentrer bredouille. Il retint son souffle et, d'une main hésitante, commença son œuvre. Frottant d'abord légèrement, puis appuyant davantage, il essaya de trouver la pression adaptée…

Contre toute attente, cette méthode empirique ne tarda pas à porter ses fruits : rapidement, des groupes de lettres majuscules commencèrent à apparaître. Ces lettres étaient réunies quatre par quatre, et occupaient plusieurs lignes. Le texte s'allongeait de seconde en seconde, et Marc commençait à reprendre espoir : il allait bientôt pouvoir en commencer le déchiffrement…

À cet instant, la porte, derrière lui, grinça sur ses gonds. Et le jeune homme se retourna, l'expression confuse, une main plaquée sur le feuillet maculé de gris.

39

— *Welcome to New York*, monsieur Neuville ! ânonna une voix nasillarde.

Une étrange créature, enrobée dans un gilet rouge, se tenait à une dizaine de mètres derrière Marc, dans l'encadrement de la porte, dont elle occultait presque entièrement la partie inférieure. Cela ne pouvait être que Mrs. Wilson…

Les mains posées sur la table, l'une sur la page de carnet noircie et l'autre sur son crayon, le jeune homme se tordit le cou pour bredouiller, par-dessus son épaule, quelques banalités. Puis, en quelques gestes précipités, il rangea les coupures de presse et le numéro de *Signal* dans la dernière boîte.

Mrs. Wilson n'était pas encore parvenue jusqu'à lui qu'il avait déjà empilé les cartons sur la table et que, les joues rougissantes, il se déclarait prêt à la suivre. L'archiviste se saisit péniblement des trois boîtes et, poussant un soupir, se dirigea vers la sortie. Marc profita de l'occasion pour fourrer dans la poche de sa veste le feuillet noirci qui, dans son poing fermé, s'était réduit à une petite boule moite.

Leurs pas résonnèrent bientôt sur le marbre sonore des couloirs du *Met*. Tout en cheminant, Marc ne pouvait se départir d'une fascination malsaine ; car la laideur physique de Mrs. Wilson dépassait tout ce qu'il avait connu. Il tenta vainement de lui donner un âge : trente, quarante ou cinquante ans, peut-être. Jetant de petits coups d'œil furtifs, il cillait en considérant successivement le visage rose, luisant, piqueté de boutons ; les petits yeux bleu clair, rapprochés et inexpressifs ; et puis, surtout, le groin massif qui surplombait la bouche, flasque et lippue, et le menton pointu qui semblait s'efforcer de rejoindre le nez. L'ensemble était couronné d'une poignée de foin hirsute, et emballé d'un ample vêtement cramoisi tricoté à la main, qui pendait de part et d'autre d'un jean

horriblement moulant : car cette femme, qui devait à peine dépasser un mètre cinquante de hauteur, accusait, au bas mot, une bonne soixantaine de kilos en trop. Aussi Mrs. Wilson ne marchait-elle pas : elle tanguait. Balançant péniblement sa masse d'un côté et de l'autre, elle écrasait une paire d'escarpins vert olive sur les dalles brillantes.

Enfin, elle parvint devant une porte à demi vitrée, et afficha un curieux rictus : les coins de sa bouche s'étirèrent jusqu'à dessiner un sourire en forme de rectangle oblong, tapissé de dents jaunâtres. Puis, devant Marc consterné, elle commença à fouiller les poches de son grand gilet rouge. La pauvre femme soufflait comme une locomotive à vapeur.

— C'est toujours quand on en a besoin… pesta-t-elle. Désolée… Elle doit être par ici… Ah !

Mais la clef refusa de pénétrer dans la serrure. Elle reprit donc ses recherches, monologuant, dans un anglais affreusement rapide :

— Vous avez examiné les papiers du professeur Thorwald, c'est bien ça ? Oui… Bien sûr. Thorwald… Il faut croire que la Grèce archaïque et la civilisation minoenne sont à la mode en ce moment ! Savez-vous que nous avons une exposition temporaire sur le sujet ? De toute beauté, d'ailleurs… Non, sans doute, vous ne le savez pas, elle vient d'être inaugurée… Mais pour la visiter, il vous faudra payer votre entrée, car je ne suis pas habilitée à vous ouvrir autre chose que la bibliothèque… Il faut vous dire qu'ici, aux États-Unis, nous respectons les règlements. Évidemment, ça doit vous paraître étrange, à vous qui venez d'Europe… Vous fumez toujours dans les restaurants, n'est-ce pas ? Et même dans les transports en commun ? Comme en Afrique ?

Marc, les yeux ronds, tenta bien de placer une réponse ici et là ; mais la logorrhée de l'archiviste n'offrait aucune prise.

— Ah ! triompha-t-elle soudain. Cette fois… Oui !

Un claquement se fit entendre, puis un grincement. Enfin, la porte s'ouvrit sur une petite pièce, aveugle et très encombrée : autour d'un bureau jonché de paperasses, les dossiers, les livres et les paquets s'entassaient jusqu'à une altitude invraisemblable, masquant presque les bibliothèques qui tapissaient les murs du sol au plafond.

— Nous y voilà, reprit Mrs. Wilson, essoufflée par l'effort. La clef est un peu dure, ces serrures ne datent pas d'hier, vous savez. Comme vous, nous avons aussi nos monuments anciens !

Elle adressa à Marc un affreux clin d'œil, assorti de son sourire en forme de couvercle de plumier. Puis elle l'invita à s'asseoir sur un fauteuil en cuir racorni, dissimulé sous un amoncellement de rouleaux de papier.

— Alors, monsieur Neuville ? lança-t-elle. Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ?

Marc songea aux photos qu'il avait prises avec son téléphone portable, ainsi qu'à la feuille noircie qu'il avait dérobée avant de pouvoir l'examiner.

— Non, je le crains, répondit-il en se calant dans le fauteuil inconfortable.

Mrs. Wilson plissa les yeux ; ses sourcils, complètement épilés, avaient été dessinés au crayon violet. Et Marc se demanda un instant s'il existait réellement un Mr. Wilson – et à quoi cet individu pouvait bien ressembler.

— Nous vous avons confié tout ce dont nous disposions, pourtant… Que voulez-vous que je vous dise ? Si vous n'avez rien trouvé d'intéressant dans ces boîtes, c'est que le professeur Thorwald devait conserver certains documents chez lui. Ou ailleurs. Ou que tout a été détruit. Comment le saurais-je ? Je n'étais pas née à cette époque, vous savez.

Marc se redressa.

— J’aurais toutefois une question à vous poser, si vous le permettez, osa-t-il.

— Oui ?

— L’e-mail que vous avez envoyé à ma collègue ne mentionnait que deux boîtes.

Il désigna du regard les trois cartons empilés.

— Deux, seulement ? Vous m’étonnez…

Mrs. Wilson passa aussitôt derrière son ordinateur, et se plongea dans l’historique de ses messages. La recherche ne fut pas longue :

— En effet. Vous avez raison. Et pourtant, cette troisième boîte est bien là…

Marc hésita ; il n’était peut-être pas judicieux d’évoquer une erreur de l’archiviste.

— Comment est-ce possible ? insista-t-il pourtant.

— J’imagine qu’elle ne se trouvait pas sur le rayonnage à ce moment-là, tout simplement ! Quelqu’un d’autre avait dû demander à consulter son contenu, peu avant que je ne réponde à votre collègue.

— Alors… Oserais-je vous demander son nom ?

À ces mots, l’archiviste tendit le cou vers le haut. Elle ressemblait soudain à un petit coq, dressé pour défendre son poulailler.

— Certainement pas ! Ici, aux États-Unis, nous respectons la vie privée !

Ses horribles sourcils dessinés formaient deux accents circonflexes, et ses lèvres évoquaient celles d’un mérou. Marc tenta une autre approche :

— Je pensais à un collègue, mentit-il. Constantin Skalidakis.

L’archiviste secoua la tête négativement.

— ‘Connais pas.

Marc déglutit, et fit une dernière tentative :

— Peut-être s’est-il présenté sous un autre nom… Celui de Georges Mitsotakis ?

Cette fois, Mrs. Wilson lui lança un regard pénétrant. Mais ses petits yeux porcins semblaient dire : « Tu peux encore essayer, tu ne tireras rien de moi… »

Puis, sans ajouter quoi que ce soit, la grosse femme commença à fouiller dans un tas de papiers, qui recouvrait en partie le clavier de son ordinateur.

— Vous travaillez pour la *Revue des Musées de France*, c’est cela ? demanda-t-elle enfin.

— Exactement, répondit Marc avec méfiance.

L’archiviste fouillait toujours.

— Et vous êtes… Un spécialiste des Minoens ?

Jusqu’à présent, Marc s’en était bien tiré. Mais il semblait que le vent tournait ; car ce n’était pas avec sa lecture de la veille qu’il allait faire illusion, si les questions devenaient trop précises. Déjà, il se préparait à avouer la vérité, en espérant que Mrs. Wilson aurait la gentillesse de ne pas adresser de plainte à la Direction générale des Patrimoines, qui s’en prendrait alors à Katherine… Cependant, contre toute attente, l’archiviste s’esclaffa :

— Moi, les Minoens, je n’y connais pas grand-chose, vous savez !

Le jeune homme étouffa un soupir de soulagement, et regarda sa main droite, posée sur l’accoudoir : ses doigts tremblaient.

— Et ce professeur Thorwald, ajouta-t-elle, je dois dire que je ne m’y suis jamais intéressée. Mais je vous ai préparé un document qui, je pense, vous sera

utile. Il s’agit de la notice nécrologique de William Thorwald.

Elle se redressa soudain, brandissant une chemise en papier. Puis elle en sortit une feuille imprimée, qu’elle tendit au jeune homme de sa main dodue.

— Vous pouvez la conserver, c’est une copie, déclara-t-elle.

— Merci mille fois.

— Ah ! ajouta-t-elle, en tirant une enveloppe de la même chemise. J’oubliais le plus important : l’un de nos plus généreux mécènes m’a chargée de vous remettre ce pli.

Marc cligna des yeux.

— À moi ?

— « Monsieur Marc Neuville », confirma l’archiviste en examinant l’enveloppe. Et la lettre est de… Stavros Kowalczyk !

La poitrine gonflée, elle se tenait aussi droite qu’un soldat attendant la remise d’une décoration. À l’évidence, elle s’attendait à ce que ce nom éveille quelque chose dans l’esprit de Marc ; mais, hélas, cela ne lui rappelait rien. S’agissait-il d’un autre spécialiste des Minoens ? Si c’était le cas, mieux valait éviter de tomber dans le panneau.

— Ah oui, bien sûr ! confirma-t-il d’un air entendu.

Mrs. Wilson fronça ses sourcils peints, tendant toujours l’enveloppe devant elle ; mais, alors que Marc tentait de tirer sur le pli pour le lui arracher, l’archiviste ne le lâchait pas.

— Vous le connaissez personnellement ? s’enquit-elle, l’œil soupçonneux.

Marc flairait le piège.

— Personnellement, c’est beaucoup dire. Disons que… Nous nous sommes

déjà croisés.

— À Paris ? renchérit Mrs. Wilson.

Il jeta un coup d'œil sur l'enveloppe, dans l'espoir d'y découvrir l'en-tête d'une institution ; en vain.

— Ou ailleurs, sourit-il bêtement, à court d'idées.

Elle opina, l'air dubitatif, et, comme à regret, desserra ses doigts potelés. Marc fit un pas en arrière, rencontra le fauteuil et s'y laissa retomber.

L'enveloppe ne contenait qu'une carte de visite : un modèle à l'ancienne, un bristol blanc où seul apparaissait, en relief, le nom de « Stavros Kowalczyk. » Au verso, quelques lignes avaient été griffonnées à la plume, en français :

Cher Monsieur,

Pour que nous puissions discuter tranquillement, je serais heureux que vous me rejoigniez, ce soir, au restaurant « Asiate » de l'hôtel Mandarin Oriental, 80, Columbus Circle (à la hauteur de la 60e Rue), à 19 h 00.

Bien cordialement,

Suivait une signature énorme et indéchiffrable.

Marc effleura ses cheveux et se ravisa, comme sous l'effet d'un choc électrique : il s'était souvenu à temps que ses mains étaient toujours maculées de la poussière noire des cartons. Il relut l'invitation, cherchant vainement à y

déceler un sens caché. Mrs. Wilson, elle, s'était avachie derrière son bureau et plissait son front boutonneux sur un document imprimé. Il se hasarda à la déranger encore :

— Monsieur Kow… C'est une invitation, hésita-t-il.

— Et alors ? rétorqua l'archiviste sans lever les yeux.

— Vous a-t-il dit en quel honneur ?

La grosse femme releva lentement son visage rose, l'air perplexe.

— Il me semble que c'est vous qui devriez le savoir, non ?

40

Dans la vapeur d'une douche brûlante, Marc se frottait jusqu'au sang, savonnant ses cheveux trop longs comme pour en déloger une colonie de vermine. Depuis qu'il avait quitté le capharnaüm où s'épanouissait l'énorme Mrs. Wilson, le souvenir de la poussière des archives de Thorwald s'était cristallisé dans son esprit en une curieuse obsession. Cela avait commencé par des démangeaisons, sans doute imaginaires. Puis il avait cru sentir entre ses dents le crissement de particules rappelant des débris de pierre ponce. Enfin, alors qu'il quittait son taxi pour pénétrer en hâte dans le hall de l'hôtel, il ne respirait plus que par saccades, pour éviter d'inhaler les corps étrangers qu'il devinait incrustés dans l'étoffe de ses vêtements.

Jamais, au cours de ses longues études, les bibliothèques ne l'avaient incommodé. Au contraire, à chaque séance, il lui avait semblé que le voile, aussi fin que du talc, qui maculait ses doigts témoignait de la qualité du travail qu'il venait d'accomplir – comme si la matière des livres, en se dispersant sous la forme d'une poudre de maquillage, lui avait donné l'apparence d'un savant. Quant aux archives du musée de Cluny, qui constituaient son refuge habituel depuis la rentrée, elles étaient assurément plus douteuses que celles du *Met*. Aussi ne cessait-il de s'interroger sur la cause de l'étrange sensation qu'il éprouvait. À mesure qu'il se décontaminait, il descendait plus profond en lui-même : cette panique inexplicable, qui avait grandi en lui jusqu'à lui couper le souffle, lui rappelait un état qu'il avait cru oublier. Confusément, il se souvenait du nénuphar qui, sous la plume de Boris Vian, poussait dans le poumon de Chloé et la noyait en secret. C'était ainsi qu'il avait considéré sa première dépression, celle de l'époque de Nadine : un pourrissement inexorable, ponctué de crises d'angoisse aigües qui bloquaient régulièrement sa respiration.

Évidemment, sa perception était à nouveau distordue par le chaos. Comme la

première fois – Nadine – et la deuxième – la soutenance de thèse et ses conséquences –, il se plongeait encore, malgré lui, dans le passé : des heures qui paraissaient d'autant plus insouciantes qu'elles avaient été suivies de longues tortures.

Ainsi, ce qu'il avait découvert sur Thorwald – et, par ricochet, sur Georges – avait-il autant d'importance que son inconscient le lui laissait entendre ? Craignait-il à ce point de découvrir la vérité ?

En quittant la cabine de douche, il s'essuya avec circonspection, scrutant les fibres de sa serviette blanche, qui ne révélèrent rien de suspect. Puis, lorsqu'il fut bien sec, et vêtu seulement d'un caleçon propre, il revint lentement jusqu'au salon où, une demi-heure plus tôt, il s'était débarrassé en hâte de ses hardes du matin, jetant son téléphone loin de lui. Enjambant le tas abject qui gisait sur la moquette, il alla s'asseoir en tailleur sur le canapé, et passa une main molle dans sa chevelure ébouriffée. Il attrapa son portable, à moitié enfoncé entre deux coussins. Et, par acquit de conscience, il tenta encore de joindre Katherine…

Quelques secondes plus tard, d'un geste rageur, il balança son appareil qui rebondit sur l'accoudoir : il était à peine plus de 20 heures à Paris, et pourtant la conservatrice avait déjà éteint son téléphone. Ce qu'il pouvait avoir découvert à New York, son amie ne paraissait guère s'en soucier.

Il l'avait appelée une première fois en quittant l'antre de l'archiviste… Pour tomber sur le message de son répondeur, enregistré sur un fond du *Te Deum* de Bruckner. Il avait alors décidé de prendre un ticket pour l'exposition temporaire consacrée à la Crète minoenne, dont Mrs. Wilson lui avait parlé : une partie des objets présentés devait avoir été acquise par Thorwald, et peut-être y avait-il quelque information à glaner de ce côté. Mais la pression de la foule avait vite balayé ce projet : le hall du *Met* était bondé, et la file d'attente atteignait une longueur désespérante ; et puis le brouhaha des conversations, les tintements des

pièces de monnaie, les sonneries des téléphones qui résonnaient sous les verrières, tout cela l'avait irrésistiblement poussé vers la sortie.

Il avait alors dégringolé les marches deux à deux, et s'était arrêté pour souffler un instant au pied du monumental escalier. Sous le ciel pur, il avait encore contemplé la longue façade éclectique, dégoulinant de neige fondante comme un éclair à la vanille, et les cimes des arbres de Central Park, qui s'élevaient au-delà du musée. Il avait encore tiré son portable de sa poche, et choisi le numéro de Katherine. Le répondeur s'était déclenché au moment même où, à deux pas de lui, un autocar vomissait un nouveau troupeau de touristes. Sentant sa colère monter, il s'était résolu à héler un taxi.

De la voiture, il avait évidemment fait une nouvelle tentative, qui s'était soldée par l'échec redouté : Bruckner commençait à lui échauffer les oreilles.

Alors, il s'était laissé déposer devant l'hôtel – ou, du moins, sur la portion de trottoir bondé qui permettait d'y accéder –, avec une seule idée en tête : se purifier.

C'était désormais chose faite.

Au-dehors, le jour déclinait déjà, cédant peu à peu la place à l'éclairage artificiel des panneaux lumineux où défilaient pêle-mêle les publicités, les cours de la bourse et le programme des théâtres de Broadway.

Il regarda en contrebas et considéra encore, avec dégoût, le flot humain, dense et sirupeux, qui s'écoulait péniblement sur les trottoirs. Il ouvrit le minibar, en sortit un Coca et un sachet de cacahuètes. Même l'idée d'un steak aussi succulent que celui de la veille n'était pas assez séduisante pour l'inciter à abandonner sa retraite. Ce New York, qui grouillait treize étages plus bas, ne l'attirait décidément pas.

D’ailleurs, il avait un excellent motif pour ne pas quitter sa chambre : rechercher qui était ce Stavros Kowalczyk, dont l’invitation à dîner avait constitué la plus grande surprise de la matinée… Dans son esprit, ce nom étrange demeurerait attaché à la répugnante plastique de Mrs. Wilson. Car ce Kowalczyk et l’archiviste, à l’évidence, se connaissaient. Mais, hormis Agathe et Katherine, Mrs. Wilson était la seule à savoir que Marc se rendait à New York… D’où sortait donc ce personnage inattendu ?

Marc passa encore la main dans ses cheveux humides, et s’installa au petit bureau qui faisait face à la vitre épaisse du salon. De là, il dominait l’agitation populaire ; à cette altitude, et au travers du vitrage, il n’entendait qu’un léger murmure, synthèse assourdie des sirènes de police, des moteurs des voitures, et des cris des milliers de badauds qui se grisaient des vitrines de Noël.

Il ouvrit son ordinateur portable, s’identifia sur le réseau Wifi de l’hôtel. Puis, sur *Google*, il saisit les deux mots « Stavros Kowalczyk. »

Aussitôt, le moteur de recherche renvoya plusieurs centaines de résultats. Ce type n’était manifestement pas un inconnu : un article lui avait même été consacré sur *Wikipedia*.

Dans le petit monde de l’opéra, et surtout dans celui des interprétations de Wagner, Kowalczyk était l’un des chefs d’orchestre les plus célèbres du moment. Marc considéra les affiches de concerts, les pochettes de disques, les photos de l’artiste en habit, baguette à la main. Sa culture, en matière d’opéra, n’était pas aussi vaste que celle de Katherine ; sans doute connaissait-elle la réputation de Kowalczyk, et, puisqu’il semblait qu’il soit aussi mécène, peut-être même l’avait-elle déjà croisé… Marc jeta un regard noir à son téléphone, qui gisait toujours sur le canapé, et se retint de rappeler la conservatrice – Bruckner lui trottait toujours en tête.

Il but une gorgée de Coca et s'attarda sur les photos du maestro. Même pour un béotien comme lui, la ressemblance de Kowalczyk avec les portraits les plus connus de Wagner était frappante : le front haut et bombé, les cheveux ramenés en arrière, une curieuse barbe en collier qui lui enveloppait le cou comme une écharpe, sans toucher le menton ; et puis le nez légèrement aquilin, les lèvres pincées, le menton volontaire, et les yeux bleus, perçants, hautains. Il était évident que le chef avait travaillé sa ressemblance physique avec l'image de son maître. Un cliché le montrait même coiffé d'un béret, comme le compositeur. Le jeune homme parcourut aussi quelques biographies de Kowalczyk, espérant en apprendre davantage sur celui qui l'avait invité à « discuter tranquillement » le soir même ; mais ces pages étaient si laconiques qu'elles se résumaient à des listes d'interprétations classées par ordre chronologique.

Il commençait à désespérer lorsque, au détour d'un clic, se présenta le site d'un admirateur qui s'était fendu de quelques recherches complémentaires sur le chef. Marc posa sa canette de Coca et, les avant-bras plaqués sur le petit bureau, scruta attentivement les trois paragraphes qui légendaient une photo en noir et blanc, prise aux *Bayreuther Festspiele* de 1996 : il apprit que Kowalczyk était né en 1951, d'une mère grecque et d'un père polonais – le maestro était donc âgé de 65 ou 66 ans. Après une brève carrière de soliste au violon, il s'était distingué comme chef d'orchestre à l'opéra de Munich. Il faisait aujourd'hui partie du cercle très fermé des maîtres invités à diriger les plus grands orchestres du monde, et son activité lui avait permis d'amasser une fortune considérable, qu'il avait investie dans plusieurs résidences, ainsi que dans une vaste collection d'antiquités grecques.

Marc cligna des yeux.

Il balaya encore quelques pages, en quête de compléments d'information ; sans succès.

Alors, claquant l'écran de son ordinateur, il piocha une poignée de cacahuètes,

collantes de gras et de sel ; et, songeur, retourna à la salle de bains pour se laver les mains.

Ce faisant, il s'observa dans le miroir : visage long, teint terreux, cheveux ébouriffés. Dans sa petite valise, il avait à peine de quoi se changer une dernière fois, avant de reprendre l'avion le lendemain. Et ses vêtements les plus présentables avaient déjà servi. Ils gisaient, en tas, sur la moquette du salon…

En les regardant, il sentit un frisson parcourir son échine : comment avait-il pu oublier ce qui se trouvait, roulé en boule, dans la poche de sa veste ?

De deux doigts, tendus comme les mâchoires d'une pince chirurgicale, il préleva le feuillet froissé, dont l'aspect évoquait un mouchoir usagé. Revenu à son petit bureau, il déplia la page, en partie noircie. Attrapant un crayon de l'hôtel, il se mit à poursuivre, doucement, sans trop appuyer, sa tentative du matin. Les plis ne lui facilitaient pas la tâche ; mais, à force de persévérance, et en gardant une main légère, il parvint à révéler l'ensemble du texte.

Interdit, il fronça les sourcils, songea à faire une autre recherche sur Internet ; hélas, le temps lui manquait.

41

Dans le taxi qui remontait Broadway en direction de Columbus Circle, Marc s'efforçait de parcourir l'article dont Mrs. Wilson lui avait remis une photocopie quelques heures plus tôt. Pour être à l'heure au rendez-vous fixé par ce Kowalczyk, il avait dû abandonner ses recherches au moment où, peut-être, elles allaient porter leurs fruits…

La neige tombait désormais à gros flocons et le chauffeur, un Noir à la carrure de boxeur en catégorie « poids lourds », ne cessait de jurer dans un argot afro-américain dont Marc ne pipait pas un mot. De ce mastodonte, il n'apercevait qu'une épaule dépassant du siège, aussi massive qu'une traverse de chemin de fer ; et, entre les tiges métalliques soutenant l'appuie-tête, une nuque évoquant un billot, surmontée d'une énorme tête rasée de près, en forme de bouchon de champagne.

Le feuillet s'illuminait par intermittence, à mesure que la voiture doublait les réverbères ; mais la clarté des néons et des devantures permettait une lecture à peu près suivie de cette colonne de texte non signée, parue dans le *New York Times* du 25 novembre 1944. L'article commençait par un panégyrique enflammé à la gloire du regretté professeur – qualifié notamment de « savant exemplaire », de « grand ami des Arts » et de « maître incontesté de l'archéologie » – et se poursuivait par quelques éléments biographiques. Marc fronça les sourcils, arrêtant son doigt sur chaque information utile.

Né en 1889 sur les rives du lac Starnberg, en Bavière, Thorwald avait fait de brillantes études littéraires à l'Université de Munich, avant de diriger plusieurs campagnes de prospection archéologique en Crète. Puis, en 1934, il avait quitté l'Allemagne nazie et s'était établi à New York. Son prénom avait alors été américanisé, passant de « Wilhelm » à « William ».

Après la fonction de « conservateur adjoint », de 1934 à 1935, puis celle de « conservateur », jusqu'en 1938, Thorwald était devenu « conservateur en chef des galeries *Prehistoric and Early Greek Art* » en succédant au professeur John W. Goodrye, décédé accidentellement. L'article expliquait combien Thorwald avait ensuite dépensé d'énergie pour documenter la collection minoenne du *Met*, tandis que la guerre l'empêchait de poursuivre ses fouilles en Crète. Puis il était mort prématurément à l'âge de cinquante-cinq ans, le lundi 20 novembre 1944, renversé par une automobile alors qu'il sortait du musée pour rentrer chez lui. Il n'avait ni femme, ni enfant. Enfin, en guise de conclusion, l'auteur anonyme n'avait pas manqué de saluer les convictions de cet « Américain de cœur », qui avait courageusement choisi l'exil et la démocratie, à un moment critique de l'histoire allemande.

Marc se passa lentement une main dans les cheveux ; et, relevant les yeux, il les fixa sur le crâne sombre du chauffeur, que les lampadaires faisaient luire comme une boule de bowling bien astiquée. Il soupira. Si Thorwald avait quitté l'Allemagne pour fuir le régime hitlérien, rien de ce qu'il avait cru comprendre jusqu'à présent ne tenait plus… Pis encore, le mystère venait de s'épaissir considérablement : comment expliquer, désormais, que Thorwald, ce démocrate opposé au système politique de son pays d'origine, ait entretenu des relations épistolaires avec l'*Ahnenerbe* de Himmler, et avec ce général Müller, le « boucher de Crète » ? Et, dorénavant, comment Marc devait-il interpréter la page de carnet qu'il avait dérobée au *Met*, et qu'il avait à peine eu le temps de noircir encore avant de quitter l'hôtel ?

Le taxi stoppa sur Columbus Circle, le tirant de la spirale de ses réflexions. Glissant la feuille dans la poche intérieure de sa veste, Marc prit pied sur le rond-point de Christophe Colomb, dont la statue se dressait au faîte d'une colonne plantée sur le terre-plein central. Sous les flocons qui tourbillonnaient et se

collaient à ses habits de pierre, l'effigie du navigateur se transformait rapidement en bloc de glace. Au-delà, de puissants projecteurs éclairaient l'immense trouée de Central Park, cernée par les gratte-ciel dont les fenêtres, fouettées par la neige, semblaient clignoter.

Marc se retourna vers l'entrée de l'hôtel Mandarin Oriental, et hocha lentement la tête en détaillant le marbre, le cuivre, le portier en livrée. Il déglutit. S'il avait pu se préparer en si peu de temps, c'était qu'il n'avait pas eu à choisir ses vêtements : il ne lui restait plus qu'un pantalon élimé en velours vert bouteille, une chemise à carreaux à peu près assortie, et un pull gris aux mailles distendues, et aux coudes râpés… Évidemment, il n'avait pu envelopper tout cela que dans son *duffel-coat* habituel – sa « pelure », comme disait Katherine. Et l'ensemble se trouvait couronné d'une chevelure rebelle à toute discipline, dans laquelle les bourrasques s'en donnaient à cœur-joie. Ce n'était assurément pas le genre de tenue que préconisait l'établissement ; mais au moins n'était-il pas en retard : sa montre affichait 18 h 57.

Il inspira l'air glacé, se composa un sourire crispé et, à longues enjambées, passa devant le costaud portier qui, heureusement, cilla à peine – l'homme étant occupé à souffler dans ses mains gantées de blanc pour les réchauffer. Puis, traversant le hall brillant comme un miroir, il s'engouffra dans l'ascenseur.

Trente-cinq étages plus haut, la cabine se rouvrit sur un décor aussi raffiné que Marc l'avait craint : une lumière tamisée, rappelant celle des loupiotes du bar des Bergues, baignait un petit salon désert, fait de bois précieux, de cuir et de tissu beige ; ici et là, des œuvres contemporaines en verre et en bronze trônaient sur de petits socles où luisaient des plaques de cuivre. Marc sentait des gouttes de sueur affleurer sur son front.

Au fond du salon, une jeune femme à la plastique sculpturale, vêtue de noir et les cheveux tirés en arrière, se tenait debout près d'un pupitre, dans une attitude

d’une parfaite dignité. Elle jeta d’abord un regard incrédule vers la silhouette dégingandée qui s’avançait vers elle d’une démarche hésitante : cet individu à la tignasse hirsute, vêtu d’un manteau informe tout droit sorti des années 1960, ne pouvait être que l’un de ces touristes qui s’aventuraient parfois jusqu’à l’entrée du restaurant… En règle générale, ces gens-là faisaient quelques pas, se faisaient photographier et redescendaient aussitôt.

Celui-ci, pourtant, paraissait décidé à s’approcher d’elle. Elle s’en inquiéta : à bien y regarder, il affichait l’expression confuse de quelqu’un qui avait quelque chose à se reprocher – et comment interpréter ce regard de bête traquée ? Lorsque Marc s’arrêta devant elle, la jeune femme eut un léger mouvement de recul et, d’un geste discret, fit glisser une main fine vers une plaque de cuivre gravé, rappelant le *dress code* qui s’imposait pour les dîners à l’Asiate : « *Smart and Elegant*. » Marc sentit son malaise s’accentuer brutalement. Car, déjà, la créature lançait un regard entendu à un colosse en costume, embusqué à l’autre bout du salon. Marc l’aperçut par-dessus son épaule : il paraissait évident que le gorille n’attendait qu’un signe pour le ceinturer et l’expulser sans ménagement. Alors, la gorge serrée, il lança très vite :

— J’ai… J’ai rendez-vous avec Stavros Kowalczyk.

L’employée, visiblement consternée, le toisa une fois encore. Évidemment, le chef d’orchestre avait annoncé qu’il attendait un invité ; mais elle ne parvenait manifestement pas à se persuader que ce fût celui-là. Elle cligna des yeux à l’intention du vigile, signalant ainsi que l’incident était clos. Puis, d’un air pincé, elle invita Marc à la suivre.

Il se retrouva bientôt dans le sillage de la jeune femme, dont la queue de cheval dansait devant lui, de droite et de gauche. Les proportions de cette bombe frisaient la perfection et, un instant, il songea à Agathe : les fesses, ni trop larges ni trop étroites, épouvantablement tentantes, se dessinaient à travers la jupe

noire… Et leur balancement nerveux évoquait aussi les souvenirs qu'il avait conservés, malgré lui, de Nadine sortant de sa douche.

Il s'efforça alors de se concentrer sur le décor. Ils traversaient un couloir étroit éclairé de petits spots, dont la paroi de gauche était tapissée, du sol au plafond, de fabuleuses bouteilles de vin : Lafite-Rothschild, Latour, Haut-Brion. Pour lui, ce n'étaient que des noms, certes célèbres, mais sans saveur ; Katherine, en revanche, se serait attardée là comme dans une galerie de son propre musée.

Ils débouchèrent bientôt sur la petite salle du restaurant. Une dizaine de tables nappées de blanc occupait l'espace, sous un plafond constellé de figures évoquant des branches givrées. Devant eux, une gigantesque baie vitrée offrait une vue panoramique sur Central Park enneigé : dans la cité hérissée de gratte-ciel, une perspective dégagée sur ce long rectangle de nature faisait apparemment figure de luxe ultime.

Aussitôt, Marc repéra son hôte : un petit bonhomme grassouillet et grisonnant, occupant seul une table accolée à la vitre. Les traits étaient ceux de Wagner, ceux qu'il avait détaillés sur Internet quelques heures plus tôt, mais en plus empâtés, en moins volontaires. Le chef d'orchestre était vêtu d'une chemise blanche, d'une veste noire et d'une cravate aux tons orangés – Kowalczyk, lui, avait suivi les conventions vestimentaires de l'établissement.

Toujours précédé de la belle créature, Marc s'approcha de la table et détailla le maestro. De plus près, la tête qui dépassait de son costume avait tout du masque de cire : un teint mat et laiteux, presque cadavérique, et une paire d'yeux d'un bleu de verre, immobiles, rivés sur les cimes des arbres qui ondulaient en contrebas ; sous son collier de barbe, deux petites mains potelées d'une blancheur irréelle se tenaient croisées pour soutenir son menton en galoche.

Dans un mouvement de hanches, la jeune femme s'effaça sans un regard pour

Marc, qui demeura planté devant cette statue du musée Grévin.

C’est alors que Kowalczyk, comme sous l’effet d’un choc électrique, sembla reprendre vie : ses prunelles s’animèrent subitement, tandis que le rouge montait à ses joues cireuses ; puis il se leva, déplia des épaules étroites et voûtées, tendit une main grassouillette. Il avait deux têtes de moins que Marc, et un ventre qui rappelait celui des poupées russes.

— Monsieur Neuville ? s’enquit-il, écarquillant des yeux devenus perçants.

Marc fut un peu décontenancé par ce regard, dont les iris avaient pris la couleur de l’acier trempé. Et il s’étonna une seconde du timbre de la voix du chef : elle paraissait si fluette, si juvénile, qu’elle évoquait un adolescent en pleine mue. Il opina néanmoins, et serra la main que son hôte lui tendait.

— Merci infiniment d’être venu, ajouta Kowalczyk dans un français sans accent. Je vous en prie, asseyez-vous.

Marc prit place en face du chef, scrutant encore le visage qui, désormais, lui souriait. Évidemment, le maestro avait dû remarquer l’incongruité de la tenue de son invité, mais il ne paraissait pas s’en formaliser, son expression ne reflétant rien d’autre qu’un vif soulagement.

L’homme semblait d’un naturel soucieux, voire angoissé : en examinant de près la cire de son visage, on y remarquait une multitude de ridules, dessinant une cartographie complexe ; quant aux yeux bleus et froids, ils paraissaient légèrement voilés par une fine pellicule de larmes, et une mince ligne rouge cernait les paupières inférieures, donnant au maestro un air inattendu de chien battu.

Pendant quelques instants, Marc chercha une réplique qui lui permette d’entrer dans le vif du sujet. Ce faisant, il jeta un bref coup d’œil autour de lui, et se

surprit à imaginer le coût d'un repas dans un endroit pareil. S'il avait dû y dîner à ses frais, songea-t-il, nul doute qu'il y aurait laissé un mois de ses émoluments de vacataire.

— Je craignais que vous ne décliniez mon invitation, reprit enfin Kowalczyk de sa voix haut perchée. Monsieur Neuville… Permettez-moi de vous présenter mes condoléances.

Marc ouvrit des yeux ronds.

— Votre ami Georges avait à peine dépassé la quarantaine, n'est-ce pas ?

42

En un instant, Marc venait de passer d'un état où il ne trouvait rien à dire, à un autre où il ne savait par où commencer.

Les yeux humides de Kowalczyk ne le quittaient pas : dans la lueur mordorée des spots du plafond, ses prunelles ne cessaient de se déplacer, de quelques millimètres à chaque seconde, pour mieux embrasser chaque détail du visage qui lui faisait face. Le chef paraissait sonder les intentions de son interlocuteur avec anxiété et, curieusement, son attitude évoquait celle d'un mendiant ou, plutôt, celle d'un vieil homme ayant toujours vécu dans la crainte ; et Marc peinait à reconnaître en lui la vedette internationale que l'on disait, sur Internet, autoritaire et capricieuse.

Une serveuse, raide comme un vieux majordome britannique, se présenta pour remettre cérémonieusement les menus aux convives. Ils ne s'y plongèrent qu'un bref instant ; car, avant que l'employée ait eu le temps de tourner les talons, Kowalczyk avait commandé deux « *Tasting Menus* » et plusieurs bouteilles de vin, dont un Margaux 1982 pour commencer.

— Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, dit-il à Marc en esquissant un sourire timide. J'ai pris la liberté de commander mon menu favori – car je crois que vous allez l'apprécier.

Le jeune homme tripota nerveusement sa serviette ; l'intervention de la serveuse l'avait désarçonné. Le chef plissa encore ses yeux larmoyants, en une esquisse de sourire. De sa voix aiguë, il reprit :

— Sachez que je suis disposé à vous verser davantage que la moitié convenue. Disons… Vingt pour cent de plus. Car je suis très sensible à votre dévouement

et… à votre courage.

Marc, l'air idiot, cligna des yeux. Kowalczyk ajouta, sur un ton paternaliste :

— Quoique vous ne risquiez plus rien, désormais… N'est-ce pas ?

Un instant, Marc fut tenté de jouer le jeu, et de se comporter comme s'il avait compris les allusions de son hôte ; mais le dîner n'avait pas encore commencé, et il lui paraissait évident que son ignorance transparaîtrait avant même que l'entrée ne soit servie. Il se décida donc pour une réponse prudente :

— Je vous remercie. Mais Georges n'a pas eu le temps de m'expliquer en détail les termes de votre… transaction. Ni même, d'ailleurs, comment vous l'avez connu.

Le maestro fronça instantanément les sourcils.

— Comment je l'ai connu ? répéta-t-il.

Puis, après quelques secondes de réflexion, il s'adossa à sa chaise et, contre toute attente, fit un clin d'œil :

— Sachez que je comprends parfaitement votre méfiance. Comment ai-je connu Georges, me demandez-vous ? C'est lui qui s'est adressé à moi, pour me proposer d'acheter son dossier. Quant au contenu de ce dossier, voilà de quoi vous rassurer…

Le chef plongea la main dans sa veste, et Marc entendit un bruit de papier froissé ; mais, aussitôt, Kowalczyk se ravisa. La première bouteille commandée, le Margaux 1982, venait d'arriver. La serveuse la présenta quelques instants comme un objet d'art, avant d'en verser une larme dans le verre du chef. Le maestro jeta un regard distrait sur l'étiquette et, machinalement, goûta le grand cru. Il l'approuva d'un hochement de tête, et les deux verres furent aussitôt remplis.

— À votre santé ! lança-t-il en levant son verre.

Lorsque l'employée eut disparu, il fouilla à nouveau dans sa poche intérieure, pour en extraire une feuille pliée en quatre, qu'il étala sur la nappe.

— J'imagine que ce document vous est familier ?

Marc, vaguement inquiet, se pencha sur le papier ; et, avec stupeur, reconnut la photocopie de la lettre qu'il avait découverte dans le plafonnier de la suite 418. Cette lettre qui l'avait mené à New York, sur les traces du professeur Thorwald…

Kowalczyk poursuivit :

— Georges m'a envoyé cette copie en septembre dernier. C'était une sorte d'appât, vous comprenez, pour me décider à lui acheter le reste du dossier… Évidemment, j'ai mordu à l'hameçon. Et, en octobre, je lui ai rendu visite, à Paris. Nous nous sommes mis d'accord sur une somme… conséquente.

Marc demeurant de marbre, le chef crut bon d'ajouter :

— 500 000 euros.

Le jeune homme déglutit, tandis que Kowalczyk continuait :

— Je lui ai fait parvenir la moitié de cette somme le mois suivant – début novembre, pour être précis. Et il devait venir en personne, à New York, pour m'apporter l'ensemble du dossier. Il faut vous dire que j'ai été invité à diriger une série de concerts au *Metropolitan Opera* ; je ne pouvais donc me rendre en Europe avant plusieurs semaines. C'est pourquoi j'avais demandé à Georges de me rejoindre, afin que notre marché soit conclu au plus vite. Hélas, comme vous le savez, on l'en a empêché… Ces explications vous suffisent-elles, pour que nous en venions au fait ?

Marc ne répondit pas immédiatement. Il songeait aux Bergues, au déménagement de Georges, à son pendentif en or, à Anna qui, comme lui, s'était interrogée sur l'origine de cette soudaine aisance financière… Ces révélations comblaient nombre de lacunes ; pourtant, de vastes zones d'ombre demeuraient encore. Alors, il but une gorgée de Margaux, et se résolut à mettre les pieds dans le plat :

— Cet assassin… Ce Grec, qui a tué Georges à Genève… Qui est-ce ? Bredouilla-t-il, une boule dans la gorge.

Le chef d'orchestre caressa lentement son collier de barbe, paraissant réfléchir à la question.

— Je n'en ai aucune idée, rétorqua-t-il enfin. Tout ce que je peux vous affirmer, c'est qu'il ne travaillait pas pour moi – cela va sans dire.

— Alors, selon vous, qui aurait été son employeur ?

Kowalczyk rompit le petit pain que la serveuse, avec une paire de pinces impeccablement astiquées, avait déposé dans l'assiette qui jouxtait son verre de vin.

— En général, lâcha-t-il sans lever les yeux, lorsque je m'intéresse à quelque chose, d'autres s'y intéressent aussi.

Marc perdait patience.

— Alors… De qui s'agirait-il ? répliqua-t-il d'un ton plus ferme.

Le maestro, quittant son pain du regard pour fixer Marc, écarta les mains.

— De quelqu'un dont je ne connais pas le nom. Mais qui a intérêt à ce que le contenu de ce dossier ne soit pas diffusé, évidemment… Et, pour votre salut, j'espère que cette personne ne vous tombera pas dessus – si vous voyez ce que je

veux dire. Et, surtout, qu'elle n'est pas au courant des dispositions que Georges avait prises.

Les yeux d'acier commençaient à lui glacer le sang.

— Les… dispositions, dites-vous ?

— Oui. Georges m'avait parlé d'un ami à qui il avait confié le dossier. Et, jusqu'à ce que vous vous manifestiez, j'ignorais de qui il s'agissait.

Kowalczyk, étonnamment, parut se détendre. Une fois encore, il cligna de l'œil, et trempa les lèvres dans son verre avant d'ajouter :

— Cela dit, bientôt, vous ne risquerez plus rien, puisque vous ne le détiendrez plus, ce dossier.

Marc vida d'un trait la moitié de son Médoc. Ses oreilles bourdonnaient, lorsqu'il répliqua :

— Mais… Qui vous dit que je suis cet ami ?

Une fraction de seconde, le chef parut surpris.

— Vous plaisantez ? demanda-t-il. Vous plaisantez, n'est-ce pas ? La procédure que vous avez suivie…

— Quelle procédure ?

— Eh bien, mais… C'était ce qui était prévu, n'est-ce pas ? Georges devait se rendre au *Met* pour y consulter les archives de Thorwald, et Mrs. Wilson devait me prévenir aussitôt qu'il prendrait rendez-vous avec elle. Je me doutais que son ami suivrait cette voie, s'il souhaitait me rencontrer…

Marc sentait qu'il perdait pied. Il ajouta, d'une voix altérée :

— Georges est donc déjà venu au *Met* ?

Kowalczyk secoua la tête, le nez dans son verre.

— Non, répondit-il sans hausser les yeux.

Marc crut déceler, dans ce brusque repli, quelque chose d'extrêmement douteux.

— Et… Si je n'avais pas été cet ami ? ajouta-t-il, circonspect.

Contre toute attente, Kowalczyk sourit à nouveau.

— Alors, vous n'auriez pas demandé à Mrs. Wilson, ce matin, si elle avait entendu parler de Georges !

Le jeune homme accusa le coup. Ses pensées filèrent, alors qu'il s'efforçait de comprendre la situation dans laquelle il se trouvait. Sans le vouloir, il semblait qu'il soit venu s'enchâsser dans un système bien organisé ; un système dont il venait à peine de découvrir l'existence, alors que Georges l'y avait impliqué des semaines plus tôt… Dans ces conditions, à qui fallait-il en vouloir vraiment ? À Kowalczyk ou… À Georges ? Il vida son verre, tenta de se reprendre ; et se décida à mettre les choses au clair.

— Et si je vous disais que Georges ne m'a pas remis ce dossier ?

— Alors, je vous répondrais que vous vous payez ma figure, rétorqua Kowalczyk, mi-cynique, mi-menaçant. Ou que vous venez de revoir votre tarif à la hausse… Les vingt pour cent que je vous offre, en plus des 250 000 euros prévus, ne vous suffisent-ils pas ? Si c'est le cas, dites-le franchement, et qu'on en finisse !

Marc s'efforça de respirer lentement, pour retrouver un peu de son calme. Sur sa gauche, Central Park dessinait un rectangle obscur, encadré des hautes figures

des gratte-ciel illuminés. Les gros flocons passaient lentement derrière la baie vitrée. Il songea à la pluie battant les fenêtres du bar des Bergues, quelques jours plus tôt ; à Anna, avec qui il avait déjeuné, et à qui il avait vainement essayé de soutirer quelques renseignements. Puis, avant de quitter Genève pour Athènes, elle lui avait appris que Georges, en effet, avait pris des dispositions : s'il était arrivé malheur à son compagnon, Anna devait appeler deux personnes… Marc, et un certain Constantin – dont Marc avait plus tard supposé qu'il aurait pu entretenir, avec la belle Grecque, des relations dépassant le cadre de l'amitié.

La serveuse, toujours aussi raide, déposa silencieusement sur la table deux assiettes de saint-Jacques, langoustines et palourdes aux cœurs de palmiers, ainsi qu'un vin blanc que Marc fut invité à goûter. Le vin ne sentant pas le bouchon, il donna son assentiment d'un mouvement de tête qu'il espéra aussi convaincant que celui du chef d'orchestre, quelques minutes plus tôt. Lorsque l'employée fut repartie, il lâcha enfin :

— Le nom de Constantin Skalidakis vous dit-il quelque chose ?

Kowalczyk, à son tour, goûta le vin, et fit une grimace. Puis il posa son verre, et répondit :

— Skalidakis, dites-vous ? Non. Cela ne me dit rien. Pourquoi cette question ?

Marc baissa les yeux. Il sentait une chape de lassitude lui tomber sur les épaules. Depuis le drame, Anna était persuadée qu'il détenait « quelque chose d'essentiel » et, en dépit de ses protestations, n'en avait pas démordu. Quant à Kowalczyk, c'était pire encore : par une invraisemblable succession de coïncidences, le chef avait désormais toutes les raisons de croire que Marc était venu lui soutirer de l'argent contre un mystérieux dossier dont, pourtant, il venait à peine d'apprendre l'existence…

43

Lentement, Marc releva la tête. S'il ne détenait pas le dossier qu'on lui demandait, c'était sans doute à l'énigmatique Constantin que Georges l'avait remis. Mais Kowalczyk, à l'évidence, l'ignorait.

En face de lui, le regard mouillé du maestro avait à nouveau quelque chose d'implorant et le visage de cire, après quelques minutes d'échauffement, avait retrouvé ses rides tourmentées. Au naturel, cet homme paraissait perpétuellement concentré sur une faille béante, une déchirure interne dont il semblait souffrir en permanence. En le dévisageant, Marc balança entre une maladie incurable et un passé atroce. Mais l'embonpoint du bonhomme s'accordait mal avec les symptômes d'un cancer généralisé ; aussi pencha-t-il pour la seconde hypothèse. Pour autant, il ne parvenait pas à prendre le chef d'orchestre en pitié.

Il avala une gorgée de vin blanc pour se donner une contenance. Après la rondeur du Médoc, ce breuvage avait l'âpreté de la poudre à canon.

— J'aimerais comprendre, dit Marc en reposant son verre, pourquoi vous vous intéressez à ce dossier. Et ce qu'il contient.

Kowalczyk, surpris, haussa les sourcils, toisant Marc de son regard acéré.

— Ou plutôt ce qu'il représente pour vous, corrigea prudemment le jeune homme.

Le maestro regarda son hôte d'un air qui pouvait passer pour de la compassion, avant d'esquisser un pâle sourire.

— J'imagine que vous savez que je suis Juif ? demanda-t-il un ton plus bas –

comme s'il craignait d'être dénoncé à la Gestapo.

— Et alors ?

— Alors ? Je fais mon devoir envers mon peuple, voilà tout. Je complète l'histoire de la Shoah. Et je dénonce des coupables, qui ont cru échapper à la justice… Preuves à l'appui.

Presque malgré lui, Marc prit un ton moqueur :

— Ainsi, vous chassez les nazis, comme Wiesenthal ? Vous ne devez plus en trouver beaucoup, de nos jours…

Kowalczyk ne s'indigna pas, et affecta un air détaché.

— Simon Wiesenthal était un imposteur, dit-il avec dédain. Il a chassé les nazis comme moi les papillons. C'est-à-dire que son traitement mensuel du Mossad et de la CIA, sans oublier ses primes annuelles, lui importaient davantage que la mission qu'il s'était prétendument assignée. Moi, ajouta le chef en bombant le torse, je me suis débrouillé pour ne dépendre de personne. Je vis de mon art, et je gagne extrêmement bien ma vie, voyez-vous.

Il étendit le bras, balayant la salle du restaurant du bout de sa main potelée, comme si cet étalage de luxe pouvait illustrer son propos. Puis il continua :

— Je possède tous les biens matériels dont j'ai pu rêver : un yacht confortable, plusieurs maisons et appartements dans différents pays, une belle collection d'antiquités. Et, pourtant, l'essentiel de mes revenus passe dans la traque des nazis.

— Ainsi, vous pensez sincèrement qu'il en reste encore ? rétorqua Marc.

Mais le maestro sourit encore, l'air magnanime.

— Bien sûr qu'il en reste. Quelques allumés, ici et là. Qu'on appelle des néo-nazis. Mais des vrais, ceux de cette époque, évidemment qu'il n'en reste plus

beaucoup. La guerre est finie depuis plus de soixante-dix ans, et ceux qui ont joué un rôle important dans la hiérarchie des *SS* étaient au moins trentenaires à cette époque. Je me retrouverais donc à traquer des criminels âgés de cent ans, au bas mot… Cela vous semblerait sensé, mon jeune ami ?

Kowalczyk émit un petit rire.

— Je vous fais grâce des horreurs que ma famille a subies, poursuivit-il. Pourtant, elles expliquent que, avec mes moyens, j'ai décidé de me payer la postérité de ces ordures : je retrouve leurs descendants qui, en général, ne savent rien du passé de leurs pères et grands-pères. Je les informe ; et je fais en sorte que leurs salauds de géniteurs soient connus pour les crimes qu'ils ont commis. Bref, je fais ce que les autres, Wiesenthal notamment, n'ont pas fait lorsque c'était encore possible. Pour que justice soit rendue. Vous, qui n'êtes pas Juif il me semble, pouvez-vous comprendre cela ?

Marc acquiesça en silence. Il n'était pas Juif, et Georges non plus. Mais il lui semblait qu'ils se seraient aisément entendus sur le principe énoncé par Kowalczyk… À un détail près : Marc n'aurait jamais demandé d'argent pour cela.

— Votre croisade me paraît très légitime, confirma-t-il. Si ce dossier peut vous permettre de rétablir la vérité sur le compte d'anciens nazis, je m'en réjouis. Mais vous comprendrez sans doute que je désire en apprendre davantage… Pas beaucoup, à vrai dire. Mais assez pour satisfaire ma… curiosité.

Pointant du doigt les mots de la lettre à Thorwald, dont la photocopie était toujours dépliée sur la nappe, il ajouta :

— Puis-je savoir quel a été le rôle de l'*Ahnenerbe* dans cette histoire ? Et de quelle nature ont été les relations entre Thorwald et Müller ?

Le maestro lui jeta un regard par en-dessous, mi-sceptique, mi-craintif. Un instant, il parut hésiter. Mais il finit par afficher un sourire convenu.

— Je crois savoir que vous êtes historien, répondit-il de sa voix de fausset. Spécialiste de la période médiévale. Et que vous travaillez au musée du Moyen Âge, à Paris. N'est-ce pas ?

Marc opina, un peu surpris par la précision des renseignements que le chef avait rassemblés sur son compte. Kowalczyk reprit son air paternaliste :

— Alors, en tant qu'historien, il est logique que vous vouliez tout savoir, j'imagine…

Il attaqua soudain son assiette, apparemment absorbé dans ses pensées. Marc l'observait, méfiant.

— Mais commencez, je vous en prie ! renchérit le chef. Nous en avons pour un moment, croyez-moi. En revanche – et j'ose espérer que vous l'avez compris –, c'est à un partenaire, à un ami, que je m'adresse désormais.

Marc, qui avait déjà saisi ses couverts, suspendit son geste, interloqué.

— Oui, précisa Kowalczyk. Je satisfais votre curiosité et, en échange, vous me vendez le dossier au prix négocié avec Georges – plus les vingt pour cent que je vous ai offerts, bien sûr. Et nous restons de bons amis. D'excellents amis, j'espère.

Le jeune homme attendait la suite avec une anxiété croissante. S'il acceptait un tel marché, qu'arriverait-il lorsque le maestro découvrirait qu'il ne possédait pas ce dossier ? Kowalczyk, assurément, était un homme envers qui il valait mieux tenir ses promesses. Comme s'il avait suivi le fil des pensées de Marc, il ajouta d'ailleurs :

— Mais je vous mets en garde.

Le chef fronça les sourcils et, pointant son index sous le nez de Marc, poursuivit, à voix basse :

— Ne commettez pas la même erreur que Georges. Lui aussi a voulu en savoir davantage… Et, lorsqu'il a pris conscience de l'importance de ce dossier, il a, semble-t-il, perdu la raison. Car j'ai tout lieu de croire qu'il est allé le proposer à quelqu'un d'autre – après avoir empoché mon acompte, évidemment. Avant de suivre son chemin, voyez donc où sa cupidité l'a mené…

Marc se redressa, la gorge serrée :

— Vous me menacez ?

— Comme vous y allez ! Je vous préviens, c'est tout. Avec moi, vous pouvez vous enrichir sans prendre de risque. Ce n'est apparemment pas le cas partout. Songez-y.

Pour toute réponse, le jeune homme piqua une noix de saint-Jacques. Des idées contradictoires s'entrechoquaient sous son crâne, et le temps lui manquait pour les ordonner : s'il laissait Kowalczyk continuer, il lui faudrait mettre la main sur ce dossier, où qu'il se trouve, et le plus vite possible – ce qui impliquerait sans doute aussi de retrouver l'insaisissable Constantin… Mais pouvait-il encore faire marche arrière et quitter le restaurant à cette minute, sans craindre de représailles ? Cela lui semblait plus qu'improbable. Aussi, les épaules lasses et le cœur battant, il se résolut à attendre que le chef entame son récit.

— Bien ! Alors, allons-y, trancha Kowalczyk, manifestement satisfait du silence de Marc. J'imagine que vous n'avez pas dû découvrir grand-chose sur Thorwald dans les archives du *Met*, n'est-ce-pas ?

— Effectivement. Vous les avez consultées, vous aussi ?

— Plus ou moins. Je n'en avais pas vraiment besoin, voyez-vous : j'ai acquis la majeure partie des papiers de ce salopard à une vente aux enchères, il y a plus de quinze ans.

Ce salopard… À ces mots, Marc se remémora les questions qui l'avaient assailli peu de temps auparavant, lorsqu'il avait lu la nécrologie de Thorwald ; et ses soupçons, lorsqu'il avait découvert que le conservateur s'était rendu en Égypte en novembre 1941.

Le maestro chassa une palourde du bout de sa fourchette et, regardant son assiette d'un air songeur, continua de sa voix aiguë :

— Thorwald, à l'époque où il se prénommait encore Wilhelm, avait commencé une carrière universitaire assez désastreuse : non pas qu'il ait été un mauvais spécialiste de la Crète minoenne – il avait même fait quelques fouilles assez réussies, sur le plan strictement archéologique. Non, non. Le problème venait plutôt de ses théories… fumeuses. En tant qu'historien, vous savez probablement qu'un certain nombre de savants ont pensé, et pensent encore, que les traditions orales qui couraient sur le compte des Minoens ont servi à Platon de source d'inspiration pour décrire l'Atlantide ?

Marc, soudain plus sûr de lui, acquiesça. Kowalczyk poursuivit :

— D'ailleurs, il me semble que l'on n'a toujours pas démêlé le vrai du faux, dans cette affaire… Bref. Thorwald, lui, avait ajouté une touche personnelle à cette théorie – très personnelle ! Partant du principe que la civilisation des Minoens était, pour l'époque, extrêmement avancée, et que ces gens habitaient une île isolée, il en avait déduit qu'ils descendaient directement de ce que la mythologie grecque a conservé, plus tard, sous des formes variées : des géants, des créatures mi-humaines, mi-animales, des êtres capables de commander aux éléments… En un mot, des entités qui n'étaient pas terrestres. Mais extra-

terrestres.

Marc, malgré lui, s'esclaffa brièvement.

— Vous riez, mon jeune ami ? Eh bien, c'est exactement ce qu'ont fait les pontes de l'Université de Munich, lorsque Thorwald a tenté de leur exposer ses théories. Or, vous savez combien les mauvaises réputations se font vite, dans le milieu universitaire… Couvert de ridicule et considéré par ses pairs comme un doux dingue, il a alors compris qu'il n'avait aucune chance de progresser dans la hiérarchie de l'Université allemande, et a donc fini par se résoudre à s'exiler le plus loin possible : aux États-Unis, où l'on ne connaissait que les quelques publications, scientifiquement valables, qu'il avait tirées de ses fouilles en Crète.

— Et moi qui avais lu qu'il s'était enfui par hostilité au nazisme ! songea Marc à haute voix.

— L'occasion était trop belle, en effet : par une heureuse coïncidence, Hitler était devenu chancelier l'année précédente. Thorwald en a donc profité pour se prétendre opposé au nazisme, ce qui a facilité sa promotion au *Met*, où il a rapidement décroché un poste de conservateur. Et c'est trois ans plus tard, au début de 1938, qu'il a été approché par Duquesne.

Kowalczyk but une gorgée de vin blanc, grimaça à nouveau et continua :

— Fritz Joubert Duquesne. Un Afrikaner, dont la famille avait été décimée par les Anglais pendant la seconde guerre des Boers. Devenu citoyen américain en 1913, Duquesne a eu une longue carrière d'espion, dans laquelle il a toujours cherché à nuire à tout ce qui lui rappelait les Britanniques. Une vie passionnante, d'ailleurs, à laquelle je vous recommande de vous intéresser.

Marc avait l'impression d'assister à un cours magistral. Kowalczyk, à

l’évidence, avait travaillé son sujet à fond.

— Juste avant la Seconde Guerre mondiale, continua le chef, Duquesne avait offert ses services aux nazis, qui s’étaient empressés d’accepter sa proposition. C’est ainsi qu’il avait monté un réseau d’espionnage ici même, à New York. Ce groupe comprenait plusieurs dizaines d’agents, œuvrant dans différents secteurs d’activité. Or, Thorwald avait le profil recherché par Duquesne : Allemand d’origine, et titulaire d’un poste qui le plaçait au-dessus des soupçons. Qui plus est, il était installé à New York depuis quelques années, et il racontait partout qu’il avait fui son pays pour des raisons politiques.

De ses mains de cire, Kowalczyk rompit un autre petit pain, avant de préciser :

— En fait, c’est à la demande personnelle de Himmler que Thorwald a été sollicité par Duquesne. Devinez-vous pourquoi ?

— L’Atlantide, sans doute, répondit Marc, fasciné.

Il en avait presque oublié l’épée de Damoclès que constituait le mystérieux dossier qu’il lui fallait désormais rechercher…

44

Kowalczyk, dont la silhouette grassouillette se détachait contre la vitre, se préparait à répondre, d'un air satisfait. Derrière lui, les hautes cimes des arbres de Central Park s'enneigeaient rapidement, tandis que Marc s'efforçait de retenir chacune des paroles du chef d'orchestre.

— Exactement, confirma le maestro. Vous savez que l'*Ahnenerbe*, ce ramassis de pseudo-savants, cherchait à démontrer la réalité historique de certains mythes plutôt farfelus. D'abord, pour y découvrir l'origine de la prétendue race aryenne… Jusqu'à ce que l'issue de la guerre paraisse moins favorable aux Allemands.

Le chef afficha soudain un rictus narquois.

— Alors, renchérit-il, on rechercha des techniques soi-disant oubliées, des moyens plus ou moins surnaturels de lutter contre les Alliés… Ne riez pas mon ami, tout cela est bien documenté ! L'Atlantide leur paraissait prometteuse ; surtout lorsqu'on identifiait le continent englouti à la Crète : vous savez que, selon la tradition, l'île était défendue par un géant de bronze, une sorte d'automate quasiment invincible, nommé Talos… Bref. L'étude de l'Atlantide fut confiée à Thorwald, car les théories qu'il avait émises à Munich n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Et, par la même occasion, Himmler, par l'intermédiaire de Duquesne, l'a promu au rang de *SS-Hauptsturmführer*.

Marc roula des yeux.

— C'est ainsi qu'on désignait le grade de capitaine dans la *SS*, précisa Kowalczyk, un petit sourire suffisant aux lèvres. Pour un type comme Thorwald, essayez d'imaginer ce que cela représentait : une telle position allait sans doute

lui valoir une chaire universitaire à son retour en Allemagne – et le pouvoir de faire taire ses détracteurs, qu'il aurait pu envoyer, selon son bon plaisir, à Dachau, à Auschwitz, ou ailleurs.

D'un geste vague, il balaya la baie vitrée qui s'ouvrait devant lui, et continua, un ton plus bas :

— C'était humain, après tout : le désir de prendre sa revanche sur ceux qui l'avaient humilié et chassé de chez lui ; nous connaissons tous cela, à un moment ou à un autre… Surtout nous autres, les Juifs, je l'avoue. Bref. Dès qu'il eut accepté, son supérieur du *Met* fut opportunément renversé par une automobile, et Thorwald lui succéda à la tête de son service. Ce salaud était alors parvenu au faîte sa gloire, et il ne ménagea pas sa peine pour montrer sa reconnaissance envers Himmler.

— Comment cela ? s'enquit Marc.

Mais Kowalczyk, qui semblait accaparé par son récit, ne l'écouta pas et poursuivit :

— Pourtant, quelques années plus tard, il y eut un hic : le FBI mit son nez dans cette affaire. En 1941, Duquesne et une trentaine d'agents de son réseau furent arrêtés. Et condamnés, l'année suivante, à de très lourdes peines. Pourtant Thorwald, on ne sait comment, a échappé à cette rafle. Et il a continué son activité subversive. Au ralenti, bien sûr. Cela explique évidemment que ses papiers personnels aient été conservés en lieu sûr… Lequel ? Je me le demande encore… Mais si j'ai pu acheter ses archives, c'est que le local en question a été vidé il y a quinze ans. Je n'ai pas réussi à en apprendre davantage – pourtant, croyez bien que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour cela.

Marc, peu à peu, remplissait les cases restées vides dans la grille des questions qu'il s'était promis de compléter. Et tandis que le maestro, avec un dégoût

manifeste, s'humectait la gorge de vin blanc, il ajouta :

— C'est donc pour prouver la culpabilité de Thorwald que vous avez envisagé de dépenser 500 000 euros ?

— Oui. La sienne, et celle des membres de son organisation, bien sûr.

— Mais… Thorwald est mort en 1944, et sans enfants, n'est-ce pas ?

Le chef posa son verre.

— Exact. C'est en 1944 qu'on l'a… supprimé.

En guise d'illustration, Kowalczyk piqua une langoustine du bout de sa fourchette, et lui trancha la tête.

— Supprimé ? répéta Marc, stupéfait. Je croyais que Thorwald avait été renversé par une voiture ?

— Comme son prédécesseur, vous voulez dire ? s'esclaffa le chef. Oui, c'est la vérité, sourit-il. Mais, si vous aviez lu les journaux à scandale de l'époque, vous auriez appris la suite. Ça ne manque pas de sel, d'ailleurs : un badaud qui passait par là s'est présenté en tant que médecin. Il a ouvert sa trousse et il a fait une piqûre à Thorwald, qui vivait encore. Puis ce type a prétendu qu'il allait téléphoner à l'hôpital… Et, quelques minutes plus tard, notre bon professeur, le *SS-Hauptsturmführer* Wilhelm Thorwald, mourait d'un arrêt cardiaque.

— J'imagine que le médecin n'a jamais téléphoné ?

— Vous imaginez juste. Le bonhomme s'est évaporé. Un de ces types de la cinquième colonne, sans aucun doute. Peut-être même l'un de ceux que Thorwald avait lui-même installés à New York… Quelle ingratitude, vous ne trouvez pas ?

Kowalczyk, l'air mauvais, jubilait. Fier de son bon mot, il attaqua voracement le contenu de son assiette. Concentré sur ses palourdes, il ne semblait plus accorder à Marc la moindre attention.

Le jeune homme regarda quelques instants les flocons qui tourbillonnaient sur Central Park. Profitant de ces instants de silence pour ordonner ses pensées, il reconnaissait que tout cela s'emboîtait plutôt bien. Cependant, il demeurait encore de vastes zones d'ombre dans ce qu'il avait cru comprendre.

Songeur, il avala sa dernière noix de saint-Jacques avec un plaisir inattendu. La cuisine était à la hauteur du décor : inoubliable. Katherine, sans doute, aurait adoré cet endroit. Kowalczyk, lui, avait déjà fini. Sans mot dire, il se mit aussi à regarder au-dehors, fixant un point invisible de son regard triste.

La serveuse, aussi silencieuse qu'efficace, emporta les assiettes et la bouteille vides. Moins d'une minute plus tard, des homards pochés avaient remplacé l'entrée, et un autre vin blanc avait été débouché.

Marc goûta encore le vin, qui ne lui parut pas différent du précédent. Il se tapota les lèvres du bout de sa serviette, hésita un peu, et se lança :

— Mais comment Thorwald pouvait-il servir les nazis, depuis New York ? Et pourquoi entretenait-il des relations avec ce Müller ?

Kowalczyk esquissa un sourire un peu las.

— Le *SS-Hauptsturmführer* Thorwald s'est efforcé de découvrir l'Atlantide et les secrets du géant Talos. Pour cela, Himmler lui avait accordé toute sa confiance, et donc beaucoup de moyens. Alors, le professeur a fait de son mieux, vous imaginez bien… Tout en restant en contact étroit avec les chefs successifs de la forteresse de Crète : Student, Andrae, Brauer et Müller. Les deux derniers ont été pendus en 1947. Les deux premiers sont morts dans leur lit, à la fin des années 1970 – encore une négligence de ce vendu de Wiesenthal.

Le chef, disert jusqu'alors, affecta soudain une certaine réserve, qui attisa encore la curiosité de Marc.

— Il me semble que vous oubliez Kreipe… Il a été enlevé en Crète, et emmené au Caire, n'est-ce pas ? précisa le jeune homme, sur un ton aussi naïf que possible.

Il se souvenait très clairement des renseignements qu'Anna lui avait donnés à La Canée, et de ce qu'il avait pu glaner sur Internet : si le chef d'orchestre pouvait lui fournir quelques détails supplémentaires sur cet épisode, peut-être allait-il comprendre dans quelles circonstances l'arrière-grand-père de Georges, qui avait participé à l'opération, avait disparu. Et, ainsi, il n'était pas impossible qu'il puisse déduire le lieu dans lequel Georges avait découvert ce mystérieux dossier… Peut-être même s'agissait-il de cet endroit inconnu dont la lettre de Müller précisait qu'il demeurait « accessible » ?

Kowalczyk cligna des yeux.

— Oui, « emmené » au Caire, comme vous dites. Et il est mort de sa belle mort, celui-là aussi… En 1976, si mes souvenirs ne me trompent pas. Or, jusque-là, ni Wiesenthal, ni les Klarsfeld n'ont levé le petit doigt. Pourtant, si les Anglais avaient pris la peine de l'enlever, et de prendre autant de risques, ce n'était pas pour rien, croyez-moi !

Marc fixa son regard, désormais assuré, dans les yeux d'acier du chef d'orchestre. Un autre document lui revenait en mémoire : le billet d'avion pour Le Caire, daté de novembre 1941, qu'il avait découvert inséré dans le guide Bædeker de Thorwald.

— Alors, pour quoi était-ce ? renchérit-il. Cela avait-il un rapport avec… l'Égypte ?

Cette fois, le chef se rembrunit pour de bon, et le dévisagea avec un mélange de surprise et de défiance, dans lequel se glissait une pointe de fatuité.

— Il suffit, trancha-t-il tranquillement. J'ai répondu à vos questions. Pour autant, je n'ai toujours pas obtenu ce dossier. J'en ai pourtant payé la moitié, il me semble, et je me dispose à vous verser l'autre moitié – plus vingt pour cent sur votre part, je vous le rappelle.

Marc ne se laissa pas intimider :

— Dites-moi ce que Thorwald est allé faire au Caire en 1941, et je considérerai que notre marché se tient.

En prononçant ces mots, il espérait avoir touché juste : si Kowalczyk ne lui répondait pas de manière satisfaisante, il disposerait d'un argument solide pour faire traîner la tractation et, peut-être, obtenir un délai supplémentaire pour retrouver le fameux dossier avant que le maestro n'apprenne qu'il ne le détenait pas…

Le chef parut soudain s'échauffer, et Marc sentit que l'espoir lui revenait.

— Si cela peut mettre un point final à notre transaction, trancha le chef d'un ton sec, je veux bien vous renseigner sur ce point. Mais souvenez-vous, mon jeune ami : nous sommes désormais liés par un pacte que je considère comme scellé. Ce dossier, je veux donc que vous me l'apportiez ce soir même. D'ailleurs, l'argent, en liquide et en euros, vous attend déjà chez moi, à deux pas d'ici.

Marc déglutit et s'efforça de prendre un air grave :

— Vous comprendrez que je ne l'aie pas apporté jusqu'ici dans les circonstances actuelles. Trop de risques… Car l'assassin de Georges court toujours.

— Alors, où est-il, ce putain de dossier ? rugit Kowalczyk, d'une voix si aiguë qu'elle en paraissait grotesque.

— En lieu sûr, mentit Marc, en se rappelant subitement l'expression consacrée par des dizaines de romans et de films.

Dans cette réplique un peu hasardeuse, le vin n'était peut-être pas pour rien… Mais il n'avait pas d'autre carte à abattre, et le sang lui battait les tempes.

— Voyez-vous ça… marmonna le chef entre ses dents.

Il attaqua son homard en fulminant. Son regard perçant monta une seconde vers Marc, avant de redescendre vers son assiette. Tandis qu'il détachait la carapace du crustacé d'une main habile, il semblait réfléchir : une ride profonde barrait son grand front d'une extrémité à l'autre, sans que son expression permette de savoir ce qui couvait sous ses cheveux gris. Quelques instants plus tard, alors que le homard avait été mis à nu, il jeta ses couverts dans son assiette d'un geste excédé. Croisant ses phalanges au-dessus de l'animal qu'il venait de disséquer, ses coudes fermement plantés sur la table, il fixa Marc avec autorité ; ses yeux larmoyants paraissaient figés par le givre, lorsqu'il reprit la parole :

— Écoutez-moi bien, mon jeune ami…

— J'attends votre réponse, l'interrompit Marc sans ciller.

Il avait décidément trop bu. Mais Kowalczyk, étonnamment, se fendit d'une esquisse de réponse :

— Thorwald aidait aussi les nazis à fédérer les Arabes contre les Juifs – notamment en Égypte. Pendant que l'*Afrikakorps* de Rommel affrontait les forces alliées, d'autres se chargeaient de faire de la propagande antisémite parmi les musulmans… Êtes-vous enfin satisfait ?

Marc ne répondit pas immédiatement. Le vin, autant que la peur, ralentissait le flux de ses pensées. Par chance, la bouteille était vide… Mais cela n'avait pas échappé au regard acéré de la serveuse.

Lorsqu'elle l'eut remplacée et qu'elle se fut retirée, Marc avait changé d'idée : confusément, il lui semblait qu'il en avait appris assez sur Thorwald, du moins pour l'instant. Et, l'ivresse aidant, il s'enhardit encore.

— La dernière chose que je vous demande, lança-t-il, ce sont des explications claires sur la mort de mon ami. J'ai, moi aussi, un devoir de mémoire à remplir. Et j'ose imaginer que vous pouvez comprendre cela. En traquant des nazis déjà morts et enterrés, vous avez des décennies de retard. Mais, s'agissant de Georges, vous avez enfin l'occasion d'être à l'heure : il est mort il y a moins de deux semaines, voyez-vous.

Kowalczyk, l'air assassin, soutenait le regard de Marc.

— Je vous fais grâce de vos milliers d'euros, continua le jeune homme, échauffé par le vin. Tout ce qui m'intéresse, au fond, c'est de comprendre pourquoi Georges a fini dans le lac de Genève… Et, surtout, qui lui a fait ça. Alors, votre dossier, tant que je n'aurai pas obtenu de réponses à ces questions, vous ne l'aurez pas !

Tandis que le jeune homme le provoquait, Kowalczyk sembla atteindre son point d'ébullition.

— Je ne vous permets pas ! éclata-t-il soudain.

Puis, prenant une longue inspiration, le chef sembla se dominer : à cet éclat succéda une voix sourde, vibrante, profonde. Menaçante.

— Vous me parliez de « devoir de mémoire », n'est-ce pas ?

Marc, tétanisé, ne répondit pas.

— Vous verrez que je prends cela très au sérieux.

Les prunelles d’acier jetaient des éclats diaboliques.

45

D’un coup de talon bien appuyé, Marc claqua la porte derrière lui et s’avança en contournant le tas douteux de ses vêtements du matin. Puis il se déchaussa et, sans allumer, se dirigea d’un pas martial vers la fenêtre du petit salon.

Peu à peu, les effets du vin se dissipaient, et il commençait à réaliser plus précisément le caractère désespéré de la situation dans laquelle il s’était stupidement empêtré. Il se pencha vers la rue. Il en émanait une curieuse lueur rougeâtre, dont l’intensité ne cessait de varier, comme celle d’une ampoule électrique sur le point de griller : les lumières de la ville, d’ordinaire si vives, s’affadissaient derrière un rideau mouvant de flocons gros comme des œufs de poule. Les doigts nerveusement entrelacés derrière son dos, il observa quelques instants le va-et-vient des voitures qui, treize étages plus bas, se croisaient au ralenti dans la tempête. La neige amortissait le bruit des moteurs, étouffant Times Square dans un silence surnaturel. Machinalement, il se demanda si son avion, quelques heures plus tard, allait pouvoir décoller.

Désormais, la terreur coulait dans ses veines, mêlée aux restes de l’alcool qu’il avait absorbé. Il ne détenait pas le dossier que Kowalczyk exigeait de lui. Or, ce document constituait sa seule chance de se tirer de ce traquenard…

Marc se mordait la lèvre inférieure et se grattait vigoureusement le cuir chevelu. Choqué par ce qu’il avait entendu, il avait eu la bêtise de ne pas apaiser Kowalczyk. En le plantant au milieu de sa somptueuse salle de restaurant, bien avant le moment des cafés, il l’avait même humilié. La scène finale de cette terrible soirée ne cessait de lui revenir à l’esprit : au moment où il s’était levé, le chef d’orchestre lui avait empoigné le bras et avait grogné ces mots : « Je vous donne dix jours, pas un de plus, pour me faire parvenir le dossier. Nous sommes aujourd’hui le… 4 décembre. Ce qui signifie que je veux ce document avant le

13, à 23 heures. Dernier délai… Tenez-vous-le pour dit ! »

Nerveusement, Marc frappa ses mains l'une contre l'autre, et le claquement qu'il produisit résonna comme un coup de feu dans chaque recoin de la suite enténébrée. Il passa une main moite sur son visage, se gratta le crâne une fois encore, préleva un Coca dans le minibar. Objectivement, songeait-il, il avait autant de chances de découvrir ce dossier que de mettre la main sur le Saint Graal. Mais…

Il fit rouler la canette glacée sur son front moite.

Mais… Peut-être pourrait-il gagner du temps, le moment venu, s'il disposait d'autres informations susceptibles d'intéresser le chef ?

Mû par un élan soudain, il s'assit devant le bureau, alluma la petite lampe de cuivre et son ordinateur portable. Tandis que le système d'exploitation se chargeait, il étala fébrilement devant lui les deux feuillets qu'il avait glissés entre le clavier et l'écran avant de partir pour Columbus Circle : la page de carnet volée au *Met* quelques heures plus tôt, et une feuille du bloc-notes de l'hôtel, sur laquelle il avait hâtivement griffonné plusieurs lignes. Cela, au moins, avait échappé à l'attention du maestro ; et il n'était pas impossible que ces quelques mots puissent le mener sur une piste que le gros Kowalczyk n'avait pas explorée…

Bien sûr, il avait rapidement compris que ce texte avait été codé, comme le suggéraient ses premières lignes :

MCSD DAQZ HEIM OFDF LULU XEMV RJRF JPAB EUTF ZMGD DHAZ JSMQ NEKA TSCV RJIM BQPY LFLY YLMT EHVS CSWJ LYPP

MSZK YRFG IZDO BOME MHBM WBVY MTQZ RMCQ LPSJ NYKJ RQLD

Cependant, lorsqu'il l'avait rapidement recopié avant de quitter l'hôtel, il avait espéré qu'il lui serait possible, avec un peu de réflexion, d'en venir à bout…

Mais une rapide recherche sur la cryptographie pendant la Seconde Guerre mondiale lui révéla presque aussitôt de quel code il s'agissait : ces groupes de quatre lettres étaient caractéristiques d'un système d'encodage appelé « *Enigma* », dont différentes variantes avaient été utilisées par les forces allemandes : extérieurement, l'appareil se présentait comme une sorte de machine à écrire dotée de lampes et de câbles ; mais, intérieurement, l'objet recélait un trésor de complexité, qui avait imposé aux Alliés de recourir à la puissance cérébrale de nombreux mathématiciens, installés sur le site anglais de Bletchley Park. Et, si leurs efforts conjugués leur avaient permis de décrypter une partie des messages échangés par les Allemands, cette opération avait nécessité des moyens colossaux. De nos jours, certains textes n'avaient d'ailleurs toujours pas été décodés, et même les calculateurs les plus puissants de la planète peinaient encore à venir à bout de ces séquences, dont les clefs de cryptage avaient, à l'époque, été modifiées quotidiennement. Évidemment, ce n'était pas Marc Neuville, avec son modeste ordinateur portable et son ignorance crasse en mathématiques, qui pourrait y comprendre quoi que ce soit.

Il serra les poings et les enfonça dans ses orbites. Sa panique se transformait en nausée, et des gouttes de sueur commençaient à ruisseler sur ses tempes : s'il ne trouvait rien de spectaculaire, Kowalczyk le lui ferait payer chèrement.

Au fond, qu'avait-il appris, ce soir ? Que Thorwald avait été un espion, un *SS*,

et un membre de l'*Ahnenerbe* ; qu'il se passionnait pour la légende de l'Atlantide, dont il croyait qu'elle tirait ses origines de la civilisation minoenne ; et, enfin, que le conservateur du *Met*, dont il avait cru comprendre qu'il s'était discrètement rendu en Crète depuis l'Égypte, avait également reçu la mission d'apporter son soutien au peuple arabe contre son ennemi israélite… Pourtant, Marc en était certain, le professeur n'avait rien eu d'un soldat, ni d'un exalté des théories raciales. De plus, pour organiser une lutte armée ou développer une propagande antisémite, l'Allemagne nazie n'avait pas dû manquer de spécialistes bien plus qualifiés que celui-là. Alors, quel avait été l'intérêt de faire venir ce bonhomme des États-Unis, au risque d'attirer des soupçons sur lui, et ainsi de ruiner sa couverture si soigneusement entretenue ?

Il lui fallait pourtant se rendre à l'évidence : ce n'était pas la première fois que l'Égypte apparaissait dans cette affaire. À en croire Anna, n'était-ce pas précisément dans ce pays que Constantin avait décidé de se rendre, au moment où il avait démissionné de son poste de journaliste ? Était-ce parce qu'il détenait ce mystérieux dossier ? Et que penser des coupures de presse réunies par Thorwald sur l'avancée des troupes de Rommel en Libye et en Égypte ?

Quelques instants, Marc se perdit en conjectures ; mais, faute d'élément concret, chacun de ses raisonnements tournait court.

Alors, sur *Google*, il saisit les termes « Égypte », « nazi » et « Thorwald. » Aussitôt, il fronça les sourcils en découvrant le nombre impressionnant des articles renvoyés par le moteur de recherche.

Comme tout le monde, Marc savait que beaucoup de nazis, dont des individus aussi abjects qu'Eichmann, Mengele et Barbie, avaient fui en Amérique du Sud après la chute du IIIe Reich ; il ignorait, en revanche, que le Moyen-Orient avait aussi constitué une destination privilégiée pour ces criminels en cavale.

L'Égypte, en particulier, les avait attirés en masse et, moins de dix ans après la guerre, nombre de *SS* jadis haut placés avaient répondu à l'appel de Gamal Abdel Nasser, qui avait renversé la monarchie égyptienne en 1952. Le nouveau président s'était alors enquis de recruter des hommes d'expérience, aussi antisémites que possible, qui allaient lui permettre de fonder une police politique sur le modèle de la Gestapo, ainsi qu'une armée de taille à en découdre avec celle d'Israël. Aussi l'Égypte des années 1950 avait-elle grouillé de nazis, qui s'étaient même parfois payé le luxe de s'y promener, en toute impunité, dans leurs anciens uniformes. À en croire les renseignements publiés sur Internet, ils y avaient aussi installé des camps de concentration, dans lesquels Nasser avait fait torturer les opposants à son régime.

Marc leva les yeux au-dessus de l'écran et avala une lampée de Coca. Tout cela était postérieur au décès de Thorwald, évidemment ; mais il n'était pas impossible que cette situation ait constitué l'aboutissement d'une collaboration plus ancienne entre les nazis et le Moyen-Orient…

La page suivante lui en apporta la confirmation : en novembre 1941, le grand mufti de Jérusalem, un Palestinien du nom de Mohamed Amin al-Husseini, avait rencontré Hitler personnellement : une photo témoignait de cet entretien, qui avait concerné la lutte contre les Juifs à l'échelle mondiale. Grâce à l'aide du *Führer*, le mufti avait même créé à Berlin une radio exhortant les Arabes à poursuivre leur *jihâd* contre les Israélites.

L'Allemagne avait aussi mis certains de ses universitaires au service de la cause d'al-Husseini : un *SS* appelé Johann von Leers, professeur à l'Université d'Iéna, petit bonhomme à la tête plate et aux paupières tombantes, n'avait guère tardé à devenir un ami personnel du grand mufti… qui, après la guerre, lui avait procuré un poste au ministère égyptien de l'Information. Au contact des Frères musulmans, von Leers s'était ensuite converti à l'Islam, prenant les pseudonymes de Mustafa Ben Ali et de Omar Amin. Il avait alors contribué à

financer les éditions en arabe de *Mein Kampf* et du *Protocole des Sages de Sion* – qui constituaient encore, de nos jours, des *best-sellers* dans certains pays du Moyen-Orient.

Le livre-programme d'Hitler lui semblait suffisamment connu – bien qu'il ne l'ait pas lu –, mais le suivant ne lui était pas familier. Marc se fendit donc d'une recherche supplémentaire.

Selon *Wikipedia*, *Le Protocole des Sages de Sion* était un faux document, rédigé en 1901 par l'*Okhrana*, la police secrète de l'Empire russe. Celui-ci réunissait les comptes rendus d'une vingtaine de prétendues réunions, au cours desquelles les Juifs et les Francs-Maçons auraient fomenté un plan de conquête du monde entier. L'*Okhrana* avait ainsi tenté de convaincre le tsar Nicolas II et son gouvernement des méfaits supposés d'une trop grande ouverture à l'égard des Juifs de l'Empire. Toutefois, bien après la révolution de 1917, ces *Protocoles* étaient demeurés un texte de référence pour les antisémites de tout poil – dont, évidemment, les nazis.

Marc s'adossa enfin, croisa les mains sur sa nuque et fit craquer ses vertèbres. Kowalczyk, en utilisant ce fameux dossier, comptait-il dénoncer l'activité des nazis au Moyen-Orient dans l'immédiat après-guerre ? Mais, si tel était le cas, pourquoi avait-il fait tant de mystères autour d'une cause somme toute parfaitement légitime ? Et pourquoi l'avait-il menacé, au lieu de lui demander une aide que le jeune homme lui aurait volontiers offerte ?

Au-dehors, la neige tourbillonnait encore, comme les idées sous l'épaisse chevelure de Marc. Il avait absorbé tant d'informations en si peu de temps que la tête lui tournait. Du *Met* au luxueux restaurant de Columbus Circle, de la poussière des archives de Thorwald aux intimidations de Kowalczyk, la journée

avait été éreintante, et il ne se sentait plus capable de réfléchir posément.

Il éteignit son ordinateur, le rangea dans sa serviette et se dirigea vers la salle de bains. Mais, à mi-chemin, un bruit léger, provenant de la porte d'entrée, le fit sursauter.

Si quelqu'un était entré, se dit-il, il n'aurait pas manqué de voir la lumière du couloir de l'hôtel, puisqu'il n'avait pas encore quitté le salon. Alors… Cherchait-on à pénétrer dans sa chambre ? Sans doute pas : les portes étant commandées par des cartes magnétiques, il n'existait aucune serrure à crocheter.

Dans un sursaut de courage mêlé de lassitude, il alluma le plafonnier. Sur le seuil se trouvait une feuille de papier pliée, qui avait manifestement été glissée sous la porte.

Sans réfléchir davantage, il ouvrit et scruta le couloir : personne. Refermant derrière lui, il ramassa le feuillet et le déplia. Sous la lumière crue, il parcourut la photocopie d'une coupure de presse :

Faits divers :

UN PROFESSEUR TROUVE LA MORT EN RENTRANT CHEZ LUI

C'est en début de soirée que le professeur François Costin, de retour de la Sorbonne où il venait de donner un cours, a été sauvagement agressé à coups de poing dans un recoin de la rue Champollion. Selon nos sources, rien n'aurait été dérobé à la victime, décédée sur les lieux. Le ou les agresseurs, en fuite, n'ont, semble-t-il, pas laissé d'indices concluants, qui permettraient…

Le reste n’était que verbiage et suppositions journalistiques.

Mais Marc, hébété, aurait pu réciter ces mots par cœur. À l’époque, il avait lu cet entrefilet dans *Le Parisien*, et, paniqué, l’avait montré à Georges. « Laisse couler, mon ami », lui avait répondu le Grec. Et il avait eu raison : jamais la police n’avait réussi à remonter jusqu’à eux.

Pourtant, Marc n’avait jamais pu « laisser couler » : hormis les changements de fond qu’il avait apportés à son existence après ce drame, qui l’avaient conduit à faire carrière dans l’histoire médiévale et à demeurer chaste, il n’avait cessé de se remémorer cette soirée d’horreur. Le vieux, les coups, le craquement de coquille d’œuf lorsque sa tête avait heurté le trottoir, la fuite avec Georges, jusqu’à la rue des Écoles… Et puis Nadine qui, peu de temps après, s’était jetée en voiture contre une pile de pont ; son grand amour, roulant à 250 km/h, pour s’absoudre de son péché…

Marc tremblait, et la feuille qu’il tenait en main bruissait sous les secousses. Sous l’article figurait une inscription à la plume, en capitales : « *DIX JOURS*. »

46

En dépit des paquets qui lui encombraient les bras, Marc se sentait étonnamment léger. Le ciel bleu était revenu sur Paris, et la rue Saint-Antoine bourdonnait de passants affairés à préparer, avec quinze jours d'avance, le réveillon de Noël.

Lenôtre ne désemplissait pas, et la liste de commandes du fameux traiteur prenait l'épaisseur d'un annuaire téléphonique. Marc, lui, ne voyait pas si loin : le soir même, Agathe allait dîner chez lui, et le voyage à New York qu'elle lui avait offert grâce à son agence valait qu'il la remercie comme il se devait. Aussi avait-il sans doute acheté trop de ces petits fours dont la taille, à midi et l'estomac vide, lui avait paru insignifiante.

Respirant à pleins poumons l'air parisien, il se sentait désormais assez loin de ce Kowalczyk pour réfléchir sereinement. Bien sûr, le chef pouvait faire en sorte qu'il finisse noyé dans la Seine au moment voulu, s'il ne lui fournissait pas le dossier qu'il exigeait. Mais, de l'autre côté de l'Atlantique, tout paraissait tellement plus simple… Ou, plutôt, avait paru plus simple.

Car Marc avait espéré tirer de Katherine quelques renseignements sur ce bonhomme : la conservatrice fréquentant assidûment les opéras d'Europe, il était impossible qu'elle ne connaisse pas Kowalczyk, du moins de réputation. Hélas, son téléphone portable ne fonctionnait pas – elle avait, évidemment, conservé l'agaçante habitude de ne jamais se préoccuper du niveau de charge de la batterie de cet appareil… Puis, lorsque Marc s'était rendu au musée, Henriette lui avait appris que la conservatrice n'y était pas revenue depuis la veille. La secrétaire, d'ailleurs, n'avait pas perdu un instant pour tirer parti de la situation, et déjà elle s'était approprié la grande pièce, dont elle n'occupait d'ordinaire que le recoin qui lui était réservé. Ainsi, en l'absence de Marc et de Katherine, elle régnait

désormais dans le vaste bureau avec une délectation qu'elle ne songeait même pas à dissimuler. En outre, elle n'avait pas hésité à déménager sur sa table de travail une partie des livres qui se trouvaient sur celle de sa supérieure hiérarchique.

Marc n'avait peut-être pas prêté assez d'attention à l'absence de Katherine. Mais ce qui lui importait, dans l'immédiat, était de recevoir Agathe, et aussi de retrouver Paris, dont les flashes incessants de Manhattan, par contraste, lui avaient rendu le goût. Aussi, en sortant de chez Lenôtre, avait-il décidé de rentrer à pied, pour mieux profiter du décor. Chemin faisant, il laissait son regard s'attarder sur des façades qui, une semaine plus tôt, ne lui auraient pas arraché un coup d'œil. D'une certaine manière, il lui semblait aussi que cette ville diluait le temps qui lui avait été imparti ; pour autant, il savait parfaitement à quoi s'en tenir : en se levant, le matin même, il avait murmuré, malgré lui : « J-7 », et s'était souvenu que Kowalczyk, après ses concerts au *Metropolitan Opera*, aurait le loisir de se rendre en Europe s'il le souhaitait… Puis, par association d'idées, l'affreux visage du vieux Costin lui était revenu en mémoire, de même que la coupure de presse qu'on avait déposée dans sa chambre new-yorkaise, et qu'il avait roulée en boule avant de la jeter dans les toilettes et de tirer la chasse d'eau.

Lorsqu'il ouvrit enfin la porte de son petit appartement, les lieux lui parurent sales, exigus, indignes de la soirée qui se préparait : Agathe ne passerait que quelques heures chez lui, mais elles allaient compter ; car, lorsque la jeune femme rentrerait chez son amie de longue date, prénommée Lucia, qui résidait quelque part de l'autre côté du jardin du Luxembourg, elle emporterait de Marc l'impression que ce décor lui aurait donnée… Alors, dès qu'il eût fourré ses boîtes dans le frigo, il attaqua énergiquement un ménage de fond.

À 19 heures, tout était prêt : il avait traqué la poussière jusque dans le moindre recoin, puis il avait allumé les petites lampes qu'il aimait, et qui donnaient à son salon des airs de fumoir de manoir anglais. Sur la table basse, une dizaine de coupelles chargées de petits fours attendaient la visiteuse : il y avait là de quoi dîner pour trois ou quatre personnes très affamées. Enfin, pour parfaire l'ambiance des lieux, il avait longuement hésité sur la musique qu'il allait mettre en sourdine. Agathe aimait-elle l'opéra ? Non. Pas l'opéra. Kowalczyk et ses menaces demeuraient assez présents dans ses pensées pour qu'il se passe d'un tel fond sonore… Alors, allait-elle apprécier le jazz ? Le choix avait été long et épineux. Après un inventaire complet de sa discothèque, il avait opté pour Ella Fitzgerald chantant les morceaux les plus célèbres de Cole Porter. À travers les trois fenêtres du salon, les toits de Paris, faiblement éclairés par les lumières s'élevant des rues, complétaient parfaitement le tableau confortable et chaleureux qu'il avait composé. Il n'y manquait plus que le personnage principal.

Mais Marc, depuis que le décor avait été planté, commençait à s'inquiéter des événements à venir ; à vrai dire, il n'était plus très sûr de vouloir recevoir Agathe ; et, quelques instants, il se surprit même à espérer qu'un contretemps obligerait la jeune femme à annuler la soirée… En considérant les choses froidement, il lui paraissait évident qu'elle n'était pas dans ses moyens… Et puis, combien d'aventures une telle créature avait-elle collectionnées dans sa vie ? Marc, lui, n'en avait connu qu'une, et il devait bien s'avouer que les femmes demeuraient pour lui un mystère aussi inquiétant qu'insondable…

À 19 h 45, la sonnerie de son interphone retentit, coupant court à ses sombres réflexions. Il entendit alors la voix d'Agathe lui demander à quel étage elle devait se rendre… « Le dernier », répondit-il machinalement, tandis qu'il sentait les battements de son cœur s'accélérer, et des gouttelettes de sueur perler à la

racine de ses cheveux. Il lui sembla aussi que ses entrailles se soulevaient et se tordaient, comme sous l'effet d'un trou d'air ; « elle sera vite repartie », songea-t-il confusément.

Quelques instants plus tard, la porte de l'ascenseur s'ouvrit et elle apparut enfin, essoufflée. L'estomac de Marc s'envola encore, comme si une nuée de papillons le soulevait de l'intérieur. Elle fit quelques pas, lui fit la bise, ôta son imperméable et découvrit une petite robe noire qui la mettait fabuleusement en valeur. Ses mouvements étaient, comme à Genève, souples et délicats. Et elle sentait terriblement bon. Marc serrait un poing dans la poche de son pantalon en velours, et maîtrisait son autre main, prête à frictionner nerveusement son propre cuir chevelu. Puis elle lui adressa un sourire à faire fondre un bloc de granit.

— J'espère que tu ne m'en veux pas trop ! lança-t-elle gaiement. Lucia parlait tant que je n'ai pas réussi à l'interrompre à temps. Elle est Italienne, tu sais, et plutôt bavarde. Et pour ne rien arranger, je suis tombée sur un taxi dont le chauffeur apprenait les rues de Paris au fur et à mesure qu'il les empruntait… J'ai cru devenir folle !

Marc respira profondément, se cala contre le mur, et répondit avec toute l'assurance dont il se sentait capable :

— Ça n'a aucune importance. L'essentiel est que tu sois arrivée à destination !

Deux phrases stupides, banales. Mais il n'avait pas réussi à trouver mieux.

— C'est agréable chez toi, continua Agathe en promenant son regard sur les rayonnages de la bibliothèque. Très agréable…

Elle avait l'air sincère, et Marc se rengorgea un peu. Le précieux ouvrage qu'elle lui avait offert se détachait, isolé et bien exposé, sur l'acajou de l'étagère

centrale.

— C’est une garçonnière, mais je l’aime bien, répondit-il rapidement, comme s’il avait déjà eu à sa disposition des résidences de taille et de confort variés.

— Il y a de quoi… Que de livres ! Et j’imagine que tu les as tous lus ?

— Pas tous, non… Il y en a de mauvais dans le tas. Mais je suis très fier de mon édition d’Apollinaire.

Il jeta un regard appuyé vers sa bibliothèque ; et, comme elle ne répondit rien, il se tut un instant. Puis, à peine plus à l’aise, il ajouta :

— Je t’en prie, assieds-toi où tu veux… Comment s’est passée ton installation chez ton amie ?

Agathe se laissa tomber sur le canapé, croisa ses longues jambes et disserta quelques instants sur Lucia, ce qui ne les intéressa ni l’un ni l’autre.

— Et ton voyage à New York ? conclut-elle.

Malgré lui, Marc se rembrunit en s’asseyant dans le fauteuil.

— Je crois que je suis tombé dans un piège, confessa-t-il.

— L’hôtel t’a déçu ?

Agathe paraissait sincèrement désolée ; et Marc se demanda s’il devait vraiment lui raconter les péripéties de son séjour outre-Atlantique. Avant de lui répondre, il fit un détour par sa petite cuisine, déboucha une bouteille de champagne et en servit deux coupes. Lorsqu’il lui en eut remis une, et qu’ils eurent trinqué, il s’était résolu à ne rien lui cacher ; Katherine lui manquait et, au fond, parler de ses problèmes ne pouvait pas lui nuire – et cela allait lui permettre d’aiguiller ses pensées vers des faits concrets. Son invitée, à ses yeux,

n'était que trop désirable, et il se livrait sous son crâne une bataille dont sa chasteté n'était pas assurée de sortir indemne. Il commença donc un long monologue, rapportant les faits essentiels dans un ordre strictement chronologique – en omettant, bien sûr, l'épisode de la coupure de journal glissée sous sa porte. À mesure qu'il racontait, les yeux d'Agathe s'agrandissaient de surprise. Lorsqu'il eut terminé, la jeune femme affichait une expression effarée :

— Alors, ce chef d'orchestre te menace ? résuma-t-elle.

— Oui, on peut le dire, confirma Marc, assoiffé par sa longue péroraison.

— Et… Ce dossier… Tu ne l'as vraiment pas ?

Il écarta les mains en signe d'impuissance, et Agathe parut réfléchir quelques instants.

— Cette légende de l'Atlantide… reprit-elle en posant sa coupe sur la table. Excuse-moi, mais je ne suis pas sûre de la connaître vraiment. J'ai vu quelques reportages, mais…

Marc se leva et, en arpentant le salon, fit une rapide synthèse du peu qu'il en avait appris lui-même depuis quelques jours : ce mythe, cité seulement par Platon dans deux de ses dialogues, décrivait une île divisée en dix royaumes, gouvernés à l'origine par les fils de Poséidon, Atlas et ses neuf frères. Ses habitants auraient tiré l'essentiel de leur prospérité d'un mystérieux métal appelé l'orichalque, jusqu'à ce que l'Atlantide soit subitement engloutie, longtemps avant Homère. Dès 1882, un Américain nommé Donnelly avait écrit un ouvrage délirant, qui avait connu un succès considérable : il y avait postulé que les Atlantes, maîtres de techniques alors inconnues des autres hommes, avaient été à l'origine de la plupart des civilisations européennes. Puis, lorsque l'existence des Minoens avait été révélée par les travaux d'Evans, près de vingt ans plus tard, quelques esprits audacieux, dont celui de Thorwald, avaient voulu voir dans la

Crète minoenne l'Atlantide décrite par Platon…

Et, de là à faire de ces êtres mythiques des Aryens, il n'y avait eu qu'un pas, que Himmler avait franchi de sa botte bien cirée : il s'était arrangé pour financer une mission pseudo-scientifique dont l'objectif avait été de reconstituer le géant Talos, une sorte d'automate en bronze qui aurait défendu l'île de Crète à l'époque des Argonautes. Selon le principe que les mythes s'inspirent souvent d'éléments réels, le *Reichsführer-SS* avait eu la sidérante naïveté de croire qu'une telle créature, une fois recréée et tatouée de la croix gammée, aurait pu devenir la plus redoutable des machines de guerre…

Ainsi Thorwald, travaillant secrètement pour la *SS* et pour l'*Ahnenerbe*, s'était-il intéressé à cette légende. Et il devait exister, quelque part, des rapports de ses travaux. Il n'était pas impossible que ceux-ci fassent partie des archives acquises par Kowalczyk ; toutefois, le gros chef d'orchestre avait également besoin d'un mystérieux dossier… que Marc avait désormais intérêt à lui procurer, s'il ne voulait pas connaître le même sort que Georges.

Enfin, il soupira en dépliant un feuillet sur la table :

— Mais tout ce que j'ai pu découvrir jusqu'à présent, c'est cette page pleine de codes incompréhensibles…

47

Sans mot dire, Agathe se pencha sur la feuille. Marc, lui, en profita pour vider cul-sec la coupe qu'il s'était servie. Puis il partit s'en verser une autre, alors que la jeune femme demeurait songeuse. Elle-même n'avait fait que tremper les lèvres dans son champagne. Lorsqu'il revint, elle parcourait lentement, du bout de son ongle manucuré, chaque groupe de lettres.

— Je n'ai pas eu le temps de me plonger dans le décryptage de ces codes, avoua-t-il. Et puis, de toute manière, je doute d'y parvenir… D'après ce que j'ai pu lire, ces messages « *Enigma* » ne pouvaient être déchiffrés qu'en utilisant des machines spéciales, et des grilles qui changeaient périodiquement… Et je n'ai rien vu de tel dans les archives de Thorwald. C'est donc sans doute une nouvelle impasse, conclut-il en haussant les épaules.

Agathe ne prit pas la peine de lui répondre. Les yeux rivés sur le document, elle continuait à scruter les séquences, et paraissait les compter :

MCSD DAQZ HEIM OFDF LULU XEMV RJRF JPAB EUTF ZMGD DHAZ JSMQ NEKA TSCV RJIM BQPY LFLY YLMT EHVS CSWJ LYPP MSZK YRFG IZDO BOME MHBM WBVY MTQZ RMCQ LPSJ NYKJ RQLD KVGY KOJP HRSR ZJSC DXFH ERYV JUGA QXXO OXBL CTJQ FODC LFXJ UZPC PALW DPQM JPKK PKPV ZITT RAWH HTQS IOPQ VONO RION EXXA NSTU EKOM ERKU RXXU NGEF AEHR ERST ANDO RTXX DREI FUEN FGRA DEIN SACH TMIN DREI SECH SSEK NORD YYZW ODRE IGRA DEIN SEIN SMIN ZWOV IERS EKOS TXXU UUFU ENFF UENF SIEB ENVE RSCH WUND ENUM ZWOE INSV IERV IERU HRXX ERFO LGXX HTQS IOPQ

— Peux-tu me donner une feuille et un crayon ? demanda-t-elle enfin, en se redressant brusquement.

Marc, qui venait de finir sa nouvelle coupe, prit un air soupçonneux :

— Tu as une idée ? lança-t-il, perplexe, en lui tendant ce qu'elle réclamait.

— Ça se pourrait…

Agathe entreprit alors de recopier une partie du mystérieux message, sans tenir compte des espaces. Lorsqu'elle eut terminé, elle commença à tracer des barres verticales, séparant ce qui ressemblait à des mots… Marc, le souffle court, ne la quittait pas du regard. Elle paraissait réfléchir intensément, marmonnait des sons inintelligibles, revenait sans cesse au texte original pour s'assurer qu'elle l'avait correctement retranscrit. Sans lever la tête, elle remarqua, comme pour elle-même :

— Il y a deux textes, sur ce papier. Et ils ont exactement la même longueur…

Marc haussa les sourcils :

— À quoi vois-tu cela ?

— Regarde, expliqua Agathe. Les deux dernières séquences sont « HTQS IOPQ. »

— Et ?

— On les remarque au milieu du paragraphe, ajouta-t-elle, en soulignant les huit caractères qui, effectivement, apparaissaient aussi dans le corps du texte. Or, on trouve exactement 51 groupes de 4 lettres avant cette première mention de « HTQS IOPQ »… et autant à partir de là.

— Je ne vois toujours pas…

La jeune femme afficha un petit sourire satisfait :

— C’est pourtant clair : je ne comprends rien à la première moitié du texte, mais la suite contient des mots en allemand ! Ce sont quelques bribes familières – DREI, FUENF, etc. – qui m’ont mise sur la voie…

Marc se frappa le front :

— Donc, le second texte serait la version décodée du premier ?

— Apparemment, oui ! conclut-elle d’un air triomphant. Voilà ce que cela donne :

HTQS IOPQ VON ORIONE XX AN STUEKO MERKUR XX UNGEFAEHRER STANDORT XX DREI FUENF GRAD EINS ACHT MIN DREI SECHS SEK NORD YY ZWO DREI GRAD EINS EINS MIN ZWO VIER SEK OST XX UUU FUENF FUENF SIEBEN VERSCHWUNDEN UM ZWO EINS VIER VIER UHR XX ERFOLG XX HTQS IOPQ

— Tout n’est pas évident, ajouta-t-elle. Il semble qu’on ait utilisé des codes et des conventions que je ne comprends pas… Mais on peut saisir l’essentiel.

Reprenant son crayon, elle nota la traduction du texte en allemand qu’elle venait de reconstituer :

HTQS IOPQ de Orione XX à STUEKO Merkur XX position approximative XX 35 degrés 18 min[utes] 36 sec[ondes] Nord YY 23 degrés 11 min[utes] 24 sec[ondes] Est XX UUU557 disparu à 2144 heures XX succès XX HTQS IOPQ

Sans même y penser, Marc s'était collé à elle et l'avait prise par la main.

— « *Merkur* », et des coordonnées ! répéta-t-il trois fois, les yeux luisants. Incroyable !

La proximité d'Agathe, l'effet du champagne, et cette stupeur soudaine lui donnaient le tournis.

— Il faut absolument vérifier ça tout de suite ! s'écria-t-il en se levant d'un bond.

Il se rendit jusqu'à son petit bureau, attrapa son ordinateur portable, le ramena sur la table basse et, lançant un coup d'œil complice à la jeune femme, ouvrit la page de *Google Earth*. Il saisit alors les coordonnées figurant dans le texte. Aussitôt, le site désigna un point situé en mer, non loin de la côte occidentale de la Crète.

— 35°, 18',36" de latitude nord et 23°, 11',24" de longitude est, confirma-t-il lentement en hochant la tête. Il n'y a rien, là-bas… Puis il relut la traduction d'Agathe, qui scrutait l'écran avec nervosité.

— Qu'est-ce qu'un « *STUEKO* » ? demanda-t-il alors, l'air inspiré.

— Aucune idée. Essaie de faire une recherche…

Marc saisit alors les termes « *Orione* », « *STUEKO* » et « *Merkur*. »

— Ajoute « 557 »… Et même « *UUU557* », suggéra la jeune femme, en mordant enfin dans un petit four.

L’instant d’après, les deux amis, fascinés, ne respiraient plus ; ils venaient d’apprendre ce que le code « *UUU* » signifiait : « *Unterseeboot*. » Et, captivés par l’écran, ils lisaient en silence le résumé de l’histoire du sous-marin immatriculé « U-557. »

La courte carrière de cet *U-Boot* de type « VIIC » avait commencé au mois de mai 1941, le long du mur de l’Atlantique. Puis, en novembre de la même année, le U-557 avait réussi à tromper la vigilance des Alliés et à franchir le détroit de Gibraltar, pourtant sévèrement gardé. Le mois suivant, il avait rejoint sa nouvelle base à Messine, en Sicile. Mais il n’eut pas l’occasion d’y retourner… Le 9 décembre, le U-557 avait repris la mer ; une semaine plus tard, il avait coulé un croiseur anglais au large de la côte égyptienne, et avait mis le cap sur la base allemande de l’île de Salamis, à l’ouest d’Athènes. Enfin, au soir du 16 décembre, le sous-marin avait envoyé son dernier message radio : à 18 h 06, il estimait se trouver à dix-huit heures de sa destination. Trois heures et demie plus tard, il était parvenu à une trentaine de kilomètres de la pointe sud-ouest de la Crète. Dans l’obscurité, le submersible poursuivait alors sa route en surface : la zone, régulièrement arpentée par des patrouilles de l’Axe, allemandes et italiennes, ne présentait pas de risque majeur pour lui. Du moins son capitaine le croyait-il. Car, vers 21 h 40, un torpilleur avait surgi des ténèbres et s’était présenté par le flanc. Le navire avait percuté le sous-marin à 21 h 44, par 35°,18’,36" de latitude nord et 23°, 11’,24" de longitude est – l’heure et les coordonnées mentionnées dans le message codé… et le *U-Boot* avait aussitôt sombré.

Une bataille-éclair ? Un accident, plutôt : le torpilleur était italien, mais n’avait pas été averti de la présence d’un submersible allemand dans ces parages. La patrouille s’était donc crue en présence d’un sous-marin anglais et, prise au dépourvu, l’avait éperonné. Ce n’était que vers 22 heures que les Italiens, par

radio, avaient appris que le U-557 traversait paisiblement ce secteur. Un quart d'heure de retard. Quinze minutes à peine, qui avaient coûté la vie à quarante-trois jeunes gens… Le capitaine du sous-marin, un certain Ottokar Arnold Paulshen, avait à peine 26 ans. Quant au bâtiment italien, dont la coque avait été abîmée par le choc, il avait repris le chemin de la base de Souda, non loin de La Canée.

Son nom ? *Orione*.

Marc leva les yeux, pantois.

Il regarda Agathe, dont les iris de chat ne l'avaient pas quitté. Sous prétexte de réfléchir, il contempla ce visage qui n'avait cessé de remuer le tas de cendres qui encombrait toujours un coin de son esprit. Autour d'eux, le « fumoir anglais » remplissait son office : les lampes savamment disposées avaient créé une intimité qui, au lieu de le rasséréner, le faisait frémir. Des émotions qu'il avait cru oubliées s'étaient réveillées, comme autant de spectres ; quelques instants, il se vit couché dans son lit avec elle, tout proche de cette beauté sortie de ses fantasmes les plus enfouis. Elle ne ressemblait pas à Nadine, et Marc osait même s'avouer qu'elle était plus belle, plus élégante, plus intemporelle aussi que son amour défunt : car, lorsque les années l'auraient marquée, Agathe demeurerait sans doute aussi attirante qu'au premier jour. À cet instant, il n'aurait rien espéré d'autre qu'une nuit chaste avec elle, sous sa couette. Respirer le parfum d'Agathe, entendre sa respiration tandis qu'elle dormait, cela lui aurait suffi. Si elle avait enlevé sa robe pour revêtir un *T-shirt* qu'il lui aurait prêté, il aurait eu l'impression de faire l'amour avec elle. Et, s'il avait pu la sentir auprès de lui toute la nuit, il se serait interdit de promener une main faussement nonchalante sous ce *T-shirt* : effleurer son dos nu, ses fesses nues, cela aurait tout gâché.

Mal à l'aise, il jeta un regard par la fenêtre voisine. Quelques flocons voletaient, hésitants… Alors, il se surprit à souhaiter qu'une tempête de neige

s'abatte brusquement sur Paris, au point que personne ne puisse plus circuler dans la capitale ; et que, par la force des choses, il doive loger Agathe. Lui prêter son lit, sa douche, ses vêtements. Ils vivraient ensemble, sans l'avoir vraiment décidé. Et, sans même y réfléchir, ils auraient ensuite tissé une histoire d'amour digne d'un roman…

Il se reprit soudain, gêné. Sous le regard vif de la jeune femme, il avait le sentiment que ses pensées inavouables s'étaient répandues dans la pièce comme autant de phylactères qu'elle avait lus, interprétés et jugés.

Mais Agathe, elle, était apparemment demeurée pragmatique :

— Donc, ce U-557 serait une épave ? Un sous-marin éperonné par erreur par l'un de ses alliés ?

Elle n'ajouta rien ; mais il sembla à Marc qu'elle le regardait comme si elle aussi avait désiré que Paris soit enseveli sous la neige – ou était-ce simplement l'effet du champagne ? Une seconde, il s'était approché d'elle, espérant l'embrasser ; il aurait sans doute pu le faire… Mais, alors, son univers aurait été bouleversé. Et il avait redouté d'égratigner l'image qu'il avait d'elle – voire de réduire à néant une relation qui, au fond, ne faisait que balbutier… Et dont il était peut-être le seul à imaginer qu'elle puisse déboucher sur quelque chose de concret. Le champagne ne lui avait jamais réussi. Il aurait préféré servir une autre boisson à son invitée – mais Agathe n'était évidemment pas le genre de femme à qui l'on propose une canette de bière.

S'absorbant à nouveau dans la traduction, il s'efforça de reprendre ses esprits… Et, soudain, pointa du doigt le nom de l'*Orione* :

— Pourquoi « Succès » ? s'interrogea-t-il à haute voix. Pourquoi un bâtiment italien se serait-il vanté, par télégramme codé, d'avoir coulé un sous-marin allemand ?

Agathe lâcha délicatement le tiers d'une petite quiche sur son assiette.

— Je ne comprends pas non plus. Mais je t'ai traduit ce que j'ai lu.

Elle parut songer quelques instants. Puis elle relut le texte ; deux petites rides apparaissaient sur son front, lorsqu'elle se concentrait.

— Le mot « *STUEKO* » ne me dit vraiment rien, ajouta-t-elle. Mais il me semble que, si nous pouvions savoir de quoi il s'agit, nous comprendrions ce que l'on entendait par « *Merkur* »…

— Ce qui résoudrait nombre de nos problèmes, compléta-t-il, songeur.

— Si tu me le permets, je vais prendre une photo de ce document, et je continuerai à y réfléchir…

Marc acquiesça. D'une poche de sa robe dont il n'avait pas soupçonné l'existence, elle sortit un téléphone portable, photographia l'original et sa transcription.

Le jeune homme jeta un coup d'œil par l'une de ses fenêtres : la neige tombait de plus en plus dru. Avec un peu de chance, elle allait bientôt recouvrir la ville… et la paralyser.

48

Pendant la nuit, les toits de la capitale avaient été saupoudrés d'une fine couche immaculée : l'ensemble était romantique à souhait, mais il n'y avait, hélas, pas eu de quoi arrêter la circulation automobile. Alors, logiquement, Agathe avait pris un taxi pour rentrer chez son amie Lucia, lorsque sa soirée chez Marc avait pris fin. Elle était repartie comme elle était venue : en coup de vent, comme d'habitude. Agathe était de ces femmes qui apparaissaient et disparaissaient en ne laissant derrière elles que de délicats effluves de parfum. Discrètes, aériennes, trop vite évanouies. À peine avait-on pu comprendre qu'elles étaient venues qu'elles étaient déjà reparties.

La soirée n'avait pas été ratée, et Marc avait éprouvé de la fierté à la voir se sentir bien chez lui. Et puis ils avaient prévu de se rappeler, le lendemain…

Pourtant, son excitation ne s'était pas dissipée aussitôt. Avant d'aller se coucher, il avait encore écrit à Anna, pour lui livrer le résumé de « ses » dernières découvertes – car il se gardait bien d'évoquer le prénom d'Agathe. Puis, comme il ne sentait toujours pas le sommeil venir, il s'était fendu d'un e-mail à Mrs. Wilson, l'archiviste du *Met*, pour la remercier de son aide et de son amabilité.

Ce matin, comme à son habitude lorsqu'il ne se rendait pas au musée, il s'était vêtu d'un peignoir et errait en cogitant dans son petit appartement. Il s'était accordé un semblant de grasse matinée et s'était levé à 9 h 30. Dans la mollesse du matin, il regardait Paris. En dépit du léger brouillard qui demeurait accroché à la ville, la neige évoquait ses vacances aux sports d'hiver, quand il était enfant. Il savait qu'Agathe avait, elle aussi, prévu de se lever tard. Il imaginait donc son visage angélique aux yeux clos, quelque part dans la cité, sous l'un de ces toits

givrés et noyés dans la brume. Marc avait alors le temps de vivre, de penser à elle sans qu'elle le sache, de boire son café en laissant son esprit vagabonder à sa guise. Son ordinateur portable avait retrouvé sa place habituelle, sur le tas instable de paperasses qui encombrait son joli petit bureau.

Mais, depuis la soirée de la veille, l'histoire du U-557 n'avait pas quitté ses pensées. Il se frotta vigoureusement la tête. Dans son esprit, les idées s'assemblaient par à-coups, formant rapidement un ensemble cohérent, logique, solide : la Crète, les vacances. Le soleil, la plage. La mer. La baignade, et… la plongée ! Il se figea soudain.

— La plongée ! reprit-il à voix haute, comme si Agathe n'avait pas quitté les lieux.

Avec les femmes, la randonnée sous-marine avait été l'une des plus grandes passions de Georges. Se pouvait-il que son ami ait exploré l'épave du U-557, qui gisait apparemment à proximité du sud-ouest de la Crète ? Et qu'il y ait découvert quelque chose d'important ? Ce maudit dossier, par exemple, protégé par quelque matériau résistant à l'eau ?

Sur son ordinateur, il rechercha donc fiévreusement les clubs de plongée du littoral crétois. Plusieurs d'entre eux s'étaient dotés de sites Internet, et proposaient l'exploration d'épaves de diverses époques ; mais aucun ne signalait le sous-marin U-557. Même la banque d'images de *Google*, pourtant pléthorique, semblait ne pas contenir de photographie des restes de cet *U-Boot*.

Marc, toutefois, refusait de capituler. En tâtonnant, il découvrit une fonction inattendue du moteur de recherche : pour certaines zones géographiques, il était possible d'afficher une représentation des fonds marins en trois dimensions. Le submersible y avait-il été localisé ? Il recopia soigneusement les coordonnées du naufrage et valida sa requête. En quelques secondes, un relief accidenté apparut,

coloré en bleu sombre. Une pente très raide plongeait vers les abysses.

— Et merde… marmonna-t-il.

Selon le logiciel, à l'endroit exact où l'*Orione* avait percuté le *U-Boot*, la profondeur atteignait 2 597 mètres : depuis qu'il avait coulé, le U-557 devait donc se réduire à une compression difforme et corrodée, hors de portée des plongeurs, dont les meilleurs ne descendaient pas à plus de cent mètres. Sans doute l'épave du submersible n'avait-elle même jamais été repérée autrement qu'avec un sonar… Voilà qui expliquait l'absence de photos. Et qui anéantissait l'hypothèse de la plongée.

Il leva les yeux. Au-dehors, les flocons descendaient à nouveau sur Paris ; un peu tard, et pas assez nombreux pour bloquer la circulation. Puis, machinalement, il consulta les messages qui lui étaient parvenus depuis la veille. L'ensemble ne présentait guère d'intérêt, à première vue. Vingt-quatre e-mails avaient été récupérés par le logiciel et, au fur et à mesure que Marc en faisait défiler le titre et le nom de l'expéditeur, ceux-ci étaient aussitôt effacés. Il venait de supprimer une nouvelle demande en mariage émanant d'une jeune femme russe et inconnue, qui lui écrivait d'une adresse turque, lorsque son doigt s'arrêta sur la flèche de défilement : Anna lui avait répondu.

De : Anna Papadopoulos <a_papa_99@yahoo.gr>

À : Marc Neuville <marc.neuville@gmail.com>

Sujet : Du nouveau !

Bonjour Marc,

Merci beaucoup de ton message de cette nuit. Lorsque j'en ai pris connaissance, tes découvertes m'ont laissée perplexe : comme tu le sais, Georges ne m'a jamais parlé de ce professeur Thorwald ni de ses dossiers. Cependant, tout ce que tu as découvert à New York nous ramène à la Crète et, comme toi, j'en suis venue à admettre que c'était là-bas, pendant ses dernières vacances d'été, que Georges avait dû trouver quelque chose qui lui a coûté la vie. J'ai écrit à son ami Luigi à mon retour, comme nous l'avions décidé, et il vient seulement de me répondre (il était, paraît-il, en mission quelque part). Et le hasard a bien fait les choses, cette fois, car il semble que ce soit lui qui détienne le dossier dont provient la lettre que tu as trouvée à Genève ! Georges le lui aurait confié pour le mettre en lieu sûr. Luigi voulait d'abord me le remettre, mais je l'ai persuadé de te le donner. Après tout, tu en feras un meilleur usage que moi. Le seul inconvénient est qu'il te faudrait aller le chercher à Rome… Si cela te convenait, tu pourrais prendre rendez-vous avec lui par SMS au +39 344… : il comprend le français, cela ne devrait pas poser de difficultés. Tiens-moi au courant, s'il te plaît.

Je t'embrasse

Anna

Marc relut le message avec la plus grande attention. Anna ne proposait aucune interprétation des éléments qu'il lui avait transmis la nuit précédente, après le départ d'Agathe : ni le texte codé faisant état du naufrage du U-557, qu'il avait dérobé au *Met*, ni la photo de la falaise dont il lui avait adressé la copie

demeurée sur son téléphone, n'avaient suscité la moindre remarque de sa part. Il avait pourtant espéré que cette falaise et ses deux cyprès auraient pu lui rappeler un site crétois, qu'elle aurait visité avec Georges… Et surtout, elle ne disait rien non plus de ce Kowalczyk, qui prétendait pourtant avoir connu Georges.

Songeur, il baissa les yeux. Une lueur d'espoir y brillait, cependant : car, même s'il lui fallait se rendre à Rome pour obtenir le dossier, il n'aurait ensuite plus rien à craindre du chef d'orchestre, à qui il pourrait alors donner satisfaction. Et peut-être, enfin, apprendrait-il la vérité, lorsque ce type aurait récupéré ce qu'il convoitait ?

À mesure qu'il développait les implications du message d'Anna, plusieurs éléments s'entrechoquaient dans son esprit. Depuis qu'il avait appris la mort de Georges, il avait échafaudé tant d'hypothèses qu'il commençait à s'y perdre lui-même. En premier lieu, ce qu'il avait imaginé sur Constantin, à l'évidence, ne tenait plus : même si ce bonhomme avait été un ami de Georges, et qu'il avait vraiment disparu, il n'existait plus de raison de croire qu'il avait profité de l'assassinat de son ami d'enfance pour s'approprier ce fameux dossier. Par ailleurs, il était désormais évident qu'Anna non plus n'avait pu tirer aucun avantage du drame : car ces documents avaient été secrètement conservés en sécurité par un Italien, depuis des mois… Il se gratta la tête, en proie à une intense excitation, et décida d'écrire, sans plus attendre, un SMS à ce Luigi :

Bonjour Luigi. Je suis Marc, l'ami de Georges et d'Anna. Anna m'a dit que vous souhaitiez me remettre un dossier et je compte me rendre à Rome pour vous y rencontrer. Pouvons-nous convenir d'un rendez-vous ? Merci d'avance.

Le message étant parti, Marc se dirigea vers la cuisine pour se servir un autre café. Sa tasse était à peine remplie que déjà le son d'un gong annonçait l'arrivée

d’un nouveau message sur son téléphone. Agathe était-elle enfin réveillée, ou Luigi avait-il déjà répondu ? La seconde hypothèse était la bonne :

Bonjour Marc. Je peux vous rencontrer dimanche soir (le 10) si cela vous convient. Veuillez confirmer.

Marc se frotta les mains avec satisfaction. Puis survint l’impatience : dimanche, ce n’était que le surlendemain… Il ressentait le besoin de partager la bonne nouvelle. Katherine, sans doute, allait s’en réjouir avec lui ; et elle ne savait encore rien de ce qu’il avait découvert à New York… Il sélectionna donc son nom dans le répertoire de son téléphone portable, et pressa le bouton d’appel. De longues secondes s’écoulèrent, pendant lesquelles la sonnerie devait retentir chez la conservatrice… Qui ne décrocha pas : une fois de plus, ce maudit répondeur automatique s’était mis en route. Il restait Anna ; mais il avait besoin de parler, et d’entendre des félicitations, des encouragements : attendre des heures qu’elle réponde à un e-mail, cela ne lui convenait décidément pas. Alors, Agathe ? Il se prit soudain à rêver : peut-être pourrait-elle l’accompagner à Rome et, là, tout serait possible… Mais, à cette heure, elle dormait encore, évidemment. Cependant, il restait Luigi qui, d’ailleurs, attendait sa confirmation. Il écrivit donc, sans plus tarder :

Luigi, d’accord pour dimanche à Rome. Veuillez préciser le lieu où vous souhaitez me rencontrer. Merci.

Pendant les cinquante secondes qui suivirent, Marc ne quitta pas l’écran de son téléphone des yeux. Comme la première, la réponse arriva promptement :

Dimanche, 19 h 00, Castel Sant'Angelo. chemin de ronde. Venez seul.

Marc confirma, puis recommença à tourner en rond, rongé par l'excitation. Enfin, faute d'avoir trouvé mieux à faire, il se rassit devant son ordinateur, pour finir de dépouiller le courrier électronique qu'il avait reçu. Parmi les publicités et les tentatives d'extorsion, un autre message l'attendait, qu'il n'avait pas encore vu :

De : Wilson, Dorothea <d.wilson@metmuseum.org>

À : Marc Neuville <marc.neuville@gmail.com>

Sujet : A short Obituary

Ce courrier électronique, en anglais, avait été rédigé par un collègue, manifestement bouleversé, de Mrs. Wilson. Marc le parcourut d'abord, incrédule, avant de le relire avec émotion. L'avant-veille, la grosse Dorothea Wilson avait succombé à un accident. Renversée par une voiture, elle avait expiré sur la chaussée devant le musée qu'elle venait de quitter, et le chauffard avait pris la fuite. Elle n'était âgée que de trente-deux ans. C'était la fin de la nécrologie de Thorwald qui se reproduisait soudain : en 1944, le conservateur avait subi le même sort, achevé de surcroît par un inconnu qui avait prétendu qu'il était parti prévenir l'hôpital…

Même l'appel d'Agathe, trois quarts d'heure plus tard, ne put le tirer tout à fait des pensées dans lesquelles il s'était abîmé depuis qu'il ressassait cette terrible nouvelle. Quelques minutes auparavant, il aurait bondi de joie en apprenant qu'elle allait l'accompagner à Rome, et qu'elle allait s'occuper de leur logement

sur place. Mais, à présent, la fin tragique de Mrs. Wilson lui montrait crûment de quoi Kowalczyk était capable. Et Marc ne cessait de se demander quel sort le chef d'orchestre lui réservait.

49

Sous les étoiles romaines, Marc arpentait lentement le chemin de ronde du château Saint-Ange à la recherche de Luigi, qui lui avait fixé ce rendez-vous deux jours plus tôt.

Chacun de ses pas rendait un son mat, sans doute moins sonore que celui des semelles cloutées des conscrits battant le pavé en attendant la fin de leur service inepte, trois siècles plus tôt ; malgré lui, il songeait au bruit des grolles hors d'âge, maintes fois rafistolées, du vieux Costin. Et à la coupure de presse, que Kowalczyk avait fait déposer dans sa chambre, à New York… Comment cet individu avait-il pu recueillir des renseignements aussi précis sur cette affaire vieille de dix ans, et jamais élucidée ? À part Marc lui-même, seul Georges avait connu la vérité sur le crime qu'il avait commis… Marc était absolument certain que le Grec n'en aurait jamais dit un mot au maestro ; mais s'en était-il ouvert à Anna, à Constantin, à un autre de ses proches qui, à son tour, aurait mis Kowalczyk dans la confidence, lui donnant ainsi les moyens de faire chanter Marc ? Et, dans ce cas, qui serait cette taupe, travaillant pour le compte du chef d'orchestre ?

Il frissonna. En dessous de lui, le Tibre, dans la clarté orangée des projecteurs et des lampadaires, animait les vieux bâtiments du quartier du Borgo comme les flammes dansantes d'un brasier ; mais, dans la fraîcheur qui commençait à engourdir la ville éternelle, on ne distinguait pas âme qui vive.

La forteresse dont Marc suivait les contours était parfaitement circulaire, et cette absence d'angles avait quelque chose de décourageant : sans cesse, il avait l'impression de fouler les mêmes pavés, et, à chaque tour, la solitude et la déception lui pesaient davantage. Depuis qu'il avait pénétré dans le monument,

il n’avait d’ailleurs rencontré qu’une seule personne : la vendeuse de tickets, engoncée dans un châle noir ; en l’absence de visiteurs, elle s’était presque assoupie derrière son guichet.

Il était entré dans le château comme pour le prendre d’assaut, comme si Luigi avait été à portée de main, l’attendant à l’encoignure de la première porte venue. Mais la bâtisse avait rapidement eu raison de sa détermination.

Pour accéder aux étages supérieurs, il lui avait d’abord fallu emprunter une longue rampe hélicoïdale, ponctuée de loin en loin de faibles lumignons. Son ombre démesurée s’était projetée sur les parois lépreuses, tandis que le bruit de ses pas résonnait dans la sombre galerie, qui montait en pente douce et régulière… Et il avait recommencé à penser. Marc savait peu de choses sur l’histoire de l’édifice, mais il n’ignorait pas qu’il avait longtemps servi de prison. D’ailleurs, tout, alentour, rappelait cette sinistre fonction : la pierre luisant d’une humidité malsaine, les anneaux de fer enchâssés dans les murailles et déformés par la rouille, le silence oppressant qui mettait les sens en alerte. Il avait alors pressé le pas, se concentrant sur son objectif.

Ce rendez-vous, en effet, pouvait mettre fin à la course folle dans laquelle il avait été entraîné depuis l’annonce de la mort de Georges : Paris, Genève, la Crète, New York, et enfin Rome… Pour un sédentaire aussi endurci que lui, ce n’était pas un mince exploit. Bien sûr, il n’avait pas campé dans la jungle, tordu le cou à des serpents, défendu sa vie face à des tribus sauvages et hostiles. Toutefois, l’homme de lettres, le maniaque de la solitude et des habitudes – comme disait Katherine –, le bourreau de travail rivé à sa table surchargée de livres s’était, par la force des circonstances, transformé en un aventurier prêt à lever l’ancre sur l’heure, pour n’importe quelle destination. Marc s’était efforcé de caresser cette idée, espérant en tirer, vainement, un peu de fierté.

Puis, au débouché de ce couloir interminable, il avait pu reprendre son souffle.

Les astres scintillaient au-dessus de lui, et la statue de l'archange Michel, qui coiffait le monument, lui avait indiqué le chemin à suivre. Le cœur battant, il avait alors gravi des marches, tourné plusieurs fois, trouvé d'autres escaliers ; enfin, il était parvenu sur ce morne chemin de ronde, à l'éclairage inégal et tremblotant. De là, on apercevait sans peine les monuments du Vatican, puissamment illuminés, et la basilique Saint-Pierre coiffée de son énorme coupole, dont la forme et la blancheur irréelle évoquaient une gigantesque bombe glacée.

Moins d'une heure auparavant, c'était dans cette direction qu'il avait laissé Agathe, dans un café de la Via della Conciliazione, dont les lampadaires formaient, en contrebas, une longue ligne droite. Et une autre inquiétude, lancinante depuis qu'il avait quitté Paris avec la jolie femme, revint l'assaillir avec plus d'intensité.

Certes, il allait peut-être bientôt rencontrer Luigi, apprendre ce qu'il voulait savoir, récupérer ce fichu dossier et mettre un terme à ses recherches. Mais, dans peu de temps, il allait aussi rentrer à l'hôtel, l'un de ces palaces dans lesquels Agathe avait ses habitudes.

Lorsque cette idée lui revenait, et cela ne cessait de se produire, il sentait son front exsuder les gouttelettes aigres de la panique. Car, dans son esprit, la relation qu'il avait amorcée avec elle à Genève demeurait plus que trouble. Bien sûr, elle était venue lui rendre visite à Paris, ce qui lui avait laissé quelque espoir. Mais rien de concret ne s'était produit.

Hélas, à Rome, tout était nouveau : qu'allait-il arriver dans quelques heures ? Attendrait-elle de lui autre chose que le compte rendu de son entrevue avec Luigi ? En dépit de toute la défiance qu'il s'efforçait d'entretenir, à grand renfort d'arguments tirés de son expérience avec Nadine, il sentait qu'il le souhaitait ; qu'il était prêt à jeter ses œillères dans le premier fossé venu… Pour satisfaire un

instinct qu'il s'était longtemps contenté de qualifier d'animal ; et que cette plongée dans le vice, comme dix ans plus tôt, se payerait cher, s'il venait à perdre la maîtrise de lui-même.

Il fit quelques pas de plus, et disparut dans l'ombre : le chemin de ronde était partiellement couvert, et de longues zones d'obscurité alternaient avec d'autres, plus ou moins éclairées. En outre, cette voie étroite et pavée donnait accès aux pièces intérieures qui avaient un temps constitué la demeure des papes…

S'il devait en croire ce Luigi, ce n'était pas là qu'il devait s'attarder. Mais où, précisément, l'Italien avait-il prévu de le rencontrer ? Ce qui avait d'abord paru simple par SMS s'était considérablement compliqué… Et les indications dont il disposait étaient si vagues, et le monument si vaste, qu'il était possible que Marc passe tout près de son mystérieux contact sans même s'en apercevoir.

Une fois encore, il tenta d'appeler le numéro sur lequel il avait pu lui écrire… Mais le téléphone portable de l'Italien, comme plus tôt dans l'après-midi, paraissait éteint. Étouffant un juron, Marc se remit en marche, hésitant sur le pas à adopter : en faisant trop de bruit, il risquait d'attirer la curiosité d'un gardien ou d'un improbable touriste ; mais s'il n'en faisait pas assez, rien n'avertirait Luigi de sa présence… Cette nouvelle incertitude l'exaspéra, d'autant que le froid, montant du fleuve en contrebas, se faisait plus mordant.

Serrant les poings dans les poches de son *duffel-coat*, il commença à ruminer quelques questions, prémices du découragement qui le menaçait : Luigi avait-il voulu l'égarer, ou était-il simplement incapable de fixer un rendez-vous précis ? L'avait-il déjà aperçu, du fond de quelque recoin obscur, et avait-il décidé de renoncer à la rencontre qu'il avait lui-même organisée ?

Marc dépassa un petit poste de garde juché sur les remparts, dont

l’aménagement avait été reconstitué avec tant de soin que les hallebardes et les casques poussiéreux paraissaient y attendre le retour de quelque peloton de fantômes. L’ambiance était propice aux divagations de l’esprit et, en l’absence d’autres visiteurs, il fallait une bonne dose de sang-froid pour ne pas deviner, derrière chaque encoignure, des spectres hantant les lieux pour partager leurs tourments.

Enfin, alors qu’il passait pour la troisième, quatrième ou cinquième fois au même endroit du chemin de ronde, Marc aperçut une élégante paire de chaussures dépassant de la pénombre, juste devant lui.

50

De l'obscurité, une voix grave, teintée d'un très fort accent italien, lui demanda en français :

— Qui êtes-vous ?

— Marc Neuville.

— Bien, répondit la voix, claire, posée, ferme. Je suis Luigi. Non ! N'avancez pas !

Imprudemment, Marc avait tenté de faire un pas en avant en entendant le nom de son interlocuteur. Mais il se figea et, suivant les instructions de Luigi, demeura là où il s'était d'abord arrêté. Quelques secondes de silence pesant s'ensuivirent. L'Italien reprit alors, en articulant lentement :

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que vous m'y avez convié, tiens !

Peut-être était-ce l'accent italien qui donnait à Marc l'impression que la situation n'était pas aussi sérieuse qu'elle aurait dû lui paraître : dans cette curieuse rencontre, il lui semblait qu'il y avait un peu de la *Commedia dell'arte*.

— Et qu'êtes-vous venu chercher ? demanda Luigi aussi fermement.

— Un dossier que Georges vous aurait remis, si j'en crois l'e-mail qu'Anna m'a envoyé. Mais je crois que vous êtes au courant, ou vous ne seriez pas ici, n'est-ce pas ? À part cela, avez-vous prévu de rester longtemps dans le noir, à me questionner ?

— Vous faites des plaisanteries, monsieur Neuville, mais vous ne savez pas de

quoi nous parlons.

— Sans vous connaître, cela me serait difficile… Mais encore ?

— Vous n'avez aucune preuve que je sois bien celui que je prétends être.

— Si nous allons par là, vous n'en avez aucune sur mon identité non plus. Que voulez-vous que nous fassions ? Nous échanger nos passeports pour les contrôler ? Et s'ils étaient faux tous les deux ?

— Répondez à une seule question, s'il vous plaît.

— Laquelle ?

— Quel est le nom du signataire de la lettre que vous avez découverte à Genève ?

— *Merkur*. Enfin, sa signature était tapée à la machine. S'il existait un exemplaire manuscrit, j'ai dû le manquer dans mes recherches.

— À la bonne heure ! répondit Luigi en accélérant soudain son débit verbal. Non ! N'avancez toujours pas, s'il vous plaît.

— Comme vous voudrez.

— J'ai une petite histoire à vous raconter. Puis je vous remettrai ce que vous désirez, je disparaîtrai, et vous ne me suivrez pas ; et, surtout, vous ne me contacterez plus.

Marc, un peu interloqué, acquiesça.

— Je dois d'abord vous avertir, poursuivit la voix, que c'est pour ma propre sécurité que je ne vous laisse pas voir mon visage.

Luigi marqua une pause. Marc qui, étonnamment, ne ressentait aucune appréhension, mit les mains dans ses poches et jeta un coup d'œil circulaire en attendant que la parole revienne à son interlocuteur. Personne ne venait, ni d'un côté, ni de l'autre.

— Georges était mon ami depuis quatre ans environ, reprit enfin l'Italien. Nous nous sommes rencontrés en Crète, où j'étais en vacances. Ce fut grâce à son aide que ma femme a pu accoucher décemment de mon fils cadet, à l'hôpital d'Héraklion. Le travail avait commencé deux mois et demi avant le terme, alors que nous nous trouvions sur une plage, loin de tout. Nous ne savions où aller… Mais Georges, que je connaissais alors à peine, a spontanément pris la situation en main. Il nous a emmenés en ville dans sa voiture. Grâce à lui, mon fils est né, prématuré, mais en vie. Ce jour-là, j'ai contracté une dette envers Georges, dont je m'acquitte un peu aujourd'hui.

Marc opina tristement. Lui aussi devait une vie à Georges – la sienne. Toutefois, il n'avait jamais eu l'occasion de rendre la pareille à son ami…

— Nous ne nous sommes pas beaucoup revus depuis, continua Luigi. En revanche, nous sommes demeurés en relation. Et, lorsqu'il a eu besoin que je conserve pour lui un dossier qu'on avait tenté de lui voler, je n'ai pas hésité.

— Pourquoi avait-on tenté de le lui voler ? Et d'où provenait ce dossier ?

— Georges n'est pas entré dans ces détails. Cependant, comme vous le savez sans doute, je travaille dans la police. J'ai donc fait ma petite enquête. Il en est ressorti que ce dossier, dont j'ignore l'origine, a été proposé à différents acheteurs potentiels par un ami de Georges. C'est à partir de ce moment que ses ennuis ont commencé.

Marc commençait à deviner la suite :

— Un certain Constantin Skalidakis, n'est-ce pas ? s'enquit-il, en haussant la

voix malgré lui.

— Moins fort, voulez-vous. Vous le connaissez ?

— Seulement de nom, hélas… Quel a été son rôle exact ?

— Je ne sais pas grand-chose à son sujet. Il semble seulement que Georges ait souhaité vendre son dossier, et que ce Constantin ait eu la même idée : il était, paraît-il, son ami d'enfance, mais la valeur potentielle de ces pages les a séparés. Chacun a tenté sa chance auprès d'acheteurs différents…

— Jusqu'au drame.

— Exactement.

Un long silence s'installa. Marc avait cru percevoir de la crainte dans la voix de l'Italien, et une réticence évidente à en dire davantage. Transi dans son *duffel-coat*, il demeura immobile face aux belles chaussures, en espérant que Luigi reprenne la parole. Enfin, il céda à l'impatience :

— Et savez-vous qui, précisément, était prêt à tuer pour s'approprier ces pages ?

— Oui.

— Et ?

— Je ne peux vous en dire plus. Sachez seulement que l'individu est malin, très malin. Sinon, je me serais déjà débrouillé pour le faire arrêter.

— Et ce Constantin, où se trouve-t-il à présent ?

— Il a disparu depuis la fin de l'été dernier. Il doit se terrer quelque part pour échapper à ce même personnage…

Quelque part dans le château, une porte claqua et Luigi, aussitôt, recula d'un pas : en un clin d'œil, les luxueuses chaussures avaient disparu dans l'obscurité. Marc se retourna, scrutant le chemin de ronde ; mais personne ne venait, et le silence qui suivit finit par rassurer les deux hommes.

— J'ai de bonnes sources, continua enfin l'Italien, d'une voix étouffée. Quoi qu'il en soit, il semble que ceux qui s'approchent de ce dossier soient menacés. J'ai moi-même failli être écrasé par une voiture tout récemment. Délibérément, j'entends. Or, j'ai une famille, monsieur Neuville. Et je vous avoue que je dormirai mieux lorsque ces documents seront loin de moi.

— J'avais pourtant cru comprendre que vous étiez une sorte d'agent secret ?

— Je ne suis pas James Bond, monsieur Neuville. Je suis un simple fonctionnaire de l'*Agenzia Informazioni per la Sicurezza Interna*, et mon travail consiste essentiellement à observer la contestation étudiante dans les universités romaines. Je n'ai pas le permis de tuer, je ne voyage pas aux Bahamas pour désamorcer des bombes atomiques. Et j'ai pour principal objectif de garder un père à mes enfants.

Marc, les poings toujours serrés dans ses poches, attendait la suite.

— Cependant, poursuivit Luigi, ce n'est pas parce que je ne fais pas partie du service « action » que je n'ai pas les moyens de me renseigner. Et cela me permet de vous mettre en garde. Vous allez vous heurter à des gens qui n'auront aucun scrupule à vous assassiner si vous vous dressez entre eux et le dossier qu'ils convoitent.

— Qu'a-t-il de particulier, ce dossier ? Vous l'avez forcément consulté, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Comme vous le verrez vous-même, il s'agit de notes en allemand, tapées à la machine. Je vous laisse interpréter ce que vous y lirez – puisque vous

êtes historien… N’est-ce pas ?

Quelques instants, Marc demeura songeur. Le vent jouait dans ses cheveux, qui flottaient par paquets. L’air sentait la fange, celle du fond des canaux. Il pensait aussi à Agathe, qui l’attendait ; au-delà des meurtrières qui trouaient l’enceinte du château et dévoilaient un peu des lumières du Vatican, il imaginait ses jambes impeccablement croisées, et, malgré lui, il avait hâte de la retrouver. Un élément, cependant, lui échappait encore :

— Au risque de vous paraître stupide, je dois vous avouer que je ne comprends pas pourquoi Georges a été tué, alors que c’était vous qui conserviez ce dossier. C’était le meilleur moyen pour son assassin de perdre la trace de ce qu’il recherchait !

— Je me suis posé la même question que vous… Mais je ne partage pas votre point de vue. L’attentat dont j’ai été victime, cette voiture qui a tenté de me renverser, était vraisemblablement un avertissement.

— De quoi voulait-on vous avertir ?

— Du fait qu’on me connaissait, tout simplement, et qu’on savait que j’avais un rapport avec ce maudit dossier. On prévoyait certainement d’engager des négociations avec moi, et cela aurait pu m’inquiéter assez pour me faire céder…

Marc opina.

— Pour ma part, poursuivit Luigi, je vais continuer à faire de mon mieux pour les laisser croire que j’ignore tout de cette affaire. Et, de votre côté, j’espère que vous apprécierez la fleur que je vous fais en n’attirant pas leur attention sur vous, pour l’instant. Mais, ajouta-t-il d’un ton résigné, on vous trouvera, soyez-en certain.

— Eh bien, voilà qui est réjouissant ! lâcha Marc. Et si je refusais ce dossier,

que se passerait-il ? Après tout, je me moque de son contenu !

— Alors, trancha gravement l'Italien, vous témoigneriez votre mépris de la mémoire de Georges. C'est une affaire entre vous et votre conscience. Pour ma part, j'aurai fait ce que j'avais à faire.

Si ce n'était pas une tentative de manipulation, cela y ressemblait beaucoup. Un silence glacé s'installa à nouveau entre les deux hommes. Le vent avait encore fraîchi, et Marc frissonna. Évidemment, à ce stade de son enquête, il lui était devenu absolument impossible de refuser le legs de Georges.

— C'est d'accord, conclut-il. Donnez-le-moi, votre dossier.

Un avant-bras, vêtu d'un tissu à rayures de belle facture, laissa apparaître une montre de luxe et une main velue, tenant un sac en plastique portant l'inscription « *Singapore Duty Free Shops*. »

L'instant d'après, costume, montre et chaussures avaient disparu dans l'ombre.

Marc appela, en vain. Son cœur tapait dans sa poitrine. Il avança vers l'endroit où Luigi se tenait quelques secondes plus tôt. Mais l'Italien s'était évanoui dans les entrailles du Castel Sant'Angelo.

Marc soupesa le sac qu'il venait de recevoir : il n'était pas plus lourd que si l'on y avait glissé un ou deux magazines. Il aurait aimé en inspecter le contenu, mais l'éclairage intimiste du chemin de ronde ne s'y prêtait pas ; tout au plus put-il entrevoir une pochette grisâtre. Était-ce donc pour si peu de papier que l'on avait déjà tué ?

En redescendant, il ne résista pas à la tentation d'ouvrir la chemise cartonnée,

et, plusieurs fois, approcha les pages qu'elle contenait des spots qui, ici et là, éclairaient le monument. Il n'y vit que des textes dactylographiés en allemand – incompréhensibles pour lui, évidemment.

Toutefois, avant de quitter le château pour rejoindre Agathe, il sortit son téléphone de sa poche et rédigea un bref SMS à l'intention d'Anna :

J'ai le dossier.

51

En pressant le pas pour rentrer chez elle, Katherine songeait à Juju. Elle l'avait délaissé une journée de plus, le pauvre Juju.

Juju était une peluche difforme, pelée et maintes fois rafistolée, évoquant vaguement la forme d'un éléphant. Il était le doudou de son enfance, qu'elle avait tant étreint qu'il en avait perdu un œil, et que sa trompe s'était affinée jusqu'à ressembler à un bout de ficelle. Bien sûr, ses deux maris avaient tenté de l'évincer, et de remplacer Juju dans le lit conjugal comme dans le cœur de la conservatrice. Mais ils n'y étaient jamais vraiment parvenus : Juju demeurait l'être le plus innocent, le plus désintéressé et le plus fidèle que Katherine ait connu. Et, bien qu'elle ait passé la quarantaine, ce petit éléphant en piteux état, témoin de sa vie entière, restait attaché à la petite fille qu'il avait accompagnée jusqu'à ce qu'elle devienne la conservatrice en chef d'un musée prestigieux. Même alors, Juju avait continué à veiller sur ses nuits, de son seul œil, avec une tendresse qu'aucun homme n'aurait pu lui procurer. Et puisque Georges, ce soir, lui manquait plus cruellement que jamais, elle se sentait coupable. Elle allait doubler la dose des câlins qu'elle allait faire à Juju. Et, pour le réconforter, elle allait lui réitérer son serment de ne jamais se séparer de lui.

Quelques minutes plus tard, sans prendre la peine de se déshabiller, elle s'était jetée sur son lit et avait serré Juju de toutes ses forces. Le petit éléphant, comme à son habitude, était là, ne lui demandait rien, ne cherchait pas à la culpabiliser. De son seul œil, il l'avait sans doute vue arriver, et s'était sûrement réjoui de la savoir enfin revenue. Puis elle avait longuement hésité à presser le bouton vert, lorsqu'elle avait vu le nom de Marc s'afficher sur l'écran de son portable. Mais elle n'avait pas eu le cœur de répondre. Elle éprouvait des sentiments si confus qu'elle n'était plus sûre de maîtriser ses paroles. Peut-être, dans ce moment d'abattement, lui aurait-elle avoué ce qui l'avait liée à Georges, et que Marc

avait toujours ignoré. Elle avait caressé Juju un instant encore, l'avait rassuré par quelques mots, lui avait adressé un clin d'œil complice.

La tête lui tournait : depuis plusieurs jours, elle n'avait fait que picorer, et surtout trop boire. Mais, pour autant qu'elle s'en souvienne, ce mode de vie suivait chacune de ses périodes d'exaltation, et elle ne parvenait à en regretter aucune. Certes, Katherine connaissait des « hauts » plus élevés que les autres, et des « bas » plus insupportables que la plupart de ses semblables. Ses phases d'euphorie pouvaient durer une semaine, un mois ou plusieurs ; dans ces moments-là, elle ne dormait presque plus, travaillait comme dix, brillait en société avec une aisance que son entourage lui enviait. Puis, invariablement, survenait le contrecoup, la « facture », comme elle l'appelait – car ces épisodes d'extrême insouciance, comme tout privilège, devaient, selon elle, avoir un coût.

Ces cycles récurrents d'excitation et de dépression, elle avait lu qu'elle n'était pas seule à les connaître : ce profond désespoir qu'elle appelait la « facture », Churchill, qui avait souffert d'un mal comparable au sien, l'avait surnommé le « chien noir » … Elle avait donc compris, depuis longtemps, qu'elle était affectée d'un « trouble maniaco-dépressif », aussi connu sous le nom de « bipolarité » : à des phases de manie intense succédaient d'épouvantables états d'abattement. Pour autant, elle ne s'en était jamais ouverte à quiconque, et n'avait jamais consulté de psychiatre : pour rien au monde, elle n'aurait voulu perdre les instants magiques que constituaient ses périodes de manie… Bien que leur prix, lorsque la « facture » s'abattait sur ses épaules, lui paraisse parfois exorbitant.

Dans ces cas-là, il ne lui restait plus que Juju. Alors elle se retirait, autant que possible, de la vie mondaine, réduisait ses heures de présence au bureau. Se terrait. Elle n'allumait pas davantage de lampes qu'il n'était absolument nécessaire, ne se nourrissait plus ou presque, et buvait plus que de raison. Ce

qu'elle craignait le plus, dans ces moments de solitude intense, c'était l'éventualité d'une perte de contrôle d'elle-même ; et elle avait d'excellentes raisons pour cela.

La première fois, elle devait avoir seize ans. Elle n'avait rien vécu de vraiment grave ni d'insurmontable, elle était belle, prometteuse, pleine d'avenir. Mais l'idée de se jeter dans la Seine, des pierres plein les poches, l'avait tentée. Dans sa chambre, elle avait bu deux bouteilles de vin prélevées dans la cave de son père, et s'était discrètement éclipsée du domicile familial au milieu de la nuit. Du VIIe arrondissement, elle avait rejoint le Pont-Neuf à pied, dans un état second. Elle était en train de chercher des cailloux à fourrer dans son ample manteau lorsque deux policiers en patrouille l'avaient interpellée. L'état de la jeune fille les avait préoccupés au point qu'ils l'avaient placée en cellule de dégrisement, cette nuit-là. Sans, peut-être, le savoir, ils lui avaient alors sauvé la vie.

Deux ans plus tard, en proie à la même mélancolie, elle avait tenté d'améliorer sa méthode : elle avait alors ingéré une quantité phénoménale de somnifères, qu'elle avait associés à une demi-bouteille de whisky. Elle était ensuite retournée, tant bien que mal, près de la Seine, certaine que le cocktail qui lui rongeait les entrailles lui permettrait de ne pas sentir la morsure de l'eau glacée. Mais, une fois encore, une ronde de la police l'avait repérée. Elle avait alors eu droit à un douloureux lavage d'estomac, lorsqu'on l'avait conduite au service des urgences : pour dissuader les suicidaires de récidiver, on employait encore, à cette époque, des méthodes qui relevaient davantage de la médecine militaire que de l'hospitalisation actuelle, où la lutte contre la douleur était devenue la norme.

D'autres épisodes, dramatiques à divers degrés, avaient ponctué son existence, sans que son entourage familial s'en soit jamais vraiment ému : ses résultats scolaires étaient excellents, elle avait des petits amis, sortait avec des copines

lorsqu'elle en avait le temps… Bref, à l'exception de ces crises inexplicables à leurs yeux, elle représentait sans doute la fille dont tous les parents rêvaient. Et puis n'y avait-il pas eu une arrière-grand-tante qui, elle aussi, avait éprouvé du vague à l'âme, à une lointaine époque ? Cela faisait partie de la légende familiale, et la pauvre femme, dont on ne parlait plus qu'avec respect et déférence, avait réussi à mener une existence parfaitement normale – du moins ce portrait hagiographique, entretenu de génération en génération, avait-il voulu le faire croire. Aussi, pour sa famille, Katherine traversait-elle simplement de courts épisodes dépressifs, auxquels il ne fallait surtout pas accorder trop d'importance – car, dans l'esprit de ses parents, aborder ce sujet avec elle l'aurait confortée dans ses idées noires.

Mais pourquoi avait-elle éprouvé, à plusieurs reprises, ce besoin de disparaître, alors que rien de tangible ne l'avait précipitée dans la mélancolie la plus aiguë ? Elle avait d'abord imaginé que ses tentatives de suicide n'étaient que l'expression d'une profonde solitude. Et que, comme tant d'autres, elle avait espéré qu'on lui tende la main. Mais, à force d'y réfléchir, elle avait compris qu'à chaque fois, son vœu de mettre fin à ses jours avait été sincère. Elle avait simplement manqué de chance pour y parvenir. En désespoir de cause, elle avait fini par caresser l'idée que son destin était celui d'un météore, d'une étoile filante qui scintille davantage que les autres, pour s'éteindre en beauté, et laisser des traces indélébiles dans les souvenirs de ceux qu'elle avait croisés.

Alors, quelques semaines après l'échec de sa dernière tentative de suicide, elle avait envisagé de prendre la fuite. À la fin d'une soirée, elle avait réuni ce dont elle pensait avoir besoin : son doudou Juju, quelques fringues informes, sa trousse de toilette. Puis elle était passée au distributeur automatique le plus proche et, utilisant la carte bancaire de son père, avait retiré en francs l'équivalent de 5 000 euros. Elle avait ensuite récupéré, sur la table de la cuisine,

les clefs de la Range Rover familiale. Ses parents dormaient ; elle en avait profité pour prélever une bouteille de whisky au salon, qu'elle avait ajoutée à son paquetage. Enfin, elle avait ouvert la grille et démarré le Range…

Elle avait roulé longtemps, vers le sud, sans objectif précis. À chaque péage d'autoroute, dans chaque station-service, elle avait réglé ses dépenses en liquide, afin de ne pas être trop facilement repérée. Elle avait vu ses billets disparaître à une vitesse inattendue : le V8 de sa voiture consommait davantage que ce qu'elle avait imaginé. Mais, au fond, elle s'en était moquée : bien qu'elle ait inconsciemment emprunté la route du Soleil, elle n'avait pas imaginé un instant qu'elle la mènerait ailleurs que dans les ténèbres.

Aux environs de Carpentras, elle avait failli percuter une glissière de sécurité, alors qu'elle roulait à près de deux cents kilomètres à l'heure. Ses yeux se fermaient et, rien n'y faisant, elle s'était résolue à dormir quelques heures sur une aire de repos. Alors, au milieu de la nuit, quelqu'un était venu frapper à sa vitre. Réveillée en sursaut, elle avait d'abord paniqué ; puis elle s'était souvenue de son état de fugitive. Ses parents avaient-ils donné l'alerte ? Peut-être l'avaient-ils fait… Mais celui qui tambourinait sur sa porte n'avait rien d'un gendarme. Ses cheveux drus et sa barbe lui donnaient un air de *Beatnik*, et il portait une guitare attachée dans le dos. Sans doute était-ce son aspect anticonformiste qui l'avait mise en confiance. Elle avait ouvert la portière.

Il s'appelait Brian, était Irlandais et cherchait, avec des décennies de retard sur ses prédécesseurs, à atteindre Katmandou en faisant de l'auto-stop. Elle avait passé quelques heures extraordinaires en sa compagnie. Puis Brian avait repris sa longue route, seul.

Et, sans vraiment savoir pourquoi, elle était rentrée, penaude et hébétée, à la maison…

Pourtant, pour que son histoire s'achève, il était si simple d'en finir : attendre un vendredi soir, pour que personne ne s'inquiète avant le lundi suivant. Boire à l'excès, prendre tous les médicaments dont elle disposait ; et, pourquoi pas, s'entailler une artère fémorale, une carotide ou quelque autre vaisseau dont le flux la viderait de toute vie en quelques minutes.

Elle avait lu comment cela se déroulerait : elle sentirait d'abord une légère douleur, due à la coupure ; puis, très vite, elle aurait froid, très froid ; enfin, son instinct de survie, celui que personne ne pouvait contrôler, la pousserait à rechercher un moyen d'arrêter l'hémorragie, ou d'appeler à l'aide… Mais, alors, elle serait trop faible, et la mort surviendrait quelques secondes plus tard. D'abord celle du corps, du cœur, du système artériel ; puis, deux à trois minutes plus tard, celle du cerveau, qui avait besoin de cette irrigation pour continuer à fonctionner. Pourquoi n'avait-elle jamais tenté cette dernière méthode, qui avait tout du crime parfait ?

Elle s'interrogeait. Elle se prenait même à en rêver. Laisser d'elle une image lisse, celle qu'elle avait travaillée au jour le jour pendant tant d'années ; celle d'une femme d'exception, dont les talents et les qualités appelaient nécessairement un destin tragique…

Ce soir, malgré la présence réconfortante de Juju, et la demi-bouteille de Gigondas qu'elle avait engloutie, elle pensait fort à Georges. À ce qu'ils avaient connu ensemble ; à ce qu'ils avaient représenté l'un pour l'autre ; et aussi à leurs dernières retrouvailles, qui ne remontaient qu'à trois mois : respectant la promesse qu'elle lui avait faite, elle n'avait jamais dévoilé à quiconque ce que le Grec lui avait avoué ce soir-là. Mais le secret lui semblait désormais bien trop lourd à porter, et même Juju, qui avait tout partagé depuis le début, paraissait incapable de la consoler à lui seul.

Pour la première fois, elle s'apercevait qu'elle avait une raison concrète

d’abréger son existence… Car ce n’était plus la « facture » habituelle qui l’accablait ; mais la perte d’un être irremplaçable.

Confusément, elle ressentait aussi un besoin qu’elle n’avait jamais éprouvé dans ses périodes de mélancolie : celui de se confier, et d’entendre en retour les mots d’une voix amie.

Elle finit par saisir son portable, posé sur la table de chevet, et sélectionna le numéro de Marc, qui avait tenté de la joindre peu de temps auparavant. Mais le répondeur se déclencha immédiatement.

Alors, jetant l’appareil sur le lit, elle alla finir sa bouteille de vin ; puis, les jambes flageolantes, revint se laisser choir auprès de Juju, et éclata en sanglots.

52

Dans l'avion qui le ramenait à Paris, Marc demeurait aussi sonné qu'un boxeur envoyé au tapis par un imparable et foudroyant *uppercut*. D'atroces nausées ne le quittaient pas, tandis qu'il s'efforçait d'agencer mentalement les événements de ces dernières heures, pour en tirer toutes les conséquences.

Sans doute son organisme peinait-il encore à éliminer la drogue qu'il avait absorbée ; mais, par-dessus tout, c'était lui-même qui se dégoûtait au point de vomir, toutes les vingt minutes, une bile jaunâtre et épaisse, qui lui brûlait l'œsophage et lui laissait en bouche une amertume que rien n'atténuait.

Il lui semblait que le choc qu'il avait reçu dix ans plus tôt l'avait affecté de manière différente, car il avait mis davantage de temps à en admettre la réalité ; et, bien sûr, l'amitié indéfectible de Georges, dont la présence et les conseils l'avaient, peu à peu, remis sur pieds, lui avait alors sauvé la vie.

Confusément, il se remémorait les mises en garde des manuscrits médiévaux sur lesquels il s'était constamment penché, depuis ce sombre été de 2007 : la femme et ses charmes y constituaient souvent une épreuve dont l'homme au cœur pur devait se défier. Mais la trahison de Nadine, à l'évidence, ne lui avait pas servi de leçon : il lui semblait même que ce n'était qu'à présent qu'il comprenait enfin le message transmis par les sages et les exégètes qui, en étudiant la Genèse pendant des siècles, avaient su en tirer la quintessence. Il lui avait toujours paru que les moines, en répétant ces principes à satiété, ne s'étaient efforcés que de contenir leurs désirs charnels ; aujourd'hui, en laissant son regard courir sur le triste matelas nuageux qu'il survolait, il lui apparaissait qu'une fois encore, une vérité essentielle lui avait échappé, bien que, depuis dix ans, il ait disposé de tous les éléments pour la faire sienne. Il avait pourtant lu et relu les textes qui l'exprimaient clairement… Mais, ces dernières heures

l’avaient démontré, il n’était pas parvenu à en saisir pleinement le sens.

Une hôtesse, sans doute prise de compassion pour ce voyageur esseulé aux yeux rougis, vint lui proposer un comprimé de paracétamol, que Marc ne refusa pas. La cabine était presque vide et, hormis la cuvette des toilettes qu’il avait déjà visitée trois fois, rien ne permettait au jeune homme de détacher ses pensées des derniers instants de la veille. Le rêve s’y était mêlé au cauchemar : car, la nuit précédente, il avait retrouvé des sensations qu’il avait cru à jamais enterrées ; et, une fois encore, il avait tout perdu.

Luigi lui avait remis le dossier, et c’était le cœur léger qu’il avait rejoint Agathe dans un café proche du Vatican. Un verre plus tard, elle lui avait proposé de fêter l’événement dans un cadre plus feutré : celui de sa propre chambre, où elle comptait faire monter un somptueux dîner.

Marc se souvenait des battements accélérés de son cœur, qui bondissait à l’idée de passer la soirée dans l’intimité d’Agathe ; mais il n’avait pas non plus oublié le sentiment mitigé qu’il avait alors ressenti, comme à chaque fois qu’il s’était approché d’elle de trop près, et que ses pulsions n’avaient demandé qu’à s’exprimer : toucher Agathe avec son désir d’homme, ne serait-ce que pour l’embrasser, équivalait à profaner un sanctuaire.

Il se rappelait aussi la livrée du serveur qui leur avait apporté ce festin, en poussant une table à roulettes revêtue d’une épaisse nappe blanche : bien qu’il ne soit pas coiffé d’une toque, sa veste rouge à boutons dorés évoquait un Spirou en version italienne.

Il revoyait également le sac en plastique contenant le dossier, qu’il avait jeté sur le lit d’Agathe en s’émerveillant devant la beauté de la jeune femme, et devant ce qu’elle avait commandé pour eux. À cet instant, il s’apercevait qu’il

avait oublié quels avaient été ces plats… Mais pas la bouteille de champagne qui les avait accompagnés ; comment aurait-il pu ne pas se souvenir de cela ?

Car, aussitôt que le dîner était arrivé, Agathe leur avait versé deux coupes, pour trinquer à leur succès. Très vite, il avait ressenti une douce chaleur. Puis les lèvres de la jeune femme s'étaient accolées aux siennes ; elles étaient chaudes et humides, brûlantes presque. Et, une poignée de secondes plus tard, il était tombé dans un fauteuil, raide, comme foudroyé.

Ce n'était qu'au lendemain qu'il avait commencé à comprendre ce qui était alors arrivé. D'abord, une série de coups saccadés s'était fait entendre, évoquant le bruit d'un marteau frappant un clou qu'on s'efforçait de planter avec acharnement dans une planche épaisse. Puis il avait peiné à ouvrir les yeux. La bouche sèche et pâteuse, il avait passé sa langue sur ses lèvres et sa main sur son front. Sa tête le faisait affreusement souffrir, et ses membres ankylosés rendaient chaque mouvement difficile. Il était toujours affalé dans son fauteuil, face à la porte d'entrée sur laquelle on tambourinait violemment. Il avait fait de son mieux pour prendre appui sur les accoudoirs du fauteuil, mais ses jambes ne l'avaient pas suivi. Il était retombé comme une masse, trahi par ses muscles engourdis. Puis la clenche de la porte s'était abaissée : quelqu'un venait d'utiliser une carte magnétique pour pénétrer dans la chambre. Dans son état, Marc aurait été à la merci de quiconque aurait voulu s'en prendre à lui… ou au dossier. Le dossier ? Le sac en plastique n'était plus sur le lit où il l'avait déposé… Et Agathe ? Où était Agathe ?

Traversant à nouveau le couloir de l'avion, l'hôtesse s'arrêta encore à sa hauteur. Cette fois, Marc remarqua qu'elle lui souriait. Elle n'était pas très jeune, un peu engoncée dans son uniforme. Mais ses yeux verts pétillaient. Il y avait un peu d'Agathe en elle ; mais, en y regardant bien, il aurait trouvé un peu d'Agathe

n’importe où. Il lui sourit à son tour. Avec sa mine de drogué, il ne songeait pas à lui plaire ; simplement à lui témoigner sa reconnaissance.

Le matin même à Rome, lorsqu’on avait pénétré dans la chambre d’Agathe, Marc avait peiné à reconnaître le *groom* de la veille : la tempe grisonnante et portant beau, le bonhomme avait fait irruption, l’œil inquiet, et l’avait d’abord interrogé dans un italien si rapide qu’il n’y avait à peu près rien compris. Il devait se trouver dans un état bien plus préoccupant que ce qu’il avait commencé à envisager : pendant son sommeil, ses neurones étaient apparemment devenus dyslexiques. Pour sa part, le garçon d’étage avait avisé la bouteille de champagne vide, couchée sur la table roulante. À en croire son expression, cela lui avait semblé expliquer bien des choses – bien qu’il n’ait pas osé demander à son client combien de ces bouteilles il avait vidées avant de sombrer dans un coma éthylique. Marc, qui manquait encore de repères, avait articulé lentement :

— Quelle heure est-il ?

— Une heure de l’après-midi, avait répondu le *groom*, le sourcil froncé, en s’efforçant de s’exprimer dans son meilleur français.

— Hein ?

Cette fois, Marc avait trouvé spontanément la force nécessaire pour se redresser.

— Oui, avait confirmé l’employé de l’hôtel. Une heure, presque. L’après-midi.

— C’est incroyable !

— Oui, c’est tard. Et je dois prier à vous de quitter la chambre si possible.

Le garçon d’étage avait pris une grande inspiration, et avait semblé chercher ses mots quelques instants. Puis il avait annoncé solennellement :

— Les chambres quotidiennement à midi doivent être libres, pour les femmes du nettoyage, vous comprenez.

Marc l'avait regardé, interdit.

— Ah. Je comprends, avait-il répondu, hagard. Merci, monsieur. Je vais descendre dans quelques minutes, si vous le permettez.

— Mille mercis, monsieur. Et encore mes profondes excuses pour la pénétration de votre chambre.

— Mais c'est moi qui vous dois des excuses, avait ânonné Marc d'une voix pâteuse.

Il se souvenait d'avoir regardé vaguement autour de lui, à la recherche d'un billet à donner au consciencieux employé. Ce dernier avait dû avoir pitié de lui. L'air décomposé de Marc montrait assez son désarroi. Il avait donc pris congé sans attendre de pourboire.

Les nuages gris continuaient à défiler derrière le hublot, et Marc n'avait aucune envie de les traverser pour retrouver le sol. S'il avait disposé d'un moyen de se supprimer aussitôt, il n'aurait pas hésité : pour sa naïveté, pour sa bêtise, pour sa concupiscence d'un instant, qui avaient tout fait basculer.

Et il se souvenait aussi de ce qui avait suivi, à l'hôtel. Dès que la porte avait été refermée, il s'était hissé, dans un suprême effort, sur les accoudoirs du fauteuil et, les jambes flageolantes, était parvenu à s'appuyer au mur pour atteindre la salle de bains. La lumière ne l'avait pas flatté : des cernes profonds soulignaient ses yeux en trous de serrure et sa chevelure, habituellement indisciplinée, était désormais à rendre jaloux un *punk* des bas-quartiers de Londres ou de Liverpool. Il s'était accordé quelques minutes d'ablutions à l'eau

glacée. Sa tête l'avait encore fait souffrir, tandis qu'il retournait dans la chambre, le pas à peine plus assuré.

Le dossier n'était plus là, et le lit d'Agathe n'était pas défait. Mais le *groom*, pressé de le voir déguerpir, avait déposé près de la porte la petite valise qui, la veille au soir, se trouvait encore dans la chambre voisine, celle que Marc n'avait fait qu'entrevoir – celle qu'Agathe lui avait réservée. Il avait donc ramassé son bagage, toujours fermé, sa veste, et avait quitté les lieux. Peut-être la réception aurait-elle pu l'éclairer ?

Sans surprise, l'employé qui avait réveillé Marc, quelques minutes plus tôt, n'avait pas tenu sa langue : les deux réceptionnistes avaient toisé le jeune homme avec un dédain manifeste, voire même avec une pointe de dégoût. Pour autant, elles ne s'étaient pas permis la moindre familiarité lorsque Marc les avait interrogées :

— Bonjour mesdemoiselles, parlez-vous français ?

— Oui monsieur. Que puis-je faire pour vous ? Avait répondu, avec un léger accent, une blonde au physique de *rugbyman*.

— Je me nomme Neuville. Je suis arrivé hier soir avec mon… amie, et je souhaiterais savoir si elle m'a laissé un message. Elle a dû s'absenter… pour son travail. Une urgence, vous comprenez…

— Monsieur, votre amie n'est pas passée par la réception ce matin. Du moins pas depuis 6 heures, car nous avons pris notre service à cette heure-là.

Marc avait accusé le coup.

— Bien… Alors peut-être pourriez-vous me mettre en relation avec la jeune femme qui se trouvait à la réception hier soir ? C'est une de ses amies.

La volumineuse employée avait consulté un registre, et posé une question en italien à sa collègue, qui avait répondu négativement de la tête. Elle avait alors poursuivi :

— L'équipe d'hier soir était composée de deux hommes, monsieur. Pas de réceptionniste féminine.

— En êtes-vous sûre ?

— Tout à fait sûre, c'est écrit ici.

— Mais mon amie la connaissait !

— Vous avez dû faire erreur, monsieur. Le mieux serait certainement de questionner votre amie.

Une fois encore, Marc avait marqué un temps d'arrêt. Puis, malgré son mal de tête, il avait ajouté :

— Évidemment. C'est ce que je vais faire. Bon, je vous remercie… Pourriez-vous me dire combien je vous dois, s'il vous plaît ? Je quitte l'hôtel.

Marc se souvenait de la réceptionniste à la carrure d'athlète, consultant, à cet instant, l'écran de son ordinateur. Elle avait jeté un regard en biais à sa collègue, avant de répondre :

— Vous ne vous souvenez peut-être plus que votre séjour a déjà payé, avant-hier soir, par Internet. Quant à votre dîner d'hier, et au champagne – un court instant, l'employée s'était à nouveau tournée vers l'autre jeune femme qui, malgré elle, avait roulé des yeux —, tout cela a été réglé en liquide hier soir. Je vous souhaite donc un bon après-midi, monsieur.

L'instant d'après, Marc, stupéfait, sale, fripé, ébouriffé et le visage piqué de barbe, avait tenté de rassembler ses esprits. Que faire ? Essayer de joindre

Agathe. Elle seule aurait pu lui expliquer ce qui s'était produit. Il avait fouillé dans la poche droite de sa veste, où il avait coutume de ranger son téléphone portable. Non, il n'était pas là… Dans la gauche, peut-être ? Non plus – seul son portefeuille s'y trouvait.

Marc avait continué à tâter son vêtement, et avait recommencé plusieurs fois. Mais il lui avait fallu se rendre à l'évidence : son portable avait disparu, et avec lui le seul fil qui aurait pu le conduire jusqu'à Agathe. À une époque où les téléphones disposaient de répertoires sophistiqués et qu'il suffisait de presser sur une touche pour appeler quelqu'un, qui prenait encore la peine d'apprendre un numéro par cœur ?

L'avion descendait et traversait des nuages qui, rapidement, prenaient une teinte de charbon. Marc écrasa une larme, jaillie spontanément. Il ne voulait pas atterrir. Il se sentait humilié, souillé, violé.

Mais, surtout, il aurait voulu ressentir encore l'humidité et la brûlure du baiser qui, la veille au soir, lui avait procuré des sensations qu'il n'avait plus connues depuis Nadine.

53

Dans son grand bureau de la place Paul-Painlevé, Katherine s'efforçait vainement de se concentrer sur le bon à tirer de la plaquette que le musée entendait bientôt distribuer aux enfants et aux groupes scolaires. Comme chaque matin, Henriette préparait ses mystérieuses infusions dans le coin opposé de la longue pièce. Avec la mine d'une conspiratrice, elle mélangeait poudres et feuilles séchées en jetant de fréquents coups d'œil à la conservatrice, dont les traits tirés trahissaient la lassitude.

— Puis-je vous proposer un café, Katherine ?

— Non, merci Henriette. J'en ai déjà trop bu ce matin…

La secrétaire parut hésiter, et finit par ajouter :

— Y a-t-il quelque chose qui vous contrarie ? Je suis désolée d'être aussi indiscrète, mais je n'aime pas vous voir ainsi.

Katherine pinça les lèvres.

— Si vous êtes désolée, c'est que vous savez très bien que je n'ai nulle envie de parler ce matin. Alors, pourquoi insister ?

Henriette demeura coite quelques secondes. Elle réfléchit un instant encore, et renonça à répondre ; tout en ruminant, elle poursuivit son expérience de chimie dans le secret de son encoignure, sous le regard affectueux que Marcel, son Teckel, lui lançait depuis le fond d'écran de son ordinateur.

Quant à Katherine, elle s'en voulait de traiter ainsi la pauvre Henriette, qui cherchait manifestement à bien faire sans trop savoir comment s'y prendre. La conservatrice était furieuse contre elle-même, contre sa bêtise qui ne cessait de lui rappeler un passé qu'elle n'avait probablement pas su apprécier à sa juste

valeur ; et aux décisions qu'elle aurait peut-être dû prendre – bien qu'elle ne parvienne toujours pas à se figurer en quoi elles auraient pu influer sur le cours tragique des événements… Mais au moins aurait-elle dû, depuis longtemps, s'en ouvrir à Marc.

Le froid parisien l'avait laissée indifférente, de même que la pluie glacée qui avait succédé à la neige la nuit précédente. Elle était malheureuse, et ne se sentait plus à sa propre hauteur. La veille au soir, elle avait encore tenté de joindre Marc, plusieurs fois ; mais il n'avait pas décroché. Alors elle avait bu, trop bu, et elle était allée se coucher avec Juju.

Au petit matin, avec un visage de zombie, elle avait suivi machinalement sa routine quotidienne et s'était rendue au bureau sans but précis. Il y avait bien cette plaquette, dont les épreuves corrigées auraient dû être retournées à l'imprimeur au début de la semaine précédente. Mais leur relecture aurait exigé une énergie qu'elle n'avait plus.

La pluie dégoulinait toujours sur Paris lorsqu'elle quitta le musée, les épaules lasses et le regard perdu. La nuit était déjà noire, et le reflet des lampadaires dans les flaques donnait un aspect sinistre aux rues de la capitale. Aussitôt qu'elle fut seule, elle composa encore le numéro de Marc. Cela n'aurait rien arrangé, certes, mais cela l'aurait libérée d'un fardeau qui n'avait cessé de s'alourdir. Hélas, le répondeur se déclencha avant même qu'une sonnerie ait pu retentir. À l'évidence, son ami avait éteint son portable.

Les pensées les plus sombres se pressaient dans la tête de la belle Katherine. Elle songeait notamment à un extrait d'une biographie de Richard Wagner, qu'elle avait lue tout récemment. Dans le petit carnet qu'il emportait partout avec lui, le compositeur avait rédigé sa propre épitaphe alors qu'il errait, comme

elle, sur un trottoir, accablé par un malheur devenu trop pesant pour lui. Et les mots de Wagner résonnaient dans l'âme de Katherine, comme l'expression de son propre découragement :

Ci-gît Wagner qui jamais ne fut rien – pas même chevalier de l'ordre le plus gueux.

Elle se sentait étrangement proche du sentiment de détresse qu'il avait exprimé par ces quelques mots : alors que Wagner constatait qu'il n'était rien devenu, Katherine souffrait de n'être plus rien. Ce qui, au fond, revenait au même, conclut-elle.

Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, la conservatrice tenta à nouveau de joindre Marc – en vain. Alors, en larmes, elle s'effondra sur son canapé.

Dans son grand appartement où ne brillait qu'une petite lampe d'appoint, l'air vibrait au rythme lent de la *Marche funèbre* de *Siegfried*. Elle pensait au destin des héros wagnériens, à Siegfried assassiné par traîtrise et à Brünnhilde, son grand amour, qui avait sauté dans le brasier où se consumait le corps de son amant. Ils avaient disparu dans la fleur de l'âge, sans connaître ni la déchéance des années, ni la décrépitude qui gâchait chaque instant. Jacques Brel avait exprimé, mieux qu'elle n'aurait pu le faire, la souffrance qui la rongeait sans trêve depuis ses quarante ans, et les paroles de sa terrible chanson lui revenaient en tête :

Mourir, cela n'est rien !

Mourir, la belle affaire !

Mais vieillir… Oh ! Vieillir…

Il fallait qu'elle respire, qu'elle parvienne à retrouver un peu de sa lucidité, pour repousser loin d'elle ces pulsions de mort dont l'intensité la terrorisait désormais. La vie n'était pas nécessairement finie parce qu'on avait passé la quarantaine – l'excuse était facile. Et cela, même si l'on se voyait tomber en ruines, chaque jour un peu plus… Hélas, parmi ses connaissances, il n'y avait guère que Marc qui puisse la sauver, l'extraire de ce tourbillon dans lequel elle s'enfonçait sans résister vraiment. Marc aurait été le seul à comprendre, pour elle et pour Georges. Mais Marc ne donnait plus signe de vie…

Elle balaya ses larmes du revers de la main, et se dirigea vers la cuisine, où elle se servit un grand verre de Gigondas. Une fois encore, mieux valait éviter de penser. Du moins, pendant deux heures.

Car elle ne pouvait échapper à l'événement mondain qu'Henriette lui avait rappelé, avant qu'elle ne quitte le musée : un mois plus tôt, la conservatrice avait promis au directeur du Louvre de se rendre à une conférence. Elle aurait volontiers décliné l'invitation à la dernière minute, en prétextant une maladie quelconque. Mais le mauvais sort avait voulu que l'homme soit passé au musée de Cluny en début d'après-midi. Elle avait donc dû confirmer sa présence de vive voix, ce qui avait scellé son engagement.

En descendant du taxi à proximité du pont des Arts, la conservatrice eut un haut-le-cœur et s'assit quelques instants sur le parapet pour respirer un peu d'air frais. Il y avait déjà plusieurs jours qu'elle ne parvenait plus à s'alimenter vraiment, et elle avait bu deux grands verres de vin avant de quitter son appartement.

Elle était pourtant déterminée à faire bonne figure et à tenir son rang dans ce *pensum*. Alors, elle se redressa et, d'un pas mal assuré, traversa la Cour Carrée pour pénétrer dans le musée, dont le sous-sol illuminé était peuplé d'hommes en costume et de femmes en robe longue. Elle-même était fort élégante, et n'aurait pas déparé l'assistance d'un mariage royal. Pourtant, un observateur attentif aurait pu distinguer les légers tremblements de ses doigts. Il aurait aussi remarqué le flou de son regard, qui ne parvenait pas à se fixer plus d'un bref instant. Et il se serait sans doute inquiété d'entendre sa respiration courte et entravée. Katherine était à deux doigts du malaise, et des lucioles passaient devant ses yeux. Elle avançait pourtant, tel un automate, au milieu de la foule oppressante, tendant la main lorsqu'on la saluait et souriant machinalement en réponse à ces salamalecs. Elle n'entendait plus, tant ses oreilles bourdonnaient. Mais, au moins, on l'avait vue. Son devoir était accompli.

Enfin, lorsque la conférence fut sur le point de commencer, les invités furent priés d'abandonner leurs coupes de champagne et de prendre place dans le grand auditorium. À ce moment, Katherine choisit de s'éclipser. Si elle avait fait un malaise en public, ce soir-là, on aurait pris soin d'elle. Elle aurait été hospitalisée, nourrie par perfusion, remise sur pieds sous une constante surveillance médicale. Mais sa fierté et sa pudeur lui avaient permis de donner l'illusion de sa bonne santé, et ainsi de poursuivre seule la descente aux enfers qu'elle avait amorcée.

Cette réception avait été sans surprise : des discours dithyrambiques, des péroraisons qui se voulaient empreintes de feinte solennité, des propositions douteuses et des cartes de visite distribuées par des dragueurs titrés sentant l'alcool ; rien, absolument rien n'y avait suscité chez elle le moindre intérêt.

En quittant les lieux, elle reprit encore haleine dans la Cour Carrée, et inspira à

nouveau de longues bouffées d'air glacé, qui lui rendirent provisoirement quelques couleurs, et l'énergie suffisante pour héler un taxi sur le quai François-Mitterrand.

Enfin, lorsqu'elle revint chez elle, la conservatrice trouva la force de vider un dernier verre de vin. Peut-être que celui-ci allait lui permettre d'échapper aux cauchemars qui, les nuits précédentes, l'avaient assaillie, mais dont elle n'avait conservé aucun souvenir conscient.

Surtout, ne plus penser, se répéta-t-elle en étreignant Juju…

54

La fin d'après-midi couvait une grisaille de mauvais augure. Le ciel, couleur d'anthracite, n'allait guère tarder à s'assombrir encore ; puis viendrait la nuit, qui accentuerait l'isolement, les regrets et la tristesse.

Avant d'introduire sa clef dans la serrure, Marc hésita un instant. Car, si la violence du choc qu'Agathe lui avait asséné en le trahissant l'avait d'abord rendu physiquement malade, il se trouvait désormais dans un état d'indicible abattement : alors qu'il s'apprêtait à pénétrer dans son petit appartement de la rue des Écoles, il n'avait aucune prise sur ses propres sentiments.

Derrière cette porte, peu de temps auparavant, les bons souvenirs s'étaient accumulés, ainsi que les désirs insatisfaits ; et, la dernière fois qu'il avait passé ce seuil, il n'était pas le même homme. Il restait alors en lui un peu du rêveur qu'il avait été avant Nadine : comme dans les contes de Shéhérazade, il avait eu l'impression de s'approcher de la conclusion de l'histoire à chaque fois qu'il avait retrouvé Agathe ; mais la belle avait toujours su s'éclipser au moment opportun, dès la première soirée qu'ils avaient passée ensemble à Genève. Il la revoyait fermant la porte de sa suite des Bergues, le laissant, malgré lui, espérer le jour suivant. Puis il s'était réjoui de se sentir assez fort pour résister à la tentation… Jusqu'à ce qu'il finisse, subitement, par céder à ses pulsions. Quelle folie ! Elle avait su le tenir en haleine et, lorsque leur départ pour Rome avait été confirmé, il n'avait pas douté un instant que ce séjour les rapprocherait l'un de l'autre – bien que, paradoxalement, il se soit efforcé de combattre cette idée. Ayant récupéré ce dossier, il se serait défait de Kowalczyk, aurait vengé Georges, et, comme dans un roman de gare, aurait continué son chemin en tenant Agathe par la main…

Sans surprise, lorsqu'il eut ouvert la porte, il lui apparut que le terne des cieux

qui recouvraient Paris donnait un caractère plus sinistre encore aux reliefs des derniers moments heureux qu'il avait passés là avec elle : une bouteille de champagne vide, posée contre la poubelle, lui piqua le cœur, et les assiettes empilées à la hâte dans l'évier lui rappelèrent l'état d'exaltation dans lequel il s'était trouvé en préparant leur apéritif. À cet instant, Marc se sentait comme le négatif de ce qu'il avait été, peu d'heures auparavant.

Il lâcha sa valise au milieu du salon, jeta son *duffel-coat* sur le canapé et alluma une petite lampe posée sur un rayon de la bibliothèque ; par-derrière, sa faible lueur éclairait le fauteuil dans lequel Georges avait coutume de s'installer. Alors, Marc s'accroupit devant la place vide de son ami, et s'assit en tailleur sur le sol.

Pour s'abstraire de ces nouveaux tourments, il avait besoin d'un guide ; or, personne d'autre que Georges ne lui avait jamais insufflé autant de force. Lorsque Marc, pour la première fois, avait commencé à renoncer à tout ce qui pouvait représenter pour lui une forme d'avenir, le Crétois avait su lui transmettre un peu de sa conception, tout orientale, de la fatalité.

S'agissant des femmes, Georges citait volontiers *Rigoletto* : *la donna è mobile*, « la femme est une plume au vent » – et nul ne pouvait prédire quels seraient ses sentiments ni ses actes, qui ne cesseraient jamais de varier au gré des circonstances… Aussi ne fallait-il, à aucun prix, lui remettre les clefs de son cœur – ou de son âme.

Le *komboloï* lui revint en mémoire, puis la haute stature de son ami défunt. À cette époque, il avait écouté ses paroles qui, en dépit de leur apparente banalité, lui avaient permis de se construire sa propre sagesse. Dans le plus fameux des romans de Kazantzakis, l'écrivain aussi avait été bouleversé par les remarques et les réflexions, empreintes de simple bon sens, d'Alexis Zorba. Assurément, les dialogues des étudiants n'auraient pas paru incongrus dans ce livre initiatique,

chacun prenant la place de l'un des deux personnages principaux.

Marc demeura longtemps devant ce fauteuil vide. Sale, fripé, la chevelure en désordre, il se concentrait sur l'image de son ami ; de l'au-delà, il attendait quelque conseil, quelque signe qui lui permette de retrouver la paix intérieure qu'il avait perdue…

Mais, au fond, l'avait-il jamais connue, cette paix ? À mesure qu'il fouillait ses souvenirs, il ne la voyait pas. Georges avait été Zorba, et lui la « souris papivore », qui avait toujours recherché dans les livres des solutions prémâchées pour appréhender les situations les plus éprouvantes que la vie pouvait réserver ; Georges avait vécu intensément, quand Marc n'avait fait que se replier sur lui-même pour se protéger d'un monde extérieur qu'il redoutait d'affronter.

Toutefois, depuis le décès de son ami, Marc avait appris à réagir autrement, à voyager, à enquêter, à prendre des risques. Certes, il était encore tombé dans le piège tendu par une femme trop belle, trop désirable et, évidemment, bien trop sophistiquée pour avoir conçu envers lui le moindre sentiment. Une fois de plus, il avait manqué de discernement… Comme cela était aussi arrivé à Georges à de nombreuses reprises, ainsi qu'il l'avait lui-même confessé.

Était-ce pour autant qu'il lui fallait renoncer à vivre ? Certainement pas. Assurément, Georges l'aurait fermement sermonné sur ce sujet, qu'il connaissait mieux que personne.

Cela faisait peut-être une heure que Marc, concentré devant ce fauteuil, apparemment vide, se laissait emporter par les pensées pragmatiques que Georges lui avait jadis communiquées. Et qu'il s'endurcissait. Il avait été la proie d'une femme ? Son ami aussi avait connu de telles déconvenues ; mais, de ses cicatrices, il avait tiré de l'expérience ; et, tel le phénix, il avait toujours

réussi à renaître de ses cendres… Plus fort, et plus tranquille aussi : comme Zorba, il avait vécu et, de chacune de ses aventures ratées, était ressorti moins exigeant, plus détaché, plus sage. Quant à la « souris papivore » que Marc avait été, il était désormais évident que ce n'était pas en lisant les récits des autres que l'on pouvait connaître l'intensité, qui donne un sens à une vie et qui en fait la valeur…

Comme drogué par cette interminable réflexion, Marc se sentit soudainement aussi combattif qu'il avait été éploré : il se leva d'un bond et nettoya rageusement les assiettes, puis il jeta la bouteille de champagne dans la poubelle qu'il allait bientôt descendre.

Où que soit Georges, il avait encore fait des miracles : de ce long dialogue sans paroles, Marc avait tiré une force et une énergie qui dépassaient ce qu'il avait connu jusqu'à présent.

Ainsi remis sur pieds, il se concentra sur les urgences du moment : prendre une douche rapide – ainsi les dernières traces de Rome, et d'Agathe, allaient disparaître dans les égouts parisiens –, se changer et se rendre chez son opérateur de téléphonie pour y déclarer la perte de son portable et en acquérir un autre, avant que la boutique ne ferme ses portes.

Mais la « souris papivore » n'avait jamais pu supporter les contraintes administratives. Un jeune homme en costume mal coupé et au crâne rasé – sans doute devenait-il chauve prématurément, et tentait-il le dissimuler –, lui expliqua qu'il lui fallait porter plainte et revenir avec un récépissé dûment tamponné. Marc abandonna donc cette requête, et s'en tint à demander combien lui coûterait un nouveau téléphone…

Peu de temps plus tard, il reprit le chemin de son appartement muni d'un portable neuf, l'une de ces merveilles tactiles frappées d'une pomme qu'il avait, jusqu'à présent, considérées comme des objets de luxe, attributs des bobos et des jeunes « branchés » dont il avait toujours, à la Sorbonne, fui la compagnie. Mais, dans la préciosité de cet appareil, il y avait un peu d'Agathe – du moins, de ce qu'il avait cru en connaître. Et puis l'heure n'était plus aux économies. Il avait tant dépensé ces derniers temps, avait connu tant de cadres dispendieux, que l'achat d'un nouveau téléphone n'allait pas changer grand-chose au solde de son compte bancaire – d'autant que, désormais, ce sujet lui était devenu indifférent.

Ainsi, malgré lui, il se réjouissait de découvrir cette machine, et de s'absorber dans son mode d'emploi pour oublier ses ennuis…

Mais, en pénétrant à nouveau dans son appartement, il eut la surprise de découvrir qu'une enveloppe en papier kraft, anépigraphe, avait été glissée sous sa porte en son absence.

Cela, évidemment, lui rappela sa récente expérience new-yorkaise.

55

Marc porta l'enveloppe jusqu'à son petit bureau, alluma une lampe, et ouvrit le pli d'un coup d'Opinel. Il contenait plusieurs documents.

Le premier était un feuillet imprimé portant le texte suivant :

Bonjour Marc Neuville,

Vous savez sans doute que j'ai tenté de vous joindre à Genève, peu après la mort de notre ami Georges. J'ai des informations importantes à vous communiquer, et je souhaiterais vous parler sans tarder. Si vous acceptez de me rencontrer, veuillez suivre les instructions ci-jointes.

Bien à vous,

Constantin Skalidakis

Les pages jointes à ce message lui parurent d'abord assez énigmatiques : on y trouvait en premier lieu un plan du métro parisien, sur lequel une mention au stylo-bille avait été portée d'une main fébrile : « *ce soir à 21 h 30*. » Une croix indiquait manifestement l'emplacement auquel Marc était censé se rendre… Et qui était passablement inattendu : au lieu d'une station, Constantin avait choisi de fixer son rendez-vous au beau milieu d'un tunnel de métro ! Le point était situé dans le VIIe arrondissement, sur la ligne 8, à mi-chemin entre les stations

La-Motte-Picquet-Grenelle et École-Militaire.

Marc se remémora avec anxiété quelques scènes de films d'action dans lesquelles les protagonistes, plaqués contre une paroi, évitent de peu la rame d'un métro passant en trombe. Sans être particulièrement claustrophobe, il y avait de quoi se sentir un peu inquiet, d'autant qu'il ne devait pas être aisé de pénétrer discrètement, à pied, dans les boyaux obscurs qui reliaient les stations les unes aux autres. De plus, quelle confiance pouvait-il accorder à cet inconnu ? En suivant ses instructions, n'allait-il pas se précipiter bille en tête dans un nouveau traquenard ?

Mais, dans cette enveloppe, il y avait plus inquiétant : ce Constantin avait inclus un exemplaire du jour du quotidien italien *Corriere della Sera*. Et, en première page du périodique, figurait un fait divers qui le glaça : un policier nommé Luigi Cavaradossi avait été assassiné, quelques heures plus tôt, selon une méthode trop bien connue en Italie : appelée « *incaprettamento* », cette torture constituait apparemment la spécialité de la mafia. Les pieds de la victime étaient liés derrière lui, la corde passant autour de son cou ; la position étant impossible à tenir, le malheureux s'étranglait lui-même par ses contorsions… Le corps de l'officier, âgé de quarante-cinq ans, avait été découvert dans la nuit, sous un pont enjambant le Tibre.

Il n'eut aucun doute : bien qu'il ait ignoré le nom de famille du Luigi qu'il avait rencontré, il était clair qu'il s'agissait de l'homme aux belles chaussures. De celui qui lui avait remis le fameux dossier. Et que l'on avait ensuite exécuté en suivant les « traditions » locales – n'avait-il pas raconté qu'une voiture avait tenté de l'écraser, quelque temps plus tôt ? Cela rappelait évidemment le sort qu'avait connu la pauvre Mrs. Wilson : elle aussi avait disparu d'une manière tragique, selon la méthode que l'on avait réservée à Thorwald en 1944. S'agissant de Georges, on avait procédé différemment, en tirant parti de la topographie des lieux : qu'y avait-il de plus simple, en effet, que de jeter son

corps dans ce lac glacé, après l'avoir étranglé ?

Tous ceux qui avaient approché ce foutu dossier, conclut-il, avaient été assassinés. Qui serait le suivant ? Lui-même ou… Agathe ?

À cet instant, il ne parvenait pas à concevoir qu'elle l'avait ainsi dépouillé pour son propre compte. Certes, les derniers événements lui avaient montré à quel point il ignorait presque tout d'elle, mais il ne démordait pas de la conviction qu'elle n'avait agi ainsi qu'en suivant les instructions d'un commanditaire. Et celui-ci, selon toute probabilité, ne pouvait être que ce tordu de Kowalczyk… Il s'interrogeait cependant sur la nature de la motivation d'Agathe : avait-elle été rémunérée par le chef d'orchestre pour ce qu'elle avait fait, ou ce salaud la tenait-elle par un autre moyen ? La faisait-il chanter ? La menaçait-il, elle ou un membre de sa famille ?

Mais le chef n'avait-il pas dit que… Marc fit un effort de mémoire. Oui, c'étaient exactement les mots que le maestro avait prononcés, à New York : « En général, lorsque je m'intéresse à quelque chose, d'autres s'y intéressent aussi. »

Alors, Agathe travaillait-elle pour l'un de ses concurrents ? Cela aurait considérablement compliqué la situation : car, si ce n'était pas pour le compte de Kowalczyk qu'elle avait agi, Marc devait désormais retrouver la jeune femme, et lui reprendre ce dossier pour sauver leurs têtes. En outre, s'il n'y parvenait pas, Marc serait sans doute assassiné, lorsque le délai accordé par le chef serait écoulé ; et il doutait de pouvoir faire comprendre aux tueurs, qu'il ne ferait probablement qu'entrevoir, qu'il n'était pour rien dans cette affaire…

Malgré les conseils qu'il avait cru recevoir de Georges quelque temps plus tôt, le souvenir d'Agathe revenait le hanter par bouffées. Bien que la femme soit « une plume au vent », apprendre qu'elle était morte quelque part l'aurait annihilé. La femme, certes… mais pas celle-ci.

Au fond, il lui aurait tout pardonné… Il aurait voulu que ses sentiments aient disparu aussi facilement que la bouteille de champagne vide qu'il avait jetée en allant s'acheter un nouveau téléphone.

Il tergiversa encore, faisant les cent pas dans son petit salon ; ce faisant, il évitait soigneusement de poser le regard sur cette précieuse édition d'Apollinaire, qu'il avait mise en valeur avant l'arrivée d'Agathe, qui logeait alors chez une amie italienne habitant du côté du jardin du Luxembourg… Qu'y avait-il de vrai dans cela ? Lucia avait-elle seulement existé ? Agathe elle-même n'était-elle pas qu'un mirage, à l'identité forgée de toutes pièces, formatée depuis le début pour le séduire et obtenir de lui ce mystérieux dossier, qui venait de laisser trois nouvelles victimes, au moins, dans son trouble sillage ?

Enfin, il en vint à considérer qu'il n'avait, à ce stade, plus rien à perdre. Le dossier s'étant évaporé, et Agathe ayant disparu avec ces feuillets, sa conviction s'affermit : il était hors de question de manquer le rendez-vous fixé par ce Constantin ; cela, évidemment, lui réserverait d'autres surprises – et sans doute pas des meilleures. Mais Marc se sentait assez profondément blessé pour ne pas tenter ce baroud d'honneur.

Sa décision prise, et en attendant l'heure convenue, il s'efforça de reconstituer un peu du carnet d'adresses disparu avec son précédent portable. Il se plongea donc dans ses messages électroniques pour en extraire les numéros mentionnés dans les signatures des expéditeurs. Hélas, Agathe ne lui avait jamais envoyé d'e-mail et son nom, introduit dans *Google*, n'appela aucun résultat. Quant à Katherine, elle protégeait sa vie privée en n'indiquant pas son numéro de téléphone au bas de ses messages… Il ne restait donc à Marc que l'espoir qu'elle l'appelle. Et vite ; car il avait besoin de l'avis d'une amie. D'une amie sincère…

Tout en relevant ses e-mails, il commença l'examen et la suppression de la longue liste de publicités qui l'attendait. Mais un message, noyé dans la masse des courriers électroniques, lui sauta aux yeux :

De : Anna Papadopoulos <a_papa_99@yahoo.gr>

À : Marc Neuville <marc.neuville@gmail.com>

Sujet : ?

Alors, ce dossier ?

Anna

Il était difficile de faire plus concis. Sans doute Anna s'était-elle étonnée de ne plus recevoir de nouvelles de Marc depuis qu'il lui avait envoyé un SMS sur le chemin de ronde où il avait rencontré Luigi. Elle avait peut-être tenté de le joindre sur son portable… qu'Agathe lui avait dérobé. Aussi, en désespoir de cause, s'était-elle probablement résolue à envoyer ces quelques mots par e-mail.

Comment Marc devait-il interpréter cette coïncidence ? Au moment même où il avait cessé d'émettre des messages renseignant Anna sur la progression de l'enquête, Constantin était sorti de l'ombre. Voilà qui pouvait indiquer qu'Anna et Constantin étaient demeurés en contact ; cela pouvait aussi consolider l'hideuse théorie du complot contre Georges, ourdi par deux amants sans scrupules…

Et comment expliquer que cet individu se manifeste précisément quelques

heures après que Marc ait laissé échapper ce dossier ? Savait-il qu'il ne l'avait plus, ou croyait-il que, comme Marc l'avait imprudemment écrit à Anna avant de quitter le château Saint-Ange, il le détenait encore ?

56

Le *Dies Irae* de Lully répandait une douleur déchirante dans le grand appartement tout illuminé. Les yeux rougis, Katherine se tenait assise, très droite, sur son large canapé. Son regard fixait un point imaginaire, loin devant elle. Posé près de sa main gauche, son portable n'allait plus lui servir : après avoir tant essayé de joindre Marc, elle avait éteint l'appareil.

Hiératique sur le fond grave de la musique, Katherine ne bougeait pas un cil. Elle avait l'expression dure et figée de quelqu'un qui s'apprête à prendre une décision irréversible. Juju était assis à côté d'elle. Lui aussi avait l'air perdu. Péniblement, Katherine avait envisagé un instant de rallumer son téléphone, pour tenter de rappeler Marc ; mais elle y avait renoncé. Aucun réconfort ne pouvait plus la ramener du tréfonds de son chagrin, que le *Dies Irae* continuait à faire résonner de toute part. Si le sort voulait que la seule personne à qui elle avait besoin de parler soit absente, il allait lui falloir renoncer à se battre contre elle-même, et abandonner sa lutte contre les pulsions qui l'entraînaient vers les ténèbres. De toute manière, elle n'avait plus ni force, ni espoir. Et, surtout, sa lassitude extrême se muait rapidement en un désintérêt général pour toutes les choses de cette terre – Juju excepté. Même le souvenir de ceux qui l'avaient aimée, ou qu'elle avait aimés, n'était plus assez puissant pour la retenir.

Elle finit cependant par étreindre Juju. Elle songea à son enfance, que le petit éléphant était seul à connaître ; à son adolescence aussi, ponctuée de crises erratiques, dont chacune aurait pu lui coûter la vie ; et au début de son âge adulte, qui n'avait pas valu mieux. À mesure que s'égrenaient les notes graves du *Dies Irae*, elle commençait à oublier sa peur, et son esprit ravagé par le désespoir perdait ses derniers repères. Tout en serrant Juju contre elle, Katherine pensait à Georges, à ce qu'ils avaient partagé. Jamais, dans sa vie d'adulte, elle ne s'était sentie aussi épanouie. Jamais elle n'avait entrepris de choses plus

inoubliables qu'avec lui.

Un vers d'Aragon, popularisé par la chanson de Ferrat, lui revint en tête :

Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes…

Le bonheur, elle l'avait connu mais, comme la plupart, n'avait pas su le distinguer, l'attraper, l'enfermer dans sa boîte à secrets.

En respirant l'odeur de Juju, celle de son enfance, et celle du reste de sa vie, ses pensées divaguaient d'une chose à une autre, pour revenir immanquablement à Georges. Ni Marc, ni aucun autre être humain, n'avait tout su. Et ne saurait tout.

Elle ajoutait de l'eau dans son whisky. Le premier verre, qu'elle avait tenté de boire pur, avait failli la faire vomir, ce qui n'était pas le but recherché. Il fallait que l'alcool s'insinue dans chaque vaisseau, chaque cellule, et qu'il y reste… La dilution lui avait donc paru la solution la plus efficace. Mais, plus le temps passait, moins elle ajoutait d'eau.

L'étrange relation qu'elle avait entretenue avec Georges datait de la Sorbonne : une soirée un peu trop arrosée, et puis une nuit improvisée à deux, alors qu'il l'avait galamment raccompagnée, un soir d'hiver. Elle ne se souvenait plus vraiment si, à l'époque, elle était déjà mariée… Mais ces détails n'avaient jamais compté pour eux. Elle le savait volage, et lui avait compris dès le commencement qu'il ne constituerait jamais pour elle un parti intéressant. Aussi passait-il parfois, à l'improviste : si elle avait de la visite ou se trouvait en compagnie de son mari, il se contentait d'un apéritif, avant de reprendre le chemin de sa garçonnière – ou, plus souvent, celui du logement de l'une de ses

conquêtes ; mais, s'ils étaient seuls, c'était évidemment tout autre chose. Pour autant, Katherine n'avait jamais pensé tromper qui que ce soit en conservant avec le beau Grec des habitudes qui ne les menaient jamais plus loin qu'à un instant d'extase ; même lorsqu'il se rendait au musée en coup de vent, la salle des archives leur avait toujours permis de se retrouver en toute discrétion.

Toutefois, l'arrivée impromptue de cette Anna dans la vie de Georges avait modifié leur relation au point qu'elle ne le voyait guère plus d'une fois par mois – voire moins. Cela, naturellement, ne regardait personne ; et, même si elle avait récemment failli flancher, elle n'aurait pas voulu l'avouer à Marc.

Mais ce qu'elle ne parvenait pas à se pardonner concernait les confidences de Georges à son dernier retour de Crète. Il n'avait rien dit d'alarmant, en vérité… Simplement qu'il avait mis la main sur quelque chose qui allait bientôt lui rapporter gros. Espérait-il alors la tenter, était-ce un appel du pied ? Elle l'avait sincèrement espéré. C'était au début de septembre. Le Crétois lui avait aussi avoué que l'affaire dans laquelle il trempait alors comportait des risques. Elle avait pris cela à la légère. Ils avaient fait l'amour. Puis il était reparti, comme à son habitude, au milieu de la nuit. Et elle ne l'avait plus revu.

Le *Dies Irae* passait toujours à plein volume dans le salon tout éclairé. Devant elle, Katherine distinguait un verre au contenu indéfini : le whisky étant terminé, elle avait vacillé jusqu'au petit meuble dans lequel elle conservait les alcools forts et en avait rapporté le contenu, tant bien que mal, sur la table basse. Elle avait versé un peu de tout dans son grand verre, et y avait ajouté un peu d'eau pour adoucir l'immonde mixture. Puis elle s'était attelée à boire méthodiquement ce concentré de mort.

Si elle avait prévenu Marc, ou la police, ou qui que ce soit d'autre, personne n'aurait peut-être été en mesure de protéger Georges jusqu'au bout ; il avait paru déterminé, mais elle n'en savait pas davantage. Et le beau Grec n'avait jamais

été facile à joindre : c'était lui qui venait, lui qui repartait. Et rien de ce qu'il avait dit, ce soir-là, n'avait paru vraiment inquiétant… La conservatrice aurait pourtant dû le sentir ; s'en enquérir ; mais elle ne l'avait pas fait.

Désormais couchée sur son canapé, Katherine perdait conscience peu à peu. Les médicaments qu'elle avait avalés sans distinction avec son dernier verre devaient commencer à agir. Ou c'était l'alcool. Ou les deux. Elle n'entendait plus vraiment la musique qui continuait à emplir les lieux. Par-dessus le latin de Lully, c'était le français des vers de Jacques Brel qui lui revenait confusément en tête :

Puis je regarderai

Le haut de ma colline

Qui danse qui se devine

Qui finit par sombrer

Et dans l'odeur des fleurs

Qui bientôt s'éteindra

Je sais que j'aurai peur

Une dernière fois…

Elle croyait avoir réussi à la dompter, cette peur, elle qui avait toujours été une petite fille courageuse. Et dans son esprit, le temps avait perdu toute substance.

Elle se souvenait combien elle était belle, lorsqu'elle était enfant. Les petites fleurs sur sa robe de communion étaient magnifiques… Et que sa grand-mère

avait été fière d'elle, ce jour-là ! Son papa lui manquait. Elle allait bientôt le retrouver, et elle l'appelait de toute son âme. Enfin, elle allait redevenir une petite fille, pour toujours, et son papa la tiendrait par la main. Qu'elle allait être heureuse dans ses bras, parmi les fleurs, sous le ciel radieux ! Elle arrivait…

Sous la lumière vive de son lustre de cristal, elle était étendue sur le dos, sagement, les mains jointes sur la poitrine, Juju couché en travers sur son cou. Depuis longtemps déjà, elle n'entendait plus la musique qui l'avait accompagnée jusque-là, et qui berçait encore ses derniers souffles, de plus en plus imperceptibles, de moins en moins réguliers.

57

Marc prit le chemin de la station Cardinal-Lemoine, d'où il emprunta la ligne 10 en direction de Boulogne – Pont de Saint-Cloud. Il descendit de la rame à La-Motte-Picquet-Grenelle.

À 21 h 20, il était à pied d'œuvre. Selon le plan de Constantin, la station École-Militaire se trouvait à 800 mètres environ de là ; le point de rendez-vous étant situé à mi-chemin, il allait lui falloir parcourir quelque 400 mètres pour atteindre l'endroit convenu.

Une attente de quelques minutes sur le quai de la ligne 8 lui permit de préparer un plan d'action. La rame qui venait de passer avait embarqué les derniers passagers, et le quai était désert. Collé contre le mur, à côté de l'ouverture béante dans laquelle les wagons venaient de s'engouffrer, il espérait avoir repéré l'ensemble des caméras de surveillance. Et, si ses observations étaient exactes, il se trouvait à présent dans un angle mort : il ne lui restait donc plus qu'à se hâter de disparaître dans l'obscurité, avant qu'on ne le surprenne.

En un clin d'œil, il sauta et se précipita dans le couloir.

De loin en loin, quelques lumignons troubles, accrochés au-dessus de câbles et de tuyaux noircis, éclairaient faiblement la galerie. L'odeur âcre de la suie qui recouvrait les murs le surprit après quelques mètres. À partir de cette distance, les mégots et les détritus se faisaient plus rares ; peu après, ils disparaissaient presque complètement : il ne demeurait plus qu'une crasse sans âge, qui s'était déposée partout, du sol au plafond.

Marc progressait prudemment, craignant à chaque pas de rencontrer quelque obstacle dissimulé dans la pénombre. Le tunnel, perpétuellement animé de

secousses et de trépidations, paraissait presque vivant. Dans les entrailles de cette bête au souffle fétide, combien de recoins et de boyaux avaient-ils été oubliés, au fil du temps ? Des ouvertures noires comme l'Enfer, exhalant un air froid et saturé d'humidité, se présentaient ici et là. Marc, apeuré, craignait d'en voir surgir les rats dont il lui semblait parfois entendre les cris stridents. Il pressa le pas. Si une rame venait à passer, il lui faudrait se jeter dans l'inconnu de l'un de ces trous. Et cette pensée lui déplaisait beaucoup.

Quelques minutes d'une marche hésitante lui permirent enfin de distinguer, à une distance qui lui semblait encore considérable, un petit signal lumineux qui vacillait au fond du tunnel. Cette lueur, mouvante et fluctuante, n'émanait assurément pas d'un dispositif électrique, mais vraisemblablement d'une chandelle. Si tel était le cas, cela ne pouvait signifier qu'une chose : Constantin n'était plus très loin…

Mais il était déjà trop tard : une profonde vibration, presque les prémices d'un tremblement de terre, annonçait l'arrivée prochaine d'une rame lancée à pleine vitesse. Le cœur battant, Marc se précipita dans l'un des renfoncements qu'il avait tant redoutés. Les mains plaquées sur les oreilles, les yeux fermés de toutes ses forces, il ne sentit qu'un souffle chaud et puant, brutalement déplacé par les voitures passant à toute allure. Lorsqu'il sortit de sa cachette, ce fut pour apercevoir les lumières rouges du wagon de queue, qui s'éloignaient rapidement, juste après la flamme qui se redressait en crépitant…

Malgré le peu de chemin qu'il venait de parcourir, Marc se sentait aussi crasseux que s'il avait arpenté ces boyaux pendant de longues heures. Il était surtout ébranlé par l'hostilité des lieux, et aspirait à un peu de réconfort. Enfin, la chandelle était presque à portée de sa main… À mesure que ses yeux estimaient les distances et les proportions, il lui paraissait que le souterrain

s’élargissait considérablement, aux alentours de la source lumineuse. Il y avait là une vaste salle obscure, insoupçonnable pour les usagers du métro, qui la dépassaient trop vite pour la remarquer.

Lorsqu’il n’en fut plus qu’à quelques mètres, Marc constata que cette salle était plus grande encore qu’il ne l’avait deviné : c’était une véritable station, dont il distinguait mal les contours à la lueur dansante de la bougie.

Il se hissa sur le quai, laissant une trace claire dans la saleté. Car tout ici était vieux et vétuste, recouvert de suie et d’une poussière grasse qui maculait les carreaux en faïence des parois et du sol. La vague silhouette d’une rangée de bancs en bois accolés au mur du fond témoignait de l’ancienneté de l’aménagement. Comment se faisait-il que Marc, Parisien depuis ses dix-huit ans, ait ignoré l’existence de cette station ? Et, d’ailleurs, comment s’appelait-elle ?

Le jeune homme saisit la chandelle et, en progressant lentement pour éviter que sa flamme ne s’éteigne, fit quelques pas vers la naissance de la voûte, à l’opposé de la voie. Sous la crasse, des plaques émaillées de grande taille étaient toujours en place, et indiquaient « Champ de Mars. » Manifestement, les extensions et réhabilitations successives du réseau souterrain avaient, depuis longtemps, laissé pour compte cette ancienne halte, pourtant idéalement située.

À nouveau, les vibrations du tunnel allèrent croissant, et Marc protégea instinctivement la flamme de sa main. Une nouvelle rame traversa la station en sifflant, pour disparaître aussitôt par l’orifice obscur du bout du quai. Son passage n’avait guère duré plus de deux ou trois secondes, ce qui était insuffisant pour qu’un passager ait repéré la minuscule lumière. La cachette était donc sûre.

À l’évidence, c’était aussi l’opinion de Constantin, qui surgit silencieusement derrière Marc et lui toucha l’épaule.

— Mais vous êtes fou, non ? s'écria Marc en se retournant brusquement. Vous pourriez vous annoncer, au lieu de faire peur aux gens ainsi !

— J'ai aussi peur que vous, si ça peut vous faire passer la pilule. Je suis Constantin Skalidakis.

Le Grec tendit une main moite en direction de Marc, dont le cœur tressautait au rythme saccadé d'un marteau-piqueur.

Lorsqu'enfin il daigna la serrer, il se rapprocha de son interlocuteur et en découvrit les traits : Constantin était aussi laid que Georges avait été beau. Son physique, petit et malingre, était encore gâté par un visage ingrat et un nez aquilin. Sous une épaisse chevelure grasse, sa peau crevassée était luisante de sueur et de fines gouttelettes aigres perlaient çà et là dans sa barbe de trois jours. Il portait un pull-over éculé et un jean dont un clochard n'aurait pas voulu. Comment Anna aurait-elle pu s'amouracher d'un débris pareil ? Cet individu était absolument répugnant. Mais, et il était bien placé pour le savoir, les femmes avaient leurs propres idées sur ce genre de questions – *la donna è mobile*, bien sûr…

Les petits yeux de Constantin, noirs et dépourvus d'expression, ne quittaient pas Marc. Le Grec s'alluma une cigarette en toussant violemment. Puis il se remit enfin à parler, d'une voix altérée :

— Vous vous demandez pourquoi je me cache, dit-il en soufflant sa fumée dans la figure de son interlocuteur. Pourquoi, depuis la fin de l'été dernier, je ne peux plus vivre au grand jour. Et ce que ça a à voir avec la mort de Georges.

— En effet, répondit Marc sur un ton glacial.

— C'est une histoire à la fois longue et simple. Humaine, hélas…

Constantin tourna le dos à Marc un bref instant, le temps pour le Crétois de faire quelques pas dans l'obscurité. Ce faisant, il évoquait un rat regagnant les

égouts. Puis, de son refuge, il se répandit enfin :

— Georges et moi étions des amis d'enfance. Nos parents habitaient à quelques maisons de distance, et nous nous sommes rencontrés avant même de savoir parler ou marcher. À partir de cette époque, nous avons vécu ensemble de longues années : l'école, les loisirs, les vacances.

Marc distinguait l'extrémité incandescente de sa cigarette, alors que Constantin poursuivait son récit :

— Il était comme mon frère.

Le Grec tira longuement sur sa clope, comme pour y puiser un peu d'inspiration. Il attendit, pour reprendre le cours de ses explications, que le fracas d'une nouvelle rame de métro s'éloigne un peu.

— Puis nos études nous ont séparés. Georges est parti à Paris, et moi à Athènes. Ça ne m'a pas empêché d'apprendre le français, comme vous le constatez. J'ai fait deux ans d'école de journalisme, et je me suis fait embaucher par un quotidien à grand tirage. Pendant ce temps, Georges essayait d'obtenir des diplômes censés lui permettre de revenir au pays et d'y travailler honorablement… Mais vous savez tout ça, j'imagine.

Marc opina du chef, tandis qu'une nouvelle attaque de toux surprenait Constantin. Puis le Grec continua :

— Nos études nous ont séparés, disais-je. Mais il nous restait une partie de nos vacances. Nous la passions dans notre village, chaque été. La pêche, les randonnées, la baignade et les discothèques nous réunissaient quelques semaines par an. Ce fut le cas l'été dernier. Georges était venu pour quinze jours, au début du mois d'août, et il est finalement resté trois semaines. Car il s'était produit quelque chose d'important. De très important.

58

— Constantin jeta son mégot aussi loin qu'il le put, et ralluma aussitôt une autre cigarette, dont la première bouffée le fit encore tousser. Il s'essuya les lèvres du revers de la main, et reprit son récit :

— Nous aimions notre pays, son histoire et ses paysages. Nous faisions donc de grandes randonnées. Un sac chacun, de quoi pique-niquer, et nous passions souvent la journée entière à suivre des chemins au hasard. Mais, ce jour-là, nous avions un but précis : une petite grotte. Juste après la guerre, quelques familles de notre village avaient récupéré toutes les armes que les Allemands avaient laissées dans la région en battant en retraite.

— Marc se souvint aussitôt des propos d'Anna, alors qu'ils sirotaient du raki à La Canée : selon elle, la Crète était une « île sans loi », où chacun possédait des armes – et où l'on n'hésitait pas à en faire usage.

— Dans le coin, tout le monde connaissait l'existence de cette cachette, mais Georges et moi ne l'avions jamais visitée. Nous avions donc décidé d'aller en inspecter le contenu, et de casser la croûte sur place.

— Marc, attendant la suite, n'ajouta rien. Après une violente quinte de toux, Constantin continua :

— La grotte n'est pas très grande, et invisible pour quiconque n'en connaît pas l'existence. Et cela vaut mieux, car elle est bien remplie, vous pouvez me croire !

Un autre métro passa bruyamment, laissant à Constantin le temps de reprendre son souffle entre deux paroles et deux bouffées de cigarette. Marc, impassible, attendait qu'il en vienne au fait. Le Grec finit par préciser :

— Nous avons donc pique-niqué entre les caisses de munitions, les fusils, les mortiers… Un sacré arsenal.

— Constantin fit à nouveau une courte pause. Peut-être cherchait-il ses mots. Peut-être aussi se demandait-il, une dernière fois, si Marc était digne de confiance. Soufflant un épais nuage de fumée bleutée, il parut enfin se résigner :

— Après le déjeuner, nous avons commencé à fureter parmi les armes, à ouvrir quelques coffres remplis de pistolets, de mitraillettes et de grenades… Mais l'une de ces boîtes, en métal, a fini par attirer notre attention : elle était plus petite que les autres – du format d'un attaché-case, je dirais ; mais, surtout, elle était la seule que l'on avait fermée avec un cadenas.

— L'histoire semblait loin d'être terminée, et Marc s'assit dans la poussière, sur l'extrémité de l'un des bancs de l'ancienne station. Il faisait face à Constantin, dont il n'entrevoyait plus que les pieds – contrairement à Luigi, le Grec était chaussé de pompes tout droit sorties d'un supermarché de base.

— En faisant levier avec le canon d'un Mauser, nous avons réussi à faire sauter ce cadenas…

Constantin laissa passer une minute ou deux, sans mot dire. Et Marc, tapotant sa cuisse, attendit en silence qu'il reprenne le fil de son explication.

Le passage tonitruant d'une nouvelle rame de métro vint ajouter un peu de suspense au curieux exposé du Crétois. Lorsque le serpent lumineux eut disparu, Marc ne distinguait plus les chaussures de son interlocuteur, qui avait reculé dans l'ombre. Ou peut-être était-ce la bougie qui s'épuisait ? Seules les volutes de sa fumée signalaient encore la présence de l'ami d'enfance de Georges. Étouffant une nouvelle quinte de sa toux caverneuse, Constantin inspira péniblement avant de reprendre le cours de son récit :

— Dans cette mallette, nous avons découvert plusieurs documents en allemand.

— Et ?

— Il m'a semblé que Georges savait ce qu'il cherchait… Et que nous n'étions pas venus dans cette grotte par hasard.

— Que voulez-vous dire ?

— Que la famille de Georges savait des choses.

— Quel genre de choses ? s'enquit Marc, dans l'espoir d'en venir enfin au fait.

Avec le mégot toujours incandescent de la précédente, le Grec s'alluma une autre cigarette. L'opération éclaira un bref instant son visage luisant de sueur et de crasse, puis le petit cercle orangé qui grésillait redevint le seul repère indiquant sa position, dans l'obscurité totale où il se tenait. Enfin, il ajouta :

— Pendant la guerre, la famille de Georges avait participé à l'enlèvement d'un général allemand.

— Kreipe, je sais, rétorqua Marc, agacé par la lenteur avec laquelle le Crétois racontait son histoire.

— Pour un journaliste de profession, il semblait manquer singulièrement de concision… À moins que, depuis le début de son récit distillé au compte-gouttes, il ait voulu étudier les réactions de Marc, et ainsi déterminer ce qu'il avait appris de Georges ? Cette dernière hypothèse ne tarda guère à se confirmer :

— Dans cette mallette, il y avait un dossier…

— Marc garda le silence.

— Vous l’avez vu ? interrogea Constantin, dont les intentions commençaient enfin à se préciser.

— Entrevu, plutôt, répondit Marc prudemment.

— Vous ne l’avez donc pas lu ?

— Je ne parle pas l’allemand…

— Vous en avez fait une copie ?

— Non.

— Vous ne l’avez donc pas lu… Ni copié ?

— Excédé, Marc précisa, à contrecœur :

— De toute manière, on me l’a volé avant que je puisse le consulter – ou en faire une copie, puisque cela semble tant vous préoccuper.

Tandis que le fracas assourdissant d’une autre rame de métro emplissait à nouveau la vieille station oubliée, Marc crut entendre un ricanement. Un rire à la fois sarcastique et rauque, qui confirmait que la fumée du tabac et l’atmosphère confinée de ces boyaux obscurs ne faisaient pas bon ménage. Mais Constantin semblait s’amuser de la situation : à l’évidence, il n’ignorait rien des dernières mésaventures de Marc. Puis, d’une voix altérée, il ajouta soudain :

— J’ai voulu examiner ces pages, moi aussi. Je n’y ai rien compris. Mais j’ai subodoré leur valeur. Comme vous, j’imagine ?

— Marc baissa la tête et cligna des yeux.

— Alors, vous savez de quoi il s’agit ? insista le Grec.

— Pas du tout, rétorqua Marc, en cherchant vainement, dans l’obscurité, le regard de son interlocuteur.

— Il ne réussissait pas à se départir d'un profond dégoût pour cet individu. Les circonstances récentes l'avaient rendu amer et agressif, et il ne parvenait pas à se raisonner.

— Georges a conservé ce dossier chez lui, précisa Constantin… Et nous nous sommes mis à la recherche d'un acheteur potentiel.

— Vous avez passé des petites annonces ? railla Marc.

— Si c'est pour raconter des conneries, je ne vois pas la nécessité de m'interrompre…

Le Crétois tira longuement sur sa cigarette, et reprit, d'une voix plus sèche, plus incisive :

— Évidemment, nous avons recherché, chacun de notre côté, des clients susceptibles d'être intéressés par ce dossier. Naturellement, nous sommes partis du même point : le *Metropolitan Museum* de New York, mentionné dans une lettre. Et nous avons tous deux reçu la même réponse. Un nommé Stavros Kowalczyk, un chef d'orchestre, paraissait prêt à nous acheter ces documents. Vous voyez de qui je parle, il me semble.

Marc ne répondit pas.

— Je l'ai contacté, poursuivit le Grec. Mais, lorsque j'ai rappelé Georges pour lui annoncer la nouvelle, il m'a répondu qu'il avait changé d'avis et ne voulait plus rien vendre… Ça m'a mis dans une situation très inconfortable, conclut Constantin. Kowalczyk est venu me rencontrer à Athènes. Pendant notre entrevue, j'ai été contraint de lui avouer que je ne disposais plus de ces documents… Et il m'a menacé de mort. J'ai d'abord considéré ça comme du bluff.

Un pesant silence s'installa. Puis le journaliste poursuivit, de sa voix éraillée :

— En quoi je me trompais lourdement. Car Georges, lui, avait le dossier complet, et il avait décidé de le vendre à ce salopard sans m'en informer…

La respiration de Constantin se fit soudain plus difficile. Il continua, d'une voix affaiblie :

— La semaine suivante, j'ai failli être renversé par une voiture en sortant du journal. Deux types en sont sortis, m'ont roué de coups et sont repartis aussitôt. Puis, en rentrant chez moi, j'ai trouvé ma porte entrouverte. Rien n'avait été volé ni déplacé. Il n'y avait que le couteau de cuisine, que j'ai retrouvé planté dans mon oreiller…

— Avez-vous raconté cela à Georges ?

— J'ai tenté de le prévenir qu'il était sans doute en danger, lui aussi. Mais, à ses réponses évasives, j'ai vite compris qu'il avait décidé de faire cavalier seul. J'ai donc préféré disparaître quelque temps, pour demeurer en vie… Et je n'ai pas eu tort. Vous avez vu, je pense, ce qui vient d'arriver à ce malheureux Cavaradossi, que vous avez rencontré à Rome.

Marc était stupéfait de la précision des renseignements que Constantin, tout en demeurant dans l'ombre, avait réussi à glaner ; cependant, il s'efforça de masquer son trouble, et répondit, d'une voix aussi assurée que possible :

— Je vois. Mais, puisque vous n'avez pas conservé ces documents, pourquoi ces gens vous en veulent-ils encore ?

— Parce que je sais ce que je viens de vous dire. Et je vous signale que, désormais, vous le savez aussi…

Marc déglutit, et fit de son mieux pour se contenir. Naturellement, il pensait à Agathe ; et au fait qu'elle avait sans doute agi pour le compte d'un commanditaire… Qui, selon toute vraisemblance, était Kowalczyk.

— De mes cachettes, j’ai vu bien des choses, reprit Constantin.

— Et, de vos cachettes, vous n’avez pas tenté de me prévenir ?

— Si. À Genève, souvenez-vous. J’ai essayé de vous joindre par téléphone, un soir. J’avais reconnu la fille, que j’avais déjà rencontrée.

— Où cela ? demanda Marc, interloqué.

— Dans un café, à Athènes. Elle était avec Kowalczyk lorsqu’il m’a menacé… Et il semble qu’il l’ait plus tard choisie pour vous surveiller de près. Un agent irrésistible, à ce qu’il paraît ! J’espère qu’elle est aussi dégourdie au lit que pour voler les dossiers des autres. Ça vous ferait au moins une compensation… Et, en considération du salaire qu’elle a dû percevoir pour vous couillonner, ç’eût été la moindre des choses que de vous envoyer au septième ciel !

Marc bondit sur ses pieds, saisi d’une soudaine envie de tordre le cou de son interlocuteur.

— Si j’étais à votre place, je ne ferais pas ça, dit calmement Constantin. C’est à vous de voir. Je l’ai vue pénétrer dans votre chambre des Bergues grâce à une carte prêtée par un employé, et j’ai tenté de vous le faire savoir… Mais elle avait eu la brillante idée de vous inviter dans un restaurant plus d’une demi-heure avant cela, n’est-ce pas ? Pendant que vous l’attendiez, elle visitait votre suite, qu’elle savait inoccupée…

Marc, estomaqué, ne répondit rien ; il se rappelait avec aigreur la mine surprise d’Agathe, lorsqu’il lui avait raconté que la chambre qu’il occupait aux Bergues avait été fouillée.

— Mais je me suis ravisé. Puis, à Rome, elle s’est tirée avec ce dossier… Dites-moi si je me trompe, ajouta Constantin, avec l’apparente satisfaction d’avoir planté un nouveau poignard dans le cœur de Marc.

59

Choqué par ces révélations, Marc demeura silencieux quelques instants. Il cherchait à assembler mentalement les éléments qu'il venait d'apprendre avec ceux dont il disposait déjà. Mais Constantin ne lui en laissa pas le temps :

— Tout ça me fait dire que nous en savons trop ou pas assez.

— Et si vous précisiez un peu votre pensée ?

— Nous en savons trop, car nous savons ce qu'il faut chercher, et chez qui.

— Ce maudit dossier ? Chez Kowalczyk ?

Il se garda de mentionner Agathe.

— Précisément. Mais nous en savons trop peu, car nous ne savons pas ce que contiennent ces pages, ni à quelle fortune elles peuvent conduire celui qui les détient.

— Quelle… fortune ?

— Évidemment. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi ce foutu chef d'orchestre était prêt à payer si cher pour mettre la main sur ces documents ? Ni pourquoi il avait laissé autant de cadavres dans son sillage ?

La rame qui traversa bruyamment la station obscure résonna comme un roulement de tambour sur les carreaux de faïence maculés de crasse. Pendant ces quelques secondes, Marc songea encore à Luigi, à Mrs. Wilson… et surtout à Georges. Lorsque le tumulte du métro s'atténua, il lança, d'une voix assurée :

— Votre raisonnement ne tient pas. Kowalczyk allait acheter ce dossier à Georges… Pourquoi donc l'aurait-il fait assassiner avant d'avoir récupéré ce

qu’il convoitait – d’autant qu’il lui avait déjà versé un acompte ?

Constantin soupira lourdement, et, d’un ton excédé, rétorqua :

— Je m’étonne que vous ne l’ayez pas encore compris !

Marc, les poings serrés sur ses genoux, attendait la suite.

— Pourquoi croyez-vous que Georges et l’agent de ce putain de chef d’orchestre ont passé plusieurs jours ensemble à Genève ? Parce que la négociation s’était envenimée, tout simplement !

— C’est-à-dire ?

— Que Georges était censé apporter le dossier à ce porte-flingue… Mais qu’il avait finalement décidé de le conserver pour lui – sans rembourser les 250 000 euros qu’il avait déjà reçus, évidemment. Bref, il a voulu arnaquer Kowalczyk, comme il l’avait fait avec moi.

Le Crétois s’alluma une autre cigarette, toussa à s’en déchirer les poumons. Puis il conclut froidement :

— Dans la nuit de vendredi à samedi, je l’ai suivi jusqu’à l’île Rousseau, et je me suis caché dans l’ombre. L’autre type lui a demandé, une dernière fois, de livrer ces documents à New York au plus vite… Georges a ignoré ses menaces. Et il a commis une erreur fatale : il a précisé que le dossier se trouvait chez un ami de confiance. Vous connaissez la suite…

Marc, atterré, baissa les yeux. Il commençait enfin à comprendre que tout, aux yeux de Kowalczyk, l’avait désigné comme ce mystérieux « ami de confiance ». Dès qu’Anna lui avait appris la mort de Georges, il était venu la retrouver aux Bergues… où le chef d’orchestre avait envoyé Agathe pour le surveiller et le piéger. Puis, pour examiner les archives de Thorwald, il s’était rendu à New York : Kowalczyk, alors, n’avait pas douté qu’il ait fait ce voyage pour conclure le marché passé avec Georges…

Constantin attendit quelques minutes, laissant à son interlocuteur le temps d'assembler mentalement les pièces du puzzle qu'il venait de lui donner. Marc le devinait satisfait du nouveau coup qu'il venait de lui porter.

— Bref, ajouta-t-il enfin, vous voyez que Georges est le seul responsable de ce qui nous arrive.

— Il en a payé le prix, il me semble, rétorqua Marc d'un ton glacial.

— Je ne vois pas les choses de cette manière : je me suis caché si longtemps que j'ai perdu mes amis, ma famille, ma vie professionnelle. Je n'en peux plus. Désormais, je veux récolter les fruits de ma souffrance. Ça ne vous paraît pas légitime, peut-être ?

Marc lui jeta un regard haineux.

Le Crétois inspira alors une ample bouffée de fumée, et expira un nuage plus dense que les précédents. Il paraissait choisir ses mots.

— Georges a été mon ami, mon frère. Mais il m'a arnaqué, m'a mis en danger, m'a privé de ma liberté. Il n'avait pas le droit de disposer ainsi de moi. Si ces gens ne l'avaient pas supprimé, je crois que je l'aurais peut-être fait moi-même… Je vous choque, sans doute ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Eh bien tant pis. C'est la vérité : Georges s'est comporté comme le dernier des salauds, et je ne vais pas pleurer la mort d'un type qui m'a réservé ce sort. Faites-en ce que vous voudrez !

— Vous êtes immonde !

Le Crétois émit un souffle puissant, et s'alluma une autre cigarette. À la manière dont il tira sa première bouffée, il semblait qu'il avait changé d'humeur.

— Et vous, Marc, si vous permettez que je vous appelle ainsi, Marc, vous êtes un petit idéaliste minable. Qui êtes-vous, pour me donner des leçons ? Ça fait quelques semaines que vous commencez à comprendre qu'il existe une vie au-delà de vos bouquins, et qu'elle n'est pas aussi manichéenne que vos parents vous l'ont laissé entendre. Pauvre petit, que savez-vous ? J'ai été reporter de guerre, moi. J'ai vu la mort en face, et plus d'une fois. Et je la repère, quand elle s'approche de moi ! Moi, je choisis de vivre, et de bien vivre, un choix que ce con de Georges aurait dû faire, lui aussi !

Constantin tremblait de rage, et Marc qui, effectivement, n'avait rien vécu de tout cela, se sentait humilié… Car le Grec n'avait évidemment pas complètement tort, en ce qui le concernait.

Exhalant de nouvelles volutes, Constantin reprit, sur un ton plus calme :

— À présent, j'ai besoin de votre aide pour récupérer ce dossier. Je sais où il se trouve. À nous deux, nous allons le reprendre.

— À quoi cela servirait-il ? Vous tenez donc vraiment à ce que Kowalczyk nous fasse éliminer ?

Le Crétois afficha un sourire mauvais :

— Si nous tirons parti de ces documents avant lui, nous aurons de quoi marchander. De quoi sauver nos vies, et retrouver une existence normale… C'est le seul moyen d'y parvenir, croyez-moi.

— Qu'est-ce qui vous laisse imaginer que je vais accepter de vous aider ?

En répondant avec impertinence, Marc était conscient que, s'il se fâchait définitivement avec Constantin, la clef du mystère serait perdue pour tout le monde. Et que sa vie, aussi, allait devenir un enfer ; bientôt, il ne lui resterait plus qu'à hanter les galeries fétides du sous-sol de Paris, comme l'immonde

individu qui lui faisait face… Ces pensées le raisonnèrent assez pour qu'il relance la discussion :

— Et… en quoi consisterait votre plan ?

Constantin n'avait pas bougé. Il répondit, les dents serrées :

— Vous le saurez en temps utile. Laissez-moi y travailler quelques jours. Puis nous passerons à l'action.

— Si je décide de vous suivre, évidemment.

Le Grec semblait s'efforcer de conserver son calme. Quant à Marc, il le défiait du regard en attendant la suite des événements. Il le contrariait autant par principe que par fierté.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, silencieuses et tendues. Un nouveau serpent lumineux, vibrant et soufflant, traversa la station désaffectée. Les deux hommes demeuraient immobiles. Chacun réfléchissait.

Enfin, le Crétois sortit complètement de l'ombre, et reprit, en s'allumant une autre cigarette :

— Je crois que nous avons assez discuté. Allons ! Vous n'avez pas le choix, et je ne l'ai pas non plus. Vous ne m'appréciez pas, et croyez bien que c'est réciproque. Mais si nous voulons être débarrassés des tueurs qui nous traquent, et éventuellement faire un petit profit sur l'opération, nous devons nous associer. Je vous propose même de le faire à parts égales. Vous voyez que je ne suis pas gourmand, et plutôt conciliant…

Marc, l'air las, se leva lentement.

— Épargnez-moi la peine de vous serrer la main, conclut-il. Puisque nous allons avoir le déplaisir de nous revoir, laissons les effusions pour le moment où

nous nous dirons enfin adieu.

— Je vous ferai signe. D'ici là, tâchez de ne pas mourir. Ce n'est pas que j'attache un prix quelconque à votre vie, mais il me serait désagréable d'avoir risqué la mienne une fois de plus pour que cela ne me rapporte rien.

Marc ne prit pas la peine de répondre. Tandis que le Grec disparaissait à reculons dans l'obscurité, il tourna les talons et reprit le chemin de La-Motte-Picquet-Grenelle. Il n'avait alors plus peur des rats : il venait d'en voir un de près, pendant trop longtemps.

60

Marc éprouvait le besoin de se confier sans attendre ; et seule Katherine aurait pu le comprendre… Il se rendit donc directement chez elle.

Mais, devant l'immeuble de la conservatrice, une petite voiture de pompiers, gyrophare allumé, était manifestement sur le départ. Il tapa sur la vitre, héla le conducteur.

À l'intérieur du véhicule, une radio ne cessait de diffuser des messages inintelligibles.

— Que s'est-il passé ? demanda Marc, haletant.

— Une dame du cinquième vient d'être transférée à la Pitié-Salpêtrière. Vous la connaissez ?

Marc, le souffle coupé, ne put articuler aucune réponse. En avisant la mine dévastée du jeune homme, l'expression du pompier changea soudain. Il avait compris. La cinquantaine, des yeux bleus presque transparents ; une belle gueule de costaud, un gaillard rassurant, qui avait dû en voir bien d'autres.

— Mais ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il. Elle est entre de bonnes mains.

Il lança un regard acéré à son collègue, assis à côté de lui, et se retourna aussitôt vers Marc :

— On y va, justement. On vous emmène ?

Assis à l'arrière de la voiture, dont l'habitacle était constamment envahi par les crachotements radiophoniques que vomissait un appareil vissé au tableau de bord, Marc tenta d'en apprendre davantage. Mais, en dépit de l'apparente bienveillance du conducteur, il ne saisit que quelques bribes, qui l'inquiétèrent

plus qu'elles ne le rassurèrent : une tentative de suicide, mais une victime dont le cœur battait encore lorsque les pompiers avaient brisé sa porte ; puis une hospitalisation en urgence, et à l'issue incertaine. Le pompier avait sans doute connu trop de situations semblables au cours de sa carrière, et il se gardait de formuler un quelconque pronostic. Tout au plus n'avait-il cessé de répéter : « Elle est entre de bonnes mains. »

Arrivé devant l'hôpital, Marc eut la surprise d'y trouver un petit chien, qu'il reconnut aussitôt, pour en avoir vu quotidiennement le portrait sur le fond d'écran de l'ordinateur d'Henriette : Marcel, le Teckel qui partageait la vie de la secrétaire, était attaché par sa laisse à une bouche d'incendie proche de l'entrée des urgences. Le petit animal poussait de faibles glapissements, manifestant, selon ses moyens, son désarroi et son mécontentement d'avoir été abandonné ici, au beau milieu de la nuit.

Mais Marcel ne tarda guère à donner des signes d'excitation : le Teckel avait senti que sa maîtresse revenait enfin. Dans la pénombre, Marc la vit en effet pousser la porte, détacher son chien et le prendre dans ses bras avec autant d'affection que s'il s'était agi de son enfant. Mais quelle allure avait-elle ! Son teint, habituellement hâlé, était blafard. Elle demeura là, pétrifiée, une minute ou deux ; puis elle sursauta en apercevant Marc, hirsute, juste derrière elle.

Elle fut à deux doigts de se répandre en larmes. Marc sentait qu'elle ne tenait plus que sur les nerfs : comme un soldat au front, elle avait usé ses ultimes ressources pour ne pas flancher, et leur limite avait été dépassée.

Dans l'air glacé qui les entourait, elle finit par déposer deux bises collantes sur les joues du jeune homme ; puis, tout en caressant affectueusement le petit

Marcel, elle mit ses dernières forces dans le récit qu'elle fit à Marc des récents événements.

Tout au long de la journée, l'humeur de Katherine n'avait cessé d'inquiéter Henriette. Tout d'abord, la conservatrice lui avait paru plus distante que jamais. Elle s'était efforcée de paraître naturelle, en souriant de temps à autre. Mais elle était apparue vidée de son énergie et de sa substance : même les quatre *karkadeh* préparés par Henriette n'avaient pas suscité les diatribes habituelles, et la secrétaire avait alors supposé qu'un drame se préparait.

Malgré ses airs de vieille fille, Henriette avait donc compris, en silence, ce que signifiaient la légèreté et l'apparente insouciance qu'elle avait remarquées chez Katherine depuis quelques jours. De son alcôve, elle avait constaté le changement brutal qui s'était opéré chez la conservatrice. Au cours des derniers jours, Katherine semblait avoir vieilli de dix ans. Et, tout au long de sa dernière journée au musée, elle avait montré tant de signes de lassitude que la secrétaire n'avait pu se rassurer.

Aussi, de 22 h 30 à 23 heures, elle avait tenté de joindre Katherine sur ses deux téléphones, le portable et le fixe. Les sonneries avaient retenti sans succès. Et cela l'avait alarmée. Elle avait donc pris Marcel avec elle, et s'était rendue au domicile de sa supérieure, malgré l'heure tardive.

Un voisin rentrait chez lui lorsqu'elle était arrivée devant la porte vitrée de l'immeuble du VIIIe arrondissement, et elle l'avait accompagné jusqu'à l'ascenseur.

Lorsque Marcel et Henriette s'étaient présentés devant la porte de Katherine, une musique aux accents dramatiques baignait discrètement le palier. La conservatrice n'ouvrait pas, bien que les sonneries d'Henriette aient été de plus en plus appuyées.

Enfin, n’y tenant plus, la secrétaire avait appelé les pompiers, qui étaient arrivés sur les lieux en moins de dix minutes.

Puis ce fut le commencement d’une course folle, dont Henriette venait à peine de sortir, usée et hébétée.

Katherine se trouvait désormais entre les mains d’une équipe de médecins, qui faisaient en urgence une batterie d’analyses pour déterminer l’étendue et la nature exacte de l’intoxication de leur patiente. Une intubation trachéale avait été nécessaire pour laver l’estomac de la conservatrice, qui avait complètement perdu connaissance ; même cette pénible intervention n’avait pu provoquer la moindre réaction chez la jolie femme, qui semblait dormir d’un sommeil angélique.

« Le pronostic vital était engagé », aurait écrit un journaliste en pareil cas. Ce qui signifiait que les médecins ne pouvaient encore se prononcer : Katherine était peut-être déjà morte, ou en passe de l’être.

Dans la nuit noire et glacée, Marcel dans ses bras, Henriette se laissa enfin aller. Son récit étant achevé, elle pleurait désormais à chaudes larmes et tremblait de tous ses membres. Le petit chien, affolé, lui léchait la joue pour la réconforter, en poussant de petits jappements saccadés.

Marc, encore raide de la crasse du métro, serra longuement la secrétaire contre lui, l’embrassa, mais ne trouva pas de mots assez forts pour la remercier. À défaut, et malgré le sentiment de panique qu’il éprouvait lui-même, il fit de son mieux pour la rassurer : désormais, il allait prendre le relais.

Mais, aussitôt qu’il eût passé la porte des urgences, il comprit combien la nuit allait être longue : sur des sièges en plastique orange, des éclopés plus ou moins

mal en point attendaient leur tour, munis de tickets numérotés qu'une machine distribuait à l'entrée. Il y avait là des familles entières, des enfants qui criaient, des vieux qui gémissaient. Quant à la lumière, diffusée par des néons grillagés fixés sur un faux plafond en aggloméré, sa crudité donnait à chaque visage des expressions dramatiques et effrayantes.

N'étant pas malade, Marc ne prit pas la peine de prendre un ticket, et se dirigea d'un pas, aussi assuré que possible, vers l'infirmière de l'accueil. Hélas, au travers de son hygiaphone, elle ne put que lui confirmer que Katherine demeurait inconsciente, et qu'il lui fallait patienter…

Alors, les yeux voilés de larmes, il alla prendre place à côté d'un type salement amoché : son visage, à l'évidence, avait été roué de coups, et le pauvre homme, les arcades sanguinolentes, regardait fixement son ticket, dont le numéro indiquait qu'il n'était que le douzième sur la liste d'attente affichée au-dessus de l'accueil, sur un panneau lumineux.

Marc ne le vit pas partir : brisé par les événements de ces derniers jours, il tenta d'abord de résister à la torpeur qui l'envahissait. Quelques instants, des images de Rome, d'Agathe, de Luigi, de Constantin, et surtout de Katherine dansèrent sous son crâne… Puis il sombra dans un profond sommeil.

Vers 5 h 30, cependant, une main ferme vint le secouer par l'épaule : Katherine avait repris connaissance, et c'était l'infirmière en chef du service des urgences, une solide bonne femme de cinquante ans, qui avait pris l'initiative de le réveiller ; par chance, elle n'avait pas été insensible au caractère dramatique de la situation.

Marc cligna des yeux d'un air hagard, mais, presque instantanément, se souvint des raisons qui l'avaient cloué sur ce siège en plastique : il avait prévu d'attendre là aussi longtemps qu'il le faudrait, et de ne quitter sa place que

lorsqu'on aurait enfin pu le renseigner…

L'infirmière en chef, tout en soulignant que la procédure était à la fois irrégulière et très exceptionnelle, accepta de lui octroyer une demi-heure d'entrevue avec Katherine, en échange de deux promesses : la première était de ne pas fatiguer la patiente, et la seconde était, bien sûr, de ne jamais faire état de cette entorse au règlement de l'établissement, car les visites n'étaient autorisées qu'à partir de 14 heures, et au cas par cas.

Ainsi, s'il devait la croire, Katherine devait être consciente… Sauvée, peut-être ?

En poussant la porte de la chambre de la conservatrice, Marc ne savait à quoi s'attendre. Quelques heures plus tôt, Henriette s'en était tenue à l'essentiel – et sans doute ne savait-elle pas grand-chose de l'état de Katherine, qui dépendait évidemment de ce qu'elle avait absorbé, et du temps qui s'était écoulé avant qu'on la prenne en charge… Quant à l'infirmière en chef, comme le pompier que Marc avait interrogé, elle n'était pas du genre à faire de longs discours. Aussi craignait-il le pire.

Il avait presque raison.

Étendue sur un lit métallique, l'ombre de Katherine le regarda avec étonnement. Elle paraissait extrêmement amaigrie. Tout ce qu'il restait d'elle, c'étaient deux yeux brillants, dont l'éclat trahissait encore l'effarement.

Les deux amis se fixèrent un long moment, pétrifiés l'un et l'autre. Puis Katherine articula lentement :

— Où étais-tu ?

Marc improvisa quelques explications embrouillées :

— En Italie. On m'a volé mon téléphone. Je viens à peine de rentrer…, bredouilla-t-il.

Les yeux du jeune homme s'emplissaient de larmes, à mesure qu'il tentait confusément de se justifier : il mentionna l'e-mail d'Anna, la rencontre de Luigi, qui lui avait remis le dossier, à Rome… Mais il n'osa pas parler d'Agathe.

— J'ai commis l'erreur de prendre le métro, mentit-il enfin. Et je me suis fait dépouiller de mon téléphone, et du sac qui contenait le dossier…

La conservatrice avait l'air d'un oisillon tombé du nid. Elle était soudain devenue si fragile…

— Ne pleure pas, dit-elle d'une voix plus douce, je suis toujours là.

Il s'avança vers elle et, sans réfléchir, la serra dans ses bras.

Il pleura à chaudes larmes, lui caressant le dos, au travers duquel il lui sembla sentir chacune de ses vertèbres. Dieu, il avait failli la perdre, et il ne l'avait même pas su !

— Tu es tirée d'affaire, au moins ? demanda-t-il aussi sobrement que possible.

— Il paraît. On va m'envoyer bientôt dans une chambre pour malades normaux. Ceux qui sont censés sortir vivants de cet hôpital, j'entends.

Prenant ses mains dans les siennes, Marc renonça à lui poser d'autres questions.

Mais elle reprit, d'une voix timide :

— C'est Henriette qui m'a sauvée, tu sais. Brave Henriette, à qui j'en ai fait voir de toutes les couleurs… Tu vois ce bouquet ? C'est elle qui l'a apporté,

alors qu'elle n'a pas dormi de la nuit, et que je n'étais pas encore réveillée… Je ne sais pas où elle l'a trouvé, à cette heure-ci.

Le doigt tremblant de Katherine désignait un petit vase bleu posé sur la table en Formica, qui contenait quelques fleurs jaunes et blanches. C'était la seule note de gaieté de la pièce, le seul élément humain au milieu de ce mobilier froid et utilitaire dans lequel les gens souffraient et mouraient depuis des décennies. Ainsi, la secrétaire était revenue, alors que Marc était assoupi ; elle avait sans doute remis ces quelques fleurs à l'accueil, et une bonne âme les avait montées dans la chambre de la conservatrice inconsciente…

— Henriette n'a jamais été jolie, continua Katherine. Elle n'a jamais connu d'histoire d'amour, et elle s'est contentée de son petit chien comme seule source d'affection. Pourtant, c'est elle qui a compris ce qui m'arrivait. Et elle a fait ce qu'il fallait… Je crois.

Marc opina. Il comprit aussi qu'Henriette avait évidemment dû l'apercevoir, endormi sur son siège en plastique, et il se sentit honteux ; car la secrétaire, manifestement, n'avait pas dormi.

— Oui… Elle m'a donné une leçon de vie, poursuivit Katherine, le regard dans le vague. Une leçon sur la vie…

Marc sentit à nouveau les larmes lui monter aux yeux, et se garda d'en ajouter.

Les deux amis se regardaient en silence lorsque, sans s'annoncer, une aide-soignante vint pointer son nez par la porte de la chambre : Marc devait quitter les lieux dans les cinq minutes, car le médecin de garde commençait sa tournée de l'étage. S'il le trouvait là, l'infirmière en chef allait se faire taper sur les doigts.

Marc déposa un tendre baiser sur le front de Katherine, qui se composa un

sourire. Puis, sur un petit signe de la main, il s'éclipsa et referma la porte sans bruit.

Il était temps : sur le linoléum brillant du couloir, un colosse à la blouse ouverte, stéthoscope au cou, avançait d'un pas décidé en direction de la chambre. Marc regarda ses chaussures en le croisant, et prit l'ascenseur pour redescendre.

Lorsqu'il passa devant l'accueil des urgences, l'infirmière en chef lui adressa un clin d'œil malicieux, qu'il lui rendit avec un sourire fatigué. S'approchant du guichet, il vint lui murmurer quelques mots :

— Elle est tirée d'affaire, grâce à vous !

— Alors, prenez bien soin d'elle, répondit l'infirmière : elle va avoir besoin de vous…

61

Dix jours avaient passé. Katherine avait été autorisée à quitter l'hôpital, car son état physique n'inspirait plus d'inquiétude particulière. En revanche, les psychiatres de la Salpêtrière lui avaient prescrit des sels de lithium, qu'elle avait d'abord été contrainte d'absorber devant eux, ainsi qu'un suivi régulier ; mais, comme la dernière de ses « factures » avait été payée, et que son humeur paraissait avoir retrouvé une courbe ascendante, la conservatrice s'était empressée de cacher comprimés et ordonnances aussitôt qu'elle avait pu rentrer chez elle. Et elle s'était bien gardée d'annoncer à Marc qu'elle était désormais censée suivre un traitement médicamenteux destiné à limiter l'ampleur de ses crises – ce qu'elle n'allait évidemment pas faire : à son sens, ces thymorégulateurs auraient fait d'elle un légume ; elle serait rentrée dans la norme, serait devenue terne, sans intérêt et surtout sans passions ; quant à ses périodes de manie, auxquelles elle ne voulait surtout pas renoncer, elles se seraient évanouies… Et tant pis si elle devait recommencer à les payer, en croisant à nouveau le « chien noir » de Churchill. Elle devait aussi revoir un psychiatre quinze jours plus tard. Mais elle s'en moquait.

En revanche, ce que le dévouement d'Henriette lui avait appris, c'était que l'on pouvait – si on en était capable – vivre une existence heureuse, d'une manière différente : sans relations amoureuses, sans chercher à briller davantage que les autres ; et surtout sans se compliquer le quotidien pour paraître, pour « avoir l'air »… La conservatrice voulait voir dans cette leçon une sorte de bouée de sauvetage, à laquelle elle tenterait de s'agripper lorsqu'une nouvelle tempête s'abattrait sur elle.

Marc, pour sa part, n'avait pas été informé personnellement par les médecins de l'état de Katherine, à qui il avait pourtant rendu visite quotidiennement durant

son hospitalisation. Cependant, il s'était renseigné, comme il l'avait pu, sur Internet. Avec inquiétude, il y avait découvert ce que l'on nommait la « queue de mélancolie » : le moment où le patient dépressif reprenait subitement confiance en l'avenir était, paradoxalement, considéré comme le plus dangereux de tous, car le passage soudain d'un extrême à l'autre provoquait souvent des troubles qui augmentaient singulièrement le risque de suicide. Évidemment, il n'était pas question qu'une telle chose se reproduise ; aussi, pour s'assurer de la sécurité de son amie, il lui avait imposé ses propres conditions, et, d'autorité, s'était installé chez elle.

Ils avaient ainsi improvisé une vie presque commune, chacun restant sur ses gardes, et prenant soin de l'autre en tentant de ne pas trop s'immiscer dans l'intimité de son colocataire.

Marc avait constaté avec bonheur qu'elle mangeait à nouveau de bon appétit, et que son humour ravageur semblait avoir repris le dessus sur ses idées noires.

Quatre jours seulement les séparaient de Noël, et ils avaient convenu de passer le réveillon ensemble : cette petite fête en tête-à-tête allait leur donner l'occasion de célébrer le retour de Katherine à la vie.

Toutefois, après vingt-quatre heures de cohabitation sans histoire, le contenu de leurs conversations avait commencé à s'étioler : de longs silences s'imposaient parfois, lorsque certains sujets venaient à l'esprit des deux amis. Et le grand appartement, cerné par le froid polaire qui continuait à engourdir Paris, paraissait de plus en plus petit, de plus en plus isolé du reste du monde. Car, au fil du temps, chacun avait gardé pour lui trop de secrets.

Aussi, à l'issue du déjeuner, Katherine finit-elle par trouver le courage d'entamer une discussion trop longtemps différée. En s'allumant une cigarette,

elle demanda à brûle-pourpoint :

— Alors, qu'as-tu trouvé à New York ?

Marc, un peu désarçonné, frotta vigoureusement sa chevelure. Mais, vite, il encaissa le coup, et se résolut à tout lui avouer : la visite au *Met*, la consultation des archives de Thorwald, la mort de Mrs. Wilson. Et, surtout, le dîner avec Kowalczyk, et les menaces que le chef avait proférées.

Katherine demeura droite sur son siège, et seules quelques ridules horizontales, sur son front, trahissaient son trouble.

— Ainsi, tu as rencontré Kowalczyk, songea-t-elle à haute voix. Pour diriger un orchestre, ce type est prodigieux. J'aurais payé cher pour venir lui serrer la main, après l'un de ses concerts. Mais je ne l'aurais jamais imaginé ainsi…

Marc, qui avait encore beaucoup à confesser, se crispa et chercha ses mots.

— Mais ce n'est pas tout… ajouta-t-il enfin.

Alors, avec la mine d'un collégien surpris en train de fumer dans les toilettes, il raconta sa rencontre avec Agathe, à Genève. Cette fois, Katherine écarquilla les yeux : ce qu'elle entendait ne correspondait en rien au Marc qu'elle croyait connaître. Et le jeune homme, lancé sur le sujet, avoua le reste : la manière dont il avait été trahi, à Rome, et son entrevue avec Constantin dans une station abandonnée du métro parisien.

Katherine écrasa sa cigarette, et en alluma une autre, en prenant son temps.

— Depuis dix ans, finit-elle par déclarer, je n'ai jamais vu de femme dans ta vie. J'avais même fini par penser que tu avais… changé de bord, si tu vois ce que je veux dire. Ce sont des choses qui arrivent…

Malgré lui, Marc sourit, tant cette idée lui paraissait saugrenue. Il n'avait jamais songé à l'impression que son célibat et son goût pour la solitude avaient

pu donner à quiconque. Puis, comme ses confidences étaient devenues intimes, il décida d'ouvrir les vannes et de déverser les eaux, stagnantes et fétides, de ses secrets les plus inavouables : il raconta donc, sans rien omettre, le drame qu'il avait vécu avec Nadine, l'assassinat du vieux porc ; et les vacances d'été qui avaient suivi, Georges qui s'était installé chez lui, le suicide de la belle Allemande ; et, enfin, son brutal virage vers l'histoire médiévale.

La conservatrice, une fois encore, laissa passer une minute ou deux, en tirant calmement sur sa cigarette.

— Ainsi, c'est toi qui as tué ce gros dégueulasse ? demanda-t-elle, l'air presque réjoui. Et avec Georges ?

Marc acquiesça.

— Il ne me l'a jamais dit. Mais, tel que j'ai connu Georges, je n'en suis pas surprise.

Loin d'être choquée, Katherine paraissait sereine.

— Si c'est ainsi, il faut que je te raconte, moi aussi, quelques petites choses que tu ne sais probablement pas…

Elle lui avoua alors, sans détour, que Georges avait été son amant, presque depuis leur rencontre, dix ans plus tôt. À son tour, Marc, qui s'en était toujours douté, avait esquissé un sourire de connivence. Elle lui confessa aussi qu'il lui avait fait certaines révélations, à une époque où elle avait prétendu qu'elle ne l'avait pas revu : en septembre dernier, après son retour de Crète, le beau Grec lui avait parlé d'une découverte qui pouvait lui rapporter gros, mais que cette affaire comportait des risques. Puis son visage s'était rembruni, et, en écrasant un nouveau mégot, elle avait ajouté qu'elle ne se pardonnait pas d'avoir pris ces révélations à la légère.

— Il faisait référence à ce dossier, évidemment, ajouta Marc.

— Je viens de le comprendre. Et à Kowalczyk aussi… S'il m'avait alors tout expliqué, j'aurais pu me renseigner, lui trouver d'autres acheteurs, et faire en sorte qu'il soit toujours parmi nous…

Katherine tira fort sur la nouvelle cigarette qu'elle venait d'allumer.

— Mais il y avait cette Anna, qui semblait le mener par le bout du nez.

Elle afficha une moue dégoûtée, en poursuivant :

— D'une certaine manière, c'est elle qui l'a tué. Et peut-être aussi ce Constantin, dont il ne m'a jamais parlé. En misant tout sur Kowalczyk, ces deux cons ont conduit Georges à sa perte. Et, cela, je ne pourrai jamais le leur pardonner !

Une vibrante colère sourdait dans ses derniers mots.

Marc posa sa main sur celle de son amie, et déclara solennellement :

— Je vais le venger. Faire en sorte que tous ceux qui ont été impliqués dans son meurtre en paient le prix. Pourquoi crois-tu que je me suis rendu à New York, et à Rome ? Je veux leurs têtes autant que toi.

Katherine, en considérant le jeune échalas ébouriffé qui lui faisait face, s'interrogeait. Il lui avait caché qu'il avait tué un homme, et elle n'aurait jamais pu imaginer Marc agissant de la sorte… Malgré tout, peut-être serait-il capable d'honorer ce serment ? Elle avala un peu de vin, et reprit son souffle avant de répondre, sur un ton solennel :

— Mais Georges n'est plus là ; et je ne survivrais pas si je te perdais aussi. Tu comprends ?

Marc se frotta le cuir chevelu et finit par opiner du chef.

— Cela dit, continua prudemment la conservatrice, comment comptes-tu t'y prendre pour les coincer ?

— C’est simple. Ce Constantin doit me contacter pour me dire où, et comment, récupérer ce foutu dossier. Lorsque nous l’aurons, nous saurons à quoi il mène. Nous allons alors couper l’herbe sous les pieds de tous ces salopards, et les dénoncer à la police… Ou les supprimer nous-mêmes. L’occasion se présentera sûrement, puisqu’ils voudront absolument nous reprendre ces pages…

Katherine demeura coite. Elle réfléchissait intensément.

Quant à Marc, il ne put réfréner un pincement au cœur : dans la liste des « salopards » en question figurait Agathe. Or, bien qu’il ait consacré beaucoup d’énergie à la surveillance, discrète mais régulière, de la convalescence de Katherine, Agathe exerçait encore sur lui une irrépressible attraction. Depuis plusieurs jours, et dans une certaine mesure, les soins et les attentions qu’il avait prodigués à Katherine, à l’hôpital puis chez elle, avaient cautérisé les plaies béantes qu’Agathe avait laissées derrière elle ; pourtant, dès que ses pensées vagabondaient, il se surprenait à penser à la jeune femme, et Katherine le sentait… Sans doute fallait-il laisser passer un peu de temps : on dit souvent que le temps guérit tout ; mais, hélas, on ne dit jamais combien il en faut.

La conservatrice n’ajouta rien à leur discussion. Le déjeuner étant achevé, elle s’absorba dans les tâches ménagères, en refusant poliment l’aide de Marc : débarrassant les assiettes, les plats et les couverts, elle se retrancha dans sa cuisine, l’air songeur.

Marc se rendit dans sa chambre, et lança la relève de ses e-mails. Il bouillait d’impatience : car, depuis la nuit du mardi 12 décembre, qui avait failli être fatale à Katherine, l’enquête n’avait pas progressé. Seule Anna, qu’il avait prudemment mise au courant des détails de son entrevue avec Constantin, dans l’espoir que ses réponses trahissent quelque secret, envoyait un petit message de temps en temps.

Après y avoir réfléchi posément, il avait cessé de croire qu'elle ait pu avoir eu une aventure avec l'ami de Georges, qui était décidément trop laid, trop sale, et trop désagréable à tout point de vue pour qu'une jeune fille aussi séduisante qu'Anna ait pu lui accorder la moindre attention. Certes, les femmes demeuraient un mystère permanent pour Marc ; mais il ne fallait tout de même pas exagérer.

Il apparut rapidement qu'il avait eu raison de choisir cet instant pour consulter ses messages électroniques, car il s'y trouvait un e-mail au style péremptoire, qu'il imprima aussitôt.

De : Constantin SKALIDAKIS <cs_1999@gmail.com>

À : Marc Neuville <marc.neuville@gmail.com>

Sujet : J-2

Bonjour Marc,

L'opération aura lieu après-demain, samedi 23 décembre. Pour me rejoindre, vous emprunterez l'itinéraire suivant :

6 h 50 – train 06931 – Paris Gare de Lyon – Annecy

11 h 27 – train 84109 – Annecy – Sallanches-Combloux-Megève

Je vous attendrai à la gare.

À samedi.

Constantin.

Katherine étant sortie de sa cuisine, l'air renfrogné et une clope au bec, Marc lui présenta la feuille qu'il venait d'imprimer ; elle la parcourut d'un air soucieux.

— Donc, tu vas te présenter dans cette souricière ? demanda-t-elle d'un air réprobateur.

— Ne t'inquiète pas. Je sais à qui j'ai affaire, répondit Marc, sur un ton faussement posé. Et, au premier doute, je saute dans un autre train et je reviens.

Que dire d'autre ? Il n'était évidemment pas question d'accroître l'inquiétude de Katherine – ni de la prendre pour une imbécile, ce qu'elle n'était assurément pas… Et à cette confusion s'ajoutait le fait qu'il se sentait coupable à l'idée de la laisser seule, ne serait-ce que pour une journée ; les mots de l'infirmière en chef de la Pitié-Salpêtrière lui revenaient en tête : « prenez bien soin d'elle, elle va avoir besoin de vous… »

Pour toute réponse, la conservatrice se dirigea vers l'une de ses grandes portes-fenêtres, qui donnait sur un petit balcon constellé de givre. Devant la vitre, elle s'alluma une autre cigarette et parut réfléchir de longues minutes.

Marc, lui, se frottait la tête : il songeait encore à ce qu'il avait lu sur ce que l'on appelait « la queue de mélancolie. »

Katherine, elle, concevait tout autre chose. Certes, elle avait voulu mourir

plusieurs fois, mais personne ne l'avait jamais acculée à cela. Cependant, en prenant part à l'assassinat de Georges, Kowalczyk avait failli la tuer aussi ; et, après ses deux mariages ratés, elle n'était pas de ces femmes qui pardonnent… Un plan mûrissait rapidement en elle, et elle entendait y consacrer toute son énergie.

62

Au matin du samedi 23 décembre, un franc soleil illuminait la vallée de l'Arve enneigée, que remontait paisiblement le train 84109 en provenance d'Annecy. C'était, pour les amateurs de sports d'hiver, le dernier tronçon de la route des vacances. Les skis et les surfs s'entassaient sur les plates-formes des wagons, les enfants excités par la neige et la proximité de Noël traversaient les couloirs en piaillant et, dans ce joyeux désordre, un malheureux contrôleur s'efforçait de vérifier la validité des billets enfouis au fond des anoraks.

À 12 h 47, la rame atteignit la gare de Sallanches-Combloux-Megève et, dans la cohue des vacanciers avides de dévaler les pistes, Marc se fraya un passage vers la sortie. Constantin l'y attendait, au volant d'une fourgonnette gris métallisé qui brillait au soleil.

Depuis leur dernier rendez-vous, le Grec s'était rasé et lavé. Le rat d'égout dont Marc avait conservé le souvenir était donc devenu un rat propre – l'eau et le savon n'ayant pas suffi à le métamorphoser complètement. En grimpant sur le siège passager, le jeune homme songeait, une fois encore, qu'il allait lui falloir supporter ce charognard le temps de leur mystérieuse mission. Et il ne parvenait pas à s'habituer à l'idée qu'il allait peut-être devoir remettre sa vie entre les mains de cet individu…

Sans un mot, les deux hommes se serrèrent la main, et Constantin démarra en direction de Megève.

La route, qui serpentait parmi les champs enneigés, les rocailles presque noires et les épaisses forêts, n'était pas longue : une douzaine de kilomètres tout au plus, avait froidement répondu Constantin, lorsque Marc l'avait questionné à ce sujet.

Contre toute attente, à mi-chemin, le Crétois arrêta la fourgonnette au bord de la chaussée enneigée. Sur la droite montait une petite futaie de sapins, dont les rangs serrés ne laissaient pas passer la lumière. Du côté opposé, des champs couverts d'un épais manteau neigeux descendaient en pente douce. Il coupa le contact et se tourna vers son passager :

— Alors, tu es prêt ?

— On se tutoie, maintenant ? répondit Marc en le toisant avec acrimonie.

— Que ça soit bien clair. Je n'éprouve aucun plaisir à me trouver ici avec toi. Mais nous avons une opération à mener. Et, dans ce cadre-là, je ne vais pas perdre de temps à te faire des politesses. Libre à toi de me vouvoyer si ça te chante. Ou de descendre de voiture. Je ne te retiens pas, si tu as décidé d'abandonner.

Marc, pourtant furieux, ne réagit pas. Le Grec reprit alors, sur un ton plus calme :

— J'étudie la situation depuis des jours, et j'ai préparé le coup.

— Alors il serait peut-être temps que tu me dises de quel coup il s'agit ! souffla Marc entre ses dents.

— Tu me tutoies, c'est un bon début, souligna ironiquement Constantin en s'allumant une cigarette.

— Et si tu ouvrais la fenêtre, je pourrais même avoir un instant de reconnaissance, répliqua Marc avec sécheresse.

Le Grec ouvrit la portière et descendit.

— Et comme ça, c'est mieux ? Viens, faisons quelques pas. Les alentours sont déserts. Pour quelqu'un qui se cache depuis si longtemps, le ciel bleu a des

accents de liberté… Viens, allons par-là : en longeant la forêt, on nous prendra pour des randonneurs. Où en étais-je ? Ah, oui. Comme on pouvait s'en douter, le dossier a été fidèlement rapporté par ta petite copine à un collectionneur, qui se trouve à Megève en ce moment. Un certain Stavros Kowalczyk…

En observant l'expression soudain torturée de Marc, Constantin semblait se repaître de l'effet produit par ses derniers mots. Il s'alluma une autre cigarette avec le mégot de la précédente, et laissa passer quelques instants.

— Ah ! Les femmes… murmura-t-il enfin en souriant cyniquement.

C'était la phrase de trop. Cette fois, Marc atteignit son point d'ébullition.

— Tu es une ordure ! rugit-il en se jetant sur le Grec, qui n'eut pas le temps d'esquiver le coup : son nez crochu explosa littéralement, projetant sur la neige une myriade de gouttelettes de sang.

Constantin demeura prostré plusieurs minutes, penché en avant, cachant son visage dans ses mains. Marc, lui, éprouvait un vif soulagement en contemplant le spectacle de cette souffrance silencieuse.

Puis le Crétois se releva, dévoilant un nez déformé et sanguinolent. Il ramassa une poignée de neige qu'il appliqua longuement sur son visage, sans doute dans l'espoir d'atténuer sa douleur…

Enfin, les traits toujours grimaçants, il tenta de se donner une contenance.

— Nous avons déjà perdu suffisamment de temps ! pesta-t-il, en retournant dans son véhicule.

Au volant de sa fourgonnette, un mouchoir en papier fixé au chatterton sur son gros nez cassé, il fulminait. Marc, quant à lui, ne pouvait se départir d'un léger sourire, en regardant défiler le paysage. Son geste l'avait libéré d'un lourd

fardeau, et il se sentait soudain presque léger.

— Si tu es calmé, je vais pouvoir te dire la suite, reprit le Grec en jetant un regard méfiant à son passager.

— Je t'écoute, répondit Marc d'un ton presque enjoué.

Il savourait sa petite revanche, et se réjouissait d'avoir rendu Constantin plus laid encore qu'il ne l'était à l'origine.

— J'en ai suffisamment appris sur les faits et gestes de Kowalczyk et de ses invités.

— Ah bon, il a des invités ?

— Plusieurs personnes, oui.

— Cela va nous compliquer la tâche, s'il nous faut passer inaperçus, sourit Marc.

Constantin, à qui la désinvolture de son passager n'échappait pas, durcit le ton :

— Oui, passer inaperçus relèverait du prodige. Car, pour couronner le tout, le chalet de Kowalczyk se trouve de l'autre côté du village… C'est une zone plutôt isolée, ce qui implique qu'il nous faudra éviter d'y traîner avant ou après le coup.

— Alors, que faire ?

— J'y arrive. L'inconvénient de ce monsieur, vois-tu, est qu'il nous connaît physiquement tous les deux : toi parce que tu as dîné avec lui à New York, et moi parce que je l'ai déjà rencontré à Athènes. Bref. Nous ne pouvons pas nous permettre de le croiser.

— Cela paraît évident, répondit Marc, davantage captivé par la réverbération

du soleil sur la neige que par les propos du conducteur.

— Nous ne pouvons donc nous introduire dans son chalet que lorsqu'il en est absent.

— Mais comment savoir qu'il est absent ?

— La présence d'invités et l'isolement du chalet ont aussi leurs avantages. Car le bon chef d'orchestre a pour habitude de les emmener faire des promenades en ville chaque après-midi !

— La maison reste donc vide ?

— Il ne faut pas rêver, tout de même ! Il a une armée de domestiques en tout genre, qui ne quittent pas le chalet.

— À quoi cela nous avance-t-il, dans ce cas ?

Marc, décidément, continuait à s'amuser de la situation, et prenait un certain plaisir à ne pas le dissimuler.

— Ça peut nous permettre de nous introduire chez lui sous de fausses identités, rétorqua sèchement Constantin. Que penses-tu de deux employés de l'électricité ?

Marc pouffa :

— Quel truc éculé ! Cela ne tient plus la route depuis si longtemps… Tous les films montrent de faux employés du gaz ou de l'électricité venant faire des relevés bidons. Il faudrait vraiment que ses domestiques soient de parfaits crétins pour qu'ils se laissent prendre à ce jeu ! Tu aurais pu trouver mieux…

— Oui, en effet… J'ai trouvé mieux, sourit enfin Constantin, avec l'air faussement nonchalant du joueur d'échecs qui a conservé un coup d'avance sur son adversaire.

— Ah ?

— Je suis d'accord avec toi, deux employés qui viennent relever les compteurs fin décembre, et sans avoir annoncé leur visite à l'avance, c'est plus que louche. En revanche, deux techniciens intervenant en urgence à la suite d'une panne signalée par un client, c'est déjà beaucoup plus crédible.

Marc, cette fois, lui prêtait attention.

— Mais comment comptes-tu t'y prendre pour que Kowalczyk les appelle ?

— Sa maison est isolée, je te l'ai dit. Et son raccordement à l'électricité date d'avant la Seconde Guerre mondiale. À cette époque, on s'était contenté de tirer un fil depuis l'un des poteaux qui jalonnent la route.

— Ce qui signifie qu'il est possible de lui couper le courant de l'extérieur ?

— Exactement. Et même s'il possédait un groupe électrogène de secours, sa durée de fonctionnement devrait être assez limitée.

Marc regardait les toits de Megève, qui venaient d'apparaître à quelque distance devant la fourgonnette : une station de ski huppée, de splendides demeures, un cadre idyllique pour quiconque avait les moyens financiers de s'y loger. Puis, après quelques instants de réflexion, il ajouta :

— Mais comment allons-nous recevoir l'appel de Kowalczyk ? Et comment ferons-nous pour intervenir à la place des employés de l'électricité ?

— C'est simple. Il nous suffit de rétablir le courant au bout d'une heure ou deux, puis de passer le lendemain de la panne. Si on nous remercie d'avoir répondu à l'appel, tant mieux ; les vrais électriciens ne seront certainement pas aussi rapides que nous – surtout la veille du réveillon. Et si on ne nous dit rien, nous prétexterons que notre ordinateur central a signalé une coupure dans cette

zone !

Marc se frictionna le crâne.

— Oui… Si les vrais électriciens n’arrivent pas en même temps que nous, évidemment.

— Évidemment. Mais le risque est assez faible.

— Et après ?

— Après, tu fais semblant de chercher la panne d’un côté de la maison, et moi de l’autre. Celui qui tombe sur le dossier prévient l’autre par SMS. De vieux documents en allemand, tapés à la machine, ça se repère. Et ça ne devrait pas nous prendre des années.

— Et si les domestiques ne nous quittent pas ?

— Tu sais que tu commences à me fatiguer, avec tes hypothèses fatalistes ? Qui ne tente rien n’a rien, voilà ce que je crois, moi ! Au pire nous ressortirons bredouilles, et nous trouverons autre chose.

— Pourquoi pas… répondit Marc sans conviction. Bon. Faisons déjà comme cela, nous verrons bien. J’espère que tu as au moins réussi à te procurer des tenues d’employés de l’électricité.

— Elles sont dans le camion.

— Bien. Il faut encore créer une panne en grimpant sur le poteau dont tu parlais… Mais attendons la nuit, ce sera moins voyant.

Cette fois, Constantin, malgré le pansement grossier qui lui enserrait le nez, s’esclaffa :

— C’est aussi ce que je me suis dit. C’est pourquoi j’ai déjà coupé le courant.

Hier soir, de 19 heures à 21 heures. Ça a dû mettre une sacrée pagaille dans la petite soirée de ce connard de chef d'orchestre !

63

La fourgonnette de Constantin s'avança lentement dans la longue allée qui menait au chalet de Kowalczyk.

En fait de chalet, il s'agissait presque d'un château, tant l'habitation paraissait spacieuse, derrière sa large façade en bois posée sur des assises en pierre de taille. Les abords en étaient tranquilles : des champs enneigés et, à une centaine de mètres derrière la maison, une forêt de sapins.

Constantin descendit le premier, avec son pansement de fortune. Il écrasa sa cigarette et referma la portière, sur laquelle il avait collé une feuille imprimée au logo de l'EDF. Marc le suivit à contrecœur. Il avait l'intime conviction d'aller au-devant d'ennuis plus sérieux encore que ceux qu'il avait connus jusqu'à présent.

— Ne lève pas la tête ! Il y a une caméra, juste là, indiqua Constantin à voix basse.

— OK, je vois, chuchota Marc en enfonçant son menton dans son encolure.

Le Grec sonna à la porte principale et les deux hommes, vêtus de leurs combinaisons bleues, attendirent de longues secondes. Marc, qui portait la caisse à outils, commençait à ressentir des fourmillements dans son avant-bras. Si Kowalczyk rentrait, mieux vaudrait la jeter à terre et détaler jusqu'aux sapins sans se retourner…

Un domestique à l'aspect surprenant vint ouvrir la porte : bien qu'il soit vêtu d'une impeccable livrée de majordome, ses boucles d'oreille et ses cheveux décolorés en blond platine n'avaient rien d'aristocratique. Il sourit en avisant les

insignes de l'EDF :

— Ah, messieurs, quelle joie de vous voir ! Quel bonheur ! dit-il d'une voix maniérée. Vous êtes nos sauveurs, nos messies, si j'ose dire… Savez-vous que nous avons dû attendre deux heures, hier soir, pour que le courant revienne ? Mais oui, vous le savez. Sinon, vous ne seriez pas là, n'est-ce pas ? Que je suis bête, parfois ! C'est fou… Je m'appelle Roger. Et vous ? Mais qu'est-ce qui vous est arrivé, dites donc ? Votre nez a l'air d'avoir pris un bon coup !

Marc et Constantin échangèrent un regard stupéfait : ils s'étaient attendus à rencontrer un cerbère intraitable… Et ils n'auraient pu se tromper davantage.

— Je m'appelle Francis, répondit Marc. Heureux de vous rendre service.

— Et moi Manuel. Le nez, c'est une glissade stupide… une sorte d'accident du travail, ajouta Constantin en fusillant son associé du regard.

— Vous êtes Portugais, à ce que j'entends, lança Roger. Votre accent est bien reconnaissable, allez ! Je l'aurais reconnu entre tous, j'aime tellement le Portugal… Mais entrez messieurs, entrez, ne restez pas ici à prendre froid !

Roger était décidément d'une grande amabilité. Il conduisit les deux électriciens à la cave, où se trouvait le disjoncteur principal. Là, Marc sortit plusieurs appareils de sa boîte à outils, et commença à faire diverses manipulations. Constantin, pendant ce temps, détournait l'attention du majordome en l'entretenant du village portugais où il disait avoir passé ses années d'enfance. Il inventait un Portugal tout à fait crédible, dont les paysages ressemblaient beaucoup à ceux de la Crète.

Puis, lorsque Marc eut fini de tapoter le boîtier du disjoncteur avec un tournevis, il décréta que l'origine de la panne devait être recherchée ailleurs dans la maison. Par chance, Roger semblait ne rien entendre aux questions électriques

qui, comme il l'avoua, lui faisaient un peu peur. Il laissa donc carte blanche aux deux hommes, qui purent se séparer et visiter la demeure en promenant des compteurs, des câbles et des outils variés, dont la fonction leur était à peu près inconnue. De son côté, Roger se retira à la cuisine pour y préparer du thé.

Dans le chalet, les parois et les plafonds étaient plaqués de lambris de couleur caramel, ce qui conférait aux lieux une atmosphère très chaleureuse. Les deux imposteurs se partagèrent l'examen des lieux à partir de l'escalier central, qui donnait accès à un étage que l'on entrevoyait par une mezzanine. Le rez-de-chaussée paraissant plus prometteur, Constantin se dirigea vers la gauche de l'escalier, tandis que Marc entreprit la prospection de la partie droite de la maison.

Une porte à double battant le mena à un charmant salon, dont la décoration accueillante faisait sans doute un refuge agréable lors des longues soirées où sévissaient les tempêtes de neige. Marc passa brièvement en revue les skis anciens et les vieux objets de montagnards accrochés aux murs, la cheminée en pierre de taille et les profonds canapés en velours grenat.

Sur la table basse, trois photos encadrées étaient disposées, qui attirèrent sa curiosité. Il y avait là Kowalczyk en habit, baguette à la main, saluant une salle qu'on imaginait comble ; sur la suivante, le chef d'orchestre posait en polo et pantalon de toile, sur le pont d'un voilier ; et sur la dernière, une foule compacte entourait le gros individu, la chemise ouverte à deux boutons, dans quelque *night-club* huppé. Et cette femme, qui semblait beaucoup s'amuser, juste derrière l'épaule de Kowalczyk… c'était Agathe ! Elle était plus belle encore que dans les souvenirs que Marc s'efforçait de chasser de son esprit et, l'espace d'un instant, il eut l'impression de sentir son parfum… Le jeune homme s'en détourna brusquement, et fit quelques pas vers le fond de la pièce. Ce n'était pas le moment de laisser les émotions le dominer.

À côté de la cheminée, une autre porte donnait sur un couloir étroit. Marc venait d'en franchir le seuil, lorsqu'il entendit le bruit d'un moteur qui s'approchait : Kowalczyk rentrait-il déjà ? Ou s'agissait-il des vrais électriciens ? Dans les deux cas, sa retraite serait coupée. Et, s'il parvenait à rester en vie, les chances étaient grandes pour qu'il passe quelques mois en prison…

En toute hâte, il traversa le salon et se posta à l'une des fenêtres qui donnaient sur l'avant de la maison. Une camionnette avançait dans l'allée.

— Fausse alerte ! marmonna-t-il en souriant : ce n'était que la blanchisserie, qui venait chercher du linge. Il jeta un regard haineux à la photo d'Agathe, et reprit le chemin du couloir.

Celui-ci donnait accès à deux pièces, dont les portes n'étaient pas verrouillées. La première était une petite salle de cinéma, disposant d'une vingtaine de sièges ; ce n'était certainement pas là que le dossier avait été déposé. La suivante, en revanche, était le bureau de Kowalczyk. Voilà qui était beaucoup plus intéressant.

Cependant, le mur de gauche réservait une mauvaise surprise à l'apprenti cambrioleur : un coffre-fort !

— Mais quels cons nous avons été ! ragea-t-il. Bien sûr qu'il avait un coffre !

Ce n'était pas avec un tournevis que l'épaisse porte d'acier allait s'ouvrir. Quant à en découvrir la combinaison, il ne fallait évidemment pas rêver… Tout en pestant, Marc fit un tour rapide du bureau, qui semblait fort ancien et n'était pas pourvu de tiroirs. Le tapis sur lequel il reposait aurait été du plus bel effet dans l'appartement de Marc, de même que le merveilleux Constable accroché au-dessus de la cheminée. Kowalczyk était un homme de goût. Les beaux livres, rangés dans une petite bibliothèque en bois précieux, confirmaient cette impression : Voltaire, Diderot et Montesquieu y figuraient en bonne place, dans

des éditions manifestement originales.

L'ordinateur portable qui trônait sur le bureau était à l'avenant : il s'agissait d'un modèle tout récent et hors de prix. Le jeune homme, incrédule, en effleura une touche. Évidemment, il était protégé par un mot de passe.

Las et désabusé, Marc tourna les talons. Il s'apprêtait à ressortir bredouille du bureau, imaginant déjà les mots qu'il allait utiliser pour fustiger ce rat de Constantin, qui n'avait pas songé que le chef d'orchestre ait pu avoir un coffre. Et il avait l'air solide, ce coffre… Toutefois, avant de quitter les lieux, le jeune homme en saisit machinalement la poignée, pour en éprouver la résistance…

Et celle-ci s'abaissa. Sans doute le système de fermeture ne bloquait-il pas la clenche, mais seulement les pênes ? Pour en avoir le cœur net, il tira la porte vers lui… Et, à sa grande surprise, celle-ci s'ouvrit sans difficulté ! À quoi cela servait-il de posséder un coffre, si l'on négligeait de le fermer ? S'interrogea-t-il, perplexe.

Sur l'étage inférieur du réduit métallique, des liasses d'euros et de francs suisses devaient constituer l'argent de poche du chef d'orchestre en vacances. Et, au-dessus de ces coupures, à mi-hauteur du coffre, un paquet emballé dans du papier kraft présentait une épaisseur comparable à celle du dossier qu'il avait pu entrevoir à Rome. Marc s'en saisit et arracha fébrilement un côté de l'emballage.

— Gagné ! souffla-t-il, en découvrant un feuillet dactylographié en allemand.

Quelques instants plus tard, le fameux dossier, mal dissimulé sous sa combinaison, faisait une bosse anguleuse sur la poitrine de Marc. Dans ces conditions, il lui fallait impérativement rejoindre la fourgonnette de Constantin sans croiser personne.

Mais, alors qu'il débouchait à nouveau dans le salon qui, en quelques minutes,

s’était assombri, des cris éclatèrent dans une autre partie de la maison. Et, ce qui était plus ennuyeux, un énorme 4x4 noir était désormais garé devant la fenêtre… Ce n’était plus la voiture du blanchisseur.

Marc fit demi-tour et, se précipitant dans le bureau de Kowalczyk, en ouvrit la fenêtre en toute hâte. Il en escalada l’encadrement et, paniqué, sauta au-dehors.

64

Une course effrénée s'ensuivit. Dans l'obscurité naissante, Marc détalait comme un lièvre en direction de la forêt de sapins, qui se trouvait à plus de cent mètres de distance, mais qui semblait constituer le seul refuge possible. La fuite était malaisée, car il s'enfonçait jusqu'aux genoux dans la neige collante ; mais sa frayeur était si grande que même une couche plus épaisse ne l'aurait pas empêché de prendre ses jambes à son cou.

Dans le lointain, il entendit nettement deux détonations. Était-ce Constantin qui avait abattu le chef d'orchestre, ou l'inverse ? À cet instant, peu importait : la survie de Marc ne dépendait plus que de quelques foulées dans le manteau neigeux. Il était conscient de laisser des traces qui mèneraient aisément jusqu'à lui. Cependant, s'il lui était possible de s'enfoncer suffisamment loin dans la forêt, il aurait peut-être une chance de s'en sortir en vie…

Quelques minutes plus tard, les aboiements de ce qui paraissait une meute entière déchirèrent le silence de la campagne. Deux costauds vêtus de noir couraient derrière quatre Dobermans, sur le chemin suivi peu avant par le faux électricien.

En un instant, ils atteignirent l'orée de la forêt, et les chiens, sans hésiter, reprirent leur traque en s'enfonçant dans la pénombre du sous-bois.

Transi de peur et de froid, Marc continuait à courir dans un ruisseau dont il avait providentiellement croisé le lit. Le stratagème figurait dans nombre de films d'aventure, dans lesquels l'odorat des chiens perdait généralement la trace du fugitif lorsque ce dernier marchait dans l'eau. Marc allait bientôt être fixé sur l'efficacité de cette méthode. Pour l'instant, il ne sentait plus ses pieds, qui

faisaient parfois craquer une mince pellicule de glace et pataugeaient dans l'eau glacée depuis de longues minutes.

Devant lui, la lumière devenait un peu plus vive. L'extrémité de la forêt n'était plus très loin. S'il y avait une route, et un véhicule sur cette route qui accepte de le déposer dans un quelconque village de la région, il allait être sauvé…

Dans la pénombre, les deux malabars en noir juraient en allemand : comme le jeune homme l'avait espéré, les chiens tournaient à présent sur eux-mêmes en poussant de petits jappements plaintifs… Ils avaient perdu la piste de leur proie devant le cours d'eau.

Marc, cependant, n'avait gagné que quelques instants sur ses poursuivants qui, déjà, changeaient de tactique : ils allaient se diviser en deux équipes, l'une remontant le ruisseau et l'autre le descendant jusqu'à la route. Les minutes de Marc étaient comptées.

À bout de souffle, le jeune homme titubait sur ses pieds gelés. Il ôta sa combinaison bleue de l'EDF et la roula en une boule qu'il coinça sur une branche, en hauteur. Enfin, vêtu seulement de son pull à col roulé et de son pantalon en velours trempé jusqu'aux genoux, il sortit du bois, le dossier à la main, et retrouva la route qu'il avait empruntée quelque temps plus tôt avec Constantin. Le point positif était que cette chaussée pouvait le sauver ; l'aspect négatif, toutefois, était que personne n'y passait… En outre, il n'était pas impossible que Kowalczyk ait aussi lancé ses tueurs sur cette piste-ci. Et, si ses poursuivants étaient motorisés, Marc pouvait être certain de ne plus revoir Paris – ni rien d'autre, d'ailleurs.

L'équipe de recherche lancée vers l'aval du cours d'eau, constituée d'un

homme et de deux chiens, approchait aussi de l'orée de la forêt. L'un des Dobermans, plus fin limier que l'autre, détala sous l'effet d'une impulsion subite. L'instant d'après, il ramenait dans sa gueule un uniforme bleu collé par la glace et lacéré par les branches.

— *Wunderbar* ! s'exclama le costaud en caressant son fauve. Il passa aussitôt un appel avec son téléphone portable.

Dorénavant, les recherches allaient aussi s'organiser autour de la route où Marc, ralenti par son pantalon gelé, s'efforçait de progresser.

Il continuait sa fuite éperdue à découvert, serrant contre lui le paquet brunâtre. Le jour tombait rapidement et, si la nuit venait à le surprendre avant qu'une voiture ait accepté de le conduire jusqu'au village, ses chances de survie allaient être sérieusement réduites. Car, sans même envisager ce qu'il adviendrait de lui si ses poursuivants le rattrapaient, ses vêtements, trop légers, trempés et givrés, ne lui permettraient pas de résister longtemps à des températures négatives.

Un bon quart d'heure plus tard, le ronronnement d'un moteur perça enfin le silence des solitudes glacées. Marc devait, sans tarder, répondre au dilemme suivant : s'il se montrait, il se pouvait que ce moteur soit celui d'un véhicule de Kowalczyk et de ses sbires – et c'en serait fait de lui ; mais, d'un autre côté, s'il se cachait, il risquait de laisser passer sa seule chance de regagner Megève en vie. Que faire ?

La décision s'avérant impossible à prendre, il s'accroupit. S'il avisait un gros 4x4 noir, il pouvait toujours se jeter dans le fossé rempli de neige, et prier pour son salut…

Quant au colosse qui, avec ses deux chiens, marchait à une cadence militaire sur la portion de route que Marc avait empruntée quelques instants plus tôt, il ne faiblissait pas. La combinaison qu'il tenait en main excitait ses fauves, dont les truffes faisaient d'incessants allers-retours entre le bitume enneigé et le tissu portant l'odeur du fugitif. Marc n'en avait sans doute plus pour longtemps…

Le véhicule s'approchait. Le géant rappela aussitôt ses chiens et les retint par leurs colliers.

Un autobus, qui venait à leur rencontre, passa prudemment à côté des animaux, et continua tranquillement sa route vers Megève.

L'homme relâcha ses Dobermans, et reprit son allure martiale. Quelque chose, cependant, le dérangeait, sans qu'il puisse en définir la nature exacte. N'étant pas aussi bien doté en cervelle qu'en muscles, il lui fallut une bonne minute pour réaliser ce qu'impliquait le passage de l'autobus.

Car, en effet, le véhicule poursuivait paisiblement le cours de son itinéraire, brièvement interrompu par un usager qui semblait ignorer l'emplacement des arrêts réglementaires. Bien que la compagnie ait déconseillé les haltes impromptues en rase campagne, le vieux chauffeur avait laissé entrer dans son autobus un jeune homme, manifestement transi, qui faisait route à pied vers Megève avec un paquet sous le bras. Il lui restait encore deux ou trois kilomètres à parcourir, et la nuit était presque déjà tombée ; à quoi pensaient donc ces maudits touristes, qui se promenaient aussi imprudemment à toute heure, sans vêtements adaptés au climat, et au mépris des conditions météorologiques ?

65

Dans le train de nuit qui le ramenait à Paris, Marc observait les flocons qui se déposaient sur sa fenêtre, que la chaleur du wagon transformait aussitôt en gouttelettes qui se dirigeaient, en lignes presque droites, vers l'arrière de la rame : des étoiles de neige, pourvues de branches régulières, d'une finesse telle qu'un grand joaillier n'aurait pu les reproduire, se transformaient en simple flotte, qui allait se teinter de suie et de crasse avant de quitter le train pour se fondre dans les flaques nauséabondes qui bordaient la voie.

Il était plus que soucieux. Certes, il avait réussi, par miracle, à reprendre le dossier à Kowalczyk, et surtout à échapper à ses poursuivants. L'ennui était que le maestro allait évidemment vouloir récupérer ces documents. Et, si Constantin avait parlé, Marc pouvait s'attendre à trouver les hommes de main du chef d'orchestre devant son domicile de la rue des Écoles… Car le seul train qu'il avait pu trouver assurait la liaison entre Annecy et Paris en plus de sept heures et demie ! On pouvait donc facilement le précéder en voiture, et le cueillir aux premières heures du jour. Son cœur se serra quelques instants, lorsqu'il réalisa qu'il ne pouvait, désormais, plus rentrer chez lui sans se jeter dans la gueule du loup. Toutefois, il s'inquiétait tant d'avoir laissé Katherine depuis la veille qu'il lui tardait de s'assurer sans délai de la bonne santé de son amie.

Aussi, dès l'arrêt du train, Marc se jeta-t-il dans le premier métro en direction de Saint-Lazare. Trois arrêts plus loin, il émergea de la station Madeleine. Le temps était très sec, et la lumière qui commençait à poindre dans un ciel dégagé laissait augurer une belle journée. Le dossier calé sous son bras, il se rendit d'un pas rapide jusqu'à l'immeuble cossu où il partageait sa vie avec Katherine.

C’est avec un immense soulagement qu’il retrouva la conservatrice, vêtue de son joli négligé en satin gris perle. À cette heure matinale, elle n’était pas encore maquillée. Pourtant, Marc nota combien son amie avait rajeuni en si peu de jours : même sans user des artifices de camouflage dont disposait la femme contemporaine, ses traits amènes et détendus avaient quelque chose de juvénile, de pétillant.

Pour autant, il lui fallait tout de même s’assurer que les environs étaient calmes. Avant même de saluer Katherine comme il convenait, il se dirigea vers l’une des hautes fenêtres qui donnaient sur la rue qu’il venait d’emprunter, et inspecta la chaussée et les trottoirs. Personne n’était en vue et aucune voiture suspecte ne stationnait devant l’entrée de l’immeuble. Il n’y avait pas même l’habituel petit vieux qui, sur tous les trottoirs de Paris et d’ailleurs, promène généralement un Caniche ou un Yorkshire à l’heure où tout le monde dort encore.

Marc se retourna enfin et, écartant les bras en souriant, se précipita à la rencontre de son amie, qui se blottit contre lui. Elle allait bien, il le sentait. Et c’était l’essentiel.

— J’aurais aimé t’apporter des croissants, plaisanta-t-il. Mais j’ai mieux !

Il produisit alors, avec emphase, le mystérieux dossier, rapporté des enfers enneigés de Megève.

Katherine fit un pas en arrière et demeura sans voix un instant, observant la pochette comme s’il s’était agi d’un cobra jaillissant du panier d’un charmeur de serpents. Interloquée, elle sonda Marc du regard ; elle songea aussi à Georges, dont ces quelques feuillets avaient scellé le destin. Sans y réfléchir davantage, elle tendit la main pour se saisir de cette liasse ; mais Marc, reculant de quelques

centimètres, formula une requête qui la surprit :

— Avant que nous y jetions un coup d'œil, n'aurais-tu pas une bricole à grignoter ? Je n'ai rien mangé depuis hier matin…

Effectivement, ses traits tirés trahissaient une fatigue extrême ; quant à son pantalon, maculé de taches douteuses, il laissait imaginer que son aventure avait dû être riche en rebondissements.

Katherine, visiblement désolée de ne pas avoir pensé à ce détail, se précipita dans sa cuisine, d'où l'odeur du pain grillé ne tarda guère à embaumer le salon.

Quant à Marc, il jeta le dossier sur la table et se pencha à nouveau sur la rue : de ce côté, tout demeurait paisible. Alors, pour la première fois depuis vingt-quatre heures, il s'autorisa à se détendre. Bien qu'il ait eu l'impression de sortir d'un égout, avec ses vêtements froissés, ses cheveux gras et ses chaussures racornies, il se laissa tomber sur le canapé. Il se faisait l'effet d'un naufragé venant d'être repêché *in extremis*.

Quelques minutes plus tard, Katherine et lui avaient commencé à déjeuner de bon appétit, le dossier posé à côté d'eux. Puis, à la demande de la conservatrice, il commit l'imprudence de raconter en détail la manière dont il se l'était procuré…

Lorsqu'il eut achevé son récit, les yeux bleus de Katherine étaient devenus plus froids encore que ceux de Kowalczyk. Elle lâcha sa tartine pour s'allumer une cigarette, d'une main tremblante.

— Ne m'avais-tu pas dit qu'au moindre doute, tu rentrerais immédiatement ? finit-elle par déclarer, dans un accès de colère à peine contenu.

Marc, penaud, baissa les yeux et se mordit la lèvre inférieure, tandis qu'elle poursuivait sa diatribe :

— À partir de maintenant, je t'interdis de mettre le nez dehors tant que nous n'aurons pas compris ce que ces tarés recherchent. Ils ne t'ont apparemment pas suivi jusqu'ici, et c'est heureux. Tu resteras donc enfermé chez moi, jusqu'à ce que nous y voyions plus clair. Ta vie m'est trop précieuse pour que tu la risques en te faisant repérer dans la boulangerie du coin !

Alors que les reproches et les invectives pleuvaient, Marc éprouvait la plus grande difficulté à ordonner ses idées : d'une part, puisqu'il n'était pas rentré chez lui depuis son escapade à Megève, ses poursuivants allaient évidemment s'intéresser à ses relations les plus proches… Combien de temps leur faudrait-il pour débarquer chez Katherine, dont Kowalczyk, si bien renseigné, devait déjà connaître l'adresse ? D'autre part, s'il décidait de s'installer quelque temps dans un hôtel du voisinage, il n'aurait plus la possibilité de veiller sur la conservatrice, ni de prévenir une « queue de mélancolie » débouchant sur une nouvelle tentative de suicide… Et, d'ailleurs, rien n'empêcherait le chef d'orchestre de s'en prendre à elle pour remonter jusqu'à lui. Ainsi, quel que soit l'angle sous lequel il considérait la situation, une seule idée l'obsédait désormais : par son inconscience, il avait entraîné son amie dans un piège potentiellement mortel.

Les larmes lui montèrent aux yeux, alors qu'il cherchait vainement une réponse. L'expression de son trouble parut apaiser un peu la conservatrice, qui, sans doute, avait partagé ses réflexions. En silence, elle se saisit du dossier, et le feuilleta rapidement.

— En plus, il est incomplet, ce machin… constata-t-elle en atteignant la dernière page.

Marc haussa les sourcils et jeta un coup d'œil à la liasse que Katherine venait de parcourir : en effet, elle lui semblait à présent moins épaisse que celle que Luigi lui avait remise…

— Que veux-tu dire ? osa-t-il.

— Que les feuilles sont numérotées : la dernière indique « 155 », mais le texte s'interrompt au milieu d'une phrase ; et, avant celle-ci, il en manque des dizaines… Je comprends mieux pourquoi le coffre de ce salaud était ouvert.

— Mais sa maison tout entière était un coffre, rétorqua Marc, stupéfait. J'imagine qu'il n'avait pas besoin de le fermer, tant qu'il occupait les lieux avec sa bande de mercenaires.

— Mais cela ne t'a pas paru… étonnant ? ajouta-t-elle, l'air dubitatif. Si j'avais recherché ces documents pendant si longtemps, et que j'avais tué pour les obtenir, je t'assure que j'aurais fermé mon coffre, mercenaires ou pas !

Elle réfléchit un instant encore, avant de poursuivre :

— Et, à part ce curieux majordome, tu n'as apparemment croisé aucun des employés de Kowalczyk, pendant tes recherches ? Ce n'est que lorsque tu as emporté ce dossier qu'ils se sont lancés à tes trousses, n'est-ce pas ?

Marc acquiesça, et resta suspendu quelques secondes, analysant ce que Katherine venait de lui asséner. Ce faisant, il se souvint aussi de la phrase de Constantin : « Il a une armée de domestiques en tout genre, qui ne quittent pas le chalet. »

— Alors… commença-t-il.

— Alors, trancha-t-elle, plusieurs choses ne collent pas, dans cette histoire… Les domestiques curieusement absents, le coffre qui n'était pas fermé, ce Constantin qui a disparu, Kowalczyk qui n'a pas réussi à te rattraper avant que tu prennes la fuite, et qui ne t'a toujours pas retrouvé, à Paris…

— Tu veux dire que… ?

— Que si ce salaud avait voulu que tu emportes ces feuillets, il n'aurait sans

doute pas procédé autrement. Reste à comprendre pourquoi…

Malgré sa surprise et l'expression, toujours aussi sévère, de Katherine, Marc avança timidement :

— Peut-être que le contenu de ces pages nous donnera un indice ?

— Nous verrons cela en temps utile. Pour l'instant, puisque tu ne sortiras d'ici sous aucun prétexte, je vais aller faire quelques courses pour te trouver des vêtements présentables. Tu sembles – elle regarda son pantalon avec une pointe de dégoût – en avoir bien besoin.

— Je n'avais emporté que quelques affaires, je pensais repasser chez moi…

Elle le darda d'un regard qui n'appelait aucune réponse.

— Ce qui n'arrivera pas. Nous sommes bien d'accord ?

Marc, l'air confus, acquiesça.

— Je m'habille et j'y vais.

— Mais, nous sommes dimanche, n'est-ce pas ?

— Oui, dimanche 24 décembre : crois-tu que les magasins soient fermés aujourd'hui ?

Elle l'observa à nouveau et ajouta, d'un ton péremptoire :

— Quant à toi, va prendre une douche.

La conservatrice se leva et, d'un pas martial, disparut dans sa chambre, tandis que le jeune homme, les épaules lasses, prenait le chemin de la salle de bains.

La douche qu'il avait d'abord envisagée se transforma en bain, car il n'avait

pu résister à la tentation de se tremper entièrement dans l'eau chaude. Ses aventures de la veille lui avaient valu quelques écorchures, deux ou trois hématomes sans gravité, mais surtout beaucoup de courbatures – pour quelqu'un qui ne pratiquait aucun sport, il s'était lui-même surpris de l'endurance que l'adrénaline lui avait donnée. Plongé dans la mousse jusqu'au menton, il sentait ses muscles se dénouer l'un après l'autre ; et, au fur et à mesure de ce processus, il se souvenait avec une certaine fierté de ce que son corps avait accompli, contre toute attente. Il revoyait la neige éclatante, la pénombre des sous-bois, la glace qui craquait sous ses pieds qu'il ne sentait plus. Et il entendait encore ces coups de feu, dans le lointain : qui, à cet instant, avait tiré sur qui ? Y avait-il eu des morts ? Et, si c'était le cas, qui étaient-ils ? Constantin était-il sorti vivant du chalet ? Était-il concevable que tout cela n'ait été qu'une mise en scène ?

Enfin, Marc quitta son bain pour la douceur d'une serviette, puis pour celle de son peignoir. En se regardant dans le miroir, il lui sembla que son visage accusait quinze ans de plus que son âge. Il se rasa en trois passes soigneuses, étonné par sa propre image : en quelques semaines, il était devenu un autre homme. Hormis sa constitution et sa musculature qui n'avaient, hélas, pas changé, il ne se trouvait pas trop affreux, en y regardant bien ; mais il avait vieilli à une vitesse qui le surprenait, qui le dépassait.

66

Vêtu seulement de son peignoir, Marc commença à déambuler dans le vaste appartement. Un soleil timide commençait à faire fondre les cristaux de givre déposés devant les fenêtres, et il se sentit un peu ragaillardi. Et puis la date du 24 décembre était arrivée : dans quelques heures, Katherine et lui allaient réveillonner ensemble. Un court instant, il songea à s'habiller tant bien que mal, pour aller chercher un cadeau à offrir à la conservatrice ; mais le souvenir du regard qu'elle lui avait lancé quelque temps plus tôt l'en dissuada : s'il avait quitté l'appartement, ne serait-ce que pour quelques minutes, aucun présent n'aurait pu rattraper ce manquement à sa parole.

Chemin faisant, la curiosité l'incita à visiter brièvement le bureau de son amie, dans lequel elle avait passé tant d'heures depuis sa sortie de l'hôpital. La pièce, plutôt petite, était agréable et sentait bon la gamberge et le travail de l'esprit : les rayonnages en désordre suggéraient les nombreux allers-retours que Katherine avait effectués entre ses livres d'art et son ordinateur portable, posé sur une table en verre jonchée de paperasses. Sur quoi travaillait-elle, en ce moment ? Les thèmes semblaient nombreux : du côté droit de la lampe de bureau s'entassaient des notes concernant des objets étrusques, grecs et romains. Sur la gauche, il avisa une abondante documentation sur la statuaire du Moyen Empire égyptien. Quel étonnant éclectisme, quelle soif de connaissance, quelle femme extraordinaire, songea-il d'abord, admiratif. Mais, rapidement, sa plus grande crainte lui revint à l'esprit : la « queue de mélancolie »… Katherine jetait-elle ses dernières forces dans ces recherches, pour ne pas en finir avec l'existence ?

Pensif, il reprit le chemin du salon ; il allait continuer à veiller sur elle à chaque instant, et s'efforcer de détecter chaque détail inquiétant : « prenez bien soin d'elle, elle va avoir besoin de vous »… Les mots de l'infirmière en chef de

la Salpêtrière ne le quittaient pas.

Le dossier gisait sur le canapé. Marc saisit avec précaution la pile de documents, et entreprit de l'examiner… Mais il n'en eut pas le temps car, déjà, la clef tournait dans la serrure. Dans un bruit de papier froissé, Katherine fit irruption dans le salon, les bras chargés de paquets de toute taille. Lorsqu'elle eut déposé son fardeau à terre, son regard se figea sur Marc, toujours en peignoir :

— Il était temps que j'intervienne, sourit-elle.

Un peu gêné, il opina. Mais, surtout, il sentit son cœur bondir dans sa poitrine : dans le regard de son amie, toute expression de reproche avait disparu… Peut-être ces quelques heures de shopping l'avaient-elle détendue ; peut-être aussi lui avaient-elles permis de comprendre que Marc, après tout, avait cru bien faire… Et qu'à sa place, elle aurait probablement pris les mêmes décisions.

— Je pense que tu trouveras tout ce qu'il te faut là-dedans, annonça-t-elle en soufflant. Va t'habiller. Nous sommes le 24 décembre, tu sais ?

Il acquiesça en silence, toujours honteux de n'avoir rien à lui offrir en retour.

— Et, ce soir, je vais nous préparer un dîner du tonnerre ! ajouta-t-elle en clignant de l'œil.

Marc se retira dans sa chambre et, les yeux humides, découvrit tout ce que la conservatrice avait acheté pour lui : pantalons, chemises, pulls, chaussettes, caleçons et même chaussures… Il n'y avait là rien qui ne corresponde à ses goûts, rien qui ne soit à sa taille ; en revanche, la qualité des articles dépassait de très loin ce qu'il pouvait s'offrir d'ordinaire.

C'est donc transformé en élégant *gentleman farmer* qu'il revint au salon où

Katherine, couchée sur son grand canapé, examinait le dossier avec attention.

— Quel bel homme ! lança-t-elle en le voyant apparaître.

Elle affichait un sourire attendri, lorsque la sonnette retentit. Marc, instinctivement, s'éclipsa.

— Tu attends quelqu'un ? chuchota-t-il, de la cuisine.

— Les courses alimentaires. Je les ai fait livrer. Je ne pouvais pas tout transporter, j'ai donc privilégié tes vêtements…

Marc s'aperçut alors qu'il ne l'avait pas encore remerciée, et bredouilla quelques mots de reconnaissance, en triturant le mouchoir en papier qu'il avait enfoncé dans la poche de son pantalon.

Puis, pendant qu'il aidait Katherine à ranger les victuailles qu'elle venait de recevoir, il osa aborder la question qui, depuis de longues minutes, lui brûlait les lèvres :

— J'ai vu que tu consultais ce dossier ?

— En effet.

— Et… ?

— Et tu t'es bien fait avoir, comme je le pensais ! compléta-t-elle en casant un volumineux carton dans son réfrigérateur déjà comble. Viens voir par toi-même… Ah, tu peux emporter cette boîte-ci au salon : ce sont quelques en-cas, qui nous permettront de tenir jusqu'au dîner de ce soir.

L'instant d'après, tout en picorant des petits fours, les deux amis avaient pris place sur le canapé, et la conservatrice compulsait à nouveau les feuillets jaunis.

— Comme je te l'ai dit ce matin, il en manque la majeure partie. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais j'ai la nette impression que Kowalczyk n'a pas découvert tout ce qu'il cherchait… Et que, pour une raison inconnue, il a voulu te laisser un os à ronger, pour que tu continues ta quête et lui apportes les éléments dont il a besoin…

— Éléments que je n'ai pas…

— Peut-être pense-t-il que Georges t'avait fait des confidences ? Bref. Peu importe, pour l'instant. Cette pochette contient trois parties distinctes. D'abord, une longue comptabilité : sur une vingtaine de pages au moins, on a dénombré des choses désignées par des noms de code que je ne comprends pas.

Marc se rembrunit. Effectivement, des colonnes de lettres et de chiffres tapés à la machine se succédaient, sans qu'aucun élément ne lui permette d'émettre la moindre hypothèse. Il attendit patiemment que Katherine, qui dévorait un petit feuilleté au fromage, reprenne le cours de son exposé.

— La deuxième partie est plus amusante, si j'ose dire… Mais guère plus instructive.

Marc frotta nerveusement ses cheveux en bataille.

— Il y est question d'un site, dont l'emplacement n'est pas précisé. Mais c'était, apparemment, une grotte… En Crète, les Allemands avaient installé des arsenaux dans tous les souterrains qu'ils avaient pu trouver. Notamment dans un endroit nommé « *Gortyn* », semble-il… Tu connais ?

Marc secoua la tête négativement.

— Tu permets que je vérifie ?

La conservatrice acquiesça, et le jeune homme apporta son ordinateur portable

sur le canapé. Il saisit alors le nom inconnu dans le moteur de recherche, qui le mena aussitôt vers une page de *Wikipedia* : *Gortyn* en allemand, *Γορτύν* en grec et Gortyne en français, était un site archéologique situé au sud de la Crète centrale ; l'une de ses particularités était d'abriter un réseau de vastes grottes, naturelles et prolongées de main d'homme, dans lesquelles les nazis avaient entassé une partie de leur arsenal… avant d'en dynamiter l'entrée, lorsqu'ils avaient dû quitter les lieux. Mais l'endroit était bien connu, et Kowalczyk n'aurait eu besoin ni de Georges ni de quiconque pour le découvrir. De plus, ces souterrains se trouvaient au sud d'Héraklion, donc relativement éloignés de la côte occidentale, où Georges avait passé son enfance – et où, selon Constantin, se trouvait la cavité dans laquelle le dossier avait été découvert.

Comme Marc, la conservatrice ne s'attarda pas sur ce sujet.

— Puis, un peu plus tard, continua Katherine, ils ont découvert par hasard un autre souterrain qui avait servi de lieu de culte à l'époque minoenne. Mais ces sauvages n'ont pas hésité à le transformer, lui aussi, en arsenal. Cependant, comme il y avait un intérêt archéologique à leur trouvaille, d'autres nazis se sont réveillés.

— Himmler, l'*Ahnenerbe* ? rétorqua Marc, comme s'il venait de recevoir une décharge électrique.

— Exactement.

— Donnent-ils des détails ? demanda-t-il avidement.

— C'est là que cela devient vraiment amusant !

Katherine paraissait savourer à l'avance ce qu'elle s'apprêtait à dire. Lentement, elle s'alluma une cigarette, et tira plusieurs bouffées avant de poursuivre :

— À l'évidence, Kowalczyk a dû bien s'amuser en choisissant les pages qu'il

allait te laisser lui voler. Car nous avons là un chapitre entier consacré aux délires de l'*Ahnenerbe* sur cette grotte !

Marc, qui avait espéré mieux, soupira bruyamment.

— Pour résumer, c'étaient bien les vestiges de l'Atlantide que Himmler avait espéré découvrir dans ce souterrain. Ce crétin s'était mis en tête de découvrir l'orichalque, ce mystérieux métal dont Platon avait signalé l'existence, et auquel les alchimistes du Moyen Âge et de la Renaissance avaient prêté des propriétés extraordinaires.

— Ce qui explique l'implication de Thorwald dans cette affaire…

— Sans doute, oui. Mais il y a mieux : Himmler avait le projet de reconstituer un géant de bronze appelé Talos, qui, selon la mythologie, jetait des pierres énormes sur les navires qui approchaient son île de trop près !

Tandis que Marc, déconfit, se ressouvenait de la peine qu'il s'était donnée pour comprendre quelque chose à cette histoire, Katherine, hilare, écrasa sa cigarette avant de continuer :

— Ces malades étaient même allés jusqu'à s'interroger sur la nature de l'*ichor* de Talos – l'*ichor* désignait le sang des dieux, réputé différent de celui des mortels : était-il fait d'orichalque en fusion ? Ce souterrain était-il le Labyrinthe, et le roi Minos avait-il régné sur l'Atlantide ? Le Minotaure appartenait-il à la race des Atlantes ? Les Atlantes étaient-ils des Ariens ? Et je te fais grâce du reste, qui est aussi gratiné !

Consterné par ce tissu d'anachronismes et de légendes mal digérées, Marc décocha :

— Encore heureux que ces conneries aient été rédigées avant l'affaire de Roswell ! Ils nous auront au moins épargné les petits hommes verts… Mais, s'ils ont trouvé de l'orichalque, ils ont dû inventer un moyen de le fumer…

Il se souvint néanmoins que Kowalczyk, à New York, avait déjà mentionné le géant Talos… Ainsi le chef ne lui avait-il pas menti sur ce point.

Derrière les hautes fenêtres, la neige recommençait à tomber en flocons légers qui, pour l'instant, dérivaient au gré du vent. Marc, la mine terne, les observa un instant, tandis que la conservatrice cherchait, parmi les feuillets, celui qu'elle avait gardé pour la fin de son rapport.

— Et voilà la cerise sur le gâteau ! annonça-t-elle en exhibant une page qui, contrairement aux autres, n'était pas numérotée.

Le jeune homme l'examina un instant : un titre, un espace vide encadré d'un trait noir, et une simple phrase, au bas du document.

— Le titre, « *Standort den unterirdischen Räumen: Bodenzugang* », signifie « Emplacement des souterrains : accès terrestre », précisa Katherine. Et, en dessous du cadre, on a pris soin d'indiquer : « L'ouverture ne peut être découverte sans un examen très minutieux de la paroi de la falaise. Le point ci-dessus en montre l'emplacement exact. »

Marc considéra à nouveau le feuillet :

— Quelque chose devait être collé ici, dit-il en passant son index sur le cadre vide : on voit que la surface du papier a été légèrement déchirée, comme si on avait arraché une image : un plan, un schéma…

— Eh oui ! pouffa Katherine, avant de s'allumer une autre cigarette. On peut vraiment dire que Kowalczyk a dû se faire plaisir en te laissant ces documents sans aucune valeur.

— Mais alors, qu'attendrait-il de moi, si, comme tu l'imagines, il avait vraiment voulu que je reprenne une partie de ce dossier ?

La conservatrice haussa les épaules :

— Ça, mon cher ami, je n’en sais rien du tout…

67

Le soir tombait déjà sur Paris. En contrebas, dans la rue où les lampadaires venaient de s'allumer, tout demeurait calme et silencieux.

Katherine avait poliment refusé que Marc l'accompagne dans la cuisine pour l'aider à préparer leur dîner de réveillon, car il n'y avait, pour ainsi dire, rien à faire : faute de temps pour se mettre aux fourneaux, elle ne faisait que réchauffer des plats qu'elle avait dénichés, grâce à son réseau de relations sans limites, chez les plus fins restaurateurs de la ville.

Cette journée allait ainsi s'achever sur une apothéose calorique digne de l'abbaye de Thélème : ce menu rabelaisien allait commencer par un merveilleux foie gras du Périgord, et l'étape suivante serait une oie farcie aux truffes.

Lorsqu'ils eurent pris place à table, Marc, vêtu et nourri par son amie, esquissa un sourire gêné.

— Nous l'avons bien mérité, il me semble, lança Katherine en scrutant l'expression de son convive.

Ému, le jeune homme ne trouva quoi répondre. La conservatrice avait organisé un merveilleux dîner, digne des plus grands restaurants de la capitale : sur une nappe immaculée, les couverts en argent et les verres en cristal reflétaient les éclats des chandelles, et les mets les plus raffinés avaient commencé leur défilé.

— Je sais que ce Noël n'est pas comme les autres, continua Katherine, pour toi non plus. Ton amie Agathe te manque tant que son nom semble inscrit en toutes lettres au fond de tes yeux…

C'était un peu vrai, hélas.

— Malgré ce qu'elle m'a fait, je ne parviens pas à la haïr, avoua-t-il. Je le voudrais bien, pourtant…

— C'est peut-être parce qu'il ne s'est rien passé de concret entre vous.

La conservatrice jeta un coup d'œil furtif au dossier, posé sur une commode.

— Tu as sans doute raison, répondit Marc. J'ai passé mon temps à attendre que l'occasion se présente, à rêver de quelque chose de mieux. Mais j'aurais dû comprendre que ce n'était déjà pas si mal, et apprécier davantage chaque seconde avec elle…

— Et cela ne t'étonne pas, qu'il ne se soit rien passé ?

— Venant de moi ? Pas du tout. Je suis nul avec les femmes. Je l'ai toujours été, et cela ne risquait pas de s'arranger avec quelqu'un qui m'impressionnait, et dont je refusais de tomber… amoureux.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je ne te demande pas de te dévaloriser, mais de te mettre à sa place. Toutes les femmes savent débloquer un homme timoré, fais-moi confiance. Elle n'avait qu'à lever le petit doigt pour cela. Et pourtant, bien qu'elle ait apparemment passé de très bons moments avec toi, elle ne l'a pas fait. Cela ne te paraît-il pas étrange ?

— Avec les femmes, l'étrangeté ne me surprend pas… Qui sait pourquoi elle a agi ainsi ? Elle a peut-être un mari et trois enfants, quelque part sur la planète. Ou bien elle est lesbienne. Ou alors je ne lui plaisais pas du tout, et elle n'a fait que jouer la comédie pour arriver à ses fins… Comment le saurais-je ?

Katherine esquissa un sourire.

— Et s'il y avait une autre raison à cela ?

Marc arrêta sa fourchette à mi-chemin de sa bouche, et ouvrit les yeux en

grand.

— Que veux-tu dire ? s'enquit-il, interloqué.

— Qu'elle a peut-être été contrainte d'agir comme elle l'a fait.

— Contrainte de me voler et de ne pas coucher avec moi ?

Évidemment, il avait déjà envisagé cette possibilité – et les implications qu'elle pouvait avoir ; mais il ne s'y était guère attardé.

— Réfléchis. Tout paraît indiquer que vous avez été suivis de près dans vos déplacements.

— Et alors ?

— As-tu pensé aussi à la manière dont elle s'y est prise pour te dérober ce dossier ? Elle t'a embrassé, et endormi…

— Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

— Je me demande simplement si elle ne t'a pas sauvé la vie, en évitant de montrer qu'elle était heureuse avec toi, et en prenant les devants pour que ce salaud de Kowalczyk ne te fasse pas descendre.

Marc réfléchit quelques secondes, puis reprit, l'air incrédule :

— Si tu dis vrai, comment expliques-tu qu'elle n'ait pas tenté de me le faire comprendre ?

Katherine lui sourit tendrement :

— Et si c'était toi qui n'avais rien compris ? C'est subtil, une femme, tu sais – un peu trop pour un homme, d'ailleurs, ajouta-t-elle en aparté.

— Alors pourquoi n'a-t-elle pas essayé de prendre contact avec moi, depuis qu'elle est partie ? Il existe mille moyens simples de le faire sans que la clique

de Kowalczyk ne l'apprenne. Je crois que tu es en train de te donner beaucoup de mal pour apaiser ma peine… C'est gentil de ta part, mais ton interprétation me paraît plus fumeuse que les théories de l'*Ahnenerbe* – ce qui n'est pas peu dire. J'espère que tu ne le prends pas mal ?

À cet instant, il se souvenait des révélations de Constantin, selon qui Agathe avait fouillé la suite 418, alors que Marc venait à peine de la rencontrer… Quels sentiments aurait-elle pu concevoir pour lui, en si peu de temps ? À bien y réfléchir, elle n'avait couru qu'après ce maudit dossier, et Marc n'avait représenté pour elle qu'un moyen de le découvrir.

Katherine haussa les épaules.

— Nous verrons ! Ce n'est pas parce que je n'ai pas de flair pour mes propres aventures que je n'en ai pas pour celles des autres. J'espère que nous aurons bientôt l'occasion d'en reparler. En attendant, reprends un peu de Châteauneuf-du-Pape. Ça te ménagera un peu de place pour la suite.

— Quelle suite ? Je vais mourir, tu sais !

— Mais non, mais non.

— Quoique… ce soit notre destin à tous, conclut-il en humant son verre de vin avec délectation.

Ce faisant, ses pensées se tournèrent vers Georges. Katherine avait fait l'effort d'atténuer sa douleur en lui parlant d'Agathe, et il aurait voulu en faire autant en lui rappelant qu'elle avait sans doute représenté, pendant dix ans, la seule relation à peu près stable du beau Grec… Mais il songeait aussi à Anna, et, de crainte de raviver de pénibles souvenirs, n'osa pas aborder le sujet.

La conservatrice aussi pensait fort à son défunt amant. Dans la lueur dansante des chandelles, elle se tourna à nouveau vers le vieux dossier, qui lui avait coûté

la vie. Machinalement, Marc fit de même… et, brusquement, sentit les battements de son cœur s'accélérer. Avalant cul-sec son verre de vin, il s'écria, les yeux rivés sur l'enveloppe :

— J'ai compris !

— Compris quoi ? s'étonna Katherine, qui, ne sachant pas à quoi s'attendre, s'empressa de s'allumer une cigarette.

— Sais-tu ce qui manque, dans ce cadre vide ? demanda-t-il, les yeux brillants.

— Comment veux-tu que j'en aie la moindre idée ?

— Une photo. Une photo qui a exactement le bon format. Une photo marquée d'un point à l'encre noire, qui indique l'emplacement de l'ouverture. Et sais-tu où se trouve cette photo ?

— Pas ici, en tout cas. Mais j'imagine que toi, tu le sais, rétorqua Katherine, qui commençait à perdre patience.

— À New York, dans les archives de Thorwald ! Je l'ai vue !

— Et elle s'y trouve toujours ?

Marc, submergé par l'émotion, marqua une courte pause.

— Oui. Mais… Je l'ai photographiée, avec mon téléphone portable !

— Celui qu'on t'a volé à Rome ?

— Oui. Mais… répéta-t-il.

Il hésita : il n'était évidemment pas question de parler de l'e-mail qu'il avait envoyé à Anna, dans lequel il avait inséré le cliché.

— J’avais pris la précaution de la transférer sur mon ordinateur, sourit-il.

— Alors, qu’attends-tu pour aller le chercher ?

Quelques instants plus tard, la photo était affichée sur l’écran, et Katherine en lançait l’impression en haute résolution : la mer, un morceau de falaise, quelques pierres empilées, deux cyprès qui poussaient horizontalement… Et un point tracé à l’encre noire. L’échelle de fortune que Marc avait improvisée avec son crayon montrait effectivement que le cliché avait exactement les dimensions attendues.

— Le tirage n’est pas terrible, remarqua-t-elle. Mais oui, le point est bien là. Aux deux tiers de la hauteur de la falaise… Mais où se trouve-t-elle, cette falaise ? Ces arbres pourraient éventuellement faire office de repère… mais existent-ils encore ?

Une idée venait de germer dans l’esprit de Marc mais, tandis qu’il cherchait ses mots pour l’exposer, Katherine ajouta :

— Et si c’était précisément cette information qui manquait à Kowalczyk ? Les autres pages qu’il t’a laissées ne présentent aucun intérêt… Et ne m’as-tu pas dit que cette photo était cachée dans un magazine ? Même s’il a évidemment épluché les archives de Thorwald avant toi, il a très bien pu la manquer, et penser que Georges l’avait détachée de ce feuillet pour te la confier… Évidemment, il doit exister d’autres pages décrivant ce site… Mais, sans ce point de départ, il lui est probablement impossible de découvrir son emplacement, n’est-ce pas ?

Alors qu’elle réfléchissait à voix haute, Marc crut lire, dans le regard luisant de la conservatrice, autant d’exaltation que d’enthousiasme. Cela lui donna enfin le courage d’exposer le plan qu’il venait de concevoir :

— Ce cliché n’est probablement qu’un double du tirage original, car il portait une inscription au verso… Mais, effectivement, s’il disposait de cette image, ce salopard pourrait longer la côte occidentale de la Crète pour trouver l’emplacement photographié à l’époque, commença-t-il prudemment.

— Sans doute, oui !

Il pesa soigneusement son argument suivant, tel un joueur d’échecs avançant ses pions l’un après l’autre, en s’efforçant que son adversaire ignore sa stratégie :

— Et, après l’avoir identifié, il ne lui resterait plus qu’à faire disparaître les deux dernières personnes qui ont vu cette photo… Comme il l’a fait, jusqu’à présent, avec tous ceux qui ont eu accès à ce dossier.

Katherine, le regard lointain, sortit lentement une autre cigarette de son paquet.

Faute de réponse de la part de son amie, Marc appuya sa dernière remarque :

— Mrs. Wilson, Luigi, Constantin peut-être… Et surtout Georges.

— J’ai compris, répondit-elle d’un ton las, entre deux volutes de fumée.

Hélas, Marc n’avait jamais excellé aux échecs, et son approche, qu’il avait pourtant espérée subtile, s’était avérée trop insistante, trop prévisible et trop maladroite : lorsque le regard de Katherine revint se planter dans le sien, il comprit aussitôt qu’elle l’avait percé à jour.

— Tu as l’intention de m’entraîner en Crète avec toi pour découvrir cet endroit, n’est-ce pas ? ajouta-t-elle en tapotant sa cigarette au-dessus du cendrier.

Pris au dépourvu, il ne put que rétorquer :

— C’est ce que nous avons de mieux à faire, non ?

— Et pourquoi cela ?

— Pour plusieurs raisons.

Il improvisa la suite de son mieux :

— D’abord, nous saurions ce que Georges avait appris, et qui lui a coûté la vie…

— N’essaie pas de me manipuler, sourit la conservatrice, soudain plus amène.

— Et puis… Et puis nous pourrions couper l’herbe sous les pieds de Kowalczyk…

— Et alors ? Que ferions-nous de plus si nous découvrions ce site ?

— Nous y pénétrerions, pardi !

— Et après ? À quoi cela nous avancerait-il ? Crois-tu vraiment que cette bande de dégénérés cesserait de nous poursuivre ?

— Si nous nous débrouillions pour annoncer cette découverte à la presse, ils n’auraient plus rien à espérer. Et rien ne nous empêcherait plus de raconter à la police tout ce que nous savons, car l’existence même du site étayerait notre témoignage contre Kowalczyk.

Katherine semblait prendre cela à la légère :

— Mais cela ne nous protégerait pas d’une balle dans le dos, n’importe où, n’importe quand, en guise de vengeance…

En détournant le regard vers l’un des bougeoirs, Marc se sentait, une fois encore, pris entre deux feux : en ayant, de manière malhabile, proposé à son amie de l’accompagner en Crète, il avait aussi espéré la garder auprès de lui. La crainte des conséquences d’une possible « queue de mélancolie » ne le quittait pas, et il s’était résolu à faire d’une pierre deux coups : les sortir du pétrin dans lequel ils se trouvaient, tout en continuant à veiller sur Katherine…

La conservatrice écrasa son mégot, et, d’un ton pragmatique, conclut :

— Nous verrons cela demain. En attendant, les fromages et le dessert nous attendent.

Elle se leva, et se dirigea vers la cuisine, laissant Marc seul avec ses interrogations.

68

Lorsque Marc s'éveilla, de gros flocons se déposaient mollement sur Paris gelé. De la cuisine, il percevait des sons qui, déjà, lui étaient devenus familiers : Katherine préparait leur petit-déjeuner.

En enfilant son peignoir d'un geste machinal, il se remémora la remarque qu'il s'était faite quelques heures plus tôt, alors que le sommeil commençait à le gagner : dans la cohabitation qui s'était improvisée, la présence de la conservatrice le rapprochait du souvenir de Georges, et sans doute ressentait-elle la même chose en hébergeant Marc ; mais il n'avait rien éprouvé de tel en partageant avec Anna la suite 418 des Bergues – dans laquelle, pourtant, Georges avait vécu ses derniers jours. Car aucun élément, dans les mots et les actes de cette étrange jeune fille, n'avait évoqué la mémoire de son ami tel qu'il l'avait connu. En revanche, avec Katherine, c'était tout autre chose : elle avait conservé l'esprit qui, depuis les bancs de la Sorbonne, avait uni les trois compères. Et, bien que le trio des beaux jours se soit désormais réduit à un duo, Marc avait fini par apprendre la nature des sentiments que la conservatrice n'avait cessé de nourrir pour le beau Grec ; et leur amourette en pointillés, jamais avouée et jamais complètement rompue, trouvait un écho dans le terrible secret qu'il avait lui-même partagé avec Georges. Katherine et Marc, chacun à sa manière, avait un jour déposé son cœur désemparé entre les mains du même homme, avec la même confiance ; et, dans les deux cas, Georges en avait pris le plus grand soin.

Mais il demeurait l'épineuse question du voyage en Crète, que Katherine avait remise au lendemain. Ils avaient ainsi poursuivi leur – trop – copieux repas de réveillon sans plus aborder ce sujet ; dont, pourtant, Marc avait fait sa priorité.

Il trouva son amie entre la cuisine et la salle à manger, un plateau sur les bras.

— J’allais te réveiller, annonça-t-elle, un sourire aux lèvres.

Sans maquillage, vêtue d’un pyjama en soie bleu pâle, elle rayonnait.

— Eh bien, tu vois, je me suis déjà habitué à la vie en couple, répondit-il en lui retournant son sourire.

En se versant leur café, en s’échangeant le panier de croissants et en se passant leurs confitures favorites, ils avaient instinctivement trouvé un équilibre qui leur convenait : chacun était attentif aux expressions de l’autre, et avait, inconsciemment, appris comment le satisfaire dans ces petits moments du quotidien. Pour Marc, le célibataire aussi endurci qu’on aurait pu le qualifier de pétrifié, comme sans doute également pour Katherine, qui avait eu les meilleures raisons de se méfier de la perfidie du sexe masculin, cela paraissait, en un sens, miraculeux.

Le jeune homme savoura cet instant, aussi longtemps que possible. Puis, lorsque les agapes matinales eurent pris fin, il se dirigea vers son ordinateur portable, pour consulter le contenu de sa boîte de réception.

Les publicités, les invitations à des ventes spéciales, les demandes en mariage et les propositions d’investissements douteux vinrent, comme à chaque fois, envahir l’écran. Cependant, parmi ces détritus, un nom se détachait :

De : Alain Lebeau <alain.lebeau@police.ge.ch>

À : Marc Neuville <marc.neuville@gmail.com>

Sujet : Constantin Skalidakis

Cher Monsieur Neuville,

Vous m'avez demandé, il y a quelque temps, si nos services avaient pu retrouver un dénommé Constantin Skalidakis, qui avait cherché à vous joindre.

J'ai le regret de vous annoncer que la police française vient de m'informer de son décès, survenu dans l'après-midi du 23 décembre dernier.

Selon les premiers éléments de l'enquête, monsieur Skalidakis a été tué par balle alors qu'il cambriolait un chalet dans une station de sports d'hiver, en compagnie d'un autre malfaiteur, qui a réussi à prendre la fuite. Les recherches se poursuivent pour découvrir l'identité de ce second individu, dont le visage aurait été filmé par les caméras de surveillance de la maison. Je vous tiendrai informé des progrès de mes collègues français.

En échange de ces informations, je vous serais reconnaissant de prendre contact avec le capitaine de police Bernard Pichon, du SRPJ d'Annecy, au 0450… Peut-être pourrez-vous lui apporter quelque élément utile pour son enquête.

Bien à vous,

Alain Lebeau

Inspecteur Principal

Police cantonale de Genève, Brigade criminelle

Bd Carl-Vogt 17-19

CH-1205 Genève

En un claquement de doigts, Marc se sentit manquer d'air. Des perles de sueur commençaient à se former sur son front, tandis qu'il relisait, en les égrenant, les mots de l'inspecteur principal.

D'une part, il se souvenait des deux coups de feu qu'il avait entendus, deux jours plus tôt, avant qu'on se lance à sa poursuite dans la neige. Ces deux déflagrations, c'étaient assurément les sons des balles qui avaient été fatales à Constantin. Quant à lui, il était, évidemment, « l'autre malfaiteur », celui qui avait été filmé et dont le portrait n'allait guère tarder à circuler d'un commissariat à l'autre, puis d'un pays à l'autre. Lebeau ne pourrait alors que le reconnaître… Et puis on constaterait son absence de son domicile parisien, on s'interrogerait, on enverrait des équipes sonder ses amis et ses relations. Alors, on trouverait l'adresse de Katherine… Placé en garde à vue pour cambriolage, Marc n'aurait aucun élément concret à fournir pour expliquer sa participation à un tel forfait, d'autant que cette ordure de Constantin ne pourrait désormais corroborer son témoignage… Et qu'adviendrait-il alors de Katherine, qui venait de frôler la mort et demeurait, sous son air faussement détaché, plus fragile que jamais ?

Il n'hésita pas longtemps. Éteignant l'ordinateur, il serra les poings et se décida à retourner au salon.

La belle conservatrice, affalée sur son grand canapé, feuilletait distraitement l'une de ces revues féminines qui contiennent davantage de publicités que d'articles, souvent contradictoires. Les manchettes de ces torchons, reproduites d'année en année, assuraient le succès récurrent de ces périodiques bon marché : « Le régime qui vous fera perdre quinze kilos en un mois » y voisinait avec « Assumez vos rondeurs sans complexes » ; et « Comment prendre votre pied ? » y était suivi par « Comment simuler sans s'ennuyer ? » ; cet alléchant programme s'achevant par : « Comment réussir votre fondant au chocolat ? »

Lorsqu'elle aperçut la mine de Marc, la conservatrice froissa le magazine : à l'évidence, l'heure était grave.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en se redressant subitement. Tu es tout blanc !

— J'ai été filmé pendant le cambriolage à Megève, répondit-il d'une traite.

— Comment le sais-tu ?

Elle s'efforçait d'afficher un sourire apaisant. Mais, comme Marc ne réagissait pas, elle ajouta :

— Il me semble que la police devrait t'avoir déjà mis la main dessus, si c'était vrai. Ou alors, est-ce la trêve des confiseurs ?

Toujours aussi pâle, Marc s'assit en face d'elle.

— J'ai reçu un message de cet inspecteur suisse, Lebeau. Constantin a été tué, pendant que je m'enfuyais avec le dossier. La police française recherche son complice, qui apparaît sur une vidéo de surveillance du chalet de Kowalczyk. Et ce complice, c'est moi.

Katherine prit son air pragmatique, une fois encore :

— Alors, la meilleure solution serait de te dénoncer, avant qu'on vienne te chercher ici : tu n'as tué personne avant-hier, que je sache. Et, avec ce dossier comme élément de preuve, il te suffira de raconter toute l'histoire à la police… Elle se renseignera alors sur Kowalczyk, comprendra qu'il est à l'origine de tous ces assassinats. On l'arrêtera, on l'enfermera, on le fera avouer ; et Georges sera… un peu vengé… Pas besoin, pour cela, d'arpenter la Crète, comme tu me le proposais hier soir ; et, en prenant la fuite ainsi, tu aggraverais sans doute ton cas, si la police remontait jusqu'à toi.

Sous la chevelure désordonnée de Marc, les idées filaient et rebondissaient jusqu'à s'enchevêtrer. « Tu n'as tué personne avant-hier, que je sache » résonnait douloureusement dans son esprit. Et si la police, en fouillant son passé et celui de Georges, finissait par découvrir qu'il avait pourtant commis un crime, dix ans plus tôt ? Son témoignage contre le chef d'orchestre perdrait aussitôt toute crédibilité. D'ailleurs, quel fonctionnaire de police serait disposé à accorder un quelconque crédit à une histoire aussi alambiquée ? En examinant les dernières semaines de la vie de Marc, il n'y verrait qu'une série de voyages, en Suisse, en Grèce, en Amérique et en Italie, dont il soupçonnerait qu'elle cachait quelque activité douteuse. Et qui d'autre que Katherine – qui lui avait accordé l'asile après le cambriolage, et serait donc aussi suspecte que lui –, viendrait le tirer de ce traquenard ? Georges était mort, Mrs. Wilson, Luigi et Constantin aussi ; quant à Agathe et à Anna, l'une avait disparu à jamais, et l'autre ne donnait plus signe de vie…

Et il ne voyait pas non plus par quel miracle la police pourrait appréhender Kowalczyk : ce type disposait de moyens sans limites, et parcourait le monde entier avec la même facilité qu'un Parisien prenait le métro. Et quand bien même… Pourquoi avouerait-il quoi que ce soit ? Le chef avait sans doute dans sa manche les adresses des meilleurs avocats ; en outre, il était mondialement célèbre : quel petit fonctionnaire français prendrait-il le risque de mettre en examen une telle personnalité, en se fondant sur un faisceau de présomptions aussi ténu, et aussi mal étayé ?

Sa conviction était mûre, et sa décision déjà prise. Avant de s'endormir, la nuit précédente, il s'était drapé dans l'espoir que Katherine, au matin suivant, allait finalement accepter de l'accompagner en Crète… Hélas, elle ne semblait toujours pas saisir le caractère désespéré de la situation.

Quelques instants, il s’absorba dans la contemplation des flocons qui continuaient à ensevelir Paris. Ils tombaient comme des pierres, comme des bombes lithiques expulsées des entrailles de la terre par un volcan en éruption ; ils paraissaient si lourds qu’aucun souffle ne les déviait. Comme lui, ils tombaient en suivant une trajectoire rectiligne, pour s’écraser quelques mètres plus bas.

Le souffle court, il rassembla tous ses arguments dans une dernière tentative :

— Pour la police, je suis un cambrioleur et, en m’hébergeant, tu m’as fourni une planque… Et n’oublie pas non plus que j’ai tué Costin.

— Costin, c’est de l’histoire ancienne, répondit-elle nonchalamment : puisque la police ne t’a pas identifié à l’époque, pourquoi voudrais-tu qu’elle exhume aujourd’hui un dossier classé depuis dix ans ?

Submergé par la panique, Marc s’échauffait :

— Il faut que nous partions, conclut-il. Nous n’avons plus le choix. C’est en Crète que tout a commencé, et c’est là que tout doit finir : nous devons trouver le lieu indiqué par ce dossier, et par ce cliché.

Enfin, comme Katherine demeurait stoïque, il ajouta :

— Et nous partirons demain, au plus tard. Si nous attendons davantage, ma photo devant le coffre de Kowalczyk sera dans tous les aéroports… Alors, tu m’accompagnes ?

Elle secoua négativement la tête, et ferma les yeux. Une petite larme, brillante comme un diamant, roula sur sa joue.

III
Le Messager des Dieux

69

Seul sur un banc face à la ruelle qui montait vers la vieille ville de La Canée, Marc ressassait son plan d'action. En d'autres circonstances, il ne se serait pas attardé à cet endroit ; mais, étonnamment, le petit parking où il venait de garer sa voiture n'évoquait plus le désespoir qu'il lui avait inspiré quelques jours plus tôt : c'était là, en effet, que Nikos les avait jetés, Anna et lui, comme on balance deux sacs-poubelle. Cependant, il lui semblait que la détresse de ce soir-là, la crise de larmes d'Anna, les pavés inégaux sous la lumière des réverbères appartenaient déjà une autre époque de son existence.

Même la panique et la confusion qui l'avaient poussées à quitter Paris en catastrophe avaient presque complètement disparu de ses pensées, et il se surprenait à appréhender l'avenir sans chercher à l'anticiper dans ses détails les plus angoissants. À cet instant, sa principale préoccupation était d'avoir dû renoncer à tenir Katherine informée de sa progression : dans le cas, très probable, où la police ferait irruption chez elle, il s'agissait surtout de ne pas l'accabler, de ne pas la contraindre à mentir plus que nécessaire. Et aussi de ne pas compromettre sa propre quête, qui demeurait, selon lui, leur dernier espoir d'expliquer – et de venger – l'assassinat de Georges…

Pour autant, il n'était pas dupe : dans un délai plus ou moins court, deux forces distinctes n'allaient guère tarder à se lancer à ses trousses.

L'une d'elles, selon toute probabilité, serait la police grecque : s'il avait été identifié sur les images des caméras de surveillance du chalet de Kowalczyk, les autorités françaises n'avaient sans doute pas manqué de lancer contre lui un mandat d'arrêt européen… Car, plus il y réfléchissait, plus le message de Lebeau lui apparaissait comme un avertissement : un jour prochain, si ce n'était déjà fait,

le policier genevois n'aurait d'autre choix que de communiquer à ses homologues français le dossier dont il disposait sur le meurtre de Georges, dans lequel figurait le nom de Constantin Skalidakis ; et, à part celui de Marc, les patronymes qu'il avait dû y consigner montreraient clairement que la Grèce se situait au cœur de l'affaire ; probablement les Français noteraient-ils aussi que la victime du cambriolage se prénommait Stavros… Et leur conviction ne ferait que s'affermir lorsqu'ils constateraient que Marc avait pris un vol Paris-Athènes moins de trois jours après le délit, ou le crime – selon qu'on le considérerait ou non comme l'assassin de Constantin –, commis à Megève. Enfin, si la police grecque coopérait à l'enquête française, elle n'aurait guère de difficultés à découvrir que Marc avait dû, une fois encore, présenter son passeport pour embarquer sur le ferry reliant le Pirée à La Canée.

Le second péril, infiniment plus redoutable à ses yeux – car les administrations, à cette époque de l'année, ne devaient probablement compter que sur un effectif réduit et peu motivé – était évidemment Kowalczyk : si près de son but, le chef avait dû faire appel à ses nombreux agents, et il était à peu près certain qu'il savait déjà tout du périple de Marc.

Par fierté, le jeune homme avait été réticent à admettre que Katherine avait eu raison, lorsqu'elle avait suggéré que le maestro avait probablement facilité le vol du dossier – tout en faisant abattre Constantin, qui ne lui était alors plus d'aucune utilité. Dans ce dossier, il manquait en effet une pièce essentielle : le cliché que Marc avait lui-même photographié à New York avec son téléphone portable. Sans cet indice, le chef d'orchestre pouvait dépenser ses millions pour prospecter les côtes crétoises, sans jamais y découvrir ce qu'il convoitait. Aussi était-il plus que probable qu'il allait le faire suivre, jusqu'au lieu qu'il recherchait ; puis qu'il allait évidemment l'éliminer, comme il l'avait fait avec tous ceux qui avaient, de près ou de loin, eu accès à ces feuillets.

Malgré tout, Marc voulait croire que la tâche de ses poursuivants allait vite se compliquer : dans ce pays de maquisards, on avait jadis réussi à enlever un général allemand et à l'exfiltrer vers l'Égypte, en traversant les montagnes et les vallées au nez et à la barbe de l'occupant… Or, dans le jeu de pistes qui venait de commencer, Marc avait l'avantage d'être seul, et difficile à repérer par des moyens modernes : grâce à ce qu'il lui restait des billets découverts dans la suite 418, sa carte de crédit n'avait pas été utilisée depuis qu'il avait quitté Paris ; quant à son téléphone, il l'avait fait débloquer dans une échoppe douteuse du Pirée, et il contenait désormais une carte SIM prépayée, théoriquement intraçable… Mais dont le numéro d'appel, évidemment, était grec, ce qui excluait la possibilité de joindre Katherine, ne serait-ce que pour la rassurer et prendre de ses nouvelles. Cependant, par précaution, il n'avait pas supprimé les coordonnées de la conservatrice de son carnet d'adresses.

Bercé par la fatigue et le clapotis de la mer toute proche, il suivait du regard l'ombre mouvante des tamaris, qui jouait avec la carrosserie de la Land Rover qu'il venait de louer : un vrai 4x4 comme on n'en faisait plus, aussi rustique qu'indestructible – quoique bosselé et, par endroits, piqueté de rouille. Ce tout-terrain ne craignait ni les aventures ni les maladresses ; un détail qui, pour un conducteur aussi peu expérimenté que Marc, n'était pas négligeable.

Depuis que Nikos l'avait transporté dans son *pick-up* d'un autre âge, il savait à quoi s'en tenir concernant les routes de Crète ; et puis il allait vraisemblablement lui falloir sortir des sentiers battus pour s'approcher des falaises, où il espérait découvrir les deux cyprès qui, sur la photo de Thorwald, poussaient à l'horizontale. Sans aucun doute, c'était à cet endroit que les Allemands avaient découvert, par hasard, un lieu de culte minoen, où s'étaient concentrés les travaux conjoints et secrets de l'*Ahnenerbe* et de l'armée nazie, de 1941 à 1944 ; là aussi, songeait-il, que Thorwald s'était très probablement rendu à la fin de

1941, en passant par l'Égypte…

Puisqu'il paraissait évident que les projets de Kowalczyk étaient intimement liés à ce lieu, Marc espérait en révéler l'existence aux autorités, aux médias – et même à ce qu'on appelait les « réseaux sociaux » – expression dont il ne savait pas précisément ce qu'elle pouvait désigner, mais qui paraissait assez répandue pour qu'il la considère comme un moyen efficace d'annoncer ses découvertes. Ainsi, il espérait sauver sa peau et celle de Katherine, venger la mort de Georges ; et, enfin, comprendre le nœud de l'affaire : après quoi couraient donc tous ces gens, qui n'avaient pas hésité à tuer plusieurs fois pour localiser ce site ?

Marc se leva lentement, massa ses lombaires comme un vieillard perclus de rhumatismes. Lorsqu'il se remit en marche, de petits picotements parcoururent son dos et ses cuisses, comme d'infimes décharges électriques. Un souvenir de la nuit précédente : sa place sur le ferry faisait face à une porte qui fermait mal, et des bourrasques d'air marin n'avaient cessé de s'y infiltrer ; bien qu'il se soit levé toutes les heures pour claquer cette porte, rien n'y avait fait.

Sa planque n'était guère éloignée. Bien sûr, il n'avait pas été question de retourner dans la pension où Anna et lui avaient déjà fait étape.

Aussi, dès l'aube, il avait traîné sa petite valise et son sac à dos dans les ruelles endormies, parmi les clématites de la vieille cité, à la recherche d'une chambre à louer. La tâche n'avait pas été facile : hors saison, la majeure partie des établissements demeurait fermée et, alors que le soleil venait à peine de se lever, il était sans doute bien trop tôt pour repérer ceux qui étaient encore ouverts…

Toutefois, au fond d'une impasse encombrée de plantes en pots, il avait avisé,

sur une construction de l'époque vénitienne, l'enseigne en fer forgé de la « pension Minos. » Puis, au-dessous, une petite vieille rabougrie, fripée comme une prune près de tomber de son arbre. Entièrement vêtue de noir, elle balayait un peu de poussière devant son pas de porte. Naturellement, elle ne parlait pas d'autre langue que le grec, et la négociation avait été laborieuse ; mais la vieille avait fini par décrocher l'une des sept clefs suspendues derrière la table branlante qui, au fond d'un couloir sombre, tenait lieu de comptoir de réception. Pour douze euros la nuit, Marc avait trouvé la cachette idéale : non seulement les autres chambres de la pension semblaient inoccupées, mais la propriétaire ne lui avait demandé aucune pièce d'identité, se contentant de lui réclamer le paiement, en espèces, d'une semaine de location.

Sa chambre, située au premier étage de la grande maison, évoquait une cellule de moine : des murs blanchis à la chaux, une icône de la Vierge, un lit étroit dont le cadre métallique semblait provenir d'un navire de guerre désarmé de longue date ; et puis un placard fait de planches hétéroclites, et un bureau minuscule supportant une lampe des années 1950. En routard improvisé, Marc devait aussi s'accommoder d'une salle de bains située sur le palier. L'absence de confort, l'anonymat et la solitude le grisaient un peu. Il se découvrait des talents, et même un certain goût, pour la cavale.

Par l'unique fenêtre de sa chambre, il jeta un coup d'œil sur la faible activité de la rue : quelques rares passants, comme écrasés par la relative chaleur, se dirigeaient vers le port d'une démarche nonchalante. L'image paraissait incongrue. Lorsqu'il avait pris son avion pour Athènes, l'appareil avait été dégivré : les volutes de vapeur, les combinaisons blanches et les camions enneigés sur fond de ciel terreux avaient alors donné à l'aéroport Charles-de-Gaulle des airs de base sibérienne…

Il préleva un peu d'argent dans sa valise, la referma à clef et redescendit

aussitôt. Bien sûr, l'heure était trop tardive pour entreprendre des recherches le long du littoral. Cependant, il n'avait pas oublié qu'Anna, lors de leur bref séjour à La Canée, lui avait parlé du Musée maritime, tout proche : selon elle, un portrait de l'arrière-grand-père de Georges y était exposé, dans l'aile consacrée à la Bataille de Crète. Il se souvenait aussi que le vieux Mitsotakis et sa bande de guérilleros avaient pris part à l'enlèvement du général Kreipe en 1944… avant de disparaître soudainement, de manière inexpliquée.

Du bout de leurs cannes, quelques pêcheurs à moitié assoupis tâtaient sans conviction les eaux du vieux port, tandis que Marc pressait le pas pour atteindre le musée. Le décor diurne contrastait avec les images qu'il avait conservées de la baie à la nuit tombée : peu de temps plus tôt, alors qu'il buvait du raki avec Anna, il avait admiré les formes, vénitiennes ou orientales, des monuments éclairés ; mais, à la lumière du jour, les mêmes édifices lui paraissaient ternes, sans relief, comme écrasés : la féerie nocturne avait fait place à une carte postale aux couleurs fanées, et l'on remarquait que les belles demeures restaurées côtoyaient des ruines aux murs lépreux. De même, l'ambiance presque festive qu'il avait cru découvrir lors de son premier séjour à La Canée s'était évanouie, comme liquéfiée sous l'effet des rayons du soleil : le long du quai, il était le seul individu en mouvement.

Comme Marc parmi les autochtones, le Musée maritime détonnait, au cœur d'un panorama uniformément morne : sa façade, couleur d'hématite rouge, se détachait à l'extrémité du port, faisant face au phare égyptien.

Il y régnait un silence de cathédrale et, sans surprise, Marc n'y croisa personne d'autre que le préposé de l'entrée, somnolant sur sa chaise devant un café frappé qui commençait à coaguler.

Dans les salles thématiques, Marc aurait aimé trouver le temps de flâner un peu : la collection du musée retraçait l'histoire de la navigation de l'époque minoenne à nos jours, en évoquant les batailles navales qui avaient régulièrement embrasé les mers environnantes de leurs feux grégeois : les pirates chrétiens et musulmans s'étaient longtemps disputé les ports et les criques de l'île de Crète, dont l'emplacement faisait une base de choix pour des équipées

aussi lucratives que sanglantes… C'était d'ailleurs pour des raisons similaires que, des siècles plus tard, l'Allemagne nazie s'était emparée de cette position stratégique : coupant la route vers le Moyen-Orient, la « Forteresse » permettait de contrôler une partie de la Méditerranée, et de gêner considérablement les opérations alliées.

Marc atteignit bientôt le premier étage du bâtiment, qui lui apparut comme un enchantement : il y faisait frais, il y était seul, et la vue du balcon sur le vieux port y était saisissante.

Là, une porte donnait accès à plusieurs salles consacrées à la Bataille de Crète et à l'opération « *Merkur* », dont plusieurs panneaux présentaient le déroulement : en déversant des milliers de parachutistes – les terribles *Fallschirmjäger*, dont la légende racontait qu'ils ne faisaient pas de prisonniers – sur les aérodromes et les grandes villes de l'île, les nazis avaient mis une dizaine de jours, en mai 1941, pour venir à bout des forces alliées… Toutefois, dès le début des hostilités, la réaction de la population locale à cette invasion venue du ciel avait été féroce : des enfants en âge de lancer une pierre jusqu'aux vieillards armés de pétoires centenaires ou de canifs rouillés, en passant par les femmes brandissant des bâtons et des casseroles, chaque Crétois s'était sauvagement attaqué à l'élite des troupes allemandes. Le résultat avait été désastreux pour la *Luftwaffe* : plus de quatre mille parachutistes avaient été massacrés en quelques jours, souvent au moment de leur atterrissage… Après cette catastrophe, l'état-major de l'Allemagne nazie n'avait jamais plus recouru aux parachutages massifs. Le stratège responsable de cette gabegie, le général Kurt Student, avoua d'ailleurs dans ses mémoires que la Crète avait constitué « le tombeau des parachutistes allemands », et que l'opération avait été une « victoire désastreuse. »

Or, bien que les troupes d'Hitler aient, par leur grand nombre et la supériorité

de leur équipement, fini par prendre le contrôle des positions qu'elles convoitaient, l'occupation de la Crète ne fut jamais complètement acquise pour les nazis : après cette victoire à la Pyrrhus, des groupes de résistants communistes et royalistes, unis contre le même ennemi, continuèrent le combat jusqu'à la fin de la guerre. Comme à l'époque de la domination turque, la vivacité de ces mouvements de contestation ne laissa aucun répit aux envahisseurs… Et, lorsque les forces allemandes durent finalement battre en retraite, c'est à La Canée qu'elles se réfugièrent. Elles s'y fortifièrent de leur mieux, en prévision de la capitulation ; puis, en 1945, elles se déclarèrent prêtes à se rendre aux Anglais… mais surtout pas aux Crétois !

En parcourant cette section du musée, Marc sentait le temps ralentir sa course. Fasciné, il voyait, partout autour de lui, les éléments concrets que les archives de Thorwald ne lui avaient que suggérés. Car, si l'espion allemand du *Met* avait conservé quelques articles de journaux qui rendaient compte de la bataille, rien n'avait réellement préparé le jeune homme à une telle exposition : dans chacune des vitrines en bois qui jalonnaient son parcours, des objets à la fois familiers et terriblement barbares étaient censés lui donner l'impression de participer au conflit.

Cette mise en scène, simple et austère, suscitait en lui une profonde fascination : les *battledresses* des soldats grecs, anglais, néo-zélandais et australiens, l'acier bronzé des mitrailleuses allemandes, les lames damassées des partisans, tout cela lui parlait et l'intriguait à la fois ; une partie de lui aurait été curieuse de saisir ces reliques, de s'en revêtir, de voir si l'habit pouvait faire le moine, et, peut-être, de découvrir ce qu'il aurait fait, lui, à cette époque et dans ce contexte. Une sensation étrange, vraiment : jamais l'historien qu'il était, dont les recherches n'avaient guère dépassé les limites de la bibliothèque de la Sorbonne, n'avait éprouvé avec autant d'intensité l'engagement des hommes

dans de telles circonstances.

Il aurait sans doute pu soulever une vitre, puisqu'elles n'étaient ni soudées ni cadenassées. Un instant, il avait promené son doigt sur la jointure qui unissait l'un des cadres en bois à son couvercle de verre : le pistolet allemand qui s'y trouvait exposé, il l'aurait volontiers pris en main pour le soupeser, le manipuler, et ainsi ressentir, de manière plus concrète et plus intime, la réalité du conflit. Mais il s'était maîtrisé, et l'arme était demeurée dans sa vitrine… Peut-être parce que, au-dessus de lui, l'unique caméra de surveillance s'était réveillée : sa tête rotative s'était braquée sur lui, étouffant aussitôt cette pulsion délirante.

Il s'était alors concentré sur les photos encadrées, qui montraient, sans fard, différents aspects des affrontements : sur certains clichés d'époque, les Allemands paradaient au pas de l'oie en arborant à la manche gauche de leur bel uniforme une bande de tissu blanc brodée de lettres dorées : l'inscription « *Kreta* », entourée de feuilles d'acanthe couchées, les désignait comme les héros de la Bataille de Crète. Mais, sur d'autres prises de vue, plus inattendues, on les voyait aussi en action : casque lourd sur la tête, torse nu et luisant, des bandes de munitions autour du cou, une mitrailleuse de douze kilos sur l'épaule et la clope au bec. Les *Fallschirmjäger* en marche avaient tout du rouleau compresseur.

Quant aux partisans, eux aussi bardés de balles, de couteaux, de pistolets, de fusils et de mitraillettes, ils apparaissaient vêtus de hardes douteuses. Barbus ou moustachus à l'extrême, ils jetaient vers les photographes des regards intraitables. À l'époque, on ne souriait guère sur les photos.

Parmi les clichés et les panneaux exposés, Marc chercha vainement quelque information sur l'*Ahnenerbe* et ses pseudo-savants… Hélas, rien ne le renseigna sur ce sujet : partout autour des vitrines, posés à même le sol, des *jerrycans* de vingt litres, des mortiers et des bombes n'évoquaient que la force brute que les

Allemands avaient jetée sur la Crète, sans envisager l'ampleur de la riposte des insulaires.

Chemin faisant, il s'imprégnait aussi de l'intensité et de la cruauté des combats qui avaient opposé les nazis aux résistants. Aux sabotages ponctuels des partisans, dont la plupart étaient demeurés insaisissables, les forces d'occupation avaient répliqué par des massacres aveugles : comme ailleurs en Europe, pour venger la mort d'un seul soldat allemand, cinq, dix ou vingt innocents avaient aussitôt été capturés et exécutés.

C'était ce que les images, bouleversantes, du village de Kándanos rappelaient ici.

Kándanos, qui n'était pourtant qu'une insignifiante localité du sud-ouest de l'île, avait été investi sur l'ordre du général Kurt Student, responsable de la désastreuse opération « *Merkur*. » Le 3 juin 1941, 180 des habitants de Kándanos, hommes, femmes et enfants, y avaient été assassinés selon des méthodes préfigurant celles du sinistre général Müller – qui n'avait été transféré en Crète qu'en août de l'année suivante. Plusieurs panneaux avaient ensuite été érigés sur les ruines du village, pour dissuader la résistance de poursuivre son action. L'un d'eux proclamait : « Kándanos a été détruit en représailles à l'assassinat bestial d'une section de parachutistes et d'une demi-section de soldats du génie, commis par des hommes et des femmes armés et embusqués. »

Le massacre de Kándanos ne fut que l'une des nombreuses atrocités commises par les nazis en Grèce ; chacune, cependant, n'avait fait qu'accroître la rage des *andartes*.

Tout ce que découvrait Marc lui rappelait Georges, son caractère, sa détermination. En pareil contexte, nul doute que son ami se serait lui aussi engagé jusqu'à la mort pour défendre la cause et les valeurs de son peuple –

comme l'avait fait l'immense majorité de ses compatriotes dès le mois de mai 1941.

Quelques cadres plus loin, il s'immobilisa : n'était-ce pas cette photo, sur laquelle son arrière-grand-père avait posé ? La légende en anglais, laconique, indiquait seulement « *A group of Andartes, 1944* » (« Un groupe de partisans en 1944 »). Pourtant, à y regarder de près, on ne pouvait se méprendre : Manolis Mitsotakis, bien qu'il ait arboré une barbe imposante, était le portrait craché de son arrière-petit-fils. Les traits et le regard du *capétan*, malicieux et intraitables à la fois, étaient assurément ceux de Georges – mais pas ceux de son père : Andréas n'en était, au mieux, qu'une version aigrie, et l'on ne percevait, chez lui, aucune grandeur d'âme. Quant au fils de Manolis et père d'Andréas, nommé Georges lui aussi, Marc se souvenait que son ami lui avait dit, un jour, qu'il était décédé avant sa naissance, dans les années 1960…

Ce cliché retint l'attention de Marc de longues minutes : Manolis Mitsotakis – puisque c'était lui, sans doute possible – posait assis sur un rocher, bardé de cartouches, muni d'un revolver et de deux couteaux coincés dans sa large ceinture. Autour de lui, des visages sales et patibulaires regardaient l'objectif sans expression : une douzaine de gars manifestement prêts à tout, et armés jusqu'aux dents ; de ceux auxquels la guerre fournit un excellent prétexte d'être eux-mêmes.

Alentour, d'autres vitrines montraient encore les armes utilisées par les deux camps au cours de ce conflit hors normes. Des instruments lourds et massifs, en acier, qui crachaient la poudre et les balles ; faits pour des hommes solides et résolus. Manolis avait été de ceux-là. Mais que lui était-il arrivé, à lui et à son équipe de partisans, qui, à en croire Anna, avaient mystérieusement disparu en 1944 ?

Marc regarda aussi les cadres tout proches, qui, selon une logique qui n'était pas détaillée dans les légendes, célébraient les hauts faits de la résistance

crétoise, dont le plus glorieux de tous : l'enlèvement du général Heinrich Kreipe, à l'initiative des espions anglais du SOE Patrick Leigh Fermor et W. Stanley Moss. En examinant le portrait de l'officier de la *Wehrmacht* capturé en 1944, Marc songea machinalement au chanteur du groupe *Rammstein*, Till Lindemann, qui lui ressemblait de manière frappante… Quant au cadre suivant, il présentait la jaquette d'un livre écrit par le capitaine Moss lui-même, relatant cette opération : *Ill Met by Moonlight* (« Fâcheuse rencontre au clair de lune » – une citation extraite du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, dont l'action, d'ailleurs, se déroulait en Grèce). L'ouvrage était paru en 1950, et sa couverture bleu nuit représentait, sur fond de carte géographique tracée à la main, un Anglais menaçant un Allemand de son pistolet. Le quatrième plat, patiné par le temps et l'usage, montrait une photo de Kreipe aux mains de ses ravisseurs : « *The Kidnappers and their captive* » (« Les kidnappeurs et leur prisonnier »), proclamait la légende en lettres bleues.

71

Pour atteindre sa petite chambre de la pension Minos, Marc devait emprunter un long couloir, qui traversait le premier étage de l'ancienne maison ; en guise de décoration, la vieille y avait accroché une batterie de cuisine d'un autre âge.

Bien qu'il se soit préparé à vivre comme un véritable routard, il avait eu le plaisir de constater, une fois encore, que l'établissement semblait très bien tenu : sa propriétaire paraissait méticuleuse, et la galerie sentait la cire d'abeille et l'eau de Javel.

De casserole en casserole, Marc avait rejoint son repaire, dont la porte jouxtait une monumentale bassine à confitures en cuivre, qui avait dû faire le bonheur de nombreuses générations de petits Crétois.

La vie avait repris avec le coucher du soleil. Les léthargiques habitants de La Canée avaient quitté leurs refuges ombragés pour chercher quelque distraction, en compagnie de rares touristes. Des odeurs tentantes de poissons grillés et de *souvlakis* montaient désormais du fond du vieux port ; mais la fatigue et l'impatience sourdaient sous le crâne de Marc, qui, depuis qu'il avait été expulsé du musée qui fermait à 18 heures, n'avait cessé de se gratter frénétiquement le cuir chevelu.

Certes, sa visite ne lui avait apporté aucun élément concernant Thorwald et l'Égypte, où le conservateur du *Met* s'était rendu pendant la guerre, ni même une information nouvelle sur l'abominable général Müller. Quant à l'*Ahnenerbe*… Il n'en avait pas vu la moindre mention.

En revanche, aussitôt qu'il avait quitté le musée, il s'était rendu dans une librairie toute proche, et y avait acquis une édition récente de l'ouvrage de W.

Stanley Moss, *Ill Met by Moonlight*, ainsi que plusieurs guides de randonnée et une carte de la partie occidentale de l'île.

Marc commença la lecture de l'ouvrage du capitaine Moss, qui n'était guère épais : en comptant le petit lexique annexé au récit, qui donnait la version anglaise des quelques termes grecs insérés dans le texte, on n'atteignait pas les deux cents pages. Moss y racontait notamment que, faute de trouver Müller, Heinrich Kreipe avait été enlevé par une équipe d'*andartes* dirigés par les infiltrés du SOE : l'opération avait eu lieu le 26 avril 1944, et leur otage avait été transporté en voiture, à pied et à dos d'âne jusqu'à la côte méridionale, qu'ils avaient fini par atteindre le 14 mai suivant. Kreipe avait alors été embarqué sur un navire anglais qui l'avait conduit jusqu'au port égyptien de Marsa Matruh, d'où il avait été transféré au Caire pour interrogatoire.

Page après page, Marc se laissait happer par le contenu de ce livre, qui le plongeait dans un monde dont il n'avait fait, jusqu'alors, que deviner les contours.

Ce qu'avait écrit Moss dans ses carnets, et qu'il avait retranscrit en si peu de pages – la censure militaire ne lui ayant pas permis de tout relater – excitait l'imagination : pendant des mois, les *andartes* et les gars du SOE s'étaient accoutumés à passer leurs journées dans des grottes, des buissons et des lits de ruisseaux, se déplaçant la nuit pour prendre position autour des lieux stratégiques tenus par l'ennemi.

À chaque fois que les avions anglais parachutaient des armes, des pièces d'or, des espions ou de la nourriture, ces hommes les récupéraient et s'efforçaient de les répartir entre les différents groupes de résistants. Et, bien que les Allemands aient eu le quasi-monopole des communications par radio sur l'île, les *andartes*

disposaient de leur propre réseau, tout aussi efficace : les « coureurs » ; nuitamment, de jeunes garçons couvraient des dizaines de kilomètres en des temps records sur des sentiers de chèvres qu'ils connaissaient par cœur, pour délivrer les messages que s'échangeaient les partisans.

Aussi les deux camps, quoique d'une manière différente, disposaient-ils de capacités d'action – ou plutôt de nuisance – presque comparables.

Malgré la censure dont il avait fait l'objet, *Ill Met by Moonlight* détaillait l'essentiel de l'opération : la villa *Ariadne*, toute proche de Knossos, où logeait Kreipe, ainsi que le carrefour où Leigh-Fermor et Moss, accompagnés d'une équipe d'*andartes*, avaient patiemment attendu la voiture du général ; comment, déguisés en *Feldgendarmes*, ils avaient arrêté le véhicule et convaincu, pistolet au poing, Kreipe de les accompagner ; comment aussi ils avaient traversé la Crète du nord au sud avec leur prisonnier ; comment, enfin, ils avaient réussi à se cacher et à se nourrir, grâce au soutien des résistants, et à rejoindre la côte où un navire anglais avait pu récupérer la majeure partie de l'équipe, et acheminer jusqu'au Caire le commandant de la « *Festung Kreta*. »

En revanche, l'ouvrage ne disait rien de ce que ce dernier, détenu par les Britanniques jusqu'en 1947, avait pu avouer.

Mais Marc n'oubliait pas que c'était Müller, le « boucher de Crète », que l'on avait alors espéré capturer, avant de s'en prendre, par défaut, à Kreipe, qui venait à peine de le remplacer. Était-ce Müller que l'on avait voulu interroger au Caire ? En savait-il davantage que son successeur ? Et à quel sujet ?

Toutefois, en 1944, la guerre n'était pas terminée. Il n'était pas encore question de règlements de comptes mondialement diffusés, comme ce fut le cas pendant le procès de Nüremberg ; les Juifs, internés et exterminés par fournées

entières, n'avaient évidemment pas encore les moyens de se venger de leurs bourreaux. Naturellement, on n'avait pas commencé à enlever d'anciens nazis pour les juger en Israël, comme ce fut plus tard le cas du sinistre Adolf Eichmann, capturé en Argentine en 1960 par une audacieuse équipe des services secrets israéliens. À cette époque, les Juifs luttaient pour demeurer en vie, et la Terre promise n'était encore, à leurs yeux, qu'une lointaine illusion.

Et, bien que l'opération menée en Crète par le SOE ait constitué un réel succès sur le plan stratégique, rien ne laissait penser qu'elle avait débouché sur autre chose que sur l'humiliation de l'ennemi.

Alors, ce qu'on avait espéré apprendre, était-ce ce qui motivait Kowalczyk ? Ce que Georges avait découvert, et qui lui avait coûté la vie ?

L'imagination de Marc s'envolait, à mesure que la fatigue et la lassitude le gagnaient. Qu'avait-il appris de plus, en effet, depuis qu'il avait débarqué à La Canée ?

Bien sûr, il y avait ce contexte, vague mais pénétrant, que le Musée maritime lui avait apporté. Et puis le contenu de *Ill Met by Moonlight*, assurément.

Étendu sur son lit, le jeune homme ne parvenait pas à fermer les yeux. Les astres, derrière la petite fenêtre qui lui faisait face, lui rappelaient le destin de Katherine : celui d'une étoile filante plus brillante que les autres, qui venait d'échapper par hasard à une monstrueuse explosion. Il l'avait toujours considérée comme quelqu'un de plus solide que lui-même ; comme Georges, d'ailleurs. Mais l'une n'avait survécu que par un heureux concours de circonstances, et l'autre avait été retrouvé mort dans le lac Léman, étranglé. Marc n'avait pas leur force de caractère, ni leur détermination, et pourtant il était encore là, bien vivant… Quelle logique y avait-il, dans cette histoire ?

72

Avec l'épuisement, Marc sentait le poison du découragement s'instiller dans ses veines ; un fluide que son cœur pompait sans relâche pour le distribuer dans chacun de ses organes. Peu à peu, le sens de sa folle équipée commençait à lui échapper. Car il était désespérément seul, dans ce pays qu'il ne connaissait pas et dont il ne parlait pas la langue ; isolé, coupé de toute communication, sous peine d'être aussitôt repéré ; poursuivi par des adversaires aussi puissants qu'impitoyables.

Et le lendemain, au volant d'un vieux 4x4 cabossé, il allait naïvement prospecter la côte occidentale de l'île, à la recherche de deux vieux arbres qui, vraisemblablement, n'existaient plus… Combien de temps un cyprès pouvait-il vivre ? Il l'ignorait.

Il songeait aussi à Anna, à qui il avait envoyé un message électronique avant de quitter Paris. Il lui avait révélé les derniers progrès de son enquête. Mais sans doute s'était-elle absentée pour quelques jours, entre Noël et le Nouvel An… Il décida de ne pas la relancer, et, plus généralement, de n'envoyer aucun e-mail à qui que ce soit : si Lebeau lui avait écrit à nouveau, et qu'il découvrait que Marc avait consulté ses messages sans lui répondre, cela risquait d'aggraver son cas.

Les yeux embués, il acquiesça en silence, comme pour donner raison aux lois de la probabilité : il n'avait pas une chance sur un million de réussir.

Mais, en filigrane, sa visite au Musée maritime ne cessait de le torturer. De salle en salle, il s'était surpris à éprouver une étrange fascination pour les combattants des deux camps qui s'étaient affrontés en Crète, et il en avait conçu un malaise qui ne s'était toujours pas dissipé.

Car, malgré lui, Marc avait admiré les barbes des *andartes* autant que les torses ruisselants de sueur des *Fallschirmjäger*. Les clichés défilaient encore devant ses yeux, symbolisant, au-delà des convictions des belligérants, un engagement sincère et sans faille.

Évidemment, pour comprendre la mentalité de cette période chaotique, il lui fallait s'extraire de la bien-pensance qui, de nos jours, avait érigé la tolérance, parfois aveugle, en vertu, dans ce que l'on désignait par l'expression de « politiquement correct. » Car, à l'extrême opposé de la nonchalance qui caractérisait l'esprit de l'Europe contemporaine, les hommes qui s'étaient entretués sur ce sol de 1941 à 1945 avaient cultivé l'idéal d'une victoire totale de leurs forces respectives ; et ils n'avaient pas hésité à verser leur sang jusqu'à sa dernière goutte pour faire triompher les causes qu'ils défendaient.

Que devait-il penser des crimes commis par les deux parties ? Certes, les nazis s'étaient rendus coupables d'incommensurables exactions, en éliminant au hasard des centaines de Crétois, pensant ainsi désarmer la résistance ; mais les *andartes*, qui savaient combien de vies amies allaient coûter leurs actions ponctuelles contre un convoi, un officier ou un soldat ennemi, avaient-ils renoncé pour autant à organiser leurs attentats ?

Dans un cas comme dans l'autre, ne rien faire aurait inéluctablement conduit à la victoire du camp adverse. Et aucun des belligérants n'avait même envisagé cette éventualité.

Marc se souvint encore du personnage d'Alexis Zorba, qui montrait à son patron son torse couvert de cicatrices, vestiges des combats qu'il avait livrés autrefois ; puis qui se retournait, et qui lui lançait : « Tu vois, par-derrière, même pas une égratignure. Tu saisis ? »

Une formule, en particulier, avait frappé le jeune homme : la devise des *SS*, « *Meine Ehre heißt Treue* », gravée sur la lame d'une dague et la boucle d'un

ceinturon, dont une légende lui avait donné la traduction : « Mon honneur s'appelle fidélité. » Telle quelle, cette maxime aurait assurément pu être reprise à leur compte par les *andartes*…

Car ces hommes avaient considéré la fidélité comme leur vertu majeure et le sens profond de leur existence, au point de vouer leur vie à défendre leurs idéaux ; lorsque le combat s'était engagé entre eux, qui aurait alors pu les raisonner ?

Confusément, il se souvenait aussi d'une citation de Pagnol qui, prononcée par Raimu, l'avait profondément marqué, lorsqu'il n'était encore qu'un petit garçon : « L'honneur, c'est comme les allumettes : ça ne sert qu'une fois. »

Si ces mots prenaient pour lui un tour aussi dramatique, c'était qu'il lui semblait avoir compris combien ces deux notions, celle de l'honneur et celle de la fidélité, en un mot celle de la loyauté, avaient régi sa propre existence. Et combien la trahison, qui constituait le revers de la même pièce, avait pesé sur sa destinée.

C'était pour l'honneur, bien sûr, qu'il avait jadis tué un homme – et aussi pour venger l'infidélité qu'il avait eu la douleur de découvrir ; par une sorte de loyauté, ensuite, qu'il s'était enfoncé dans l'étude de l'histoire médiévale, à son sens la plus ennuyeuse des disciplines, dans l'espoir de se racheter un peu.

Mais sa propre fidélité n'avait jamais été entachée : c'était Nadine qui l'avait trahi et qui, pour sauver son honneur, s'était tuée à son tour, au volant de la voiture de son père. Et lui, malgré les tentations qu'il avait éprouvées en rencontrant Agathe, lui était demeuré fidèle jusqu'à ce jour.

Quant à ses relations avec Katherine et Georges, elles n'avaient cessé d'exalter ces valeurs d'honneur, de fidélité et de loyauté.

N'était-ce pas par loyauté, et pour restaurer l'honneur de Marc, que Georges

l'avait accompagné, dix ans plus tôt, dans cette aventure aux conséquences funestes ? N'était-ce pas par fidélité que le Grec avait consacré tout son temps à son ami, les mois suivants ?

Quant à Katherine, combien avait-elle souffert des trahisons successives de ses deux maris, sans jamais l'avouer vraiment ? Elle avait toujours affecté une attitude qui, en dépit des infidélités qu'elle avait dû supporter, avait préservé son honneur.

Esseulé dans sa chambre exigüe, Marc avait l'impression d'assister à la reconstitution d'un puzzle dont il avait jusqu'alors collecté la plupart des pièces sans savoir qu'en faire – et même sans soupçonner qu'elles pouvaient s'assembler entre elles. Or, à bien y réfléchir, il finissait par entrevoir la vie comme un couloir voûté, à l'extrémité duquel, comme dans les expériences de mort imminente, les notions de bien et de mal n'avaient plus cours : seule demeurait une lumière éblouissante, qui servait de guide, et que l'on s'efforçait d'atteindre. Ce chemin pouvait peut-être paraître rectiligne, si l'on avait le cœur assez pur pour l'emprunter sans s'égarer ; mais pour ceux qui, comme lui, avaient trébuché, s'étaient blessés, avaient rencontré des chausse-trapes et s'étaient fourvoyés dans des boyaux annexes et glaçants, l'existence même de cette lumière n'était parfois plus évidente. En revanche, il lui semblait désormais que la progression dans cet interminable tunnel qui, au fond, constituait le sens profond d'une vie, était l'amour : la loyauté, l'honneur et la fidélité en étaient indissociables, quelle que soit la cause que l'on puisse épouser, au gré des circonstances.

Un souffle d'air marin, glissant entre les planchettes mal ajustées du cadre de sa fenêtre, lui caressait le visage : un peu de fraîcheur, et un parfum d'embruns qui le tenaient, tant bien que mal, éveillé dans son lit.

À cet instant, Agathe demeurait, malgré lui, la source de sa douleur la plus vive. Puis venait Katherine, qu'il avait dû abandonner à Paris, sans surveillance, sans même pouvoir communiquer avec elle… Enfin, Georges ne quittait pas ses pensées. Mais, puisqu'il se trouvait en Crète, Marc avait encore la possibilité d'agir ; et la quête qu'il poursuivait pour découvrir dans quel piège son ami s'était précipité lui donnait le sentiment que, d'une certaine manière, leur relation n'était pas terminée, que la fin n'était pas arrivée…

Sous l'effet de la fatigue, le jeune homme cillait en fixant le plafond blanc. Et, peu à peu, il finissait par admettre qu'il n'était pas inutile que chaque chose ait une fin ; bien sûr, c'était affreux, insupportable, lorsqu'il s'agissait de choses agréables, auxquelles on s'accoutumait jusqu'à la dépendance ; mais il fallait toutefois prendre en compte un autre aspect de cette loi de la Nature : car, si les bonnes choses ne pouvaient être que regrettées, les mauvaises aussi pouvaient disparaître à l'improviste.

Il se sentait désormais incapable de juger, d'apposer aux gens et aux événements des étiquettes comme il l'avait toujours fait. Car le monde n'était ni bon ni mauvais : chacun, suivant son inclination, faisait de son mieux pour sauvegarder les valeurs qu'il chérissait. Lui qui, comme beaucoup, avait toujours considéré que le fameux trio « pouvoir, argent et sexe » régissait l'humanité, commençait à comprendre que l'amour et la loyauté y jouaient un rôle sans doute bien plus important ; et que, selon cette logique, quantité de questions historiques méritaient assurément d'être examinées sous un jour différent.

Enfin, tandis que le sommeil commençait à le gagner, il s'interrogea encore sur les motivations de Kowalczyk, dont les mystérieux desseins avaient coûté la vie à plusieurs personnes. Il commençait à comprendre que, si ce chef d'orchestre l'avait attiré jusqu'à Megève pour qu'il y dérobe un dossier

incomplet, ce sinistre individu avait dû soudoyer Constantin, avant de l'éliminer, lui aussi. Et, contrairement à ce que le maestro lui avait annoncé à New York, n'était-ce pas l'un de ses hommes qui avait assassiné Georges ? Par ricochet, il était donc aussi responsable de la tentative de suicide de Katherine…

Il revoyait le visage de cire, les petites mains potelées et les yeux larmoyants qu'il avait découverts au-dessus de Central Park. Ce petit bonhomme à la voix de fausset, vénérant Wagner mais qui, à l'en croire, avait pris la relève des chasseurs de nazis. Il se prétendait Juif, et peut-être l'était-il vraiment. Mais le dédain qu'il avait témoigné envers l'œuvre de ses prédécesseurs, Wiesenthal et le couple Klarsfeld, le rendait peu crédible : certes, ces derniers avaient commis des erreurs, laissé échapper plusieurs criminels ; ils étaient humains, tout simplement, et donc faillibles. Kowalczyk se considérait-il donc comme un surhomme providentiel, dont les actions n'échouaient jamais ? Marc se souvenait encore des doigts adipeux du chef, tranchant, avec la précision d'un chirurgien, la tête d'une langoustine pour illustrer le sort qui avait été réservé à Thorwald en 1944…

73

Le découragement se nourrit de fatigue, mais le repos apporte l'espoir.

Marc, les cheveux en pétard, se découpait une épaisse tranche de *graviera* : ce puissant fromage crétois, dont il avait découvert l'existence lors de son précédent séjour à La Canée, allait constituer la base de son petit-déjeuner. Quelques biscottes locales, aussi dures que des cailloux, remplaceraient les toasts, et une canette de Coca tiède ferait office de café. Au fond, la rusticité de l'ensemble ne lui déplaisait pas : tout cela paraissait très bien assorti au matelas sur lequel il venait de passer la nuit, qui semblait rembourré de noyaux de pêches.

Puis, une main plaquée sur ses lombaires endolories, il fit quelques pas vers la fenêtre et esquissa un sourire. Sous le ciel d'un bleu déjà intense, il ne voyait guère que la façade ocre, un peu décrépie, de la maison d'en face, mais la lumière qui l'inondait laissait augurer une belle journée.

Croquant bruyamment dans une biscotte, il se pencha sur la carte achetée la veille, et pointa un doigt gras de fromage sur un point précis. Il opina, l'air convaincu : comme l'un des guides de randonnée qu'il avait acquis le lui avait suggéré, il allait se rendre directement au monastère de Chrysoskalitissa, plutôt que d'arpenter le littoral au hasard : cet endroit, situé au sud-ouest de l'île, avait été converti en camp de prisonniers par les nazis, et il se trouvait en bord de mer… Si Marc avait la bonne fortune de découvrir, dans les falaises des environs, celle dont il avait trouvé la photo dans les archives de Thorwald, l'affaire serait rapidement bouclée.

Moins d'une heure plus tard, il était douché, habillé et prêt à se mettre en

route. Il descendit quatre à quatre l'escalier de la pension et, passant devant la réception, accrocha la clef de sa chambre derrière le petit comptoir, au clou prévu à cet effet. Curieux établissement que celui-ci, où chacun pouvait prendre et laisser sa clef à sa guise…

Il parcourut ensuite la centaine de mètres qui le séparait de sa Land Rover, songeant à la route qu'il allait emprunter. Car, de La Canée au monastère, trois itinéraires étaient envisageables : deux d'entre eux passant par l'intérieur des terres, il avait décidé de prendre le plus long, qui permettait d'atteindre Moni Chryssoskalitissas en près de quatre-vingts kilomètres. Plus tortueux et moins pratique que les autres, ce trajet présentait toutefois l'avantage de longer une partie de la côte : si la chance était de son côté, peut-être découvrirait-il la falaise aux deux cyprès avant même de parvenir à sa destination ?

Curieusement, il se sentait de bonne humeur, et souriait d'aise en pénétrant dans son *Defender*. Il en claqua la portière deux fois pour s'assurer qu'elle était bien fermée, et quitta La Canée au son rauque du moteur qui s'éveillait.

Les premiers kilomètres ne présentèrent pas de difficultés : une large nationale menait, vers l'ouest, jusqu'à Kissamos. Sur la gauche, les oliviers centenaires défilaient lentement et, sur la droite, quelques trouées permettaient d'apercevoir, de loin en loin, la mer de Crète scintillant sous le soleil presque chaud.

Puis la route bifurqua vers le sud en direction d'Elafonissi, et s'écarta de la côte pour traverser un paysage plus aride. La voiture monta entre les buissons et les rochers, passa le village de Platanos, et continua sur la chaussée étroite et sinueuse qui surplombait le golfe de Sfinari.

Marc s'arrêta sur un petit promontoire terreux, cerné de lauriers-roses qui ployaient sous un vent violent. Une pente raide, tapissée de buissons et d'herbes sèches, plongeait vers la mer qui moutonnait, loin devant lui. De part et d'autre

de la baie, à bonne distance, de hautes falaises, grises et sombres, dressaient leurs silhouettes hiératiques. L'une d'elles, peut-être, renfermait dans ses flancs le souterrain dans lequel l'*Ahnenerbe* et la *Wehrmacht* avaient œuvré à des projets qui demeuraient mystérieux… Mais aucune piste carrossable ne semblait y mener. S'il ne trouvait rien du côté du monastère, il allait donc devoir se garer et se rendre à pied jusqu'au littoral en dévalant la pente, en compagnie des trois chèvres sauvages qu'il apercevait. En outre, la distance à parcourir était bien plus considérable qu'il ne l'avait imaginé…

Songeur, il reprit la route ensoleillée. À partir de Sfinari, la voie gravissait une pente affreusement raide, et les virages se resserraient. Marc fit de son mieux pour que le gros tout-terrain demeure bien centré sur la chaussée, qui se rétrécissait à mesure que la route s'élevait. Qu'arriverait-il s'il venait à rencontrer un camion ou un autobus ? Mieux valait ne pas y songer.

Au bout de quelques kilomètres, il pensait avoir eu son lot d'adrénaline. Pourtant, c'est lorsque la voiture atteignit le village de Kampos que les difficultés commencèrent : d'une part, la voie était devenue si étroite que Marc n'aurait pas osé y croiser un cycliste ; de l'autre, les virages étaient dignes d'une spéciale de rallye, certaines épingles à cheveux devant même être abordées en première vitesse. Mais il était trop tard pour faire demi-tour et, même s'il s'y était résolu, l'étroitesse de la chaussée ne lui aurait pas permis de manœuvrer…

Chaque courbe recelait de nouveaux pièges, les à-pics donnaient le vertige, et l'inclinaison de la route s'avérait souvent terrifiante. Par endroits, les châtaigniers se rejoignaient au-dessus de l'asphalte et assombrissaient dangereusement les virages ; au sortir de ces zones d'ombre, le franc soleil éblouissait le conducteur, qui abordait la courbe suivante en clignant des yeux. Marc, le front luisant de sueur, maugréait et proférait quantité de jurons et de malédictions : ni la Crète, ni ses habitants, ni les automobiles, ni même Georges ne furent épargnés.

Enfin, au terme de ce petit *Salaire de la Peur*, le village de Vathi fut en vue. La voie s'élargissait alors miraculeusement : il ne restait plus, apparemment, qu'à se laisser descendre en pente douce jusqu'à Moni Chrysoskalitissas, parmi les oliviers et les arbousiers.

À la sortie du village, Marc trouva un petit dégagement sur lequel il serra le frein à main. Laissant le moteur tourner, il sortit de la voiture, et étala sa carte sur le capot. L'air sentait le thym, l'iode et les crottes de chèvre. Il prit son temps, savourant sa solitude. Il se surprit même à songer à Lebeau, vêtu de son costume impeccable, le recherchant dans ce pays perdu : l'idée lui sembla tenir de la science-fiction.

Puis, rentrant dans la Land Rover, il en ouvrit les fenêtres en grand et repartit à une allure modérée. Loin devant lui, la mer miroitait et les plantes aromatiques chauffées par le soleil diffusaient un parfum plus soutenu. Marc goûtait enfin la quiétude et la majesté du paysage. Et il lui fallut bien admettre que Constantin n'avait pas menti, lorsqu'il lui avait vanté les charmes de cette région de Crète.

Moni Chrysoskalitissas n'était plus très loin, et même plus près que Marc l'avait imaginé : il fut presque surpris d'y être arrivé, lorsqu'un panneau rouillé lui indiqua la présence du monastère, sur sa droite.

Un kilomètre plus loin, il arrêta le *Defender* sous un grand pin qui ombrageait le tiers d'un petit parking désert. Au-dessus de lui, la silhouette haut perchée du monastère, d'un blanc immaculé, se détachait sur le ciel sans nuage : la construction avait été juchée sur un promontoire rocheux, qui dominait à la fois la baie et la plaine. Édifié sur une falaise défiant la mer, qui, peu à peu, en sapait les fondements, Moni Chrysoskalitissas présentait un aspect fabuleux, qui rappelait sa légende, que Marc avait lue avant de partir : celle de Notre-Dame-des-Marches-d'Or. Selon ce que l'on racontait, l'une des 98 marches menant au monastère aurait été faite d'or, mais elle ne pouvait être distinguée des autres que

par un pèlerin au cœur pur…

Il descendit de voiture, un peu perplexe. Sur sa gauche, deux portails métalliques étaient cernés de grillages impénétrables, tapissés de végétation. Le premier menait à une habitation de deux étages, blanchie à la chaux, qui paraissait bien entretenue, et devant laquelle une petite Mercedes était garée ; quant au second portail, plus solide que l'autre, et peint en bleu lavande, il défendait l'accès aux ruines situées cinquante mètres plus loin, dont l'étendue était indéfinissable de ce point de vue.

Marc demeura figé quelques instants, pesant le pour et le contre ; puis il se décida : pour élaborer son plan d'attaque, mieux valait observer le champ de bataille d'en haut.

Il franchit donc l'entrée du monastère, s'acquitta de deux euros auprès d'une vieille femme qui se tenait assise derrière une table branlante, et gravit l'escalier de Notre-Dame-des-Marches-d'Or. Un instant, il se fit la remarque que son cœur ne devait pas être assez pur pour qu'il découvre la fameuse marche… Mais comment aurait-il pu avoir la conscience tranquille, lui qui avait assassiné quelqu'un dix ans plus tôt ?

Marc ne perdit pas une minute à visiter l'église, ni les deux minuscules expositions auxquelles de petites portes voûtées donnaient accès ; d'un pas rapide, il se dirigea vers une étroite coursive qui dominait la baie. La mer, trente-cinq mètres plus bas, avait la couleur turquoise chère aux brochures touristiques et, sur la gauche, se présentait une petite crique aux airs de paradis. Mais, un peu plus loin, à hauteur du parking où il s'était garé, il apercevait une structure ruinée, au plan carré, presque partout privée de toiture. On pouvait vraisemblablement s'y rendre par la plage. À condition, bien sûr, que cette portion du littoral soit accessible.

Redescendant en hâte, il croisa un moine hirsute en guenilles bleu foncé, qui lui jeta un regard hostile avant de disparaître en claquant la porte de sa cellule.

De retour sur le parking, Marc avait une idée précise de l'itinéraire qu'il allait emprunter.

Sur la droite du portail bleu lavande, la clôture présentait une brèche assez large pour qu'il puisse s'y faufiler ; mais, au-delà, une dense bambouseraie semblait interdire tout passage. Il jeta un coup d'œil circulaire et, rassuré par le calme qui régnait alentour, se courba pour traverser cette barrière végétale. Les feuilles lui battirent le visage quelques instants, avant que les bambous fassent place à des arbustes de taille plus modeste, et qu'enfin la végétation lui laisse le champ libre, sur un petit chemin empierré bordé de part et d'autre par des grillages rongés par les embruns.

Quelques mètres plus loin, il parvint à une autre clôture, barrant le sentier. Mais elle avait été coupée à la pince, et il suffisait d'en soulever le côté gauche pour la franchir.

Au-delà, Marc découvrit la petite crique entrevue d'en haut : une falaise sur le côté droit, qui supportait le monastère – mais dont le profil, hélas, n'avait rien de commun avec la photo des archives de Thorwald. À gauche, un talus d'une dizaine de mètres de hauteur se dessinait parmi les buissons : des débris de bois, des morceaux de ferraille, des gravats, des déchets en tout genre s'y accumulaient et dissuadaient le promeneur d'escalader ce monticule instable pour prendre pied dans l'ancien dortoir des moines – qui, d'après ce qu'il avait lu dans son guide touristique, avait aussi servi de camp de prisonniers pendant l'occupation.

Toutefois, Marc n'hésita pas : de pierre branlante en poutre traîtresse, il gravit la petite colline et parvint enfin contre une paroi de pierres inégales, qu'il longea vers l'ouest jusqu'à y découvrir une échancrure. Il se glissa alors dans l'enceinte, l'oreille aux aguets.

Mais aucun bruit ne parvenait de l'intérieur et, dans le monastère qui le dominait, tout paraissait calme. Alors, il se risqua dans la cour du bâtiment.

Un palmier fatigué se dressait au centre d'une vaste étendue carrée et bétonnée, autour de laquelle s'ouvraient quantité de portes et de fenêtres. Certaines avaient conservé un cadre en bois peint, de cette même teinte de lavande qu'il avait remarquée sur le portail. Quelques battants vacillaient sur leurs cadres, sous l'effet du souffle marin ; et d'autres ouvertures, béantes parmi les pierres disjointes, avaient été privées de toute protection.

Prudemment, il entreprit de faire le tour de cette large esplanade, qui évoquait une place d'armes délaissée depuis des décennies. Sans doute, entre 1941 et 1945, des bottes allemandes y avaient-elles fait résonner leurs semelles de cuir pour y hisser le drapeau à croix gammée. Et nombre de prisonniers, Crétois, Anglais ou Australiens, avaient dû y subir d'indescriptibles tortures.

Pourtant, cette peinture couleur de lavande, de même que le palmier planté au

milieu de la cour, n’avaient pas le caractère austère d’un camp militaire… Les moines étaient-ils revenus habiter les lieux, après la fin du conflit ? Puis l’avaient-ils abandonné pour se retrancher dans le monastère lui-même, comme le barbu malpropre qu’il avait croisé quelques minutes plus tôt ?

Intrigué par l’histoire des lieux, Marc entreprit de visiter systématiquement chaque pièce.

L’ensemble du monument était pollué par divers déchets : seaux en plastique, feuilles de journaux jaunies, tiges de fer rouillées. La plupart des cellules comportait des niches ménagées dans la maçonnerie, qui avaient dû autrefois servir de placards. Sur le chambranle de fenêtres parfois murées de gros moellons, certaines chambres avaient conservé quantité de clous rouillés, tordus à angle droit pour en faire des crochets de suspension. Et, enfin, dans deux pièces contiguës, il découvrit des traces de suie sur les voûtes qui les surplombaient : sans doute cet espace avait-il abrité les cuisines de l’établissement. Ces vestiges abandonnés restituaient quelques aspects de la vie du monastère, ou du camp allemand, bien qu’aucun élément ne permette de distinguer l’un de l’autre. Pour autant, la fonction de la majeure partie des pièces lui échappait encore.

Et, son exploration achevée, Marc s’assit dans une cellule, entre deux bouteilles d’eau vides jetées là par le vent. Son front perlait de sueur. Il s’efforça alors de se concentrer sur son objectif : dans sa quête, Moni Chryssoskalitissas ne constituait qu’un point de départ, et il était grand temps de poursuivre son exploration des environs.

Une heure et demie plus tard, il sentait son pouls battre dans son doigt, sous l’épais pansement qu’il s’était improvisé dans sa Land Rover.

Car il avait d’abord songé à reprendre le chemin qu’il connaissait pour sortir

des ruines ; cependant, tout randonneur le sait, il est plus facile de monter que de descendre sur un sol instable ; et, au moment de faire demi-tour, le tas branlant de pierres, de moellons et de bouts de bois, haut d'une dizaine de mètres, ne lui avait pas semblé engageant : une glissade, et il aurait pu finir empalé sur l'une des tiges de métal tordues qui émergeaient des gravats.

Il avait alors pris la direction opposée, et erré dans la phrygana, cherchant une solution sans en trouver ; à peine avait-il croisé quelques chèvres qui, en mâchonnant nonchalamment quelques herbes du coin, lui avaient fait comprendre du regard qu'il ne fallait pas compter sur leur assistance.

Presque une heure plus tard, après de multiples détours, il avait fini par atteindre le portail bleu lavande de l'ancienne enceinte, qu'il avait d'abord envisagé d'escalader. Tout en reprenant son souffle, il l'avait longuement examiné, cherchant l'angle d'attaque le plus favorable… Puis, enfin, il s'était rendu compte que cet accès n'était pas verrouillé : il aurait donc pu le franchir sans difficulté, dès le début ! Tout à sa joie d'être presque libre, il avait tiré à deux mains l'énorme verrou, qui n'avait à l'évidence pas été manœuvré depuis longtemps. Et, bien sûr, il s'était coincé le doigt au moment où la lourde pièce de métal avait brusquement cédé sous ses efforts…

Cette randonnée improvisée, quoiqu'elle ne lui ait pas permis de découvrir d'indice concret, avait au moins eu l'avantage de permettre à Marc d'examiner la côte d'un point de vue privilégié. Ainsi, en cherchant son chemin parmi les arbustes, il avait remarqué que le côté méridional de l'île, à partir du monastère, semblait dénué de relief : s'il voulait trouver la falaise aux deux cyprès, c'était donc vers le nord qu'il lui fallait se diriger.

Mais, surtout, ces moments de solitude, tout près de la mer, l'avaient aussi entraîné à se souvenir du peu qu'il avait appris sur le naufrage du sous-marin allemand U-557, éperonné par un torpilleur italien nommé *Orione* dans la nuit

du 16 décembre 1941, à proximité de la côte occidentale de la Crète. D'après ce qu'il avait lu sur Internet, l'*Orione* n'avait été prévenu de sa méprise qu'à 22 heures : jusqu'alors, selon la version officiellement retenue, les Italiens pensaient qu'ils avaient coulé un submersible britannique, et non l'un de leurs alliés…

Toutefois, Marc avait soudain réalisé qu'un détail essentiel lui avait complètement échappé jusqu'à cet instant. Pour s'en assurer, il avait fouillé, d'une main fébrile, dans son sac à dos, et en avait tiré la copie de la traduction du message qu'il avait volé au *Metropolitan Museum*, qu'Agathe était parvenue à déchiffrer partiellement :

HTQS IOPQ de Orione XX à STUEKO Merkur XX position approximative XX 35 degrés 18 min[utes] 36 sec[ondes] Nord YY 23 degrés 11 min[utes] 24 sec[ondes] Est XX UUU557 disparu à 2144 heures XX succès XX HTQS IOPQ

Son intuition s'était aussitôt confirmée : le texte *Enigma* émis par l'*Orione* mentionnait précisément l'immatriculation du *U-Boot* U-557, et indiquait que ce bâtiment avait « disparu » à 21 h 44. Cela démontrait que, un quart d'heure avant d'avoir reçu la dépêche officielle annonçant la présence du submersible allemand dans ces parages, les Italiens connaissaient déjà sa position… Et donc qu'ils ne l'avaient pas coulé par erreur, mais *délibérément*.

Marc avait d'abord ressenti une certaine excitation en découvrant cet élément nouveau ; mais, très vite, il avait compris que le problème n'avait fait que se compliquer… De plus, comment fallait-il interpréter ce message, qui précisait que cette opération avait été un « succès ? »

Pour tenter d'y voir plus clair, l'idéal aurait été de disposer d'un accès à Internet… Ce que la rustique pension Minos ne proposait évidemment pas.

75

À Paris comme à La Canée, la nuit était déjà tombée ; mais, en France, le temps était beaucoup moins clément qu'en Crète. Katherine, en frissonnant, pressait le pas sur le trottoir humide de la rue des Saints-Pères. Elle connaissait l'endroit pour l'avoir souvent arpenté de jour : le quartier était truffé d'hôtels particuliers et d'antiquaires hors de prix. Mais jamais encore elle ne s'y était aventurée un soir de décembre après l'heure de fermeture des boutiques.

Il n'était que 19 h 45, et pourtant la rue avait déjà pris des airs de coupe-gorge : glauque, détrempée, elle n'était plus qu'un long couloir d'obscurité, ponctué seulement, de loin en loin, des halos jaunes des réverbères. Il tombait un crachin presque imperceptible qui formait une brume diaphane, tourbillonnant en spirales. La conservatrice posait les pieds avec précaution mais, entre les hautes façades, les claquements de ses talons résonnaient démesurément. Et puis, dans les recoins sombres des porches qui s'ouvraient à intervalles réguliers, des formes paraissaient danser, pour s'arrêter à son approche : hallucinations, ou signaux d'alarme ? Elle n'aurait pas été surprise d'entendre les sabots d'un cheval battre le pavé derrière elle, et Jack l'Éventreur surgir d'un fiacre en brandissant un coutelas bien affûté. À cette idée stupide, les battements de son cœur s'accélérèrent encore.

Quelques pas plus loin, le vent se mit à souffler en rafales glacées, soulevant les pans de son manteau, promenant de longues mains transies sous la jupe de son tailleur. Et, à mesure qu'elle progressait, elle remarquait que la chaussée déserte commençait à geler. Les flaques prenaient la consistance d'une soupe translucide et, sous les semelles de ses escarpins, elle sentait crisser de minuscules brins de glace.

Elle fut bientôt près de renoncer. Elle s'arrêta, se retourna, le souffle court, expirant de petites bouffées de vapeur qui se cristallisaient dans l'air. Mais le chemin qu'elle avait parcouru paraissait s'être refermé sur ses pas ; car, à une centaine de mètres derrière elle, la rue se perdait dans le brouillard. De sa main gantée de cuir, elle fouilla maladroitement dans son sac et en extirpa son téléphone portable. Comme d'habitude, la batterie de l'appareil était déchargée.

Dans ces conditions, il était peut-être plus raisonnable de continuer que de faire demi-tour… Elle regarda encore le bitume qui gelait, les lampadaires, les façades mortes, les porches angoissants. De toute manière, sa simple présence en ces lieux ne signifiait-elle pas qu'elle avait déjà vendu son âme au diable ?

Elle reprit sa progression, l'oreille aux aguets, les muscles bandés, les yeux ruisselants de froid. Devant elle, la rue paraissait s'allonger, à mesure qu'elle avançait…

Enfin, de longues minutes plus tard, elle parvint devant la porte cochère qui portait le numéro convenu. Elle jeta un regard circulaire. La brume s'était densifiée, et elle ne voyait pas à plus de trente mètres, désormais. Le monde extérieur, dissous dans cette atmosphère ouatée, avait cessé d'exister. Elle pressa le bouton de la sonnette.

Un grésillement électrique se fit entendre, suivi d'un claquement sec. Le battant, en bois massif, devait peser des tonnes. Elle le poussa à deux mains. Étonnamment, il pivota facilement, et sans un bruit.

Une cour intérieure apparut, pavée et humide, encadrée par des édifices de trois étages aux façades de pierre. Ici aussi, tout paraissait dormir, à l'exception du bâtiment principal, qui lui faisait face : au premier étage, trois hautes fenêtres projetaient un chatoiement orangé sur l'espace enclos ; et, au-dessous, une porte grande ouverte dessinait un rectangle jaune vif.

D’une main, Katherine serra le col de son manteau sur sa gorge. Et, prenant garde de ne pas coincer l’un de ses talons entre deux pavés, elle se dirigea vers la lumière.

Quelques mètres plus loin, elle passa devant une énorme Mercedes, immatriculée en Suisse : un modèle pour chef d’État, flambant neuf, et sans doute blindé. Sa carrosserie noire luisait sous les fenêtres comme dans une publicité du *Figaro Magazine*. La luxueuse berline avait été garée de manière à faire face à la sortie et, sans doute, à impressionner les visiteurs.

Elle atteignit le perron. Là, dans le contre-jour d’un hall illuminé, un jeune homme blond, élégamment vêtu d’un costume croisé de couleur sombre, vint à sa rencontre. Il lui lança un regard entendu, inclina le buste, la débarrassa de son manteau. Puis, comme si ce rituel lui était coutumier, il effleura Katherine des épaules aux pieds avec l’un de ces petits détecteurs de métaux : il s’arrêta sur son sac à main, et, avec déférence, lui demanda de bien vouloir l’ouvrir devant lui.

Katherine se mordit les lèvres lorsqu’il en sortit, de deux doigts, le revolver « *.38 Special* » de son père – chargé, bien entendu. Ce n’était que quelques heures plus tôt qu’elle s’était souvenue de son existence : l’arme se trouvait dans une commode qu’elle n’ouvrait jamais, car les souvenirs qu’elle contenait lui étaient trop douloureux…

— Je vous le rendrai après votre entrevue, si vous le voulez bien, annonça le domestique, qui, à cet instant, paraissait presque aussi confus que la conservatrice.

Enfin, sans ajouter un mot, il tourna les talons et l’entraîna dans un escalier obscur qui, en deux bifurcations à angle droit, les conduisit sur le palier du premier étage. Enfin, il désigna la seule porte éclairée et s’éclipsa, la crosse du revolver saillant dans la poche intérieure de sa veste.

Katherine franchit lentement le seuil, et découvrit un salon suintant de dorures, dont les trois fenêtres donnaient sur la cour qu'elle venait de traverser. La décoration n'y avait sans doute pas beaucoup changé depuis le siècle des Lumières : les seules concessions accordées à la modernité paraissaient se résumer à deux longs canapés contemporains en toile écrue, qui encadraient une table basse en verre fumé reposant sur un gigantesque tapis persan. Du plafond, démesurément haut, un lustre à pampilles de cristal projetait une douce clarté ; de petites lampes en céramique soutenaient ses efforts, éclairant chacune un coin de la vaste pièce.

La conservatrice commença à arpenter les lieux. L'air sentait le cigare, et une puissante envie de fumer commençait à la torturer. Elle avisa un grand cendrier de Baccarat, posé sur la table basse ; mais elle n'osa pas. Alors, elle s'attarda un instant sur une cheminée de marbre qui ne servait plus, puis considéra les tableaux qui habillaient les parois crème et or. Il y avait là quelques merveilles des XVIIe et XVIIIe siècles, dont un Poussin qui aurait eu sa place au Louvre.

Dans son esprit, des idées contradictoires s'entrechoquaient encore, sans qu'elle parvienne à les discipliner. Une voix intérieure lui susurrait que ce qu'elle avait entrepris n'était que pure folie ; et la culpabilité lui serrait la gorge lorsqu'elle pensait à Marc, qu'elle n'avait pas voulu retenir, alors que, sous l'effet de la panique, il s'était résolu à se battre contre des moulins à vent, à l'autre bout de l'Europe, pour un résultat qui demeurait plus qu'incertain.

Cependant, il existait probablement d'autres manières de résoudre l'équation. C'était celles qu'elle avait choisies, et Marc l'aurait assurément désapprouvée, s'il avait su ce qu'elle préparait…

Derrière elle, une porte s'ouvrit silencieusement.

— Madame Rochefort ! lança une voix suraigüe.

La conservatrice se retourna. Il n'était plus temps de se raviser. Devant elle se tenait un petit homme bedonnant ; elle nota machinalement que son costume gris foncé avait manifestement été taillé sur mesure. Kowalczyk lui-même venait de faire son entrée ; et Katherine se souvint de l'intégrale du *Ring* qu'il avait dirigée deux ans plus tôt à Paris, qui l'avait laissée coite.

— Madame Rochefort, répéta-t-il de sa voix de fausset, je suis enchanté de faire enfin votre connaissance.

Contre toute attente, le chef s'inclina avec déférence et lui fit un baise-main. Elle songea distraitement que cette attitude la changeait des ploucs qu'elle croisait dans les cocktails et les vernissages d'expositions.

— Monsieur Kowalczyk, répondit-elle sans hâte, je dois vous demander d'excuser mon retard. La circulation est dense, à cette heure-ci.

— Ce n'est rien. Je viens à peine d'arriver moi-même. Et… à une jolie femme, tout est permis, n'est-ce pas ?

Katherine n'insista pas. L'homme afficha un sourire carnassier, teinté d'un soupçon de malice. Puis il poursuivit :

— Je vous en prie madame, veuillez vous asseoir. Que désirez-vous boire ?

S'approchant de la cheminée, il saisit une clochette dorée et l'agita. Le blondinet de l'entrée reparut aussitôt, poussant une table roulante chargée de verres, de bouteilles et de petites assiettes.

Katherine opta pour un Martini rouge, et Kowalczyk pour un verre de Margaux. Puis chacun prit place, face à face, sur l'un des énormes canapés. La conservatrice, désormais, avait pleinement conscience que ce rendez-vous présentait des risques auxquels elle était mal préparée – d'autant que son arme lui avait été confisquée. Mais il était beaucoup trop tard pour faire machine

arrière.

— Rien ne rivalise avec vos grands crus, conclut le chef d’orchestre en admirant son propre verre qui, devant de la petite lampe, lançait des reflets grenat.

Katherine était, elle aussi, une fervente amatrice de bon vin ; mais elle se garda d’aborder la question. Elle attrapa un petit four sur le plat que le jeune homme avait déposé sur la table, et croisa les jambes.

— Vous avez… un marché à me proposer, n’est-ce pas ? demanda le maestro d’une voix calme.

76

De retour à La Canée, son *Defender* soigneusement garé sur son parking habituel, Marc s'était réfugié dans sa chambre de la pension Minos, avait désinfecté sa plaie au savon, pris une douche et s'était changé.

Depuis qu'il avait quitté Notre-Dame-des-Marches-d'Or, il n'avait cessé de développer ses réflexions. Bien sûr, les polices d'Europe, ainsi que Kowalczyk et ses sbires, devaient scruter Internet pour retrouver sa trace. Mais, depuis qu'il avait compris que le sous-marin U-557 n'avait pas été éperonné par erreur, et qu'il avait eu l'occasion d'apprécier les difficultés que présentait l'exploration, à pied, des falaises de la côte occidentale, il s'était résolu à prendre le risque de se connecter au réseau pour progresser dans ses recherches le plus rapidement possible.

Les cafés Internet étaient rares à La Canée, et Marc n'en trouva pas à proximité de sa pension. Sans doute était-ce mieux ainsi : plus il s'éloignait de sa cachette, et plus il serait difficile à ses poursuivants de le localiser.

Il se dirigea donc, à l'opposé du vieux port, vers le centre-ville moderne, qu'il ne connaissait pas encore. Là, les bâtiments récents, les supermarchés et le béton lui firent perdre l'orientation. Jusqu'à présent, il s'était cantonné au quartier vénitien : le *must* des touristes à la belle saison, et l'endroit le plus charmant de toute la ville.

Mais il n'eut cependant pas à s'en éloigner beaucoup : après quelques centaines de mètres de marche, le rez-de-chaussée d'un immeuble s'éclairait de néons bleus, qui annonçaient la présence d'un « *Internet Gaming Center* » ; si l'on y proposait des jeux en réseau sur Internet, la moindre des choses était que

l’on y offre aussi une connexion aux moteurs de recherche.

Ce petit établissement, décoré seulement de quelques posters montrant les plages les plus paradisiaques de l’île, était désert, à l’exception de son tenancier, prénommé Aléxandros. Ce jeune homme aux allures de surfeur et de dragueur professionnel parlait un anglais très correct. Il écarta, sans même y jeter un coup d’œil, le passeport que Marc lui présenta, et refusa qu’il le paie d’avance pour le poste qu’il allait occuper, parmi la dizaine d’ordinateurs dont il disposait. À l’évidence, Aléxandros s’ennuyait ferme dans cette boutique, et ne se souciait guère des règlements qui, pourtant, devaient permettre à cette modeste société de ne pas déposer le bilan durant la période hivernale. Évidemment, Marc s’en réjouit aussitôt : il allait ainsi pouvoir naviguer sur le *Web* de manière plus ou moins anonyme.

La qualité de la connexion s’avéra excellente : l’absence d’autre client que lui-même n’y était sans doute pas étrangère.

Il consulta d’abord, en quelques secondes, la liste des e-mails qui lui avaient été envoyés depuis son départ de Paris, en prenant soin de n’en ouvrir aucun ; cette rapide inspection lui permit néanmoins de constater qu’Anna ne lui avait pas écrit, et que Lebeau, non plus, n’avait pas tenté de le relancer.

Puis, sur *Google Earth*, il rechercha à nouveau l’endroit où le U-557 avait été éperonné par l’*Orione* : 35°,18’,36" de latitude nord et 23°,11’,24" de longitude est. D’après les clichés pris par satellite, ce site se trouvait en face de Moni Chrysoskalitissas, qu’il venait à peine de quitter.

Il promena alors son pointeur le long du littoral, espérant quelques instants apercevoir deux cyprès… Mais la côte occidentale de la Crète n’avait pas fait partie des secteurs privilégiés par la banque de photos de *Google* : alors que l’on pouvait arpenter virtuellement nombre de grandes villes du globe, ce secteur

avait été laissé pour compte, et l'on n'en distinguait que des contours assez vagues – trop vagues, en tout cas, pour repérer deux arbres.

Ne désarmant pas, Marc s'attaqua alors aux pages consacrées aux randonnées en Crète occidentale. Mais le sujet était vaste, comme il l'avait redouté.

Tandis qu'il s'efforçait de répertorier les sentiers côtiers, Aléxandros vint échanger quelques mots avec lui, en anglais.

— Que cherches-tu, mon ami ? s'enquit le Grec.

Marc n'hésita que quelques secondes, avant de lui répondre :

— Une grotte, dans ce coin-là…

Pour une fois, le hasard avait bien fait les choses ; car Marc ne tarda pas à découvrir que, en dépit de son allure de bon à rien, Aléxandros se passionnait pour la géologie. Il avait longtemps caressé l'espoir d'étudier sur le continent pour y passer un doctorat dans cette discipline ; hélas, le manque de moyens financiers l'avait contraint à ouvrir ce petit commerce, d'où il continuait cependant à travailler sur son sujet de prédilection, pour assouvir sa passion.

Et, sans doute trop heureux d'avoir trouvé un public, il paraissait intarissable sur les formations géologiques de son île. Marc apprit notamment que la Crète se trouvait dans une zone à l'activité tectonique intense : cent vingt kilomètres seulement la séparait de Santorin, l'ancienne Théra. C'était là, vers le milieu du IIe millénaire avant J.-C., qu'une effroyable éruption volcanique avait bouleversé la région, précipitant sans doute la chute de la civilisation minoenne. Plus tard, au début du Ve siècle de notre ère, un séisme d'une magnitude exceptionnelle avait en outre entraîné le basculement de la Crète : la partie orientale de l'île s'était alors enfoncée de quatre mètres sous la mer, alors que la côte ouest s'était élevée de neuf mètres environ. Ainsi s'expliquaient les traces de corrosion

marine haut perchées, qui étaient visibles dans les schistes des falaises.

L'exposé du jeune Crétois était parfois un peu trop technique pour que Marc puisse en saisir le sens pleinement. Cependant, cette surrection de la côte occidentale de l'île l'intéressa tout particulièrement :

— Cela signifierait, résuma-t-il, qu'une grotte qui se serait ouverte sur la mer du côté ouest à l'époque minoenne se trouverait aujourd'hui à neuf mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée ?

— Exactement, répondit Aléxandros. C'est l'inverse de la tendance générale. Car le niveau de la Méditerranée a monté de plusieurs dizaines de mètres au cours des vingt mille dernières années : tu as sans doute entendu parler de votre grotte Cosquer…

Marc savait à quoi Aléxandros faisait allusion : Katherine en avait tant parlé qu'il n'aurait pu l'ignorer. Cette grotte avait été découverte dans les calanques de Marseille au cours des années 1990. Au Paléolithique, les hommes qui l'avaient décorée y avaient pénétré à pied sec… alors que l'entrée du souterrain se trouvait à présent à trente-sept mètres de profondeur !

— En effet, répondit-il, l'air fasciné.

— D'ailleurs, pourquoi parles-tu d'une grotte ? interrogea Aléxandros, l'œil inquisiteur. Tu penses à un endroit en particulier ?

— Non, pas précisément, bredouilla Marc. J'essaie de mieux connaître la côte occidentale de l'île…

Aléxandros parut se concentrer. Puis il ajouta :

— Il y a bien quelques petites anfractuosités, quelques boyaux qui se repèrent de la mer. Mais aucune grotte proprement dite, à ma connaissance. Ce qui est intéressant, en revanche, c'est l'ancienne ligne de rivage, que tu peux apercevoir en passant en bateau. Mais, si tu circules à pied ou en voiture, tu n'en verras rien.

Cela faisait déjà deux heures et demie, et trois Coca-Cola offerts par son nouvel ami, que Marc s'acharnait, tout en conversant, à scruter les photos satellitaires, trop floues dès qu'on essayait de les agrandir. Discrètement, il avait aussi cherché l'âge qu'un cyprès pouvait atteindre… sans résultat.

— Bon… Et si on allait dîner ? demanda Aléxandros à brûle-pourpoint.

D'abord interloqué, Marc accepta.

Le jeune Crétois ne lui présenta aucune facture. En deux tours de clef, il ferma sa boutique et l'entraîna dans quelques ruelles, en direction du vieux port, avant de s'arrêter devant la petite façade d'une jolie taverne : cerné par les plantes en pot et la vigne vierge qui s'épanouissait sur les façades vénitiennes, ce restaurant n'avait guère que cinq ou six tables à offrir.

— Ici, lança-t-il en souriant, on sera bien.

C'était, évidemment, la saison creuse, et les deux hommes, seuls dans la salle, furent servis instantanément. Marc avait choisi du poulpe grillé, et Aléxandros une sorte de ragoût qui sentait très bon.

— Bon, ta grotte… reprit le Crétois lorsqu'ils furent rassasiés. On y va ?

Marc sentit son souffle se raccourcir.

— Ton truc a l'air minoen, non ? ironisa Aléxandros en clignant de l'œil. Tu me dis où, et je prévois comment. Ça te va ?

Le Grec avala une gorgée de *Retsina*. La deuxième bouteille était déjà vide.

Marc déglutit. Il réfléchit une seconde, et improvisa :

— Je ne sais pas précisément ce que je cherche, à vrai dire… Une grotte. Voilà

tout…

— Et qui contiendrait quoi ?

— Je n'en sais rien… Hélas.

Aléxandros s'appuya sur le dossier de sa chaise, l'air soupçonneux.

— Mais je sais que l'un de mes amis l'a aussi recherchée, ajouta Marc, que la *Retsina* avait rendu plus bavard qu'il ne l'aurait souhaité.

— Qui cela ?

— Tu ne le connaissais sans doute pas… Il s'appelait Georges Mitsotakis.

Soudainement, le Crétois se figea. Il s'avança un peu pour murmurer :

— Mitsotakis, tu dis ? De la famille d'Andréas et de… Manolis Mitsotakis ?

Marc acquiesça, et son hôte parut aussitôt se renfermer.

La serveuse vint apporter l'addition, que Marc saisit pour la payer ; mais Aléxandros fit un clin d'œil à la jolie fille, qui repartit aussitôt en souriant, sans attendre le moindre règlement.

Et, bientôt, les deux jeunes gens se retrouvèrent sur le vieux port de La Canée. Marc se sentait mal à l'aise, tandis qu'ils marchaient côte à côte, en silence, tout près de la mosquée des Janissaires. D'abord, il ne savait comment remercier Aléxandros de sa générosité sans le froisser ; et puis il y avait plus intriguant :

— C'est quoi, ton problème avec les Mitsotakis ? osa-t-il enfin.

Le Grec ne répondit pas immédiatement. Il regardait, d'un air grave, les entrepôts vénitiens et, de l'autre côté de la baie, le Musée maritime éclairé par quelques projecteurs ingénieusement disposés. Enfin, il déclara, dans un souffle :

— Je suis Crétois. Ce que nos héros ont fait, je ne peux que l'admirer.

— Et ? demanda Marc, interloqué.

— Et ? Nous leur devons tous la vie. C'est tout.

En quelques pas, Marc avait raccompagné Aléxandros, qui paraissait habiter une maison ancienne à la façade aussi tordue que décrépie. Les deux jeunes gens se quittèrent sans effusion.

Marc avait évidemment compris que ce curieux jeune homme en savait davantage qu'il n'avait bien voulu le dire… Mais comment aurait-il pu le faire parler ? Comme il avait déjà eu l'occasion de le remarquer, la fierté des Crétois, et surtout leur sens de l'honneur et de la fidélité, primaient sur tout.

77

En sirotant son Martini plus lentement qu'à son habitude, Katherine évitait de croiser le regard trop pénétrant de Kowalczyk.

Au fil des années, sa passion pour l'art lyrique et le poste qu'elle occupait au musée de Cluny lui avaient permis d'accumuler nombre de relations utiles : des régisseurs aux chefs d'orchestre, elle avait tissé un réseau qui, maintes fois, lui avait permis de réserver une place au dernier moment pour assister, au premier rang, à l'une des représentations données à l'Opéra de Paris. Ainsi, trouver le moyen de joindre Kowalczyk, qui s'était plusieurs fois produit dans la capitale, avait été pour elle d'une étonnante facilité.

Afin de pouvoir agir à sa guise, elle avait choisi le jour où Marc, aussi naïf qu'imprudent, s'était rendu au chalet du maestro en compagnie de ce Constantin. Elle avait simplement appelé le numéro qu'on lui avait donné, et une jeune femme l'avait assurée qu'elle allait transmettre son message au spécialiste de Wagner… Ce qui n'avait guère tardé à produire son effet : Kowalczyk lui-même l'avait rappelée, moins d'une heure plus tard. La conservatrice lui avait alors proposé une rencontre informelle, que le chef, ayant terminé son cycle de concerts au *Metropolitan Opera*, s'était empressé d'accepter. D'un ton qui se voulait galant, il avait déclaré qu'il ferait lui-même le déplacement, et lui avait suggéré un rendez-vous à Paris, où il possédait un hôtel particulier.

Pour autant, Katherine ne s'était pas sentie à son aise. Car, après les mondanités, le maestro en était rapidement venu au fait, et ce qu'il lui avait proposé n'avait rien de rassurant : un dîner en tête-à-tête, au cours duquel elle allait lui fournir des documents que son ami Marc, selon lui, détenait.

Il n’en avait pas dit davantage ; mais, depuis lors, Katherine avait vu Marc revenir, triomphant, avec un dossier si incomplet qu’il ne menait à rien. Puis son jeune ami s’était souvenu du cliché qu’il avait lui-même photographié dans les archives du *Met*. Il n’y avait donc guère de doute sur le fait que c’était ce document, entre autres, que Kowalczyk allait lui demander. Comment avait-il appris que Marc possédait une copie de cette photo ? La conservatrice supputait que son ami avait commis l’imprudence de relater ses dernières découvertes dans un e-mail envoyé à quelqu’un d’autre… Sans doute à cette sulfureuse Anna.

Katherine avait compris, depuis la stupide équipée de Marc à Megève, que Constantin avait constitué le rabatteur de Kowalczyk… Et que, tandis que les deux compères fouillaient le chalet de Megève, le chef avait fait abattre le Crétois, puisque cet individu constituait un autre témoin gênant, qui ne lui était plus d’aucune utilité. En revanche, Marc courait toujours, avec l’énergie du désespoir, s’efforçant de coincer un adversaire dont les moyens dépassaient ce qu’il pouvait imaginer.

Alors, tandis que Marc vivait sous son toit, Katherine avait récupéré une copie de cette photo : les deux cyprès et le point tracé sur la falaise, elle les avait vus et revus, des centaines de fois ; elle avait fait des recherches innombrables, qui n’avaient rien donné… Puis elle avait rappelé le chef d’orchestre et accepté son invitation, puisque Marc, désormais, était en cavale, à l’autre bout de l’Europe.

Pourquoi avait-elle agi ainsi ? En y réfléchissant, le visage de Marc à l’âge de dix-huit ans, avec ses cheveux déjà désordonnés, lui était apparu ; mais c’était surtout celui de Georges, l’éternel amant, qui s’était imposé dans son esprit. Et Katherine, la tête aussi froide que possible, avait élaboré trois stratégies pour rendre la justice.

Le premier de ses plans, aussi expéditif qu’efficace, était de vider le barillet du

« *.38 Special* » de son père dans la poitrine du chef ; et, si elle ne s'était pas souvenue à temps de l'existence de cette arme, un couteau de cuisine, utilisé au moment propice, aurait pu faire l'affaire… Mais elle avait été fouillée par le blondinet de l'entrée, et il n'était désormais plus question de cela.

Le suivant était de faire parler Kowalczyk : mais ce type, à l'apéritif, demeurait aussi muet que les carpes au goût de vase, hérissées d'arrêtes, que les Polonais dévorent pour célébrer Noël.

Difficilement, elle patientait donc jusqu'au dîner auquel elle avait été conviée… Pour autant, elle ne savait pas à quoi s'attendre ; mais son troisième plan apparaissait dorénavant comme son dernier recours.

Silencieusement, le chef déplia sa silhouette grassouillette, se dirigea vers la cheminée et saisit à nouveau la clochette dorée.

— Voulez-vous que nous passions à table ? demanda-t-il d'une voix mielleuse.

En pénétrant dans la salle à manger, la conservatrice, acculée, leva les yeux vers les moulures du plafond. Cette pièce avait les dimensions du XVIIIe siècle, une époque où les réceptions pouvaient réunir des dizaines de convives, servis chacun par un laquais particulier. Aussi les proportions de la salle, au début du XXIe, paraissaient-elles exagérées.

Mais, pour plus d'intimité, Kowalczyk avait fait dresser leurs deux couverts face à face, au milieu de la longue table qui occupait le centre de la pièce. Le grand lustre était demeuré éteint, et quatre bougeoirs avaient été disposés autour des assiettes. Katherine, tournant le dos aux fenêtres donnant sur la cour, avait pris place en face de la cheminée, dans laquelle un feu de bois crépitait ; et,

depuis que le chef d'orchestre s'était installé face à elle, il lui semblait jaillir des flammes pour se maintenir, comme en lévitation, à la limite du monde réel : les flammèches qui s'élevaient dans l'âtre, promenant leur éclat mordoré le long des murs, semblaient émaner de cet individu aux contours flasques et mal définis, et la pièce baignait dans des lueurs incertaines, comme si un chaudron de cuivre avait été éclairé à la bougie par quelque serviteur parkinsonien. Pour parachever son impression d'ensemble, Katherine aurait choisi le chœur initial de *Carmina Burana*, sous la direction de Karajan ; mais, au lieu d'Orff, Kowalczyk avait choisi Lully et, en sourdine, des haut-parleurs dissimulés diffusaient inlassablement les accords pompeux des ballets de cour du surintendant de la musique du Roi-Soleil.

À dire vrai, la conservatrice était prête à tout entendre, mais ne se sentait guère d'humeur à s'enthousiasmer. Certes, elle avait été agréablement surprise de constater que Kowalczyk lui avait fait préparer un repas somptueux, pour lequel il avait sans doute débauché le chef étoilé d'un palace de la capitale : foie gras de canard confit à l'ananas et livèche, homard bleu rôti parfumé au yuzu, puis fraîcheur de mandarine à l'impérial, amande et émulsion aux agrumes s'étaient succédés sur fond de grands crus aussi fabuleux qu'introuvables. En connaisseuse, elle avait apprécié l'extrême complexité de cette cuisine agrémentée d'ingrédients rares, qui donnaient aux plats leurs noms alambiqués. Mais il paraissait évident que ce dîner d'exception n'avait été conçu que pour favoriser la conclusion de la transaction que le chef avait prévue.

De plus, tout en parlant d'opéra – et surtout de lui-même –, Kowalczyk avait savamment instillé quelques remarques, qui montraient qu'il savait tout de la dernière tentative de suicide de Katherine, de ses relations avec Georges… Et il avait même nommé les deux ex-maris de la conservatrice.

— Et pour Georges ? s’enquit-elle enfin.

— Pour ? demanda distraitement le maestro, qui remplissait leurs flûtes d’un champagne au nom bien connu, dont le millésime aurait émerveillé James Bond lui-même.

Katherine serra les poings sur la table.

— Mon ami Georges, assassiné à Genève. Vous vous en souvenez ? lança-t-elle.

— Bien sûr que je m’en souviens, rétorqua calmement le chef d’orchestre en posant sa bouteille. Je m’en souviens – comment aurais-je pu l’oublier ?

Il planta alors son regard dans celui de la jolie femme.

— Et je compte achever mes recherches grâce à vous, poursuivit-il. Pour notre bien commun. D’ici là, me ferez-vous le plaisir d’accepter un peu de mon champagne ?

La conservatrice parut hésiter un instant. Puis, songeuse, elle finit par saisir le verre que lui tendait la petite main potelée.

78

Minuit avait sonné à l'une des pendulettes exposées dans la vaste salle à manger, et Katherine, échauffée par l'alcool et l'attitude désinvolte de Kowalczyk, s'était enfin résolue à abattre sa troisième et dernière carte, la plus hasardeuse de toutes : remettre au chef ce qu'il convoitait, en échange d'une solide garantie que rien de fâcheux n'arriverait à Marc.

— Donnez-moi de bonnes raisons de vous faire confiance, asséna-t-elle en s'allumant une cigarette.

Le maestro, l'œil soudain humide et implorant, répéta les arguments qu'il avait déjà servis à Marc – et que Katherine connaissait, puisque son ami les lui avait exposés : il était – ou se prétendait – Juif, voulait corriger les erreurs des chasseurs de nazis qu'avaient été Wiesenthal, le couple Klarsfeld, et d'autres. Il entendait prendre contact avec les descendants de ces bourreaux, et compléter la liste sans fin de ceux qui avaient voulu exterminer un peuple entier, dans l'indifférence et la veulerie générales des autres puissances européennes.

Katherine n'en fut pas émue. Bien au contraire. Elle rétorqua, d'un ton sévère :

— Georges à Genève, cette archiviste à New York, ce Luigi en Italie, ce Constantin à Megève… En poursuivant ce maudit dossier, vous avez tout fait pour que vos traces soient effacées. Je me trompe ?

Calmement, Kowalczyk sirota son whisky, qui venait d'être servi après les cafés. Ses yeux s'étaient rapidement asséchés, et son regard d'acier lui était revenu. Après deux gorgées, qui parurent lui procurer un plaisir

incommensurable, il finit par répondre :

— Madame, vous êtes venue me rencontrer avec un revolver chargé… N'est-ce pas ?

— Je ne m'aventure jamais dans les rues de Paris, à la nuit tombée, sans cela dans mon sac, mentit-elle. Certains quartiers de la capitale sont devenus sans foi ni loi.

— Je vous l'accorde. Mais des personnalités aussi importantes que vous et moi sont-elles contraintes de traverser ces quartiers à pied, dans des conditions qui nous mettraient en péril ? Je ne le crois pas.

Le chef sourit, en regardant son verre de *single malt* ; les flammes des bougies donnaient au liquide des reflets grenat. Il ajouta :

— D'autant qu'il est presque impossible de disposer d'un port d'arme en France, me semble-t-il. Ce qui signifie que vous travaillez pour la police, ou que vous avez pris de grands risques pour me menacer. Je penche pour la deuxième interprétation.

Prise au dépourvu par ces propos inattendus, Katherine manqua de répartie : bien sûr, Paris devenait peu à peu une poubelle à ciel ouvert, et l'on pouvait s'y faire violer, ou poignarder pour une cigarette… Elle s'en alluma une autre, rassemblant ses forces.

— Madame, continua Kowalczyk avant qu'elle ait pu formuler une réponse, je ne vous demande pas grand-chose pour assurer votre protection – la vôtre comme celle de votre ami, qui arpente la Crète actuellement, sans but précis…

La conservatrice, interloquée, attendait la suite, les mains crispées sur ses genoux.

— Allions-nous ! déclara le chef, se penchant vers elle avec un rictus qui se voulait engageant.

— Jusqu'à ce que Marc et moi soyons exécutés à notre tour ? osa enfin Katherine. Votre parole ne me suffit pas : je veux quelque chose de concret, en échange de ce que vous me réclamez.

Sa troisième carte était enfin abattue.

Le maestro, contemplant toujours la teinte de son whisky, pouffa :

— Comme vous y allez ! Lorsque notre objectif sera atteint, j'aurai rempli mon devoir. Et nous partagerons son bénéfice – moral, j'entends : n'oubliez pas que je n'ai pas besoin d'argent.

— Mais, ceux que vous avez tués, ou fait tuer, qu'ont-ils gagné ? poursuivit-elle.

— Rien, bien sûr…

— Ainsi, vous ne niez pas que vous avez commandité ces crimes ?

— Qui peut dire cela ? Aucune preuve, aucune enquête de police à mon sujet. Tout cela est aussi opaque que transparent. Mais peut-être en savez-vous plus que les autres ?

— Mais c'est vous, n'est-ce pas ?

— Qui sait… Et qui pourrait savoir ?

L'aveu à peine masqué de Kowalczyk déchaîna Katherine, comme Marc à Columbus Circle quelques jours plus tôt :

— J'exige que vous me fournissiez des éléments concrets permettant de vous confondre, s'il arrivait malheur à Marc ou à moi : la confiance doit être mutuelle, comprenez-vous ? Et les garanties aussi.

Contre toute attente, le chef se leva, marcha jusqu'à la cheminée, massant ses lombaires. Sans se retourner, il rétorqua :

— Je sais où loge votre ami Marc. Il ne tient qu'à moi que ses recherches n'aboutissent jamais.

— Et que je ne sorte pas vivante d'ici ? compléta Katherine.

— Je n'ai pas dit cela. Je conserve l'espoir que nous trouvions un accord qui nous satisfasse, vous et moi.

— Et… si ce n'était pas le cas ? avança la conservatrice d'un ton rageur.

— Ce sera le cas, répondit lentement Kowalczyk en reprenant sa place, face à Katherine.

Le regard du chef était devenu inflexible.

— Vous me donnez une photo, et un message décodé. Et je garantis votre sécurité, à vous et à votre jeune ami. S'agissant des éléments dont vous pourriez disposer contre moi, ils ne seraient jamais probants ; vous me semblez d'un naturel rêveur, un peu idéaliste, comme votre ami… Que j'apprécie, cependant, veuillez le croire.

Katherine serra les poings. Une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Je ne suis pas venue dîner chez vous sans donner votre nom et votre adresse à quelques amis haut placés, mentit-elle. Je vous déconseille donc de me supprimer. En revanche… Je ne vous remettrai ces documents qu'en échange d'une lettre signée de votre main, reconnaissant les crimes dans lesquels vous êtes impliqué.

Kowalczyk parut soudain songeur, et un silence malsain s'installa entre les deux convives.

— Je n’ai pas dit que j’avais tué – ou fait tuer – les gens dont vous me parlez, déclara-t-il enfin.

— Alors je n’ai pas dit non plus que je détenais les documents qui vous manquent ! répliqua Katherine, dont les yeux jetaient des flammes. Et, si je ne rentre pas chez moi cette nuit, soyez sûr que votre… « quête » s’arrêtera aussitôt. Considérez que la confession que vous allez rédiger constituera une contrepartie raisonnable des services que vous me demandez. Si tout se passe bien, elle ne sera jamais divulguée. C’est à vous, désormais, d’estimer quels sont vos intérêts !

Pour la première fois, le chef parut décontenancé. Katherine, apparemment, avait touché juste. Elle se souvenait de ce film prodigieux, *Marie-Octobre*, et de l’aveu que le coupable, finalement démasqué, avait été contraint d’écrire de sa main.

Kowalczyk sembla s’interroger de longues minutes. La conservatrice, qui sentait déjà la victoire lui picoter les doigts, s’alluma une autre cigarette.

Enfin, le chef se saisit de sa clochette dorée, et la secoua : le cerbère de l’entrée reparut, et, d’une voix éteinte, le maestro lui demanda de lui apporter de quoi écrire. Cela ne prit qu’un instant et, sur la table à manger, il rédigea rapidement, d’une cursive aussi monumentale que son ego :

Moi, Stavros Kowalczyk,

Avoue avoir commandité les assassinats de plusieurs personnes :

— Georges Mitsotakis

— *Dorothea Wilson*

— *Luigi Cavaradossi*

— *Constantin Skalidakis*

Et il signa.

Puis, se ravisant un instant, il inscrivit en *post-scriptum* :

Par ailleurs, je porte à votre connaissance le fait que les sieurs Georges Mitsotakis et Marc Neuville (résidant rue des Écoles, à Paris) sont responsables du meurtre du Professeur Costin, le 28 juin 2007. Katherine Rochefort-Bollinger, actuellement Conservatrice en Chef du musée du Moyen Âge de Cluny, le savait pertinemment, mais a choisi de taire leurs agissements.

En jetant la feuille en direction de Katherine, il lui demanda froidement :

— Cela vous convient-il ?

Quelques secondes plus tard, il ajouta, entre ses dents :

— Mais attention à vous, désormais.

La conservatrice, qui n'était plus inquiète, prit son temps pour lire et relire cette confession. Intérieurement, elle exultait.

— Puis-je me permettre d'abuser de votre hospitalité ? demanda-t-elle enfin. J'aimerais brancher mon téléphone à une prise électrique.

En maugréant, le chef acquiesça.

Quelques minutes plus tard, Katherine avait photographié cette lettre, dont elle allait aussi emporter l'original avec elle, évidemment.

— Voilà, ce document est parvenu à mes amis, mentit-elle encore. Si Marc ou moi-même avions des ennuis, sachez qu'il serait rendu public… En France et ailleurs. Quant à ce que vous vouliez… Le voici.

Fouillant dans son grand sac, elle en sortit une pochette cartonnée, qu'elle déposa devant le chef, aussi furieux que déconfit.

— Vous disposez désormais des copies de la photo de la falaise et du message *Enigma* reçu par Thorwald. Pour que vous vous soyez fendu d'une lettre aussi explicite, j'imagine que cela vous tient réellement à cœur…

Kowalczyk, qui s'efforçait d'arborer un air aussi détaché que possible, observa chacun de ces documents.

— Bien, conclut-il. À l'avenir, vous et moi aurions beaucoup à perdre si nous ne respections pas les termes de notre accord… Ne l'oubliez jamais.

Moins d'une demi-heure plus tard, Katherine avait quitté la demeure et récupéré le revolver « *.38 Special* » de son père, que le blondinet lui avait rendu en lui souhaitant une bonne nuit. Le barillet était toujours garni de toutes ses balles, mais, dans son sac, elle avait désormais une feuille de papier pliée en quatre qui la dissuadait de remonter pour assassiner le chef : s'il manquait à sa parole, désormais, d'autres qu'elle se chargeraient de lui faire passer de très mauvais moments – car, par e-mail, elle s'était envoyé à elle-même la copie des aveux manuscrits de Kowalczyk.

L'air était piquant, et le brouillard ne s'était pas dissipé : au contraire, il s'était

densifié au point qu'elle ne pouvait distinguer les contours de la cour intérieure de l'hôtel particulier. Mais elle ne ressentait pas les effets du froid : l'alcool ingurgité au cours de la soirée, et surtout son succès, l'avaient réchauffée au point qu'elle aurait pu traverser les steppes de Sibérie.

Son téléphone portable étant encore chargé, elle tenta d'appeler un taxi… En vain. Mais peu importait, au fond. Elle avait réussi…

Ayant dépassé la brillante Mercedes garée dans la cour, elle était parvenue au portail, immense, qui défendait l'accès de la propriété. Lorsqu'elle tira la porte à elle, elle se figea en entendant un bruit de moteur, juste derrière l'huis : à cette heure tardive, quelqu'un venait d'arriver.

Alors, le battant qu'elle venait d'entrouvrir pivota silencieusement sur ses gonds, et un visage inconnu lui apparut, tandis qu'un taxi disparaissait dans la brume opaque. Une main saisit fermement son poignet. Le souffle court, elle se prépara à appeler à l'aide… Mais une voix calme l'en dissuada :

— Vous êtes Katherine, n'est-ce pas ?

79

D’après l’affichette scotchée derrière sa porte vitrée, le café Internet tenu par Aléxandros ouvrait à 9 h 30. Or, ce samedi matin, la boutique demeurait toujours fermée. Marc se résigna donc, à nouveau, à arpenter le trottoir, en espérant voir arriver le mystérieux jeune homme qui, depuis deux jours, semblait avoir disparu… Enfin, au bout d’une heure, il renonça. Il avait pu constater combien Aléxandros se moquait de cette échoppe, et il était probable que le Crétois n’y travaillait que lorsqu’il n’avait rien de plus important à faire. Ce dilettantisme, mêlé à une nonchalance à toute épreuve, il le connaissait bien : Georges n’avait jamais agi autrement.

Par les ruelles de la vieille cité, il se rendit donc jusqu’au parking qui jouxtait la mer, où son *Defender* l’attendait sous un soleil éclatant. Pendant que le moteur s’échauffait, il songea encore au programme qu’il s’était assigné pour la journée : en repartant de Moni Chrysoskalitissas, il avait prévu d’étendre ses recherches des jours précédents plus au nord, en continuant à longer la côte à faible allure. Pour se rendre à son point de départ, il empruntait désormais une route passant par l’intérieur des terres : ainsi évitait-il d’affronter, à l’aller, les virages de Kampos.

Mais, à peine avait-il quitté La Canée qu’il avait avisé une Fiat 500 jaune citron qui semblait suivre le même chemin que le sien ; et, depuis plus d’une demi-heure, cette petite voiture ne cessait d’apparaître dans son rétroviseur : aussitôt qu’il ralentissait, elle conservait une distance suffisante pour qu’il ne puisse pas identifier son conducteur et, dès qu’il s’enhardissait pour le distancer, le pot de yaourt adoptait sa cadence.

Toutefois, Marc avait vu assez de films pour ne pas se trouver à court d’idées

dans semblable situation. Alors qu'un virage serré se présentait au loin, il appuya suffisamment sur l'accélérateur pour que la voiturette qui le suivait perde un peu de terrain. C'est donc avec quelques centaines de mètres d'avance qu'il s'engagea dans la courbe, bordée de lauriers-roses. Il freina juste à temps pour bifurquer brusquement, et diriger son 4x4 vers un sentier qui disparaissait sous la végétation. Une poignée de secondes plus tard, il aperçut la voiture jaune à travers le feuillage, et sourit en constatant qu'elle passait à trop vive allure pour remarquer le subterfuge.

Le jeune homme prit alors la direction opposée et, revenant sur ses traces, se résigna à rouler quelques kilomètres en direction de La Canée. Qui donc pouvait le suivre ainsi ? Il sourit un instant en imaginant le gros et précieux Kowalczyk au volant de cette auto minuscule. Un énorme SUV aux vitres fumées, pourquoi pas… Mais ce petit machin ? Ce n'était assurément pas le véhicule d'un tueur à gages, et encore moins la voiture d'un chef d'orchestre qui se prenait pour Wagner…

Un quart d'heure plus tard, il fit demi-tour, et reprit tranquillement la route de Moni Chrysoskalitissas. La chaussée était déserte, et le paysage paraissait plus sauvage encore que les jours précédents. Pendant quelques minutes, Marc se détendit, à l'abri des regards, jouissant de la nature qu'il traversait sous le ciel uniformément bleu.

Mais, soudain, la petite Fiat jaune, jaillissant d'un chemin creux, vint à nouveau se placer derrière lui. Insolemment, elle reprit le même manège, ralentissant et accélérant au rythme du jeune homme. Où son conducteur voulait-il en venir ? S'il avait voulu s'en prendre à lui, il l'aurait rattrapé, et pour le suivre, il aurait été plus discret. À moins qu'il ait attendu une occasion propice… Mais quelle occasion ? D'autant qu'il aurait fallu un autre engin que celui-ci pour faire barrage à une Land Rover de 2,5 tonnes…

Marc continuait à s'interroger, tandis qu'il venait de dépasser Vathi, et que le monastère était tout proche. Il roulait à présent derrière un camion-citerne hors d'âge qui aurait eu sa place dans le décor de *Cent mille dollars au soleil*, en 1964 – à moins qu'il n'ait déjà, à l'époque, été refusé pour cause de vétusté. À vingt-cinq kilomètres à l'heure de moyenne, la Fiat 500 semblait s'impatienter et faisait de petits écarts vers la gauche, comme si son conducteur cherchait à s'assurer que la voie était libre pour dépasser. Quelques minutes plus tard, c'est effectivement ce qui se produisit. Marc ne vit passer qu'un éclair jaune, qui disparut rapidement au tournant suivant. En si peu de temps, le jeune homme n'avait pas eu l'occasion d'apercevoir le visage de son poursuivant.

Mais ce répit lui permit bientôt d'adopter une cadence plus propice à son exploration : à partir de Moni Chrysoskalitissas, il reprit lentement la route côtière vers le nord, en direction de Kissamos.

Un panorama grandiose défilait sur sa gauche, tandis qu'il tentait d'estimer son altitude, et donc la hauteur de la falaise que longeait la voie goudronnée. Ici, c'étaient les verts des genêts, des romarins et des arbousiers, que ponctuaient les taches grises des roches, des lichens et des mousses desséchées. Là, c'étaient les moutonnements de l'écume qui, autour de quelques récifs, traçaient de fines zébrures blanches sur le bleu sombre de la Méditerranée. Au-delà s'étendait la mer, scintillant à perte de vue sous les tièdes rayons du soleil. Et, quelque part sous la surface miroitante, l'épave du U-557 devait gésir, dans l'obscurité glacée des fonds marins.

Par quatre fois, il lança son *Defender* dans la végétation, puis, faute de trouver une voie praticable, continua à pied. À chaque occasion, la falaise présentait une hauteur qui s'accordait avec la photo qu'il avait découverte au *Met* ; mais, en se penchant, il constatait que son profil n'était pas celui qu'il recherchait… Et,

surtout, qu'il manquait trois éléments essentiels : deux cyprès accrochés aux rochers, et un édifice dont le cliché montrait les assises.

Enfin, rendu fourbu par la vanité de ses recherches et un début de lombalgie à laquelle le matelas de la pension Minos n'était sans doute pas étranger, il fit une dernière tentative, peu avant d'atteindre Sfinari.

Il engagea alors sa Land Rover dans ce qui ressemblait à l'amorce d'une piste… qui, deux cents mètres plus loin, se terminait en cul-de-sac. Il continua néanmoins à rouler au pas en direction de l'ouest. À mesure que le 4x4 franchissait une longue série d'amas rocheux, le jeune homme était secoué dans toutes les directions, et serrait fort le volant pour ne pas basculer de son siège ; par endroits, l'inclinaison de sa voiture était telle qu'elle lui imposait de se pencher par la fenêtre, pour distinguer où il allait mettre ses roues…

Enfin, il émit un soupir de soulagement lorsqu'il déboucha sur la surface plane d'une étendue herbeuse. D'autant que, à quelques centaines de mètres devant lui, les ruines d'une ancienne église, éventrée par les siècles, paraissaient surplomber la mer.

En longeant la vieille muraille, Marc sentit son cœur bondir. Seule la partie orientale de la chapelle avait survécu : trois massives absides semi-circulaires, coiffées des restes d'une coupole, s'ouvraient face aux eaux ondulantes. En suivant lentement les murs extérieurs, il scruta les interstices de ces vestiges, qui menaçaient de s'effondrer à tout moment.

Il se hasarda ensuite jusqu'à l'avant de l'édifice, et fit quelques pas pour entrevoir l'intérieur des trois absides accolées : il y régnait une obscurité presque totale. La végétation qui avait envahi le narthex menait jusqu'au point où la falaise commençait sa chute vertigineuse. L'escarpement des lieux rappelait l'inexpugnable rocher – imaginaire – des *Canons de Navarone*, toutes

proportions gardées. Mais, en se penchant, il remarqua un détail d'importance : plusieurs rejetons de cyprès avaient colonisé le flanc de la falaise ; et ils y poussaient à l'horizontale. Quant à leurs larges houppiers, ils masquaient presque entièrement la partie inférieure de la paroi.

D'une main fébrile, Marc ralluma son téléphone et compara la scène avec la photographie en noir et blanc qu'il avait découverte dans les archives de Thorwald : sans doute possible, c'était bien là. Quant au point noir indiquant l'entrée probable du site qu'il recherchait, il désignait une petite saillie, que l'on distinguait entre les arbres.

Ivre de joie, le jeune homme releva les coordonnées GPS de l'endroit, grâce à son portable ; ainsi pourrait-il retrouver ce lieu sans difficulté… Car, faute d'équipement adéquat, il lui était impossible de descendre jusqu'à cette minuscule plate-forme ; il lui fallait donc se procurer le nécessaire – notamment des cordes et une lampe-torche –, avant de revenir pour poursuivre son exploration.

Puis, fenêtres ouvertes, il rentra sereinement à La Canée en fredonnant, confit dans l'exaltation et la fierté : ses recherches touchaient au but, et, selon toute probabilité, il allait battre Kowalczyk à plate couture. De plus, il pourrait désormais montrer à Katherine combien elle avait eu tort de ne pas l'accompagner…

Lorsqu'il parvint à son parking habituel, à la limite de la vieille ville, Marc fut surpris d'y découvrir une Fiat 500 de couleur jaune, qu'il avait déjà beaucoup trop vue. Et, un peu troublé, il fut contraint de garer son *Defender* non loin de cette petite auto…

Mais il ne tarda guère à remiser ce détail dans un coin de son esprit. Car, alors

que la nuit était tombée sur la Crète, il ressentait les effets de l'adrénaline et rêvait déjà au lendemain : sa quête touchait à sa fin, et il lui tardait déjà que le jour se lève.

Quelques minutes plus tard, il avait rejoint sa chambre de la pension Minos, et s'était accoudé à la fenêtre ; toujours plongé dans cet état extatique, il s'absorbait avec délectation dans la contemplation de la voûte étoilée, songeant seulement au matériel dont il aurait besoin pour accéder à la plate-forme qu'il n'avait pu qu'apercevoir.

C'est alors qu'un bruit étrange l'alerta. Y avait-il des rats, dans cet établissement ? Il semblait en effet qu'un animal grattait sa porte. Approchant à pas feutrés, il retint sa respiration pour mieux écouter. Indéniablement, on grattait. Les battements de son cœur s'accélérèrent, tandis qu'il se demandait quoi faire…

Soudain, un terrible fracas métallique, évoquant celui d'un gong frappé à toute force, retentit à quelques centimètres de lui, derrière le frêle panneau de bois. Marc plaqua aussitôt ses deux mains sur sa bouche, pour ne pas laisser échapper un cri.

Un instant passa, pendant lequel il semblait que les murs vibraient encore du bruit assourdissant qui avait déchiré le silence nocturne.

Puis, devant le jeune homme paniqué, la clenche de la porte s'abaissa, et les charnières grincèrent : emporté par l'ivresse de sa découverte, il avait négligé de s'enfermer à clef…

80

Sur le seuil se tenait Agathe, en jean et *T-shirt*, une poêle à châtaignes dans la main. Son beau visage était livide, et elle semblait sous le coup d'une violente émotion, elle aussi.

Sans mot dire, elle fit un pas dans la pièce et désigna, d'un index tremblant, deux pieds bien parallèles qui se détachaient sur les tomettes du couloir.

Malgré sa surprise, Marc fut prompt à réagir : aux nombreuses raisons qu'il avait déjà d'en vouloir à la jeune femme, il ajoutait à présent la frayeur qu'elle venait de lui causer.

— Tu es revenue pour assassiner un type devant ma porte ? lança-t-il avec acrimonie.

La discussion tourna instantanément au vinaigre :

— D'abord, il n'est qu'assommé ! Et ensuite, il avait un couteau ! Et pour qui était-il, ce couteau, à ton avis ?

— Tu dois le savoir, puisqu'il doit faire partie de la même bande d'assassins que toi !

— Ingrat !

— Comment ? C'est moi, l'ingrat ? Tu ne manques pas d'un certain culot !

— Si je ne me trompe pas, c'est toi qui m'insultes, alors que je viens de te sauver la vie !

— Je ne t'ai rien demandé, il me semble ! Embarque-moi ton porte-flingue et ta batterie de cuisine, et fichez-moi le camp d'ici, que je ne vous revoie jamais !

Il tremblait de rage ; mais Agathe, manifestement à bout de nerfs, tomba assise sur le petit lit et éclata en sanglots. Marc en fut si décontenancé que sa colère se calma d'un coup. C'était la première fois qu'il voyait la jeune femme manifester un peu de faiblesse.

— Bon, reprenons la discussion depuis le début, dit-il enfin, en la regardant avec méfiance.

— Je crois que tu devrais tirer celui-là à l'intérieur, répondit-elle en s'essuyant les yeux du revers de la main. Qu'on ne le trouve pas dehors, au moins…

— Et s'il se réveille ?

— La poêle est là.

Marc s'exécuta. L'individu, un costaud au teint bistre et aux cheveux crépus, devait peser près de cent kilos.

— Qui est-ce ? s'enquit-il, lorsqu'il eut récupéré le poignard qui traînait encore dans le couloir.

— Ferme la porte, s'il te plaît. C'est un employé de Kowalczyk, évidemment.

— Vous êtes donc collègues ?

— Ne sois pas blessant… Je sais qu'il va falloir que je m'explique, mais je ne sais pas par où commencer.

— Par ton départ de Rome avec le dossier, par exemple. C'est à partir de ce moment-là que j'ai… quelques lacunes, rétorqua Marc avec un cynisme dont il ne serait pas cru capable, en présence de cette femme dont il avait maintes fois, malgré lui, espéré le retour…

Tandis que le jeune homme la dardait d'un regard noir, Agathe baissa les yeux et entama lentement son récit :

— Pour que tu comprennes, il me faut remonter plus loin dans le passé. Il y a quelques années, j'ai fait la connaissance de Stavros Kowalczyk lors de l'inauguration d'une exposition au *British Museum*. J'étais encore étudiante. Il m'a proposé de travailler pour lui de temps en temps, pour faire quelques voyages et gagner un peu d'argent.

Le regard de Marc se durcit encore. Ces phrases constituaient apparemment le début d'une longue confession, dont il n'était pas certain de vouloir entendre tous les détails. Agathe remarqua le raidissement soudain du jeune homme, et l'expression de dégoût qu'il affichait. Elle se hâta d'ajouter, d'une traite :

— Mais non ! N'imagine pas de telles choses, s'il te plaît… Ce n'était pas *ce genre* de travail, pas du tout ! Je faisais office d'assistante, je faisais quelques traductions, je l'accompagnais parfois en voyage pour rencontrer des personnalités, des collectionneurs ou des antiquaires… Et c'est tout ! Absolument tout !

— Je ne t'ai rien demandé, répliqua Marc sur un ton glacial.

— Mais je te le dis quand même…

Agathe attendit un instant. Elle semblait espérer une réaction de la part du jeune homme… Mais il ne desserrait pas les mâchoires. Elle poursuivit donc :

— Bref. Il se trouve que j'ai continué à lui rendre service de temps en temps, à côté de mon travail pour un voyagiste.

— Donc, tu travailles vraiment pour une agence de voyages ?

— Tu en doutais ?

— C'est vrai que je n'aurais pas dû ! Tu as toujours été si sincère et si honnête

avec moi…

— Cela, c'était vrai ! assura Agathe d'une voix ferme.

Mais Marc ne se départissait pas de son air sceptique. Après quelques instants de réflexion, il reprit :

— Admettons… Mais qu'entends-tu par « j'ai continué à lui rendre service » ?

— Le plus souvent, je préparais ses futures acquisitions : je rencontrais les propriétaires d'objets anciens, je me renseignais un peu sur leur compte, et je m'efforçais de les orienter vers lui.

— Ce qui explique ta présence à Athènes lorsqu'il a rencontré Constantin ?

Agathe baissa les yeux, et Marc renchérit :

— Et aussi ta présence à Genève, au moment où Kowalczyk avait prévu de conclure sa transaction avec Georges ?

Cette fois, la jeune femme n'éluda pas la question :

— Non. Ce n'est qu'après la mort de ton ami qu'il m'a envoyée aux Bergues.

Cela confirmait ce que Constantin avait appris à Marc, lorsqu'il l'avait rencontré dans une station désaffectée du métro parisien : Georges avait refusé de vendre son dossier à l'agent de Kowalczyk, qui l'avait alors étranglé et jeté dans le Léman ; et, puisque Georges avait commis la bêtise d'indiquer à son assassin que ces documents se trouvaient chez un « ami de confiance », le gros chef avait alors dépêché Agathe à Genève, afin qu'elle prenne le relais… Et elle n'avait pas traîné : Marc se souvenait que, lorsqu'il s'était annoncé à la réception de l'hôtel, la jolie femme était déjà en train de remplir un formulaire pour y louer une chambre.

Il se retourna, et fit deux pas vers la fenêtre avant de continuer :

— Tu étais donc chargée de repérer les amis de Georges qui allaient se présenter, n'est-ce pas ?

La mine honteuse, Agathe confirma d'un hochement de tête.

— Or, je suis le seul qui soit venu rejoindre Anna… Ce qui explique que tu te sois débrouillée pour faire ma connaissance le soir même, au restaurant. Comment as-tu fait pour savoir que je m'y trouvais, d'ailleurs ?

— Un billet de vingt francs glissé à un employé, pour qu'il me prévienne aussitôt que tu y serais descendu, expliqua Agathe dans un souffle.

— Que c'est moche, tout cela…

Marc fermait les paupières de toutes ses forces. Ce qu'il venait d'entendre était douloureux, mais la suite pouvait être plus difficile encore à digérer.

— Et ensuite, développa-t-il, tu m'as joué la comédie à Genève, à Paris et à Rome, jusqu'à ce que je récupère ce maudit dossier… Puis tu me l'as volé, pour le livrer à ce salaud de Kowalczyk. Je me trompe ?

La jeune femme retrouva soudain un peu d'assurance :

— Il faut que tu comprennes que ma situation était devenue intenable… Je ne lui ai remis ces documents qu'en échange d'une promesse…

— Laquelle ?

— Qu'il allait te laisser la vie sauve.

Interloqué, Marc resta coi quelques instants. Il songea brièvement que Katherine lui avait déjà suggéré cette éventualité ; mais qu'il l'avait aussitôt

balayée… Il finit toutefois par renchérir :

— Et pourquoi tant de sollicitude tout à coup, alors que tu m'avais embobiné depuis le premier jour ? Et comment as-tu pu te contenter d'une promesse, de la part de ce type-là ?

— Oui, je t'ai « embobiné » le premier jour, c'est vrai, puisque je ne te connaissais pas. Et puis je me suis retrouvée aussi « embobinée » que toi.

— Ce qui veut dire ?

Agathe hésita, sembla chercher ses mots, puis conclut :

— Simplement que j'ai dû lui livrer ce qu'il cherchait, pour que tu aies une chance de lui échapper. Je sais que ses promesses ne valent généralement pas grand-chose… Mais je pensais que j'en savais assez long sur ses agissements pour qu'il ne prenne pas le risque de manquer à sa parole vis-à-vis de moi.

Marc fit subitement volte-face, et désigna le costaud étendu sur le sol :

— En effet : il a tellement peur de toi qu'il vient d'envoyer quelqu'un pour m'éliminer !

Agathe, le regard fixé sur le tueur, se mordit la lèvre inférieure.

81

Le silence se serait sans doute prolongé, si la brute qui gisait au milieu de la pièce n'avait pas relevé la tête. Mais Agathe, saisissant aussitôt le long manche de la poêle qu'elle avait déposée sur le lit, asséna un coup formidable sur le crâne du colosse, qui s'écroula à nouveau face contre terre. Le bruit de gong, une fois encore, avait été assourdissant.

— Tu as dû réveiller tout le quartier ! chuchota Marc.

— Et alors ? Tu aurais préféré te battre avec lui ?

— Bof… Au point où nous en sommes ! Et puis la vieille qui tient la pension est sourde comme un pot.

— Sa casserole en a pris un coup, en tout cas, commenta Agathe en regardant le creux qui s'était formé au fond de l'ustensile.

— Je la soupçonne de ne rien voir non plus. Et puis, en fait, cela n'a aucun intérêt… Mais il serait quand même utile que nous trouvions un moyen de nous débarrasser de ce gros imbécile avant le lever du jour.

Le regard que Marc portait à Agathe avait perdu de son animosité. Entre deux mots acerbes, ils retrouvaient peu à peu leur manière d'être ensemble, leurs remarques pleines d'esprit. Et, définitivement, la haine n'était pas entre eux un sentiment naturel.

— Où es-tu garé ? demanda la jeune femme.

— Pourquoi ?

— Pour transporter ce bonhomme ailleurs, évidemment !

— Nous sommes dans une zone piétonne, trancha Marc. Tu nous vois trimbaler ce porte-flingue de cent kilos sur trois cents mètres, sans nous faire repérer ? Nous pourrions simplement l'enfermer dans une autre chambre… Toutes les clefs sont sur le tableau, en bas.

Agathe tira sur son *T-shirt*, qui laissait entrevoir son nombril.

— Vu l'épaisseur des portes, il n'aurait aucun mal à en sortir, remarqua-t-elle. Le plus commode serait sans doute de le laisser ici. Donc, tu fais tes valises et tu déménages.

Marc ne réfléchit qu'un court instant : il lui fallait admettre que la jeune femme avait trouvé la solution la plus commode et la plus sûre.

— Mais où vais-je trouver une chambre, à cette heure-ci ? s'enquit-il tout de même.

— Je connais un hôtel, à quelques kilomètres d'ici… On ne t'y dénichera pas facilement.

Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient tous deux sur le parking du bord de mer.

— On prend la tienne ou la mienne ? demanda Agathe, en désignant deux voitures garées là : une Land Rover bosselée… et une Fiat 500 jaune citron.

Marc considéra la petite auto d'un air ébahi :

— Ainsi, c'était toi ? Que faisais-tu derrière moi, ce matin ? Et, entre nous, tu n'as pas choisi le modèle de voiture le plus adapté à une filature discrète…

— Qui te dit que j'essayais d'être discrète ? rétorqua la jeune femme en

regardant droit devant elle.

Sans ajouter un mot, Marc déverrouilla la Land Rover, y jeta sa valise et son sac à dos, et fit signe à Agathe de prendre place sur le siège passager.

— Prends la nationale vers l'ouest, indiqua-t-elle.

Rapidement, les lumières de la ville s'éloignèrent. Sur la droite, on distinguait la mer, luisant à la lueur blafarde de la lune.

— Alors, à quoi rimait ton petit jeu de ce matin ? lâcha enfin Marc.

— Je voulais te parler.

— Il me semble que tu ralentissais quand je ralentissais, pourtant. Tu voulais me parler sans me rattraper ?

— Je ne voulais te rattraper que lorsque j'aurais été certaine que nous n'étions pas suivis. Et ce moment n'est jamais arrivé… Il faut dire que cela aurait été plus simple si tu avais passé la troisième.

Piqué au vif, le jeune homme se contint de répondre vertement.

— Je conduisais prudemment, c'est tout.

— Comme un vieillard, oui !

— Ma voiture n'est pas un coupé de sport, au cas où cela t'aurait échappé.

— Mais tu aurais peut-être dû essayer de desserrer le frein à main…

Dans le faisceau des phares, Marc avisa un petit dégagement jouxtant la route. Avec précaution, il y gara son *Defender*, et coupa le contact.

— Bon. Maintenant, tu peux me parler, déclara-t-il. Je suis tout ouïe.

Commence par m’expliquer ce que tu fais en Crète.

Comme elle ne répondait pas, il insista :

— J’aimerais aussi savoir ce que tu trafiquais derrière la porte de ma chambre d’hôtel.

— Hôtel, c’est beaucoup dire…

— Pension, si tu veux. Mais il y a un lit et l’eau courante, et ça me suffit. Et si tu répondais à mes questions, au lieu de faire de l’esprit ?

Attendant toujours, Marc ressentait une vague inquiétude.

— Bon ! Allons-y pour la suite… sembla se résigner Agathe.

La jeune femme parut chercher ses mots quelques instants. Elle regarda le disque brillant de la lune, huma un peu de l’air marin par la fenêtre entrouverte. Puis, d’une voix altérée, elle reprit :

— Après t’avoir abandonné à Rome, je suis passée chez Kowalczyk pour lui remettre le dossier. Il était ravi, évidemment. Le lendemain matin, alors que tu n’étais sans doute pas encore éveillé, j’étais dans un avion pour l’autre bout du monde… Ce ne fut pas le moment le plus heureux de ma vie.

Marc soupira.

— De la mienne non plus, si cela peut te consoler.

— Puis j’ai passé dix jours sur une plage sans intérêt, à me demander ce que j’aurais pu faire d’autre, et ce que je pouvais encore entreprendre, pour atténuer le tort que je t’avais causé. Et, lorsque je suis rentrée à Londres, le 24 décembre, je n’avais toujours aucun plan…

— Et depuis, l’inspiration t’est venue ?

— Kowalczyk m’a appelée à mon retour. Pendant mon absence, il s’était

aperçu qu'il manquait quelque chose d'essentiel dans ce dossier.

— Eh oui ! souligna Marc avec un petit sourire satisfait. « Bien mal acquis… », ajouta-t-il.

— Mais j'ai aussi appris qu'il avait passé un accord avec ce Constantin, que tu avais tant cherché : il lui avait demandé de t'attirer dans son chalet de Megève, pour que tu y récupères une partie des documents… Et qu'ainsi tu reprennes tes recherches. Puisqu'il était persuadé que tu avais gardé pour toi certains éléments, il envisageait de te surveiller de près, puis… d'intervenir au moment opportun.

Une fois encore, Marc se sentait tiraillé entre la honte de s'être fait gruger de manière aussi magistrale, et la colère d'être toujours le dernier à saisir certaines choses. Car Katherine, elle, avait immédiatement compris que le coffre n'aurait pas dû être ouvert, et que le chalet aurait évidemment dû être mieux gardé…

— Dans ce cas, reprit-il, pourquoi m'envoyer un gorille pour m'assassiner à la pension ? Je n'ai encore rien découvert de nouveau, que je sache !

Agathe pouffa :

— Ne me prends pas pour une quiche. Si un tueur est venu te voir ce soir, c'est que Kowalczyk sait désormais tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Marc, choqué par cette conclusion, hésita avant de poursuivre son interrogatoire. Comment les hommes du gros chef auraient-ils pu le suivre jusqu'au site ? Pendant les derniers kilomètres de son trajet, il n'avait aperçu aucun véhicule… Avaient-ils fixé une balise GPS sous le châssis de sa voiture ? Il y avait longtemps que ce genre de gadget n'était plus réservé aux services secrets, et que l'on pouvait s'en procurer sur Internet pour quelques euros.

Mais une autre hypothèse lui paraissait plus plausible :

— Tu ne m’as toujours pas expliqué pourquoi, ni comment, tu t’es retrouvée derrière ma porte, tout à l’heure, déclara-t-il d’un ton péremptoire.

— Je cuisinais ! C’est pour ça que j’avais une poêle, tu ne t’en souviens pas ?

Agathe, par ses traits d’esprit et sa personnalité, l’attirait toujours, malgré lui… Bien plus qu’il l’aurait souhaité. Mais elle commençait aussi à l’agacer sérieusement.

— Arrête, veux-tu ? Ces explications, tu me les dois ! lança-t-il encore, en haussant la voix.

Mais la jeune femme, au lieu de répondre, regardait fixement les phares d’une voiture qui venait vers eux.

— Bon, j’ai compris, conclut-il froidement. Tu me files encore le train pour le compte de Kowalczyk, qui a monté un nouveau coup tordu : tu assommes un type devant ma porte, te fais passer pour celle qui m’a sauvé la vie, et c’est reparti comme à Genève, à Paris ou à Rome… Le hic, c’est que, cette fois, je ne marche plus : je te ramène à ta voiturette, et je me tire. Seul.

Tandis qu’il redémarrait, Agathe saisit le bras du jeune homme et se tourna vers lui, les yeux embués :

— Je t’en supplie, ne fais pas ça ! implora-t-elle d’une voix cassée.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que tu te trompes : dès que tu sauras tout, tu comprendras !

— Alors, dis-moi tout ! railla Marc en manœuvrant pour faire demi-tour.

Contre toute attente, elle sortit précipitamment son téléphone portable d’une poche de son jean, et, serrant plus fort le bras de Marc, appela un numéro de son

répertoire ; mais, quelques secondes plus tard, elle raccrocha. De grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Pas de réponse, dit-elle en hoquetant. Je t'en conjure, laisse-moi quelques heures, juste quelques heures, pour te prouver ma bonne foi ! Juste quelques heures, répéta-t-elle en passant sa main sur ses yeux rougis. Après, tu feras ce que tu voudras, et tu ne me reverras jamais, si c'est ce que tu souhaites…

82

À cinq kilomètres à l'ouest de La Canée, dans la petite municipalité de Nea Kydonia, la Land Rover était garée au pied d'un bouquet d'arbres, devant un luxueux établissement faisant face à la baie.

Sur le parquet ciré, Marc, le visage fermé, suivait Agathe dans le couloir qui menait à sa chambre. Ils avaient traversé le hall sans s'arrêter, et les réceptionnistes n'avaient apparemment pas remarqué que le jeune homme emménageait nuitamment sans décliner son identité.

Pour autant, il n'était question pour lui que d'y passer les « quelques heures » qu'Agathe l'avait supplié de lui accorder ; et il prévoyait déjà de quitter l'hôtel dès l'aube, si, d'ici là, il n'avait pas obtenu de réponses convaincantes à ses questions.

Lorsqu'ils parvinrent à la suite qu'occupait la jeune femme, Marc laissa tomber sa valise et son sac à dos, impressionné par le faste des lieux : dans la lumière tamisée, l'orange, l'acajou et le blanc cassé formaient un camaïeu délicat et apaisant, qui mettait en valeur un mobilier en bois précieux.

— Je vois que tes goûts n'ont pas changé, annonça-t-il en faisant la grimace.

— Tu n'aimes pas ?

— Ce n'est pas ça. Je me souviens de ma pension.

— Ici au moins, la salle de bains n'est pas sur le palier…

Nerveusement, elle regarda sa montre, et ajouta :

— Il faut que je téléphone. Veux-tu boire quelque chose, avant ?

En observant les gestes saccadés et le regard paniqué d'Agathe, Marc comprit qu'elle avait grand besoin d'un verre pour retrouver un peu d'assurance… Ce qui était son cas également, après les heures pénibles qui venaient de s'écouler. Il acquiesça donc.

Elle se dirigea aussitôt vers le minibar, dont elle inventoria rapidement le contenu à haute voix.

— Veux-tu une coupe de champagne ? proposa-t-elle enfin.

— Plutôt un whisky. La dernière coupe que tu m'as servie, à Rome, ne m'a pas réussi…

Elle le regarda furtivement, les yeux embués, et se retourna à nouveau pour prélever une petite bouteille et une mignonnette. Tandis qu'elle les déposait sur un plateau et choisissait les verres qui convenaient, Marc ne put s'empêcher de la contempler : en jean et *T-shirt*, les cheveux attachés en queue de cheval, elle était à ses yeux plus désirable encore que la copie de Grace Kelly qu'il avait découverte aux Bergues… Mais il lui fallait demeurer lucide et déterminé, même si son cœur, à cet instant, battait plus fort qu'il l'aurait souhaité ; il se fit violence pour détourner son regard, dans lequel elle aurait peut-être pu lire des sentiments qu'il n'était pas question d'exprimer.

Les deux jeunes gens s'installèrent sur la terrasse. Bien que la nuit soit déjà bien avancée, l'air marin était doux. Le bruit du ressac leur parvenait, étouffé, de la grande étendue obscure qui se distinguait au-delà de la plage et de ses parasols repliés.

Chacun se servit son propre verre ; Marc n'omit pas de s'assurer que le sien ne contenait rien, et que la fiole de *single malt* n'avait pas été ouverte auparavant. Cette inspection, quoique rapide, n'échappa pas à l'attention de la jeune femme ; elle s'abstint de tout commentaire, vida cul-sec sa coupe de champagne, et s'en

resservit immédiatement une autre, qu'elle avala aussi d'un seul trait.

En deux gorgées, Marc avait également vidé sa mignonnette…

— Je nous ramène la même chose ? demanda-t-il en s'emparant du plateau.

Agathe opina, et, d'un geste plus assuré, saisit son portable.

Mais, lorsque le jeune homme revint avec leurs boissons, le beau visage s'était à nouveau décomposé.

— Toujours pas de réponse, soupira Agathe. Mais j'ai laissé un message. Et, tiens, je vais aussi envoyer un SMS.

Pendant qu'elle composait fébrilement son message, Marc remplit les verres, et attaqua son second whisky. Puis, lorsqu'elle eut déposé son téléphone sur la table, il ne put résister plus longtemps à l'interroger à nouveau :

— Mais pourquoi as-tu besoin de passer ce coup de fil, avant de m'expliquer comment tu t'es retrouvée derrière ma porte ?

Agathe, le regard perdu vers la plage, répondit simplement :

— Pour que tu me croies.

— Essaie déjà de me raconter cette histoire… C'est à moi de juger si elle est crédible, n'est-ce pas ?

— Bon… se résigna enfin la jeune femme. Mais jure-moi que tu attendras encore quelques heures, jusqu'à ce qu'on me réponde.

Marc acquiesça, et avala une autre gorgée de whisky, tandis qu'elle commençait son récit :

— J'ai appris que Kowalczyk s'était procuré les documents qui lui manquaient. Et, même si j'avais été assez naïve pour lui demander de me

promettre qu'il te laisserait la vie sauve, je me suis tout de même inquiétée pour toi…

— À juste titre, semble-t-il !

— Alors, je me suis renseignée et j'ai découvert où tu te trouvais. Une fois à La Canée, il ne m'a pas été difficile de retrouver ta trace : les touristes sont rares à cette période de l'année, et une seule agence de location de voitures demeure ouverte dans le coin… Aussi, lorsque j'ai loué la mienne, je n'ai eu aucun mal à apprendre quel modèle tu avais choisi. Et, puisque les parkings ne sont pas nombreux, et que les *Defender* ne courent pas les rues, je l'ai facilement repéré, lorsque tu t'es garé, avant-hier soir. Alors, je t'ai filé discrètement jusqu'à ta pension…

— Et, hier matin, tu as attendu sur le parking que je prenne la route…

— Oui. Dans la nuit, j'avais appris que Kowalczyk avait commencé à passer à l'action… Je voulais donc te retrouver dans un endroit isolé, pour te prévenir que tu étais en danger. C'est la raison pour laquelle je t'ai suivi.

Marc se rembrunit.

— Donc, tu es toujours en contact avec ce salaud ? demanda-t-il gravement.

— Non, non, je te le jure ! s'empressa de répondre Agathe, manifestement aux abois.

— Je dois vraiment avoir l'air d'un crétin congénital, soupira Marc d'un ton aigre.

— Mais pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que ton histoire ne tient pas debout, tout simplement ! Personne au monde ne savait dans quel endroit je m'étais réfugié… Mais tu as débarqué devant ma porte en même temps que ce gorille. Et tu voudrais que j'avale que tu

ne travailles plus pour Kowalczyk ?

La jolie femme déglutit péniblement.

— De toute manière, j'étais certaine que tu ne me croirais pas…

Agathe fit une moue songeuse en regardant vers le large. L'air fraîchissait, et elle frissonnait. Elle vida sa coupe, s'en servit une autre, et, sans mot dire, retourna au minibar pour en rapporter deux nouvelles bouteilles. Marc, plus méfiant que jamais, saisit immédiatement la mignonette de *single malt*, et l'ouvrit lui-même, pour s'assurer que le bouchon n'avait pas été dévissé.

— Ne crains rien, reprit la jeune femme. Je sais que si ce foutu téléphone ne sonne pas dans les heures qui viennent, tu partiras, et je n'ai ni le moyen, ni l'envie de te retenir contre ta volonté… Alors pourquoi te droguerais-je ?

— Pour m'empoisonner ? suggéra Marc entre ses dents. Je te rappelle que tu t'es présentée chez moi avec un tueur…

— … Que j'ai assommé ! rétorqua Agathe. Si j'avais voulu ta mort, je l'aurais laissé faire son boulot, non ?

Rageusement, elle attrapa à nouveau son téléphone, passa un coup de fil qui n'aboutit pas, et enchaîna avec un autre SMS, dont Marc put entrevoir le contenu : « ***C'EST URGENT ! ! !*** »

— Merde, merde et merde ! jura-t-elle en jetant l'appareil sur la table.

Qu'attendait-elle ? Marc en vint à imaginer qu'elle avait appelé du renfort : des mercenaires aux ordres de Kowalczyk, qui allaient le séquestrer et le torturer jusqu'à ce qu'il avoue ce qu'il avait découvert… Il parcourut la plage obscure du regard. Si son hypothèse se confirmait, c'était par là qu'il tenterait de leur échapper, comme il l'avait fait, quelques jours plus tôt, dans la neige et la forêt

de Megève… Il but une gorgée de whisky, et, s'efforçant de masquer son appréhension, relança la discussion :

— Ça ne me dit pas pourquoi tu es arrivée en même temps que cet assassin…

— Tu ne croiras pas cela non plus, soupira Agathe, les yeux humides. Mais je vais quand même te le dire, pour que tout soit clair. Tu en feras ce que tu voudras.

Elle vida sa coupe, et expliqua :

— Comme je n'avais pas réussi à te parler dans la matinée, j'ai attendu que tu retournes à ta pension. C'était urgent : je te l'ai dit, j'avais appris que Kowalczyk avait commencé à se déchaîner.

— Appris comment ? l'interrompit Marc.

Mais elle ignora la question, et continua :

— J'ai vite découvert le numéro de ta chambre, puisqu'il ne manquait qu'une clef au tableau de la réception. Alors, je suis montée, et j'ai gratté à ta porte, pour faire le moins de bruit possible… C'est à ce moment que j'ai vu arriver cette brute, au bout du couloir. J'ai attrapé une poêle suspendue au mur, je me suis cachée quelques instants dans la salle de bains du palier… Et j'ai assommé ce type dès qu'il est arrivé à ma hauteur. Voilà, à présent tu…

Soudain, elle bondit en poussant un cri de joie : son portable sonnait enfin ! Elle décrocha aussitôt :

— Tu me sauves la vie ! clama-t-elle d'un ton euphorique.

D'une seconde à l'autre, son visage s'était métamorphosé : ses yeux pétillaient, ses joues avaient repris des couleurs, et Marc, qui la regardait sourire sans comprendre, retrouva les adorables fossettes qui l'avaient séduit dès leur première rencontre.

— Je te le passe, ajouta-t-elle en tendant l'appareil au jeune homme stupéfait.

Marc ouvrit des yeux ronds en reconnaissant la voix de son interlocutrice ; puis, en quelques secondes, ses traits se détendirent. La conversation, bercée par le bruit apaisant de la mer, dura un bon quart d'heure.

Agathe s'était un peu éloignée, mais ne quittait pas le jeune homme des yeux : ses expressions trahissaient, tour à tour, la surprise, l'étonnement, l'inquiétude et le soulagement. Enfin, lorsqu'il eut raccroché, il fit quelques pas pour la rejoindre, et lui rendit son portable.

— Ainsi, tu as rencontré Katherine devant chez Kowalczyk, il y a moins de trois jours ? lança-t-il, l'air ahuri.

— Je venais d'arriver : ce connard m'avait convoquée, pour une raison que j'ignorais… Mais j'ai eu la chance de la croiser avant de tomber dans le piège qu'il m'avait tendu ; je suis donc immédiatement repartie avec elle, lorsqu'elle m'a raconté qu'elle lui avait remis les derniers documents dont il avait besoin… Et que tu te trouvais à La Canée !

— Elle m'a dit aussi que son appartement avait été saccagé le lendemain… C'est ainsi que tu as compris que Kowalczyk était passé à l'action ?

— Évidemment. Mais, heureusement, elle ne s'y trouvait déjà plus… Je l'avais mise à l'abri.

— Et tu dis aussi que ce salopard t'avait tendu un piège ? Pourquoi cela ?

— Parce qu'il n'avait désormais plus besoin de moi, puisqu'il avait obtenu ces foutus documents… Et surtout que…

Les joues de la jeune femme s'empourprèrent.

— Que ? insista Marc.

— Qu'il avait compris que je m'étais attachée à toi… abruti, conclut-elle en baissant les yeux.

Marc sentit la masse d'une maison entière s'écrouler sur sa tête.

— Attachée ? répéta-t-il mécaniquement.

— Tu me fatigues : n'es-tu pas tombé amoureux de moi ?

Il se passa la main dans les cheveux, se mordit la lèvre.

— Alors, pourquoi ne serais-je pas, moi aussi, tombée amoureuse de toi ? compléta-t-elle.

Marc commença à agiter nerveusement ses jambes fatiguées. D'autres symptômes se manifestaient, dans sa poitrine, dans ses mains, dans son pantalon. À l'évidence, c'en était trop en une fois, pour un célibataire aussi endurci que lui…

— Tu ne t'es donc vraiment aperçu de rien ? demanda encore Agathe. Ni à Genève, ni à Paris, ni à Rome ?

Une demi-heure plus tard, Marc demeurait seul sur la terrasse, humant la brise marine et scrutant les étoiles, innombrables, du ciel de Crète. Béatement, il ressassait la dernière réplique d'Agathe. Une fois encore, Katherine avait compris cela immédiatement ; mais il avait simplement imaginé que son amie cherchait à lui remonter le moral…

Agathe, après sa déclaration, avait rapidement battu en retraite vers la salle de bains pour y prendre une douche.

Elle prit tout son temps. Puis elle passa un peignoir, arrangea un peu ses cheveux mouillés, et entrouvrit la porte avec précaution.

Marc vint la rejoindre. Dans la lumière tamisée de la chambre orangée, il se tint d'abord immobile, le visage crispé et inexpressif : impressionné, surpris, honoré, sublimé.

Timidement, elle fit un pas vers lui. Comme un automate, il en fit un à son tour. Ses mains ouvertes tremblaient. Il inspira profondément et esquissa un sourire ; contrairement à Georges, il n'avait pas l'habitude de plaire aux jolies femmes. Elle s'approcha encore, le regard incertain. Puis ce fut lui. Elle sentait bon. Enfin leurs lèvres se rencontrèrent, tout doucement, comme naturellement. Marc vit un bouquet d'étoiles filer devant ses yeux et se sentit défaillir.

L'instant d'après, les deux amoureux se donnaient un baiser à faire pâlir toutes les stars de Hollywood ; puis, s'étreignant de toutes leurs forces, ils basculèrent sur le grand lit.

Sous son peignoir, Agathe ne portait rien, rien du tout. Et Marc, sans réfléchir davantage, osa la toucher. En caressant une peau si douce et si parfumée, il se faisait à lui-même l'effet d'un astronaute : les premiers hommes à fouler le sol de la lune avaient-ils ressenti autant d'émotions ?

83

Le jour venait de poindre, et les deux amants n'avaient somnolé que quelques rares instants. Des nuits comme celle-ci, peu de gens pouvaient se vanter d'en avoir connu… Quant à la fatigue et au manque de sommeil, ils n'avaient aucune importance, car l'énergie coulait à flot dans leurs veines. Ils se souriaient d'un oreiller à l'autre, et leurs regards aimantés les tenaient dans cette position depuis de longues minutes. De leurs sentiments, aucun mot n'aurait pu donner le commencement d'une description ; aussi n'en parlèrent-ils pas.

Enfin, lorsque le garçon d'étage eut apporté le petit-déjeuner – pour une seule personne, bien sûr –, Marc sortit de la salle de bains où il s'était caché, et revint étreindre Agathe. En caressant sa joue brûlante, il avoua soudain, l'air extatique :

— Je sais où se trouve le site que Kowalczyk recherche ; mais il nous faudrait un peu d'équipement pour nous y rendre.

— De quel genre ? susurra-t-elle.

— Il faut descendre de plusieurs mètres sur une falaise. Nous avons besoin de cordes, de mousquetons, et d'autres choses utiles… Sans cela, nous n'y pénétrerons jamais.

Agathe parut revenir à la réalité du moment. Puis elle lança, d'un ton résolu :

— Oui, faisons cela.

Elle réfléchit encore, scruta le regard de son amant avec une profondeur inédite jusqu'alors. Marc, lui, paraissait confit dans le bonheur. Alors, elle osa, timidement :

— Mais, après cela, j'aimerais que nous continuions notre route ensemble.

Elle prit une inspiration, avant d'ajouter :

— Nous pourrions peut-être nous marier… Si tu le veux, bien sûr, lâcha-t-elle précipitamment. Et aussi… Pourquoi pas… Avoir des enfants… De petits Marc. Ou de petites Agathe. Des enfants de nous. Enfin, si tu en as envie, toi aussi…

Elle baissa les yeux, comme honteuse de s'être ainsi livrée.

Marc, stupéfait, cligna des yeux pour dissiper les prémices de quelques larmes, qui montaient spontanément. Évidemment, si l'avenir ne lui réservait pas d'autres mauvaises surprises, et si Agathe était sincère, il n'avait rien de plus à demander au Ciel… La voix altérée par l'émotion, il finit par répondre :

— Oui… Oui ! Si nous nous en tirons… Je t'en ferai… autant que tu en voudras !

La tête lui tournait : il avait passé des semaines avec Nadine à concevoir un avenir semblable, et s'était promis de ne jamais recommencer à envisager de telles folies. Mais, sans même y prêter attention, il venait de renier cette promesse, qui avait constitué la clef de voûte de l'austère construction dans laquelle il s'était emmuré depuis dix ans. En donnant son assentiment à Agathe, avait-il assez réfléchi à la question ? Il ignorait encore tant de choses à son sujet…

Il venait de lui confier sa propre destinée, sans hésiter. Mais, songea-t-il aussitôt, si cela n'était qu'un autre piège, il se jetterait d'une falaise : c'était aussi simple que cela. Car il s'avouait enfin à quel point il était amoureux ; et il réalisait que, si ses sentiments étaient réellement partagés, les fondements de son existence allaient voler en éclats : une femme dans sa vie… Si cela se produisait, tout allait basculer.

Paradoxalement, l'idée d'un suicide, s'il était à nouveau trahi, le rassérénait. Il

avait cheminé aussi loin que l'on puisse aller, lui paraissait-il : les drames, les voyages, les tueurs, tout cela l'avait transformé sans retour possible. Et si l'on y ajoutait l'amour, il n'aurait plus rien à regretter… Qu'était-ce qu'un poste de maître de conférences, qu'il avait tant souhaité obtenir en achevant sa thèse, en comparaison de tout qu'il venait de vivre ?

Pour lui-même, il opina, comme si un dialogue s'était engagé entre le Marc d'avant la mort de Georges, et celui d'aujourd'hui : les arguments du second l'emportaient, évidemment.

Il demeurait cependant une menace, nommée Kowalczyk : comment procéder pour que ce petit gros n'ait plus d'emprise, ni sur eux, ni sur Katherine ?

— Où est Katherine, en ce moment ? s'enquit-il abruptement.

— Je n'allais pas la laisser à Paris, à la merci de ces tueurs. Elle est en lieu sûr.

— Où cela ?

— Ici, en Crète, répondit calmement Agathe.

Marc tapota nerveusement le matelas.

— Où, exactement ?

La jeune femme parut hésiter, puis confessa :

— À Agios Nikolaos. C'est une station balnéaire, loin de nous, mais assez proche pour que nous puissions nous rejoindre en quelques heures, par la route.

Comme Marc ouvrait la bouche, elle ajouta aussitôt :

— Et ne t'inquiète pas : elle y réside sous un faux nom. Je sais de quoi Kowalczyk est capable, et je sais aussi comment le duper. Il ne la trouvera pas. Fais-moi confiance.

Marc se souvenait vaguement d'avoir vu cette localité sur ses cartes de Crète. Agios Nikolaos se trouvait à l'est d'Héraklion, donc bien loin de la côte occidentale de l'île.

— Espérons que tu n'aies pas commis d'erreur, en la cachant là-bas… murmura-t-il, songeur.

— Je sais de quoi je parle, rétorqua-t-elle d'un ton péremptoire.

Agathe se leva.

Marc l'observa, nue, se rendre jusqu'à la salle de bains pour y prendre une douche. Il n'était qu'un homme, et contempla le balancement de ses fesses jusqu'à ce que la porte soit refermée.

La baie vitrée, entrouverte, donnait sur la plage, et il observa quelques instants un employé de l'hôtel qui commençait à ouvrir quelques parasols. Sur la Crète occidentale, une belle journée s'annonçait, et l'on distinguait déjà la mer : une barque, amarrée à une bouée rouge, y dansait au gré des flots. Cette mystérieuse étendue qui, depuis 1941, couvait en son sein l'épave du U-557, n'avait pas dormi du tout : depuis des millénaires, elle s'acharnait jour et nuit à saper les côtes de l'île ; son mouvement permanent n'avait cessé d'en modifier le paysage, et puis elle abritait tant de cadavres qu'il aurait fallu la vider pour les compter : de l'époque minoenne à nos jours, combien « la faiseuse de veuves », selon l'expression de Kazantzakis, avait-elle arraché de vies ?

Il songeait encore à *Alexis Zorba* lorsque Agathe sortit, entièrement nue, de la douche : les cheveux humides tirés en arrière, des seins absolument parfaits, ni trop gros, ni trop petits, un ventre à dévorer, un pubis qui ne s'était pas conformé aux normes actuelles : Agathe avait gardé la pilosité qu'un maillot de bain

pouvait dissimuler ; et des jambes, des jambes… qu'il n'avait vues que partiellement, comme d'autres, mais qui, lorsqu'on les découvrait de haut en bas, s'avéraient absolument inégalables, jusqu'à ses pieds délicats.

Marc éprouva à nouveau le désir de l'entraîner dans leur lit, désormais presque conjugal… Ce qu'elle accepta sans difficulté. Une heure de plus s'écoula ainsi : allait-il lui faire un petit Marc ou une petite Agathe ? L'idée, qui l'avait d'abord interloqué, faisait son chemin dans le cerveau du célibataire.

Puis vint le moment où il fallut se préparer. Ils prirent une douche ensemble, pour gagner du temps. Chacun se savonna en évitant de perdre une heure supplémentaire – et ce ne fut pas chose aisée.

Il fallait effectivement se presser : la présence du tueur de la veille avait montré que Kowalczyk suivait leurs traces, et il était indispensable qu'ils visitent, le jour même, la grotte dont Marc avait cru découvrir l'entrée.

Une demi-heure plus tard, le *Defender* s'ébrouait tandis qu'Agathe lançait, en haussant la voix pour couvrir le rugissement du moteur Diesel :

— Il y a une sorte de zone commerciale, à deux kilomètres d'ici : je suis certaine que nous y trouverons un magasin de bricolage !

— Mais nous sommes dimanche…

— Et alors ? Nous sommes en Grèce : oublie tes habitudes parisiennes !

Elle n'avait pas tort. Une grande surface, ouverte et bien achalandée, vendait

tout ce qui leur serait, peut-être, nécessaire : deux longs rouleaux de corde, des mousquetons choisis au hasard – car ni l'un ni l'autre ne connaissait quoi que ce soit en matière d'alpinisme –, des lampes-torches, des piles, deux petits sacs à dos et deux couteaux.

Le supermarché attenant leur permit en outre de se procurer un peu de nourriture et des bouteilles d'eau : de quoi passer la nuit suivante, qui s'annonçait aussi longue qu'hasardeuse.

Ils déposèrent tout cela à l'arrière de la Land Rover, et il ne leur restait alors plus qu'à rouler jusqu'au site dont Marc avait enregistré les coordonnées dans son téléphone portable…

Curieusement, le jeune homme songea que ces emplettes pouvaient préfigurer leur vie commune, et il s'en réjouissait : de la vaste catégorie des femmes que l'on dit souvent pénibles, pinaillant sur le moindre détail, Agathe ne faisait pas partie. Pour chaque article, tous deux étaient tombés d'accord. Et l'enthousiasme l'avait emporté sur chacun de leurs choix.

Puis ils s'avouèrent qu'ils mouraient de faim.

En dévorant d'énormes *pitas*, achetées sur la route dans une échoppe dont la surface ne représentait que le quart d'une chambre de la pension Minos, sur le capot de la voiture, ils estimèrent qu'ils parviendraient sur les lieux à la tombée du jour.

— Nous pourrons rouler jusqu'à la chapelle, annonça Marc lorsqu'ils se furent à nouveau réfugiés dans la Land Rover. Puis nous continuerons à pied…

— Et où allons-nous cacher ton énorme bagnole ? renchérit Agathe.

— Nous trouverons, assura-t-il. Au moins, elle n'est pas jaune citron : elle

sera plus facile à planquer que la tienne !

— Crétin !

Ils s’embrassèrent. Marc découvrait enfin une vie digne d’être vécue.

84

La Land Rover était dissimulée sous un bosquet dense, à quelque distance de la chapelle ruinée. Marc et Agathe, munis de leur équipement improvisé, avançaient dans les dernières lueurs du crépuscule, lorsqu'un bruit de sonar retentit.

— Ne me dis pas que tu n'as pas pensé à couper le son de ton téléphone ! souffla-t-elle en jetant son sac à dos.

— Alors je ne te le dis pas ! rétorqua-t-il en laissant choir à son tour les rouleaux de corde qu'il portait autour de chaque épaule. C'était Katherine !

— Que voulait-elle ?

— Que nous soyons prudents et que nous la tenions informée. Enfin, c'est une traduction libre… Bon ! Allons-y. Et je mets mon téléphone sur vibreur.

— Éteins-le complètement, s'il te plaît, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Marc, troublé par ce baiser, s'exécuta. Puis tous deux reprirent leur progression.

Ce que le jeune homme s'était gardé de confesser, cependant, c'était qu'il avait écrit à la conservatrice qu'Agathe et lui étaient désormais à pied d'œuvre ; qu'ils approchaient du site tant recherché, et que les prochaines heures allaient probablement leur révéler le fin mot de l'histoire ; pour étayer son message, il lui avait même indiqué les coordonnées GPS de l'endroit où ils se trouvaient.

La végétation était clairsemée, et le ciel qui s'assombrissait n'allait pas tarder à s'éclairer à nouveau de la lumière grise de la lune. Les choses prenaient, partout, une allure fantomatique. Avec un peu d'imagination, les arbustes aux

troncs torturés devenaient des empuses vêtues de haillons, surgies d'un passé millénaire pour assouvir de noirs desseins. Plus loin, des rochers isolés prenaient la forme de loups géants, n'attendant qu'un souffle pour déchaîner une fureur aveugle. Ailleurs encore, c'était le vol chaotique des chauves-souris qui commençaient leurs chasses nocturnes ; qui pouvait dire si elles ne s'en prenaient pas, à l'occasion, aux couples qui s'aventuraient inconsciemment dans la campagne déserte ? Les craquements des brindilles écrasées, le tassement de la terre et des herbes sèches, le subtil frottement des bretelles des sacs à dos, le léger grincement des cordes roulées, tout cela emplissait la nuit tombante, alors que le feulement du vent dans les cyprès épars semblait chuinter un sinistre avertissement.

— J'ai la trouille ! chuchota Agathe. Putain, que j'ai la trouille !

— Tout va bien, je suis là, répondit Marc, en tentant de masquer ses propres appréhensions, qui n'étaient pas moins grandes que celles de la jeune femme.

— La lune est presque levée, ajouta-t-il, nous allons bientôt y voir comme en plein jour. Et la chapelle ne doit plus être très loin : nous n'en avons que pour quelques minutes de marche !

— Sauf si nous avons mal estimé la distance, souffla Agathe.

— Ne t'inquiète pas, nous sommes presque arrivés… D'ailleurs, regarde !

Devant eux, contre le ciel d'un violet tirant sur le noir, se découpait la silhouette d'une bâtisse médiévale dont la coupole était parfaitement reconnaissable.

Sans mot dire, les jeunes gens s'immobilisèrent l'un contre l'autre derrière un cyprès. Ils demeurèrent là une longue minute, retenant leur respiration, tous les sens aux aguets. Au bruit du vent s'était ajouté celui de la mer, dont les mouvements s'entendaient faiblement. Mais aucun son d'origine humaine ne

venait troubler l’inquiétant concert de la nature.

Avec mille précautions, Marc déposa à nouveau ses cordes sur le sol, et aida Agathe à se défaire de son sac à dos. Cependant, elle se raidit soudain :

— Mais… Tu vois ? chuchota-t-elle.

Marc retint son souffle :

À quelques dizaines de mètres, trois véhicules tout-terrain étaient garés. Le plus petit, de couleur bleue, était encadré par deux énormes 4x4 noirs.

— Ils sont arrivés avant nous ! murmura-t-il, mal à l’aise.

Puis il se reprit :

— J’y vais quand même !

Quelques instants, Agathe parut partagée… Puis, visiblement troublée, elle se résolut :

— Alors, on y va : toi et moi.

— Toi aussi ? Interrogea Marc, perplexe…

— Oui : toi et moi. Mais, putain, que j’ai la trouille !

Marc passa sa main sur la joue de la femme qu’il aimait, essuyant une larme qui s’annonçait, et Agathe vint enfouir son visage au creux de l’épaule du jeune homme. Il la serra longuement contre lui, embrassant tendrement les cheveux parfumés que le vent léger animait doucement.

Ils finirent par approcher du bord de la falaise, là où Marc avait cru découvrir, quelques mètres plus bas, l’entrée du souterrain tant recherché.

Mais une échelle de corde pendait déjà de l'extrémité rocailleuse.

— S'ils ont laissé leur matériel, c'est qu'ils vont revenir ! souffla Agathe, en désignant, à côté de l'échelle, un amas de cordes déposé contre un énorme rocher surplombant le vide.

— Ou qu'ils y sont déjà… ajouta-t-elle d'une petite voix chevrotante.

Marc ne réfléchit pas davantage. Il s'assura de la solidité du dispositif, qui avait été fixé à la roche par des pitons. La clarté de la lune, enfin levée, était exceptionnelle : il allait ainsi pouvoir descendre dans des conditions de sécurité plus acceptables qu'il ne l'avait craint.

— De toute manière, je ne compte pas m'éterniser là-dessous, annonça-t-il. Aussitôt que j'aurai vu de quoi il retourne, je remonterai avec des photos et nous filerons au commissariat le plus proche. Ne t'inquiète pas !

Lui-même ne croyait pas vraiment à son succès ; mais il espérait qu'Agathe serait fière de lui.

Naturellement, elle n'était pas dupe :

— C'est facile à dire… Attends ! Ne descends pas si vite ! Et la lampe-torche ?

— Dès que j'aurai pris pied sur la plate-forme, tu me la descendras en l'accrochant à un filin. Je vais avoir besoin de mes deux mains !

Marc déposa encore un baiser sur les lèvres de la jeune femme, et disparut lentement dans le vide, la laissant seule à côté de l'échelle de corde tendue.

La descente, effroyable, dura plus d'une minute : s'il avait lâché prise, il aurait basculé dans l'abîme… L'éclat de la lune montrait crûment les vagues se brisant

sur les rochers, des dizaines de mètres plus bas.

Puis un cri étouffé, venu d'en bas, fit sursauter Agathe :

— Lampe !

Il avait enfin pris pied sur l'étroite plate-forme que la photo montrait. Durant cette courte attente, il ne put s'empêcher de s'attarder sur le spectacle de la mer qui venait lécher le pied de la falaise, en soulignant de son écume les risques qu'il avait pris… Mais cela ne faisait, bien sûr, que commencer.

Le faisceau de la lampe-torche éclaira bientôt un entrelacs de plantes grimpantes qui, depuis des siècles, s'accrochaient à la paroi. Mais un rectangle irrégulier avait été fraîchement découpé dans cet épais rideau végétal. Et, derrière l'ouverture, une porte blindée était ouverte ; au-delà s'amorçait un couloir obscur.

— J'y vais ! souffla-t-il vers le haut.

— Comment cela se présente-t-il ? chuchota Agathe.

Marc fit un pas dans le couloir, et en ressortit aussitôt :

— Ça pue ! À tout à l'heure…

Et, le cœur battant, il ajouta :

— Ne t'inquiète pas !

— Pense à nous… Et reviens-moi vite ! répondit-elle d'une voix étouffée.

Marc n'avait pas exagéré : la puanteur qui régnait dans les entrailles de la falaise était à peine soutenable. Dans cet affreux mélange de fiente de chauve-

souris, d'algues en décomposition et de restes de poissons crevés sans doute abandonnés par les oiseaux marins, le jeune homme plaqua son coude contre son nez et sa bouche.

La roche n'avait apparemment pas été taillée de main d'homme, et il était probable que la large fissure dans laquelle il se trouvait avait été la conséquence d'un puissant séisme. Peut-être même s'agissait-il de celui qui, au début du Ve siècle, avait exhaussé la partie occidentale de l'île.

La faille descendait, droit devant ; et Marc, d'un pas mal assuré, s'enfonça peu à peu dans ses profondeurs.

Agathe, elle, restait aux aguets, quelques mètres plus haut.

85

Agathe commençait à ressentir des crampes, et frissonnait dans la fraîcheur de la nuit. Tout paraissait calme alentour. Elle se risqua donc à se redresser et, en se massant les reins des deux mains, fit quelques pas en regardant les étoiles. À cet instant, elle n'espérait rien d'autre que le retour de Marc, sain et sauf.

Devant elle, par-delà la falaise, s'étendait la surface infinie de la mer, dont le mouvement était perceptible sous la clarté de la lune. Derrière elle, la vieille église éventrée présentait ses trois absides obscures et inquiétantes. Sur sa gauche, la nature monotone étalait ses arbustes et ses taillis, ses roches et ses lichens, que la forme élancée de quelques cyprès ponctuait de loin en loin. Enfin, du côté opposé, un bosquet d'arbres semblait le plus accueillant des refuges, en attendant que Marc ne remonte des Enfers… Mais c'était là, précisément, que les trois voitures inconnues étaient stationnées. Agathe se dirigea prudemment dans leur direction, en prenant soin de poser ses pieds avec légèreté sur le sol jonché de brindilles et d'herbes sèches.

Lorsqu'elle parvint à quelques mètres des arbres, la lune fit luire un élément qui n'avait rien de naturel. La jeune femme s'arrêta net, tétanisée par la surprise. Elle s'accroupit, et chercha du regard quelque forme mouvante, qui aurait signalé une présence au milieu des rameaux entrelacés. Mais plusieurs minutes s'écoulèrent, sans que rien ne bouge. Cette chose brillante et rectangulaire était toujours là, immobile devant elle.

Agathe s'enhardit assez pour faire un pas. Aucun bruit, aucun signe de mouvement. Elle en fit un autre. Puis encore un… Et progressa lentement vers la surface qui l'intriguait.

Ce n'était que le reflet de la vitre arrière du petit tout-terrain bleu, dissimulé sous les branches et cerné par les deux énormes SUV noirs. Elle en fit le tour

avec précaution. Les pneus de l'auto étaient à plat. Et, en se penchant pour examiner l'un d'eux à la lumière de sa lampe-torche, elle remarqua qu'une fente très nette en barrait le flanc : ces pneus avaient été crevés intentionnellement.

Pendant que la jeune femme, perplexe, cherchait une logique à ce qu'elle venait de découvrir, Marc poursuivait sa descente en milieu hostile. Les effluves d'ammoniac mêlé de soufre, de putréfaction et d'iode concentrée ne s'étaient pas atténués, bien au contraire, et contraignaient le jeune homme à respirer par petites bouffées au travers de son pull-over. Le manque d'oxygène qui en résultait commençait à lui donner de violents maux de tête, aggravés par l'éblouissement constant du faisceau de sa torche.

Autour de lui, la roche froide était luisante d'humidité. À ce stade de sa progression, aucune trace n'indiquait que ces passages aient été connus des hommes. Ils n'étaient, manifestement, qu'une succession de failles et de grottes naturelles, qui parcouraient en tous sens la masse de la falaise. De l'intérieur, celle-ci paraissait avoir été jadis distordue par la main d'un géant.

Aussi les fissures et les boyaux partaient-ils dans toutes les directions. Pour éviter de s'égarer, Marc empruntait systématiquement les chemins descendants. Se cramponnant aux parois glissantes, il tentait péniblement de conserver un équilibre précaire.

Quant à Agathe, elle s'était finalement aperçue que les portières du 4x4 aux pneus crevés n'étaient pas verrouillées. Assise sur la banquette arrière du véhicule, elle tentait de se réchauffer et réfléchissait aux indices qu'elle avait pu relever. Cette voiture appartenait à un loueur d'Héraklion, comme l'indiquait un autocollant apposé sur la lunette arrière. Le petit tout-terrain avait à l'évidence été conduit jusqu'à l'endroit exact où il se trouvait, avant d'être rendu

inutilisable par cinq coups de couteau – car on n'avait pas négligé de crever aussi la roue de secours accrochée à son coffre.

Les sbires de Kowalczyk avaient-ils dérangé des touristes venus admirer la vue ? Si c'était le cas, les corps de ces malheureux devaient désormais gésir au bas de la falaise, ballotés par les flots…

De fissure en anfractuosité, Marc progressait toujours. À mesure qu'il descendait, les parois devenaient plus ruisselantes. Il semblait que l'eau de mer avait imprégné la roche comme s'il s'était agi d'une éponge et que celle-ci, ne pouvant absorber davantage de liquide, la laissait échapper en minces filets qui, çà et là, formaient des flaques peu profondes. Mais le froid et l'humidité avaient fait leur œuvre, et c'est en claquant des dents que le jeune homme remarqua que le sol, enfin, descendait moins abruptement ; quelques pas plus loin, la pente adoucie s'atténua encore.

Lorsque le chemin fut devenu plan, le passage s'élargit peu à peu et se prolongea en un petit couloir, dans lequel la puanteur était moins perceptible. À son extrémité, deux montants avaient été taillés de manière rudimentaire, de part et d'autre d'une étroite ouverture.

Marc touchait au but. Le cœur battant, il s'arrêta quelques minutes pour observer les parois de la pièce oblongue dans laquelle il se trouvait.

À sa grande surprise, ce n'étaient pas des fresques antiques, mais des piles de caisses qui tapissaient les murs. L'endroit avait été transformé en entrepôt à une époque qui se devinait aisément, car une partie de ces caisses avait été marquée au pochoir d'un aigle aux ailes déployées enserrant une croix gammée.

Était-ce dans ce vestibule que les Allemands avaient stocké le produit de leurs fouilles, de 1941 à 1944 ? L'idée avait dû venir à ceux qui, peu avant lui, avaient pénétré dans le souterrain, car deux caisses avaient été fraîchement déplacées et

ouvertes sans ménagement. Dans la première, dont le couvercle avait été réduit en morceaux, Marc découvrit une invraisemblable quantité de paquets en tissu marron portant une croix d'un rouge passé : ce n'étaient, hélas, que de petites trousses de secours, vraisemblablement destinées aux soldats. L'autre, remplie de médicaments, ne présentait pas plus d'intérêt. Le contenu des boîtes accumulées dans cette pièce aurait pu permettre de soigner des centaines d'hommes, pendant des mois ou des années… Marc avait-il découvert la pharmacie du chantier ? Et, si c'était le cas, combien d'ouvriers les nazis avaient-ils fait travailler en ces lieux ?

Le rayon de sa torche effleura soudain quelques centimètres de paroi laissés libres, entre les caisses les plus élevées et le plafond. En faisant un pas en avant, il y distingua, émerveillé, la tête d'un taureau peint en rouge et noir : il s'était donc bien agi d'un lieu de culte minoen… Et la grotte principale devait donc, logiquement, se trouver au-delà de l'ouverture qui se découpait au fond de ce corridor.

86

Agathe s'inquiétait pour de bon. Elle avait tenté de se rassurer en retournant au bord de la falaise et en chuchotant le prénom de Marc. Mais, évidemment, depuis qu'il s'était introduit dans cette caverne, il ne pouvait plus l'entendre.

Sous la lune presque éblouissante, au milieu d'un paysage d'un gris de cendre, elle était ensuite retournée au petit 4x4. En y pénétrant à nouveau, elle avait avisé la boîte à gants, qu'elle n'avait pas encore fouillée. Chose curieuse, elle était fermée à clef.

Aussi essaya-t-elle de faire céder la serrure à l'aide d'un couteau. Même si cela ne devait apporter aucun élément utile, cette activité présentait au moins l'avantage d'occuper son esprit.

De son côté, Marc venait d'accéder à une salle gigantesque. Mais rien ne l'avait préparé à une telle immensité : depuis qu'il avait franchi l'ouverture qui se présentait à l'extrémité du couloir, le faisceau de sa torche n'éclairait plus que des particules en suspension dans l'air confiné ; car le fond de cette cathédrale souterraine était bien trop éloigné pour que le rayon lumineux puisse l'atteindre.

Il découvrit bientôt qu'il avait pris pied sur une sorte de quai d'une dizaine de mètres de largeur, fait de roche naturelle partiellement recouverte de ciment. En face et sur la droite, il distinguait la surface mouvante d'une eau noirâtre. À gauche, en revanche, le quai semblait se prolonger ; c'est donc dans cette direction que le jeune homme, peu fier, s'engagea.

Sa lampe-torche éclairait faiblement un énorme objet, encore trop distant pour être identifié. Mais quelle était cette masse imposante et mate, ocre et noire, qui ressemblait à une île artificielle posée au milieu du lac souterrain ?

Pas à pas, Marc parvint au bout de cette partie du quai, qui venait buter contre une paroi, elle aussi couverte de caisses empilées sur cinq ou six rangées. L'une d'elles avait été jetée sur le béton, et ouverte tout récemment : elle contenait des centaines d'exemplaires d'un magazine en arabe, dont la couverture était illustrée d'une surprenante photographie : des soldats – nazis, d'après leurs uniformes et leurs insignes –, coiffés d'une sorte de tarbouche ; deux personnes passaient ces troupes en revue, qu'il reconnut aussitôt : l'un était Heinrich Himmler, et l'autre le grand mufti de Jérusalem, Hassan Al-Husseini, le protégé d'Hitler dont il avait découvert l'existence à New York.

Perplexe, il bifurqua à quatre-vingt-dix degrés sur sa droite, continuant son tour du gigantesque bassin.

Malgré le sentiment de claustrophobie que les lieux lui inspiraient, et la puanteur qui n'avait pas tout à fait disparu, le jeune homme fut saisi d'une profonde émotion : il eut une pensée émue pour Georges, qui jamais ne saurait où son trésor se trouvait… Et une autre pour Agathe, qui constituait son trésor à lui.

Au même moment, son trésor venait de s'entailler la main. Elle s'était acharnée à tourner son couteau dans tous les sens, pour ouvrir la boîte à gants qui lui résistait… Puis, dans un claquement sec, le petit compartiment s'était ouvert, tandis qu'un épais filet de sang se répandait sur la paume de la jeune femme.

Elle ôta son foulard d'une main et fit trois tours autour de la plaie ; elle glissa ensuite une extrémité du tissu entre ses dents, et serra ce bandage de fortune aussi fort qu'elle le put. L'hémorragie semblait maîtrisée.

La boîte à gants béait devant elle. Que pouvait-elle contenir, pour qu'on l'ait fermée à clef ? Agathe y plongea la main, et retira une petite liasse de papiers. Il

s’agissait, selon toute vraisemblance, des documents qui avaient été remis au locataire du véhicule.

Vérification faite, c’était bien cela : la voiture avait été louée le 28 décembre, soit le jeudi précédent.

Que révélaient ces feuillets, à l’en-tête de la *Zennakis Car Rental Company, Heraklion, Crete* ? Rien que de très banal. Sa petite Fiat jaune citron avait fait l’objet des mêmes formalités. Si sa mémoire était bonne, le locataire avait dû apposer sa signature au bas de la dernière page du contrat de location… Alors, de qui s’agissait-il ?

La jeune femme se figea lorsque ses doigts tournèrent l’avant-dernière page. Le nom du client venait d’apparaître.

— Non, ce n’est pas possible… souffla-t-elle. Je suis en plein cauchemar… Pas ça, mon Dieu, non, pas ça… Mon Dieu ! ! !

Entretemps, Marc avait fait halte devant une portion de mur constituée de gros moellons cimentés entre eux. À l’évidence, les Allemands avaient clos leur chantier avant de l’abandonner. Plus récemment, et sans doute quelques heures seulement auparavant, quelqu’un avait tenté de s’attaquer à la maçonnerie, au moyen d’un gros marteau à la tête rouillée qui gisait encore au pied de la muraille. Depuis cet échec, les intrus étaient vraisemblablement partis chercher des outils plus efficaces.

Lentement, le jeune homme se retourna, et suspendit sa respiration. À quelques mètres à peine, la forme qu’il avait confusément aperçue depuis l’entrée de la salle venait de lui apparaître plus clairement : un gigantesque amas de métal rouillé s’enfonçait, très loin devant lui, dans l’obscurité. Malgré le manque de lumière, la forme générale en était reconnaissable entre toutes : c’était un sous-marin, sans doute amarré là depuis la guerre. Le submersible

s'était considérablement dégradé sous l'effet de la corrosion marine : des stalactites de rouille pendaient du bastingage et, pour autant que Marc puisse en juger à cette distance, le kiosque paraissait presque effondré sur la carcasse du bâtiment.

Il paraissait évident que les nazis avaient transformé ce site minoen en base navale : les nombreuses caisses que le jeune homme avait trouvées sur son passage, depuis l'antichambre donnant accès à l'immense grotte, avaient donc eu pour vocation de ravitailler les sous-marins faisant étape sur la côte occidentale de l'île…

Poursuivant son examen des lieux, il dépassa la poupe du submersible en promenant le faisceau de sa torche sur le sol. Logiquement, le large quai sur lequel il progressait devait bientôt bifurquer à quatre-vingt-dix degrés vers la droite, pour longer la coque rouillée.

Marc commençait à comprendre la topographie de la base : un accès par la mer devait se trouver dans l'obscurité, à quelque distance en face de la proue du sous-marin. Autour de la grande étendue d'eau, trois quais avaient été aménagés, qui formaient un large « U » dont le point central était la porte condamnée.

Les câbles électriques qui couraient partout sur les murs, les panneaux en caractères gothiques indiquant des directions, les objets abandonnés sur le sol, tout cela suggérait l'intense activité qu'avait connue la base nazie : ici, c'étaient des outils, corrodés au point de n'être plus qu'un amas informe ; là, c'était un inquiétant amoncellement d'énormes torpilles, fondues en une masse rouge-ocre par la rouille et les sels marins. Dans les années 1940, cette gigantesque caverne devait être puissamment éclairée et arpentée en tous sens par une fourmilière humaine, dans le perpétuel vacarme des moteurs Diesel, le hurlement des sirènes et les aboiements des haut-parleurs.

Mais, à présent, l'endroit était aussi lugubre qu'étrange, et Marc y progressait

à pas de loup. Bien qu'il ait estimé qu'il était seul en ces lieux, une sourde crainte l'oppressait, amplifiée par le manque de visibilité. Car le rayon de sa torche n'était pas suffisamment puissant pour révéler toute la largeur de la surface bétonnée, ce qui le contraignait à marcher en zigzag, et à buter sans cesse contre divers obstacles.

Il allait tourner à droite pour longer le sous-marin, lorsqu'il avisa une porte métallique dont la couleur rougeâtre se distinguait nettement sur le fond uniformément noirâtre de la roche. Le large volant qui en commandait l'ouverture était sans doute grippé par la rouille, et le mécanisme interne déformé par la corrosion. Il ne semblait donc y avoir aucun espoir de pouvoir l'ouvrir…

Mais, si tel était le cas, pourquoi un arc de cercle orangé apparaissait-il sur le sol, dans le faisceau de la torche ? Le lourd vantail métallique avait été manœuvré bien après que la rouille ait commencé son œuvre – et vraisemblablement très récemment. Intrigué, Marc posa sa lampe à terre et agrippa le volant à deux mains. Il tira une première fois vers la gauche. Ni le volant, ni la porte, ne bougèrent d'un millimètre. Il répéta l'opération en tirant dans le sens inverse. Le volant sembla tourner sur son axe, de manière presque imperceptible. Mais il était trop lourd et trop grippé pour que ses efforts aient raison de cette porte blindée.

Pendant ce temps, sous les étoiles, Agathe demeurait couchée sur le ventre, au bord de la falaise, toujours paniquée par ce qu'elle avait découvert. Elle tendait l'oreille, dans l'espoir d'entendre Marc remonter…

Que pouvait-elle faire d'autre ?

Plusieurs dizaines de mètres plus bas, le jeune homme s'acharnait : une barre

métallique, elle aussi très corrodée, se trouvait à proximité de la porte. Il s'en saisit et la glissa dans le volant rouillé. Il appliqua ensuite tout son poids sur l'extrémité de la tige. Dans un grincement sinistre, le volant tourna d'un ou deux centimètres. Redoublant de courage, Marc répéta son effort. Le couinement du mécanisme s'accompagna cette fois d'une rotation de quelque cinq centimètres.

À l'intérieur de l'épais vantail métallique, les vieux engrenages retrouvaient leur mobilité, peu à peu : les masses de rouille s'écrasaient en criant entre les pignons ; et la vieille graisse, figée par les décennies, commençait à se ramollir pour faciliter le mouvement. Plus que quelques poussées, et cette porte s'ouvrirait.

Soufflant un instant, Marc finit par s'asseoir d'un coup sur la barre de métal. Elle cassa net ; dans un son clair, les deux parties de l'outil tombèrent sur le sol… Mais un dernier grincement avait annoncé que la porte était déverrouillée. Le jeune homme se saisit alors du lourd battant et le tira violemment vers lui. Il pivota en raclant le sol, ajoutant un peu de matière orangée à l'arc de cercle qui s'y trouvait déjà.

Le jeune homme passa la tête par l'ouverture, et fut aussitôt saisi par une violente odeur de renfermé. Une fois encore, il plaqua le pli de son coude contre son nez et, sa torche en main, fit un pas à l'intérieur de la pièce.

— Après ça, je remonte, se disait-il déjà…

Ce fut à ce moment qu'un coup sourd, frappé sur sa nuque, le projeta, inconscient, sur le béton humide.

87

— Marc ?

Quelle était cette voix, qui résonnait dans l'air insalubre ? Elle paraissait étrangement familière. Alentour, l'obscurité était totale.

— C'est toi, Marc ?

— Et toi, qui es-tu ? articula le jeune homme, face contre terre.

— À ton avis ?

Non. Ce n'était pas possible. L'explication la plus rationnelle était que Marc venait de décéder du coup qui lui avait été asséné lorsqu'il avait pénétré dans la pièce. Il était mort, et il retrouvait d'autres morts, là-haut, là-bas, quelque part. Mais tout cela était probablement normal, lorsqu'on avait atteint les Cieux…

— Tu as mal ? demanda encore la voix.

— Oui. C'est étonnant, répondit Marc en massant sa nuque tuméfiée.

— Pourquoi ? Tu as pris un sacré coup.

— J'ai toujours cru que les morts ne souffraient pas.

— Alors, c'est peut-être que tu es en vie…

La lampe-torche, elle, n'était pas morte, car elle s'éclaira brusquement. Marc en reçut le faisceau en plein visage. À travers ses paupières closes, il en fut presque ébloui.

— Ça fait un moment que nous sommes ici, enfermés.

— Nous ?

— Anna, aussi, est là.

La lumière crue de la torche se braqua soudain vers un coin du réduit. Un petit corps au crâne fracassé gisait, recroquevillé, contre la paroi en béton. Une large flaque de sang coagulé collait ses cheveux noirs, et s'était étendue jusqu'à sa poitrine. Oui, c'était Anna. Elle portait un polo turquoise taché de rouge sombre, et un pantalon en toile beige maculé d'eau sale.

Marc, se tenant la tête d'une main, glissa sur ses genoux jusqu'à elle. Il la regarda un instant sans mot dire, toucha le bras glacé de la jeune fille et soupira tristement. Enfin, il se retourna, les yeux emplis de larmes.

Puis il annonça, lentement :

— Elle est morte, Georges. Car c'est bien toi, Georges, n'est-ce pas ?

De l'autre côté de la petite pièce, la lampe-torche vacilla légèrement, et reprit sa position initiale.

— Oui, c'est bien moi. Qui d'autre ?

Il laissa passer une minute avant de poursuivre :

— Mais non, elle n'est pas morte ! Comme toi, elle a reçu un coup ; c'est tout. Des secours vont arriver, elle va passer quelques jours à l'hôpital, et elle sera à nouveau comme avant… Elle ne peut pas mourir, tu comprends.

Marc, désolé, finit par avouer :

— Elle a eu le crâne défoncé. Il n'y a plus rien à faire…

— Tu racontes n’importe quoi ! hurla soudain Georges. Ce n’est rien, elle va s’en sortir, mon Anna, tu comprends ? Tu comprends ? Éloigne-toi d’elle ! Ne la touche pas !

Marc s’exécuta. Sans se lever, il retourna à genoux vers l’endroit où il était tombé. Derrière la lampe-torche, la porte métallique était refermée.

— C’est toi qui l’as assommée ? Comme moi ?

— Tu es fou !

Dans d’autres circonstances, Marc aurait retourné la remarque. Mais ce n’était assurément pas le moment de faire de l’esprit.

— Alors, que s’est-il passé ?

— Nous avons été surpris par une bande de tueurs. Ceux de Kowalczyk, tu le sais, sinon tu ne serais pas là. Anna a voulu attraper le pistolet de l’un des hommes, et il l’a frappée, puis il nous a enfermés ici… Mais ça va aller, ne t’inquiète pas. Elle va bien, mon Anna. On va se marier, dès que tout sera terminé. Et on aura des enfants… Au moins trois ! Il faudra que tu viennes nous voir à Athènes… Tu viendras, dis ?

La voix de Georges passait sans cesse du grave à l’aigu. Il parlait vite et son discours était haché, comme s’il répétait, dans le désordre, les bribes d’un texte appris par cœur.

Marc, qui sentait ses mains trembler, garda le silence quelques instants. Puis il risqua :

— Bien sûr… Mais pour l’instant, que faisons-nous ?

Georges répondit, d’un ton affreusement calme :

— Rien, évidemment ! Il faut attendre l'équipe médicale. Surtout ne pas la déplacer. Nous ne sommes pas médecins, nous pourrions lui faire du mal, à mon Anna. Mais elle va bien, rassure-toi.

Marc osa encore :

— Et si nous parvenions à ouvrir cette porte ? Nous pourrions déplacer Anna tous les deux, avec précaution…

Le ton du Crétois se fit plus dur :

— N'y pense même pas ! Il faut une équipe médicale.

Marc, horrifié, constatait qu'il semblait n'exister aucun argument pour ramener Georges à la raison. Le choc émotionnel que le Grec avait reçu l'avait, à l'évidence, plongé dans un état second, et ses paroles incohérentes étaient plus sinistres encore que les vestiges de cette base déjetée et rongée par la corrosion.

— Bon, comme tu voudras… Mais en attendant les secours, je te propose de discuter un peu, reprit-il.

— Si tu veux. Nous n'avons que ça à faire, n'est-ce pas ? Mais ne parlons pas trop fort, Anna se repose.

Marc prit une grande inspiration. Toujours stupéfait, il ne savait par où commencer.

— Tu me regardes depuis que je suis entré dans cette pièce, dit-il enfin, mais je n'ai toujours pas vu ton visage. Veux-tu bien me le montrer, Georges ?

— Pourquoi pas ?

Le faisceau de la lampe pivota lentement, quittant les traits éblouis de Marc pour éclairer brièvement le sol et les murs en béton brut, imprégnés d'une

humidité malsaine qui les faisait luire. Il parvint enfin sous le menton de Georges. Oui, c'était bien Georges… Mais dans quel état ! Amaigri, le teint blafard, les yeux cernés ; le beau Grec n'était plus grand-chose. Ses cheveux hirsutes et son visage piqué de barbe rappelaient à Marc l'état sanitaire de Constantin, lorsqu'il l'avait rencontré dans les tréfonds du métro parisien.

— Depuis combien de temps es-tu ici ? s'enquit Marc.

— Un jour ou deux, je crois… Peut-être…

— Et avant ?

— C'est une longue histoire…

— Je crois que nous avons un peu de temps devant nous. Je t'écoute…

Georges, à bout de forces, se laissa glisser le long du mur et se recroquevilla sur le sol humide. Il attrapa une gourde posée à côté de lui, voulut y boire et renonça, avant de la lancer contre la paroi d'en face.

— Elle est vide depuis longtemps ! Heureusement qu'Anna dort, elle ne pense pas à la soif. Mais j'ai peur qu'elle se réveille avant que les secours arrivent, et ça m'ennuie de ne rien pouvoir lui donner à boire. Tu comprends ?

— Oui Georges, je comprends.

— Nous t'avons fait du mal, non ?

— Qui, nous ?

— Anna et moi.

— Explique-toi.

Puis, comme aucune réponse ne lui parvenait, Marc ajouta :

— Commence peut-être par me dire pourquoi tu n'es pas mort, ce que tu fais

ici… Et aussi qui a été enterré à ta place.

88

À la surface, Agathe épuisée s'était endormie sur la banquette arrière de la voiture bleue. Il était 4 h 30, et le jour n'allait guère tarder à poindre.

Un énorme camion bâché et haut sur roues, qui rappelait ceux des militaires, dépassa lentement les ruines médiévales et vint se ranger devant les restes des trois absides de pierre. Une porte claqua, puis une autre. On parlait en allemand et en grec, on manipulait des objets lourds, qu'on transportait à plusieurs.

La jeune femme entrouvrit les yeux et se redressa légèrement. Sous les étoiles, une cohorte de costauds, précédée d'une silhouette bien connue, déposait plusieurs caisses sur le rebord de la falaise.

Agathe se roula en boule derrière le dossier du siège passager. Mais il était trop tard pour se cacher : le faisceau d'une lampe-torche traversa soudain la vitre, l'éclairant en plein visage ; puis la lumière explora le reste de l'habitacle, et elle aperçut, terrifiée, le canon mat d'un pistolet qui cognait doucement contre la vitre de la voiture, comme on frappe à une porte… L'homme qui tenait le Glock sourit cruellement et, de sa crosse, désigna son occiput. À l'évidence, il n'avait pas oublié le visage de celle qui l'avait assommé, deux fois de suite, dans la pension de La Canée.

Ignorant tout de ce qui se tramait au-dessus de lui, Marc s'efforçait de continuer à comprendre… Et Georges se lança enfin ; il semblait qu'il jetait dans ce récit tout ce qui lui restait d'énergie :

— Comme tu le sais, Kowalczyk voulait acheter ce dossier. Je l'avais brièvement rencontré à Paris, et nous nous étions entendus sur le prix, qui me convenait. Quelque temps plus tard, il m'a fait parvenir un acompte en liquide.

Un gros acompte.

Marc se souvenait de ce que le chef lui avait annoncé, lorsqu'il avait dîné avec lui : le tarif de 500 000 euros avait fait l'objet d'un accord préalable entre les deux parties, et il en avait déjà versé la moitié.

— Il m'a ensuite demandé de lui apporter ces documents à New York. Mais je ne me voyais pas passer la douane, au retour, avec tout cet argent… Sur le conseil d'Anna, je lui ai donc proposé de le retrouver à Genève. Je comptais y ouvrir un compte discrètement… Pour cela, c'est pratique, la Suisse.

— Anna savait donc tout à propos de cette affaire ?

— Bien sûr ! C'est même elle qui m'avait conseillé de me détacher de Constantin, avec qui j'avais découvert ce dossier, et de traiter directement avec Kowalczyk… J'ai suivi ses conseils. Elle avait aussi réservé l'hôtel et les billets pour Genève. Et puis elle avait prévu de me rejoindre pour le week-end. Nous pensions fêter ensemble la conclusion de cette transaction, qui allait nous rendre riches…

Marc regarda la pauvre petite forme qui gisait, recroquevillée, dans le sang séché. Certes, il l'avait soupçonnée d'avoir organisé le meurtre de Georges avec Constantin ; mais ce qu'il était en train d'entendre dépassait son imagination la plus débridée.

— Et alors, qu'est-ce qui a foiré ? demanda-t-il.

— J'étais arrivé avec le dossier, comme convenu, mais Kowalczyk ne s'est pas pointé. Il avait envoyé un type chargé de le représenter… Tout devait être réglé le mardi soir. Mais j'ai vite flairé le coup fourré : le bonhomme n'avait pas apporté l'argent, et il n'était venu que pour me convaincre de livrer les documents à New York ; Kowalczyk ne voulait pas payer ce qu'il me devait avant d'avoir obtenu le dossier…

— Je vois.

— Bref, je me suis retrouvé coincé, et j'ai insisté pour que cette vente soit conclue à Genève, et pas ailleurs. Le lendemain soir, mercredi, j'ai dîné avec ce type, qui s'était installé dans le même hôtel que moi… Mais, depuis la veille, rien n'avait évolué : Kowalczyk refusait toujours de me payer si je ne lui livrais pas le dossier à New York. Et, pour couronner le tout, ce bonhomme a commencé à me menacer…

— Tout cela est bien dans le style de Kowalczyk…

— Anna devant arriver à Genève jeudi soir, j'ai accordé un dernier délai à ce truand : nous devions nous retrouver au bar de l'hôtel vendredi à 23 heures, pour mettre un terme à cette affaire. Soit il venait avec l'argent et il repartait avec le dossier, soit je gardais le dossier et nous en restions là. Ce soir-là, nous avons bu quelques verres en poursuivant la négociation : il ne m'avait apporté que quelques liasses d'euros et de francs suisses, pour tenter de m'amadouer… Mais nous étions loin du compte. Puis il m'a fait miroiter un bonus de 25 % sur la somme prévue, si je me décidais à me rendre à New York avec le dossier… Une fois encore, j'ai refusé ; alors, il m'a laissé entendre qu'il pourrait s'en prendre à Anna si je ne lui obéissais pas.

— Du Kowalczyk tout craché !

— Évidemment, conclut Georges après quelques secondes de silence, je ne pouvais pas prendre ce risque : je lui ai donc proposé de faire quelques pas jusqu'à l'île, en face de l'hôtel.

— L'île Rousseau ?

— Oui. J'avais prévu de lui mettre une bonne raclée, pour lui faire comprendre ce qui pouvait lui arriver s'il s'en prenait à mon Anna.

Marc songea furtivement au vieux Costin, et à la manière dont Georges l'avait

empoigné.

— Lorsque je l'ai chopé, il a sorti un rasoir et il a tenté de me le planter dans le bras, faute de mieux, car je l'avais sérieusement bousculé… Puis je l'ai repoussé. Ses lunettes sont tombées par terre. Il a vacillé, et il a tenté de revenir à la charge. Alors, je n'ai pas eu le choix : je l'ai serré au cou, et, lorsqu'il a perdu connaissance, je l'ai fait basculer dans le lac. Le courant l'a rapidement entraîné…

— Et, pendant que vous vous battiez, personne n'a rien vu ?

— Apparemment, non. Il faisait très sombre.

Marc se souvint du rasoir qu'il avait découvert sur la berge de l'île Rousseau. Cela paraissait corroborer le récit de Georges… D'ailleurs, la méthode de la « raclée » était bien dans les habitudes, et dans la culture de son ami ; lui-même était mieux placé que quiconque pour le savoir.

— Mais pourquoi n'es-tu pas allé voir la police ? demanda-t-il. C'était un cas de légitime défense, il me semble !

— Encore aurait-il fallu le prouver ! Et expliquer ce que j'étais venu faire à Genève, et la source de mes revenus, et beaucoup d'autres choses, sans avoir la garantie de ne pas être enfermé à vie pour meurtre. Et l'on m'aurait séparé d'Anna… Je ne l'aurais pas supporté !

— Et Anna, justement, qu'a-t-elle fait ?

Georges songea un instant avant de répondre.

— Je l'ai appelée de l'île, avec mon portable. Elle m'a demandé de ne pas rentrer aux Bergues. Je me suis donc terré dans un jardin d'enfants. J'ai cru y mourir de froid. Puis, à l'aube, j'ai arpenté les rues autour de l'hôtel, en

attendant qu'elle me rejoigne.

— Et je crois comprendre que vous avez passé un moment ensemble… Elle a raconté aux flics qu'elle t'avait cherché au hasard, ce samedi matin, sans te trouver. Quelle actrice !

— Je t'avais dit qu'elle était excellente, au théâtre…

Marc déglutit, et poursuivit son interrogatoire :

— Donc, vous vous êtes retrouvés à côté de l'hôtel, et que s'est-il passé ?

— Elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle avait monté un plan qui m'a d'abord paru délirant… Mais je lui ai fait confiance. Je lui ai remis mon téléphone portable, et les liasses de billets que le connard m'avait données la veille – celles que tu as découvertes peu après. Et elle m'a rendu mes papiers d'identité, entre autres ; l'idée était de faire croire que j'étais parti volontairement. Elle m'a aussi apporté le dossier. Elle n'en avait conservé qu'une page.

— Une lettre, je présume ?

— Oui, c'est celle que tu as trouvée dans la chambre, avec l'argent – celle dont j'avais envoyé une copie à Kowalczyk pour le décider à acheter les autres documents. Et puis…

Marc ne put s'empêcher de l'interrompre :

— Mais, si je n'avais pas dormi dans votre lit, je n'aurais rien vu, n'est-ce pas ? Ni argent, ni lettre…

Une fois encore, Georges parut rassembler ses souvenirs. Ses yeux injectés de sang, qui dévoraient son visage émacié, évoquaient ceux d'un héroïnomane au pic d'une crise de manque.

— Anna avait planqué cette pochette dans le plafonnier pour que la police ne la découvre pas en perquisitionnant… Elle comptait te la remettre avant de

prendre l'avion pour Athènes, évidemment ; mais, quand tu lui as annoncé ton intention de passer une nuit de plus dans notre chambre, elle n'a fait que la déplacer légèrement, afin que tu ne puisses pas ne pas l'apercevoir, en allant te coucher…

Marc frotta nerveusement sa chevelure gluante ; une chose, parmi tant d'autres, l'intriguait :

— Et si cette histoire de plafonnier m'avait échappé ? Si j'étais rentré à Paris sans avoir découvert cette pochette ?

Georges soupira, jeta encore un coup d'œil au corps recroquevillé de celle qu'il aimait. Puis, d'une voix sourde, comme s'il voulait qu'elle ne l'entende pas, il confessa :

— Anna est quelqu'un de… particulier.

À l'évidence, c'était le moins que l'on pouvait dire. Mais Marc, qui attendait la suite des aveux du Crétois, se dispensa de tout commentaire à ce sujet.

— Elle a toujours des idées bien à elle… Une manière de voir les choses que nous ne pouvons parfois pas comprendre.

Georges marqua une pause, pendant laquelle il sembla peser ses mots. Enfin, il se lança :

— Anna a été violée quand elle était adolescente. Elle a reçu un choc d'une violence inouïe, d'autant que le violeur était son oncle. Ses parents n'ont jamais voulu la croire… Ce sujet est donc devenu tabou. Alors, elle s'est droguée, a traîné dans les bas-fonds d'Athènes… Puis elle a rebondi, d'elle-même : elle est venue à Paris pour quitter ce milieu et trouver ce qui lui manquait.

— Et elle t'a trouvé… compléta Marc sur un ton qui se voulait neutre.

— On peut l'interpréter ainsi. Mais, de mon côté, j'ai trouvé en elle une personnalité comme je n'en avais jamais connue !

Marc, troublé, se souvint de l'image de la jeune fille à La Canée : elle avait peut-être tombé le masque, puisqu'elle ne semblait ni déguisée ni maquillée. À ce moment précis, lui aussi aurait voulu la rassurer ; et, s'il n'avait pas rencontré Agathe auparavant, si Georges n'avait pas été son ami… Il serait peut-être tombé amoureux d'elle. Cependant, jamais il n'aurait pu poser ses mains sur la belle Anna : selon les canons de sa morale inflexible, elle « appartenait » à Georges, pour toujours.

Mal à l'aise, il changea aussitôt de sujet :

— Mais pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir fait venir de Paris pour me faire suivre votre jeu de pistes ?

— Parce que tu es intelligent. Parce que tu es historien, et donc habitué à enquêter. Parce que tu es tenace. Parce que tu n'as pas d'attaches particulières, et que tu pouvais passer des semaines à travailler sur cette énigme. Et, surtout, parce que tu es mon meilleur ami… Et Anna le savait.

Soudainement, Marc se sentit bouillir de rage, et ne put retenir ses paroles :

— Ton meilleur ami, que tu as pris pour le dernier des cons !

Georges se redressa aussitôt :

— Pas pour un con, non ! Surtout pas pour un con… Tu étais sans doute le seul à pouvoir en découvrir assez pour que toute cette histoire ait un sens. Ce que nous voulions, c'était que tu trouves les éléments qui nous manquaient pour localiser ce site. Et c'est toi, d'ailleurs, qui as trouvé la photo et le message codé qui nous ont menés ici… Tu comprends, nous ne pouvions plus le faire nous-mêmes, car j'étais officiellement mort, et Anna allait se trouver sous une étroite

surveillance…

— Et ça ne t'a pas dérangé de me laisser pleurer sur ta tombe, enfoiré ?

— Si je t'avais dit la vérité dès le début, tu serais allé voir la police, n'est-ce pas ? Et je serais en prison, à l'heure qu'il est. Car je n'avais aucun élément pour me disculper ; mais ça, tu l'aurais compris trop tard…

— Et tes parents ? Il fallait être la dernière des ordures pour leur faire croire que tu étais mort !

— Je n'ai jamais fait une chose pareille, je leur ai dit la vérité !

Puis, plus lentement, il ajouta :

— Évidemment, ils ne m'ont pas pardonné cette… erreur. Mais, chez nous, on ne dénonce pas une brebis galeuse, on la supprime ou on la tient à l'écart. C'est pour cela que je suis parti m'installer à Athènes avec mon Anna. Et nous allons bientôt y retourner, d'ailleurs.

En considérant le cadavre qu'il n'apercevait que dans une faible lueur, Marc en doutait sérieusement ; mais il n'en dit rien.

— Tes parents sont donc allés assister à l'enterrement d'un type qu'ils ne connaissaient pas, avec la consigne de se comporter comme si c'était toi qu'on inhumait, pour que les tueurs et la police te croient mort ?

— Oui. Et, depuis, je n'ai plus aucun contact avec eux… C'est moche, hein ?

— Je vais te dire, ce qui est moche : c'est ce gâchis ! Je passe sur ce qui me concerne, mais vos conneries ont aussi failli coûter la vie à Katherine, notre amie – et la tienne, surtout ! Et, cela, je ne vous le pardonnerai pas ! Anna et toi, je considère que vous n'avez que ce que vous méritez… Quels génies du crime ! Deux fumiers sans cervelle, deux dangers publics ! Mais qu'est-ce qui vous a pris, bon Dieu ? Quelle quête débile peut-elle justifier autant de souffrance et de

malheurs ?

Georges encaissa ce torrent d'insultes et de reproches sans lever les yeux. Puis il demanda, d'une voix timide :

— Katherine a été inquiétée ?

Sa surprise paraissait sincère. Marc, les poings serrés, ne répondit pas. Puis, après quelques secondes, le Grec ajouta :

— Elle va bien, au moins ?

Marc se contenta d'opiner. Il attendait la suite.

89

Georges demeurant silencieux, Marc reprit froidement son interrogatoire :

— Maintenant, explique-moi un peu comment tu as organisé ta cavale, depuis Genève…

Le Crétois soupira bruyamment, mais se résigna à répondre :

— Ce n'est pas compliqué. Pendant que je gelais dans ce jardin d'enfants en attendant le lever du soleil, Anna a eu le temps de planifier l'essentiel. Quand je l'ai retrouvée dans la rue, le samedi matin, le corps de ce type n'avait pas encore été découvert. Elle avait donc préparé l'itinéraire que j'allais emprunter, et aussi sa propre fuite : lorsque nous nous sommes séparés, elle est partie s'acheter une tenue présentable pour rentrer chez ses parents, à Athènes, le plus rapidement possible.

Marc eut un moment d'apnée : comment avait-il pu être assez stupide pour n'avoir pas compris que le déguisement de « jeune fille modèle » qu'il avait vu le jour du départ d'Anna n'avait aucune raison de se trouver dans la valise de la jeune rebelle, venue passer un week-end avec son bel Apollon ? Il se mordait la lèvre inférieure.

— Je me suis ensuite rendu à pied à la gare de Cornavin, continua Georges, en portant les lunettes fumées de l'employé de Kowalczyk, que j'avais ramassées. Puis j'ai pris plusieurs trains, des ferries, des autocars… En passant par Lugano et par Milan, j'ai pu atteindre Rome.

— Comment se fait-il que l'on n'ait pas vérifié ton identité, ne serait-ce qu'à la frontière ?

— Avec un peu de chance, en prenant le car qui relie Lugano à Menaggio, on passe de Suisse en Italie sans aucun contrôle… Et, comme Anna avait prévu de

reconnaître le cadavre du lac comme étant le mien, pourquoi voulais-tu que mon identité intéresse les douaniers ? J'étais officiellement décédé, et on n'émet pas d'avis de recherche pour les morts – qui, en général, ne sont pas en cavale…

Ces éléments, qui lui parvenaient à une vitesse étourdissante, s'agglomeraient et s'organisaient rapidement sous le crâne de Marc. Mais, tel un juge d'instruction, il continua à faire parler le Grec :

— C'est donc à Rome, pendant ta fuite, que tu as retrouvé ton ami Luigi ?

— Oui. Il considérait qu'il avait une dette envers moi, et il a bien voulu conserver le dossier jusqu'à ce que la situation se calme. Il a accepté de prendre ce risque… C'est un vrai ami, tu sais !

« Et moi, que suis-je pour toi ? » voulut rétorquer Marc. Mais il retint ses mots : son ressentiment demeurait intact, mais l'heure des règlements de compte n'avait pas sonné ; et il lui restait encore beaucoup à apprendre. Maîtrisant sa rage, il se contenta donc de demander :

— Ainsi, de là, tu es parti attendre Anna à Athènes ?

— Exactement. J'ai traversé l'Italie en train, puis j'ai pris un ferry pour le Pirée… Et, tandis que j'arrivais en Grèce, tu te trouvais avec elle devant la tombe du type que j'avais tué à Genève…

— C'est ton frère Nikos qui nous y a conduits… Et il nous a traités d'une manière odieuse.

— J'en suis désolé. Ma famille m'a couvert, jusqu'à un certain point… Mais pas au-delà, hélas.

Retenant une nouvelle bordée d'injures, Marc changea brusquement de sujet.

En effet, il ignorait toujours pourquoi cette base avait excité tant de convoitises : pour y pénétrer, on n'avait pas hésité à mentir, à trahir, à soudoyer… et à tuer.

— Maintenant, explique-moi ce que tu es venu faire ici, lança-t-il sèchement.

— Tu veux vraiment le savoir ? rétorqua le Crétois.

Il regarda encore le cadavre d'Anna, dont il semblait attendre l'approbation.

— Je crois que je le mérite, non ?

— Si, sans doute. Mais je sais que cela ne va pas te plaire.

— Essaie toujours !

Georges répondit, manifestement à contrecœur :

— Sais-tu où nous nous trouvons ?

— Dans une sorte de sanctuaire minoen, converti par les nazis en base de sous-marins.

— Cet endroit, c'est aussi la sépulture de mes aïeux, et de beaucoup d'autres, asséna Georges.

— Je ne comprends pas…

— Quand les Allemands ont décidé de faire sauter l'un des accès… Tu sais ?

Marc commençait à entrevoir où Georges allait en venir ; mais il se garda d'intervenir.

Quant au Crétois, il passa une langue sèche sur ses lèvres avant de reprendre le fil de son explication :

— L'existence de cette base est connue dans toute la région. Mais on n'en parle pas…

— Pourquoi cela ?

— Parce que ce qu'il s'est passé ici a été si terrible qu'elle est devenue, pour tout le monde, un sanctuaire à ne pas violer. De plus, on la pensait condamnée à jamais… Jusqu'à ce que je découvre cette lettre, qui indiquait qu'il demeurait un moyen d'y accéder.

Marc sentait qu'il touchait au but. Soudain inspiré, il ajouta :

— Ainsi, lorsque je suis rentré de New York après avoir examiné les archives de Thorwald, vous avez estimé que j'étais mûr pour recevoir le dossier, et vous avez demandé à ton ami Luigi de me le remettre… Et ce Luigi, au passage, n'a eu aucun scrupule à me laisser croire que tu étais effectivement mort !

— Oui, c'était ce que je lui avais demandé… Je suis désolé mais, à ce stade, je n'avais pas d'autre alternative.

Marc serrait les dents. Georges poursuivit :

— Quant à moi, je n'ai conservé qu'une photocopie de ce dossier… Et puis deux éléments capitaux, qu'Anna m'a transmis plus tard : le cliché et le message codé que tu avais découverts au *Metropolitan Museum*… Grâce à ces documents, nous avons su où nous rendre.

— Et quel a été le rôle de Constantin, dans cette affaire ?

— Que veux-tu dire ?

— Était-il en contact avec Anna, celui-là ?

— Certainement pas ! Je t'ai déjà dit qu'Anna m'avait conseillé de me passer de lui pour vendre le dossier… Mais ce minable a essayé de jouer son propre jeu, avant de pactiser avec nos ennemis. Il agissait contre nous, parce qu'il voulait être seul à profiter de la découverte, le salaud !

— Profiter, dis-tu ? Mais profiter de quoi ?

— Selon les gens du pays, cette base contiendrait un trésor…

Le Crétois se mordit la lèvre et, en toute hâte, précisa :

— Mais cette rumeur n'est probablement qu'une légende.

Marc, l'œil soupçonneux, fronça les sourcils.

— Ainsi, reprit Georges, les yeux fiévreux, la lettre dont j'avais envoyé une copie à Kowalczyk mentionnait qu'il existait un accès terrestre à cette base, que l'on croyait inaccessible depuis 1944.

Marc, assis en tailleur sur le béton humide, resta muet. Était-ce ce détail qui avait déclenché la succession d'événements qu'il avait découverte, peu à peu ? L'enlèvement du général Kreipe en 1944, l'assassinat de Thorwald la même année, puis les exécutions de Brauer et de Müller, en 1947, alors que Kreipe était relâché par les Anglais ? Si les nazis n'avaient pas avoué l'existence de cette seconde entrée, les Alliés avaient évidemment dû conclure que cette base avait été détruite entièrement…

— En 1944, continua le Grec, les nazis ont fermé l'accès par la mer… Tu sais ce qu'ils ont fait ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Ils ont raflé les gens des villages alentour, et y ont ajouté certains de leurs prisonniers. Et surtout les *andartes*, leurs familles, leurs amis. Mon arrière-grand-père. Ses deux frères. Tout le monde. Et ils sont revenus ici, une dernière fois, avec cette ordure de général Müller. Et puis ces bâtards ont demandé à leurs détenus de poser des explosifs pour condamner la voie des sous-marins…

Marc fixait le regard de Georges, qui semblait voilé par la scène qu'il décrivait. Le Crétois poursuivit :

— Et puis… Dès que la dernière charge a été installée, ils ont tout fait sauter. Mon arrière-grand-père n'est jamais remonté. Ses amis non plus. Alors… Depuis, cette putain de base est devenue une tombe. Un sanctuaire. Tu comprends ça ? Personne n'y entre ! Personne n'en sort ! Tout le monde sait cela, dans le pays ! Et, à l'époque, les Alliés le savaient aussi !

Georges, manifestement perdu, passa une main sur son front moite.

— Mais moi, poursuivit-il en accélérant son débit verbal, j'ai fait n'importe quoi.

Marc laissa passer une minute avant de poser sa question suivante :

— Pourquoi l'as-tu fait ?

— Ah, ça… soupira le Grec. Je t'ai dit que cela n'allait pas te plaire.

D'une voix cassée, teintée de honte et de remords, il ajouta :

— Parce que j'avais besoin d'argent, hélas…

Une longue minute s'écoula ; sans doute prenait-il la mesure du dégoût qu'il inspirait à Marc.

— Cela dit, murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même, je ne serais pas là si quelqu'un n'avait pas déverrouillé la porte blindée de la falaise. Comme sur un coffre-fort, il fallait composer un code, en manœuvrant une sorte de disque… Mais nous ne l'avions pas, ce code… Alors, la première fois, nous sommes repartis. Puis nous avons relu le dossier plusieurs fois, et nous sommes revenus quelque temps plus tard, pour tester plusieurs combinaisons… Mais nous n'avons pas eu à le faire.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Marc sur un ton glacial.

Soudain, dans un grincement sinistre, le lourd vantail de leur cellule s'ouvrit brutalement, et la lumière inonda la petite pièce.

— Il veut dire que *je* l'avais déverrouillée entretemps !

La voix aiguë de Stavros Kowalczyk venait de retentir, triomphante.

— Ce code était 2-9-0-8-1-8-9-7, précisa le gros chef. La date de naissance de Müller… Et je salue votre prudence, monsieur Mitsotakis : trois tentatives malheureuses en manipulant ce cadran, et la base entière aurait été détruite, car les lieux sont minés…

Ébloui et clignant des yeux, Marc regarda alentour. Au fond du réduit suintant, le spectacle du petit cadavre d'Anna était d'une tristesse infinie. Ce corps frêle, abîmé et sali, roulé dans un coin, et ces deux hommes hébétés, assis comme des primates dans des résurgences d'eau croupie, tout cela était à la fois poignant et misérable. C'était là l'aboutissement de leur quête et de leurs tourments : ce cagibi bétonné qu'ils partageaient dans la crasse, le sang, le froid et l'humidité… À la merci de Kowalczyk qui, assurément, n'allait guère tarder à abréger leurs souffrances.

90

Le maestro, l'air toujours guilleret, déclara gaiement :

— Vous pouvez vous lever, mes amis ! Enfin, pour ceux d'entre vous qui le peuvent encore…

Marc prit appui sur ses cuisses, puis sur le mur en béton pour se hisser péniblement. Des lucioles passaient devant ses yeux, et son équilibre était plus que précaire. Quant à Georges, il ne réagit pas. Il demeurait prostré, les yeux fixés sur le corps d'Anna si vivement éclairé. Peut-être prenait-il enfin la mesure du drame qu'il s'était efforcé de ne pas admettre jusqu'alors ; peut-être aussi était-il en train de sombrer irrémédiablement dans la folie.

Un costaud vint soutenir Marc et lui ficela solidement les mains derrière le dos. Il l'entraîna ensuite sans ménagement vers la grande caverne. Derrière eux, un autre gorille éprouva les plus grandes difficultés à redresser le Grec, dont les membres étaient devenus inertes. De guerre lasse, il attacha les mains de Georges, le souleva et, de ses bras puissants, le porta comme un paquet jusqu'au quai où le sous-marin était désormais bien visible.

De larges lampes, suspendues au dôme de roche qui surplombait la salle, éclairaient l'espace. Depuis plus de soixante-dix ans, personne n'avait pénétré dans cette base dissimulée aux regards, que les sbires de Kowalczyk venaient de ressusciter. Le chef d'orchestre n'était pas peu fier de son petit effet. Il arpentait le quai en bombant le torse, lui, le nouveau maître des lieux. Lorsque les deux prisonniers encore en vie parvinrent dans la vaste caverne, il jubilait.

Marc, dont les yeux s'accoutumaient progressivement à la clarté, regardait l'ensemble des choses dont il n'avait entrevu, au cours de sa brève exploration, que des morceaux épars. La coque effilée du sous-marin, mangée par la rouille et les années, flottait encore, amarrée à son quai. Au-dessus de lui, un palan

corrodé était demeuré suspendu. C'était sans doute lui qui permettait d'acheminer jusqu'au submersible ces torpilles que l'oxydation avait soudées les unes aux autres en une masse presque informe, et qui reposaient sur le béton depuis plus de sept décennies. À coup sûr, leur pouvoir de destruction devait être intact ; mais cette longue attente avait dû leur conférer un caractère instable qu'il valait mieux ne pas titiller. Enfin, au-delà de la proue du sous-marin, qu'on devinait au bout du quai, l'eau couvrait une distance d'une centaine de mètres et venait buter contre un gigantesque amoncellement de blocs de pierre tombés du plafond. La sortie avait jadis été aménagée de ce côté mais, comme Georges le lui avait dit, elle avait été condamnée par une explosion qui avait coûté la vie à de nombreux résistants.

— Soyez les bienvenus à la lumière ! clama Kowalczyk, d'un ton amène. Eh oui, nous avons rétabli le courant : les générateurs n'étaient pas vides, comme vous le voyez !

En habitué des scènes dramatiques, il s'était placé devant la grande porte murée. Sa voix de fausset, dans le gigantesque espace de la base, était amplifiée et semblait provenir de chaque recoin.

Georges, la tête baissée, paraissait avoir abandonné tout désir de vivre. Il basculait lentement son buste d'avant en arrière, comme s'il psalmodiait quelque prière. Marc, lui, se tenait droit, le menton relevé. Si Kowalczyk devait le tuer, se disait-il, ce serait debout. Même s'il n'allait pas servir à grand-chose, le panache était tout ce qui lui restait encore… Car les deux hommes qui se dressaient dans son dos étaient armés et avaient l'air assez idiot pour tirer sans réfléchir, aussitôt que leur chef le leur demanderait.

— Et puisque nous nous retrouvons enfin, continua Kowalczyk, autant faire les présentations. Monsieur Mitsotakis, vous ne connaissez pas encore mademoiselle Deschanel, n'est-ce pas ?

Marc retint sa respiration en voyant Agathe sortir de l'antichambre, sur le quai d'en face. Les mains de la jeune femme étaient ramenées dans son dos, et deux autres malabars la suivaient en la menaçant de leurs mitraillettes. Elle avança jusqu'à l'angle qui rejoignait le quai sur lequel Kowalczyk et ses otages se tenaient, et fut poussée par ses gardes jusqu'à la porte murée. Lorsqu'elle l'atteignit, le chef d'orchestre adressa un large sourire à ses prisonniers :

— Approchez, messieurs, approchez ! Monsieur Neuville, ne me dites pas que vous n'êtes pas heureux de revoir la femme que vous aimez ! Et toi, Agathe, regarde : c'est monsieur Mitsotakis, qui nous revient d'entre les morts !

Agathe fit de son mieux pour feindre la surprise : dans la boîte à gants du petit 4x4 bleu, le contrat de location qu'elle avait consulté portait le nom de Georges Mitsotakis, et elle avait compris, depuis plusieurs heures, que le Crétois était toujours en vie.

Marc essayait de ne pas regarder la jeune femme avec trop d'insistance, craignant que Kowalczyk ne s'en prenne à elle. Quant à Georges, hermétique à tout ce qui l'entourait, il ne fit que quelques pas, sous les coups de crosse frappant son dos.

Aussitôt que les deux hommes eurent dépassé les torpilles corrodées, le chef d'orchestre leur intima l'ordre de s'arrêter.

Tandis que Kowalczyk pérorait, la situation de ses prisonniers paraissait désormais désespérée : au cœur de la base illuminée, Marc, Georges et Agathe sentaient dans leurs dos la bouche des canons des mitraillettes que les brutes tenaient solidement. D'un coup d'œil, Marc reconnut immédiatement l'un des deux gardiens d'Agathe : c'était le colosse qui avait temporairement occupé le sol de sa chambre à la pension Minos, après les deux coups de poêle qu'Agathe

lui avait assénés sur le crâne. D'autres hommes se trouvaient certainement dans l'antichambre aux peintures minoennes, car d'étranges bruits métalliques en émanaient.

— Mes amis, permettez-moi tout d'abord de vous présenter tous mes vœux de bonheur pour cette nouvelle année ! lança le chef d'orchestre en se rengorgeant. Car c'est une bonne nouvelle, n'est-ce pas ? Nous sommes le 1er janvier. Sans doute avez-vous un peu perdu la notion du temps, dans votre… trou à rats. Et toi, Agathe, dans cette bagnole louée par monsieur Mitsotakis, ici présent !

Marc profita du monologue du chef d'orchestre pour jeter ses regards vers Agathe. À la dérobée, il put cueillir l'ombre d'un sourire. Il était triste, il était forcé, ce sourire, mais c'était un sourire, pour lui…

— Bien, continua Kowalczyk. Voici pour la bonne nouvelle. La mauvaise, car il en faut toujours une, est qu'il va vous falloir vous hâter de profiter du bonheur que je viens de vous souhaiter. Hélas, mes amis, je ne peux vous accorder davantage qu'une heure de vie… Mais, si vous êtes de bonne foi, vous conviendrez que j'aurais pu vous donner beaucoup moins que cela – non, non, ne me remerciez pas ! Tout le plaisir est pour moi, comme on dit !

Quatre hommes bien bâtis sortirent enfin de l'antichambre, au-delà de l'eau noire dont le clapotis jouait avec la lumière éclatante. Longeant le quai, ils eurent bientôt rejoint leur chef, qui leur désigna d'un geste le mur obstruant la grande porte. Empoignant pics et masses, ils attaquèrent le ciment qui scellait les moellons.

Sous la vaste coupole souterraine, chaque coup frappé se mit à retentir comme le tonnerre. Kowalczyk, toujours souriant, s'approcha de Marc, et fit un signe à ses hommes de main pour qu'Agathe s'approche, et rejoigne les deux prisonniers entravés. Georges, quant à lui, semblait avoir définitivement quitté ce monde par

la pensée, car ses yeux, plongés dans le vague, ne cillaient plus. Au centre du petit groupe cerné de gardes, se délectant des regards éplorés des amoureux, le maestro semblait éprouver un intense plaisir. Sa jouissance, à l'idée de tenir trois jeunes gens qu'il allait mettre à mort, quand il le déciderait et de la manière qu'il choisirait, était évidente. À n'en pas douter, c'était un sadique authentique qui se cachait derrière le sourire et le gros ventre.

— Vous m'avez tous aidé, et il me faut vous remercier, déclara-t-il sans se départir de son air suffisant. Vous, monsieur Mitsotakis… Si vous m'entendez. Vous avez découvert ce dossier avec votre infortuné ami, qui a expiré dans ma cuisine la semaine dernière. Non content de cela, vous et votre petite copine êtes venus à moi, ce qui m'épargne la tâche de vous faire rechercher pour vous réduire au silence.

Kowalczyk, planté devant Georges, espérait manifestement une réaction, qui ne vint pas. Il poursuivit donc son tour d'horizon :

— Quant à vous, monsieur Neuville, je vous dois beaucoup également. Vous avez brillamment réuni les éléments épars qui m'ont permis de localiser le site. Même si, je dois l'avouer, je vous ai donné un petit coup de pouce lorsque vous avez pénétré aussi maladroitement dans mon chalet de Megève. Vous tuer aussi aurait été chose aisée, je pense que vous en conviendrez !

Marc se contenta de toiser le chef d'orchestre en serrant les dents. Il était évident qu'il valait mieux ne pas répondre.

— Et toi, Agathe, continua Kowalczyk, tu as rempli la mission que je t'avais confiée. Tu en as peut-être même fait un peu trop. Je n'ai jamais réussi à accorder ma confiance aux filles qui se servent de leur cul comme d'un accélérateur de réussite…

Cette fois, c'en était plus que Marc ne pouvait supporter : il serra les poings et parut sur le point de bondir… Ce fut l'air affolé d'Agathe qui, les yeux grands

ouverts, lui faisait « non » de la tête, qui l'arrêta net. Elle avait raison. Leur dernière heure de vie avait peut-être commencé et, s'il devait exister une petite chance de sortir indemnes de cette impasse, il fallait la guetter dans le calme.

91

Kowalczyk, toujours fanfaronnant, délaissa ses prisonniers quelques instants, tandis qu'il inspectait les progrès de sa petite équipe de démolisseurs. Il s'en revint l'air satisfait, et plus infatué encore :

— Mes amis, vous allez bientôt découvrir avec moi l'un des secrets les mieux gardés de ces soixante-dix dernières années !

L'enthousiasme du chef d'orchestre était à son comble, et il affichait une expression presque enfantine :

— Vous avez appris beaucoup de choses, mes amis. Mais saviez-vous que l'existence de ce souterrain avait chatouillé l'esprit de quelques savants inféodés à l'*Ahnenerbe* ? Pendant que les militaires s'occupaient de projets bien différents, ces illuminés ont cru y découvrir deux choses : l'Atlantide, et un autre mythe, le plus célèbre de Crète… Une réponse ?

Kowalczyk venait de se transformer en maître d'école.

— Le Labyrinthe ? risqua Marc, sans réfléchir.

— Exactement, mon jeune ami. Un bon point pour vous. Mais connaissez-vous l'étymologie de ce terme ?

Marc bredouilla qu'il n'en savait rien. Autour de lui, les costauds aux mitraillettes semblaient faire de leur mieux pour suivre la conversation qui s'engageait, mais ce n'était pas gagné : Kowalczyk ne les payait évidemment pas pour leurs qualités intellectuelles.

— Selon la plus vraisemblable des hypothèses, le mot « labyrinthe » dériverait de « *labrys* » ; et « *labrys* » désigne ?

— Une hache, je crois.

— Une hache à deux tranchants, plus précisément : l'un des symboles les plus représentés par les Minoens… Le corridor par lequel vous êtes arrivés ici en est orné, presque jusqu'au plafond ; mais, évidemment, les caisses empilées contre les parois ne vous ont pas permis de vous en apercevoir… Commencez-vous à comprendre ce que mes hommes sont en train d'ouvrir ?

— Les nazis auraient muré le Labyrinthe, après l'avoir découvert ?

— Peut-être… Les chercheurs de la *Deutsches Ahnenerbe*, dont le *SS-Hauptsturmführer* Thorwald, en Crète, était le chef, ont travaillé ici de 1941 à 1944. Leurs hypothèses délirantes figurent dans les quelques pages du dossier que vous m'avez prises – j'imagine que, comme moi, vous avez bien ri en lisant ce tissu d'absurdités ! Bref. Lorsque la guerre semblait sur le point d'être perdue pour l'Allemagne, ils ont décidé de protéger le site : ils ont édifié le mur que mes hommes sont en train de démolir, ont installé des mines reliées à la porte blindée de la falaise, et ont condamné l'accès marin à la base.

— Je vois.

Marc songea à Manolis Mistotakis et à ses hommes qui, parmi des dizaines d'autres Crétois, avaient perdu la vie dans cette dernière opération.

— Évidemment que vous voyez. Ce n'est pas difficile à comprendre.

Agathe, les yeux baissés, ne réagissait pas plus que Georges, qui paraissait dans un état léthargique. Mais Marc, lui, n'avait pas renoncé à fixer le chef.

— Et là… ajouta le maestro en tendant un doigt potelé, c'est bien sûr le U-557 !

Kowalczyk désignait le sous-marin déjeté qui, néanmoins, n'avait pas encore sombré.

— Mais il a été coulé en 1941 ! rétorqua Marc.

Ayant assez joué au maître d'école, le chef à la voix de fausset se rengorgea, et prit des airs de professeur de fac ; le petit gros laissa flotter quelques instants de silence avant de répondre. Puis, semblant donner un cours magistral dans quelque amphi parisien, il reprit :

— Le U-557 n'a jamais été coulé – et, si vous aviez réfléchi, vous l'auriez compris.

Marc demeura silencieux, mais son regard ne quittait pas les yeux, presque translucides, du chef d'orchestre.

— Le message que vous avez découvert à New York – et qui m'avait échappé, je l'avoue – a été émis par un navire italien, appelé *Orione*.

Marc réalisa aussitôt pourquoi la défunte Mrs. Wilson n'avait mentionné que deux boîtes à archives, dans le message qu'elle avait envoyé à Katherine : à ce moment, la troisième avait évidemment été empruntée par Kowalczyk, et il n'y avait laissé que des documents sans valeur à ses yeux. Pourtant, il avait manifestement négligé de feuilleter l'exemplaire du magazine *Signal* qui s'y trouvait…

— J'avais compris cela, rétorqua Marc en haussant le ton, pour couvrir le tumulte des gorilles qui s'efforçaient de percer le mur. Et aussi que les Italiens l'avaient éperonné à dessein… Ils savaient ce qu'ils avaient fait, n'est-ce pas ?

Kowalczyk ricana.

— Bien sûr qu'ils le savaient. Ils avaient agi ainsi sur ordre des Allemands : n'avez-vous pas remarqué que leur message *Enigma*, en allemand d'ailleurs, avait été adressé directement au « *STUEKO MERKUR* » ?

— « *STUEKO* » ? interrogea Marc qui, jusqu'à présent, n'avait pas découvert le sens de ce mot : accaparé par d'autres pistes, il avait même fini par ne plus s'y

intéresser.

Le chef parut plus infatué encore ; et, sur un ton hautain, il expliqua :

— « *STUEKO* » est, tout simplement, l'abréviation de *Stützpunkt-Kommandant*, « commandant de base » …

S'il avait eu les mains libres, Marc se serait frappé le front : tout aurait été tellement plus simple s'il avait pu comprendre, dès qu'Agathe avait saisi le sens du message, que le mot « *Merkur* » désignait une base militaire…

Quelques secondes s'écoulèrent, pendant lesquelles Kowalczyk parut jouir de la surprise qu'il venait de susciter chez son interlocuteur. Puis il continua son cours magistral :

— Pour ajouter de la crédibilité à l'histoire, l'*Orione* avait simplement heurté un récif à vitesse réduite, selon les instructions données par les nazis. Pour étayer la version officielle, et tromper les Alliés, évidemment… Mais le capitaine du U-557 connaissait précisément l'heure et les coordonnées auxquelles son navire serait « éperonné. »

— Ce qui signifie ? osa Marc.

Kowalczyk s'esclaffa :

— Qu'il n'a pas été éperonné du tout ! Vous en avez la preuve, là, devant vous !

Il désigna la masse rouillée du sous-marin.

Et Marc, qui pensait n'avoir plus rien à perdre, se permit de répondre :

— Alors, que s'est-il passé, à l'époque ?

— C'est simple, rétorqua le chef d'orchestre : il a « disparu ». C'est d'ailleurs

ce qu'indique le message, n'est-ce pas ? Si vous l'aviez regardé plus attentivement, vous auriez remarqué qu'il n'est pas question d'un naufrage… Et que l'opération a été qualifiée de « succès » !

À cet instant, l'un de ses hommes pointa négligemment le canon de son arme sur les torpilles rouillées, et le maestro bondit aussitôt :

— *Πρόσεξε, ανοήτε* ! (« Fais attention, crétin ! ») Si tu tires, nous sautons tous !

Puis il inspecta ceux qui œuvraient à percer cette paroi murée… L'un d'eux, qui ne faisait rien, paraissait compter sur ses compagnons pour y parvenir.

— *Άντε, δούλευε* ! (« Allez, travaille ! ») hurla le chef en lui adressant un regard menaçant.

— *Εντάξει* (« OK ») répondit piteusement le colosse, en ramassant sa masse posée à terre.

Kowalczyk, après cet accès de colère, parut se calmer ; et Marc, résolu à tout comprendre, continua donc :

— Ainsi, vous avez acquis les dossiers de Thorwald, voici quelques années…

— Exact.

— Et vous avez compris qu'une base sous-marine existait, en Crète.

— Oui.

— Mais, jusqu'à une date récente, vous ne saviez pas qu'elle était pourvue d'un accès terrestre… Tout comme les Anglais qui ont interrogé Kreipe. Ai-je tort ?

Le maestro lissa son curieux collier de barbe, avant de répondre :

— Exact aussi. Je pense que Kreipe, qui savait que l'accès marin de ce repaire avait été dynamité, ignorait sincèrement qu'il était possible d'y pénétrer par une autre voie… Quant à Brauer et à Müller, ils n'ont rien avoué, jusqu'à ce qu'ils soient exécutés en 1947. Thorwald ayant été assassiné le 20 novembre 1944, personne ne connaissait plus l'existence de ce passage… Car, entretemps, les cadres de la base avaient fui : de Héraklion, ils ont transmis un dernier message à Thorwald, daté du 30 septembre, pour lui confirmer que le projet « *Merkur* » avait été interrompu ; puis ils se sont embarqués pour la Turquie. Mais ils ne sont jamais parvenus à destination : le 4 octobre, ils se trouvaient sur cinq barges de débarquement qui furent coulées par la *Royal Navy* près de l'île de Nissiros.

La mémoire du maestro paraissait infaillible et Marc, sans le montrer, était impressionné par la précision des dates qu'il citait… S'amusait-il aussi, comme Karajan, à diriger des opéras entiers sans partition ? Ce dernier l'avait payé cher, lorsqu'il avait perdu le fil des *Maîtres Chanteurs* de Wagner, alors que le *Führer* assistait à la représentation… Hitler ne lui avait jamais pardonné cette faute, qu'il avait considérée comme un blasphème.

En arpentant le quai, Kowalczyk paraissait serein : d'un côté, Marc n'avait rien trouvé à rétorquer ; et, de l'autre, son équipe de brutes s'acharnait à ouvrir une paroi scellée depuis plus de soixante-dix ans.

Le chef, promenant tranquillement sa bedaine, reprit enfin :

— Mais moi, je savais ce qui se trouvait dans cette base, et quel était son rôle !

— C'est-à-dire ? s'enquit Marc, presque machinalement.

Le chef fit quelques pas, savourant son suspense ; puis il se lança dans un nouveau cours magistral :

— Jusqu'en 1944, le U-557 a fait la navette entre différents sites méditerranéens et celui-ci, dont l'entrée sous-marine était évidemment invisible de la surface. Puis, lorsque la base a été précipitamment fermée, il a été abandonné ici. Depuis lors, il rouille en attendant que l'activité reprenne dans cette grotte… Mais nous arrivons un peu tard pour lui, j'en ai peur. Quant aux archives de Thorwald, que j'ai acquises il y a quelques années, elles contenaient une partie de sa correspondance : dans l'une de ses lettres, il avait comparé cette base, appelée « *Merkur* », à « la pluie qui fait soudainement fleurir le désert »… Cela ne vous rappelle-t-il rien ?

Marc demeura silencieux.

— Un film américain de 1943, *Les Cinq Secrets du Désert*, avec Erich von Stroheim dans le rôle d'Erwin Rommel, y faisait pourtant allusion…

Le jeune homme tenta de masquer sa surprise : n'avait-il pas trouvé, dans les archives de Thorwald, des réclames pour cette production hollywoodienne intitulée, en anglais, *Five Graves to Cairo* ? Il n'avait pourtant pas eu la curiosité de faire des recherches approfondies sur ce sujet.

— Ce film, continua Kowalczyk sur un ton doctoral, est une fiction dont le thème n'est pas inintéressant : les nazis, en prétextant des fouilles archéologiques, auraient enfoui dans le désert, à intervalles réguliers, les ressources dont l'armée de Rommel avait besoin pour progresser, battre les Anglais et conquérir l'Égypte jusqu'au canal de Suez ; ainsi, elle se serait passée de logistique et d'approvisionnement sur le terrain, puisque son ravitaillement aurait déjà été entreposé dans des endroits stratégiques…

— Naturellement, souligna le maestro devant Marc hébété, ce n'était qu'une fiction… Mais, ici, nous sommes dans la réalité !

— Comment cela ? osa le jeune homme.

— *Merkur* vous inspire-t-il quelque chose ?

Marc réfléchit un instant, avant de répondre :

— Mercure, la divinité romaine ?

— Et dont l'un des rôles était…

Le jeune homme faisait de son mieux pour se souvenir de ses cours de mythologie – qu'il n'avait jamais suivis assidûment.

— Vous me décevez, mon ami, triompha le chef d'orchestre : Mercure – Hermès pour les Grecs – était… Le Messager des Dieux !

Perdu, Marc n'avait rien à rétorquer.

— *Merkur*, poursuivit Kowalczyk, plus orgueilleux encore… Un messager. Celui de ceux qui, à l'époque, se considéraient comme des dieux… Et qui avaient grand besoin de corrompre l'autre côté de la Méditerranée, grâce à leur propagande.

Aussitôt, Marc se souvint des fascicules en arabe qu'il avait aperçus, avant de rejoindre Georges. Et, confusément, il songea aussi aux complots fomentés après-guerre pour poursuivre la destruction du peuple juif ; au grand mufti de Jérusalem, Mohamed Amin al-Husseini, et à ce petit nazi à la tête plate, Johann von Leers, qui s'était fondu dans le paysage cairote sous les pseudonymes de Mustafa Ben Ali et de Omar Amin.

— En utilisant un sous-marin ? lâcha-t-il.

— Exactement. Le U-557, après sa « disparition », faisait la navette entre la Grèce, la Crète et le Moyen-Orient.

— Pour distribuer des tracts ?

Dans la lumière dorée qui baignait la cathédrale souterraine, le gros chef laissa, une fois encore, passer quelques instants. Ses hommes continuaient à abattre le mur à grands coups de masse, et un moellon venait de tomber de l'autre côté de la paroi. Au centre de la base illuminée, il paraissait ravi de se donner en spectacle.

Agathe, elle, gardait les yeux baissés ; quant à Georges, il oscillait et dodelinait, tel un drogué en manque.

— Pendant la campagne de Rommel, il s'agissait avant tout de ravitailler l'*Afrikakorps*, reprit Kowalczyk. Cependant, à chacun de ses voyages, le sous-marin emportait aussi des brochures de propagande… Mais le papier n'est pas le nerf de la guerre, vous savez. Pour convaincre ces sauvages, il fallait surtout… des espions ; et de l'or…

— C'est donc pour cela que vos molosses s'acharnent sur ce mur ? De l'or se trouverait derrière ? cracha Marc.

Le chef, encore, paraissait s'amuser :

— Évidemment ! Ce qui avait été mis de côté pour financer la lutte des Arabes contre les Juifs…

Malgré lui, le jeune homme sursauta :

— *Contre* les Juifs ? lança-t-il. Ainsi, vous… Vous n'avez rien d'un chasseur de nazis ?

— Vous êtes d'une touchante naïveté, vous savez, répondit Kowalczyk avec un aplomb d'une froideur glaçante. Cette question m'indiffère absolument. Vous aviez raison, à New York : il n'existe plus de nazis de nos jours… Tous ont passé les quatre-vingt-dix ans, au bas mot. Pourquoi pourchasser quelques vieillards séniles ?

— Vous êtes donc venu chercher de l’or…

— Eh oui. Je suis riche, mais l’est-on jamais assez ? Mon train de vie est assez dispendieux, vous savez. À tel point que… Je peux vous l’avouer, à présent, puisque vous n’avez plus que quelques minutes à vivre : j’ai dû faire quelques emprunts, ces dernières années. Auprès de gens peu scrupuleux, hélas… Wagner a ruiné la Bavière, mais, de nos jours, où trouver un mécène aussi désintéressé ?

Le chef soupira, et détourna le regard pour observer son équipe de démolisseurs. Puis, serrant les dents, il ajouta :

— Et ne me regardez pas ainsi, mon jeune ami. J’ai des échéances à respecter, et les individus qui me menacent ne sont pas aussi compréhensifs que Louis II l’a été.

Marc, sans ciller, le fusillait du regard.

— Quant à vous, conclut le maestro, il me semble que vous avez tué pour moins que cela… Ce vieux professeur qui a couché avec votre amie, voici dix ans, vous a-t-il menacé de mort ? Non. Mais vous l’avez assassiné. Ravalez donc votre suffisance, et sachez que vos principes moraux, pour rester poli, me font sourire.

92

Désormais, depuis que la première brèche avait été pratiquée, les gros moellons tombaient les uns après les autres, et leur chute sur le sol bétonné résonnait dans l'immense caverne comme autant de coups de canon. Lorsque l'ouverture fut assez large pour qu'un homme puisse s'y glisser, l'un des démolisseurs aux muscles luisants adressa un signe au chef d'orchestre, qui bondit aussitôt, entraînant avec lui la petite troupe des prisonniers et de leurs gardes.

Enfin, face à la muraille partiellement détruite, il leva une main pour arrêter ce mouvement. Là, un trou de forme irrégulière donnait accès à un nouveau souterrain, complètement opaque.

— Hélas ! soupira Kowalczyk. J'avais espéré que cette partie de la base était éclairée par le même générateur que celle dans laquelle nous nous trouvons actuellement… Soit ce n'est pas le cas, soit les fils ont été coupés, ou rongés par l'air marin. Voire par le Minotaure… Serait-il toujours là, celui-là ?

Marc jeta un regard perplexe à Agathe. Décidément, les réactions du petit gros qui les avait capturés semblaient aussi imprévisibles que ses pensées étaient impénétrables.

— Je suis bien embêté, reprit le chef d'orchestre en paraissant réfléchir. S'il est encore là-dedans, je n'ai pas d'offrandes présentables à lui envoyer. Il me faudrait sept jeunes garçons et sept jeunes filles, comme dans le mythe. Or, vous n'êtes que trois, et pas de la première fraîcheur…

— Tranquillisez-vous, ce monstre a été tué par Thésée, rétorqua Marc sur un ton acide.

— Très fin, bravo ! répliqua Kowalczyk dans un éclat de rire. Mais je vous

taquine, et le temps passe… N'en perdons pas davantage ! Nous allons jeter un coup d'œil à ce souterrain. Et puis, compléta-t-il d'un ton détaché, vous allez mourir, comme prévu.

Le chef d'orchestre, extatique, saisit la lampe-torche que l'un de ses hommes lui tendait, et en promena le faisceau à l'intérieur du passage obscur, d'où s'exhalait une pénétrante odeur de moisissure et de décomposition végétale.

Derrière Kowalczyk qui fouillait les ténèbres du regard, les trois prisonniers étaient toujours étroitement gardés, ignorant que, plus haut, le soleil venait d'amorcer sa course à travers l'azur. Une belle journée commençait, mais il était douteux que Marc, Agathe et Georges puissent en profiter.

Par-dessus l'épaule du chef d'orchestre, Marc entrevoyait des colonnes peintes en rouge, tout à fait semblables à celles des palais de Knossos. Pour autant qu'il pouvait en juger, elles étaient taillées dans la roche. C'était apparemment l'entrée monumentale de quelque temple, voire même du Labyrinthe, et pourquoi pas de l'Atlantide, si Thorwald, en émettant ses théories, avait eu raison.

Agathe, qui s'était rapprochée du jeune homme pour mieux distinguer l'intérieur du couloir, lui donna soudain un léger coup de coude, presque imperceptible. Il tourna lentement la tête. Le regard de la jeune fille, paniqué, pointait vers Georges, qui se tenait à la droite de Marc.

À présent, le Grec avait quitté l'état léthargique dans lequel il se trouvait depuis qu'on l'avait extrait du réduit où gisait encore le cadavre d'Anna. Ses yeux étaient toujours ceux d'un fou, mais désormais ceux d'un fou furieux. Et il paraissait enragé, plantant son regard dans le dos de Kowalczyk comme s'il s'était agi d'un poignard. Il allait exploser, d'un instant à l'autre…

Moins d’une minute s’écoula avant que cette impression se confirme : en poussant un cri rauque, il se rua tête la première sur le maestro, qui hurla de douleur et s’abattit sur le sol, face contre terre. Georges tomba sur lui à son tour, et une lutte à mort s’engagea aussitôt. Malgré ses liens, Georges attaquait le chef comme il le pouvait, le frappant du front et le mordant comme une bête fauve : d’un coup de dents, il lui arracha ce qui ressemblait à un morceau d’oreille ; une autre morsure fit jaillir le sang de la gorge de Kowalczyk, dont les cris haut perchés se mêlèrent à un affreux gargouillis ; le chef d’orchestre tapait des pieds et tentait vainement de se dégager de l’emprise du Crétois… Mais que pouvait-il faire pour repousser un athlète d’un mètre quatre-vingt-cinq, même entravé ? Pendant quelques instants, le petit homme au gros ventre demeura à la merci de son assaillant, qui le frappait et le dépeçait avec une hargne sans bornes.

Puis les costauds, revenant de leur stupeur, entrèrent en action. Les huit hommes se jetèrent à leur tour sur Georges, et s’efforcèrent de le soulever. Mais le forcené avait planté ses dents au-dessus de la clavicule de Kowalczyk : si on le tirait violemment vers le haut, le Crétois allait arracher une partie du muscle trapèze. Les cris fusèrent entre les hommes paniqués, qui cherchaient un moyen de dégager leur patron.

L’une des brutes sortit alors un pistolet, et fit un pas en arrière ; à un mètre de distance, le mercenaire ajusta la partie supérieure du crâne de Georges, pressa la détente… Et la tête du beau Grec, en une fraction de seconde, fut pulvérisée.

Marc et Agathe, qui ne respiraient plus, n’eurent guère le temps de comprendre ce qui venait de se produire. Car, en un clin d’œil, l’éclairage de la base avait viré au rouge ; Kowalczyk, ensanglanté et serrant sa gorge, se releva en affichant un air affolé.

— Toi, cria-t-il à l'intention de l'un de ses employés, va voir là-haut !

Dans un accès de rage, il ajouta :

— Et emmène celui-là, et descends-le, dans la foulée !

Puis, comme le gorille s'apprêtait à escorter les deux prisonniers restants jusqu'à la sortie, le chef ordonna soudain :

— Non, pas elle ! Elle reste là.

D'une poussée sur la nuque, Kowalczyk fit tomber Agathe à genoux. Elle redressa la tête, et n'eut que le temps d'apercevoir la mince silhouette de Marc qui, déjà, marchait vers la sortie. Sur le béton rougeoyant, l'ombre d'une mitraillette lui pressait les reins.

Aiguillonné par le contact du canon, Marc entama l'interminable ascension. Ses liens lui entaillaient les poignets et, les bras réunis dans le dos, il peinait à reprendre haleine. Les échos de la base, les coups de tonnerre des masses sur les parpaings, les cris de Kowalczyk et les sanglots d'Agathe, tout cela s'assourdit rapidement, jusqu'à disparaître tout à fait.

Seuls résonnèrent bientôt les bruits des pas, sur la roche inégale et dans les flaques, ainsi que le souffle puissant de la brute qui talonnait le jeune homme.

Lorsque la porte apparut, Marc sentait qu'une sueur froide et aigre perlait sur son corps tout entier. Des étoiles tourbillonnaient devant ses yeux, des battements sourds déchiraient sa poitrine. L'air lui manquait ; quelques pas de plus et il se serait effondré sans connaissance.

Sa tête heurta le rocher dans un bruit mat : le malabar venait de le plaquer contre la paroi suintante, et paraissait examiner le volant commandant l'ouverture. Pour sortir, il n'était pas nécessaire de composer un code… Mais

pourquoi cette porte était-elle fermée à présent, alors qu'elle était grande ouverte lorsque Marc en avait franchi le seuil ?

Enfin, d'une main, le tueur empoigna le volant d'acier et commença à le manœuvrer, sans lâcher son arme. Puis le lourd battant métallique grinça sur ses gonds, et un filet d'air frais vint caresser le visage de Marc. Les gouttelettes de sa sueur lui parurent plus glacées encore ; confusément, il regretta d'être encore capable de ressentir quelque chose.

93

Marc fut expulsé sans ménagement par la porte entrouverte puis hissé, par la force d'un seul bras, jusqu'à la plate-forme que surplombait la crête de la falaise. Enfin, le colosse le redressa.

Planté comme un roseau dans le vent marin, Marc ferma les yeux. Derrière lui, il entendit encore le profond ressac et, alentour, les pépiements des oiseaux qui s'égayaient dans l'aube naissante.

C'est alors que survint la détonation. Une formidable déflagration, plus assourdissante que les basses d'une centaine de concerts de *heavy metal*. Ce bruit, lui sembla-t-il, fit remonter chacun de ses organes jusqu'à son œsophage. Marc tomba à genoux. Des acouphènes sifflaient dans ses oreilles ; un liquide chaud lui sauta au front, et commença à ruisseler sur son visage et son cou.

Il ne ressentait rien. Pas de douleur physique. Il n'entendait qu'un son continu et strident, qui faisait écho au coup de feu qui l'avait anéanti, et qui semblait perforer ses tympans de l'intérieur. Alors, il se risqua à ouvrir les yeux.

À deux pas devant lui gisait le corps de son bourreau, le crâne ouvert sur l'herbe sèche, des lambeaux de cervelle éparpillés en un faisceau qui allait en s'élargissant dans sa direction.

Une série de craquements secs, traversant les sons suraigus qui l'assourdissaient encore, le fit tressaillir. Une silhouette armée s'avançait vers lui, au-delà du cadavre. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques mètres, Marc reconnut la démarche de *cow-boy* de Nikos. Toujours vêtu d'un jean douteux, il avait revêtu une parka militaire, et s'était chaussé d'une paire de *rangers* éculées.

Le Grec retourna la carcasse de la brute d'une poussée du pied, et la précipita dans le vide. Puis il lança l'arme du gorille jusqu'au sommet de la falaise.

— *Γιώργος* ? s'enquit-il enfin en fronçant les sourcils.

Marc ouvrit des yeux ronds, cligna, et baissa la tête pour nier tristement.

Le frère de Georges se figea une poignée de secondes, le regard contrit. Puis, sans ajouter un mot, il tourna les talons et remonta le long de l'échelle de corde.

Marc, à genoux, entravé, maculé de fragments de cervelle qui ne lui appartenaient pas, ouvrit la bouche ; mais aucun son n'en sortit.

Quelques instants plus tard, Nikos reparut, redescendant, son fusil-mitrailleur en bandoulière. Mais il n'était plus seul : Aléxandros, le géologue à l'allure de surfeur que Marc croyait disparu à jamais, le suivait. Lui aussi portait une arme, mais qui paraissait plus ancienne que celle de son acolyte. D'un bref coup d'œil, le Français reconnut le fameux pistolet-mitrailleur *MP-40* que les Allemands utilisaient pendant la Seconde Guerre mondiale : il en avait vu quelques exemplaires dans les vitrines du Musée maritime de La Canée. Avant que Marc ait eu le temps de poser une question, Nikos annonça, dans un français sans accent :

— C'est Aléxandros qui nous a prévenus.

— Vous parlez français ? répondit Marc, interloqué.

Le Crétois prit un air narquois :

— Chaque année, je loue des voitures à des Français. Mon frère étudiait en France. Donc, oui, je parle français. Et alors ?

Marc bredouilla quelques syllabes, avant d'ajouter :

— Mais Aléxandros, que vient-il faire ici ?

Le tenancier du café Internet, lui, ne semblait pas comprendre le français, et conservait un air méfiant.

— C'est bien chez lui, et sur l'un de ses ordinateurs, que tu es venu te renseigner sur l'emplacement de cette base, n'est-ce pas ?

Marc expira bruyamment et Nikos, à son tour, en fit autant ; il ajouta :

— C'est dans notre sang. Nous n'avons jamais supporté le joug d'aucun peuple – les Arabes, les Vénitiens, les Turcs, les Allemands… ; même si cela doit nous coûter dix, vingt ou trente générations, nous demeurerons toujours aussi déterminés et combatifs… Et sans doute de plus en plus redoutables.

Plus prosaïquement, il conclut :

— Bref, mieux vaut ne pas nous emmerder.

Il jeta un coup d'œil à Aléxandros, et poursuivit :

— Depuis la mort de Manolis, tout le monde ignorait l'emplacement exact de cette base, que nous considérions comme scellée pour l'éternité… Et toi, tu y as amené des pilleurs de tombe ! Donne-nous une bonne raison de ne pas t'abattre ici : si *Γιώργος* est mort, je n'ai pas eu tort de refermer cette porte blindée et de faire quelques codes au hasard… Puisque cet endroit est miné, dans quelques minutes, ça va sauter, là-dessous. Comme cela était prévu il y a soixante-dix ans. Aléxandros, comme moi, y a laissé une partie de sa famille… Que justice soit faite !

Marc comprit aussitôt la signification de la lumière rouge qui avait soudainement éclairé la base, et qui avait terrifié Kowalczyk – qui, au lieu de s'enfuir, avait encore tenté de récupérer le magot qu'il convoitait. Il s'étrangla :

— Agathe !

— Quoi, Agathe ?

— Il faut que je retourne là-dessous ! Et tout de suite !

Les mots avaient jailli sans que Marc ne réfléchisse. Il dut alors avoir l'air aussi surpris que Nikos, qui quitta son expression dédaigneuse :

— Qui est-ce, Agathe ?

— La femme que j'aime !

— Ah oui ? Et… Tu sais ce que c'est, là-dessous ?

— Une base de sous-marins, abandonnée…

— C'est un sanctuaire.

— Mais la femme que j'aime y est détenue prisonnière… Peux-tu avoir pitié de moi ?

Aléxandros, qui ne comprenait pas le français, conservait son expression sévère ; mais Nikos, lui, avait saisi.

— Tu permets ? lança Marc.

— Quoi ?

— Tu me détaches, tu me prêtes ton arme. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Tu rêves ! répondit le Grec en levant les yeux au ciel. Même en faisant vite, tu ne reviendrais pas avant l'explosion… Et puis, tu as vu ta jambe ?

Marc se pencha : sa cuisse, pourtant indolore, était trempée de sang ; de son sang, qui continuait à s'épancher lentement d'une large déchirure dans son pantalon. Il se souvint de la paroi rocheuse, le long de laquelle le tueur l'avait brutalement hissé. Les larmes lui montèrent aux yeux. Des larmes de rage.

— Garde ton flingue si tu veux, mais détache-moi ! hurla Marc.

Comme Nikos ne réagissait pas, le Français finit par avouer :

— Avec Georges, j'ai tué un homme, il y a dix ans.

Le Crétois cligna des yeux :

— Comment cela ?

— Je l'ai achevé à coups de pompes ! Alors, appuyer sur une détente aujourd'hui pour descendre un autre salopard, je t'avoue que ça ne me fait ni chaud, ni froid !

Nikos le fixa un instant, parut hésiter, et finalement soupira :

— Je connais cette histoire ; mais je n'y avais pas vraiment cru jusqu'à présent… Un soir où nous avions tous trop bu, Georges nous avait raconté cet épisode, à Constantin et à moi.

Marc comprit aussitôt comment Kowalczyk avait été informé de cette affaire, et pourquoi la photocopie d'une coupure de journal vieille de dix ans avait été glissée sous la porte de sa chambre, à New York : ce cafard de Constantin avait évidemment appris comment exploiter ce renseignement, et le chef d'orchestre en avait fait ses choux gras.

Sans ajouter un mot, Nikos sortit un couteau de chasse de sa parka, contourna Marc agenouillé, et trancha ses liens. Puis, avec le même instrument, il découpa une manche de sa propre veste.

— Serre ta plaie avec ça, dit-il gravement. Je n'ai pas mieux.

Aléxandros, manifestement, peinait à comprendre la situation. Nikos s'adressa à lui en grec, et sembla lui exposer un résumé des dialogues dont son

compatriote n’avait pu saisir le sens.

L’instant d’après, Nikos se trouvait devant la porte d’acier, Marc sur ses talons.

— Magne-toi, ordonna le Crétois. D’après ce que je sais, on n’a pas plus d’un quart d’heure avant que tout saute. Dans le meilleur des cas.

94

Nikos avait passé le bras de Marc autour de ses épaules et le retenait à chaque glissade. Dans la pénombre humide, les deux hommes descendaient aussi vite que possible. Le canon du fusil-mitrailleur frottait contre la paroi rocheuse, au gré des pas inégaux, et Marc ravalait ses gémissements de douleur.

— Dis-moi pour Georges, souffla Nikos sans ralentir.

— Il a été tué… par un homme de Kowalczyk. Je suis… désolé, haleta Marc.

— Là ? En bas ?

— Oui.

— Et la salope ?

— Anna ?

— Oui. Cette… *πουτάνα* ! (« putain ! »)

— Elle est morte, elle aussi. En bas… L'un des tueurs de Kowalczyk l'a abattue.

Le Crétois maugréa une phrase en grec et pressa le pas.

— Et toi ? hasarda Marc. Pourquoi… Pourquoi te trouvais-tu là, à ce moment précis ?

— Aléxandros m'avait annoncé que…

Le Grec s'interrompit soudain, porta un doigt devant ses lèvres, et désigna un point devant eux. Un rai de lumière rougeoyante commençait à apparaître et, en tendant l'oreille, les échos d'un monologue portaient jusqu'à eux. Le chef d'orchestre dissertait encore, malgré ses blessures et cette lumière rouge, dont il

ne pouvait ignorer la signification.

En pénétrant dans l'antichambre, les deux hommes redoublèrent de précautions. Marc, les cheveux collés de sueur, fit un effort pour maîtriser sa patte folle et prit appui sur les caisses empilées. Quant à Nikos, il se glissa silencieusement jusqu'au seuil de la base. Quelques secondes, il parut scruter la grotte, puis fit signe à Marc d'approcher.

Sous la voûte désormais rouge vif, la salle paraissait plus immense encore, et, dans ce décor surréaliste, la longue épave du sous-marin semblait avoir retrouvé un peu de sa superbe. Le quai se distinguait très nettement : même à cette distance, Marc reconnut la silhouette du maestro, celles de ses mercenaires aux épaules luisantes ; celle du cadavre de Georges, étendu dans une flaque de sang noir ; et surtout celle d'Agathe qui, le visage penché vers le sol, se tenait debout, légèrement en retrait.

Une idée stupide lui traversa brièvement l'esprit : d'une rafale, abattre les gorilles de Kowalczyk, et inciter Agathe à courir jusqu'à eux. Il jeta un coup d'œil entendu à Nikos, qui parut comprendre aussitôt la naïveté de ce plan, et souffla :

— Non. Trop loin. Et si je tire à côté, on est tous morts.

Il avait évidemment avisé l'amas de torpilles rouillées qui, à cette distance, ne se trouvait qu'à quelques degrés des cibles humaines que ses balles auraient dû atteindre.

Toutefois, une poignée de secondes plus tard, la voix de fausset résonna encore dans la base, et un costaud s'aventura prudemment dans l'ouverture pratiquée dans la paroi jadis murée par les nazis. Un autre suivit, puis un autre

encore… Jusqu'à ce que le chef lui-même, flanqué du dernier de ses sbires, s'y risque à son tour : Agathe, les mains toujours liées, demeurait donc seule sur le quai, tandis que les hommes, saisis par la fièvre de l'or et de la découverte, l'avaient momentanément ignorée.

En un éclair, Nikos pointa le doigt sur la jambe blessée de Marc, et, d'un signe impérieux, lui intima l'ordre de ne pas bouger. Son arme à la main, il s'élança alors, d'un pas rapide et silencieux, vers la silhouette de la jeune femme.

De l'issue de l'antichambre, Marc se mordait les lèvres en observant le Crétois. Bientôt, celui-ci ralentit sa cadence et sembla tendre l'oreille, tout en continuant à progresser, la nuque courbée, en direction d'Agathe. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas d'elle, il s'immobilisa soudain : au sol gisait la dépouille de son frère. Marc sentit ses battements cardiaques s'accélérer lorsque, contre toute attente, il aperçut Nikos mettant un genou en terre auprès du cadavre. De longs instants, le Grec parut murmurer… Enfin, il se signa, et se releva. Alors, d'un coup de son couteau de chasse, il trancha les liens d'Agathe et, sans ménagement, la saisit par le bras pour l'entraîner avec lui.

Un bruit mat, sorti des entrailles du souterrain, leur fit presser la cadence : leur pas, d'abord rapide, se transforma bientôt en course, et les *rangers* de Nikos, sur le béton et dans les flaques d'eau saumâtre, résonnèrent dans l'immense grotte sous-marine. Marc, lui, ne respirait plus.

Les deux jeunes gens n'étaient plus qu'à quelques mètres de l'entrée du corridor où il les attendait, et déjà le gros chef, suivi de ses porte-flingues, surgissait, hurlant des phrases que l'écho de la caverne rendait incompréhensibles.

Sous la voûte teintée de rouge, les tueurs ajustèrent les fugitifs et tirèrent plusieurs rafales dans leur direction ; en vain. Puis Agathe et Nikos se réfugièrent auprès de Marc. La jeune femme, stupéfaite, lui lança un regard

perdu. Mais elle n'eut pas le temps d'exprimer ses sentiments, car le Crétois leur intima aussitôt :

— Foncez. Remontez. Je vais les retenir.

Sans réfléchir davantage, Marc suivit les ordres qu'il venait de recevoir : tenant Agathe par la main, il tourna les talons pour commencer l'ascension… Avant de s'arrêter net, et de se retourner un bref instant.

D'autres déflagrations venaient de retentir dans la base oubliée, et le jeune homme n'eut que le temps de s'apercevoir que Nikos avait reçu une balle dans la main ; mais le Grec lui fit signe de s'éloigner, et, sa main ensanglantée serrant le canon de son arme, continua à répliquer coup pour coup. Cet homme ne craignait ni les blessures, ni la mort.

Puis les détonations cessèrent, tandis que Marc et Agathe gravissaient en toute hâte le chemin inégal qui les séparait de la surface. Ils ne parlaient pas, ne se plaignaient pas ; tout au plus se serraient-ils les mains plus fort que jamais.

Nikos, qui, de son encoignure, avait réussi à éliminer ceux qui l'avaient pris pour cible, finit par battre en retraite à son tour, et remonta le chemin jusqu'à son issue. Hélas, il n'était pas parvenu à toucher le maestro, qui s'était retranché dans les profondeurs du couloir qu'il avait fait ouvrir ; et cela le contrariait autant que la balle qu'il avait reçue. Arrivé devant la porte blindée dont Marc et Agathe avaient franchi le seuil quelques minutes auparavant, il la referma et demeura à l'intérieur, au cas où l'un de ces chiens lui aurait échappé ; il aurait poursuivi chacun d'eux jusqu'à la mort.

C'est alors qu'une formidable explosion se produisit. La falaise entière parut

s’écrouler. Marc et Agathe furent soufflés à plusieurs mètres de l’entrée de la base, sur la petite plate-forme où se balançait l’échelle de corde qu’ils avaient utilisée pour y pénétrer.

La porte, quoique blindée, avait été déformée par la déflagration, et il était devenu possible de se glisser dans une fissure, apparue entre le rocher et les gonds d’acier. Marc regarda Agathe : elle ne paraissait pas blessée. Alors, sans s’expliquer, il se faufila dans cette anfractuosité.

Suffocant et claudiquant dans une fumée opaque, il entreprit de redescendre dans l’obscurité du boyau. Sa jambe le faisait souffrir, mais il ne ménageait pas sa peine. Cheminant à tâtons, il finit enfin par apercevoir Nikos : lui aussi avait été soufflé par l’explosion, mais son corps avait apparemment rebondi contre la porte fermée, ce qui l’avait projeté en contrebas.

Un bloc de roche, qui s’était détaché du plafond, lui plaquait un bras au sol, mais il était en vie. Marc ne réfléchit pas davantage : le fusil du Grec étant demeuré accroché à son épaule, il s’en saisit et utilisa son canon comme un levier… Et cela fonctionna.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes, l’un blessé à la main et au bras, et l’autre à la jambe, avaient réussi à s’extraire du couloir et avaient accédé à la plate-forme où Agathe, épuisée, s’était étendue sur le dos.

Nikos, dans un ultime effort, repoussa violemment la porte blindée, qui, malgré ses déformations, parut à nouveau se verrouiller sur la galerie désormais condamnée.

95

Sur la côte occidentale de la Crète, le soleil se levait à peine. Étendu entre Agathe et Nikos, Marc regardait le ciel, dans lequel s'élevait une épaisse colonne de fumée noire, dernier vestige de ce qui avait constitué l'un des secrets les mieux gardés de l'île : cette tombe collective, demeurée scellée depuis 1944, venait d'accueillir de nouveaux cadavres en son sein, avant d'être définitivement pulvérisée.

À côté de lui, Nikos émettait un souffle rauque. Son corps entier avait pris une teinte uniforme, celle de la poussière qui les environnaient et qui se déposait lentement sur toute chose, comme une épidémie s'abattant peu à peu sur une région entière.

Agathe, elle, ressemblait à un cadavre ; mais Marc sentait que sa main demeurait chaude. Du pouce, il la caressait doucement.

Puis son regard s'attarda sur sa propre jambe, qu'il ne sentait plus. Le sang avait coagulé jusqu'à sa cheville mais, sur sa cuisse, le rouge sombre était encore luisant… La manche de parka qui lui avait servi de pansement avait disparu, sans doute tombée pendant sa course effrénée vers la surface. Il continuait à se vider de sa substance et, malgré le soleil qu'il devinait au travers du nuage épais collant à la falaise, il avait froid ; très froid.

Confusément, il songea encore à Georges, à la folie qui l'avait frappée. Quelques heures plus tôt, il avait vu tomber son héros – celui qui, en quelque sorte, avait façonné sa vie et son quotidien, depuis une décennie…

Comme le lui avait prédit Katherine sans cacher sa rancœur, c'était bien Anna qui avait été responsable de cette gabegie : le beau Grec, aveuglé par l'ardeur de ses sentiments, s'était laissé manipuler par cette jeune fille profondément perturbée, jusqu'à en perdre la raison… Et la vie.

N’était-ce pas elle, comme Georges l’avait avoué à Marc quelques heures plus tôt, qui avait convaincu son compagnon de garder le dossier pour lui, en brisant les liens d’amitié qui l’unissaient à Constantin depuis son plus jeune âge ? Ne l’avait-elle pas incité à poursuivre la négociation à Genève, en le pressant d’y ouvrir un compte en banque ? C’était elle, d’ailleurs, qui avait réservé les billets de train et la chambre d’hôtel de son concubin… Puis, dès que la situation avait mal tourné, elle s’était chargée d’organiser la cavale de Georges, avait menti à la police, avait identifié le corps repêché dans le lac comme étant celui de son compagnon, avait signé les formulaires nécessaires pour qu’il soit inhumé en Crète… Ce que la famille Mitsotakis n’avait pas pardonné : cette initiative avait immédiatement rompu toute relation entre Georges et ses parents.

Mais elle ne s’était pas arrêtée là : elle avait aussi manœuvré pour impliquer Marc dans cette funeste aventure. Elle l’avait appelé de Genève, l’avait fait venir, l’avait trompé, lui aussi ; puis elle lui avait laissé supposer qu’il détenait des informations essentielles, qui auraient pu expliquer l’assassinat de Georges, et avait dissimulé la première page du dossier, la lettre à Thorwald, de manière à ce que Marc la découvre ; et elle n’avait pas omis d’y joindre assez d’argent pour que le jeune homme puisse continuer l’enquête qu’elle ne pouvait désormais plus mener au grand jour avec son beau Grec. En outre, elle avait encore envoyé Marc récupérer les documents manquants auprès de Luigi, à Rome – ce qui avait sans doute coûté la vie à l’Italien, un tranquille père de famille, qui ne méritait assurément pas un tel sort…

Enfin, il s’en était fallu de peu pour que Katherine, elle aussi, fasse partie de ses victimes : la mort de Georges, montée de toutes pièces, l’avait précipitée dans une dépression si dévastatrice qu’elle avait voulu disparaître – et, si Henriette ne s’était pas manifestée à temps, la conservatrice n’aurait pas survécu.

Ainsi, s’il fallait attribuer les drames de ces dernières semaines à quelque force maléfique, ce n’était, à l’évidence, qu’à celle d’Anna qu’il fallait s’en

prendre… Traumatisée par son viol, que Georges avait évoqué, cette jeune fille avait perdu, ou n'avait pas acquis, la notion de loyauté.

Cependant, peu de temps plus tôt, Nikos l'avait illustrée à la manière d'un chevalier des légendes arthuriennes : il s'était dressé, seul, face à plusieurs hommes armés, et, comme ses ancêtres, ne s'était préoccupé que de la cause qu'il soutenait ; car la vie et la mort, dans l'esprit crétois, n'avaient de valeur que s'ils servaient une cause… L'un des ouvrages les plus pénétrants de Kazantzakis, d'ailleurs, ne s'intitulait-il pas *La Liberté et la Mort* ?

Marc serra ses paupières et grimaça, en se remémorant, malgré lui, qu'il avait été manipulé autant que Georges. Certes, Kowalczyk avait été un salopard et un sadique. Peut-être était-il Juif, comme il l'avait prétendu, ou peut-être n'était-ce qu'un autre mensonge. Mais, dans cette base, il n'était pas venu traquer les nazis : comme le gros chef avait fini par l'avouer, il n'y recherchait que de l'or… pour rembourser les dettes qu'il avait contractées auprès de quelques mafieux.

Quoi qu'il en soit, aucun de ces drames ne se serait produit si Anna n'avait pas été aux commandes : toujours vigilante, parfois intrusive, elle n'avait cessé de veiller sur le trésor dont Georges lui avait, imprudemment, révélé la légende.

Après quelques instants de repos, Nikos se leva péniblement, et toucha Agathe sur l'épaule : ses grands yeux verts s'ouvrirent aussitôt. Puis, d'un signe, il invita les amoureux à le suivre ; lui-même avait pansé sa main blessée en découpant l'autre manche de sa parka, et leur désigna l'échelle de corde qui permettait d'accéder à la corniche.

Tous trois, tant bien que mal, réussirent alors à escalader les quelques barreaux de bois qui les séparaient de l'étage supérieur…

Lorsqu'ils y parvinrent, ils trouvèrent Aléxandros, qui se tenait au bord du vide. L'un après l'autre, il les aida à prendre pied sur le rebord de la falaise, sans

mot dire.

Mais Aléxandros n'était pas seul à les attendre.

Plusieurs véhicules entouraient désormais les restes de la vieille chapelle, et des dizaines de personnes silencieuses s'étaient massées là, paraissant se recueillir : des jeunes, de plus vieux, de très vieux – Marc crut reconnaître, parmi eux, le fier moustachu auquel Nikos, lorsqu'il avait transporté Marc et Anna jusqu'à la maison familiale des Mitsotakis, avait adressé un signe d'allégeance en roulant au pas. Quelques-uns arboraient des fusils de chasse, et d'autres des armes automatiques datant d'un autre âge : les *MP-40* des parachutistes allemands de 1941, et les *Sten* des Anglais. La plupart portait, sur la tête et sur le front, ce curieux foulard à franges. Cette petite foule au visage grave s'écarta pour les laisser passer, formant une sorte de haie d'honneur.

L'air était frais, sentait encore la poudre et la rocaille ; derrière eux s'élevaient toujours des fumerolles qui semblaient sortir de la mer, mais leurs tons s'étaient adoucis en peu de temps. Puis, à mesure qu'ils s'éloignaient, parmi les Crétois réunis là, le parfum du thym sauvage qu'ils foulaient montait lentement.

Marc, Agathe et Nikos, escortés par Aléxandros, parcoururent difficilement quelques centaines de mètres. Le cortège armé les suivit en silence, jusqu'à deux voitures garées côte à côte. Marc reconnut immédiatement le *pick-up* hors d'âge de Nikos, mais c'est vers un luxueux SUV qu'on les dirigea, Agathe et lui.

Dans le lointain, les pales d'un hélicoptère fouettaient l'air en s'approchant de la falaise, qu'enveloppait encore un nuage de fine poussière ; sans doute quelque pêcheur avait-il donné l'alerte par radio, lorsqu'il avait assisté à l'explosion depuis la mer.

La foule se dispersa aussitôt, chacun rejoignant son véhicule… D'où étaient venus tous ces hommes, qui les avait avertis du drame qui venait de se dérouler dans cette base oubliée, comment avaient-ils su où se réunir ? Marc ne put le déterminer.

Enfin, Aléxandros ouvrit une portière de la belle voiture, et incita Marc et Agathe à y prendre place.

Marc sentit immédiatement un parfum familier : celui de Katherine. Elle était assise sur le siège passager, laissant la banquette arrière aux blessés.

Nikos adressa une courte phrase en grec à Aléxandros, qui prit le volant.

— On va chez mon père, expliqua-t-il à Marc. On vous attend : un bon médecin va s'occuper de ta jambe. Et, ajouta-t-il en regardant sa propre voiture, je ne veux pas secouer un héros blessé… ni sa jolie femme. J'ai donc demandé à Aléxandros de me suivre, et de rouler lentement. Vous êtes de la famille, désormais.

Katherine, qui s'essuyait les paupières avec un mouchoir en papier, ne disait mot. Mais elle serrait, contre son cœur, la confession manuscrite qu'elle avait réussi à extorquer à Kowalczyk, et dont le contenu leur permettrait de ne pas être inquiétés à leur retour en France. Tout en pleurant en silence, elle souriait tendrement en observant les deux rescapés à la dérobée : Marc était vivant et, à l'évidence, il n'avait plus rien du célibataire misanthrope qu'elle avait connu. Elle se souvint alors des mots qu'elle avait échangés avec Agathe, lorsqu'elles s'étaient croisées, à Paris, sur le seuil du portail de l'hôtel particulier du chef d'orchestre :

— Vous êtes Katherine, n’est-ce pas ? avait simplement demandé la jeune femme.

La conservatrice n’avait pas répondu, et Agathe s’était spontanément présentée. Katherine, en l’écoutant, avait cru trouver une bouffée d’air frais, après l’abominable soirée qu’elle venait de passer : une terrible partie d’échecs, dont l’enjeu la faisait encore frémir. Elle s’était allumé une cigarette, d’une main toujours tremblante, et en avait proposé une à la jeune femme, qui avait poliment refusé. En peu de mots, Agathe avait su lui inspirer confiance. Katherine, en l’écoutant, s’était immédiatement ressouvenue de la profondeur des sentiments que Marc avait éprouvés, et dont il lui avait confié la nature quelques jours plus tôt. Et elle n’avait pas été surprise qu’Agathe soit tombée amoureuse du jeune homme : elle l’avait compris dès que Marc lui avait raconté la manière dont cette jolie femme, à Rome, lui avait dérobé ce maudit dossier. Alors, elle aussi avait décidé de faire confiance à cette splendide créature aux yeux verts, lorsqu’elle lui avait proposé de la mettre à l’abri de la vengeance de Kowalczyk.

Tandis que la voiture glissait sans heurt sur la chaussée inégale, suivant le *pick-up* déjeté de Nikos, elle se souvint encore d’une phrase qu’elle avait prononcée, après qu’Agathe lui ait exposé ce que Marc représentait pour elle. La conservatrice l’avait rassurée :

— Marc ne perd jamais vraiment l’espoir… Et moi non plus.

— Alors, je suis certaine que nous allons nous entendre, avait renchéri Agathe ; c’est l’espoir qui meurt toujours en dernier, n’est-ce pas ?

FIN

Merci

Cher lecteur,

Au fil des années, j'ai eu le bonheur d'arpenter la Crète pendant plusieurs mois, ce qui m'a permis de découvrir comment ses habitants envisageaient la vie : du pêcheur au cafetier, en passant par les gardiens de chèvres dans les montagnes, chacun m'a, peu à peu, révélé ses pensées, et sa manière de concevoir le monde ; peut-être n'aurais-je pas tenté d'écrire ce roman sans ces confidences. Car le peuple crétois, en dépit des souffrances qui l'ont accablé au cours des siècles – ou, peut-être, grâce à elles –, témoigne à quiconque s'intéresse à son identité une générosité sans pareille.

Par ailleurs, plusieurs personnes ont eu la gentillesse de lire certains passages de ce livre, et leurs suggestions m'ont été plus qu'utiles. Qu'il me soit permis de remercier chaleureusement Iosifina Alva, Anastasia Bournelli, Antoine, Katherine et Michèle Bouvier, Karine Bouvier-Closse, Gabriel Eschbach, Alice Guay, Anna Jablonska, Émilie Lançon, Georges Lefakis, Claire Mouth, Liliana Orlowska, Nicolas Ott, Éliane et Pauline Riedinger, Sébastien Szkolnik, Alexandre Vaissière, ainsi que Silke Vaissière-Trontin.

Ainsi, nombreux sont ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice que je m'efforçais de bâtir.

Puissent-ils, tous, trouver ici l'expression de ma reconnaissance la plus sincère.

Guillaume